

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

TOME LXXXVII

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE : Chez tous les libraires.

PARIS : LE SOUDIER, 176, Boulevard Saint-Germain.
FISCHBACHER, 33, rue de Seine.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Charing Cross.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & Co, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H. IMSAND, 3574 Corrientes.

1917

Tous droits réservés.

146028
— 1015118

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)



LE MUR

POÈME



Alors, comme la guerre éternisait ses jours,
Que la Faim maintenant rôdait aux alentours,
Que la Mort, en songeant aux prochaines semailles,
Parcourait d'un air las les charniers des batailles,
Alors ceux qui vivaient dans les noires cités,
Ceux qui sur le sol dur penchaient leurs dos voûtés,
Ceux des hameaux perdus, des bourgs, des capitales,
Ceux même qui, le soir, par les veilles fatales,
L'arme au poing et les pieds dans un bitume épais
D'eau boueuse et de sang, ne rêvent que de paix,
Alors tous, en levant les yeux vers le ciel morne,
Ils virent se dresser comme un mur, à la borne
Que l'histoire a plantée entre les vieux pays.

Ils se croyaient puissants ; ils n'étaient que haïs.
Fiévreux, ils assistaient à l'amère agonie
De leur orgueil brisé, de leur gloire finie :
Les spectres à présent qui peuplent leurs regards
Leur cachent le soleil, et des enfants hagards

Se heurtaient, secoués de funèbres sanglots,
Et barraient les chemins des océans. Des râles
Enveloppaient le mur de leurs voix sépulcrales,
Et de petites mains rigides s'accrochaient
Aux cordages, des yeux décolorés cherchaient
Dans le vide, et des bras qui s'ouvraient pour l'étreinte
N'étaient plus que moignons hideux....

Saisis de crainte,
Ceux qui voyaient cela reculèrent soudain ;
Et voici, du côté de l'Orient lointain,
Dans un déchaînement d'orage et de mitraille,
Cette surnaturelle et sinistre muraille
Courait de la Baltique aux cimes du Tatra....

On entendit gémir : « Qui nous délivrera ?
Une geôle ne peut plus être une patrie ! »
Mais un fier compagnon aux blonds cheveux s'écrie :
« Votre folle terreur de fronts hallucinés,
Nous la dissiperons en la bravant. Venez ! »
Et son poing s'abattit sur la surface énorme
Qui, telle une vapeur sans substance et sans forme,
S'évanouit à l'air matinal.

Les témoins
Du facile miracle hésitaient néanmoins,
Car, derrière le mur, dans les champs, dans les villes,
Des hommes étaient là, graves, muets, hostiles,
Et si pressés les uns contre les autres, si
Résolus à leur dire : « On n'entre pas ici »,
Que ce rempart vivant leur fit baisser la tête.
Passant sur eux avec un fracas de tempête,

Des voix, des voix encor, des millions de voix,
Eclatèrent ensemble et, toutes à la fois,
Prononcèrent ces mots solennels et terribles :
« Tant de douleurs sans nom, tant de crimes horribles,
Tant d'idéals souillés, tant de serments trahis,
Auront depuis trois ans désolé nos pays
Que nous vous retranchons de la maison humaine.
Nous sommes isolés par le Mur de la Haine ;
Et si jamais, avant l'heure du repentir,
Il s'écroulait, nos morts sauraient le rebâtir.
Réparez ! Expiez ! Dans un siècle, peut-être,
Vos arrière-neveux le verront disparaître,
Quand la dette d'effroi, de ruine, de deuil,
Sera payée, et quand, du haut de votre orgueil,
Vous serez retombés à l'humble rêverie
De celui qui travaille et de celui qui prie.
Les affres du remords sont le prix du pardon. »

Le carillon léger des beffrois, le bourdon
Majestueux et lent des vieilles cathédrales,
Les cloches des bateaux, les rumeurs pastorales
Du vent dans la campagne aux arbres mutilés,
La mourante chanson des arbres et des blés,
Perdus pour la moisson, perdus pour la vendange,
Se fondirent alors en un murmure étrange
Qui, de l'Orient clair au brumeux Occident,
Emplissait l'étendue. Et, sous le globe ardent
Du soleil éternel, le grand Mur solitaire
Sépara désormais les enfants de la terre.

CH.-G. SERMAND.



LA LIBERTÉ DES MERS ¹

Pendant le siège de Paris par les Allemands en 1870-71, Bismarck jeta au négociateur français, M. Thiers, lors d'une discussion sur la loi maritime, cette exclamation caractéristique : « Qui a fait le code des lois maritimes ? Vous et les Anglais, parce que vous avez la puissance sur mer. Il n'y a pas de code du tout, c'est simplement la loi

¹ M. Holland Rose, qui a bien voulu écrire pour nos lecteurs ce remarquable exposé des revendications britanniques, est un historien de race, dont le nom fait autorité en Angleterre, où il est connu surtout par ses études sur Napoléon et la période napoléonienne. Parmi ces ouvrages, dont quelques-uns sont devenus classiques, on peut citer : *The revolutionary and Napoleonic Era* (1897). — *Life of Napoleon I* (1902). — *Napoleonic studies* (1904). — *The development of the European Nations : 1870-1900* (1905). — *William Pitt and the Great War* (1911). — *The personality of Napoleon* (1912).

Outre ces importantes publications, M. F. Holland Rose a beaucoup écrit dans les grandes revues anglaises : *The English Review*, *The Edinburgh Review*, *The contemporary Review*. Il y a des chapitres de lui dans la grande collection *The Cambridge Modern History* (vol. VIII et IX).

Pendant la guerre, le professeur Holland Rose s'est attaché à élucider les problèmes historiques et politiques du temps présent, auxquels il a consacré divers articles et un ou deux livres, entre autres *Nationality in modern Europe*.

M. John Holland Rose est D^r litt. de l'université de Cambridge et Fellow of Christ's College, à Cambridge. Il enseigne l'histoire moderne à cette université depuis 1911. (*Réd.*)

du plus fort. » A quoi M. Thiers répondit tranquillement que Bismarck et les Allemands en général, par leur conduite du moment, semblaient approuver la règle : « La force est le droit. » Assurément, c'est ce qu'ils firent sur terre durant la guerre de 1870 et maintenant, croyant leurs sous-marins invincibles, ils se comportent de même sur mer. Cependant, en ces temps critiques entre tous, leurs politiciens et leurs publicistes discutent sur les bienfaits extraordinaires que leurs triomphes sous-marins rendront à l'humanité en établissant la « liberté des mers » au lieu de la « tyrannie anglaise des mers. » Il est vrai qu'un de ces publicistes — si je me souviens bien, c'était Maximilien Harden — a déclaré que la nouvelle liberté doit être une « liberté germanique », et ainsi il a révélé le secret de la campagne de presse allemande à ce sujet. « Aidez-nous à nous débarrasser de la suprématie navale anglaise et vous verrez ce que l'Allemagne fera pour le monde, » tel est le programme de Berlin auquel la guerre sous-marine prête un éclat sinistre.

Il y a naturellement une part de vérité dans l'assertion de Bismarck que jadis le maître des mers imposait sa loi comme bon lui plaisait. En effet, au cours d'une étude sur la Ligue des Neutres armés (fondée par Catherine II de Russie en 1780), je fus frappé de la scandaleuse effronterie avec laquelle Kitty, — comme sir James Harris l'appelait dans sa correspondance privée, — après avoir couvert d'injures les Anglais parce qu'ils confisquaient tout ce qu'ils estimaient contrebande de guerre sur les navires neutres, n'en appliqua pas moins leur système avec encore beaucoup plus de rigueur qu'eux dès qu'elle fut devenue maîtresse de la mer Noire. Napoléon aussi fournit d'excellente « copie » à tous les journaux de son

empire et des autres pays en déblatérant contre la tyrannie maritime de l'Angleterre. Il prétendait que c'était pour maintenir cette tyrannie qu'elle avait mis le continent en flammes en 1805 et versé ensuite de l'huile sur le feu. Mais si nous examinons sa propre conduite à l'égard des neutres, nous le voyons donner soudainement l'ordre de saisir tous les navires américains dans ses ports dès le 17 avril 1808. En outre, les opinions qu'il émettait dans le privé le montraient bien décidé à restreindre le commerce aux plus étroites limites. Ainsi, en mars 1806, alors qu'il y avait quelque chance de paix, il dit au Conseil d'Etat : « Quarante-huit heures après la conclusion de la paix avec l'Angleterre, j'interdirai l'importation de tout produit étranger et je promulguerai un acte de navigation qui exclura de nos ports tous les navires non français. Même les charbons et les mylords anglais ne pourront entrer chez nous que sous pavillon français. » Plus curieuse encore est la déclaration qu'il fit à Gourgaud à Sainte-Hélène, à propos des facilités commerciales en Orient apportées par la paix de 1815 : « A la place des Anglais, je me serais réservé le droit de naviguer et de trafiquer seul dans les mers orientales. Ils sont absurdes de laisser Batavia aux Hollandais et l'île Bourbon aux Français ¹. »

Les gouvernants allemands d'aujourd'hui sont les descendants directs de Napoléon-le-Grand par la morgue tranchante de leur *Weltpolitik*, la violence des méthodes qu'ils emploient pour la réaliser, leur maëstria à mettre tout le monde contre eux et la malignité hypocrite de leurs diatribes contre la Grande-Bretagne. Les hommes de Berlin, tout enfiévrés par le désir d'imiter l'incontes-

¹ Gourgaud, *Journal*, vol. II, p. 315.

tablement grande manière de Napoléon, ont copié presque mot pour mot les décrets et proclamations où il cherchait à persuader les neutres que l'Angleterre était l'ennemi, que sa tyrannie sur mer était systématique, tandis que les mesures qu'il était obligé de prendre, malheureusement, pour sa politique maritime n'étaient que temporaires et visaient à délivrer le monde de cette tyrannie. Pendant quelque temps les neutres le crurent, car la recherche irritante de contrebande par les vaisseaux anglais — un expédient auquel des belligérants navals sont bien forcés de recourir — donnait quelque vraisemblance à sa thèse, qui fut encore confirmée par notre injustifiable capture de la flotte danoise en 1807. Mais la prétention de Napoléon que les procédés anglais sur mer étaient systématiquement rudes ne supporte pas l'examen. Voyons rapidement quelles sont les principales lignes de la politique maritime anglaise.

Comme tous les peuples marins de l'antiquité et du moyen âge, l'Angleterre a cherché à acquérir, puis à conserver la « souveraineté des mers. » Cette expression n'est pas moins élastique que son contraire, la « liberté des mers. » Souveraineté peut signifier, comme c'est le cas sur terre, le contrôle absolu et despotique qui ne permet à aucun étranger de pénétrer dans la zone réclamée comme soumise ; et, employé dans ce sens, le mot impliquait une exclusion rigoureuse de tous les bateaux non-nationaux, ainsi qu'une stricte juridiction sur tous les cas qui pouvaient se présenter dans ce domaine maritime. Mais la souveraineté peut supposer aussi un contrôle moins serré, se bornant à prévoir en dernier ressort la réduction par la force de quiconque attaque ou lèse la puissance dominante. En temps ordinaire, cette puis-

sance ne s'arroe pas et n'a pas besoin de s'arroger le contrôle exclusif de la mer, mais tolère la présence d'autres bateaux, pourvu qu'ils soient inoffensifs. Ceci posé, nous pouvons dire d'une façon générale qu'il y a eu deux Etats dans l'antiquité et deux dans l'histoire moderne représentatifs de ces deux tendances. Carthage visait au contrôle exclusif ; l'Espagne aussi, dans sa grande période ; tandis qu'Athènes et l'Angleterre, tout en luttant ardemment pour la suprématie maritime, n'ont que rarement cherché, si même elles l'ont jamais fait, à évincer toutes les autres marines. Une extrême jalousie contre tous les intrus caractérise la politique de Carthage. Cet Etat de commerçants bornés entendait être propriétaire de la mer, comme il l'était de la terre, et tous ses efforts tendaient à ce but, en temps de paix comme de guerre ; témoin l'histoire de ce capitaine sacrifiant son bateau pour assurer la destruction d'un navire étranger qui le suivait dans sa course vers un marché lucratif. Les Carthaginois, comme les Phéniciens avant eux, voulaient posséder la mer et en éloigner tous les concurrents. Les plus ambitieux des Grecs ne pensaient qu'à y établir leur domination. Le verbe *θαλασσοκραεῖν* et le substantif *θαλασσοκρατωρ* reviennent fréquemment dans Hérodote et Thucydide, montrant que ces historiens étaient bien au courant de la question maritime. Hérodote, en effet (livre III, chap. 122), attribue à Minos et à Polycrate de Crète le dessein positif de contrôler la mer ; et plus tard Athènes adopta la même politique vis-à-vis de Sparte, sa rivale essentiellement terrienne. Mais les Etats grecs ne visaient point, pas plus qu'ils ne réussirent, à posséder la mer, au sens où l'entendaient les Carthaginois.

Nous taxera-t-on d'exagération si nous comparons l'Espagne de Philippe II à Carthage, l'Angleterre d'Elisabeth et de Georges III à la Crète et Athènes ? L'Espagne et le Portugal, aux quinzième et seizième siècles, par leurs importantes découvertes, avaient incontestablement acquis un droit de priorité à la possession des pays dont ils révélèrent l'existence à l'Europe émerveillée ; mais leurs prétentions s'étendaient aussi aux mers, et la bulle du pape de 1493, partageant les nouveaux pays entre eux, leur permit de revendiquer la propriété exclusive de toutes les nouvelles découvertes qu'ils pourraient faire sur terre et sur mer. Il se peut, comme des savants l'ont affirmé récemment, que, dans cette conjoncture, le pape Alexandre VI n'ait pas agi comme maître du monde, mais plutôt comme médiateur, pour empêcher des disputes entre les navigateurs espagnols et portugais. Quoi qu'il en soit, ce partage du monde eut pour résultat de remplir l'Espagne et le Portugal d'une inconcevable arrogance et de les induire à traiter tous ceux qu'ils considéraient comme intrus avec une cruauté inhumaine. Ces prétentions extravagantes excitèrent naturellement, chez les explorateurs anglais, hollandais et français, un vif désir d'avoir leur part de ce trésor si jalousement gardé, et l'on sait ce qui s'ensuivit. Quand, en 1654, Cromwell décida de prendre le parti de la France dans les disputes franco-espagnoles, il était poussé par l'envie non seulement d'arracher Dunkerque aux Espagnols, mais aussi d'anéantir leur monopole aux Indes occidentales, comme il le fit en s'emparant de la Jamaïque. A force d'élever des prétentions insoutenables dans le Nouveau-Monde, on arriva à créer sur ces mers un état de guerre presque perpétuel entre les premiers

occupants espagnols et les aventuriers de différentes nations qui finirent par détruire cet odieux monopole.

Voyons maintenant les prétentions anglaises. Sans doute elles comprenaient la souveraineté des mers, souvent sous une forme très étendue. Passant sur les incidents semi-légendaires attribués à Edgar et à Canut, nous notons que les premiers rois Plantagenets, comme possesseurs des côtes du canal de la Manche, réclamaient le contrôle absolu sur cette portion de la mer et toutes celles qui bordaient nos rivages. Le roi Jean, en 1201, édicta que tous les bateaux, sur ces mers, devaient charger leurs voiles lorsqu'ils en recevaient l'ordre d'un vaisseau royal, sous peine d'être traités en ennemis ; et des bateaux furent saisis pour ne s'être pas soumis à cette loi. Edouard III, après sa victoire décisive à Sluys sur la flotte française, en 1340, fit frapper un « noble » où il était représenté avec glaive et bouclier, regardant les flots du haut d'un vaisseau et encadré par la légende : *Jesus autem transiens per medium eorum ibat !* L'auteur anonyme du *Libelle of Englyshe Polyce* fait allusion au noble d'Edouard III dans le distique suivant :

For four things our noble sheweth to me
King, shype, swerde, and power of the sea ¹.

Mais, même avant la fin du règne d'Edouard III, la suprématie maritime anglaise avait rapidement décliné. Sous ses successeurs, excepté Henri V, elle tomba presque entièrement et ce n'est que lorsqu'on entreprit des expéditions contre la France que la marine royale reprit de l'importance. Puis nous arrivons au long règne d'Elisa-

¹ Car notre noble me montrait quatre choses :
Roi, vaisseau, glaive et pouvoir sur la mer.

beth, qui combattit énergiquement les prétentions de Philippe II d'Espagne ; car, l'ambassadeur de celui-ci s'étant plaint que Drake dépouillait les navires espagnols dans ce que le pape avait déclaré être *mare clausum*, la reine lui rétorqua vivement que le décret de « l'évêque de Rome » ne pouvait et ne devait pas avoir force de loi auprès des Etats qui ne dépendaient pas de lui, et elle termina par ces mots décisifs : « L'usage de la mer et de l'air appartient à tout le monde et aucun peuple ni particulier ne peuvent revendiquer des droits sur l'océan, d'autant moins que ni la nature ni la considération de l'intérêt public n'en ont jamais permis la possession. »

Où Elisabeth trouva-t-elle l'inspiration qui lui dicta cette maxime « éclairée ? » Dans l'*Utopie* de More ? C'est peu probable, car parmi tous ses sages conseils nous n'en trouvons guère sur la loi des mers. Sans doute, les instincts d'une race essentiellement marine bouillonnaient-ils en elle lorsqu'elle envisageait ce monstrueux partage du Nouveau-Monde entre l'Espagne et le Portugal. Contrôler des bras ou des portions de mer était une chose ; posséder exclusivement les Indes et leurs océans était bien autre chose ; aussi opposait-elle à la revendication espagnole du *mare clausum* celle du *mare liberum*. Elle protesta de même contre les prétentions des Danois, non seulement sur la Baltique, mais sur toutes les mers qui s'étendent entre la Norvège, l'Islande et le Groenland, et ensuite de ces protestations, les Anglais se mirent en quête de passages pour gagner les Indes par le nord-ouest et le nord-est. Même en ce qui concernait les « zones maritimes » autour de l'Angleterre, elle demandait la liberté de navigation et de pêche à une grande distance des côtes et elle n'ad-

mettait de juridiction que pour les eaux côtières. Ses successeurs furent beaucoup moins larges, ce qui eut pour conséquence d'amener la guerre entre les Hollandais et ceux qui auraient dû être leurs alliés naturels. En effet, Hollandais comme Anglais avaient une tendance à abuser de leur force maritime et les sentiments libéraux d'Elisabeth étaient bien en avance sur son temps, où un Etat cherchait à détruire le monopole maritime d'un Etat rival uniquement pour en établir un autre du même acabit. En 1653, Cromwell poussa à l'extrême, un odieux extrême, la revendication anglaise de la souveraineté des mers en voulant exiger des bateaux hollandais, de guerre aussi bien que marchands, qu'ils amenassent les hautes voiles et baissassent pavillon devant même un seul bateau de guerre de la République. Mais ses négociations avec la Hollande, au sujet de cette demande extravagante, eurent le sort qu'elles méritaient. Les Stuarts et les Georges se montrèrent moins exigeants, mais insistèrent, jusqu'en 1805, pour que le salut de la haute voile fût maintenu. Puis, chose curieuse, lorsque le dernier exploit de Nelson eut affirmé la suprématie maritime de l'Angleterre, celle-ci abandonna cette formalité irritante à laquelle ses gouvernants avaient tenu si longtemps.

Il serait fastidieux et inutile de raconter les querelles, au cours des précédentes guerres, qui amenèrent la formation de la Ligue des Neutres armés, en 1780 et 1800 ; car les problèmes du temps de guerre sont tout autres que ceux du temps de paix. C'est ce dernier qui donne la vraie mesure de la largeur ou de l'étroitesse de vue du code maritime d'une nation. Je me bornerai à rappeler qu'en 1801 un juge anglais prononça un arrêt

défavorable à son gouvernement au sujet de la saisie d'un bateau hollandais à moins de trois milles des côtes de la province prussienne de Frise orientale. Il déclara que le bateau était « en dedans des limites où toutes opérations directes sont défendues par le code des nations ». Cet arrêt, si honorable pour la justice anglaise, limita clairement, pour la première fois, le droit à la souveraineté maritime à une zone de trois milles, que tous les Etats civilisés admirent par la suite. Ainsi, à l'époque de Camperdown et de Nelson, un juriste anglais résolut cette question, discutée de temps immémorial, de la souveraineté maritime, d'une façon qui assurait liberté complète à tous ceux qui restaient hors de la portée des canons du rivage. Les décrets de Tirpitz, pas plus que ceux de Napoléon, ne pourront réfuter la prétention de la Grande-Bretagne à être la première qui, en théorie et en pratique, ait proclamé la « liberté des mers ¹. »

J. HOLLAND ROSE, D^r litt.

¹ J'ai emprunté les détails concernant la politique maritime d'Elisabeth et de Cromwell, et l'arrêt judiciaire de 1801, au savant ouvrage de M. T. W. Fulton, *La souveraineté de la mer* (Londres, Blackwood, 1911).

EN GUINÉE ET CÔTE D'IVOIRE

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Tout se paie en Afrique, surtout les fatigues et les marches au soleil. Je finis la journée avec un violent accès de fièvre, dans un tohu-bohu d'éléphants et d'hippopotames, de tam-tam, de caféiers et de forêts sans lumière où résonnent des coups de fusil. Et puis, c'est la fin des journées tranquilles au bord de la rivière. A quatre heures du matin, réveil pénible après le lourd sommeil de la fièvre, préparatifs de départ, et les colis alignés dans la cour avec les porteurs endormis.

Deux pirogues transportent de l'autre côté de l'eau les bagages, les porteurs, les femmes. Les chevaux passent à la nage, non sans peine, avec beaucoup d'hommes autour d'eux pour faire du bruit et éloigner les caïmans. Déjà nous quittons le bord à notre tour, assis sur nos talons au fond de la pirogue, un peu mélancoliques. Mais on nous rappelle :

— Revenez, le D^r B. arrive.

Le D^r B., le *toubib*, comme disent les noirs, est

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons d'avril à juin.

encore un très bon ami d'autrefois, perdu ou retrouvé suivant les hasards de la vie coloniale. Il a appris par la télégraphie indigène que nous étions chez le Douzouké-Bâ et il accourt, lâchant pour quelques jours sa tournée de vaccination. De peur de nous manquer, il a envoyé un messenger au galop pendant qu'il attendait le jour pour un passage de rivière dangereux : « Ne partez pas. J'arrive. »

Les pirogues recommencent leur va-et-vient et ramènent tout le monde. Seuls les chevaux sont laissés là-bas, sous la garde des palefreniers qui se construiront un abri de feuillage. Ils ont gardé une charge de viande et mangeront tout le jour pour se désennuyer. Les autres sont ravis d'avoir encore une journée de flânerie. Tout de suite les feux se rallument, l'odeur des grillades empoisonne l'air, d'autant plus que la viande, quoique boucanée, commence à souffrir de la chaleur. Pour les palais noirs cela lui confère une qualité de plus, un fumet qui manque à la viande fraîche telle que la mangent les blancs.

Longue et douce journée de causerie dans le logis aux cloisons de bambou. Le toubib est un ami intermittent, pourrait-on dire, qui jamais n'écrit, jamais ne donne signe de vie, mais qu'on retrouve, après des années d'éloignement silencieux, toujours le même, malgré tant de raisons qu'il vous a données de douter de son amitié. Nous discutons philosophie tout en confectionnant un gâteau au chocolat. Le docteur a du sucre, qui manquait dans nos caisses comme dans celles des Robinsons. Il a du vin, qui remplacera avantageusement la piquette fabriquée par L. avec des baies de la forêt.

On tue l'unique canard. On pêche une friture.... Nous

faisons un festin de rois, terminé par une tasse de café comme les rois eux-mêmes n'en boivent pas.



28 juin.

Les amis sont restés dans la jolie demeure du bord de l'eau. Seuls avec nos porteurs, qui sont un peu alourdis par deux jours de bombance, nous cheminons péniblement dans une contrée déserte. Des bois très clairs, très lumineux, des collines herbeuses avec des roches en carapaces de tortue. De jolies petites rivières murmurant dans les vallons, au milieu de roches énormes. Beaucoup de fleurs, de grands glaïeuls jaunes piquetés de brun, et d'orchidées aux frêles clochettes roses à cœur d'or. Les plateaux rocheux se succèdent, dégageant une chaleur intolérable. Le convoi de bagages a disparu, parti en avant avec le guide donné par Bas-de-Cuir, et nous hésitons entre les pistes qui se croisent, à peine marquées. Souvent le sentier se perd sous bois, il faut revenir en arrière....

Il y a six heures que nous sommes en route et nous n'avons rencontré âme qui vive. Nous mourons de faim et surtout de soif....

Des toits pointus apparaissent enfin. Un affreux village sale où l'on nous reçoit avec des marques de terreur. On nous loge dans une sorte de corps de garde abandonné, tout petit dans ses murs de terre crénelés. Mais nous sommes à l'abri du soleil, nous n'en demandons pas davantage.

En inventoriant les bagages, nous trouvons d'énormes ballots gluants, nauséabonds, enveloppés de feuilles vertes. C'est la viande d'hippopotame !... Horreur !... Comme des mouches attirées par une bête morte, les

indigènes sont accourus. Des marchés se traitent, des échanges se font et tout le reste du jour Mamadou-cuisinier et les miliciens mesurent par coudées de ces étroites bandes de tissu solide fabriqué par les tisserands du pays et qu'on assemble pour faire des pagnes.

Mamadou-boy, que sa fidélité à son *tana* empêche de spéculer sur la viande d'hippo, fait une figure un peu longue devant toutes ces richesses. Ses camarades le consolent en lui donnant quelques longueurs de tissu : de quoi faire un boubou pour sa femme.

Heureusement ils ont vendu toute la viande. On ne retrouvera plus, mélangés à nos bagages, ces nauséabonds paquets.

Un petit incident égaie l'après-midi, un peu morne entre ces quatre murs. Kantara, tout joyeux, rentre d'une promenade dans le village, tenant par la main un vieux bonhomme avec lequel il semble être dans les meilleurs termes.

— Combo l'avait condamné à recevoir cinquante coups de corde. Et c'est moi qui les ai donnés. Depuis vingt ans il s'est souvenu de moi, et tout de suite il est venu me dire bonjour.

Ce peu rancuneux personnage était jadis le chef du village. Les habitants avaient arrêté et... mangé un émissaire envoyé par le colonel Combes. D'où coups de corde pour le chef responsable.

— Sans doute tu n'avais pas frappé trop fort, et il t'en est reconnaissant ?

— Oh ! si, j'avais frappé fort. Il vient de me dire que pendant trois mois il n'a pu ni marcher, ni s'asseoir, ni rester couché. Avec Combo, il ne fallait pas tricher.

Mais il sait bien que « c'était service » et que j'étais bien camarade avec lui, quand même je frappais fort.



3 juillet.

Toujours des villages sales et des gens peu aimables. Finis les tam-tam et l'enthousiasme que nous valait la présence du Douzouké-Bâ. Finis les présents et les festins de Gargantua pour les porteurs. On nous reçoit plus que fraîchement, sans musique, sans danses. Le chef apporte *un* poulet, souvent noir, signe de mauvais vouloir de la part de celui qui l'offre. Les femmes font cuire tout juste assez de riz, et nos hommes regrettent les grillades d'hippopotame et les bombances passées.

Ce matin, nous avons remis notre prisonnier aux autorités de son village. Un de ces villages de marabouts qui sont comme des oasis de musulmans au milieu des populations fétichistes. On y est généralement accueilli sans amabilité aucune. Les marabouts étaient tous là, grands manteaux de drap brodés, turbans blancs, figures dignes et maussades. Mais le Karamoko, il faut croire, ne leur a pas dit trop de mal de nous, car en hâte on est allé, pendant le palabre, échanger le maigre poulet noir qu'on se préparait à nous offrir contre un superbe coq blanc.

Le petit discours de Commandant les a fort étonnés. Il a commencé par leur recommander de ne pas laisser retourner en Guinée le faux guérisseur qu'on leur ramenait là, et qu'une seconde fois, peut-être, on ne traiterait pas aussi bénévolement. Puis il a pris par la main la fillette, radieuse d'avoir retrouvé sa mère, et leur a raconté son dévouement à son père, tous les soins qu'elle a eus pour lui pendant ce pénible voyage.

Ils avaient un sourire de pitié sur leurs vieilles figures sèches, les marabouts. La femme, la fillette surtout n'est-elle pas l'éternelle esclave de l'homme, et cette morale des blancs n'est-elle pas bien fâcheuse, qui met une enfant sur un piédestal parce qu'elle a porté quelques charges trop lourdes et sacrifié son repos au service de son père ?



La forêt n'est plus autour de nous, angoissante, étouffante. Elle couvre d'un manteau sombre les hauteurs peu à peu apparues de tous côtés et parfois nous en traversons un coin encore, au fond de quelque vallon.

La plaine cultivée, très peuplée, remonte insensiblement vers la Guinée où bientôt nous allons entrer. La chaîne de montagnes que nous longeons s'éclaire ce soir d'une lumière rouge dorée qui s'éteint peu à peu en rose très pâle sur le ciel clair. Et nous jouissons d'être rien que nous deux, dans la paix, la fraîcheur, le silence, tout en nous amusant des ébats d'un petit veau, seul être vivant que nous voyions à l'autour.

De la mosquée, étrange construction d'argile aux murs crénelés, aux longues gouttières en poterie, monte le chant d'un marabout, aigu, criard, et de très loin des femmes nous regardent, peureuses et curieuses à la fois, disparaissant dès que nous levons la tête.



4 juillet.

Nous étions partis bien avant le jour et nos hommes, l'estomac creux, gravissaient péniblement une colline toute en rochers lisses, encadrés de fin gazon. Ils soupiraient un peu, sachant que de plusieurs heures nous

ne devons pas rencontrer de village. Mais d'un vallon très boisé, à gauche, des femmes ont surgi. Une longue théorie de femmes portant des calebasses où le riz, nappé de sauce rouge, s'arrondissait en dômes. Elles nous ont attendus sur la roche la plus élevée, et voracement les hommes se sont jetés sur la nourriture, tandis qu'elles les regardaient, formant sous un gros arbre un joli groupe avec leurs tout petits de bronze vivant. Derrière elles, la vue embrassait un lointain splendide de plateaux et de hautes chaînes de montagnes baignées dans la lumière rose du matin.

Le repas terminé, comme il restait un peu de riz au fond des calebasses, les femmes ont tout rassemblé, mélangé les sauces et, de ce peu appétissant ragoût, se sont régalées à grosses poignées, elles et leurs enfants. Sans doute sera-ce tout le bénéfice qu'elles auront de leurs peines et de leurs dépenses. Le chef qui les accompagnait a touché selon l'usage le prix des calebasses. Mais je doute fort qu'il leur en donne leur part. Le titre de chef est souvent synonyme d'accapareur, en Côte d'Ivoire comme en Guinée.



Deux heures après nous faisons halte, après avoir passé un col assez raide, sous un fromager colossal qui semble fermer l'entrée de trois petites vallées. Le long du sentier s'échelonnent les cases fraîchement recouvertes, et de la belle couleur dorée de la paille mûre.

De partout sortent des femmes avec des calebasses, et nos hommes recommencent à manger comme s'ils étaient à jeun depuis trois jours.

Pendant le repas, une pauvre folle vient danser autour

d'eux, riant, pleurant, chantant, se roulant à terre. Elle se sauve avec une pièce blanche comme une bête avec sa proie, en poussant de véritables clameurs de joie. Les indigènes ont un certain respect pour ces pauvres êtres à qui « Allah a pris leur tête » et ne les laissent manquer de rien.

Du reste, en fait de fraternité, nos sauvages Malinkés en remontreraient à bien des civilisés.



Pour arriver à Ouédougou, après une forte descente sur un chemin aux cailloux roulants, il faut prendre un sentier de traverse, dans un joli bois, clair et frais. Mais nos hommes sont éreintés et nous aussi. L'étape a été longue ce matin.

Nous arrivons à onze heures seulement, sous un soleil ardent, à quelques cases en ruine sous un bouquet d'arbres. Les toitures sont effondrées ou complètement percées à jour, et ces ruines sont désertes. Un pauvre être se montre cependant, au bout d'un instant, un peu craintif. Il nous laisse sans rien dire explorer les ruines, chercher un endroit où fuir l'aveuglant soleil, et tout le temps nous regarde avec un sourire placide.

En avançant un peu sur le chemin, nous apercevons entre les arbres des toitures neuves. Le vieux village est abandonné et nous trouvons là-bas bon gîte à l'ombre. Il était temps. Le soleil tombant d'aplomb commençait à être dangereusement chaud. Dans la case du chef, deux poules en train de couver nous reçoivent fort bruyamment. Puis, voyant que malgré tout le remue-ménage qui se fait autour d'elles on ne leur veut pas de mal, elles se calment et nous passons, elles et

nous, une nuit assez tranquille. Mais on ne peut pas dire, au point de vue de l'odorat, qu'il soit très agréable d'avoir deux poules couveuses dans sa chambre à coucher.



5 juillet.

Toute claire et jolie sous ses verdure, nous traversons ce matin la rivière qui coule là-bas... là-bas, devant la case des Robinsons.

Et comme le passage s'éternisait avec tant d'hommes, de colis, de chevaux, nous avons confié au courant une bouteille avec un mot pour Bas-de-Cuir. Il y a mille chances pour qu'elle n'arrive jamais, cette bouteille, pour qu'elle soit brisée sur quelque roche ou accrochée par une racine. Mais, d'avoir envoyé là-bas un mot d'amitié nous a ramenés vers la forêt aux richesses cachées, vers les lacs paisibles où s'ébattent les hippopotames.

Malgré la joie de retrouver nos clairs horizons et nos brises fraîches, nous avons senti que quelque chose de très doux était resté là-bas que nous ne ressentions plus : une de ces impressions de paix, de calme absolu, qu'on rencontre si rarement dans la vie. En regardant rêveusement passer l'eau moirée de soleil, il nous semblait entendre, très lointain, le frrr... frrr... des hippopotames, dans le grand silence de la forêt inviolée.

La rivière passée, nous sommes chez nous, en Guinée. Mais les habitants se ressentent un peu du voisinage de la Côte d'Ivoire et du fréquent passage des marabouts prêcheurs. Ils n'ont pas l'enthousiasme habituel à nos braves Malinkés.

Le chef, un vieux bonhomme peu aimable, nous con-

duit seul jusqu'au caravansérail, assez mal entretenu. L'une des cases a été envahie par des guêpes qui y ont fait leurs nids par centaines. Elles se jettent sur mon mari, le piquent, le poursuivent, le harcèlent.... Il n'y a d'autre moyen de s'en débarrasser que de mettre le feu à la toiture. Les hommes s'arment de branches vertes, prêts à éteindre les brindilles enflammées qui pourraient tomber sur les autres cases, et, de plusieurs côtés à la fois, on enflamme le bord du toit. En cinq minutes tout est fini. Les guêpes, toutes les ouvertures soigneusement bouchées, ont été rôties dans la grande flambée de la paille sèche. Mais Commandant, tout bouffi de piqûres, tout fiévreux et malade, se couche sans manger, tandis que je reçois la visite de la femme-chef ou chef des femmes. Un personnage aux attributions assez énigmatiques qu'on trouve dans certains villages.

Celle-ci est une vieille dame très digne et très peu vêtue qui m'apporte un poulet, empoche un bougna et me contemple durant cinq minutes, assise sur une chaise basse apportée par une suivante. De palabre point. Sans doute la vieille dame n'a rien à me demander et moi je ne saurais trop que lui dire, puisqu'on ne doit pas la questionner, paraît-il, sur sa mystérieuse personnalité.

Dans la nuit, une violente tornade nous trempe plus ou moins dans nos lits et éteint les restes fumants de la case brûlée. Nous n'emportons pas un très bon souvenir de notre séjour à Sano.

Quant aux miliciens et à Kantara, ils sont indignés. Toutes les cases du village étaient pleines de cochons et il leur a fallu, bon gré, mal gré, dormir en leur compagnie. De plus, la plantation de kolatiers, obligatoire dans

chaque village, est mal entretenue, abandonnée aux bêtes et à la broussaille. On a nettoyé un peu, et, pour faire croire qu'on s'en occupe, planté, dans la terre hâtivement remuée, des bouts de branches de kolatiers, pour simuler de jeunes plants. Mais Commandant « connaît manière. » Il évente la mèche et emmènera à Beyla le chef de culture sans s'émouvoir de son beau costume jaune-canari, ni des galons sans nombre accumulés sur ses manches.



Nous avons bouclé la boucle. A huit heures, nous retrouvons Fanfindougou, et sa saleté, et les braves gens bruyamment démonstratifs, et la vieille au sourire édenté. Nous ne faisons que passer, le temps pour les porteurs d'avaler une abondante pâtée.

A la halte suivante, cinq ou six cases au bord du chemin, il faut renoncer à aller plus loin. Les femmes n'en peuvent plus. La pauvre Tiranké avoue à Kantara une grossesse datant de deux mois et qu'elle avait cachée jusqu'ici. Elle est malade et notre si joli voyage va peut-être détruire encore une fois son espoir d'être mère. Sur sa figure tragique on voit déjà poindre la nouvelle douleur qui se prépare, la mort de ce dixième enfant qu'elle n'aura pas connu. J'essaie de lui parler, mais elle reste farouche, distante, et se dérobe comme toujours, dès les premiers mots.

Vers la fin du jour, le chef, ne voulant pas être en reste avec les grands villages, ordonne le traditionnel tam-tam en l'honneur des blancs. Il réussit à rassembler trois tambours et quatre femmes qui tournent en rond et chantent faux. Trois toutes petites filles les suivent

pas à pas, enlacées, les admirant de tous leurs yeux. Elles sont mignonnes, ces trois petites Grâces noires, mais si sales....

Portoro tighi danse un pas de sa façon, plein de fantaisie, et non sans grâce, quoique le bonhomme soit petit, trapu, laid....



8 juillet.

La dernière journée !... Nous avons un peu de mélancolie à voir finir notre voyage. Mais depuis que nous approchons de Beyla, quelque chose nous tire en avant, nous fait désirer que les porteurs marchent plus vite, que les étapes soient plus courtes.... Attirance du « home », du « chez-nous » et de toutes les petites habitudes, de toutes les douceurs de la vie sous nos paisibles ombrages.

Cases de terre, encore, et toits de paille, notre « home », plus vaste, il est vrai et plus confortable que nos logis de rencontre pendant ces trois semaines écoulées. On les aime, ces « chez-nous » de la brousse, de tout ce qu'ils nous coûtent de peines pour les rendre jolis, de tout ce qui leur manque, peut-être, et dont on se passe si joyeusement. On aime... ou du moins *nous* aimons la vie simple et très remplie qu'on y mène. Et ce matin, dès le réveil, nous avons senti une grande hâte, un grand désir d'être chez nous.

Il a fallu cependant, subir la réception encore plus enthousiaste que le premier jour, des gens de Diaragouella, venus à notre rencontre jusqu'au dernier village, sous la conduite de Sokoba, le chef.

Il y a eu là, pendant le repas des porteurs, le plus effroyable tam-tam que nos pauvres oreilles aient jamais

subi. Le vacarme était tel que nous ne nous entendions plus parler et que le mouvement des lèvres seul nous laissait deviner les impressions que nous essayions de nous communiquer. Pendant qu'une centaine de femmes exécutaient à la fois trois ou quatre cantates différentes, accompagnées par les claquements de leurs deux cents mains, les hommes hurlaient, les chevaux hennissaient, affolés, et les danses se succédaient plus échevelées. Une vieille griote, seins tombant jusqu'à la taille, figure hideuse de sorcière, tourne autour de moi comme une furie, en brandissant un parapluie. Elle s'agenouille, entoure mes jambes de ses bras en hurlant je ne sais quelle invocation ou quelle imprécation, avec d'effrayants éclats de rire.

Massi, fils du chef de province, qui a fait tout le voyage avec nous, laisse là toute la dignité un peu froide qui lui est coutumière et danse un étourdissant cavalier seul. Il perd son casque... il perd son écharpe... et danse toujours, les yeux fous.... L'homme que L. nous avait donné pour guide et qui vient jusqu'à Beyla chercher des graines et des plants d'arbres fruitiers, arrache le fusil d'un des miliciens et exécute, au milieu d'acclamations frénétiques, une danse guerrière de son pays.

Dans cette foule de plusieurs centaines d'individus, nous sommes les deux seuls qui n'ayons pas l'air de fous furieux, échappés de quelque asile.

Le tapage continue pendant une heure de marche qu'il y a encore à faire. Il redouble à l'arrivée dans le village. Tout le monde envahit le carré du chef et la fête recommence, plus désordonnée, plus effroyablement tumultueuse. Parfois, un chef lève bien haut sa lance en poussant un cri, comme le « hip hip hourrah » des An-

glais. Des centaines de lances, de fusils, de parapluies, de sabres et de bâtons se lèvent aussitôt dans une clameur de toutes les voix. Les amples boubous blancs s'agitent au vent comme de grandes ailes. Les chéchias, les bonnets, toute sorte de couvre-chef sont lancés en l'air et rattrappés à la volée. Chacun de nos hommes veut se distinguer à son tour et toutes les fatigues sont oubliées dans ce déchainement de folie.

Prenons patience, c'est le dernier jour. Demain nous serons chez nous, dans le clair silence où chantent les oiseaux. Et parmi tant de souvenirs qui charmeront parfois des heures monotones, l'endroit où, je le sens, nous reviendrons le plus volontiers par la pensée, c'est le coin de rivière paisible, dans les arbres et les palmiers, où les hippos s'ébrouaient doucement tandis que le soleil baissait, rougissant derrière nous la masse sombre de la forêt.

VAHINÉ PAPAA.

Beyla, décembre 1914.



ENSEIGNEMENTS

DES ANCIENNES GUERRES

Pourquoi la Gaule a perdu son indépendance
à Alésia.

TROISIÈME PARTIE ¹

III

Alise-Sainte-Reine, dans le département de la Côte-d'Or, est sans aucun doute, l'Alésia des *Commentaires*. L'examen des raisons stratégiques qui ont déterminé la marche de César, la juste interprétation du texte, enfin les fouilles faites à différentes époques, tout concourt à le prouver.

L'ancienne Alésia occupait le sommet de la montagne appelée aujourd'hui le mont Auxois ; sur le versant occidental est bâti le village d'Alise-Sainte-Reine. C'est une montagne complètement isolée qui s'élève de 160 à 170 mètres au-dessus des vallées environnantes (*erat oppidum Alesia in colle summo, admodum edito loco...*). Deux rivières baignent, de deux côtés opposés, le pied de la montagne : ce sont l'Ose et l'Oserain (*cujus collis radices dilo duabus ex partibus flumina subleebant*). A l'ouest du mont Auxois s'étend la plaine des Laumes, dont la plus grande dimension entre le village des Laumes et celui de Pouillenay est d'environ 4400 mètres (*ante oppidum planities circiter millia pas-*

¹ Pour les première et seconde parties, voir les livraisons d'avril et juin.

suum III in longitudinem patebat). De tous les autres côtés, à une distance variant de 1100 à 1600 mètres, s'élève une ceinture de collines dont les plateaux ont une même hauteur (*reliquis ex omnibus partibus colles, mediocri interjecto spatio, parvis altitudinis fastigio oppidum cingebant*).

Le sommet du mont Auxois a la forme d'une ellipse longue de 2100 mètres, et large de 800 mètres sur son plus grand diamètre. En comprenant les premiers contreforts qui entourent le massif principal, on trouve une superficie de 1 400 000 mètres carrés, dont 973 000 mètres pour le plateau supérieur et 400 000 mètres pour les terrasses et contreforts. La ville paraît avoir couronné en entier le plateau, que des rochers escarpés protègent contre toute attaque de vive force.

Cet oppidum semblait ne pouvoir être réduit que par un investissement complet. Les troupes gauloises couvraient, au pied de la muraille, tous les versants de la partie orientale de la montagne ; elles y étaient protégées par un fossé et un mur en pierre sèche de 6 pieds d'élévation. César établit ses camps dans des positions favorables, l'infanterie sur les hauteurs, la cavalerie près des cours d'eau. Ces camps et 23 redoutes ou *castella* (redoutes palissadées ayant un réduit semblable aux blockhaus en bois représentés sur la colonne Trajane) formaient une ligne d'investissement de 11 000 pas (16 kilomètres). Les redoutes étaient occupées, le jour, par de petits postes pour empêcher toute surprise ; la nuit, de forts détachements y bivouaquaient ¹.

Les travaux étaient à peine commencés qu'il se livra un combat de cavalerie dans la pleine des Laumes. L'engagement fut très vif de part et d'autre. Les Romains fléchissaient, quand César

¹ Voir la carte des travaux d'attaque et de défense des Romains devant Alésia, tracée par le colonel d'artillerie Stoffel et reproduite ici de l'œuvre : *Histoire de Jules César*, par Napoléon III.

Légende : A, B, C, camps d'infanterie romaine sur les hauteurs. — D, camp de deux légions, attaqué par l'armée de secours. — G, H, I, K, camps de cavalerie romaine et germaine, près de l'eau. — 1 à 23, *castella*. — f, f, f, fossé de 20 pieds de large. — P, Q, R, S, camp gaulois. — J. C. X, position de César, dernière bataille.



envoya les Germains à leur aide et mit les légions en bataille devant les camps, afin que l'infanterie de l'ennemi, tenue en respect, ne pût aller au secours de sa cavalerie. Celle des Romains reprit confiance en se voyant appuyée par les légions. Les Gaulois, forcés de fuir, s'embarrassèrent par leur propre nombre et se pressèrent aux ouvertures, trop étroites, laissées à la muraille de pierre sèche. Poursuivis avec acharnement par les Germains jusqu'aux fortifications, les uns furent tués, les autres, abandonnant leurs chevaux, essayèrent de traverser le fossé et de franchir le mur. César alors fit avancer un peu les légions établies devant ses retranchements. Ce mouvement porta le trouble jusque dans le camp gaulois. Les troupes qu'il renfermait craignirent une attaque sérieuse, et de toutes parts on cria aux armes. Quelques-uns, frappés d'effroi, se précipitèrent dans l'oppidum ; Vercingétorix se vit obligé d'en faire fermer les portes, de peur que le camp ne fût abandonné. Les Germains se retirèrent après avoir tué beaucoup de cavaliers et pris un grand nombre de chevaux.

Vercingétorix résolut de renvoyer de nuit toute sa cavalerie avant que les Romains eussent achevé l'investissement de la place. Il recommande aux cavaliers, à leur départ, d'aller chacun dans son pays et d'y recruter les hommes en état de porter les armes ; il leur rappelle ses services, les conjure de songer à sa sûreté et de ne pas le livrer en proie aux ennemis, lui qui a si bien mérité de la liberté commune ; leur indifférence entraînerait avec sa perte celle de 80 000 hommes d'élite. Tout bien calculé, il n'a que pour un mois de vivres ; il pourra, en les ménageant, tenir quelque temps de plus. Après ces recommandations, il fait partir sa cavalerie en silence, à la seconde veille (neuf heures). Il est probable qu'elle s'échappa en remontant les vallées de l'Ose et de l'Oserain. Ensuite, il ordonne, sous peine de mort, de lui apporter la totalité des approvisionnements de blé. Il répartit par têtes le nombreux bétail rassemblé par les Mandubiens ; mais, quant au grain, il se réserve de le distribuer peu à peu et par petites quantités. Toutes les troupes campées en dehors rentrent dans l'oppidum. C'est par ces dispositions qu'il

se prépare à attendre les secours de la Gaule et à soutenir la guerre.

Dès que César fut instruit de ces mesures par les prisonniers et les transfuges, il prit le parti de construire des lignes de contrevallation et de circonvallation et adopta le genre de fortifications suivant, après avoir consulté Mamurra et les esclaves orientaux les plus habiles dans la poliorcétique : il fit d'abord creuser, dans la plaine des Laumes, un fossé large de 20 pieds, à parois verticales, c'est-à-dire aussi large dans le fond qu'au niveau du sol, pour empêcher que des lignes si étendues, et si difficiles à garnir de soldats sur tout leur développement, ne fussent attaquées de nuit, à l'improviste, et afin de protéger pendant le jour les travailleurs contre les traits de l'ennemi. A quatre cents pieds en arrière de ce fossé il établit la contrevallation. Il fit ouvrir ensuite deux fossés de 15 pieds de large, aussi profonds l'un que l'autre, et remplir le fossé intérieur, c'est-à-dire le plus rapproché de la ville, d'eau dérivée de la rivière Oserain. Derrière ces fossés il éleva un rempart et une palissade (*aggerem ac vallum*) ayant ensemble 12 pieds de haut. Contre celle-ci on appliqua un clayonnage avec créneaux (*loricam pinnasque*) ; de fortes branches fourchues, placées horizontalement à la jonction du clayonnage et du rempart, devaient rendre l'escalade plus difficile. Il établit enfin, sur toute cette partie de la contrevallation, des tours espacées entre elles de 80 pieds.

Il fallait à la fois travailler à des fortifications étendues, et aller chercher du bois et des vivres, de sorte que ces corvées lointaines diminuaient sans cesse l'effectif des combattants ; aussi les Gaulois essayaient-ils souvent d'inquiéter les travailleurs et faisaient de vigoureuses sorties par plusieurs portes à la fois. César jugea nécessaire d'augmenter la force des ouvrages, afin de pouvoir les défendre avec moins de monde. Il fit prendre des arbres ou de grosses branches, dont les extrémités furent amincies et taillées en pointe ; on les plaça dans un fossé de 5 pieds de profondeur ; pour qu'on ne pût les arracher, on les lia ensemble à la partie inférieure ; l'autre partie, garnie de branches, dépassait le sol. Il y en avait 5 rangs, contigus et

entrelacés ; quiconque s'y engageait se blessait à leurs pointes aiguës ; on les appelait *cippi*. En avant de ces sortes d'abatis on creusa des trous de loup (*scrobes*), fossés tronconiques, de 3 pieds de profondeur, disposés en quinconce. Au centre de chaque trou était planté un pieu rond, de la grosseur de la cuisse, durci au feu et pointu par le haut ; il ne dépassait le sol que de 4 doigts. Pour consolider ces pieux on les entourait à la base d'un pied de terre fortement foulée ; le reste de l'excavation était recouvert de ronces et broussailles, qui cachaient le piège. Il y avait 8 rangs de trous, à 3 pieds de distance l'un de l'autre ; on les appelait lis (*lilia*), à cause de leur ressemblance avec la fleur de ce nom. Enfin en avant de ces défenses furent plantés, jusqu'à ras de terre, des piquets d'un pied de long, sur lesquels on enfonça des fers en forme d'hameçons. On plaça partout, et très près l'une de l'autre, ces sortes de chausse-trapes qu'on nommait *stimuli* (Voir fig. 1 à 3).

Ce travail achevé, César fit creuser des retranchements à peu près semblables, mais du côté opposé, pour résister aux attaques du dehors. Cette ligne de circonvallation de 21 kilomètres de circuit, avait été tracée sur le terrain le plus favorable en se conformant à la nature des lieux. Si la cavalerie gauloise ramenait une armée de secours, il voulait par là empêcher celle-ci, quelque nombreuse qu'elle fût, d'envelopper les postes établis le long de la contrevallation. Afin d'épargner aux soldats les dangers qu'ils auraient courus en sortant des camps, il ordonna que chacun se pourvût de vivres et de fourrage pour trente jours. Malgré cette précaution, l'armée romaine souffrit de la disette.

Pendant que César prenait ces dispositions, les Gaulois ayant convoqué, probablement à Bibracte, une assemblée de leurs principaux chefs, décidèrent, non de réunir tous les hommes en état de porter les armes, comme le voulait Vercingétorix, mais d'exiger de chaque peuple un certain contingent, car ils redoutaient la difficulté de nourrir une multitude aussi grande et aussi confuse, et d'y maintenir l'ordre et la discipline. Les différents Etats furent requis d'envoyer des contingents

dont le total devait s'élever à 283 000 hommes ; en réalité, il ne dépassa pas 240 000. La cavalerie se composait de 8 000 chevaux.

Les Bellovaques refusèrent leur contingent, déclarant vouloir faire la guerre en leur nom, à leur gré, sans se soumettre aux ordres de personne. Cependant, à la prière de Comm, leur hôte, ils envoyèrent 2 000 hommes.

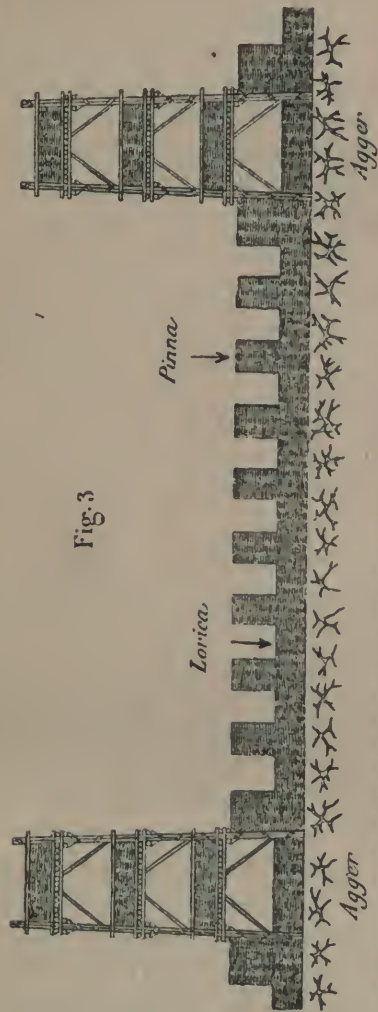
Ce même Comm avait, les années précédentes, rendu à César, en Bretagne, de signalés services. En récompense, son pays, celui des Atrébates, affranchi de tout tribut, avait recouvré ses privilèges, et obtenu la suprématie sur les Morins. Mais tel était alors l'entraînement des Gaulois pour reconquérir leur liberté et leur ancienne gloire, que les sentiments de reconnaissance et d'amitié s'effacèrent de leur souvenir, et tous se vouèrent corps et âme à la guerre.

Le recensement et la revue des troupes eurent lieu sur le territoire des Eduens. On nomma les chefs : le commandement général fut donné à l'Atrébate Comm, aux Eduens Viridomar et Eporédorix, et à l'Arverne Vercassivellaunus, cousin de Vercingétorix. On leur adjoignit des délégués de chaque pays, qui formaient un conseil de direction pour la guerre. Ils se mirent en marche vers Alésia pleins d'ardeur et de confiance : chacun était convaincu que les Romains reculeraient à la seule vue de forces si imposantes, lorsque surtout ils se trouveraient menacés à la fois par les sorties des assiégés et par une armée extérieure puissante en infanterie et en cavalerie.

Cependant le jour où les assiégés attendaient du secours venait d'expirer, les vivres étaient consommés ; ignorant d'ailleurs ce qui se passait chez les Eduens, ils s'assemblèrent pour délibérer sur une résolution suprême. Les opinions se partagèrent : les uns conseillaient de se rendre, d'autres de faire une sortie, avant que la vigueur de tous fût épuisée. Mais Critognatus, Arverne distingué par sa naissance et son crédit, dans un discours d'une singulière et effrayante atrocité, proposa à ses concitoyens de suivre l'exemple de leurs ancêtres, qui, lors de la guerre des Cimbres, enfermés dans leurs forteresses et en

Fig. 1





Au siège d'Alésia, les tours étaient fixes, non pas mobiles sur l'agger, comme au siège d'Avaricum. (Voir à ce propos la fig. 4.)

Ces croquis ont été relevés de l'œuvre de Napoléon III : *Histoire de Jules César*, publiée en 1866.

proie à la disette, mangèrent les hommes hors d'état de porter les armes plutôt que de se rendre. Les avis recueillis, il fut décidé que celui de Critognatus ne serait adopté qu'à la dernière extrémité et qu'on se bornerait, pour le moment, à renvoyer de la place toutes les bouches inutiles. Les Mandubiens, qui avaient reçu dans leurs murs l'armée gauloise, furent forcés d'en sortir — bouches inutiles — avec leurs femmes et leurs enfants. Ils s'approchèrent des lignes romaines, supplièrent qu'on les prit pour esclaves et qu'on leur donnât du pain. César mit des gardes le long du vallum, et défendit de les recevoir.

Enfin apparaissent devant Alésia Comm et les autres chefs, suivis de leurs troupes; ils s'arrêtent sur une colline voisine, à mille pas à peine de la circonvallation (la colline de Mussy-la-Fosse). Le lendemain ils font sortir la cavalerie de leur camp; elle couvrait toute la plaine des Laumes. Leur infanterie s'établit à quelque distance sur les hauteurs. Du plateau d'Alésia on dominait la plaine. A la vue de l'armée de secours, les assiégés se rassemblent, se félicitent, se livrent à la joie, puis ils se précipitent hors de la ville, comblent le premier fossé avec des fascines et de la terre, et tous se préparent à une sortie générale et décisive.

César, obligé de faire face à la fois de deux côtés, disposa son armée sur les deux lignes opposées des retranchements et assigna à chacun son poste; il ordonna ensuite à sa cavalerie de quitter ses campements et d'engager le combat. De tous les camps placés sur le sommet des collines environnantes, la vue s'étendait sur la plaine, et les soldats, l'esprit en suspens, attendaient l'issue de l'événement. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie un petit nombre d'archers et de soldats armés à la légère, pour la soutenir si elle pliait, et arrêter le choc des cavaliers ennemis. Bon nombre de ces derniers, blessés par ces fantassins jusque-là inaperçus, furent contraints de quitter la mêlée. Alors les Gaulois, confiants dans leur supériorité numérique, dans la valeur de leur cavalerie, se crurent certains du succès; et de toutes parts, du côté des assiégés comme de celui de l'armée de secours, s'éleva une clameur immense pour encoura-

ger les combattants. L'action se passait en présence de tous, nul trait de courage ou de lâcheté ne demeurerait inconnu ; chacun était excité par le désir de la gloire et la crainte du déshonneur. Depuis midi jusqu'au coucher du soleil la victoire parut incertaine, lorsque les Germains à la solde de César, formés en escadrons serrés, chargèrent l'ennemi et le culbutèrent ; dans sa fuite, il abandonna les archers, qui furent enveloppés ; alors, de tous points de la plaine, la cavalerie se mit à poursuivre les Gaulois jusqu'à leur camp, sans leur laisser le temps de se rallier. Les assiégés qui étaient sortis d'Alésia y rentrèrent consternés et désespérant presque de leur salut.

Après un jour employé à faire une grande quantité de fascines, d'échelles et de harpons, les Gaulois de l'armée de secours quittèrent leur camp en silence, vers le milieu de la nuit, et s'approchèrent des ouvrages de la plaine. Puis, tout à coup, poussant des cris pour avertir les assiégés, ils jettent leurs fascines afin de combler le fossé, attaquent les défenseurs du *vallum* à coups de frondes, de flèches et de pierres, enfin préparent tout pour un assaut. En même temps, Vercingétorix, entendant les cris du dehors, donne le signal avec la trompette, et s'élance, suivi des siens, hors de la place. Les Romains prennent dans les retranchements les postes assignés précédemment, ils répandent le trouble parmi les Gaulois en leur lançant des balles de plomb, des pierres d'une livre, et en se servant des épieux disposés d'avance dans les ouvrages ; les machines font pleuvoir sur l'ennemi une foule de traits. Comme on se battait dans l'obscurité, les boucliers devenant inutiles, il y eut dans les deux armées beaucoup de blessés. Les lieutenants, M. Antoine et C. Trebonius, auxquels était confiée la défense des points menacés, soutenaient les troupes trop vivement pressées au moyen de réserves tirées des redoutes voisines. Tant que les Gaulois se tinrent loin de la circonvallation, la multitude de leurs projectiles leur donna l'avantage ; mais, en s'avancant, les uns s'embarrassèrent tout à coup dans les *stimuli*, les autres tombèrent meurtris dans les *strobæ*, d'autres enfin furent transpercés par les lourds *pilums* usités dans les sièges et qui étaient

lancés du haut du vallum et des tours. Ils eurent beaucoup de monde hors de combat, et ne réussirent nulle part à forcer les lignes romaines. Cependant, lorsque le jour commença à poindre, ils se retirèrent, craignant d'être pris en flanc (côté droit) par une sortie des camps établis sur la montagne de Flavigny. De leur côté, les assiégés, après avoir perdu un temps précieux à transporter leur matériel d'attaque, et à faire des efforts pour combler le premier fossé (celui qui avait 20 pieds de large), apprirent la retraite de l'armée de secours avant d'être parvenus au véritable retranchement. Cette entreprise ayant avorté comme l'autre, ils rentrèrent dans la ville.

Ainsi repoussés deux fois avec grande perte, les Gaulois de l'armée de secours délibérèrent sur le parti à prendre. Ils interrogèrent les gens du pays, qui leur firent connaître la position et le genre de défense des camps romains placés sur les hauteurs. Au nord d'Alésia était une colline (le mont Réa) qui n'avait pas été renfermée dans les lignes, parce que celles-ci auraient eu un trop grand développement ; par suite, le camp, nécessaire de ce côté, avait dû être établi sur une pente, dans une position désavantageuse ; les lieutenants C. Antistius Reginus et C. Caninius Rebilus l'occupaient avec deux légions. Les chefs ennemis résolurent de l'assaillir avec une partie de leurs troupes, tandis que l'autre se porterait dans la plaine des Laumes, contre la circonvallation. Ce plan arrêté, ils font reconnaître les lieux par leurs éclaireurs, règlent secrètement entre eux les moyens d'exécution, et décident que l'attaque aura lieu à midi. Ils choisissent soixante mille hommes parmi les nations les plus renommées pour leur valeur. Vercassivellaunus, l'un des quatre chefs, est mis à leur tête. Ils sortent à la première veille, vers la tombée de la nuit, et se dirigent, par les hauteurs de Grignon et par Fain, vers le mont Réa, y arrivent au point du jour, se cachent dans les plis du terrain, au nord de cette colline, et se reposent de la fatigue de la nuit. A l'heure convenue, Vercassivellaunus descend les pentes et se précipite sur le camp de Reginus et Rebilus ; au même moment, la cavalerie de l'armée

de secours s'approche des retranchements de la plaine, et les autres troupes se portent en avant.

Lorsque, du haut de la citadelle d'Alésia, Vercingétorix aperçut ces mouvements, il quitta la ville, emportant les perches, les petites galeries couvertes (*musculos*), les gaffes (*falces*), tout ce qui avait été préparé pour une sortie, et se dirigea vers la plaine. Une lutte acharnée s'engage; de part et d'autre on tente les plus grands efforts, et les Gaulois se précipitent où la défense paraît plus faible. Disséminés sur des lignes étendues, les Romains ne défendent qu'avec peine plusieurs points en même temps, et sont obligés de faire face à deux attaques opposées. Combattant pour ainsi dire dos à dos, chacun est troublé par les cris qui s'élèvent et par la pensée que son salut dépend de ceux qui sont derrière lui : « il est, dans la nature humaine, dit César, d'être frappé plus vivement du danger qu'on ne voit pas. »

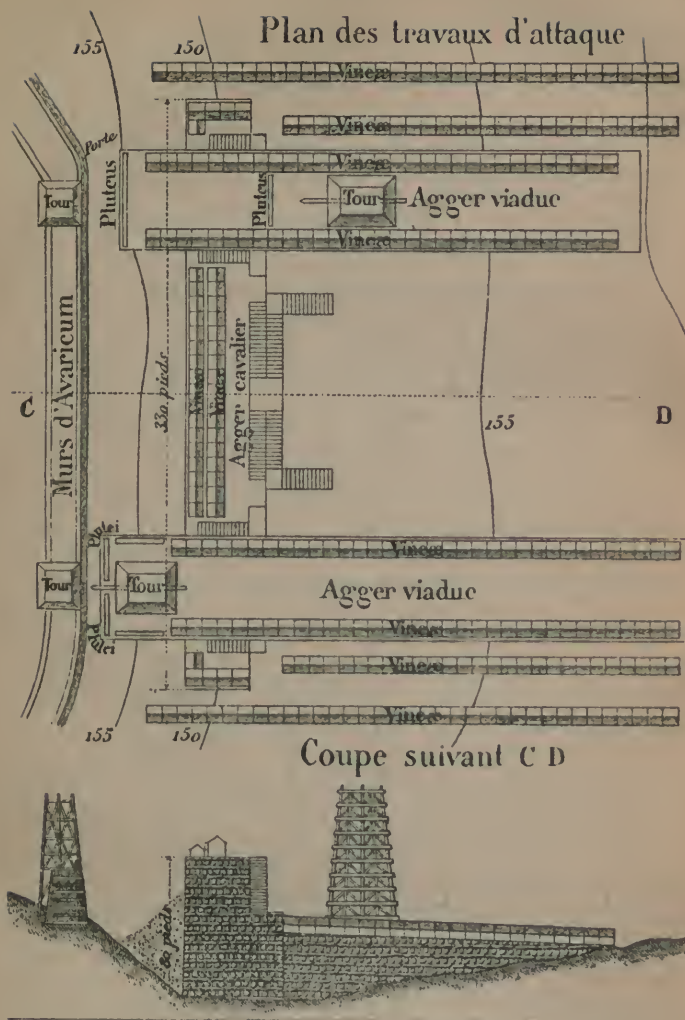
Sur les versants nord de la montagne de Flavigny (au point marqué J. C.), César avait choisi le lieu le plus convenable pour observer chaque incident de l'action, et envoyer des secours aux endroits les plus menacés. Des deux côtés on était convaincu que le moment des efforts suprêmes était arrivé. Si les Gaulois ne forcent pas les lignes, ils n'ont plus d'espoir de salut; si les Romains l'emportent, ils atteignent le terme de leurs travaux. C'est surtout aux retranchements situés sur les pentes du mont Réa que les Romains courent le plus grand danger, car la position dominante de l'ennemi lui donne un immense avantage (*iniquum loci ad declivitatem fastigium magnum habet momentum*). Une partie des assaillants lance des traits; une autre s'avance formant la tortue; des troupes fraîches relèvent sans cesse les soldats fatigués. Tous s'empres-sent à l'envi de combler les fossés, de rendre inutiles, en les couvrant de terre, les défenses accessoires, et d'escalader le rempart. Déjà les armes et les forces manquent aux Romains. Informé de cette situation, César envoie Labiénus à leur secours, avec six cohortes, et lui ordonne, si les troupes ne peuvent se

maintenir derrière les retranchements, de les en retirer et de faire une sortie, mais seulement à la dernière extrémité. Labiénus, campé sur la montagne de Bussy, descend des hauteurs pour se porter vers le lieu du combat. César, passant entre deux lignes, se rend dans la plaine, où il encourage les soldats à tenir ferme, car ce jour, cette heure décideront s'ils doivent recueillir le fruit de leurs précédentes victoires.

Pendant ce temps les assiégés, ayant renoncé à forcer les redoutables retranchements de la plaine, se dirigent contre les ouvrages situés au bas des hauteurs escarpées de la montagne de Flavigny, et y transportent tout leur matériel d'attaque; ils chassent par une grêle de traits les soldats romains qui combattent du haut des tours; ils comblent les fossés de terre et de fascines, s'ouvrent un passage, et, au moyen de gaffes, arrachent le clayonnage du parapet et la palissade. Le jeune Brutus y est d'abord envoyé avec plusieurs cohortes, puis le lieutenant C. Fabius avec sept autres; enfin, l'action devenant plus vive, César accourt lui-même avec de nouvelles réserves.

Le combat rétabli et les ennemis repoussés, il se dirige vers l'endroit où il avait envoyé Labiénus, tire quatre cohortes de la redoute la plus rapprochée, ordonne à une partie de la cavalerie de le suivre, à l'autre de faire un détour en dehors des lignes et de prendre l'ennemi à revers, en sortant du camp de Grésigny. De son côté, Labiénus, voyant que ni les fossés ni les remparts ne peuvent arrêter l'effort des Gaulois, rallie trente-neuf cohortes venues des redoutes voisines, que le hasard lui présente, et avertit César que, d'après ce qui était convenu, il va faire une sortie. César hâte sa marche pour prendre part au combat. Aussitôt que, des hauteurs où ils se trouvent, les légionnaires reconnaissent leur général à la couleur du vêtement qu'il avait coutume de porter dans les batailles (le *paludamentum*, couleur de pourpre) et l'aperçoivent suivi de cohortes et de détachements de cavalerie, ils sortent des retranchements et commencent l'attaque. Des cris s'élèvent de part et d'autre et sont répétés du vallum aux autres ouvrages. Lorsque César arrive, il voit les lignes abandonnées, et le combat se livrant

Fig: 4



Travaux romains au siège d'Avaricum (Bourges). La terrasse mesurait 330 pieds de large sur 80 de haut. Elle comptait : dix galeries couvertes (*vinea*), dont deux frontales et huit latérales ; deux tours mobiles et plusieurs mantelets en clayonnage (*plutei*). (Voir la livraison de juin, page 422.)

dans la plaine de Grésigny, sur les bords de l'Ose. Les soldats romains rejettent le pilum et mettent l'épée à la main. En même temps la cavalerie du camp de Grésigny paraît sur les derrières de l'ennemi ; d'autres cohortes approchent. Les Gaulois sont mis en déroute, et, en fuyant, rencontrent la cavalerie, qui fait d'eux un grand carnage. Sedilius, chef et prince des Lémovices, est tué ; l'Arverne Vercassivellaunus est fait prisonnier. Soixante-quatorze enseignes sont apportées à César. De toute cette armée si nombreuse peu de combattants rentrèrent au camp sains et saufs.

Témoins, du haut des murs, de cette sanglante défaite, les assiégés désespérèrent de leur salut et firent rentrer les troupes qui attaquaient la contrevallation. A la suite de ces échecs, les Gaulois de l'armée de secours s'enfuirent de leur camp, et, si les Romains, forcés de défendre tant de points à la fois et de s'aider mutuellement, n'eussent été accablés par les travaux de toute la journée, la masse entière des ennemis pouvait être anéantie. Vers le milieu de la nuit la cavalerie envoyée à leur poursuite atteignit l'arrière-garde ; une grande partie fut prise ou tuée, les autres se dispersèrent pour regagner leur pays.

Le lendemain Vercingétorix convoque un conseil. Il déclare qu'il n'a pas entrepris cette guerre par intérêt personnel, mais pour la cause de la liberté de tous. « Puisqu'il faut céder au sort, il se met à la discrétion de ses concitoyens, et leur offre d'être livré mort ou vivant aux Romains pour les apaiser. » Aussitôt on députe vers César, qui exige que les armes et les chefs lui soient remis. Il prend place devant son camp, à l'intérieur des retranchements ; les chefs sont amenés, les armes sont déposées, et Vercingétorix se rend au vainqueur. Ce vaillant défenseur de la Gaule arrive à cheval, revêtu de ses plus belles armes, fait le tour du tribunal de César, met pied à terre, et, déposant son épée et ses insignes militaires, il s'écrie : « Tu as vaincu un brave, toi, le plus brave de tous ! » Les prisonniers furent distribués par tête à chaque soldat, à titre de butin, excepté les vingt mille qui appartenaient aux Eduens et aux

Arvernes, et que César leur rendit, dans l'espoir de ramener ces peuples à sa cause.

Voici comment Dion Cassius raconte la reddition du chef gaulois : « Après cette défaite, Vercingétorix, qui n'avait été ni pris ni blessé, pouvait fuir ; mais espérant que l'amitié qui l'avait uni autrefois à César lui ferait obtenir grâce, il se rendit auprès du proconsul, sans avoir fait demander la paix par un héraut, et parut soudainement en sa présence, au moment où il siégeait sur son tribunal. Son apparition inspira quelque effroi, car il était d'une haute stature, et il avait un aspect fort imposant sous les armes. Il se fit un profond silence ; le chef gaulois tomba aux genoux de César, et le supplia, en lui pressant les mains, sans proférer une parole. Cette scène excita la pitié des assistants, par le souvenir de l'ancienne fortune de Vercingétorix, comparée à son malheur présent. César, au contraire, lui fit un crime des souvenirs sur lesquels il avait compté pour son salut. Il mit sa lutte récente en opposition avec l'amitié qu'il rappelait, et par là fit ressortir plus vivement l'odieux de sa conduite. Aussi, loin d'être touché de son infortune en ce moment, il le jeta sur-le-champ dans les fers, et le fit mettre plus tard à mort, après en avoir orné son triomphe. » En agissant ainsi, César crut obéir à la raison d'Etat et aux coutumes cruelles de l'époque. Il est à regretter pour sa gloire qu'il n'ait pas usé, à l'égard de l'illustre chef gaulois, de la même clémence qu'il montra pendant la guerre civile envers les vainqueurs, ses concitoyens¹.

¹ Vercingétorix fut exécuté à Rome six ans après, la première journée du triomphe de César (juin 46 avant notre ère). Dans le cortège, des écriteaux et des tableaux rappelaient au peuple romain ce qu'avait été la guerre des Gaules : trente batailles rangées, livrées en présence de César, 800 places prises de force, 300 tribus soumises, trois millions d'hommes combattus, un million de tués, un million de pris. Des légionnaires portaient les dépouilles précieuses, les armes des vaincus, l'or des temples, les bijoux des chefs. Et, derrière les victimes destinées aux dieux, venait Vercingétorix enchaîné. Le dernier acte de son sacrifice s'accomplit le soir même. Au moment où le cortège, sortant du Forum,

Ces événements accomplis, César se dirigea vers le pays des Eduens et reçut leur soumission. Là, il rencontra des envoyés des Arvernes, qui promirent de déférer à ses ordres; il exigea d'eux un grand nombre d'otages. Ensuite il mit ses légions en quartiers d'hiver : T. Labiénus, avec deux légions et de la cava-

gravit les pentes du Capitole à la lueur des lampadaires que portaient quarante éléphants, le roi des Arvernes fut conduit dans la prison Mamertine (qui existe encore) creusée dans le roc au pied de la colline sacrée; et pendant que César amenait ses autres victimes à Jupiter, Vercingétorix fut mis à mort.... Décapité ou étranglé? On ne le sait pas; aucun des anciens historiens ne précise le genre de mort qui a été cruellement infligé au grand et noble vaincu d'Alésia.

Sur la mort de Vercingétorix existent des versions contradictoires. Il n'existe, sur son supplice, que deux textes vagues de Dion Cassius (qui fut consul en l'an 229 après Jésus-Christ), où le genre de mort n'est pas indiqué. On a écrit qu'il fut décapité parce que, pendant longtemps, les grandes victimes d'un triomphe, rois ou généraux ennemis, ont été frappés de la hache. Si l'on veut, à titre de conjecture, se figurer comment mourut Vercingétorix, il faut chercher, avant et après l'année 46 avant Jésus-Christ, les textes les plus voisins de cette date qui relatent la mort de chefs de guerre le jour du triomphe de leur vainqueur. Avant 46, le dernier adversaire de Rome qui mourut dans les mêmes conditions fut Jugurtha. D'après Plutarque, il fut traîné au triomphe en costume d'apparat, puis les licteurs se partagèrent ses dépouilles, et enfin il fut jeté tout nu dans cet épouvantable cachot de la Mamertine, où il mourut de faim le sixième jour. D'après Tite-Live, il fut étranglé, également dans la prison. Après 46, mais à 117 ans de là, nous possédons de la mort de Simon Barjoras, le chef des Juifs révoltés contre Vespasien, un récit fort circonstancié écrit par Josèphe. L'historien grec raconte le triomphe de l'empereur : « La procession arriva enfin au temple de Jupiter Capitolin. Là on fit halte. C'était un vieil usage romain d'y attendre le messager chargé d'annoncer la mort du général ennemi. Celui-ci était Simon, fils de Joras, lequel avait suivi le cortège parmi les prisonniers. Conduit dans un local dominant le forum, il y fut étranglé par le lacet.... »

Nous croyons que c'est de cette manière qu'il faut se représenter les derniers instants de Vercingétorix.

La légende chrétienne voudrait faire croire que les apôtres saint Pierre et saint Paul auraient été aussi enfermés dans la prison Mamertine avant de subir leur martyre. En effet, dans cette prison, les visi-

lerie, chez les Séquanes, Sempronius Rutilus lui fut adjoint; C. Fabius et L. Minucius Basilus, avec deux légions, chez les Rèmes pour les protéger contre les Bellovaques, leurs voisins; C. Antistius Reginus chez les Ambluarètes; T. Sextius chez les Bituriges; C. Caninius Rebilus chez les Rutènes, chacun avec

teurs peuvent voir l'autel et l'inscription qui confirme la légende. Mais la vérité historique nous défend de croire que les deux apôtres aient eu l'honneur tragique de la Mamertine, comme nous ne croyons pas non plus à leur martyre. Où et comment ils sont morts, personne ne le sait. En effet, la prison Mamertine était réservée aux grands chefs ennemis qui devaient être exécutés le jour du triomphe du vainqueur. Pierre et Paul doivent être arrivés à Rome — obscurs Juifs passés inaperçus à toute police — justement au moment où la paix religieuse et la liberté politique consacraient l'œuvre de César. Rome abritait alors de son manteau impérial la foi de tous ses fils d'adoption. Les dieux se rencontraient avec courtoisie dans la Rome d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Claude. Les dieux de l'Orient, de la Gaule, de l'Etrurie, de la Grèce, figures redoutables ou charmantes, symboles de vie ou de mort, de sagesse ou de volupté, Sérapis et Mithra, Teutatès, Déméter, Aphrodite, Osiris, Athéné. Ils avaient leurs temples, leurs prêtres, leurs sacrifices, leurs mystères d'espérances ou de deuil. Les vieux druides sortis des forêts celtiques voyaient défiler, sans étonnement, au son des tambourins de bronze, la procession de Cybèle. Les éphèbes et les jeunes filles nues des Panathénées tressaient des guirlandes de fleurs où le lotus d'Isis se mêlait aux asphodèles d'Athènes; tout près du temple de Vesta, au bord du Tibre, de vieux rabbins à la longue barbe expliquaient à de jeunes patriciens, disciples des rhéteurs grecs, la genèse du monde et les livres de Moïse.

La légende du martyre des deux apôtres juifs n'a donc aucune base historique. Suétone, né l'an 65 après Jésus-Christ et mort l'an 135, nous a laissé la vie des premiers douze Césars; il fut secrétaire de l'empereur Adrien et par conséquent bien informé sur tous les événements de Rome et de l'empire. Comme historien il est d'une méticulosité extraordinaire. Toutes les actions vertueuses ou criminelles des Césars sont mises en lumière et comme inventoriées selon une méthode digne d'un scrupuleux naturaliste. Or, dans la vie de Tibère et de Caligula, Suétone n'a pas un seul mot sur les prétendues persécutions contre les premiers chrétiens et c'est seulement dans la vie de Claude que nous trouvons l'information suivante : « ... il (Claude) chassa de la ville les Juifs qui excitaient des troubles à l'instigation d'un certain Christ... » Cet anachro-

une légion. Q. Tullius Cicero et P. Sulpicius furent établis à Cabillonum (Chalon) et à Matisco (Macon) dans les pays des Eduens, pour assurer les vivres. César résolut de passer l'hiver à Bibracte. Il annonça ces événements à Rome, où l'on décréta vingt jours de publiques actions de grâces. C'est vers la fin du troisième consulat de Pompée que durent arriver à Rome les licteurs portant, suivant la coutume, avec les faisceaux couronnés de lauriers, les lettres annonçant la reddition d'Alésia.

Ce siège si mémorable sous le point de vue militaire, l'est bien plus encore sous le point de vue historique. Vercingétorix a commis des fautes militaires, comme les imprudences et les hésitations à Gergovie et à Alésia, et la faute encore plus grande d'avoir engagé cette bataille sur la Vengeance contre César en retraite, qui devait finir par un désastre irréparable : la perte de sa cavalerie. Mais ces fautes ne furent que la conséquence de la situation politique et sociale où se trouvait la Gaule à l'époque de la grande insurrection. La force de l'armée gauloise consistait surtout en cavalerie ; les hommes de pied, malgré les efforts de Vercingétorix, ne composaient qu'une masse indisciplinée ; car l'organisation militaire reflète toujours l'état de la société, et là où il n'y a pas de peuple, il n'y a pas d'infanterie. En Gaule, comme le dit César, deux classes seules dominaient, les prêtres et les nobles.

La royauté de Vercingétorix sur les Arvernes était une tyrannie qu'il avait imposée par la plèbe et par ses clients à l'aristocratie de son peuple. Le principat d'un Arverne sur la

nisme de Suétone, qui confond encore les chrétiens avec les Juifs, prouve que même à l'époque de Claude les chrétiens comptaient bien peu comme péril social ; ils n'étaient frappés que par de simples mesures de police. Claude les chassa, il ne les martyrisa pas. Dans la vie de Néron, successeur de Claude, Suétone, qui énumère, une par une, avec des détails implacables, toutes les cruelles fantaisies de cet empereur détraqué, ne parle pas du tout de ces hypothétiques massacres de chrétiens qui font frémir d'horreur les sensibles lectrices de *Quo vadis* ?

Les véritables persécutions contre les chrétiens sont venues bien longtemps après.

Gaule était odieux aux Eduens et sans doute désagréable à d'autres peuples. Il en résulta qu'il eut pour principaux rivaux aussi bien les nobles arvernes que les nobles éduens, et que les chefs les premiers à se soumettre, après la reddition d'Alésia, furent ceux de ces deux pays. Le plus utile des alliés de César, l'année suivante, fut l'Arverne Epathuact, et la première ville où le proconsul put se reposer en sûreté, après sa victoire, fut la Bibracte des Eduens. Vercingétorix eut donc le plus à craindre des chefs dont il avait le plus besoin. La plupart des hommes de son conseil devaient le regarder comme un gêneur, puisqu'un jour ils essayèrent même de s'en débarrasser comme d'un traître. *Les hommes les plus capables de trahir croient le plus volontiers à la perfidie des autres.* Le roi des Arvernes, après son alliance avec les Eduens, ne fut-il pas obligé de leur soumettre ses plans et de faire renouveler ses pouvoirs ? Réuni à ces alliés douteux, il fut moins obéi et moins fort, et on peut même dire que, si la Gaule a été vaincue, ce n'est point parce que son chef a commis des fautes, c'est parce qu'elle s'est décidée trop tard à combattre et qu'elle a parfois combattu à contre-cœur.

Dans cette tragédie de la Gaule conquise, Vercingétorix s'élève en proportions gigantesques bien au-dessus des figures incertaines des autres grands chefs gaulois. Il a combattu et il est mort uniquement pour la liberté de toute la patrie. César, qui l'a connu comme ami, comme adversaire, comme prisonnier, l'a dit et le lui a fait dire, et ne nous laisse jamais supposer, dans ses actes, un autre mobile que le patriotisme. La dernière parole que l'auteur des *Commentaires* place dans la bouche de son ennemi est celle-ci : « qu'il ne s'arma jamais pour son intérêt personnel, mais pour la défense de la liberté de tous... » et c'est sans doute parce que César redouta la puissance de ce sentiment exclusif que, Vercingétorix une fois pris, il ne le lâcha que pour le livrer au bourreau.

Mais n'oublions pas non plus qu'auprès du coteau du mont Auxois se sont décidées les destinées du monde. Autour d'Alésia, près de 400 000 hommes se sont entre-choqués, les uns

par esprit de conquête, les autres par esprit d'indépendance, et aucun d'eux n'avait la conscience de l'œuvre que le destin lui faisait accomplir. La cause de la civilisation tout entière était en jeu. La défaite de César eût arrêté pour longtemps la marche de la domination romaine, de cette domination qui, à travers des flots de sang, il est vrai, conduisait les peuples à un meilleur avenir. — Cela porte nos pensées à la guerre actuelle. — Les Gaulois, ivres de leur succès, auraient appelé à leur aide tous ces peuples nomades et féroces qui cherchaient le soleil pour agrandir leur puissance et accumuler du butin, et tous ensemble se seraient précipités sur l'Italie. Ce foyer de lumière destiné à éclairer les peuples aurait alors été détruit avant d'avoir pu développer sa force d'expansion. Rome, de son côté, eût perdu en César le seul chef capable d'arrêter sa décadence, de reconstituer la république, et de lui léguer, en mourant, trois siècles d'existence.

Aussi, tout en honorant la mémoire de Vercingétorix, il ne nous est pas permis de déplorer sa défaite. Admirons l'ardent et sincère amour de ce chef gaulois pour l'indépendance de son pays, mais n'oublions pas que c'est au triomphe des armées romaines qu'est due la civilisation européenne : institutions, mœurs, langage, tout lui vient de la conquête. Les vainqueurs ont été les maîtres pour tout ce qui élève l'âme et embellit la vie, et, lorsqu'enfin l'invasion des barbares vint renverser l'ancien édifice romain, elle ne put pas en détruire les bases. Ces hordes sauvages ne firent que ravager le territoire, sans pouvoir anéantir les principes de droit, de justice, de liberté, qui, profondément enracinés, survécurent par leur propre vitalité, comme ces moissons qui, courbées momentanément sous les pas des soldats, se relèvent bientôt d'elles-mêmes et reprennent une nouvelle vie.

LORENZO D'ADDA.

(La fin prochainement.)

CHEZ LES INTERNÉS ET RÉFUGIÉS BELGES DE HOLLANDE

Il existe du peintre hollandais Leo Gestel une lithographie très belle et très connue intitulée *De Vlucht uit Belgie* (la fuite de Belgique), dans laquelle l'artiste a su rendre toute l'angoisse des jours terribles de 1914. Et le sujet se présente ainsi : au premier plan, une foule effrayée fuyant une mer de feu où croulent les édifices d'une ville qui s'effondre ; dans le fond c'est la nuit. Le motif central est un cheval blanc, un lourd cheval de halage conduit par un homme à la tête de brute. Puis, contre l'encolure de la bête, des femmes se pressent, une mère aux traits contractés et douloureux, avec son tout petit enfant sur les bras, une fille au regard audacieux et cynique, drapée dans une loque d'hermine. Derrière, le grondement des fuyards, hommes, femmes, vieillards, un prêtre avec son crucifix, et, le dernier de tous, un individu retourné, pétrifié, qui contemple immobile....

C'est bien ainsi qu'ils arrivèrent en Hollande, apeurés, fatigués, abattus, miséreux de corps et d'âme ; mais, à côté de ce peuple des campagnes et des cités envahies, pau-

vres réfugiés, troupeau fuyant l'invasion, il y eut aussi les exilés volontaires, c'est-à-dire ceux qui, par prévoyance ou patriotisme, passèrent à l'étranger.

Enfin, sans compter les civils, on dit que 30 000 soldats de l'armée belge furent contraints de gagner la Hollande, pays où ils sont maintenant internés. C'est donc toute une population qui subitement, pour ainsi dire, vint augmenter encore l'agitation causée par l'insécurité des débuts de la guerre.

Ce fut une lourde tâche pour le gouvernement néerlandais que de pourvoir aux besoins de tout ce monde, mais il faut convenir que toutes les difficultés furent surmontées et que chacun, après un laps de temps relativement court, trouva à se caser, presque toujours à s'occuper.

Réfugiés et internés, tel était le délicat problème. Il fallut créer baraquements, camps de concentration, grouper, canaliser les activités, autant que faire se peut. C'est principalement dans les villes de Gouda, Ede, Uden que furent formés les camps de réfugiés ; dans cette dernière ville surtout, le camp fort bien aménagé, avec chauffage central, lumière électrique, blanchisserie modèle, salle de bain, bibliothèque, etc., offrit aux réfugiés l'asile et le réconfort dont ils avaient si grand besoin.

Quant aux soldats, les uns dans le Gasterland (au nord de la Hollande) travaillèrent comme cultivateurs dans les fermes, d'autres furent internés à Harderwijk, petite ville du Zuiderzee, ou bien, ceux qui ont un emploi, à Amersfoort. Un quatrième groupe, enfin, de 12 à 13 000 hommes fut amené à Soesterberg (près Zeist), en pleine campagne, où il forme les deux camps

contigus connus sous le nom de « camp de Zeist. » Cependant, nombre d'hommes ont obtenu la permission de s'occuper dans les villes, chose fort heureuse pour ceux qui sont étudiants, artistes peintres, musiciens ou même ouvriers industriels, et chaque ville possède ainsi un groupe d'internés, vivant ensemble et se présentant chaque jour à un appel. D'autres soldats, dont les familles sont venues les rejoindre, habitent les deux villages spéciaux et militarisés : Village Albert, organisé et géré par une commission hollandaise, Village Elisabeth, dépendant de la ville de Bruxelles. Les hommes de ces villages ont une absolue liberté dans un rayon limité, et sont également soumis à un appel quotidien.

Enfin, un camp spécial a été organisé pour les femmes de mœurs légères, dont les œillades, les doux propos et l'entreprenante activité furent jugés dangereux pour les cœurs et les corps des soldats hollandais chargés de la garde, alors qu'elles vivaient pourtant cloîtrées sur des bateaux en la bonne ville d'Utrecht, sauf erreur. Actuellement elles sont à Nunspeet, où je me propose d'aller bientôt visiter cette intéressante catégorie, qui plus que n'importe quelle autre doit souffrir de l'internement.

En somme, c'est en apprenant à connaître les Belges de Hollande que j'ai aussi appris à aimer ce peuple, si proche de nous autres Suisses, tant par le caractère que par les mœurs, et les langues qu'il parle, et si les Flandres, à un certain moment, furent le centre intellectuel de la cour de Bourgogne, ce fut à n'en pas douter une influence, heureuse sans doute, qui vint agir sur notre pays resté libre. Parmi les Belges, j'ai vu beaucoup d'espérance, beaucoup de force, beaucoup de travail et beaucoup d'initiative, j'ai vu beaucoup d'aide mutuelle

et très peu de résignation. J'ai vu des hommes tels qu'ils sont vraiment, non dans le confort et l'illusion que donne une vie facile, mais dans la lutte constante contre maintes difficultés. Ainsi j'ai beaucoup appris au contact de certains enthousiasmes, de certaines énergies !



Après avoir un peu parcouru la Hollande, les hasards de la vie d'artiste m'ont amené en ce coin de pays que je ne connaissais que superficiellement. Un soir, je suis arrivé en cette contrée nouvelle. La pluie tombait avec force, et la langue étrangère, l'obscurité grandissante, tout accentuait le sentiment d'isolement : alors j'ai senti l'exil. Cependant, dans le petit train régional qui devait me conduire à destination, voici nombre de soldats belges. Ils causent en français ou en flamand, discutent entre eux, et chacun, on le sent, est pour l'autre la représentation de la patrie lointaine évoquée par les souvenirs communs, et toute leur collectivité, c'est un peu la Belgique présente.

Mélancoliquement je regarde, dans la nuit, un paysage indécis fuyant en vitesse, mais mon regard s'arrête sur une glace où la capote sombre d'un soldat forme miroir. Et là j'aperçois le signe tangible, le souvenir de mon pays à moi, mon vieux sac de montagne, placé dans le filet des bagages au-dessus de ma tête. Tout jauni, tout usé par les pluies et les soleils ardents, je le sens, tel l'évocateur subit des rocs du Cervin ou des glaces du Weisshorn. Alors c'est toute une joie, une joie intérieure et profonde, qui tient les yeux fixes, tandis qu'instantanément l'esprit revoit les cimes, les hauts pâturages, les forêts, les torrents, les villages aux mazots brunis, toutes choses vivantes et pour toujours en nous....

Une secousse, un arrêt, bouillade des soldats, on est arrivé. Il pleut toujours et c'est la nuit.



Le lendemain, je revis les soldats belges. Tout à coup, dans le calme paysage humide encore et brumeux, retentit une sonnerie de clairons, puis la musique militaire éclata, et je vis déboucher dans la perspective du chemin une longue colonne de soldats en marche ; c'était la promenade des internés. Par rangs de quatre, ils vont ainsi, en groupes de 1000 à 2000 hommes, et deux fois la semaine font de grandes promenades. Des soldats hollandais, baïonnette au canon, ouvrent et ferment la marche, s'espaçant aussi sur le flanc de la colonne qui avance d'un pas de promenade. L'uniforme hollandais est de couleur gris-vert, tandis que ces Belges-là ont encore l'ancien uniforme avec passe-poil, rouge pour les grenadiers et les artilleurs, vert avec garniture jaune pour les chasseurs. Les différentes sections portent soit la petite casquette ronde, inclinée sur l'oreille, soit le bonnet de police dont le mouchet écarlate se balance au rythme du pas. Ainsi ils vont au son de la musique, marquant le pas sur le pavé de la route ou parfois marchant sans entrain, se traînant presque. Et c'est une impression curieuse, une émotion complexe que de les voir défiler, soldats sans armes, triste convoi. Nul d'entre eux ne lève plus la tête pour regarder les avions qui certains matins sillonnent l'air de toutes parts, car proche est le champ d'aviation. Les grands coléoptères aux ailes rigides oblique, s'élèvent, s'abaissent, tournent en des virages, montent très haut ou restent près du sol, mais nul ne s'émeut et la sourde trépidation des moteurs n'étonne plus personne. Les soldats causent ou fument, les enfants

indifférents trottaient dans leurs sabots, et les laboureurs blasés restent courbés sur leur travail.

Søesterberg-Zeist ! Contrée magnifique, avec de grands bois, des landes et des champs. A cette époque de l'année, vibrantes sont les couleurs avec les herbes encore jaunes, les feuillages roux des fayards et les espaces de bruyère desséchée devenant rosé-violacé dans le lointain. Presque partout des forêts de pins, sombres murailles, ferment l'horizon bas, tandis que par-dessus tout c'est le ciel immense devenu magnifiquement bleu.

C'est sur cette campagne que le gai soleil de Pâques quelques heures a brillé, et les cloches — revenues de Rome — sonnent à toute volée.

En ce jour, pour tous les Belges, captifs, internés ou en exil, la fête a double sens, car cette année précisément Pâques se trouve coïncider avec la fête nationale, l'anniversaire du roi Albert I^{er}. Et que font-ils, ceux prisonniers en Allemagne ou ceux restés au pays ? On ne sait. Peu ou pas de manifestations extérieures, sans doute, mais dans les cœurs brûlants l'espoir et le souvenir !

Ici en Hollande, un peu partout, l'annonce de fêtes, concerts, concours, puis des *Te Deum* à Maestricht, Rotterdam, Amsterdam, La Haye, etc., où, nombreux, les Belges wallons et flamands iront commémorer leurs jours d'héroïsme, exalter le culte de la patrie, et prier pour les morts, aussi pour les vivants.

Parmi tous ces hommes, ce sont ceux des camps d'internement, retenus là depuis deux ans, que je me propose de visiter en premier lieu, afin de me rendre compte de la transformation survenue depuis les jours lugubres de leur arrivée en Hollande. Ce fut tout d'abord pour eux la période d'énervement, puis celle d'accable-

ment ; enfin fut créée cette magnifique organisation que sont les écoles du travail. Alors la force morale, la confiance sont revenues avec l'utilisation des énergies physiques et psychiques de l'individu, et n'est-ce pas là ce que vont claironner en ce jour les fanfares sonores ?

Donc, c'est fête au camp, et un programme avec portrait du souverain annonce en lettres d'or : *Grande fête militaire* du 8 avril 1917, organisée à l'occasion de l'anniversaire de S. M. Albert, roi des Belges. Ce programme est aussi varié qu'attrayant. Il comprend, le matin grand match de foot-ball, l'après-midi exercices de gymnastique d'ensemble, jeu de paume et toute une série d'attractions, course à la bougie, course aux souliers, course dans des sacs, abattre l'œuf, mât de cocagne, etc., concert et distribution des prix.

Alors, patronnés par un ami médecin au camp, heureux et enchantés de l'occasion offerte, nous partons. C'est en retrait de la grande route que se trouve le camp. Une large voie, percée dans les bois, y conduit. Déjà de loin on voit l'agglomération des baraquements, puis la ceinture de fil de fer barbelé qui les entoure. Des sentinelles hollandaises font les cent pas, monotone, tandis que dans le camp c'est grande animation ; elle s'intensifie à mesure que l'on approche et l'on ne prend pas garde tout de suite aux différents bâtiments alignés perpendiculairement à une grande allée ; toute l'attention se reporte sur l'élément militaire qui va et vient, sans cesse. Mais pour entrer au camp, il faut des protections, — on le voit, — car une première sentinelle vérifie le laisser-passer qu'on montre de nouveau à un représentant de la gendarmerie. Les portes franchies, nous sommes au milieu des internés, dont la foule compacte se presse

autour des places de jeu, riant et encourageant les champions. Ici, quelques soldats, les yeux bandés, essaient d'abattre avec un bâton des œufs pendus à une ficelle. Là, tout en blanc, des joueurs de paume font un match avec une toute petite balle qu'ils se renvoient de la main recouverte d'un gant. Des foot-balleurs circulent en costumes aux couleurs de leurs clubs, et la musique militaire, d'un pavillon voisin, envoie sur le vaste camp des bouffées d'harmonie. Parmi les groupes, quelques officiers belges et hollandais organisent les jeux, distribuent les prix, et les drapeaux tricolores des deux nations, orange-blanc-bleu, rouge-jaune-noir, claquent au vent au bout des mâts, mettant sur le ciel de joyeuses couleurs.

Mais à côté de cette vision extérieure de la vie du camp, il y a aussi l'organisation de la vie matérielle et intellectuelle du soldat qui est intéressante à considérer.

En différentes visites je m'en suis rendu compte, assez exactement.

Il faut tout d'abord savoir que c'est sur une lande de bruyère que le camp fut construit, mais de la délicieuse petite fleur rose que tous nous aimons, plus trace. Après avoir tout arraché et « pataugé » dans la boue, les soldats ont assaini le terrain, et c'est sur un emplacement très propre que sont alignées les soixante baraques contenant chacune leurs 250 hommes. A côté de celles-là, nombre de constructions supplémentaires pour l'administration et les différents services. De part en part de petits fossés récoltent les eaux. Vaste est la place de sport, d'où la vue s'étend sur des forêts. Deux choses m'ont toujours frappé : le sentiment du *home* conservé dans les dortoirs par chaque individu, puis l'étonnante réalisation de l'Ecole du travail, et encore l'organi-

sation administrative et hygiénique qui fonctionne admirablement bien.

Beaucoup d'ingéniosité dans l'arrangement des dortoirs (placés sous la surveillance d'un sous-off). Chaque homme n'ayant droit qu'à un sac de paille et deux couvertures, il a fallu pas mal d'habileté et de savoir-faire pour rendre l'endroit confortable, et chacun selon ses aubaines et son génie inventif s'est ingénié de son mieux. Ici le sac de paille est posé sur un treillis en fil de fer, ou bien le sommier est en ficelles tressées, ou il repose sur de simples planches ; il est encore au besoin replié contre la paroi pour donner plus d'espace à son possesseur. Les hommes, durant leurs loisirs, et ceux qui ne veulent pas travailler en ont beaucoup, restent chez eux à dormir, lire ou jouer. En voici deux, acharnés à une partie de « dames », le jeu posé sur leurs genoux ; d'autres écrivent sur des tables confectionnées avec des caisses, ou trient des collections de timbres. Un jeune homme joue de la musique à bouche, d'autres encore cousent ou recousent leurs effets. C'est toute une vie grouillante dans le dortoir en ce moment, mais à côté de cette vie-là, il y a l'autre, celle du rêve, et chacun plus ou moins la porte en soi. Elle se manifeste ici par les images, portraits, allégories, piqués aux murs. Et c'est le clocher du village, la femme et les enfants restés au pays, les souverains belges, ou telle évocation de la guerre, des cartes postales surtout. Comme nous sortions, un petit canari se mit à chanter dans sa cage accrochée à la porte, et dehors c'est la grande clarté ! En circulant dans le camp, j'ai visité les nombreux ateliers de l'Ecole du travail et remarqué les expressions attentives des élèves aux cours de théorie. Il faut bien insister sur ce point

que l'Ecole du travail offre à l'interné belge toutes les possibilités d'apprendre ou de se perfectionner dans un métier quelconque.

Placées sous le haut patronage de S. M. le roi des Belges, les Ecoles du travail, agréées par l'Etat, ont été instituées spécialement pour les soldats belges internés en Hollande. Surprenant est leur programme, surtout lorsque l'on sait que la plupart des professeurs sont eux-même parmi les internés. C'est ainsi que l'Ecole du travail du camp de Zeist, fort modeste au début, s'est développée peu à peu et qu'elle fonctionne admirablement actuellement dans nombre de classes, où heure par heure des spécialistes enseignent dans les deux langues (français et flamand) en toute une infinité de cours variés et spéciaux. Sur 12 000 internés il s'est trouvé 138 professeurs, et voici l'appel que je pus lire placardé au secrétariat de l'école :

Aux internés !

Dans l'intérêt de la reconstruction de la Belgique, et dans votre intérêt personnel, il est de votre devoir de fréquenter les cours qui se donnent à l'Ecole du travail. Hommes du métier, vous pourrez, en suivant régulièrement les leçons, vous perfectionner dans votre profession.

Les cours théoriques seront complétés graduellement par des cours pratiques pour tous les métiers.

Forgerons, ajusteurs, chauffeurs, machinistes, cheminots, électriciens, plombiers-zingueurs et en général tous les ouvriers métallurgistes ont intérêt à suivre les cours de la *Section du métal*.

Charpentiers, menuisiers, ébénistes, vous tous travailleurs du bois, suivez les cours de la *Section du bois*.

Mineurs, maçons entrepreneurs, travailleurs de la pierre, faites-vous inscrire à la *Section de la pierre*.

Les piocheurs du chemin de fer y trouveront également le moyen de se préparer à l'examen de chef-piocheur, etc.

Peintres, dessinateurs, mouleurs, tapissiers, relieurs, imprimeurs, lithographes, selliers, adressez-vous à la *Section des arts décoratifs*.

Agriculteurs, horticulteurs, aviculteurs, jardiniers amateurs et professionnels pour la culture maraîchère, apiculteurs, etc., suivez les cours de la *Section d'agriculture*.

Commerçants, détaillants, comptables, employés de banque, employés de commerce, suivez les cours de la *Section du commerce*.

Agents de police, gardes champêtres, il existe pour vous des cours spéciaux de la *Section de police*.

Tailleurs, cordonniers, coiffeurs, suivez les cours de la *Section de toilette*.

Vous qui désirez développer vos connaissances générales, qui désirez suivre des cours de langues, mathématiques, etc., faites-vous inscrire dans la *Section des cours généraux*.

Il existe également dans cette section des cours professionnels, accessibles aux agents des administrations publiques qui désirent participer plus tard à des examens de promotion.

Un pareil programme, on le voit, contient toute la reconstitution économique et sociale d'un peuple, et le premier succès de l'Ecole du travail fut l'instruction de 1300 illettrés. Du reste, très réel est le travail accompli. Dans les ateliers en fonctionnement, les presses tournent, les marteaux frappent, les enclumes résonnent, et l'on rencontre des soldats poudreux de la sciure de la pierre ou du bois, les mains noires d'encre d'imprimerie ou de charbon. C'est toute une activité dans le bâtiment spécial de l'Ecole du travail. Il est intéressant de voir ces hommes aux uniformes divers groupés autour d'un même travail ; grenadiers, chasseurs, artilleurs vont et

viennent à la lithographie, à la forge, ou appliqués dessinent des « plâtres » dans la salle de dessin. Il existe même un petit atelier pour « artistes », un sculpteur et deux peintres, élèves d'une école des beaux-arts belge.

Les heures passent, et nous n'avons plus le temps de visiter la salle d'armes et de boxe. Traversons un salon de coiffure digne d'un boulevard parisien (ou bruxellois), un coup d'œil à l'établissement de bain, avec douches chaudes et froides, et arrivons enfin aux cuisines comme le clairon sonne l'appel à la soupe. Dans de vastes chaudrons les cuisiniers affairés remuent purée de pommes, viandes et sauces, la soupe fume, fort appétissante, et une corvée apporte une montagne de pains dorés. La nourriture ! C'est là pour le soldat un côté, et non le moins important de la vie. Les uns sont contents et les autres se plaignent ; de charmantes attentions viennent pourtant de temps à autre relever l'ordinaire. Ainsi, à Pâques ou lors de l'anniversaire de la princesse héritière de Hollande, chaque homme reçut deux œufs et deux cigares, et le modeste petit cadeau devient don généreux quand on pense aux 30 000 hommes internés en Hollande !

Le camp, en ce moment, s'emplit d'un va-et-vient intense, les ateliers se ferment, les hommes rentrent chez eux dans les dortoirs pour prendre leur repas, ensuite ils seront libres jusqu'à 9 h. $\frac{1}{2}$. Alors peu à peu le calme se fait, toute la vie s'est concentrée dans les chambrées.

— Allons encore à l'infirmerie, me dit mon guide, le charmant Dr de B., je dois y visiter un malade.

Ainsi la promenade se poursuit parmi des bâtiments

que je n'avais point vus, et comme je m'étonnais, mon ami de sourire et de dire :

— Mais vous ne connaissez pas tout, patientez. Ici, c'est le théâtre français (le théâtre flamand est plus loin), puis voici la cantine des soldats, celle des sous-officiers, la salle de billards, là-bas le cinéma, de ce côté la bibliothèque, et cette espèce de casemate à moitié sous terre, c'est le cachot pour les mauvais bougres, car il y en a toujours ; c'est si mélangé, nos hommes !

En effet, devant la porte fermée d'un monumental cadenas, une sentinelle hollandaise monte la garde et, derrière, on entend les chansons d'hommes qui se forcent à la joie !...

Peinte en blanc, voici l'infirmerie. Une douzaine de lits, des figures tristes ou roublardes, vrais ou faux malades. Le docteur s'informe, dit un petit mot, encourage, on voit que son aide est tout autant morale que matérielle ; du reste, me dit-il, plus un homme souffre et plus je l'aime. Dans ce soir de printemps, elle me semble pourtant gaie cette salle de malades — où les cas graves n'existent pas, étant dirigés tout de suite sur l'hôpital du district. Aux murs clairs, les deux souverains belges semblent sourire et protéger. Lui a ce regard fixe qui regarde en avant le bien de la Patrie retrouvée et plus belle. Elle, malgré son diadème, a de l'amour plein les yeux et son cœur souffre pour chacun. Elle est femme, elle est mère. En la voyant ainsi, cette reine très aimée de chacun, je ne puis m'empêcher de l'évoquer princesse sans soucis, et jeune fille espiègle dans le décor féerique de Bad-Kreuth en Bavière, nid de verdure, forêts si belles, cascades, ruisseaux qui chantent, et puis les grands alpages très haut sur la montagne. Peut-

être que souvent au milieu des angoisses de son peuple, S. M. Elisabeth de Belgique songe encore à l'indestructible beauté que met en nous la contemplation des montagnes, et que l'harmonie ressentie dans la grande nature donne encore à son cœur le courage et la force, qui sait ? Une âme noble n'a-t-elle pas dit quelque part : « Nature, ô Nature, ce n'est qu'en toi qu'on trouve la paix. »

Le crépuscule doucement est tombé, la chambre s'est emplie d'ombre, quelques malades se sont endormis et dans le silence nous sortons.



Une autre visite au camp des internés me mit en contact avec la vie... « intellectuelle » des soldats, non pas la vie studieuse de l'Ecole du travail, mais la vie privée, récréative et artistique. Tout d'abord la bibliothèque. Bien aménagée dans un local spécial, elle compte 2500 volumes français, hollandais, anglais, allemands (philosophie, sciences, romans, histoire, voyages, etc.) et nombre de revues. Sur les rayons, je vis plusieurs années de la *Revue des Deux-Mondes*, mais j'ai cherché en vain la sympathique couverture bleue de la *Bibliothèque Universelle*.... Quant au cinéma, s'il est avant tout lieu de récréation, il est aussi moyen d'enseignement moral, car les films de la guerre passent sur son écran.... De temps à autre des artistes viennent au camp pour donner un concert et les conférenciers s'y arrêtent volontiers. L'homme qui fait vibrer les foules et qui sait émouvoir, c'est ce dominicain, le R. P. Reymond, qui fit deux ans de guerre comme officier français, puis blessé et réformé est revenu en Hollande rejoindre sa congrégation. Sur

le manteau noir recouvrant le froc blanc, brille la Croix de guerre, et celle de la Légion d'honneur au ruban écarlate. Lorsque je l'entendis, ce fut dans une soirée de bienfaisance, où un quatuor du camp de Zeist prêta son concours. Admirable musique de chambre, avec un violoncelliste de première force, au piano un élève du conservatoire de Bruxelles ; le violon et l'alto étaient aussi très bons. Ce fut un étonnement, mais j'appris qu'il y avait ainsi tout un petit orchestre et encore deux fanfares.... La musique adoucit les mœurs, dit-on. Je n'en sais rien, mais dans le cas présent les fanfares servent pour les fêtes et les promenades hebdomadaires, l'orchestre pour les théâtres. Le théâtre ! Ici c'est encore une institution spéciale où le travail est continu, car depuis près de trois ans il fonctionne régulièrement plusieurs fois la semaine, et son répertoire varié a donné aux soldats les meilleures pièces des auteurs modernes.

Naturellement, tous les rôles sont tenus par des hommes, amateurs pour la plupart, et certaines « actrices » sont tout à fait charmantes. Dans la coulisse, voici leur loge. On s'habille, on se maquille en ce moment : adorables yeux cernés d'ombre, joues roses et lèvres provocantes, et qui croirait que cette gracieuse « petite femme » en frou-frou léger et en bas blancs, chaussée d'élégantes mules à hauts talons, est un « piot » qui fit le coup de feu ?

Ainsi, grâce au théâtre, grâce au cinéma, les soldats restent en contact avec le monde, et c'est le complément nécessaire du travail journalier. De cette manière l'individu se développe, se perfectionne, et, revenu au pays, sera un homme plus intelligent, plus habile, plus

éduqué et mieux outillé pour la lutte pour la vie, meilleur aussi sans doute. C'est l'impression très nette que j'emporte du camp.

Mais si le sentiment de l'ordre et du travail semble actuellement dominer tous les hommes, il n'en fut pas toujours ainsi, et la sévérité militaire de la consigne inflexible est la conséquence directe d'un certain esprit de liberté, qui, on le comprend, animait au début tous les hommes. Alors la garde se fit plus stricte et la cage, plus fermée, se hérissa de fils de fer barbelés ; dans le chemin de ronde, tout autour, les sentinelles font les cent pas et veillent.

Actuellement les permissions de sortie ne sont accordées qu'avec parcimonie ou pour des travaux déterminés, et chaque homme en sortant ou en rentrant est fouillé dans une petite baraque occupée par la gendarmerie. Mais au début de l'internement, nombre de soldats s'enfuirent pour regagner le front, et après s'être procuré habits bourgeois, argent, renseignements, ils filaient vers la côte en quête d'une occasion pour s'embarquer.

S'échapper était devenu un sport, et toute la hardiesse, toute l'attention, toute l'ingéniosité étaient mises à rétribution.... Or donc par un beau soir un soldat joueur d'accordéon s'installa non loin de la barrière. Il joua lentement et langoureusement, il joua avec ferveur, car la nuit était belle, et si brillantes les petites étoiles.... Cependant peu à peu, à l'extérieur, le pas de la sentinelle se ralentit, la sombre silhouette s'immobilisa, puis s'approcha. Intrigués d'autres plantons vinrent aussi, et l'Orphée interné joua si bien, si longtemps, qu'il permit à une quarantaine de ses compagnons d'escalader les fils de fer et de fuir....

Puis il y eut le truc des arpenteurs : deux gaillards délurés, munis d'une corde, se mirent un jour à arpenter le camp. Soigneusement ils mesuraient et inscrivaient. C'est au nez des gendarmes qu'ils passèrent la porte et continuèrent hors du camp à arpenter toujours très sérieusement ; on les vit sur la grande route... ils arpentent encore ! Un autre soldat parvint, dans le camp même, à s'habiller en civil, joua l'étranger, s'intéressant à tout, finit par demander le bureau du colonel commandant de place, où il entra pour... ressortir par une autre porte ! Un autre type se cacha dans la voiture des décors du théâtre, mais je crois qu'il fut pris. Une fois aussi, on réussit à faire entrer des filles légères en les transportant dans des sacs de pains, et c'était encore le bon temps. Enfin, il faut le reconnaître, l'autorité hollandaise eut à lutter contre maints désordres, entre autres, au début, contre une sorte de révolte menée par quelques mauvais drôles ; la garde fit usage de ses armes, et il y eut des morts. Mais à ce moment-là, qu'était la mentalité de tous ces hommes, arrachés à leurs foyers, à leur pays, énervés et anxieux ? Ah, les pauvres gens, quelle patience malgré tout, et quel courage !

Enfin, en terminant cette esquisse de mes impressions du camp de Zeist, il me faut adresser un mot de... sympathie émue à quelques-unes de mes aimables compatriotes, qui sans doute ne me liront pas, pour l'aimable accueil qu'elles firent à la demande d'un soldat interné.

Les journaux d'une de nos villes romandes publièrent un jour l'avis qu'un soldat belge interné demandait âme charitable pour échanger correspondance. Aussitôt, les « gentes damoiselles » de la ville en question de se sentir vivement attirées vers l'âme-sœur isolée, et beau-

coup de se dire que l'appel ne serait pas vain. Lorsque je le vis, l'heureux mortel avait reçu des lettres de trente-sept beautés et la correspondance battait son plein.... Il est malade, me dit-on, mais c'est égal, allons à l'infirmierie ; nous avons bien blagué avec les médecins du camp. C'était la nuit ; la brusque lumière électrique fit grimacer ceux qui ne dormaient pas et à l'interpellation du docteur : « Eh Machin ! » Machin précipitamment se redressa, enlevant son bonnet de nuit.

— Machin, dit le docteur, c'est un compatriote de vos correspondantes, il voudrait lui aussi vous témoigner sa sympathie....

Le docteur est un farceur. C'est égal, derrière nous les infirmiers font cercle et les malades intrigués commencent à sourire, car Machin, c'est un type. Tout d'abord il est chauve, un peu sourd, édenté, et porte des lunettes ; c'est un sentimental — pas pour cela — aussi était-ce drôle de le voir prendre sous son lit sa caisse de correspondance, puis, après l'avoir ouverte amoureusement, et avec quel sourire, manier les enveloppes violettes, blanches ou bleues, soigneusement classées dans des feuilles de vieux journaux.

— Sacré Machin, quel veinard ! dit une voix.

— Oui, m'sieu, j'en ai trente-sept, voici la liste.

Elle m'intriguait cette liste, hem, tiens, tiens...

Ha ! et mon souvenir au gré des adresses voyageait dans les rues de la cité connue.

— Tenez, m'sieu, dit Machin, voilà la première lettre.

Elle n'était pas datée de la ville celle-ci, mais d'un village lointain. Je puis donc la résumer : « Mon cher et brave soldat ! Moi aussi je sers la patrie, car je m'occupe

d'élever des enfants. Quant à mon physique, je ne suis pas mal, forte mais pas trop grosse, un beau corps, non seulement à en croire les Messieurs qui ne font que des compliments, mais aussi au dire des Dames. Sur mes lèvres un sourire un peu moqueur que mes professeurs à l'école appelaient un éternel sourire, etc., etc. » Charmant, en vérité. Mais Machin regarde une photo avec des yeux si doux que je m'informe. « Ah m'sieu, celle-là, voyez-vous... j' sais pas, mais quoi, elle a quelque chose de spécial. » Il me la passe et je reconnais, fort amusé, une petite jeune fille qui fut autrefois mon élève dans la ville en question.... Allons, vivent les Suisses et vivent les internés ; il se fait tard et nous rentrons.

FRANÇOIS GOS

Art. peintre.



LES ÉLÉMENTS PRIMORDIAUX DE L'INDUSTRIE

CHARBON ET FER

Un journal publiait récemment un dessin signé d'un caricaturiste de talent, dessin dont la haute signification en ces temps de disette de charbon s'imposait à première vue.

Au centre, un escalier d'honneur, recouvert de tapis, débouchant sur un intérieur d'hôtel princier. Des tentures somptueuses ornent les murs. Dans le hall, le valet en livrée attend les visiteurs. Il s'incline respectueusement lorsque la porte s'ouvre et livre passage à deux charbonniers, modestes artisans, portant sur leurs épaules des sacs pleins de houille.

Hommage trop rarement rendu à un produit du sous-sol qui, pour avoir un nom moins glorieux que celui de l'or, n'a commis d'autre faute que celle d'être trop commun.

Charbon et fer sont devenus des substances banales. Elles ne le furent pas toujours. Ce qu'ont été pendant le dix-neuvième et le vingtième siècle la conquête et le développement des procédés industriels par la houille, personne ne l'ignore, mais les proportions de cet asservissement sont-elles bien connues ? Ces lignes ont pour but d'en marquer l'ampleur.

Nous chercherons à définir l'ordre de grandeur et mettre en évidence l'intimité de ces deux éléments, leur importance comme

facteur primordial de développement industriel, en temps de paix, et de défense en temps de guerre, et comme aboutissement logique de ce rapide exposé, nous envisagerons la situation de la Suisse au point de vue sidérurgique. Le sujet lui-même est aride, il apparaîtra plus aride encore, car il n'est pas possible de présenter un tableau rapide de ces questions sans laisser parler les chiffres.

La civilisation moderne est trop complexe, même limitée à sa puissance matérielle, pour être définie en deux mots. Pourtant, le charbon et le fer sont bien les éléments essentiels de sa force. Le développement matériel de l'humanité est fonction du développement de la métallurgie du fer, car sans le développement et le perfectionnement de la production du fer et spécialement de l'acier, sans le degré de développement que cette fabrication a atteint, elle n'aurait pas pu prétendre aux dernières grandes conquêtes, l'automobile et l'aviation.

Mais si nous vivons dans l'âge du fer en temps de paix, qu'est-ce que c'est en temps de guerre ? Les récits des journaux nous en donnent, par des faits irrécusables, la preuve quotidienne.

La prise de possession par le charbon a commencé le jour où l'on imagina l'utilisation de la vapeur d'eau comme force motrice. Lorsque Denis Papin fit la découverte qui illustra son nom, il était loin de penser, comme du reste la plupart des inventeurs, à l'énorme développement qu'elle allait prendre et aux répercussions qu'elle allait avoir sur toute la civilisation.

Pendant un siècle, la vapeur a été le seul agent de force motrice en dehors des applications hydrauliques. Mais le charbon n'en est pas resté là. Il a étendu son emprise. Après s'être imposé comme collaborateur indispensable à la métallurgie, où il s'est substitué presque complètement au bois, il a conquis et dominé pendant bien des années l'éclairage. Il paraît encore aujourd'hui, par son rendement supérieur à l'électricité, être le meilleur agent de chauffage. Enfin, par l'utilisation des sous-produits que donne sa distillation, il s'est emparé de l'industrie chimique

et il a remplacé par synthèse les colorants naturels, de nombreux produits pharmaceutiques, les parfums naturels, les explosifs et les engrais. Qui sait si un jour il ne fournira pas d'autres éléments synthétiques insoupçonnés actuellement qui viendront enrichir les cadres de nos matières premières ?

Ainsi, des chimistes compétents n'affirment-ils pas aujourd'hui la probabilité, qui demain sera peut-être une possibilité, de tirer du charbon des éléments hydrocarbonés et azotés propres à notre alimentation ? Ce seront de nouveaux titres de noblesse acquis à une substance pour laquelle le grand public n'avait, avant la guerre, pas beaucoup de considération, bien qu'elle fournisse à son usage environ 300 sous-produits.

Au début du dix-neuvième siècle, l'extraction mondiale de la houille ne dépassait pas 11 millions de tonnes. En 1911, la production était 100 fois plus élevée, tandis que la population n'a augmenté que de 2 $\frac{1}{2}$ fois. (La Suisse, à elle seule, consomme actuellement plus de 3 376 000 tonnes de houille et de coke.) L'accroissement de la consommation est général pour tous les pays. Les chiffres ci-dessus font voir comment une question, secondaire au commencement du dix-neuvième siècle, est devenue vitale cent ans après.

Le développement de la consommation qui devance même la production donne raison aux prévisions d'avenir les plus optimistes.

Tous les continents y contribuent. L'Allemagne, pour prendre l'exemple le plus marqué, a passé successivement de 89 millions de tonnes, en 1890, à 279 millions en 1913.

Sans la guerre, il était à craindre que 1914 ou tout au moins 1915 ne fût marqué par cet événement, signe des temps de premier ordre : la production allemande de charbon, houille et lignite dépassant la production de la Grande-Bretagne, pays classique de la houille qui, pendant tout le dix-neuvième siècle, a produit la moitié de la houille européenne. Ce fait industriel eût été d'autant plus caractéristique qu'il aurait définitivement confirmé la prépondérance de l'industrie sidérurgique allemande dans le vieux continent.

Un inventaire minutieux des richesses de charbon et de minerai de fer est impossible, l'écorce terrestre étant encore loin d'être entièrement prospectée. On sait néanmoins à peu près à quoi s'en tenir sur les probabilités des réserves. Une enquête rapide sur celles-ci fixera les idées et fera voir d'autre part que le développement industriel intense de certaines régions nord-américaines ou européennes ne doit pas être attribué au pur hasard ou au seul génie des peuples qui les habitent, mais beaucoup plus à un concours de circonstances dont la principale est incontestablement la proximité de gisements de charbon et de fer, et subsidiairement les moyens de transport économique de ces produits. En effet, la prépondérance industrielle de l'Angleterre dans le dix-neuvième siècle n'est pas due seulement aux qualités de ténacité et de travail de ses habitants.

Les départements du centre et du nord de la France ne sont pas une source considérable de revenus par la seule intelligence des peuples qui y vivent.

La Belgique industrielle et commerçante, à son tour, ne s'est pas créée sans le concours précieux de ses bassins houillers et ferrières.

Et pour l'Allemagne, dont le développement sidérurgique tient du prodige, il faut voir dans cet accroissement moins le prestige dû aux victoires de 1866 et 1870, ou l'influence de son esprit méthodique industriel et commercial, que le produit de son sous-sol.

Partout où passe le vaste sillon houiller qui traverse l'Europe du Pays de Galles au nord français, Charleroi, Namur, Liège, région du Rhin et de la Westphalie, pour se perdre et disparaître, après une longue interruption, en Silésie, en Pologne et enfin sous le plateau russe du Donetz, il est une source jaillissante de richesse, richesse centuplée par ses utilisations successives. Le charbon amène l'or.

Les pays constitutifs des cinq continents sont plus ou moins favorisés. Les uns sont riches malgré eux, les autres, désavantages, doivent lutter sans cesse et n'arrivent pas toujours, même

par une ténacité et une énergie inlassables, à conquérir les droits à la richesse.

Ces causes d'infortune sont diverses : pauvreté du sol, climats extrêmes, éloignement des grandes mers ou absence de moyens de transport fluviaux. Mais aucun, dans notre temps d'industrialisme à outrance, n'exerce une influence aussi marquée, en dehors du climat, que le manque de houille.

Plusieurs économistes¹ ont cherché à démontrer, non sans quelque raison, que si dans le monde contemporain les nations latines autrefois privilégiées n'occupent pas au point de vue industriel la place à laquelle elles auraient droit, c'est en grande partie parce que l'Italie manque totalement de charbon, parce que l'Espagne en a peu et la France insuffisamment. On peut citer également les pays scandinaves : la Norvège et la Suède, admirablement placées au point de vue des minerais de fer et des moyens de transport, habitées par une population intelligente et énergique, qui n'ont par suite de leur pauvreté en combustible minéral qu'une production de fonte insignifiante. Ils se sont vus obligés jusqu'à ces dernières années d'envoyer leurs minerais à d'autres pays, Grande-Bretagne et Allemagne, qui, eux, manquent de minerais, mais jouissent par contre d'une abondance de charbon.

Ainsi se vérifie en industrie la parabole des talents.

La science moderne, qu'on voudrait voir égalitaire, — dans certains domaines ne diminue-t-elle pas le poids de la fatalité ? — paraît au contraire dans d'autres accentuer le fardeau injuste du sort.

Nous venons de rappeler quelques-uns des éléments d'où provient la puissance de cette pierre noire qui a condensé les énergies des temps préhistoriques et au sujet de laquelle Pierre-le-Grand, auquel on présentait quelques échantillons provenant des gisements du Donetz, prononça ces paroles sobres et prophétiques : « Ce minéral sera utile à nos petits-neveux. »

L'utilité qu'il a, le présent le démontre et l'avenir l'affirmera par surabondance.

¹ Voir *France et Allemagne*, de L. de Launay.

Si le fer est né de la civilisation, les besoins de houille sont la conséquence de l'industrie du fer. La sidérurgie est en effet le principal consommateur du charbon sous forme de coke pour ses hauts-fourneaux, de houille pour les fours d'affinage et pour la production de la force motrice. En Belgique, la métallurgie absorbe le 40 % de la production carbonifère ; en Westphalie, le 52 % de l'extraction est consommé sur place.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, la métallurgie ne connaissait que le charbon de bois. C'est l'Angleterre qui fut la première à introduire l'emploi du coke pour ses hauts-fourneaux. L'importance de cette utilisation saute aux yeux quand on saura qu'un hectare de forêt de pins ne donne que 20 tonnes de charbon de bois, et si l'on tient compte du reboisement il faut exploiter 200 hectares de forêt pour obtenir 100 tonnes de charbon.

Il existe encore dans l'Oural de la métallurgie travaillant exclusivement au bois, mais elle est condamnée à végéter, car sa production est déterminée par le rayon d'approvisionnement du combustible et la durée assignée par le climat à la repousse.

Ce n'est plus guère qu'un vestige de méthodes passées qui marquent avec plus de netteté toute l'importance de la houille en sidérurgie.

Trois pays doivent être considérés comme étant les principaux producteurs de charbon. Ce sont, dans l'ordre décroissant d'importance, les Etats-Unis, qui tiennent la tête avec une grande avance, la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

On estime les terrains houillers nord-américains à 70 000 km², ceux de l'Angleterre à 33 000, ceux de l'Allemagne à 31 000 ; vient ensuite la Russie avec 28 000 km².

La richesse de ces gisements est très variable. Sur la base de l'extraction actuelle, ce qui n'est qu'un point de comparaison, les réserves des Etats-Unis s'élèveraient à 30 siècles, celles de la Grande-Bretagne à 4 et celles de l'Allemagne à 6, mais ceci ne constitue qu'une donnée imprécise, car des méthodes plus perfectionnées révéleront sans doute de nouveaux gisements.

D'autre part, la production se développe suivant une progres-

sion constante. Ainsi, les Etats-Unis ont passé de 244 millions de tonnes en 1900 à 517 millions en 1913 ; la Grande-Bretagne, de 228 millions à 292 ; l'Allemagne, de 149 millions à 278 millions ; l'Autriche-Hongrie, de 39 millions à 52 ; la France, de 33 millions à 42 ; la Russie, de 16 millions à 31 millions.

L'ensemble de l'extraction mondiale de 1912 représente sur le carreau de la mine une valeur de 16 milliards 850 millions de francs.

Voici, à titre comparatif, la valeur annuelle d'extraction de quelques minéraux ¹ :

Fer	5500 millions.
Or	2700 »
Cuivre	1870 »
Diamants et autres pierres précieuses.	1060 »

Le montant total des extractions s'élève annuellement à 33 milliards ; la moitié est donc constituée par la production carbonifère.

La production du coke est fonction du développement de la sidérurgie. L'industrie allemande a doublé sa fabrication de coke en huit ans ; elle a passé de 16 millions à 32 millions de tonnes, alors que la Grande-Bretagne ne l'a augmentée que de 20 %, soit de 17 à 20 millions ; les Etats-Unis de 40 %, de 29 à 42 millions, et la France de 1,4 à 2,56 millions de tonnes.

Le prix de la houille est un élément essentiel pour le développement industriel. Sous l'effet des revendications sociales, il a une tendance constante à s'élever. La moyenne par tonne est de 7 fr. 25 aux Etats-Unis, 10 fr. 10 en Angleterre, 11 francs en Allemagne, 14 francs en Belgique et 16 francs en France. Les prix varient, du reste, dans le même pays sensiblement d'une région à l'autre. En Allemagne, l'écart est très marqué ; ainsi en Silésie l'ouvrier mineur gagne environ 3 mk. 60 ; il touche par contre 5 mk. 42 dans le district de Dortmund. Ces chiffres se rapportent à l'exercice 1912. En Belgique, les salaires ont passé de 3 fr. 50 en 1890 à 5 francs en 1912.

¹ *Bodenschätze der Erde*, Dr Arthur Sachs.

Mais la hausse des salaires n'est pas seule à expliquer l'écart des prix de revient. Cette hausse tient avant tout à la profondeur et à l'épaisseur du gisement. D'après les *Annales des mines de Belgique* de 1913, les Etats-Unis réalisent une extraction de 443 millions de tonnes avec 725 000 employés mineurs, donnant ainsi environ 615 tonnes par tête ; le Royaume-Uni, a l'effectif le plus élevé, de 1 027 000 mineurs, pour une extraction de 271 899 000 tonnes, soit seulement 260 tonnes par tête. L'Allemagne vient ensuite avec 242 tonnes, la France avec 188 tonnes et la Belgique avec 164 tonnes.

On peut dire de la houille, comme de la monnaie, qu'elle n'a pas de couleur, car ce minéral est un élément d'échange. Elle sert de fret d'aller ou de retour. Les frais de transport seuls limitent le rayon de son emploi.

La Grande-Bretagne conserve son rôle de fournisseur de charbon de l'Europe. Elle a exporté en 1911 87,040 millions de tonnes. Ses exportations intéressent, suivant l'importance décroissante du tonnage, la France pour 10 600 000, l'Italie pour 9 500 000, et l'Allemagne pour 9 millions. Il est caractéristique de constater que malgré son énorme production l'Allemagne ait dû avoir recours à l'étranger. Elle a payé à l'Angleterre en 1913 un tribut de 204 millions de marks pour les charbons destinés à l'alimentation des ports de la mer du Nord, tels que Hambourg, Brême, qui ne connaissaient avant la guerre que les charbons anglais.

Le charbon anglais alimente aussi la Suède. Les cargos anglo-saxons déchargent annuellement sur les quais scandinaves 6 millions de tonnes, 3 500 000 en Russie, 3 300 000 en Argentine, autant en Danemark et en Egypte et 2 millions de tonnes en Espagne, cela sans compter les charbons de soute, dont le tonnage a atteint 19 millions de tonnes en 1911.

La houille extraite du sous-sol britannique s'en va ainsi par le monde comme une semence féconder l'énergie de l'homme.

Moyen de chaleur et par conséquent de vie sous les latitudes septentrionales, elle est aussi indispensable sous les tropiques

pour assurer les transports et satisfaire aux multiples besoins de la civilisation moderne. Partout son action est féconde.

L'excédent d'exportation de l'Allemagne sur les importations est de 24,727 millions de tonnes. Comparativement à l'extraction, le tonnage exporté est faible, puisqu'il n'atteint pas même 10 %. Les exportations de charbon allemand intéressent spécialement la Belgique, 6,2 millions de tonnes de charbon et 9,1336 millions de tonnes de coke ; vient ensuite la France, qui, avec 3,6 millions de tonnes de charbon et 2,376 millions de tonnes de coke, paie annuellement à l'Allemagne 147 millions de francs. Ce chiffre concerne 1913. La Suisse, à son tour, importait 2,5 millions de tonnes de charbon et 370 000 tonnes de coke d'une valeur de 93 millions de francs.

Ainsi l'exportation allemande en Suisse, qui satisfait en temps normal jusqu'à concurrence de 85 % des besoins totaux du pays, ne représente que le 1 % de la production germanique.

Il semble étonnant que l'Allemagne ne puisse pas pendant la guerre assurer à la Suisse le plein de son importation normale. d'autant plus qu'elle occupe la Belgique et une bonne partie des bassins carbonifères français qui participaient à l'alimentation de la Suisse pour 14 %.

On a parlé de difficultés de transport. C'est peut-être exact. Rappelons cependant que ce tonnage ne représente en temps normal que 2,5 % du trafic extérieur de l'Allemagne par les chemins de fer et voies fluviales.

Les exportations des Etats-Unis sont peu importantes comparativement à l'ampleur de la production. L'allure du marché d'exportation y est cependant rapide. L'extraction étant bon marché, il faut s'attendre à ce que les Etats-Unis prennent peu à peu une importance sur le marché mondial concurremment avec l'Angleterre, dont la production a la tendance à se stabiliser. Il est vrai que les Etats-Unis sont de gros consommateurs de charbon eux-mêmes. Leur consommation annuelle excède la consommation réunie du Royaume-Uni, de l'Allemagne, de la France et de la Belgique. Cette constatation donne la notion de

l'immense développement de l'industrie sidérurgique, métallurgique et des chemins de fer nord-américains. Alors qu'aux Etats-Unis la consommation est de 4540 kg. par tête d'habitant, 4080 en Angleterre, 2030 en Allemagne, 1440 en France, elle n'est que de 800 kg. en Suisse. Dans ce dernier chiffre la consommation des chemins de fer fédéraux entre pour $\frac{1}{6}$ environ.

La consommation de la France en charbon s'est élevée en 1913 à 63 millions de tonnes. L'extraction n'a pu satisfaire à cette consommation que jusqu'à concurrence de 42 millions de tonnes environ. Le complément est assuré par une importation de 23 millions de tonnes; 1,7 million est exporté.

La production indigène provient en majeure partie du Nord et du Pas-de-Calais, soit 27 millions de tonnes; viennent ensuite la Loire, 3,8 millions, la Bourgogne et le Gard. Le bassin du centre et de Saint-Etienne est en voie de disparition.

A fin décembre 1913, le montant des stocks de houille dans les entrepôts était de 386 489 tonnes¹.

On peut supposer qu'au 31 juillet 1914, ces stocks n'avaient pas beaucoup varié.

Le 68 % de la production française provenant des régions envahies, on comprendra les difficultés que rencontre en France la solution du problème du combustible.

Les réserves totales françaises d'après les derniers sondages, en opérant l'extraction jusqu'à 1800 mètres, s'élèvent à environ 17 milliards de tonnes, ce qui est l'équivalent de la consommation actuelle pendant deux siècles et demi.

Malgré toutes les dépenses faites en sondages infructueux, le sous-sol peut réserver des richesses carbonifères aujourd'hui insoupçonnées, que les développements techniques pourront faire valoir dans un avenir plus ou moins éloigné.

Comme l'Espagne et la Suède, qui sont riches en minerais de fer mais pauvres en charbon, l'Autriche-Hongrie manque de houille propre à la sidérurgie. Par contre, elle a en abondance des lignites, qu'elle exporte. Sa production est de 34 millions de

¹ *Marché financier* de Raffalovich.

tonnes de lignite et 17 millions de tonnes de charbon. Ses besoins en charbon à haute teneur de calories ne sont pas couverts par la production intérieure. Elle doit demander à l'Allemagne des quantités toujours plus importantes, notamment en coke indispensable à sa métallurgie.

Les gisements carbonifères russes sont en grande partie localisés dans le bassin du Donetz, qui fournit à lui seul le 80 % de la production totale de houille en Russie, estimée à 30 millions de tonnes. Participent encore Dombrova en Pologne, prolongement des filons de la Silésie, l'Oural, la région de Moscou et le Caucase.

Le gisement du Donetz contient toutes les gammes de charbon, depuis les anthracites purs à 2 % de cendres jusqu'aux charbons à coke. Le prix de revient, sans être aussi élevé qu'en France et en Belgique, atteint cependant facilement 13 francs la tonne.

La plupart des auteurs s'accordent à dire que le point de départ du fer est l'Asie-Mineure et que ce métal était connu dans l'Inde il y a environ 5000 ans. Dans toute la vallée du Danube, Roumanie, Serbie, Hongrie, Autriche, etc., suivie par le grand courant indo-germanique vers l'occident, on constate la présence du fer dès le troisième siècle avant notre ère.

Le pays était alors recouvert de forêts qui fournissaient le combustible. Peu à peu, cette métallurgie primitive gagne le centre et l'occident de l'Europe. Les moyens industriels étaient alors très rudimentaires. Rome trouva et importa un fourneau moins primitif que celui des rives du Danube, ainsi que l'usage du soufflet. La civilisation commençante stimule le progrès. Le fourneau s'élève et grandit jusqu'à devenir le haut-fourneau, il est vrai, après 500 ou 600 années de lents perfectionnements. Peu à peu, le fer produit directement jusqu'alors s'obtient par affinage de la fonte.

La production était bien loin d'épuiser les gisements de minerais, mais elle déboisait les forêts, et comme les nomades de nos jours elle dut successivement se déplacer. Peu à peu, les centres

métallurgiques appréciés disparaissent avec les bois au milieu desquels ils étaient nés. Les mines les plus riches sont désertées, parce que le combustible fait défaut. Alors apparaît il y a quelques siècles, et à l'état de tentatives isolées, la substitution du charbon de bois par l'emploi de la houille convertie en coke, qui s'impose rapidement à la sidérurgie, obligée de se fixer pour grandir.

La Grande-Bretagne, sous ce rapport, marche en tête du mouvement, et c'est elle qui sera la grande nation métallurgique pendant tout le ^{xix}^e siècle. Les principaux progrès dans la métallurgie du fer, puis de l'acier tiré directement de la fonte, sont des découvertes anglaises. Cokerill, le grand métallurgiste belge, est anglais ; Hughes, qui a créé la métallurgie en Russie, est également anglo-saxon.

Le convertisseur Bessemer, le four Martin, le four Siemens, qui ont pour but l'affinage de la fonte par la décarburation, le procédé de déphosphoration Thomas, et enfin le four électrique, ont marqué les grandes étapes de la métallurgie du fer et sont de date plutôt récente, car ces innovations sont toutes postérieures à 1850. Au fourneau qui produisait 200 à 300 kilos de métal par 24 heures, il y a 300 ans, s'est substitué au ^{xviii}^e siècle le haut-fourneau donnant 3 à 4 tonnes, celui de 10 tonnes au début du ^{xix}^e, pour arriver au monstre actuel qui atteint jusqu'à 900 tonnes.

Celui qui n'a pas vu de ses propres yeux ne peut se représenter l'impression de force et de puissance que laisse la visite d'une aciérie moderne. C'est là plus qu'ailleurs que le génie humain se révèle dans l'asservissement des forces de la nature à son profit.

L'aciérie Gary, sur le lac Ontario, à 25 kilomètres de Chicago, la plus grande usine métallurgique du monde, a été décrite par plusieurs auteurs.

« La conception qui, dans cette gigantesque création, mise en marche en 1913, a inspiré M. Gary, ancien collaborateur de M. Carnegie, est que cet établissement recevrait à quai devant

lui les cargos chargés des minerais de fer des Grands Lacs, et derrière lui, au sud, les houilles de la Pennsylvanie ; que de plus, se trouvant à proximité de Chicago, carrefour de trente lignes de chemins de fer, il serait merveilleusement placé pour leur fournir des rails. Ce sont donc les rails de chemins de fer qui font l'objet principal de la fabrication.

» Passons sur les appareils de manutention des minerais débarqués du lac et des houilles arrivant par wagons : ce sont les plus perfectionnés et les plus gigantesques qui aient jamais été construits ; sur les tours à coke au nombre de 600, où 2 $\frac{1}{2}$ millions de tonnes de houille peuvent être distillées et décomposées en coke, goudron, sels ammoniacaux, benzol, xylol, anthracène (opérations faites par des procédés allemands) et gaz hydrocarbonés pouvant produire, à l'aide de 46 moteurs de 2500 chevaux chacun, 112 000 HP d'énergie électrique, utilisés dans les ateliers ou vendus et transportés au loin : sur les hauts-fourneaux, au nombre de 8, — devant prochainement être portés à 14, — qui peuvent produire chacun 500 tonnes de fonte par 24 heures ; sur les 56 fours Martin de 60 tonnes pouvant produire ensemble 225 000 tonnes de lingots par mois ; sur les trains de billettes produisant 100 000 tonnes et les trains de fers marchands de 50 000 tonnes par mois ; arrêtons-nous plus longtemps dans le hall des laminoirs, qui paraît le plus extraordinaire de tous.

» Les billettes, d'acier qui y sont transformées en rails proviennent de fours Martin où ce métal est obtenu, partie avec des fontes de hauts-fourneaux, partie avec de vieilles ferrailles. Chaque billette pèse de 2500 à 3000 kilogrammes.

» Dans le hall long de 400 mètres, large d'une trentaine, se trouve un seul train de laminoirs actionné par une force de 20 000 chevaux. Les billettes circulent automatiquement tantôt entre des cylindres jumeaux, tantôt dans des cylindres trios ; on compte 18 passes successives sans réchauffement, c'est dire que la vitesse des passages est vertigineuse. Le rail profilé, long de 60 mètres, encore rouge, se dirige ensuite automatiquement au-devant de six scies circulaires parallèles qui le débitent simul-

tanément en cinq longueurs de 10 mètres environ chacune, pesant 500 kilos. Puis, toujours automatiquement, ces cinq tronçons sont portés comme par enchantement le long d'une vaste sole où ils se refroidissent ; après quoi une grue à aimant les enlève par paquets de 2500 kilos et les porte sur les wagons de 50 tonnes qui doivent les emporter.

» Le train de laminoirs débite ainsi 5000 tonnes de rails par jour, et ce travail est effectué par six ouvriers placés chacun dans une guérite, en face d'un véritable clavier de manivelles, de leviers et de boutons électriques. On voit en outre dans le hall deux ou trois hommes qui se promènent, les mains dans les poches, à travers les mécanismes pour surveiller l'état du matériel en action.

» La vue de ce travail sans ouvriers est quelque chose de fantastique. On croirait qu'il y a là un démon invisible et tout-puissant qui s'amuse à projeter en tous sens d'énormes barres de fer rouge.

» Cinq cents millions de francs ont été consacrés à cette usine, qui peut produire annuellement près de 3 millions de tonnes d'acier, rails ou lingots¹. »

L'industrie du fer, qui devient de plus en plus celle de l'acier, puisque partout au fer se substitue l'acier, a progressé lentement à travers les âges. Elle n'a pris son incomparable essor que depuis une cinquantaine d'années.

Le mouvement s'est précipité ces dernières années. En 1800, la production du fer était de 800 000 tonnes ; en 1900, de 40 millions et en 1912 de 75 millions de tonnes. Nous assistons depuis le commencement du siècle, sans nous en douter, à un vrai épanouissement de la sidérurgie.

L'ordre de grandeur de son développement dans les différents pays est très variable. En 1860, les différents pays producteurs se classaient, d'après le montant de leur production en métal, dans l'ordre suivant :

¹ *Notre avenir*, par Victor Cambon et *La métallurgie du fer*, par Paul Doumer.

Grande-Bretagne, 3,5 millions de tonnes.

France, qui était alors le second pays métallurgique du monde, 1 million de tonnes.

Etats-Unis, 800 000 tonnes.

Allemagne, 700 000 tonnes.

Dès lors, tous les pays ont développé leur production. Si l'essor des Etats-Unis se montre incomparable, puisque sa production en 1910 est plus de trente fois ce qu'elle était jadis, celle de l'Allemagne, de vingt fois, dépasse ainsi l'Angleterre, dont l'augmentation n'est que de trois fois.

Les ressources du monde en minerais de fer sont très importantes. La teneur en est, du reste, très variable. Le premier caillou venu contient généralement du fer. La moyenne répandue dans l'écorce terrestre est d'environ 5 %. On n'utilise généralement que des minerais donnant au moins 30 %. Les possibilités d'utilisation ont beaucoup augmenté depuis qu'on a trouvé le moyen d'éliminer dans la fonte un petit élément chimique, le phosphore, que les minerais contiennent souvent en quantités infimes et dont la présence, suivant l'état, contamine le fer obtenu. Le procédé de déphosphoration auquel on a donné le nom de procédé Thomas a permis d'utiliser des minerais de fer qui existaient par milliards de tonnes et qui semblaient sans valeur.

Le congrès de géologie tenu en 1900 à Stockholm a arrêté le montant des ressources mondiales en minerais de fer exploitables dans des conditions rémunératrices à 22 milliards 760 millions de tonnes, pouvant fournir 10 milliards 340 millions de tonnes de fer. Mais comme la production du fer s'élève à 75 millions de tonnes annuellement, ces ressources ne permettraient d'alimenter le monde, sur la base de l'extraction actuelle, qui est en constante augmentation, que pendant un siècle et demi. Il existe, il est vrai, des ressources importantes de minerais en Chine, au Canada, et ailleurs, non prospectées pour l'instant. D'autre part, on peut tout au moins supposer que de nouvelles découvertes métallurgiques permettront d'utiliser des minerais pauvres, auxquels on ne songe même pas actuellement. Le génie

humain épuise les questions lentement. En Belgique, il existait des dépôts de scories, résidus des bas-fourneaux antiques dont les hauts-fourneaux modernes ont entrepris l'utilisation complète. On a calculé que les hauts-fourneaux du district de Charleroi ont consommé pendant une période de vingt-cinq ans, allant de 1860 à 1885, plus d'un million de tonnes de scories dont la teneur variait encore entre 40 et 60 % de fer métallique. Si donc l'épuisement des mines de fer paraît probable dans un avenir relativement proche, au régime croissant d'extraction actuel, on peut supposer que les perfectionnements dans les méthodes d'utilisation et de transformation déjoueront le calcul des pessimistes.

Il en est de même pour le charbon. Nos moyens d'utilisation, que nous taxons volontiers de modernes, sont, quoi que nous en pensions, encore très primitifs.

Nous gaspillons une matière précieuse et les générations futures auront sans doute de nos méthodes industrielles une considération qui ne dépasse pas beaucoup celle que nous ressentons pour les méthodes sidérurgiques du dix-septième siècle. Le rendement dynamique net du charbon utilisé par les groupes thermiques n'excède pas 15 % ; il s'élève entre 19 et 20 % si la transformation a lieu par des moteurs à gaz.

La moyenne de consommation des usines thermo-électriques allemandes en 1910 a été de 1 tonne de charbon par 660 kilowatts-heure ¹, ce qui représente un rendement total net de 9 %.

Le problème de l'épuisement des réserves n'est pas nouveau. Les métallurgistes anglo-saxons doivent sans doute s'être réunis un jour en un conciliabule très sérieux et les plus philosophes d'entre eux ont dû prévoir avec anxiété et douleur la fin prochaine de leur corporation. Il s'agissait cette fois non du manque de minerais, mais du combustible qui, à cette époque, était le charbon de bois. Aux grands dangers les grands remèdes. L'utilisation des ressources carbonifères si colossales, les plus considérables de toutes les réserves minières, est venue à point

¹ *Deutschlands Kohlenschätze*, de E. Biedermann.

nommé fournir le combustible précieux qui a valu à la sidérurgie non seulement un regain momentané d'activité, mais tout l'essor des temps modernes.

Les principaux producteurs de fer, comme on le sait, sont les Etats-Unis, qui extraient annuellement 53 millions de tonnes de leurs réserves, estimées à 4 milliards, et la durée des gisements ne serait ainsi que de quatre-vingts ans.

Mais les Etats-Unis importent de plus en plus de Cuba, de Terre-Neuve, du Vénézuéla, du Brésil et du Chili. L'une des grandes sociétés sidérurgiques, la Bethlehem Steel Corporation, s'approvisionne au Chili dans les grands gisements contenant 25 millions de tonnes de minerai à 68 % de teneur de fer.

La plus grande partie de la fonte brute qui sort des fourneaux américains est transformée en acier. La production, en 1913, a atteint, 32,16 millions de tonnes. Le marché indigène est le principal débouché de la métallurgie américaine. Cependant, ces dernières années, l'exportation se développe. La guerre lui aura donné un essor considérable. Il n'y a, du reste, aucun doute à cet égard. Les Etats-Unis, avec leur énorme réserve de charbon, le bon marché du combustible et tous leurs moyens d'action industriels et financiers, sont en train de créer une prépondérance croissante dans la sidérurgie mondiale. Il suffit, pour se rendre compte des dimensions qu'a atteintes cette industrie, de rappeler que la Steel Trust Association, un des principaux trusts de production, a 5 milliards de francs de capital-actions.

M. AUBERT.

(La suite prochainement.)

plusieurs personnes ont été condamnées à 10 ou 30 marks d'amende pour avoir chanté des airs danois tout à fait inoffensifs.

Interdiction du danois dans les conférences publiques. — L'usage du danois dans les conférences publiques n'est pas libre non plus. En novembre 1913, le célèbre explorateur norvégien du pôle sud, Roald Amundsen, se vit d'abord refuser par les autorités la permission de parler en sa langue maternelle à Flensburg. (Le norvégien ressemble tant au danois !) Il fallut l'intervention personnelle du ministre de l'intérieur pour que cette autorisation lui fût enfin accordée.

Amundsen dut cette faveur à sa célébrité mondiale. D'autres personnalités dont la réputation est moins répandue ne furent pas aussi heureuses. En janvier 1914, le député danois Stauning fut appelé à Flensburg pour y faire une conférence sur les lois électorales danoise et prussienne. Les autorités lui défendirent de parler. La conférence qu'il aurait voulu faire dut être lue en allemand par le secrétaire de l'association ouvrière, et le député danois reçut l'ordre de quitter la ville sur-le-champ et le territoire prussien dans les vingt-quatre heures.

Au cours du même mois de janvier 1914, M. Falck, de Copenhague, sollicita des autorités allemandes du Slesvig la permission de faire, à Mögeltönder et à Rurup, une conférence en danois sur les dangers que présentent les mouches. Il est à remarquer que M. Falck est un spécialiste en ce qui concerne la destruction de ces insectes nuisibles et que, dans sa requête, il exprimait le regret de ne pas savoir l'allemand. Il reçut un refus formel libellé comme suit :

« Président du gouvernement,

Slesvig, le 17 janvier 1914.

Réponse à la lettre du 16 courant.

La requête présentée par la lettre est refusée.

Pour le président :

(Signature.) »

Interdiction du danois dans la correspondance privée.

— Les Allemands ne perdent d'ailleurs aucune occasion de vexer les Slesvickois, lorsqu'il s'agit de l'usage du danois. C'est ainsi qu'en mars 1915 il fut ordonné que toute correspondance avec l'étranger devait se faire en allemand, italien, espagnol, français ou anglais. Un Slesvickois pouvait donc écrire au Danemark en français ou en anglais, quoique la France et l'Angleterre fussent en guerre avec l'Allemagne. Mais, s'il écrivait en sa langue maternelle, qui se parle également dans le pays neutre au delà de la frontière, ses lettres pouvaient être confisquées, s'il n'était pas puni lui-même¹.

Le § 12 de la loi sur les associations. — Pendant la guerre, les droits des nationalités étrangères de l'empire ont été à plusieurs reprises l'objet des débats du Reichstag. Celui-ci a voté deux fois la suppression du § 12 de la loi sur les associations qui défend l'emploi de langues étrangères dans les réunions politiques. Mais le 5 juin 1915, M. Helfferich déclara que le gouvernement se refusait à l'abrogation de ce paragraphe pendant la guerre. C'est alors que le représentant du Slesvig danois, M. Hanssen, prit la parole et dit entre autres : « Le gouvernement est inconséquent, lorsqu'en dehors des frontières de l'empire il prend constamment la défense des peuples opprimés au point de vue national, lorsqu'il

¹ Vilh. La Cour.

crée des universités nationales à Gand et à Varsovie, mais ne cesse de défendre aux citoyens allemands de nationalité non allemande de se servir de leur langue maternelle dans des réunions publiques. Ainsi que plusieurs orateurs précédents l'ont déjà fait remarquer, les citoyens non allemands ont rempli leur devoir pendant la guerre. Tous les jours, ils font de grands sacrifices de biens et de sang. Mais le gouvernement continue néanmoins à leur refuser le droit d'employer librement leur langue maternelle....

» On sait qu'au commencement de la guerre, il nous fut promis une nouvelle orientation de la politique intérieure dans les provinces frontalières. Aujourd'hui, après 22 mois de guerre, je dois malheureusement constater que cette nouvelle orientation n'est pas encore inaugurée. Au contraire, je relève le fait que l'oppression linguistique au Slesvig a été renforcée pendant la guerre ; car chez nous on a même défendu aux sociétés par actions de se servir du danois dans leurs débats, comme elles y étaient accoutumées. Personne ne sera étonné de ce que, dans ces conditions, on observe chez nous une grande méfiance quant à la nouvelle orientation. Dans beaucoup de milieux on craint qu'après la guerre on ne dise simplement : « Le nègre a fait son devoir, le nègre peut aller.... » La justice exige que les citoyens non allemands de l'empire n'aient pas seulement les mêmes devoirs, mais aussi les mêmes droits que les citoyens allemands. La justice exige que les nationalités non allemandes de l'empire ne soient pas moins bien traitées que les Flamands en Belgique et les Polonais en Russie. La justice exige que les lois d'exception, et avec elles le paragraphe des langues, soient enfin abolies. La sagesse

politique commande que ces exigences de la justice soient satisfaites. Je regrette extrêmement que cela ne soit pas déjà fait et que cela ne se fasse pas non plus aujourd'hui. »

Malgré un double vote du Reichstag, le § 12 reste toujours en vigueur en Allemagne. Et il en est de même des autres lois d'exception. En 1914, un nouveau projet de loi destiné à permettre aux Allemands l'acquisition de terres danoises avec le concours de l'Etat fut déposé au Landtag prussien. Jusqu'à présent, la guerre en a empêché le vote. D'autre part, pendant comme avant la guerre, des sommes se chiffrant à plusieurs millions de marks ont été votées et inscrites au budget pour combattre les langues et les nationalités non allemandes de l'empire.

Germanisation de l'Eglise au Slesvig. — Nous avons relaté plus haut que les pasteurs danois furent remplacés en grand nombre par des pasteurs allemands. Ceux-ci ignoraient souvent la langue du pays au point que, dans leurs sermons, ils commettaient les fautes les plus grotesques. « Que dirait-on en Allemagne, écrivait la *Kölnische Zeitung*, si, à l'église, on entendait des prêtres dire dans la prière : « Permettez-nous nos offenses » (*Tillad os vor Skyld*¹), ou commander à leurs paroissiens « d'empoisonner leurs ennemis » (*at forgive deres Fjender*²), ou annoncer que « le Verbe s'est fait lard » (*og Ordet blev Flæsk*³). Et des choses de ce genre s'en-

¹ Traduction du verbe allemand *erlassen* (pardonner, remettre) par le verbe danois *tillade* (permettre), au lieu de *forlade* (pardonner).

² Traduction du verbe allemand *verzeihen* (pardonner) par le verbe danois *forgive* (empoisonner) au lieu de *tilgive* (pardonner).

³ Traduction du substantif allemand *Fleisch* (chair) par le substantif danois *Flæsk* (lard).

tendent si souvent dans les églises du Slesvig qu'on pourrait en remplir tout un volume. »

La germanisation de l'Eglise slesvickoise s'opéra graduellement. Les autorités profitèrent de toutes les occasions, de tous les prétextes, pour introduire l'allemand dans les cérémonies du culte. C'est ainsi que, dans certaine localité, elles ordonnèrent un service religieux allemand quatre fois par an à l'intention de deux institutrices de l'école primaire qui, seules dans la paroisse, ne savaient pas le danois.

L'usage de l'allemand introduit peu à peu dans l'enseignement de la religion constituait un péril grave pour celui-ci, car les enfants danois se trouvaient dans l'impossibilité de le suivre avec fruit. Néanmoins, les pasteurs allemands de l'Eglise officielle laissèrent agir les germanisateurs. Dans un synode tenu à Aabenraa, un laïque demanda aux pasteurs si l'école, telle qu'elle était organisée, ne constituait pas un danger pour l'âme des enfants. Un pasteur danois fit sienne cette question. Aucun de ses collègues allemands ne répondit. Et comme le doyen voulait passer au point suivant de l'ordre du jour, l'interpellateur s'écria : « Vous ne répondez pas ? Bien ! Je constate donc que vous pensez que l'organisation actuelle de l'école constitue réellement un péril pour l'âme de nos enfants. » En 1893, un groupe de pasteurs envoya une députation à l'empereur pour demander l'introduction de deux heures de danois par semaine dans le programme des écoles primaires, afin de faciliter l'enseignement de la religion. Le ministre refusa de la recevoir, mais déclara que, pour des motifs politiques, les règlements en vigueur ne pouvaient pas

être modifiés. La réponse définitive du gouvernement fut un refus formel. Le doyen Reuter, de Broager, dit à cette occasion : « Nous avons la réponse du gouvernement, et il ne reste à un fonctionnaire que cette alternative : ou bien il dira : « Je ne puis et ne veux pas » suivre le gouvernement et, en conséquence je démissionne. » Ou il conservera son emploi et obéira au gouvernement. C'est ce que nous avons fait, nous autres prêtres du décanat de Sønderborg. Je n'hésite donc pas à dire que nous ne pouvons faire davantage en cette matière. »

Les populations danoises voulurent réagir et quitter l'Eglise officielle, mais les autorités refusèrent de reconnaître les pasteurs des paroisses libres, ainsi que les actes émanant d'eux. Elles allèrent jusqu'à interdire toute cérémonie religieuse à l'enterrement des ouailles de ces pasteurs. Les services de ceux-ci devaient être annoncés à la police, qui fut chargée d'y assister et de les surveiller.

La guerre n'a pas arrêté les tentatives de germanisation de l'Eglise du Slesvig. Les tracasseries contre les pasteurs danois continuent, et le consistoire de Kiel se montre de plus en plus l'organe exécutif des exigences pangermanistes. D'autre part, la discussion de la question de l'enseignement du danois dans les écoles et les pétitions y relatives ont été interdites pendant la guerre par le commandant de la circonscription du 9^e corps d'armée (Altona). Les Slesvickois, qui versent leur sang pour l'Allemagne sur tous les champs de bataille de l'Europe, se sont donc vu enlever jusqu'au droit de demander aux autorités établies que leur langue

soit enseignée à leurs enfants dans une mesure suffisante pour que l'enseignement de la religion ne reste pas totalement infructueux¹.

Persécution de la presse danoise. — La presse danoise a également sa part dans les persécutions. Des procès sans nombre ont été intentés aux rédacteurs sous les prétextes les plus futiles.

Dans leur lutte contre les organes de la presse danoise, les autorités ont été puissamment secondées par la presse allemande. « L'élément danois du Slesvig septentrional, écrivit la *National Zeitung*, doit être réprimé avec une main de fer. Ce serait peine perdue que de vouloir le gouverner avec des gants de velours ! » Le thème ordinaire d'une grande partie de la presse allemande est qu'il faut faire comprendre aux Danois que leur « agitation » est un attentat contre l'Etat prussien et qu'un mépris constant de tout ce qui est prussien ne cadre pas avec l'ordre public.

Au mois d'août 1874, le personnel des imprimeries des journaux danois de Haderslev, Sønderborg et Flensborg fut conduit au bureau de police. Tous les typographes danois furent expulsés et il fut défendu aux imprimeurs d'engager des typographes norvégiens ou suédois. Toutefois, on fit comprendre aux expulsés qu'ils pouvaient rester dans le pays, s'ils s'engageaient à ne pas reprendre de travail dans une imprimerie danoise.

Dans une autre circonstance, on jeta des rédacteurs en prison, parce que leurs journaux avaient rendu compte des débats devant les tribunaux dans un procès qui leur était intenté. On considérait ces comptes rendus comme

¹ Vilh. La Cour.

des répétitions des prétendues injures pour lesquelles ils étaient poursuivis.

Trouvant les peines pour délits politiques trop douces, on en arriva à ne plus les faire purger dans une forteresse. Les rédacteurs condamnés furent enfermés dans des prisons ordinaires, où ils étaient mêlés aux délinquants de droit commun. Aussi, lors de la discussion au Reichstag d'un nouveau régime pénitentiaire, le député danois proposa-t-il ironiquement de ne plus nommer les juges et les officiers du ministère public avant qu'ils eussent goûté personnellement des différents régimes des prisons allemandes.

Dès le début de la guerre actuelle, les rédacteurs des journaux danois du Slesvig furent arrêtés et la publication de leurs organes suspendue. Lorsque ceux-ci furent autorisés à reparaitre, on leur défendit de publier d'autres télégrammes que ceux de l'agence Wolff. On leur indiqua non seulement ce qui ne pouvait pas se publier, mais encore ce que leurs colonnes devaient contenir. Les journaux danois du Slesvig ont dû glorifier l'empereur, le prince impérial, Hindenbourg et Mackensen; ils ont dû parler de la « campagne de mensonges de l'Angleterre » des « révélations » des documents belges et de la « débâcle russe », et en toutes ces matières ils ont dû défendre la thèse allemande.

La guerre aux associations. — La guerre aux associations est un autre procédé de germanisation au Slesvig. Les prétextes les plus insignifiants ont été invoqués pour dissoudre des associations danoises ou pour fermer leurs locaux. A Bevtoft, une petite fissure ayant été découverte dans le plâtre du plafond du local d'une

association, le bâtiment fut fermé pendant toute une année. Un autre local fut interdit, parce qu'il était éclairé au pétrole. Or la réunion incriminée s'y était tenue en plein jour. Les cannes ont été assimilées aux armes et des réunions interdites, parce qu'il s'y présentait des hommes avec des cannes. A la moindre allusion politique, voulue ou non, les associations sont dissoutes, sous prétexte qu'elles poursuivent des buts politiques. A Sundevad, un conférencier ayant parlé de la langue maternelle, d'un manuel d'instruction religieuse et de la façon dont les enfants apprenaient leurs leçons, l'association qui lui avait accordé l'hospitalité fut dissoute, sous prétexte qu'elle visait des objectifs politiques et qu'elle les avait discutés dans une réunion à laquelle assistaient des femmes. Ayant interjeté appel, l'association perdit son procès en dernière instance, « parce qu'elle avait glorifié le danois au détriment de l'allemand et qu'elle avait ainsi voulu contrecarrer les efforts du gouvernement en vue de germaniser le pays. » Quand les prétextes pour dissoudre les associations ou fermer leurs locaux font défaut, on trouve le moyen de les tracasser d'une autre manière. On a obligé les associations à annoncer les bals à la police et on a fait surveiller ces réunions par celle-ci. On a refusé aux cabaretiers l'autorisation d'organiser des danses dans leurs locaux, lorsqu'ils louaient ceux-ci à des associations danoises.

Vexations personnelles. — Depuis la conquête allemande, les vexations personnelles de toutes sortes n'ont pas cessé non plus contre les Danois du Slesvig. Lors de la guerre de 1870, des pasteurs danois furent destitués parce qu'ils avaient refusé de prier pour le succès des armes allemandes. Le député danois Krüger fut arrêté avec

plusieurs autres notables de sa nationalité. Le Slesvig fut déclaré en état de siège, les journaux danois furent suspendus et de nombreuses visites domiciliaires furent opérées dans les différentes régions du pays. Les Danois du Slesvig constatèrent à cette occasion ce que d'autres peuples ont constaté à leur tour, à savoir que presque tous les Allemands établis chez eux étaient des espions et des dénonciateurs.

En 1914, les Allemands célébrèrent au Slesvig le 50^e anniversaire de la guerre de 1864. Ils le firent de la manière bruyante et provocante qui leur est familière. Quant aux Danois, ils se virent interdire jusqu'aux démonstrations les plus inoffensives à la mémoire de leurs pères tombés pendant les guerres des duchés. Le jour de l'Ascension, par exemple, environ 200 jeunes gens des deux sexes avaient organisé une excursion à bicyclette à Sankelmark, Isted, Slesvig et aux Dannevirke. Dès leur réunion à Flensborg, ils s'aperçurent qu'ils étaient surveillés par la police. Lorsque la tête de la colonne arriva à Sankelmark, elle trouva le monument commémoratif danois gardé par les gendarmes, qui défendirent tous discours et toutes manifestations. A la question d'où émanait cette défense, un gendarme répondit que c'était un secret de service. On demanda si on ne pouvait pas visiter le monument. — Non. — Si on pouvait le considérer de la route ? — Oui. Circulez ! circulez ! Pas de démonstrations ici ! — Les touristes durent défilér devant le monument sans s'arrêter et il leur fut défendu d'y déposer les fleurs qu'ils avaient apportées. Au fur et à mesure qu'ils s'avançaient vers le sud, de nouveaux gendarmes se joignirent à ceux qui les escortaient déjà. A Isted, les monuments danois étaient

également gardés par les gendarmes. Les jeunes gens durent y défilier comme à Sankelmark. Dès que plus de deux personnes se trouvaient réunies, dès qu'on élevait la voix, les gendarmes criaient que démonstrations et discours étaient interdits. A Slesvig, les touristes furent surveillés pendant le repas qu'ils prirent dans cette ville. De là, ils se rendirent aux Dannevirke sous une escorte nombreuse. Près de Rödékro, aux ruines du mur de Valdemar, défense leur fut faite de raconter l'histoire objective des lieux mémorables où ils se trouvaient. « En cet endroit, dit un gendarme, tout devient politique. » Les jeunes gens s'y reposèrent quelques instants sur le gazon sous la surveillance active et vigilante des gendarmes. Un photographe ayant voulu prendre une vue du groupe des touristes, il se le vit interdire. Une photographie des Dannevirke était également politique. Le retour à Slesvig se fit aussi sous escorte, et, lorsque vers 9 heures du soir les touristes y prirent le train, la dernière chose qu'ils aperçurent à la gare fut un groupe de gendarmes.

TH.-C. BUYSE.

(La fin prochainement.)

LA TOURBE

Description.

La tourbe est le produit de la décomposition lente, sous l'eau, de certains végétaux aquatiques qui périssent par le pied sans que leur vitalité soit arrêtée. Ainsi les végétaux qui s'épanouissent aujourd'hui à la surface de la tourbière, recouverts les années suivantes par de nouvelles couches, seront d'abord transformés en tourbe fibreuse, mousseuse, dans laquelle il sera possible de reconnaître encore des débris végétaux ; au cours des années, cette tourbe se décomposera, formera une sorte de terre dont la couleur deviendra plus foncée, passant du brun clair au noir.

Cette lente décomposition sous l'eau modifie considérablement la nature de la tourbe, aussi bien au point de vue chimique qu'au point de vue physique, ce qui fait que ses propriétés, à ses différents âges, sont aussi variées que précieuses.

Ce sont ces propriétés que nous nous proposons d'étudier et dont nous indiquerons les diverses applications.

Propriétés de la tourbe.

La science a démontré et l'expérience a confirmé certaines propriétés inhérentes à la tourbe et dont voici quelques-unes ; elle est aseptique, antiseptique, désinfectante, désodorisante, absorbante, insonore, élastique, calorifuge, et peut, par certains procédés fort peu coûteux, être rendue très peu combustible, imperméable et imputrescible.

Les qualités *aseptiques* et *antiseptiques* de la tourbe ont été constatées dans de nombreux rapports, entre autres du professeur Dr Lucas Championnière, de Paris, ainsi que des sommités chirurgicales anglaises, allemandes, etc. La tourbe est *désinfectante* et *désodorisante* ; ces propriétés la font employer dans nombre de villes en mélange aux vidanges et le résultat est tel que le transport de ces matières y est autorisé même dans le cours de la journée, tandis qu'ailleurs, où la tourbe n'est pas employée, cette opération ne peut se faire que de nuit. La tourbe est *insonore* : elle étouffe ou atténue le bruit ; aussi l'emploie-t-on maintenant en remplacement du mâchefer, des gravats, etc., pour garnir les entre-poutres des divers étages ; en outre, la propriété *calorifuge* qu'elle possède à un haut degré est fort appréciée dans cet emploi, de même que comme garniture de tubulures de machines à vapeur, glacières, et encore dans la construction, à l'état de briques ou de plaques pour les murs de refend, cloisons intérieures, ou de plaques pour la garniture intérieure des grosses murailles ; dans ces divers emplois, le fait de sa grande *légereté* la fait aussi bien apprécier. Son *élasticité* la recommande pour la construction des assises de moteurs qui sont rendus presque insonores et sans trépidation. La tourbe est *absorbante* ; en 1841 déjà, notre compatriote, le savant géologue Léo Lesquereux, constatait qu'elle pouvait absorber jusqu'à quinze et dix-huit fois son poids d'eau.

Principales applications de la tourbe.

Bien que notre étude ait pour but spécialement l'étude et la mise en valeur des terrains tourbeux de notre pays, le mode d'exploitation rationnelle, ainsi que les usages auxquels peuvent se prêter nos tourbes, il nous paraît cependant utile de passer en revue, succinctement, l'utilisation de sortes plus fibreuses se prêtant à des manipulations industrielles : filage, tissage, etc., étant donné du reste que nos tourbes indigènes — à part ce point de vue — possèdent les mêmes propriétés que celles de Hollande. Aussi bien, cette petite incursion aura-t-elle l'avantage de nous faire constater que les qualités que nous venons

d'indiquer ne sont point surfaites et que, grâce à elles, l'emploi de la tourbe est devenu de pratique courante dans l'industrie textile, la chirurgie, la construction, l'économie et l'hygiène publiques.

Tourbe de Hollande.

Par une trituration et un cardage sommaire des couches fibreuses de ces tourbes, on obtient une étoupe grossière, employée pour l'emballage d'objets fragiles, de légumes, de fruits, de viande, de poisson, dont elle assure — grâce à ses propriétés aseptiques et antiseptiques — la parfaite conservation. Un second cardage donne une étoupe plus fine, dont on fabrique, par le filage et le tissage, des paillasses, des tapis, tentures, couvertures de lit et pour chevaux, etc. Grâce à un cardage plus intensif, on obtient une étoupe très fine, employée avec le plus grand succès en chirurgie humaine et vétérinaire, comme ouate aseptique et antiseptique, désinfectante et hémostatique. De même que la qualité précédente, celle-ci se prête parfaitement au filage et au tissage et est utilisée conjointement à la laine, au coton, à la soie, pour la fabrication d'étoffes fines : flanelles, jerseys, bandes de pansement, crêpes de santé, étoffes diverses pour vêtements d'intérieur, etc.

Les déchets de ces diverses manipulations ne sont pas rejetés, mais réduits en poudre impalpable, employée avec un succès merveilleux pour la cicatrisation rapide des blessures superficielles : coupures, éraflures, brûlures, blessures du collier (chevaux, etc.), de même que pour la conservation des fruits délicats.

(Références : dans la partie chirurgicale, rapports du professeur Dr Lucas Championnière, Lavalard, etc. ; pour la conservation des fruits, M. Salmon, président du syndicat de Thomery (Seine-et-Marne).

Tourbe de nos régions.

Nos tourbes indigènes, par le fait de leur contexture trop courte, — due uniquement au climat, rappelons-le, — ne peu-

vent évidemment pas se prêter aux manipulations délicates que nous venons de décrire ; mais, jouissant des mêmes propriétés, elles peuvent les remplacer et à meilleur compte dans les emplois suivants :

Dans la construction. — Les matériaux de construction en tourbe, sous forme de briques, carreaux, panneaux de toutes dimensions, sont d'une légèreté comparable à celle du liège, qu'ils remplacent avec avantage et économie (comme cloisons insonores, hourdis de planchers, garnissage d'entre-poutres, revêtement de combles et de pièces mansardées, qu'ils rendent parfaitement habitables soit en hiver, soit en été), parce que la tourbe est la seule matière réellement isolante incontaminable, que cette propriété isolante est reconnue supérieure à celle de tous les autres matériaux et que les produits à base de tourbe sont bien meilleur marché que leurs similaires. Ces produits s'emploient et se traitent comme les autres, avec plâtre, mortier de chaux et de ciment ; ils se débitent et se divisent comme le bois, à la scie, et les clous y tiennent comme dans du cuir.

Litière de tourbe. — Entre autres propriétés spéciales de la tourbe, nous avons dit que celle-ci est désinfectante, désodorisante et absorbante. C'est ici surtout que les indications de la science ont été le plus complètement confirmées par l'expérience, en dépit des affirmations contraires des détracteurs de ce produit lors de ses débuts ; et comme c'est de là surtout que procèdent les diverses utilisations de la tourbe que nous avons indiquées, on comprendra que nous vouions une attention particulière à ce chapitre.

En 1892, année de disette de fourrage et de paille, la Compagnie générale des omnibus de Paris se décida, en désespoir de cause et faute de paille, à employer la tourbe comme litière. Précisément à ce moment-là circulait une pétition réclamant le transfert hors de Paris des écuries de la compagnie, qui possédait, dans le voisinage, un « dépôt » de 700 chevaux. Cette pétition, motivée par l'infection résultant du genre de fourrages, maïs et féveroles, qui donnent des crottins infects,

de même que par l'invasion des mouches qui en était la conséquence, cette pétition n'eut pas de suite, et cela simplement par suite de la disparition de ces deux causes ; la compagnie avait décrété l'emploi de la tourbe-litière et la tourbe avait opéré ce miracle.

De plus, fait à noter : depuis 1892 jusqu'à l'époque de la substitution de la traction mécanique à la traction animale, soit pendant près de vingt ans, la compagnie n'a pas cessé d'employer la tourbe-litière. Ce fait n'est-il pas caractéristique et probant ? On admettra bien que si cette compagnie — dont l'effectif était de près de 15 000 chevaux, à 1200 francs en moyenne, représentant un capital d'environ 20 millions — avait trouvé le moindre inconvénient à ce genre de litière, elle n'eût pas persisté pendant vingt ans à l'employer, et ce au grand détriment du confort de ses chevaux et de l'intérêt des actionnaires. Et, bien au contraire, tous les rapports annuels confirment que l'emploi de la tourbe-litière a fait faire des économies considérables, qu'elle fournit aux chevaux un coucher confortable, qu'au point de vue hygiénique jamais l'effectif ne s'est trouvé dans de meilleures conditions (blessures des pieds rapidement guéries, ophthalmies, coryza, maladies dues au dégagement de vapeurs ammoniacales, supprimées), et qu'enfin les recettes provenant de la vente du fumier de tourbe ont quintuplé par rapport aux fumiers de paille et décuplé relativement au prix de vente des fumiers de tourbe de la première année.

Veut-on d'autres preuves de la supériorité de la litière de tourbe sur celle de paille ? Voici un extrait d'un rapport du colonel du 14^e régiment de uhlans en garnison à Hanovre :

« ...Le régiment a employé la litière de tourbe en place de paille afin d'avoir une litière plus sèche et meilleure pour les chevaux et de réserver la paille fraîche pour leur alimentation. Cette expérience a été couronnée d'un succès complet. Les avantages suivants furent constatés : litière sèche et air frais, exempt d'ammoniaque, les murs, les plafonds et les harnais de cuir sans aucune trace d'humidité ni de moisissure. La litière de tourbe absorbe *huit fois* son propre poids d'urine, tandis que

celle de paille ne l'absorbe que *trois fois*. Les fibres de tourbe, étant courtes et brisées, permettent d'enlever aisément les parties mouillées. Il est nécessaire de ne pas négliger de retourner et de secouer la litière chaque jour et de la transporter avec la fourche d'un côté et de l'autre de la stalle. Si ces précautions sont bien observées, les animaux trouvent un gîte sec, les chevaux restent propres et leur peau se maintient en activité. Convenablement traitée, la litière de tourbe mousseuse est beaucoup plus élastique que la paille et procure un coucher plus confortable. Les harnais, les selles, aussi bien que les bottes de nos soldats sont mieux garantis. Au point de vue vétérinaire, on constate encore d'autres avantages intéressants : le catarrhe des naseaux et des yeux, qui est généralement occasionné par le mauvais air des écuries, est moins fréquent ; les plaies aux jambes se guérissent plus vite, l'inflammation des glandes se produit rarement et la carie de la fourchette est presque complètement supprimée. En cas de maladies contagieuses, la litière de tourbe est d'une grande utilité et ses effets surpassent ceux de tous les autres désinfectants. Quelques cas de coliques se présentent sur deux groupes de chevaux du même effectif : deux sur les chevaux lités avec de la tourbe, trente-six sur ceux lités avec de la paille. Pendant dix-huit mois que dura l'expérience, le régiment a employé la litière de tourbe à son entière satisfaction. »

M. Vibrans de Wendhausen, un agronome allemand, a préconisé, en de nombreux articles, l'emploi de la litière de tourbe comme préventif de la fièvre aphteuse. A cet effet, il emploie une litière composée de tourbe mousseuse et poussiéreuse, mêlée de superphosphate. Les résultats, dit-il, ont été des plus satisfaisants. Il a pu constater que la maladie ne fit même pas son apparition parmi ses bestiaux, tandis qu'elle se propageait d'une manière inquiétante dans les fermes environnantes, litées avec de la paille. Il conclut en recommandant en conséquence l'emploi de la tourbe-litière dans les wagons destinés au transport des bestiaux. (On peut se demander quel est l'effet thérapeutique du superphosphate. Cet adjuvant n'aurait-il pas plutôt pour but

d'augmenter la teneur en acide phosphorique qui fait défaut dans la tourbe? En tout cas, son effet ne peut être nuisible.)

Comme véhicule et désinfectant des matières organiques. — Les rapports si concluants de M. Lavalard, ancien directeur de la cavalerie des omnibus de Paris, à la Société nationale d'agriculture de France, n'avaient pas été sans retenir l'attention de certaines administrations avisées et soucieuses de l'intérêt public. L'une des premières, la municipalité de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise) fit un essai, dont voici la conclusion : « Les résidus de l'échaudoir des abattoirs, les débris et entrailles d'animaux et le sang ont été recouverts journellement de poussière de tourbe et aucune mauvaise odeur n'a été constatée dans le voisinage de ces dépôts, contrairement à ce qui se produisait précédemment. De plus, les ouvriers n'ont été nullement inquiétés par les mouches, très nombreuses avant l'essai de la poudre de tourbe. En un mot, l'expérience faite en 1894 a été très concluante et a produit d'excellents résultats. De plus, il a été reconnu que ce désinfectant, d'un prix peu élevé, forme, par sa puissance d'absorption avec le sang et les détritux auxquels il est mélangé, un engrais inodore et d'une grande valeur. » (Remarquons que la tourbe agit avec autant d'efficacité que les autres désinfectants et antiseptiques, mais avec cette différence qu'en détruisant une mauvaise odeur elle n'en laisse pas une autre à sa place.) La tourbe est aussi employée dans les abattoirs de la Villette et Vaugirard, à Paris.

Il n'est pas indifférent de faire observer que, dans nombre de villes situées sur les bords de lacs ou de rivières, ce sont ces étendues ou ces cours d'eau qui servent de réservoirs et de véhicules aux eaux d'égout, vidanges, etc. En laissant de côté le point de vue hygiénique, de même que l'inconvénient de cette façon de procéder pour les populations résidant en aval, il est compréhensible qu'elle occasionne, au point de vue économique, une perte irréparable et de sérieuse importance. Ainsi pour Genève cette perte atteint, au minimum, le chiffre d'un million de francs par année. En effet, M. Larvaron, ancien profes-

seur départemental d'agriculture, dont le *Traité des engrais* fait loi, estime à 10 francs par personne et par an la valeur des principes fertilisants rejetés ; en tablant sur le chiffre de 80 000 comme population urbaine, nous avons 800 000 francs ; il y a lieu en outre de tenir compte de l'augmentation du prix des engrais depuis la publication du livre, ce qui nous fait approcher sensiblement du million que l'on jette au Rhône. Et l'on a encore aggravé le mal en obligeant légalement les communes genevoises à installer le « tout à l'égout. » Voici à ce sujet un extrait de la *Revue d'hygiène* publié en 1901 qui, sans doute, n'est pas connu de nos édiles et de nos législateurs :

« Par ses propriétés absorbantes et désodorisantes, la tourbe se met au premier rang pour la garniture des récipients de water-closets. C'est la matière de choix pour donner aux vidanges une forme maniable, pour masquer leur apparence répugnante et pour enlever leur odeur spéciale. L'application en grand des tinettes à tourbe montre la possibilité hygiénique de se libérer de l'infection du sous-sol sans avoir à redouter les services colossaux d'un réseau de canalisation ou d'un champ d'épandage. »

Certaines villes de France (Armentières dans le Nord, Roanne dans la Loire) ont conservé le système d'enlèvement des vidanges par pompage et tonneaux fermés ; le contenu en est vidé dans un bassin étanche garni préalablement de tourbe, qui s'en imprègne et en permet la manipulation, la vente et l'emploi immédiats. (Au point de vue financier, ce procédé a donné les résultats suivants : la Société des engrais humiques d'Armentières (Nord), usine à Nieppe, a été créée au capital de 125 000 francs, dont 75 000 francs seulement ont été versés et a pu, dès le premier exercice, distribuer un dividende de 12 %).

Il nous paraît superflu d'insister : les exemples que nous avons cités sont suffisamment sérieux et probants pour nous dispenser d'en donner d'autres qui, au fond, ne seraient que de vaines redites.

Ils sont suffisants aussi, pensons-nous, pour faire comprendre que si nos tourbes indigènes sont inaptes à être converties en gilets de flanelle ou en bandes de pansement, elles peuvent par

contre se prêter avantageusement à d'autres usages, moins nobles, peut-être, mais tout aussi utiles, et que la routine et l'engouement réservaient jusqu'ici aux seules tourbes exotiques. Ceux qui emploient de la tourbe de Hollande actuellement conviendront sans peine que nous pouvons obtenir tout aussi bon et à meilleur compte dans nos tourbières.

Amendements tourbeux.

Le chapitre des engrais nous amène tout naturellement à étudier le rôle important que la tourbe est appelée à jouer dans la culture soit comme amendement à certains terrains, soit pour la mise en culture de terrains.

On sait que les terrains calcaires absorbent à l'excès l'eau et les engrais ; ils ne gardent pas l'eau qui, par suite de son écoulement trop rapide, entraîne une notable quantité des principes fertilisants dans le sous-sol, où les racines des plantes ne peuvent plus les atteindre ; d'autre part, une partie de ces principes fertilisants est perdue par suite de la nitrification trop rapide, due à la composition même des terrains calcaires. La science, appuyée par l'expérience, a apporté une précieuse contribution à la solution de cette question.

Au point de vue hygroscopique. — La tourbe, matière spongieuse, absorbante, retenant l'eau avec force, fait auprès des racines des plantes l'office de régulateur, en maintenant autour d'elles et en ne leur distribuant qu'au fur et à mesure de leurs besoins l'humidité qui leur est nécessaire.

Au point de vue chimique. — Sous l'influence de la tourbe, qui se décompose lentement et neutralise par conséquent l'action des terrains calcaires, — qui, eux, nitrifient trop activement, dévorent, brûlent les engrais, pour employer le terme agronomique, — le même phénomène de régularisation se fait remarquer ; tout comme l'eau, elle est le régulateur des engrais.

Au point de vue physique. — Sous l'influence de la tourbe, matière pondérable, les terrains argilo-calcaires — dont la caractéristique est d'être durs, compacts, difficiles à travailler — se désagrègent, deviennent perméables, s'aèrent et s'ameublissent.

Au point de vue calorifique. — Les terrains calcaires sont blancs ou de couleurs claires ; on sait que ces couleurs reflètent les rayons solaires, mais ne les absorbent que faiblement ; ces terrains sont par conséquent plus lents à se réchauffer, tandis que la couleur noire, absorbant la chaleur, les réchauffe plus vite. C'est une des raisons pour lesquelles les maraîchers parisiens accordent leur préférence aux engrais de tourbe qui fournissent à la végétation une avance très appréciable, surtout lorsqu'ils sont mis en couverture.

Au sujet des amendements tourbeux, le *Bulletin* de la station agronomique du département de l'Aisne termine son rapport par ces mots : « Il est certain que beaucoup de terres calcaires, d'argiles, de limons et même de sables bénéficieraient largement de l'emploi direct de la tourbe. »

Mise en culture des terrains tourbeux.

Il est admis couramment chez nous que les tourbières et leurs abords immédiats ne peuvent donner que la végétation spéciale dont ils sont formés, qu'aucune culture ne peut y être faite.

Si l'on s'était donné la peine d'étudier ce qui, sous ce rapport, a été fait dans les pays voisins : Allemagne, Danemark, Pays-Bas, France, etc., on aurait vu que les terrains tourbeux sont non seulement susceptibles de recevoir des cultures, mais encore de donner des récoltes prodigieuses, soit par des amendements calcaires, potassiques et phosphatés judicieusement appliqués (rapport de M. Revel, directeur de la colonie pénitentiaire du Val d'Yèvre, près de Bourges (Cher), soit par la culture directe, comme, par exemple, les hortillonnages des environs d'Amiens. Lorsqu'on saura que le prix moyen de l'hectare de ces derniers terrains n'est pas inférieur à 10 000 francs, on pourra se rendre compte de leur valeur culturale.

Les parcelles trop peu tourbeuses pour être exploitées en vue des emplois que nous avons passés en revue, mais trop tourbeuses cependant pour donner un bon fourrage, pourraient en peu de temps et grâce à des amendements rationnels fournir à peu de frais d'excellents terrains maraîchers.

Conclusion ¹.

Notre but a été d'attirer l'attention sur une portion de notre patrimoine national beaucoup trop peu appréciée, presque méprisée, et qui pourrait cependant procurer l'aisance à un bon nombre de travailleurs tout en donnant une rétribution rémuné-

¹ Une visite récente faite dans des tourbières vaudoises m'a donné la conviction absolue de la grande valeur, au point de vue cultural, de grandes étendues de ces tourbières non exploitées en ce moment.

Cette tourbe, contrairement à celle de nos montagnes, n'est pas compacte, mais friable, presque pulvérulente. Les quelques pâles rayons de cette journée de mars l'avaient réchauffée au point que l'on pouvait se demander si qu'un réchaud ne se trouvait pas dessous ; la température de l'air était cependant assez basse, puisqu'il neigeait. Les tas de cette tourbe déposée sur le sol même de la tourbière se couvraient, non pas, comme on pourrait le supposer, des végétaux constitutifs de la tourbe (sphagnes, carex, etc.), mais de plantes de terrains plutôt calcaires : mouron, dent-de-lion, trèfle, etc.). Enfin, des cultures de choux faites l'année dernière dans la « terre noire » — comme la dénomment les paysans pour indiquer les parcelles non exploitées — ont donné des résultats prodigieux.

Il y aurait là certainement un nombre très appréciable d'hectares pouvant se prêter à une fructueuse exploitation de culture maraîchère : pommes de terre, racines, orge, avoine, etc.

Une autre observation non moins surprenante, c'est l'état de siccité du terrain au sortir de l'hiver, à la suite de la fonte des neiges, par conséquent, ainsi que des périodes pluvieuses que nous avoins traversées.

Depuis que ces lignes ont été écrites, divers faits se sont produits qui témoignent du désir qu'ont nos dirigeants de jeter enfin un regard sur la tourbière. Pour tardif que soit ce geste, issu de la nécessité, de la frayeur de se voir à court de combustible, on doit toutefois reconnaître que nos autorités paraissent — tant elles mettent de hâte à intensifier l'extraction de la tourbe-chauffage — vouloir rattraper le temps perdu.

Il n'est pas jusqu'à l'administration fédérale qui n'ait consenti à reconnaître quelque valeur à la tourbe, car la Direction militaire fédérale vient de commander cent cinquante wagons de tourbe-litière... en Hollande.

La commission cantonale des tourbières vaudoises, réunie il y a quelques semaines sous la présidence de M. Etier, directeur du département des travaux publics, a élaboré un plan et pris des mesures pour la mise en exploitation immédiate et rationnelle des tourbières. Nous avons été heureux de pouvoir assister à cette séance, grâce à l'amabilité de MM. Etier et Virgile Rossel, et ne pouvons que féliciter cette commission de son entrain et de son désir de mener à chef la tâche qui lui incombe. Qu'il y ait par ci par là quelques à-coups, quelques déceptions quant à

ratrice au capital engagé et en évitant le tribut que dans ce domaine nous payons à l'étranger. Nous avons éliminé de cette étude les emplois de tourbe nécessitant un outillage spécial et assez coûteux, tels que l'extraction de certains produits chimiques, la fabrication du coke de tourbe, résultant de l'extraction du gaz, etc. Souhaitons que les temps difficiles que nous traversons aient au moins l'avantage de rendre à cette grande dés héritée qu'est la tourbière la justice qui lui est due.

PAUL ROBERT-TISSOT.

la qualité surtout du combustible extrait, c'est inévitable pour une exploitation exigeant une préparation de longue main et qui a dû être faite hâtivement. Mais le branle est donné, espérons que l'effort se soutiendra.

En dehors des mesures pratiques indiquées plus haut, la commission a entendu diverses communications très intéressantes, notamment de M. le lieutenant-colonel Curchod sur l'organisation officielle de l'exploitation.

La première mesure a été la mise sous séquestre par la Confédération des tourbières non ou insuffisamment exploitées, puis la création du syndicat des tourbières suisses, dont le président est M. le conseiller fédéral Schulthess, ayant comme organe technique et commercial la Société suisse des tourbières.

M. Curchod a donné encore quelques indications intéressantes sur le mode d'exploitation limité, sauf de rares exceptions, à l'extraction manuelle et à ciel ouvert, les excavateurs de la Société d'Enteroches ayant émigré. Ce mode d'extraction, pour primitif qu'il soit, aura du moins cet avantage de faire connaître que nos tourbières aussi peuvent fournir de la tourbe-litière, les couches supérieures, fibreuses, de la tourbière fournissant peu de calorique, mais étant par contre excellentes comme litière.

M. le directeur de l'usine à gaz de Vevey a rendu compte des excellents résultats obtenus dans la fabrication du gaz par l'adjonction de la tourbe et de la sciure de bois à la houille.

On a reproché à la tourbe des marais de l'Orbe de détériorer les appareils de chauffage, notamment par la quantité de soufre qu'elle contient. A cette observation qui lui fut faite, M. Curchod répondit que l'analyse chimique de cette tourbe a constaté la présence d'une quantité presque infinitésimale de soufre. Il faudrait donc chercher ailleurs la cause des méfaits dont on l'accuse. Pour notre compte personnel, nous n'avons jamais eu à nous plaindre du coke de tourbe que nous employions en France pour les usages culinaires et qui a un pouvoir calorique double de celui du charbon de bois.

P. R.-T.

113

UN PEUPLE PACIFISTE

ET

SON ÉVOLUTION MORALE

SOUS L'INFLUENCE DE SON ÉLITE

Introduction.

« L'empire allemand extirpe
l'esprit allemand. »
« La puissance abétit. »

NIETZSCHE

Comment le peuple allemand, foncièrement pacifique, en est-il arrivé à ce degré d'orgueil insensé et de folie belliqueuse qui fait l'étonnement du monde entier ?...

Grisé par les faciles victoires de 1866 et de 1870, il s'est, avec une candeur et une naïveté enfantines, bercé de l'illusion que rien ni personne ne devait plus lui résister.

Dès l'enfance, au foyer familial comme sur les bancs de l'école, on l'a nourri et empoisonné de sophismes. La discipline scolaire a pétri et martelé son cerveau docile à toutes les suggestions. On lui a inculqué la conviction indélébile qu'il *est issu d'une race supérieure destinée à dominer le monde, et cela pour le plus grand bien de l'humanité.*

Pour remplir cette mission qu'on lui présente comme divine « tous les moyens sont bons », lui déclare le général Bernhardt dont le bréviaire pangermaniste est distribué dans les écoles

au nom de l'empereur et sur sa cassette particulière. Ce sont les vers enflammés d'Arndt et de Geibel que l'instituteur fait apprendre de préférence à ses écoliers. Dans les solennités, à la fête de l'empereur; ou au jour anniversaire des victoires allemandes, il ne manque pas d'entretenir leur enthousiasme patriotique en exaltant les mérites et la gloire du Vaterland.

En principe, on ne laisse échapper aucune occasion de développer l'orgueil national et impérialiste chez l'enfant allemand ¹. Je m'excuse de citer ici une expérience personnelle qui me paraît typique :

De passage à Stettin et séjournant dans une famille de la bourgeoisie moyenne, je fus, un jour, importuné pendant tout le dîner par les élucubrations d'une fillette de quinze ans.

Elle avait assisté, le matin même, à un cours d'histoire et jugea bon de nous conter, à sa façon, et d'un air de triomphe assez déplacé, les désastres du premier Empire. A l'entendre, la chute de Napoléon I^{er} était due aux exploits du seul Blücher.... De ce fatras incohérent se dégagait l'impression nette que le professeur avait passé comme chat sur braise sur la défaite de Ligny et les humiliations subies par la Prusse. S'il fut question de Wellington, ce fut sans doute pour accentuer le secours efficace que lui apporta le général prussien. Les parents de la jeune fille, loin de lui imposer silence, s'épanouissaient dans un large sourire de satisfaction et d'orgueil. C'était désarmant à force d'ingénuité.

En quittant l'école, le jeune Allemand de la classe cultivée passe soit à l'Académie de commerce, soit à l'Université. Ses professeurs ne cessent de lui représenter que le devoir primordial d'un bon Allemand est de contribuer à l'expansion écono-

¹ En 1891, sur un désir de l'empereur exprimé dans un discours, un décret ministériel réduisait, dans les gymnases et les universités, les heures de grec et de latin pour y substituer des méditations supplémentaires sur l'histoire de la Prusse et du rôle providentiel des Hohenzollern.

Les livres d'étrennes consacrés aux enfants sont en majorité des ouvrages patriotiques. Biographies de Bismarck, Moltke, Guillaume I^{er}, *Les luttes de l'Allemagne*, par Frenzel (*Contre la France, contre Rome, Luites futures*), etc. Voir Victor Tissot, *L'Allemagne casquée*, page 135.

mique de son pays. Il n'aura garde d'oublier ces sages conseils et les mettra en pratique lors du stage obligatoire à l'étranger. On lui apprend que « l'esprit germanique » inaugure l'ère d'un monde nouveau et que la « race allemande, *race supérieure*, doit devenir la race maîtresse. » De toutes façons on exalte en lui le germanisme. La base fondamentale de son éducation repose sur deux idées dominantes : la religion mystique et utilitaire du *Deutschtum* et la subordination absolue de l'individu à l'Etat. Les questions sociales restent lettre morte pour l'étudiant, auquel il est interdit de s'occuper de politique. Il n'a donc aucune peine à s'assimiler les préceptes lapidaires d'un Lamprecht ou d'un Treitschke, qui lui ont insufflé la haine de l'Angleterre après lui avoir appris à mépriser la France. Avec son esprit crédule et docile, son manque presque absolu de faculté critique, il a fait siennes ces orgueilleuses maximes et s'en est imprégné. Ses convictions sont ordonnées, étiquetées, classées comme les fiches d'une bibliothèque. Un exemple cité par la *Revue de Paris* du 15 mars 1915 :

« Vers 1890, défense, par ordre de l'empereur, d'enseigner l'histoire de la Révolution française dans les écoles et les universités jusqu'au jour où il en fait, au contraire, recommander la lecture par le professeur berlinois Max Lenz, mais en la présentant sous certaines aspects comme propre à rassembler le troupeau autour de l'autorité et de la monarchie. »

Au régiment où l'on exige de lui une obéissance passive et absolue, le soldat sent bientôt s'évanouir les derniers vestiges d'individualisme que le régime scolaire a laissés subsister dans son cerveau *organisé* et meublé selon un programme déterminé.



En se basant sur ces données on ne peut donc s'étonner que, dès le début de la guerre, le peuple allemand ait accepté comme parole d'Evangile les déclarations subversives de ses gouvernants. Ceux-ci lui ayant formellement déclaré qu'il a été attaqué par des voisins envieux, il en est d'autant plus indigné qu'il croit dur comme fer à la situation privilégiée qui lui est due dans l'univers de par son droit de *nation civilisatrice*.

Cette dangereuse illusion le grise et l'incite à tous les compromis, à tous les fanatismes.

La déformation mentale que l'on a pu constater dans l'ensemble du peuple allemand s'est tout d'abord révélée chez l'élite politique et intellectuelle. Celle-ci en a été intoxiquée. Les citations textuelles qu'on lira plus loin, notées sans ordre ni parti pris, au hasard de mes lectures, m'ont paru si convaincantes que j'ai jugé superflu de les accompagner de commentaires.

De l'élite, cette sorte d'hypnose a passé aux masses populaires, et les voix plus sensées qui se font entendre parfois au milieu de la clameur générale sont bien vite bâillonnées. Elles restent isolées, et ne sont pas encore parvenues à influencer le courant. Tant que le canon tonnera, elles se perdront dans le tumulte des passions déchaînées. Elles prêcheront dans le désert.

Mais puissent-elles dominer plus tard et chasser le vent de folie qui souffle sur l'Allemagne égarée ! Aux grands maux les grands remèdes ! Seule, l'humiliation de la défaite parviendra peut-être à assagir ce peuple dévoyé, à le rendre à sa mission naturelle qui est : le travail fécond et paisible, les recherches scientifiques, la culture de l'art, l'organisation rationnelle et le perfectionnement des principes vitaux....

Peut être comprendra-t-il alors où l'ont conduit ses mauvais bergers.

J. MARION.

L'ancêtre.

Préceptes de Frédéric le Grand « sur l'art de régner », extraits des *Matinées du roi de Prusse* :

« Sachez qu'en fait de royaume on prend quand on peut, et l'on n'a jamais tort que quand on est obligé de rendre. »

(1^{re} matinée. — *Les origines de notre maison.*)

↓

« Il faut toujours chercher à duper les autres, c'est le seul moyen d'avoir l'avantage. »

(4^e matinée. — *De la politique.*)



« La guerre est un métier où le plus petit scrupule gâterait tout. En effet, quel est l'honnête homme qui voudrait le faire si l'on n'avait pas le droit de faire des règles qui permettent le pillage, le feu et le carnage? »

(2^e matinée. — *De la religion.*)



« La vraie religion d'un prince, c'est son propre intérêt et sa gloire. »

(*Idem.*)



« Dépouiller ses voisins, c'est leur ôter les moyens de nuire. »

(4^e matinée. — *De la politique.*)



« Voulez-vous passer pour héros, approchez hardiment du crime ; voulez-vous passer pour sage, contrefaites-vous avec art. »

(4^e matinée. — *Dans les plaisirs.*)



« Je tournais la tête à toutes les puissances ; tout le monde se crut perdu si l'on ne savait pas remuer les bras, les pieds et la tête à la prussienne.

(5^e matinée. — *De la politique d'Etat.*)



« Quand la Prusse, mon cher neveu, aura fait sa fortune, elle pourra se donner un air de bonne foi et de constance qui ne convient tout au plus qu'aux grands Etats et aux petits souverains. Je vous ai dit, mon cher neveu, que qui dit *politique* dit presque *coquinerie*, et cela est vrai. »

(*Idem.*)



« Attachez-vous surtout à ceux qui ont le talent de s'exprimer en termes vagues ou en phrases louches et renversées. Vous ne feriez même pas mal d'avoir des médecins et des serruriers politiques, ils pourraient quelquefois vous être d'une grande utilité. Je connais par expérience tous les avantages qu'on en peut tirer. »

(*Idem.*)



« Comme nos aïeux se firent chrétiens dans le neuvième siècle pour plaire aux empereurs, luthériens pour prendre le bien de l'Eglise, réformés dans le seizième siècle pour plaire aux Hollandais dans la succession de Clèves, nous pourrions bien nous rendre indifférents pour maintenir la tranquillité de nos Etats.

(2^e matinée. — *Pourquoi nous changeâmes de religion.*)



« La France est l'ennemie naturelle et la déprédatrice de l'Allemagne. »

(*Secrets et mystères de la cour de Prusse*, par Voltaire.)



« Tous ceux qui ont affaire à une grande foule mélangée, pour lui imprimer une direction, une forme, seront forcés de recourir parfois à des impostures. Ce système du merveilleux semble décidément fait pour le peuple. On n'abroge une religion ridicule que pour en introduire une plus absurde. »

(Frédéric le Grand à d'Alembert. Voir René Lote,
Du christianisme au germanisme, p. 204.)



« Quand c'est notre avantage d'être juste, soyons-le ; s'agit-il de tromper, soyons des coquins. »

(Lettre au ministre d'Etat Podzwill ¹.)

Le maître.

DISCOURS DE GUILLAUME II

« Pas de pardon ! pas de prisonniers ! vous agirez à votre gré, ô soldats allemands, à l'égard de ceux qui tomberont entre vos mains. Comme il y a mille ans, les Huns, sous leur roi Attila, conquièrent un renom qui dure encore et qui remplit de terreur, ainsi l'Allemagne saura se montrer en Chine si violente que

¹ On sait que les préceptes de Frédéric le Grand ont eu une grande influence sur le jugement de Guillaume II, qui professe une admiration profonde pour cet ancêtre glorieux.

jamais plus un Chinois n'osera contempler un Allemand en face. »

Bremerhaven, 27 juillet 1900. Aux troupes partant pour la Chine.



« Il n'y a qu'un maître dans ce pays : c'est moi et je n'en tolérerai point d'autre. Il n'y a qu'une loi et c'est la mienne ; il n'y a qu'une volonté et c'est la mienne !... »

» Pour vous, il n'y a qu'un ennemi, et cet ennemi c'est le mien. Etant donnés les troubles socialistes actuels, il peut advenir que je vous commande de fusiller dans la rue les membres de votre propre famille, vos frères, vos propres parents, ce dont Dieu nous garde, mais alors vous devrez m'obéir sans murmurer. »

Aux recrues de Potsdam, 23 novembre 1891.



« Réjouissez-vous donc de la patrie allemande telle qu'elle est, et soyez convaincus que le Dieu des armées ne se serait pas donné tant de peine pour la patrie s'il ne lui réservait une tâche grandiose. *Nous sommes le sel de la terre !* »

Brême, 22 mars 1905.



« Je consacre cette pierre à l'avenir de notre patrie allemande. Puisse-t-elle, dans les temps futurs, par l'action commune des princes et des peuples, de leurs armées et de leurs citoyens, devenir aussi puissante, aussi fortement unie, aussi extraordinaire que l'Empire romain universel, afin qu'on dise dans l'avenir : « Je suis citoyen allemand », comme on disait autrefois : « Je suis citoyen romain. »

11 octobre 1900, en posant la première pierre du musée romain de Saalburg.



« Dieu nous a appelés à civiliser le monde ! »

Au moment de s'embarquer pour Tanger, le 30 mars 1905.



« Il n'y a plus que le peuple allemand qui soit appelé à défendre, avant tout, à cultiver et à développer les grandes idées.

» Notre peuple allemand sera le bloc de granit sur lequel le bon Dieu pourra terminer l'édification de son œuvre de civilisation du monde. »



« Le devoir d'un empereur est de maintenir la paix et j'y suis résolu... mais je ne laisserai pas toucher à mes provinces de l'est. Celui qui essaierait de le faire verrait que ma force et ma puissance sont des rochers de bronze.... »

Kœnigsberg, 1890. Centenaire de l'université.



« J'écraserai quiconque me désobéira ! »

5 mars 1890. Ouverture de la diète de Brandenburg.



« L'arrogance polonaise nous opprime. Je me vois obligé d'adresser à mon peuple un appel qui le mettra en garde contre le polonisme. Il s'agit de défendre la civilisation allemande menacée. »

Marienburg, 5 juin 1902.

Les chefs politiques et militaires.

« La république est proclamée à Paris ; c'est à voir si elle se maintiendra et comment elle se développera. Mon désir serait que nous laissions ces gens mijoter un peu dans leur sauce et que nous nous installions dans les départements conquis avant d'avancer plus loin. Si nous avançons trop tôt, nous empêcherons par là qu'ils se brouillent entre eux. »

Bismarck, *Correspondance*, traduite par Schrœder-Bruck Gilbert.
Paris, Tissandier.



« La comtesse de Bismarck se porte tout à fait bien maintenant. Elle souffre pourtant encore un peu de sa haine féroce contre les

Gaulois. Elle voudrait les voir tous morts, jusqu'aux enfants en bas âge, qui ne sont pourtant pas responsables d'avoir d'aussi abominables parents. »

(*Idem.*)



« Si j'étais militaire et revêtu d'un commandement, je traiterais avec ménagement les habitants qui sont restés dans leurs demeures, mais je considérerais les maisons et les meubles de ceux qui auraient fui comme celles de déserteurs et je les saisirais. Si je parvenais à m'emparer des fuyards, je leur enlèverais leur vache et tout ce qu'ils auraient emporté en les *accusant de l'avoir volé* et caché dans les bois. Il faut fusiller, il faut pendre, il faut brûler. »

Bismarck, *Propos de table*, 17 janvier 1871.

(Voir Tissot, *L'Allemagne casquée.*)



« Tant que tu ne seras pas le plus fort, aie l'air de te soumettre, mais arrange-toi pour devenir, au plus vite, le plus fort, et frappe ! »

Bismarck, *idem.*



« Le peuple allemand a une haute mission, mais il ne pourra atteindre son but qu'en développant sa force militaire au plus haut point. »

Bernhardi, *La guerre d'aujourd'hui*, 1912, p. 485.



« La Triple Entente doit être écrasée, la France humiliée, ramenée à la position secondaire qui correspond à sa vitalité moindre. Toutes les routes qui peuvent mener politiquement aux fins voulues par l'Allemagne sont barrées. »

Bernhardi, *Unsere Zukunft*, ch. X.



« Le droit ordinaire se voit, il est vrai, souvent violé par la politique. Mais le droit n'est jamais absolu ; c'est une création humaine et, comme telle, imparfaite et variable. »

Bernhardi, *L'Allemagne et la prochaine guerre*, p. 44.



« La morale chrétienne est personnelle et sociale et ne peut jamais, de sa nature propre, devenir politique. »

Idem, page 21.



« Jamais religion ne fut plus une religion de combat que la religion chrétienne. »

Idem, page 22.



« La guerre est non seulement une nécessité biologique ; c'est une exigence morale et, comme telle, un problème indispensable de la civilisation. »

Idem, page 16.



« La culture du peuple allemand est la plus parfaite et son développement n'est pas achevé. Pour faire reconnaître les droits de sa culture, il doit accroître son pouvoir. C'est pourquoi il ne pourrait admettre la souveraineté d'une cour internationale d'arbitrage. Cette dernière entraverait le progrès des Etats forts au profit des nations décadentes. »

Bernhardi, *Unsere Zukunft*. Résumé, ch. V.



« Le gouvernement doit avoir à sa disposition une presse forte et populaire et s'en servir pour soutenir un point de vue en toute fermeté et en toute franchise....

» *Il doit tout mettre en œuvre pour maintenir un esprit guerrier et faire comprendre au peuple l'objet et la tâche d'une politique à larges vues. »*

Bernhardi, *L'Allemagne et la prochaine guerre*, p. 265.



« Nous autres Allemands, nous avons à remplir une mission civilisatrice... nous ne pourrons la réaliser que par les armes. »

Idem, page 268.



« Le génie allemand embrasse tout ce qui est humain. »

Idem, page 60.



« C'est en creusant l'histoire des guerres que l'officier se défendra contre les idées humanitaires exagérées qu'il se rendra compte que la guerre comporte une certaine rigueur et, bien plus, que la seule véritable humanité réside souvent dans l'emploi sans ménagements de cette rigueur. »

Kriegsbrauch im Landkriege, page 3.



« Tout effort militaire est personnel avant tout. Il suppose l'affirmation totale du caractère individuel. Il exige que le combattant qui fournit cet effort *soit affranchi totalement des entraves d'une légalité gênante* et de toutes parts oppressive. Violence et passion, voilà les deux leviers principaux de tout acte belliqueux, et, disons-le sans crainte, de toute grandeur guerrière. »

Von Hartmann, *Deutsche Rundschau*, t. XIII, p. 122.



« La détresse, la misère profonde de la guerre ne doivent pas être épargnées à l'Etat ennemi. Il faut que le fardeau soit et demeure écrasant. La nécessité de l'imposer résulte de l'idée même de la guerre nationale. »

Idem, t. IV, page 117.



« Quand la guerre a éclaté, le terrorisme devient un principe militaire nécessaire. »

Von Hartmann, *Deutsche Rundschau*, t. IV, p. 117.



« On ne saurait introduire dans la philosophie de la guerre un principe de modération sans commettre une absurdité. »

Clausewitz, *Vom Kriege*, t. I^{er}, p. 4.



« La guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à accomplir notre volonté. Dans l'emploi de cette violence il n'y a pas de limites. »

Idem, t. I^{er}, page 3.



« Le pays souffre, Lodz est affamé. Cela est déplorable, mais cela est bien. On ne fait pas la guerre avec du sentiment. Plus la guerre est impitoyablement menée, plus elle est humaine au fond. Car elle prendra fin beaucoup plus vite. »

Hindenburg, *Berliner Tagblatt*, 20 novembre 1914.



« Que le roi soit à la tête de la Prusse, la Prusse à la tête de l'Allemagne, l'Allemagne à la tête de l'univers ! »

Bülows Reden, t. II, p. 34.



« De même que ce vaisseau est supérieur à tous ceux qui sillonnent les mers, de même, pour tout Allemand, l'Allemagne sera au-dessus de tout, au-dessus de l'univers. »

Bülows Reden, t. I^{er}, p. 101,

(Lors de l'inauguration du *Deutschland*, 10 janvier 1900.)



« Le droit des gens devra se garder de paralyser l'action militaire en lui imposant des entraves. »

Von Hartmann, *Deutsche Rundschau*, t. XIII, p. 119.



« Les traités que les belligérants ont conclus entre eux perdent leur valeur juridiquement astreignante, dès que la guerre a éclaté. »

Général von Blume, *Vom Kriege 1867*, t. I^{er}, p. 6.



« En cas de défaite et à la veille de l'invasion, se livrer à tous les actes d'hostilité, sans souci du commandement ou de l'uniforme. Chaque citoyen est tenu de repousser l'ennemi avec les armes dont il peut disposer, quelles qu'elles soient ; nuire à l'ennemi par tous les moyens possibles, combattre l'ennemi en bataille, inquiéter ses derrières, couper ses communications, couper ses chemins ou sa retraite ; le tenir sans cesse en éveil, intercepter

ses communications, ses approvisionnements ; enlever ses ambulances, etc....¹. »

L'interprète militaire (Zum Gebrauch im Feindesland), par le capitaine von Scharfenort, professeur à l'Académie de guerre. Berlin, 1906. (Cité par la *Gazette de Lausanne*, 7 février 1915.)



« Ne soyons pas des enfants ; comprenons virilement le rôle de l'épée ; ce rôle vient de Dieu ; la guerre est aussi nécessaire à l'homme que le boire et le manger. »

Bernhardi, *Unsere Zukunft*, p. 57.



« La dynastie et les Etats autrichiens nous sont complètement indifférents ; nous n'avons qu'un espoir et qu'un vœu : la désagrégation de cet Etat, afin que le peuple allemand d'Autriche puisse mener une existence glorieuse sous la protection des Hohenzollern. »

Déclaration du député Franks Stein au Reichstag, le 15 mai 1906. (Voir Andler, *Pangermanisme*. Paris-Lausanne, Payot.)



« Quand cette vieille Autriche *crèverait*, nous ne verserions pas une larme sur le cadavre du monstre.... »

Déclaration du député socialiste Daszinski au Reichstag, le 25 septembre 1903.

J. MARION.

(*La fin prochainement.*)

¹ Tous ces actes sont jugés criminels si c'est l'ennemi qui les accomplit, et sont punis par l'incendie, le meurtre et des amendes disproportionnées. (J. M.)



CHRONIQUE ITALIENNE

Se modérer, ne pas s'abstenir. — Les événements de mai et de juin. —
Domenico Oliva. — Un livre de Luigi Pirandello. — Autres ouvrages.

Il m'est arrivé, plus d'une fois, de lire ou d'entendre l'objection suivante : « Nous appartenons à un Etat resté en dehors de la guerre. Vaquons — un peu plus difficilement qu'à l'ordinaire — à nos occupations journalières. Vivons — avec un peu plus de peine et de dépense — la vie d'hier.... Nous n'avons donc aucun droit d'aiguillonner ni d'attiser la fureur réciproque des belligérants. Exprimer des vœux pour que les uns écrasent les autres, fêter telle ou telle victoire sanglante, ce sont là des péchés non pas tant contre la neutralité que contre la discrétion. Que les non-combattants se gardent de montrer la passion des combattants ! Que ceux qui se trouvent en lieu sûr bénissent Dieu ou la chance, qu'ils cherchent à porter secours aux souffrants et qu'ils se gardent bien de souffler sur le feu ! On peut attiser un brasier ordinaire en se tenant à distance et en maniant le soufflet ou les pincettes ; mais il n'est permis d'attiser le brasier de la guerre qu'en y mettant ses propres mains sans les protéger.

Sans doute, il y a du juste et du vrai dans cette mise en garde. Rien n'est plus déplaisant qu'une certaine violence verbale, facile et sans danger. Peu de figures sont aussi ridicules et aussi antipathiques que celles de gens qui, sans payer de leur personne, s'érigent en juges ou morigènent autrui. A nous, peuple vivant dans la paix, incombe donc un devoir solennel de sérieux, de retenue, je dirais presque de pudeur. Mais aussi, et davantage, un devoir de vigilance pour ne pas nous laisser glisser, de ces régions, dans le borbier de l'indifférence spirituelle, de l'indifférence morale. Le domaine de la discrétion

touche à celui de l'inertie ; il n'existe pas de marques visibles montrant où finit un territoire et où commence un autre.... Il faut savoir bien lire sur la face de ces prêcheurs de prudence et de modération, qui tous sont loin de posséder ces consciences délicates qu'on voudrait nous faire accroire. On trouve parmi eux des gens aimant une existence tranquille ; on y trouve des adversaires hypocrites non pas de notre passion, mais de l'idée qui la détermine. On trouve (le cas est des plus fréquents) des individus peu aptes à comprendre les phénomènes humains : incapables de saisir l'unité de la vie politique universelle, obstinés à croire que tout Etat possède en lui-même, non pas peut-être tout le blé et tout le fer dont il a besoin, mais certainement toutes les raisons idéales et morales de son existence. On trouve....

Mais laissons là cette liste d'abstentionnistes variés. Qu'ils soient peu ou beaucoup, ils n'ont qu'une chance relative de succès, car la force de se frayer une voie manque toujours aux doctrines négatives, surtout dans les heures de lutte. Nous continuerons par conséquent à frémir, à palpiter, à nous exalter, à vivre de toute notre âme cette heure gigantesque de passion. La pensée de notre destinée, jusqu'ici pacifique, nous imposera une modération digne dans nos manières, mais aucune renonciation à nos principes. Nous sortirons de la tempête plus ou moins irrités ou divisés. Mais les divergences existaient déjà auparavant, bien qu'elles fussent demeurées inaperçues ou seulement cachées sous une frondaison de phrases. Et puis, de toutes façons, il sera plus aisé et plus beau de nous réconcilier après une épreuve pénible de nos différends qu'après un énervant simulacre de concorde à tout prix....

— Mais ceci ne touche que très indirectement au sujet de mes chroniques. Je devrais et je voudrais parler de ces journées de mai qui signifient non point seulement l'ennemi refoulé de positions formidables, ses plans bouleversés, une foule de prisonniers, et une avance notable sur le chemin de Trieste, mais aussi une riposte magnifique à ces gens qui se défient éternellement des choses d'Italie, ces gens qui, de semaine en semaine,

baissaient toujours davantage la tête en disant : « Quand ces Italiens bougeront-ils donc ? Nous avons passé mars.... Voilà avril écoulé.... Nous sommes presque à la fin de mai.... »

Mais avant que mai eût fini, les Italiens ont bougé, et comment ! Pendant plusieurs jours, grand concert de louanges dans tous les journaux de l'Entente ; les bulletins de Cadorna à la place d'honneur ; l'attention anxieuse de toute l'Europe tournée sur l'Isonzo. Après quelques jours, un silence mécontent, le silence de gens pensant, s'ils ne le disent pas : « C'est donc tout ? » Après quelques jours, de nouveau, dans les journaux français, dans les journaux anglais, les traditionnels articles de saison morte : comment pourrait se présenter la future répartition de l'Europe, comment on pourrait hâter la fin de la guerre, comment on pourrait interpréter dans un bon sens la formule de ces chers « idéalistes » russes : « Ni annexions, ni indemnités. » Qu'on nous laisse faire ! La France recevra l'Alsace-Lorraine à titre de restitution : pour le reste, d'accord avec les Russes. De Trente et de Trieste, pas même un mot. Somme toute (quelqu'un a suggéré cette idée) ne serait-il pas opportun de chercher à s'entendre avec ce jeune empereur Charles, si doux, si disposé à faire la paix, pourvu qu'on lui laisse les frontières d'antan ?

Or voici survenir les journées de juin : la furieuse contre-offensive autrichienne, déchaînée contre les nouvelles positions, soutenue et alimentée par les armes, et les soldats enlevés au front russe où, pour le moment, les belligérants ne s'offrent plus du fer et du feu, mais bien des propos philosophiques d'une part et des bouteilles d'eau-de-vie d'autre part. Et, malgré tout, les Italiens soutiennent le terrible choc, contraignent une fois de plus l'Autriche à enfler grotesquement les nouvelles publiées par ses bulletins, supportent avec persévérance et succès une part importante du poids énorme qui pèse plus lourdement sur les épaules des Etats occidentaux.... Ils avaient donc tort, ceux qui n'ont jamais cessé de murmurer parce que l'Italie n'envoyait pas de nombreuses troupes pour combattre ailleurs. Il avait raison, Cadorna, de vouloir garder sous main toutes les

forces d'Italie. Il ne s'agissait pas de tailler dans la grande guerre une petite guerre personnelle et séparée. Ce n'était pas de l'égoïsme sacré, — ô Salandra, *di quanto mal fu madre*, non pas la guerre voulue par toi, mais la phrase malheureuse par laquelle tu l'as discréditée par anticipation ! — mais c'était évoluer avec précision les nécessités et connaître exactement l'état d'âme autrichien. Car l'Autriche, de tous ses ennemis, hait surtout l'Italie et serait peut-être prête à sacrifier tout le reste pour assouvir sur cette nation sa soif exaspérée de vengeance. Et si l'Italie, par complaisance ou vanité, consentait à affaiblir son front pour affirmer sa présence ailleurs, il est probable, sinon certain, que l'Autriche en profiterait rapidement. Avec quels avantages pour la cause commune, chacun se l'imagine facilement....

Somme toute, on peut, me semble-t-il, assurer que les derniers événements si importants ont prouvé la justesse des raisons et des idées directrices italiennes, comme aussi le tort de certains préjugés ou de certaines idées préconçues qui règnent dans les autres pays. Il est aussi sûr qu'un avenir prochain détruira, l'un après l'autre, les théories bien connues (qui ont germé de nouveau, tout récemment, en France et en Angleterre, telle, après une averse, une plante de chiendent mal arrachée) sur l'opportunité de maintenir intact l'empire autrichien. Contre le péril slave, disait-on une fois ! Contre le péril germanique, dit-on maintenant, avec une ingénuité ou une hypocrisie plus évidentes. La rude violence germanique sera utile, sur ce point-là, pour détruire ce nouveau préjugé funeste, pour réduire au silence les banquiers intéressés et assagir les gens qui se font des illusions. Lorsqu'il apparaît, comme on le voit chaque jour mieux, que l'Autriche est liée à l'Allemagne pour la vie et pour la mort, lorsqu'on sent que l'Autriche, par le jeu de ses traditions impérissables et aussi, en partie, par la force des choses, ne pourrait jamais trouver d'autre formule que celle d'une tyrannie policière pour tenir liée cette confusion de races, qu'il n'y a par conséquent pas d'autre solution, sauf celle consistant

à accorder à ces peuples la liberté absolue de disposer de leurs propres destinées, — alors on cessera, du côté des Alliés, d'agacer par des élucubrations faciles et absurdes l'esprit de l'Italie, laquelle se sent offensée dans les raisons fondamentales de sa guerre.

Et l'Autriche devra se contenter de quelque platonique défenseur genevois qui, faute de mieux, démontrera la raison d'être de l'empire danubien au point de vue suisse.

— Qui s'arrête à compter les morts, pendant ces temps tragiques? La vie a aujourd'hui, plus que jamais, l'aspect d'un océan déchaîné : lames déferlées, crêtes écumantes, une suite d'énergies, si impétueuses et si continues qu'elles empêchent de voir les abîmes ouverts sous les flots et presque d'y penser....

Mais ma comparaison ne cadre pas, car, en vérité, nous possédons encore la faculté de sentir le vide laissé par certaines figures nobles et chères, disparues tandis que la tempête continuait à faire rage.... La figure de Domenico Oliva, par exemple. C'était un des esprits les plus riches, généreux et austères que j'ai rencontrés. Un de ceux (je le dirai en me servant d'une de ses phrases) dont la connaissance fait aimer le genre humain. Homme politique, il gardait dans ses propos et dans ses gestes une fierté, une droiture, qu'on pouvait prendre pour de l'aigreur et de l'intolérance (comme cela paraissait parfois aux ignorants ou à ceux qui se tenaient à distance). « L'Etat, affirmait-il, doit être avant tout une forme supérieure d'énergie. » C'est pourquoi, durant les dix dernières années du siècle écoulé, lorsque le socialisme semblait être à la veille d'un triomphe sanglant, que les doctrines de Karl Marx avaient trouvé de très nombreux adeptes ou sympathisants dans la jeunesse universitaire et dans tous les rangs des gens cultivés, — c'est pourquoi il combattit énergiquement les pernicieuses utopies dans l'*Idea liberale* de Milan. En 1898, après les violentes journées de mai, il accepta et occupa pendant quelques années la direction du *Corriere della Sera*. Plus tard, quand la passion de la patrie, la foi ardente dans ses destinées, la volonté déterminée d'en hâter la réalisation, la haine contre l'action dissol-

vante des partis extrêmes, contre l'inertie déprimante des conservateurs vieux style, contre l'activité trouble des factotums de M. Giolitti, prirent l'étiquette et le caractère de nationalisme, Domenico Oliva fut un des premiers et des plus fervents adeptes de la formule nouvelle. C'est ainsi qu'il eut la direction de l'*Idea nazionale*, l'organe, comme on sait, du parti nationaliste italien.

Mais Domenico Oliva savait réunir et alterner l'intelligence et l'amour de l'art avec les soucis et les luttes de la politique. Dans ses articles sur les œuvres littéraires et dramatiques, envoyés au *Corriere della Sera*, au *Giornale d'Italia* et ailleurs, il montra, mieux que dans ses propres écrits, la sincérité et la promptitude de ses vues, la finesse de ses critères, l'élégante richesse de son style pour exprimer ses jugements dans toutes leurs nuances et gradations. Il parvint à acquérir beaucoup d'autorité, malgré l'absence de ces bases doctrinaires et de ce bagage philosophique considérés dès lors comme indispensables à tout critique littéraire. Mais la sensibilité artistique, qui vaut plus que toute sagesse, suppléait généreusement, et aussi ce courant de chaude sympathie, cette absence de jalousie, ce désir de trouver dans tout livre et dans tout drame nouveau quelque chose de beau, voire de très beau. Non pas qu'il fit l'éloge de chaque chose : il blâmait aussi, et sévèrement, avec sa bonhomie gracieuse, empreinte parfois d'un peu de malice. Mais jamais, même dans ses critiques les plus défavorables, on ne trouvait trace de cette joie fielleuse avec laquelle certains critiques s'obstinent à déchirer tout ce qui passe à portée de leurs crocs. Il savait que, pour comprendre n'importe quoi, un minimum d'amour gratuit est nécessaire ; voilà pourquoi les jeunes critiques de la dernière manière, qui appliquent plutôt la méthode du mépris gratuit, le tenaient en fin de compte pour un homme bon, à l'abord facile.... Puis survint la guerre, et la critique littéraire, sereine ou tourmentée, passa en seconde ligne, comme tant d'autres choses. Mais la guerre finie, dans cette période de nationalisme intensif que j'ai déjà signalée comme devant très probablement arriver, quand tous

les Italiens se sentiront guéris de l'absurde divertissement qui consiste à se déprécier soi-même, quand le critique renoncera à la tâche stupide de prouver que chaque livre, chaque drame, chaque tableau italien ne vaut rien en regard de la moindre bagatelle étrangère, l'exemple de Domenico Oliva portera des fruits : son austérité bienveillante, sa disposition à reconnaître les valeurs réelles, sa foi dans les dons aussi bien artistiques que littéraires de la race italienne.

— Par exemple, un livre comme le recueil de nouvelles que Luigi Pirandello a publié tantôt sous le titre *E domani, lunedì...* (Milan, Trèves) mériterait, si nous étions déjà en temps de paix, bien mieux qu'un éloge passager et de rapides sondages. Luigi Pirandello en est désormais à son douzième volume : nouvelles, romans et aussi quelques vers. On ne peut affirmer que son nom soit obscur. Bien au contraire. Mais l'estime qu'on lui porte est mesurée et circonspecte : elle a l'air de craindre de franchir la limite. On admet, certes, que Pirandello est un conteur original, exquis, parfois puissant, toujours intéressant, mais on le dit le moins possible. On parle plus souvent et plus volontiers d'autres écrivains moins personnels : peut-être précisément parce que les hommes — et par conséquent aussi les critiques — préfèrent décerner le mérite plutôt que de le reconnaître, hausser quelqu'un au rang d'idole plutôt que de s'incliner devant celui qui s'est élevé par ses propres forces.

Pirandello est une singulière nature d'artiste, d'un genre peu commun dans la littérature italienne. Sur un fond de mélancolie désolée, il déploie, comme dans l'œuvre de certains écrivains du Nord, sourires et plaisanteries, fantaisies et bizarreries, d'une invention parfois admirable, d'un effet irrésistible. Une végétation fort riche, sans doute parfois un peu trop touffue et gracieuse pousse dans les bas-fonds ténébreux de son pessimisme. En somme, il appartient à la famille des humoristes. Mais c'est un humour incomparable que le sien ; un humour qui se soutient sur les ailes d'une imagination des plus vivaces et qui prend une consistance musculaire dans la solide matière narrative, laquelle se laisse rarement envahir par les divagations philoso-

phiques. L'horreur de certains états d'âme, la cruauté de certaines destinées sont rendues, dans quelques nouvelles de ce dernier recueil, de manière à faire frémir ou à faire pleurer. Mais aucune obscurité d'origine étrangère ne pèse sur ces malheurs infinis : les larmes scintillent sous le plus beau soleil méditerranéen, l'angoisse s'exhale dans un air clair et sonore. Et, parce que ce n'est pas un contraste voulu, mais naturel, il en découle des effets puissants dans leur étrangeté.

— Plusieurs volumes remarquables ont paru pendant la dernière saison : un roman, se déroulant encore en Sardaigne, mais vivant et frais, de Grazia Deledda : *La via del male* (Milan, Trèves); un roman d'une autre femme de lettres illustre, M^{me} Neera : *Crepuscoli di libertà*, où l'on évoque des personnages et des scènes du *Risorgimento*. Giuseppe Lipparini, poète aux tendances parnassiennes (du moins jusqu'à hier) publie un recueil complet de ses poèmes de 1898 à 1913, sous le titre *Le foglie dell' alloro* (Bologne, Zanichelli). Le vers, ample et harmonieux, rappelle souvent le D'Annunzio d'avant les *Laudi*. On trouve plus d'originalité et de poésie dans les deux derniers chapitres du recueil : *I canti di Melitta* et *L'ansia*, où domine la métrique « barbare », celle que Carducci façonna en reproduisant le vers antique.

Notons entre tous un ouvrage posthume de Guido Gozzano : *Verso la cuna del mondo* (Milan, Trèves). Le poète si original y réunit les impressions, les visions, les méditations du long voyage et du long séjour qu'il fit en Inde il y a quelques années. Ce n'est point, comme d'aucuns pourraient le supposer d'après le titre, la tentative de retracer, à travers cet immense et mystérieux pays, les raisons primitives de notre être et de notre vie. Gozzano avait l'intelligence, plus peut-être que la passion des grands problèmes. Il survolait, tel un de ces admirables papillons qui faisaient ses délices, les abîmes les plus terribles, avec des palpitations douces et ondoyantes, sans vertige. « Vraiment, dit-il quelque part, je ne pensais pas trouver si intacte l'Inde fabuleuse, avec les formes connues dès notre enfance par les gravures et les écrits. Je suis en revanche déçu

dans mon attente philosophique, dans mon amour pour la plus grande religion qu'ait exprimée l'humanité devant son effroi de devoir naître, de devoir mourir. »

Mais les pages (et c'est la majeure partie du volume) où Gozzano nous décrit le spectacle de ces forêts, de ces déserts, de ces monuments, de ces cités mortes et de ces cités vivantes, de Bombay, de Ceylan, de Goa la *dourada*, d'Agra, de Giaipur, d'Haiderabad, sont parmi les plus colorées et les plus suggestives que je connaisse. Pages admirables aussi parce que Gozzano réussit à nous éblouir, à nous enivrer, à nous étourdir, à nous faire revivre ces choses extraordinaires sans jamais abandonner le ton simple et paisible de son récit, sans jamais hausser sa chère voix un peu étouffée.

L'ouvrage contient une remarquable préface de G. A. Borgese. Elle a le mérite rare de ne pas exagérer les qualités du livre, de telle sorte que, la lecture terminée, nous sentons que l'œuvre dépasse de beaucoup l'attente éveillée par celui qui l'a présentée.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE ANGLAISE

Les forces du travail et du socialisme sont en branle dans l'Europe entière et le Royaume-Uni ne fait pas exception. Mais ici les causes d'agitation sont différentes. La révolte contre les chefs des Trade-Unions, qui a fini par la grève des mécaniciens, fut un triste aveu d'impuissance de la part des travailleurs. Car l'abandon des vieilles règles des Trade-Unions n'était pas l'essentiel en cette occurrence et une révolte contre la soumission temporaire à des conditions inusitées montre au monde combien l'ouvrier dépend encore de ses béquilles d'avant la guerre. A part l'énervement physique dû à un travail prolongé sans vacances et à l'arrivée soudaine des chaleurs, le mouvement ouvrier

anglais provient entièrement d'un sentiment de suspicion et de méfiance. Car ce ne sont pas, de beaucoup, les classes ouvrières qui ont le plus à souffrir. Femmes et enfants y sont mieux vêtus et nourris qu'auparavant, ainsi qu'on a pu le voir lorsqu'ils se sont déversés comme de coutume le lundi de Pentecôte à Hampstead Heath. Mais la grève est passée et il n'y a guère à en craindre le retour si le gouvernement tient un peu plus compte de la classe qui a la part du lion dans le rude travail imposé par la guerre.

La question d'Irlande a fait un pas de plus. Il était clair que le premier ministre travaillait derrière la scène à élaborer un projet qui donnât satisfaction à la fois à l'Ulster et au parti nationaliste et, en effet, on a vu surgir une offre de franc partage pour une période de cinq ans ou de réunion d'une convention. La proposition de partage, jugée d'abord séduisante, a perdu peu à peu de ses partisans, si bien qu'elle n'a plus guère pour elle qu'une petite, mais influente section de l'Irlande unioniste. M. Redmond l'a rejetée et s'est déclaré pour la convention. Là en était la question quand le « premier » l'a présentée au parlement. Les unionistes irlandais avaient évidemment fait un faux pas en refusant une convention et leur attitude à la Chambre des communes a prouvé qu'ils étaient revenus à des idées plus sages. Lord Lansdowne a parlé contre le partage et sir Edward Carson ne l'a approuvé que sous réserve. Le plan de M. Lloyd George est de convoquer une convention de vrais représentants de l'Irlande, désignés soit par nomination, soit par délégation, pour discuter et établir un projet de constitution. Si l'on arrive à une entente solide, le gouvernement acceptera la situation et la sanctionnera par une loi.

Ce plan, à première vue, est si raisonnable que beaucoup de gens ont félicité le premier ministre de son adresse. Il est clair que l'odieuse situation actuelle ne peut plus servir d'argument contre lui, puisqu'il a invité les parties intéressées à résoudre la question elles-mêmes. Car l'offre de convention est faite sans restriction ; pourvu que leur accord soit réel, il est moralement engagé à le sanctionner. Le soupçon de manœuvre adroite s'éva-

nouit à l'examen puisqu'aucune autre solution ne présentait le même caractère d'équité. Tout dépend maintenant de l'Irlande elle-même ; mais le pays est encore divisé : Sinn Fein a trouvé un second candidat et persiste dans son endurcissement, bien qu'il soit difficile de comprendre comment il peut justifier son attitude hostile à une convention purement irlandaise. Celle du bloc catholique n'est pas commode à définir. On put croire d'abord que le gros de la hiérarchie y était aussi opposé ; mais cela ne semble plus être le cas. L'archevêque Walsh préconise, une sorte de *home rule* colonial qui n'est encore qu'ébauché. Et l'Ulster, qui fut considéré si longtemps comme un ardent foyer d'opposition, ne se montre plus si homogène. Le moment est des plus propices et il faut espérer qu'on ne le laissera pas passer sans agir. On a déjà beaucoup ergoté sur les candidats possibles à la présidence. Les noms de plusieurs hommes admirables ont été mis en avant, entre autres ceux du général Smuts et de M. Asquith. Mais ni l'un ni l'autre ne sont Irlandais et il ne faudrait pas risquer de compromettre tout le projet pour la satisfaction d'avoir un chef décoratif.

Le général Smuts a fait quelques discours. En vérité, ce ne sont pas les discours intéressants qui ont manqué ces derniers temps ; mais le général s'est emparé de l'imagination populaire, soit qu'il adresse de graves et amicales paroles à la Russie démocratique, soit qu'il esquisse les plans d'une ligue des nations, il semble avoir le don, plus que tout autre homme d'Etat, de donner la note juste du moment. Son speech au meeting de la Société pour la ligue des nations a été le plus suggestif de tous les bons discours qui ont été prononcés à cette occasion. Il a insisté pour que le cadre de la Ligue fût élastique, afin de pouvoir se plier à des arrangements suivant les conditions nouvelles qui peuvent se présenter. Lord Bryce présidait et l'archevêque a appuyé le général. Le lord-chancelier et lord Hugh Cecil ont parlé aussi de façon très impressionnante. On pourra voir, à cette brève énumération, que la réunion ne fut nullement pacifiste, ni anormale. Et c'est précisément ce qui a fait sa valeur. On a vu pour la première fois de graves hommes d'affaires dis-

cuter la question à un point de vue aussi pratique que l'est notre lutte au front occidental. On a ainsi instauré l'idée que la Ligue des nations est un des points qui doivent figurer au programme du futur traité de paix.



La loi de réforme électorale a été votée en seconde lecture par 329 voix contre 40, et 6 millions de femmes vont pouvoir voter. Ce n'est pas, en effet, la question du suffrage féminin qui a soulevé des objections, mais celle de la représentation proportionnelle. Et, si celle-ci est acceptée, elle ne sera appliquée qu'avec beaucoup de ménagements. Il y a naturellement un certain nombre de difficultés à surmonter dans le système proportionnel. Que ferions-nous, par exemple, en cas de mort ou de retraite dans un collège de trois ou cinq membres ? La méthode continentale qui permet, sur des listes d'élus, de faire des substitutions sans s'adresser de nouveau aux électeurs me paraît contraire à notre caractère national, et ce serait un gaspillage de temps et de peine que de chercher à résoudre de semblables questions si la loi de réforme envisage la représentation proportionnelle comme une expérience dangereuse. Pour le moment, il n'est pas même certain qu'elle pût passer et le *bill* sera sûrement voté tel qu'il a été présenté.



M. H. G. Wells a trouvé un Dieu. A la fin de *Monsieur Britling y voit clair*, il avait montré des signes de conversion, et maintenant il nous donne l'apologie qu'on attend habituellement de tout nouveau converti. Dans *Dieu, le Roi invisible* il expose en détail, avec une scrupuleuse conscience, sa dernière découverte. Son Dieu n'est pas du tout celui que nous connaissons, mais c'est une imitation très acceptable du Christ, une sorte de Christ fini, qui n'est pas trop sûr de son savoir scientifique. M. Wells n'attire pas expressément notre attention sur ce défaut, mais le Roi invisible est appelé à prendre une position qui serait impossible s'il était familier avec les phénomènes de la radio-activité. M. Wells n'aime pas le Dieu infini et il

annonce sa découverte d'une manière plaisamment provocante, comme si nous étions entièrement ignorants du fait qu'il existe une somme considérable et respectable de littérature théologique. Il semble l'ennemi déclaré de tout ce qui est systématique ou officiel dans l'enseignement religieux. Il hait le « petit Athanase, aux cheveux rouges, actif et débrouillard », autant que le tonsuré paresseux et mal rasé. Il ne peut guère prétendre à plaire, car, en l'espèce, son livre est un des ouvrages les plus dogmatiques qui aient été écrits. Il y a des pages entières d'anathèmes, et plus encore d'affirmations dogmatiques. Mais le livre est un document humain, et ceux qui se figuraient connaître la manière de M. Wells verront vite qu'il possède un fonds inépuisable d'intérêt.



L'Académie royale a été inspirée cette année par une autre académie en khaki, mais on ne peut pas dire qu'elle ait trouvé là sa voie. Elle nous offre, c'est vrai, un grand nombre de portraits de jeunes capitaines et deux ou trois tableaux de batailles assez saisissants. Un d'entre eux représente le gars John Travers Cornwall pendant la bataille du Jutland, et c'est une belle peinture. Mais, après avoir fait deux ou trois fois le tour de l'exposition, on arrive à la conclusion qu'il n'y a que du déjà vu. On est stupéfait du peu de champ de l'Académie et de voir combien de sujets se répètent. Certainement, si l'on s'en tenait aux artistes « bien pensants », il ne serait pas nécessaire d'avoir une exposition chaque année, puisque on y trouve si peu d'inspiration. Et l'on ne peut s'empêcher de ressentir quelque sympathie pour les jeunes écoles qui ont rompu avec ce docte corps. Il est parfaitement vrai que, dans bien des cas, les jeunes ne dépassent pas la médiocrité et s'appliquent à transposer les vieux thèmes. Mais il y a de la vie dans leurs exagérations. A signaler un essai de *Sainte famille*, d'Edouard Stott, A. R. A., et, au lieu de l'habituelle peinture énigmatique de l'Hon. John Collier, une belle étude de femme, d'un coloris remarquable. Les portraits abondent et quelques Orpens sont peut-être ce qu'il y a de mieux dans toute l'exposition. Trois d'entre eux, ceux de

M. Churchill, du colonel Elkington et de Sir John Cowans, sont intéressants à comparer. Ils portent bien tous trois la marque de M. Orpens et, grâce à leur parfait fini, peut-être aussi à certaines touches un peu accentuées, ils se détachent particulièrement sur leur entourage.

H.-C. O' NEILL.

CHRONIQUE RUSSE

Les origines de la révolution. — La Douma, le gouvernement provisoire, le Conseil des ouvriers et des soldats. — A chacun sa part. — L'œuvre accomplie. — La révolution et la femme. — Retour au bercail. — Listes noires. — Grands-ducs et larbins. — Une pastorale dans une prison. — Tout le monde républicain. — Bases démocratiques de la Russie. — Le *mir*. — L'*artel*. — Une république russe au quinzième siècle. — Marfa Possadnitsa. — Ivresse de liberté et d'enthousiasme.

Je l'avoue franchement : je ne croyais pas à la possibilité d'une révolution en Russie pendant la guerre. Quand Catilina est aux portes, même de simples digressions sont dangereuses. En réalité, d'un commun accord, la révolution était ajournée jusqu'à la fin des hostilités, et pourtant tout craquait et, dans les six derniers mois surtout, la vie était devenue intolérable.

Nicolas Romanov, pâle rejeton d'un régime vermoulu, sans prestige, sans volonté, sans caractère, constamment tiraillé dans des sens divers, ballotté entre des influences contraires, écrasé par les événements, persistait toujours et quand même, par un entêtement conscient, dans ses erreurs. La nouvelle Marie-Antoinette était occupée à se faire photographier aux côtés de Raspoutine et, après la mort de ce dernier, à évoquer son esprit dont elle transmettait ou plutôt imposait les conseils à son impérial époux. Et pendant que les Romanov cultivaient le désordre dans leur ménage, que leurs ministres volaient, espionnaient, trahissaient, emprisonnaient, semaient l'horreur et le

dégoût, la Russie glissait vers un gouffre certain, puisque tout était désorganisé.... Dans le pays le plus riche en blé, qui possédait trois récoltes dans ses greniers, le pain manquait aux populations des grandes villes. Non seulement les dirigeants ne s'occupaient pas sérieusement du problème alimentaire, mais ils paralysaient tyranniquement les actions des villes, des zemstvos, de la Douma d'Etat, de toutes les forces vives de la nation. On ne dépasse pas un certain degré de tyrannie sans faire éclater la patience la plus endurcie, et sans révolutionner la conscience la plus timide. Le peuple affamé, las de voir le pouvoir indifférent aux destinées de la patrie, descendit dans la rue, et sous la conduite d'un petit nombre d'audacieux, se mit en mouvement. Les souffrances séculaires, la fermentation interne, l'énergie de la colère accumulée dans la foule comme dans un gigantesque condensateur électrique, l'instinct de la conservation, l'irritation croissante, l'expérience de 1905 et les leçons historiques des révolutions françaises, tous ces éléments aidant, la révolution s'accomplit. Elle s'accomplit rapidement, parce qu'elle avait trouvé ses cadres, son personnel, des ramifications utiles.... Ainsi, l'immense Russie, sans trop de commotions violentes, franchit en quelques semaines le chemin que les autres pays ont mis de longues années à parcourir.

Qui a fait cette révolution ? Les ouvriers et l'armée de Pétrograd, les groupes de gauche. Les Cadets, les progressistes, la Douma entière se sont ralliés à la révolution quand le plus important a été terminé. Il est impossible de méconnaître l'œuvre salubre de la Douma au cours de cette guerre, mais toute son activité s'était bornée, somme toute, à des vœux, sollicitations, requêtes, discours ; elle n'avait ni assez de volonté ni assez de force pour s'insurger nettement. Là où l'action s'impose, la verbomanie échoue toujours. Le 12 mars (27 février v. s), ayant pris connaissance de l'oukase de l'empereur lui ordonnant d'interrompre ses séances, le premier mouvement de la Douma fut d'exécuter cet ordre ; elle allait se séparer quand les représentants des régiments de Pétrograd arrivèrent au Palais de

Tauride annoncer leur accord avec le peuple ¹. Le mérite de la Douma est d'avoir saisi la gravité de l'heure, d'avoir presque immédiatement adhéré au mouvement révolutionnaire (après avoir tenté de sauver la monarchie !), d'avoir formé un gouvernement provisoire et par son contact direct avec le Comité des ouvriers et des militaires (*Sovêt rabotschiks i Soldat*), qui avait la confiance des masses, d'avoir localisé la poussée instinctive des passions, des désirs, des appétits ; son mérite, c'est de ne pas avoir laissé dégénérer en émeutes fratricides l'insurrection nationale.

On a mal interprété, surtout à l'étranger, l'activité du Comité ouvrier et militaire. On semblait dire à ses membres : « Vous avez fait la révolution ? L'histoire vous en saura gré. Maintenant éclipez-vous, rentrez dans l'ombre ! » Le rôle de ce comité a été, dès les débuts, nettement défini : *contrôle, critique*, désirés par le gouvernement, facilitant la tâche lourde des hommes au pouvoir. Malheureusement, le fameux *Sovêt* était, à sa formation, trop nombreux. Quelques-uns de ses membres eurent l'impertinente illusion de croire qu'il suffisait de faire une révolution pour dicter ses volontés à l'univers et pour réaliser immédiatement le rêve de fraternité universelle. Grisés de leur succès, certains songèrent un moment à en réaliser sans retard tous les bénéfices. Des isolés réclamaient la paix séparée : cela eût été une folie, un crime, un suicide, un déshonneur éternel. Ce que Nicolas Romanov n'a pas osé faire, la Russie libérée ne le fera jamais. Les morts de l'Yser, de la Marne, de Verdun, les Belges et les Français emmenés en esclavage par l'envahisseur, ont leur part très grande dans la révolution : quel est le Russe qui pourrait jamais l'oublier ?

En cherchant un terrain d'entente et de conciliation, le comité populaire et le gouvernement provisoire ont accompli un acte de haute sagesse politique et sociale. Cette entente sera utile jusqu'à la réunion de la Constituante. Ce n'est pas le mo-

¹ Le premier régiment fut amené, affirme-t-on, par une femme : Sophia Morozova.

ment de se diviser, l'arme à la main ou simplement la haine au cœur et la menace aux lèvres; il est, au contraire, indispensable de se faire un crédit mutuel de bonne foi. L'heure des désaccords sonnera toujours trop tôt. L'union des différentes classes, condition nécessaire de toute révolution à ses débuts, ne peut être toujours de longue durée. On s'unit pour le danger et pour la victoire, mais, celle-ci remportée, les vainqueurs souvent se divisent, les souvenirs du passé, l'antagonisme, les passions se réveillent, de nouveaux groupes et partis se forment. Les uns se rallient immédiatement au pouvoir du jour, d'autres lui reprochent de piétiner sur place ou de marcher trop vite; les uns réclament, les autres menacent. Les éléments qui se combattent sont toujours plus nombreux que ceux qui s'associent.

Depuis deux siècles, les forces contradictoires s'affrontent sans cesse en Russie, et vous voulez qu'en si peu de temps tout rentre dans l'ordre et qu'une harmonie s'établisse d'un seul coup? Quelle est la révolution qui a tout réglé en trois mois et quel est le peuple qui peut jamais dire : « Chez moi la révolution est terminée? » N'oubliez pas qu'une presse nouvelle, révolutionnaire, vient de naître; elle distille la méfiance aux possédants, l'espérance aux dépossédés. A la première séance de la Convention, Danton trouvait nécessaire de rassurer l'opinion déjà émue par la presse révolutionnaire. « D'excellents citoyens, disait-il, ont paru présumer que les amis de la liberté pourraient nuire à l'ordre social en exagérant leurs principes. Eh bien ! confondons toutes les idées de désorganisation !... » C'est ce que répétait le premier gouvernement provisoire russe et, tout en calmant les esprits au dedans et au dehors, il ne craignait pas de subir l'influence du Comité des ouvriers — en renonçant à Constantinople — et de préparer ainsi la possibilité d'un ministère de coalition.

Le renoncement à Constantinople n'est pas le seul acte du gouvernement provisoire. La Pologne reçoit toute la plénitude des droits définis par sa propre volonté. Si cette proclamation demeure sans effet immédiat, le rétablissement des droits de la Finlande a déjà eu du retentissement dans toute la Scandinavie.

Les droits de l'homme sont définitivement établis. Le 21 mars (v. s), considéré désormais comme le plus grand jour de la révolution, un décret abolit toutes restrictions juridiques, religieuses, linguistiques et autres qui pesaient sur différentes nationalités habitant la Russie. Ce n'est, certes, que la réparation d'une longue injustice. Ainsi est close à jamais une des plus sinistres pages de l'histoire russe

La peine de mort est abolie. La liberté de la presse, de réunion, est établie. Les femmes auront le droit de vote. Pourquoi pas ? A voir comment les hommes ont usé de tous les droits qu'ils se sont octroyés, le vote des femmes ne doit pas nous inquiéter. Que voulez-vous qu'elles fassent de pire ? Aux différentes phases du grand drame qui vient d'éclater, les femmes russes assistèrent non comme des figurantes impassibles, mais comme les auxiliaires empressées des hommes. Elles ont pris une part très active à l'œuvre d'affranchissement et de rénovation. Dès l'aube de la révolution, on les voit prodiguer leur dévouement, prêtes à se sacrifier. Beaucoup de figures rayonnantes émergent des milieux qui ont lutté pour la liberté. La révolution qui crie aux opprimés : « Assez d'injustice, assez de servitude, assez de despotisme ! » pourrait-elle dire à la femme russe : « Toi seule ne participeras pas à l'émancipation ? » La femme qui aura le droit d'agir ouvertement, librement, vaudra peut-être mieux que celle qui, sous l'ancien régime, s'appliquait, par des voies occultes, à influencer les hommes. L'Europe sert depuis longtemps de laboratoire aux expériences politiques et sociales. Laissons la Russie faire, à son tour, quelques petites expériences.

Le premier acte de la révolution fut d'ouvrir largement les prisons politiques. Moscou a créé deux sanatoria pour ceux qui sortent des cachots humides. Les banquiers, qui hier encore n'auraient confié aucun emploi à un ancien « politique », offrent aujourd'hui des sommes considérables pour adoucir leur retour à la vie. L'amnistie ramène au bercail beaucoup de proscrits et d'exilés, et c'est un spectacle émouvant que de voir ces hommes braver les sous-marins¹ pour rentrer au plus vite dans la patrie qui

¹ Tout le monde ne passe pas par l'Allemagne !

les a chassés. Pour bien comprendre et pour bien aimer son pays, il faut souvent en franchir la frontière ; plus on a partagé ses douleurs, moins on l'oublie. Le plus morne et le plus silencieux ne peut se défendre, dans le frisson d'un soir de printemps, de rêver aux cieux lointains. Mais soyez persuadés que nul n'oubliera jamais le pays où, dans les jours de détresse, il a reçu une large hospitalité. Après la guerre, l'exode des Russes de l'étranger s'accentuera. Tous les Russes ne retourneront pas chez eux. On ne recommence pas sa vie à tout âge. Il y a des naturalisés ; ils n'ont jamais perdu l'espoir dans l'affranchissement de la Russie, mais ils ont cru plus loyal de leur part de s'unir par des liens indissolubles au pays auquel la reconnaissance désormais les rattache. Ils resteront fidèles à leur nouvelle patrie, mais nul ne les blâmera, à coup sûr, de garder en même temps au fond de leur cœur une immense affection pour la terre qui les a vus naître et souffrir. Devant le moindre d'entre eux, j'engage les Russes à rester chapeau bas.... Plus d'un a sangloté de joie quand il a appris que ses frères de là-bas avaient enfin rompu leurs chaînes.

— Avez-vous remarqué avec quelle rapidité tout le monde a adhéré au nouveau régime ? Je trouve hideuse la conduite intéressée des grands-ducs. Quand les larbins ont compris qu'ils n'avaient plus rien à espérer de leurs maîtres, ils sont partis en faisant claquer les portes des palais impériaux et sont devenus républicains, comme tout le monde. Les grands-ducs ont cru digne d'eux d'étaler, dans les gazettes, les plaies intimes de la famille Romanov. C'est plus qu'inélégant. Je préfère l'attitude des prisonniers de droit commun qui, dans la prison d'Odessa, dès qu'ils apprirent la fin de l'ancien régime, congédièrent leurs gardiens et élurent un comité de garde, après avoir expédié une dépêche d'adhésion au gouvernement provisoire. Les cellules ne sont plus fermées, car les détenus ont juré devant leurs élus de ne pas s'échapper et de mener une vie exemplaire. Ce sont ces élus qui font les emplettes en ville, sans aucune escorte. J'ai plus confiance en eux qu'en ces tristes individus dont les noms figurent sur les listes saisies à l'Okhrana

(police secrète de la sûreté) et rendues publiques. Leur rôle consistait à espionner, à provoquer des confidences et à dénoncer. Pour ne pas être soupçonnés dans leur entourage, ils jetaient le soupçon sur les honnêtes gens. Ah ! ce terrible bacille du soupçon, a-t-il fait des victimes ! J'espère qu'on publiera également les noms de ceux qui émargeaient, à titre policier, aux budgets secrets du ministère des affaires étrangères, des ambassades et des consulats. Bourtsef, pendant son séjour à Paris, a démasqué quelques-uns de ces honteux personnages. L'atmosphère européenne a aussi besoin d'être purifiée des derniers vestiges du tsarisme.

Donc, ambassadeurs, consuls, princesses, favorites, anciens ministres, le saint-synode, — Pobédonostsev doit frémir dans sa tombe ! — tous, avec le même entrain, se détournent de celui qu'ils semblaient vénérer. Les plus irréprochables articles sont publiés par la presse qui, hier encore, exaltait les bienfaits de l'ancien régime. Des monarchistes ? Des tsaristes ? Il semble ne plus en exister. Nicolas Romanov, dans sa solitude de Tsarskoïé-Sélo, est sans doute devenu, lui aussi, républicain. Il l'avait peut-être toujours été sans le savoir ; il fallait des circonstances exceptionnelles comme la chute de l'empire pour le lui révéler, comme à beaucoup d'autres. Tout le monde est républicain, et puisque, grâce à la démission de Milioukov, on a su éviter la guerre civile, l'univers comptera bientôt une nouvelle république. On n'a pas encore trouvé de meilleure forme gouvernementale. *A priori*, la république est le régime par excellence susceptible de mettre en relief et même de satisfaire les aspirations sinon de tous, du moins du grand nombre. D'autre part, la Russie par essence est démocratique. La négation de toute distinction de classes est plus ancrée en Russie que la doctrine socialiste — le marxisme quasi scientifique — de distinction de classes. Bakounine et Kropotkine ont plus d'adeptes que Karl Marx. Dans la grande masse des paysans, l'idée républicaine a trouvé un terrain très favorable. Les traditions créées par le *mir* et l'*artel* les y avaient déjà préparés.

Le *mir* — commune rurale — et l'*artel* — association dont

chaque membre prend une part effective à un travail collectif déterminé — ont une origine très ancienne ; on les trouve déjà au ^xⁱ siècle. Chaque membre de l'artel doit exécuter sans objection le travail que le *starosta* — doyen élu généralement à l'unanimité — lui prescrit ; nul ne peut s'occuper d'un travail qui sort du domaine de l'artel. L'aliénation partielle des droits individuels, la solidarité et la responsabilité collective sont les principes fondamentaux de l'artel. Il y a des artels de pêcheurs, de chasseurs, d'artisans. Les artels d'ébénistes et de charpentiers sont aussi célèbres que les artels de caissiers de banque. Il y a même des artels de travailleurs de la terre, formation toute moderne. Il y a des artels dont le capital est représenté uniquement par les outils, il y en a qui possèdent des millions. Les grands et riches artels ont des sections dans différentes villes. De nos jours, les artels ont pris un développement considérable. Particuliers, sociétés et même l'Etat aiment avoir recours aux artels parce qu'ils trouvent dans leur organisation des garanties légendaires de probité.

Le *mir* et l'*artel* ne sont autre chose qu'un mode de *self-government*. Les paysans ont l'habitude de s'assembler, et dans leurs assemblées, ils ont l'habitude de s'exprimer avec indépendance et franchise, surtout quand il s'agit d'une question agraire. La Russie agricole s'apprête à parler, et ce sera une voix immense, non pas sur une infinité, comme certains le prétendent, mais sur une unité de tons : la terre.... Le moujik ne sait ni lire ni écrire, mais il a des tendances républicaines.

Au moyen âge russe, les principautés étaient de véritables républiques, malgré leur forme monarchique. Le prince était élu par le *vetsché*, qui tire sans doute ses origines de l'*artel* et du *mir*. *Narodopravstvo* — la souveraineté populaire — était la base de ces vieilles démocraties. Au ^{xv}^e siècle, Viatka était en république. Aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, Novgorod la Grande était la capitale d'une vaste république, gouvernée par des *possadniks* (présidents). Au ^{xv}^e siècle, nous trouvons à Novgorod une présidente, Marfa Possadnitsa, la veuve du possadnik Boretski, grande oratrice, dit l'histoire. La ville de Novgorod la Grande

conserve la place de la Cloche, au coup de laquelle se rassemblerait le peuple souverain.

La Russie a donc des traditions républicaines, et tout porte à croire — par exemple l'évolution des Cadets, hier monarchistes aujourd'hui républicains — que la Constituante proclamera la république. Sera-ce une république idéale ou une république de camaraderie, d'incompétence et d'arrivisme? Nous apportera-t-elle une ère de justice de parti ou de justice tout court? Quelle conception d'homme libre le Russe va-t-il faire régner? Sera-ce : « Malheur à celui qui n'aime pas *ma* liberté » ou : « L'homme est libre quand l'homme est pour l'homme un être suprême? » Mieux vaut ne pas anticiper. Pour le moment, le seul mot de révolution exerce sur les cervelles les plus équilibrées une puissance d'ensorcellement inimaginable. Les plus extrêmes divisions des esprits fraternisent dans un optimisme exalté. Tchekhov ne reconnaîtrait pas son monde. Un grand vent d'idéalisme souffle sur la ruine de l'autocratie tsariste. Ils sont tous ivres de liberté et d'enthousiasme. Ivresse créatrice ou ivresse aveuglante qui endort sur des illusions?... Chose étrange! Nous avons beau répéter les paroles de Jean-Jacques¹ : « Peuples libres, souvenez-vous de cette maxime : « On peut acquérir la liberté, mais on ne » la recouvre jamais », non seulement nous avons salué l'effort de la libération de la Russie nouvelle, nous avons tous tressailli d'allégresse, malgré les circonstances.... C'est que le doute des hommes, créé par l'expérience et par l'analyse critique, n'exclut pas l'enthousiasme émotif pour les idées et la beauté morale. Et n'est-ce pas beau de voir, de débris putrides, un grand peuple s'élever à la conscience et à l'action?... Accordons-lui notre confiance et espérons qu'il accomplira loyalement son devoir envers lui-même et envers les nations alliées.

OSSIP-LOURIÉ.

¹ *Du contrat social*, II, VIII.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

L'élection de M. Ador. — Impression de soulagement dans la Suisse romande. — Est-ce la fin de la crise ? — En quoi consiste le « système » qui l'a causée ? Les correctifs. — Nos confédérés voudront-ils comprendre ? Des chambres, du peuple et des partis. — Les antimilitaristes et autres pangermanistes masqués : un rétablissement au trapèze.

M. Ador est élu. Le département politique lui est attribué cette année et, sans doute, il fera partie ensuite de la délégation du Conseil fédéral chargée des affaires politiques si cette délégation est maintenue.

Est-ce la fin provisoire d'une crise ou l'heureux début d'un assainissement ?

Toute la Suisse romande éprouvera pour M. le conseiller fédéral Ador une profonde gratitude. Il fait chez nous ce que M. Ribot fait sur un plus vaste théâtre : après une carrière pleine de travaux et d'honneurs, à un âge où l'on a le droit de ménager ses forces pour prolonger ses jours, il dévoue à sa patrie le prestige sans tache et la grande influence que des services considérables lui ont acquis auprès de tous les gouvernements ; il rétablit par sa seule présence le renom de loyauté qu'une trop longue suite de fautes nous avait fait perdre et il devient pour notre pays le nouveau gage d'une union qui subsistait dans les formules, mais n'existait plus dans les cœurs.

Belle récompense pour un citoyen que de voir tous les yeux se tourner vers lui, dans les embarras de la république, et d'égaliser par son mérite la difficulté de la tâche¹.

¹ La réception de M. Ador, à son retour de Berne, a été une manifestation grandiose. A Fribourg, à Romont, à Chexbres, à Lausanne, à Morges, à Rolle, à Nyon, on sentait vibrer l'âme populaire. A Genève, le cortège a duré une heure. Tout le monde était tête nue. Une décoration inoubliable dans tous les quartiers. M. Ador porte avec lui le cœur de la Suisse romande.

Nous félicitons nos concitoyens de Genève. Ils ont eu un homme à mettre au gouvernail ; ils en ont un autre à mettre à l'armement. Et nous voguerons sur la mer démontée, plus confiants les uns dans les autres, plus conscients de nos destinées, plus résolus à l'heure de l'action.

Heureuse Genève, l'un de nos plus petits cantons par son territoire, l'un des plus grands par son glorieux passé, par la sûreté de son sens démocratique, par la virile fermeté de son esprit !

Nous aurons besoin de tous nos hommes de valeur, dans tous les ordres de l'action. Car les gouvernements étrangers, qui se sont réservés jusqu'ici, nous attendent à nos actes et nous attendons le nôtre aux siens. Jusqu'où l'influence allemande pénétrera-t-elle ? Quelles oppositions surnoises M. Ador va-t-il peut-être rencontrer ? Et quel héritage ingrat M. Schulthess n'a-t-il pas recueilli en incorporant la division du commerce au département de l'économie publique ?

Déjà l'on s'écrie de divers côtés : la chute de M. Hoffmann, c'est la fin d'un système. Mais celui qui part s'en va couvert de fleurs de rhétorique ; quatorze députés aux chambres fédérales ont voté pour sa réélection, comme pour lui ménager quelque jour une rentrée en scène, et les hommes qui incarnent son « système » demeurent en place.

Nous ne dirons pas : « Rien n'est changé, il n'y a qu'un homme de moins. » Car il y a, en réalité, un homme de plus pour défendre chez nous la conception loyale de la neutralité et, contre les empires centraux, l'indépendance politique et morale de notre pays. Contre les empires centraux, car on chercherait vainement à citer, par compensation, quelque ingérence des Alliés, quelque intrusion dans nos affaires, quelque commission déshonnête dont ils nous auraient chargés, quelque louche intrigue dont ils nous auraient fait les instruments.

Un homme de plus, non pas un système de moins. Le système restera en vigueur, avec de moindres effets, parce qu'il n'aura plus d'âme damnée au Conseil fédéral, mais avec de graves inconvénients, parce qu'il est faux, aussi longtemps que

nous ne serons pas rentrés dans les voies constitutionnelles et démocratiques.

La Suisse est la seule nation du monde qui ait institué délibérément la dictature; elle l'a fait sans être en état de guerre quand les gouvernements, dans les pays belligérants, s'appuyaient de toutes leurs forces sur le parlement et sur le peuple au lieu de s'en séparer et de s'isoler.

Cette faute, ce n'est pas le Conseil fédéral qui l'a commise : ce sont les chambres. A elles de la réparer. Elles n'y songent guère.

Elles ont institué les pleins pouvoirs sans en régler l'emploi, sans se réserver rien. Le Conseil fédéral fait rapport devant la commission, dite de neutralité, parce qu'il le veut bien. Il dit ce qu'il juge à propos de dire. Comment s'étonner que M. Hoffmann ait fait ce qu'il jugeait à propos de faire? Bien naïfs ceux qui parlent de le mettre en accusation : il était au-dessus des lois. Quant à l'inculper d'un délit contre les ordonnances qu'il avait lui-même promulguées, c'est se leurrer. Quelle cour a qualité pour interpréter l'esprit d'une ordonnance mieux que celui qui l'a faite et qui seul pouvait la révoquer? Vous avez fait un roi et vous vous plaignez qu'il règne?

Mais, dit-on, M. Hoffmann devait consulter ses collègues. Sans doute; c'est le Conseil fédéral *in corpore* qui possède les pleins pouvoirs. Mais ces pouvoirs lui permettent de répartir ses attributions entre ses membres et de s'en remettre à l'un d'eux du règlement de certaines affaires. Et c'est là très exactement l'attitude que le Conseil fédéral avait adoptée — ou acceptée — à l'égard de M. Hoffmann. Le Conseil fédéral était souverain par la grâce des chambres, et M. Hoffmann, autocrate par la grâce du Conseil fédéral.

Le commandement de l'armée est souverain aussi, parce que les chambres ont laissé s'écouler trois ans sans corriger le vice organique de notre loi militaire, qui ne prévoit que l'état de guerre et l'état de paix. Or nous ne sommes point en état de paix, puisque nos troupes sont mobilisées sur le pied de guerre et que nous avons un général en commandement actif. Donc,

nous sommes en état de guerre, sans guerre avec personne. Et c'est par pure bonne volonté que le général et son chef d'état-major ont déclaré se subordonner au pouvoir civil. Le général pouvait fort bien maintenir le major Bircher au commandement des fortifications de Morat.

La loi qui eût prévenu quantité d'affaires désolantes pouvait être élaborée en beaucoup moins de trois ans. Les chambres ne l'ont pas faite.

Voilà ce que nos confédérés de la Suisse allemande ne veulent point avouer et n'arrivent peut-être pas à reconnaître. S'ils avaient entouré le pouvoir des garanties nécessaires, leurs chefs n'auraient pu traduire en acte leur partialité pour l'Allemagne et le fossé, le fameux fossé, n'aurait jamais été d'une largeur à intimider le moins ingambe des saute-ruisseau.

L'Assemblée fédérale a couronné des rois ; ce qui me surprend, c'est que nos rois n'aient pas régné davantage.

Ou plutôt, cela me surprendrait, n'était le peuple. M. Hoffmann n'avait pas plus d'obligation *légale* de se démettre que n'en a eu naguère M. le colonel Sprecher von Bernegg. Mais il a pressenti le grondement de l'indignation publique. Je constate que le « système » est des plus purement révolutionnaires. C'est un état de droit qui n'a de correctif que dans un état de fait : on peut faire ce qu'on veut, jusqu'au jour où les gens se fâchent. Comme c'est simple !

C'est trop simple. S'il n'y avait que le Conseil fédéral et même, à côté du Conseil fédéral, le haut commandement de l'armée, nous n'aurions pas, peut-être, à concevoir trop d'inquiétudes. Tous les coups portent sur ceux-là et sont pour inviter à la prudence : *homo sum* ! Mais il y a les chefs de division, les hommes de confiance ; il y a des officiers enragés ; il y a tout un monde de « compétences » irresponsables ou quasiment telles. Le « système » n'est pas celui de M. Hoffmann ; M. Hoffmann n'en est qu'un cas particulier ; il enveloppe M. Hoffmann et le déborde. Le système a un nom : c'est le gouvernement personnel, celui de Napoléon. Napoléon I^{er} faisait tout ; Napoléon III croyait tout faire.

Seulement, chez nous, c'est le gouvernement personnel réparti, multiplié, divisé, morcelé, attribué à des hommes, à des bureaux, à des autorités qui s'entre-croisent, s'interchangent, s'enchevêtrent, s'embarrassent, et au milieu desquelles le peuple perd non seulement son latin, mais sa patience, sa confiance et son respect.

Alors, il manifeste. Le correctif, je le reconnais, n'est point d'une qualité très sensiblement supérieure à celle du régime qui le rend nécessaire. Il est puissant, mais violent, et l'emploi qu'on en fait peut conduire à des entraînements ou fournir prétexte à des gestes stupides ; on dépend un drapeau, on arrache un écusson. Pourquoi donc fermer à l'opinion publique ses issues naturelles ? Pourquoi la rejeter vers ceux qui l'égareront ?

On nous a dit : « N'allez pas au Molard, n'allez pas à Tivoli ! » Nos pères conscrits nous l'ont fait dire de Berne : « Vous compromettez l'élection de M. Ador. »

Vraiment ? Que n'ont-ils plutôt dit en temps utile à M. Grimm de s'abstenir des gouttes d'Hoffmann et à M. Hoffmann de se garder des grimoires !

Il n'y a pour donner une satisfaction ou du moins une expression au sentiment public que les chambres, les partis et les manifestations sans distinction de partis. Les chambres auraient à faire les lois nécessaires, qu'elles ne font pas. Elles semblent en proie, depuis la guerre, à une lourde stupeur. Elles ont voté à une forte majorité la motion de sabotage de l'inévitable Grimm, adultérant la protestation de 150 000 citoyens suisses contre les déportations belges. La majorité a passé son temps à jeter sur tout ce qui se révélait, sur tout ce qu'elle pouvait couvrir, le manteau du fils de Noé. C'est elle qui a rendu possible la royauté de M. Hoffmann ; c'est elle qui soutient et qui peuple en partie les multiples sous-royautés qui faussent notre démocratie. Cette majorité n'est peut-être pas condamnée, mais elle est condamnable, et quelque sincère et fervent désir que nous ayons de marcher d'accord avec nos confédérés de la Suisse allemande, les circonstances, la vision aiguë des périls prochains et le souvenir des affaissements qui, par deux fois déjà, ont risqué de

nous enliser, contraindront la Suisse romande à une attitude d'opposition tant que l'esprit démocratique n'aura pas soufflé sur nos honorables, agité quelques perruques, chassé quelques mouches de certains crânes, et troublé certains contentements trop faciles.

Les manifestations populaires ne mènent pas à grand'chose.

Restent les partis. Les partis préparent les élections, et les élections ne sont pas prochaines. Ceux qui s'agitent le plus sont les amis de M. Grimm, un de leurs chefs les plus influents, les plus antimilitaristes... du moins hors d'Allemagne. Il est certain que leur chef les a mis dans un mauvais cas. Rien n'est plus curieux que le tour de rein qu'ils font pour retomber sur leurs pieds. D'abord le désaveu net. C'est carré, c'est empreint d'une sorte de franchise. Puis viennent les atténuations, puis l'apologie de la personne, avec des diversions contre celui-ci ou celui-là. Bientôt viendra l'évocation des services rendus. Je vous dis que le compagnon Grimm va redevenir apôtre. M. Graber pourra lui prêter sa fausse barbe. Et il pourra recommencer à saboter la conscience de notre peuple et les institutions qui sont la garantie de notre indépendance. Plus d'armée, plus de frontières, du moins à l'est, n'est-il pas vrai ?

Quand donc la loi dira-t-elle que celui qui refuse de servir sa patrie n'a pas qualité pour la représenter, pas plus à Berne qu'à Pétrograd ? Quand donc fonderons-nous l'égalité des droits sur l'égalité des devoirs ? A côté des accapareurs et des spéculateurs que nous pouvons atteindre en une certaine mesure, nous avons les spéculateurs en troubles publics, en agitations confuses, en désorganisation et en désordres permanents. N'est-ce pas le moins que la patrie leur demande : « Connais-tu le drapeau ? »

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'utilisation industrielle des cadavres d'animaux. — Le problème des graisses : les graisses de hanneton et d'eaux d'égout. — Utilisation des os, frais et secs. — L'osséine et la gélatine : leurs propriétés nutritives. L'extraction de l'huile des pépins et amandes. — L'huile de pépins de raisin et des amandes des fruits à noyau. — Théorie et pratique. — Un nouveau microbe donnant une maladie analogue au rhumatisme articulaire aigu. — Les noms de lieux-dits chez les Indiens Tewas : origine des noms de lieux. — L'aération du sol et sa fécondité. — Chauffage électrique. — Publications nouvelles.

Il a été raconté dans la presse en général, parmi les belligérants, de très notables sottises : de ces sottises qu'on peut qualifier de *kolossales*. On est confondu du degré où certaine presse peut pousser l'ignorance, la légèreté et l'absence d'esprit critique ; du moins on l'est jusqu'au moment où l'on est bien obligé de constater que le journalisme est un peu comme la politique : le refuge de trop de gens qui ne savent rien et ne sont aptes à rien ; de gens professionnellement et par vocation ignorants et paresseux. Sans doute il y a des exceptions, et beaucoup, dans la presse et dans la politique aussi, mais dans l'une et dans l'autre il y a trop d'incompétences, et qui tiennent trop de place, et qui font beaucoup de bruit, puisque tout leur métier consiste à propager les nouvelles les plus incroyables, mais qu'un public crédule avale comme la plus saine des crèmes. Un de nos amis avait, au début de la guerre, commencé un « Sottisier de la guerre. » C'était un carton où il plaçait toutes les coupures de journaux d'une évidente ineptie. Au bout de trois mois il y renonça ; un carton n'eût pu suffire, il fallait une malle. Et d'autre part, à côté des sottises évidentes, il y avait des sottises aussi considérables, mais dont le caractère véritable n'était pas aussi apparent. Il renonça donc à son entreprise.

Autrement, l'utilisation des cadavres de soldats pour l'extraction de la graisse était à placer, avec grands égards, dans ce sottisier. Car, ainsi que tous les gens un peu sensés et renseignés l'ont deviné dès le premier moment, les cadavres dont il s'agit sont tout simplement ceux des animaux. Et s'il n'y avait pas tant de scribes ignorants, les journaux auraient dit que l'utilisation des cadavres se faisait avant la guerre un peu partout, dans tous les pays. La pénurie d'importations de graisses végétales des tropiques a obligé les empires centraux, la Centralie, pourrait-on dire, à s'ingénier pour se procurer la graisse industrielle nécessaire. On a conseillé d'utiliser les hannetons : pour un rien on aurait proposé des établissements de « mélolonthiculture. » Sans doute le hanneton contient de la graisse. Mais la saison des hannetons est bien courte ; souvent même elle fait défaut. Et en somme le taux de la graisse n'est pas bien élevé (3 %). Mieux vaut utiliser les hannetons à nourrir les animaux (ceux qui en veulent...), car avec 15 % d'albumine ils ont une valeur alimentaire réelle.

On a préconisé l'extraction des graisses des eaux d'égout, qui en contiennent beaucoup, il est vrai, mais qui sont beaucoup aussi. Le volume à traiter est énorme. Mais on obtient de la graisse, utilisable en savonnerie, etc. N'en trouverait-on pas une certaine proportion dans les fosses d'aisance ? Mais là où existe le tout à l'égout, elle est récupérée. Il y a des gens pour se moquer de ces utilisations et économies ; ce sont, proprement, des imbéciles, et voilà tout. Gaspiller n'a jamais été une vertu ni un signe d'intelligence.

On a beaucoup parlé de l'utilisation des os d'animaux. Il est certain que la Centralie en a beaucoup acheté aux neutres. Ce n'était pas uniquement pour en faire du noir animal : c'était pour en tirer des produits divers, de la graisse et de la gélatine en particulier. Il y a des industriels qui achèteraient volontiers tous les os d'animaux de boucherie abandonnés au front ; mais cela ne serait guère aisé, et on enterre ces os sans profit pour

personne. Pourtant il y a, en Angleterre et en France, des usines pour l'utilisation des déchets alimentaires des dépôts et casernes et du front ; les déchets y sont travaillés pour la fabrication de la glycérine.

Les cadavres d'animaux, et les déchets de boucherie contiennent certainement beaucoup de matières utiles. Et même dans les os, s'il n'y a pas à boire, il y a, en tout cas, à manger. On le sait depuis longtemps. L'osséine, en effet, matière fondamentale des os, des cartilages et des tendons, se transforme en gélatine par l'ébullition. On pourrait même peut-être obtenir une substance voisine, en traitant par la chaleur les cheveux, ongles, cornes, sabots ; la kératine dont ils sont composés se transforme en propeptones dont on pourrait peut-être tirer parti dans l'alimentation, où elles serviraient à constituer des albumines élémentaires. A teneur azotée égale, les propeptones peuvent remplacer complètement l'albumine dans l'alimentation. Et la gélatine ? On l'a cru. Papin fut le premier, en 1681, à préparer la gélatine. A la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle, la gélatine était considérée comme alimentaire. Mais il n'en fut guère fait usage, à la suite des expériences de Magendie et de Donné, qui parurent défavorables. En 1870, Frémy déclara que l'on avait tort de ne pas tirer parti de l'osséine, et Chevreul, Dumas, Payen partagèrent son avis. Les expériences faites à cette époque montrèrent que la gélatine tirée de l'osséine donne satisfaction aux besoins alimentaires. On l'utilisa, mais après la guerre on l'abandonna. M. E. Maurié avait repris l'étude de la question en 1912. Il proposa, en 1914, d'employer l'osséine cuite et réduite en poudre comme du gros tapioca. Elle peut être absorbée directement dans un potage ou une soupe, à la dose de 50 ou 75 gr. par jour (poids sec) ; à ce taux elle représenterait en azote 200 ou 300 gr. de viande fraîche. Et la poudre d'os serait encore un bon réminéralisateur.

La proposition de M. Maurié s'applique à l'osséine obtenue des os frais de boucherie. Des os accompagnant les déchets de

viande, et des os secs, on ne tirerait qu'une osséine pour alimentation animale. Toutefois, l'osséine seule ne suffirait pas : il faudrait à l'homme un peu d'albumine (de viande) aussi, l'osséine servant surtout à économiser l'albumine des tissus, et les matières ternaires. Ceci est tout à fait conforme à la conclusion du chimiste Lambling, pour qui la gélatine, manquant de certains animo-acides des albumines, ne peut remplacer les albuminoïdes en totalité.

Des cadavres d'animaux on ne peut guère tirer une gélatine pour alimentation humaine ; mais les chevaux et bœufs morts de maladie ou de blessure peuvent être utilisés : on en peut tirer de la graisse industrielle et de la gélatine, diverses substances industrielles (glycérine pour explosifs) ou pouvant servir à nourrir les animaux. L'industrie existait déjà en Allemagne avant la guerre : il n'y a pas de raison pour qu'elle n'existe pas partout, en temps de paix aussi bien qu'en temps de guerre. C'est là une utilisation très rationnelle. A quoi bon gaspiller ? Il faut récupérer tout ce qu'on peut.

— Toujours à propos d'utilisation des ressources possibles, on a parlé de l'extraction de l'huile des fruits à noyau en Allemagne. Dans la coque dure de la cerise, de la pêche, de la prune, jusque dans les pépins des raisins, il y a l'amande, la graine. Cette amande contient des matières grasses, et en 1916 il fut parlé dans la presse d'expériences faites en Allemagne pour extraire l'huile des pépins de raisin. Cela passait pour une grande découverte allemande. Or, c'était une idée fort ancienne. Elle paraît avoir pris naissance à Bergame, d'après les *Débats* du 22 juin 1911, et de là elle passa en France et en Allemagne. Une usine existait et fonctionnait à Albi en 1780. La chimie ne disposait pas, alors, des moyens d'extraction qu'elle a acquis depuis. Aussi ne semble-t-il pas que l'industrie établie à Albi ait été bien loin. Vers 1910, dans un rapport présenté à la chambre de commerce de Nîmes, on a montré qu'il y aurait intérêt à reprendre l'étude de la question. Le rendement peut

varier de 12 à 20 %. Dans les pays à vignoble, où l'on fait du vin et où l'industrie peut se procurer une abondante provision de pépins, l'opération peut être industrielle. Travaillé à froid, le pépin donne une huile comestible ; à chaud, une huile lampante, un lubrifiant. Le Midi produit bien un million de quintaux de pépins : à 15 % de rendement moyen, ils fourniraient 155 quintaux d'huile brute, valant plus de 11 millions. L'opération est-elle commerciale ? C'est une autre affaire. Mais l'invention n'est ni récente, ni allemande. Et l'idée d'extraire de l'huile des amandes est fort ancienne.

Que vaut-elle en ce qui concerne les fruits à noyau ? Il est probablement très exact, comme l'affirme un chimiste allemand, qu'on puisse tirer de 30 à 50 % d'huile des amandes, des cerises, prunes, pêches, etc. Il se peut bien aussi qu'on ait établi de bonnes machines pour casser les noyaux et séparer l'amande de la coque. Cette séparation peut se faire par une méthode basée sur la différence du poids spécifique des substances à tirer. Dans un liquide de densité donnée, — à établir selon les besoins, — un des éléments surnagera et l'autre coulera : le triage sera facile. Pour l'extraction ultérieure de l'huile, elle est aisée. Mais faut-il conclure de là que, parce que l'Allemagne a 22 millions de cerisiers et 70 millions de pruniers, on obtiendra plusieurs millions de kilos d'huile ? Il ne le semble pas. Car, si l'on peut traiter les pépins de raisin facilement, parce qu'on se les procure de même au vignoble, on ne peut espérer collecter les amandes des fruits à noyau avec la même aisance. Les noyaux des fruits consommés frais ne sont guère utilisables. Qui donc ira les ramasser et récolter ? Ce n'est que là où il se fait des conserves ou de l'alcool de fruit qu'on peut récolter, sans trop de frais, les noyaux. Théoriquement, l'extraction de l'huile est aisée : on peut douter qu'elle soit commerciale. Cette huile, chauffée à 160°, se dépouillerait de l'odeur désagréable qu'elle a d'abord, et conviendrait comme huile à salade, d'après la *Revue générale des sciences* (30 avril).

— MM. Chantemesse, Matruchat et Grimberg ont signalé à l'Académie des sciences un microbe nouveau, le *mycobacillus synovialis*, qui déterminerait une maladie analogue au rhumatisme articulaire. Ce microbe, qui a été trouvé chez l'homme, tient à la fois des bactériacées et des champignons. Il a déterminé du rhumatisme articulaire aigu, de l'endocardite, de l'encéphalopathie, puis la mort. On a rencontré le germe dans l'endocarde et dans des épaissements de la pie-mère. La culture du microbe est facile. Il est aérobie de préférence, mais, s'il le faut, anaérobie aussi. Il semble bien être la cause du mal ; inoculé à l'animal, il a déterminé des arthrites, de l'endocardite.

— Le vingt-neuvième rapport du *Bureau of American Ethnology* (pour 1907-1908), qui vient de paraître, renferme un travail fort intéressant de M. J.-P. Harrington sur l'ethnographie des Indiens Tewas. Une place très considérable est faite à l'étude des noms des lieux-dits. L'auteur énumère des centaines et des centaines de ceux-ci, en les expliquant, en indiquant ce qu'ils signifient dans la langue des Tewas. Ils sont tous significatifs, comme tous les noms de lieux l'ont été à l'origine. Tous sont formés de noms communs descriptifs. Il en va de même pour les lieux-dits d'Europe, quand on possède la forme primitive de ceux-ci et qu'on sait la langue à laquelle il appartiennent. Mais, avec le temps, ils se transforment, se modifient, se défigurent ; nés dans une langue qui n'est plus parlée, ils ont évolué et sont devenus inintelligibles souvent. Ce qui est intéressant, c'est de constater que le sauvage, l'homme élémentaire, donne comme noms de lieux des noms communs, descriptifs, significatifs. « La majorité des noms, dit l'auteur, consiste en termes descriptifs dénotant la configuration géographique. On rencontre assez souvent des noms dénotant des végétaux ou des animaux, ou des événements qui se sont passés... mais il y a une catégorie nombreuse de noms d'étymologie obscure au sujet de l'origine desquels la population n'a aucun souvenir. »

Veut-on des exemples de ces lieux-dits désignant les sites

entourant les villages, les *pueblos* ? En voici, traduits en français : « Au delà du mont, Rivière rouge, Mont oriental ou occidental, Enclos de pierres, Lac pierreux, Eau puante, Terre jaune, Rivière des castors, Roche blanche, Mont chauve, Mont rouge, Murailles (restes de murs, équivalent du *maceriæ* latin, d'où Mézières), Eaux chaudes, Roche ronde, Cour de l'homme mort, Culture, Neuveville, La garenne, Vieille chapelle, Ruisseau sec, Vieilles maisons, Site heureux, Falaise blanche, Champ sec, Bois brûlé, Pont de pierre », etc. Quantité de ces noms sont les équivalents de lieux-dits et noms de lieux fort anciens chez nous. Souvent les noms sont compliqués ; ce sont de petites phrases descriptives : « Montagne en forme de sein ; Grande pente où l'on monte par des escaliers ; Coin saillant à l'embouchure de telle rivière », etc. Notons que dans ces noms de lieux-dits il n'en est pas un seul, ancien, qui soit formé sur un nom de personne. Il y a bien quelques noms de lieux modernes, anglais, espagnols, signifiant Ferme de Paul, Enclos de Pierre, etc. ; mais pas un seul nom ancien de ce genre. Cela signifie-t-il qu'il n'y avait pas de propriété individuelle ? En tout cas, le fait est à remarquer. Car beaucoup de noms de lieux anciens, en Europe, sont formés en partie d'un nom de personne (propriétaire, fondateur, etc.), mais cela est plus vrai des noms de lieux (villages, hameaux, fermes isolées, etc.) que des noms de lieux-dits. Ces derniers sont plus rarement formés à l'aide de noms de personnes : ils sont plutôt géographiques ou inspirés par des faits d'ordre végétal ou animal. Voir là-dessus, pour la Suisse, l'excellent *Essai de toponymie* de H. Jaccard.

— A propos de la trituration du sol et de sa fécondité, dont il a été parlé ici-même naguère, nous trouvons dans *Nature* le résumé d'une étude intéressante de M. et M^{me} Howard (*Nature*, 3 mai 1917). Elle aboutit à la même conclusion : celle qui est incorporée dans le proverbe agricole bien connu : « La houe est l'arrosoir du cultivateur. » L'étude se rapporte à l'agriculture des Indes. Les grosses pluies de la mousson, tombant sur le sol,

surtout le sol d'alluvions de l'Indus et du Gange, sol menu et fin, réduisent celui-ci à l'état de croûte. Le sol perd donc sa porosité et son aération est diminuée. Comment améliorer cette condition ? Les auteurs proposent de mêler au sol des fragments de tuiles, à raison de 50 tonnes par acre. L'aération serait aussitôt améliorée. Est-ce bien l'aération ? Ne serait-ce pas que sous les fragments de tuiles l'eau est mieux protégée contre l'évaporation ? Soulevez un caillou superficiel, en plein été, dans les champs : la terre, dessous, est plus ou moins humide ; en tout cas plus qu'à égale profondeur sous le sol épierré. Et on a l'impression que sous ce caillou la terre, humide, est aussi plus tassée, moins aérée ; de toute façon moins pourvue de vides où l'air peut se loger. Remarquez combien d'arbres ont des racines plongeant à 3 et 4 mètres de profondeur dans un sol qui n'a jamais été labouré, et qui se tasse depuis des milliers d'années et de siècles, même, sous l'influence de la pesanteur, des passants, de la pluie. L'aération doit en être bien médiocre ; ils sont pourtant prospères.

— Un collaborateur de la *Lumière électrique* fait observer que le chauffage électrique ne se développe guère en France. Et, plus généralement, que l'utilisation de l'énergie électrique ne gagne pas de terrain. Et pourtant, comme celle-ci est commode ! Sans doute, on utilise l'électricité dans les fers à repasser, pour la machine à coudre, les petits ventilateurs. Sans doute, les chirurgiens et dentistes font un certain emploi de l'énergie électrique. Mais c'est peu de chose. On voit bien çà et là des bouillottes électriques, pour chauffer l'eau ; mais la cuisine électrique n'existe pas encore en France, par exemple, ni le chauffage, au point où ils existent aux Etats-Unis. On sait, ou on devine, toutefois, quelle commodité ce doit être, quelle économie de main-d'œuvre, quelle simplification du ménage de pouvoir cuisiner ou chauffer électriquement. N'est-ce pas l'idéal ? Evidemment. Mais si ces applications de l'électricité ne gagnent guère de terrain, cela tient non à l'incurie ou à de l'ignorance,

mais bien au prix élevé du courant électrique. Il faudrait que la production en fût plus économique. On pourrait déjà employer des machines mieux comprises, à rendement plus élevé ; mais on ne peut faire que le charbon soit bon marché là où il est cher. Sans doute, il y a la houille blanche. Mais on ne l'a pas pour rien ; elle coûte aussi. Et le transport à très grande distance n'est pas avantageux. C'est du côté de la production et du transport que des économies sont nécessaires. Quant aux appareils pour utilisation du courant, ils existent, et ils sont bons. Ce côté de la question semble réglé de façon satisfaisante. Dès que l'autre le sera, on verra les applications domestiques de l'électricité prendre un essor considérable.

— Publications nouvelles : A signaler chez l'éditeur Alcan, à Paris, un petit livre, par M. G. Papillault, intitulé *Science française et scolastique allemande*, où l'auteur examine principalement la valeur qu'a eue la pensée allemande et le rôle qu'elle a joué dans la civilisation moderne. L'ouvrage est à lire. Il pourra sembler paradoxal : mais à la réflexion et à l'analyse il ne l'est pas. — *La Bretagne*, de M. L. Gallouédec (Hachette, Paris), représente le premier volume d'une collection qui paraît devoir être fort intéressante, consistant en une série de monographies de provinces françaises ; une collection d'histoire et de géographie régionale de la France. On ne trouvera pas ici une réplique de l'excellent *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet, si intéressant au point de vue économique et de la vie actuelle ; ni de la collection de monographies géologico-géographiques et anthropogéographiques publiée chez Armand Colin ; c'est autre chose, et qu'il fallait faire aussi : c'est de l'histoire racontée sur place, dans les sites où elle se déroula. Beaucoup d'illustrations et un texte fort instructif. Cette collection aura certainement du succès auprès du grand public auquel elle est destinée, et il faut remercier MM. Hachette de l'entreprendre. — Enfin, signalons deux volumes nouveaux dans l'excellente *Encyclopédie agricole* entreprise par l'Institut agronomique et éditée chez J.-B. Baillière, à

Paris: *Plantes nuisibles à l'agriculture*, par G. Tron, étude sur la végétation spontanée, les mauvaises herbes de toute sorte, énumérées de façon très complète, par familles, avec indication des moyens de destruction et aussi d'utilisation; *Irrigations et drainages*, par le regretté E. Risler et M. G. Wery, ouvrage théorique et surtout pratique, plein de renseignements, et dont l'agriculteur tirera le plus grand profit. L'agriculture va prendre un essor considérable, et elle sera scientifique, ou elle ne sera pas. Il faut voir les choses comme elles sont et agir en conséquence, après s'être instruit de la bonne manière et aux bonnes sources. L'*Encyclopédie agricole* est une des meilleures qu'on puisse trouver.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

Crises intérieures : Espagne, Autriche - Hongrie, Italie, Russie. — Le détronement du roi Constantin. — En Suisse : l'affaire Hoffmann et ses suites.

On se bat, dans le nord de la France surtout.... Chaque jour les communiqués relatent des attaques et des contre-attaques, attribuent à leur camp des succès partiels et insistent sur les pertes énormes de l'adversaire. Mais si, sur ce dernier point au moins, il n'est que trop certain que tout le monde a raison, l'éternelle bataille n'en subit pas moins une accalmie relative. C'est la politique qui attire l'attention. Des choses graves se passent; et l'on interroge l'horizon comme si d'autres, plus graves encore, étaient dans l'air.

Le malaise parlementaire s'accroît. C'est le contre-coup de la guerre : les peuples, neutres comme belligérants, souffrent de maux sans cesse aggravés, la conduite des gouvernants est suivie de plus près; bien vite s'élèvent des critiques et des

reproches, et aux hommes qui ont mal supporté l'épreuve terrible en succèdent d'autres qui quelquefois font mieux. Sauf l'Allemagne où, malgré tout, la discipline l'emporte, toute l'Europe a connu cette crise ; faute de consultation populaire, elle n'agit que des assemblées ou des castes : que serait-ce si les peuples retrouvaient une voix !

— En Espagne, quelque chose va mal. Dans ce pays ruiné par des siècles de folle politique et de mauvaise administration, le devoir de l'Etat est nettement marqué : il doit consacrer tous ses efforts à développer les ressources nationales, à élever le niveau de la vie, à reconstituer le bien-être. Il a d'autres préoccupations, apparemment ; les ministères se succèdent, avec des étiquettes diverses ; le peuple s'en aperçoit à peine : jamais il n'a rien attendu de bon du gouvernement ; mieux vaut avoir affaire à lui le moins possible ! La guerre a accru la pauvreté et, avec elle, le mécontentement. Mais les hommes au pouvoir ont connu d'autres crises : le plus simple est de faire semblant de ne rien entendre.

Tout autre est l'agitation de l'armée ; sans représenter une bien grande valeur militaire, elle est parfaitement de force à bouleverser l'Etat. Aussi, quand une ligue des officiers de l'infanterie, irrités de l'incapacité de l'intendance, de la misère, des injustices de toute espèce, a élevé, sur la note comminatoire, un certain nombre de revendications, M. Garcia Prieto a-t-il été très embarrassé. Un essai de la méthode sévère a pitoyablement échoué ; il a fallu parlementer, céder. Même le gouvernement, qui ne se sentait plus d'aplomb, a jugé prudent de se retirer ; et aujourd'hui c'est M. Dato, conservateur modéré, qui est chargé de rétablir l'obéissance dans l'armée, le contentement dans le peuple et la tranquillité partout. Besogne ingrate, car, pour effacer le mal, il faudrait en détruire les causes : ce qui n'est pas sans présenter quelque difficulté.

— En Autriche-Hongrie, la situation est plus complexe. Le souverain, le gouvernement, le pays, tous ont assez de la guerre,

et les circonstances paraissent assez favorables pour en finir. La Russie répudiant pour l'avenir toute ambition politique, les hommes d'Etat de Vienne et de Budapest considèrent que, quelle que soit la lettre du traité de demain, personne ne s'opposera plus à leur action dans les Balkans et, si l'imprévu n'existait pas, leur raisonnement serait parfait. L'Italie n'ayant fait, au prix de deux ans de lutte, que des progrès infimes, n'a pas le droit de réclamer quoi que ce soit et, si tant est que l'ambition ne naisse que de la victoire, cette déduction serait impeccable.... Mais, par le temps qui court, il est difficile, même pour le gouvernement le plus autoritaire, de conclure une paix sans y associer la nation. Il y a des responsabilités qu'on ne prend pas seul ! De là, le petit air de libéralisme qu'on joue sur les bords du Danube et qui ne peut manquer de faire une excellente impression sur les socialistes de toutes nuances auxquels chacun, en Europe, fait aujourd'hui la cour.

C'est parce que le comte Tisza faisait une opposition irréductible à l'extension du droit de suffrage que le roi l'a remercié. Le comte Esterhazy, président actuel du ministère hongrois, a annoncé des intentions plus larges. Il a immédiatement rencontré devant lui son prédécesseur de la veille et la lutte s'est engagée au parlement. En apparence, on va vers la démocratie ; en réalité, on piétine : quel que soit le ministre dirigeant et quelle que soit la loi, les Magyars se feront toujours la part du lion.

En Cisleithanie où, pour la première fois depuis le début de la guerre, on a été obligé de rendre aux peuples divers l'usage de la parole, le désarroi est complet. L'empereur a multiplié les promesses à l'ouverture du Reichsrat ; conscient que le régime en vigueur depuis trois ans devait avoir laissé quelque rancune dans les cœurs, il a renoncé à demander aux députés de prêter serment. C'était d'une saine prudence. Mais, si le souverain s'imaginait, au prix de quelques bonnes paroles, effacer les souvenirs et désarmer les haines, il s'est lourdement trompé : sitôt les débats ouverts, les revendications se sont

succédé, coupées d'accusations terribles ; chaque peuple a proclamé son idéal historique. L'opposition du club parlementaire polonais, que la vision d'une Pologne avec accès à la mer tente bien autrement que l'autonomie galicienne, a achevé de rendre impossible la situation du ministère Clam-Martinitz. Il a démissionné. Maintenant on parle d'un cabinet d'affaires présidé par un inconnu, le ministre de l'agriculture, M. Seidler. Comment ce chef nouveau réussira-t-il mieux que l'ancien et obtiendra-t-il le vote du budget ? C'est ce que le profane comprend mal. Mais, à Vienne, les choses ne s'adaptent pas nécessairement à la logique ; au pire, l'empereur reprendra ses pleins pouvoirs. Seulement, qu'advient-il de la petite comédie libérale ?

— Le gouvernement italien a passé près de la crise et c'est la politique extérieure qui l'a mis en si dangereuse posture. Brusquement l'Europe a appris que l'Etat albanais renaissait de ses cendres et que Rome se réservait de le protéger dans la vie ; tôt après les troupes de Victor-Emmanuel III entraient dans Janina.... Ainsi l'Italie, bien loin encore de la victoire, préjugait les résultats de la guerre. Agissait-elle au moins avec l'approbation de ses alliés ? A constater la surprise des journaux anglais et français, il serait téméraire de l'affirmer. Les puissances alliées n'ont témoigné aucune humeur : pour rien au monde il ne faut compromettre l'union sacrée ! Mais, en Italie même, tandis que certains journaux, qui préconisent la conquête de toute la côte orientale de l'Adriatique, manifestaient hautement leur joie, la presse démocratique ne ménageait pas le blâme. Toute la manière de M. Sonnino, qui agit à l'insu de ses alliés et ne daigne même pas communiquer ses projets à ses collègues du cabinet, était prise à partie. Les ministres républicains et socialistes, MM. Bissolati et consorts, donnaient leur démission.... L'affaire a fini en douceur : le vénérable M. Boselli, fermement soutenu par le roi, a réussi à rétablir la paix dans sa maison. Mais l'équilibre reste instable et la politique italienne... singulière.

— A en croire les dépêches qui nous viennent de Pétrograd, l'ordre s'affermirait en Russie. Je ne partage malheureusement pas cette belle confiance. Que M. Kerensky ait fait de bon travail dans sa tournée sur les fronts, que même une offensive partielle puisse se dessiner sur un secteur, c'est admissible. Mais la situation générale reste profondément troublée. Le gouvernement provisoire ne gagne pas en force, au contraire. Le Conseil des ouvriers et soldats, le Soviet de son nom, fait de plus en plus fonction d'assemblée souveraine. Partout dans le pays agissent d'autres soviets locaux qui obéissent, ou n'obéissent pas, à celui de Pétrograd. A Cronstadt ç'a été jusqu'à la révolte et rien ne nous dit qu'on en restera là. Le pays souffre de pauvreté, de pénurie de vivres, d'insécurité ; les éléments d'ordre se grouperont sans doute... une fois : en attendant on marche vers l'anarchie.

Le seul désir universel paraît être la paix. Le gouvernement provisoire qui, au début, avait un tout autre programme, a été contraint par ses maîtres d'extrême gauche de demander aux puissances alliées si leurs buts étaient bien les mêmes que les siens, c'est-à-dire si elles réclamaient autre chose qu'une paix sans conquêtes ni indemnités. Le Conseil des ouvriers et soldats a repris à son compte le projet d'une conférence pacifique à Stockholm qu'avaient déjà lancé les sections hollandaise et scandinave du bureau socialiste international. Il a envoyé des convocations aux camarades du monde entier.

Ainsi la Russie, non contente de ne plus aider en quoi que ce soit ses alliés qui, au prix de torrents de sang, continuent à défendre la liberté européenne contre le germanisme, s'attache par surcroît à désorganiser l'effort des autres nations. Jusqu'à présent le mal n'est pas grand. Les gouvernements ententistes d'Europe et d'Amérique ont répondu de fort bonne encre à celui de Pétrograd, répudiant toute paix conquérante, ne réclamant qu'une paix juste. Les socialistes d'Angleterre, de France et d'Italie qui, séduits par l'idée de substituer l'Internationale aux

gouvernements de leurs pays pour la conclusion de la paix, se déclaraient prêts à faire le voyage de Stockholm, se sont heurtés, non seulement à la difficulté d'obtenir des passeports, mais à un désaveu de l'opinion qui les a fait réfléchir. Pour le moment, la capitale de la Suède, qui s'est prêtée naguère aux intrigues des agents du tsarisme, reste le centre du pacifisme universel, séjour béni des ergoteurs de toute inspiration et des courtiers marrons ; mais il ne semble pas que les grandes assises qui proclameront la paix allemande soient près de s'ouvrir : les socialistes impériaux, M. Scheidemann et sa suite, émettant d'ailleurs des prétentions incompatibles avec l'accord qu'ils appellent de leurs vœux.

Pendant la Russie, avec ses armées désorganisées et ses usines où l'on chôme, court le plus grand danger. L'Allemagne prend patience avec elle ; peut-être, étant donné la violente offensive d'Occident, cette patience n'est-elle pas inspirée par un sentiment évangélique. Mais il serait téméraire de la croire à bout de ressources et si le Soviet de Pétrograd persiste à ne vouloir ni conclure la paix avec le germanisme, ni se résoudre à une guerre vigoureuse, nous avons chance de voir, d'ici à la fin de l'été, des choses intéressantes.

— L'événement sensationnel du mois qui finit est le détronement du roi Constantin. La décision ne datait pas d'hier. Elle avait été prise, paraît-il, à la conférence interalliée de Saint-Jean-de-Maurienne. Pourquoi les puissances, qui avaient négocié si longtemps, se sont-elles décidées à sévir ? Avaient-elles de nouvelles preuves de l'hostilité du souverain ? Était-ce l'approche des récoltes de Thessalie qui allaient rendre l'abondance à l'Hellade royale en laissant celle de Venizelos dans la famine ? Nous ne savons. L'acte s'est dans tous les cas exécuté avec une facilité extrême. Peut-être aurait-on gagné à l'accomplir plus tôt.

Je me suis efforcé, dans ces chroniques, de faire la part juste au roi Constantin. L'Entente, qui avait accumulé les maladreses, ne lui avait pas ménagé les duretés. Il n'est pas étonnant

qu'il ait refusé de prendre part à l'entreprise des Dardanelles : il l'estimait mal engagée et ne pouvait pas même obtenir des puissances alliées une garantie de l'intégrité de son royaume. Il s'est accroché à la neutralité et, à voir l'incapacité de l'Entente à protéger les petits Etats, il n'avait peut-être pas tort. Mais, en face de l'attaque bulgare, il aurait dû tenir ses engagements vis-à-vis des Serbes. C'était une question d'honneur ; c'était aussi de l'intérêt bien entendu. Il a invoqué le bien de son peuple et des subtilités de protocole. En fait, il était avec l'Allemagne, bien décidé à ne rien faire contre elle ; et les Bulgares, qui savaient cela, ont eu toute facilité pour prendre à revers leurs alliés de 1912, quittes à se livrer sur les vaincus à d'abominables cruautés.

Depuis ce temps, Constantin I^{er} n'avait plus rien de bon à attendre de l'Entente. Il devait pourtant vivre avec elle, car, occupant Salonique et maîtresse de la mer, elle tenait le pays de Grèce. Ç'a été alors une lutte constante et sournoise. Le roi, sans plus se soucier des intérêts ou des volontés de son peuple, a fait tout ce qu'il a pu pour favoriser l'ennemi : il a livré aux Germano-Bulgares ses forteresses, son matériel de guerre, ses soldats. Pourtant il restait prudent. « Conserve ta couronne », lui avait mandé son beau-frère Guillaume II ; et il discutait ses actes, affirmait la pureté de ses intentions, tremblant devant le coup de force dont chaque jour écoulé écartait l'inquiétude, mais qui pouvait survenir le lendemain.

Il n'a pas réussi.... Malgré les beaux prétextes dont se couvrent les puissances de l'Entente, garantes de la constitution grecque, le détronement n'a rien de régulier. C'est le dernier acte d'un combat.... Le roi Constantin a joué sa partie comptant toujours sur la victoire de l'Allemagne, qui pousserait ses invincibles soldats jusqu'au golfe de Corinthe. Elle avait d'autres plans, d'autres soucis ; elle n'a pas su le protéger : il est tombé.

Le nouveau souverain, Alexandre, premier de nom dans la Grèce actuelle, est un tout jeune homme. Il n'est pas de force

à avoir une politique personnelle : M. Venizelos revient à Athènes. Le grand ministre va faire, on peut en être certain, tout ce qui est humainement possible pour relever son pays. Réussira-t-il ? La Grèce est occupée par l'étranger, divisée contre elle-même ; une partie de ses troupes est internée en Allemagne ; l'autre est désorganisée. Son heure est passée : c'est en novembre 1915 qu'elle sonnait à la grande horloge du destin. Peut-être même, si la défaillance de la Russie se perpétue, le sort de la guerre est-il fixé en Orient.... Comme les récompenses se mesurent aux services rendus, la part de la Grèce restera minime apparemment. Le temps est sombre pour l'hellénisme.

Dans une précédente chronique, je me demandais si, en lieu et place de nos conseillers fédéraux, d'autres auraient fait mieux qu'eux ; et la réponse me paraissait douteuse. Pour l'ancien chef du département politique, elle ne l'est plus aujourd'hui : tout Suisse loyal aurait agi autrement et mieux que lui.

On a voulu atténuer la faute de M. Hoffmann ; on a dit qu'il n'avait été imprudent que poussé par son ardent amour de la paix, que son seul tort était d'avoir lié partie avec le socialiste Grimm, personnage de petit renom.... Cette justification est étrange. Au début de sa célèbre dépêche du 3 juin, M. Hoffmann affirme, comme mandataire de l'Allemagne, que celle-ci n'entreprendra aucune offensive aussi longtemps qu'un accord lui paraîtra possible avec la Russie ; ce qui tend visiblement à prolonger sur le front oriental l'accalmie si appréciée par le feld-maréchal Hindenburg. Ensuite M. Hoffmann, sur la foi de « hautes personnalités », indique, avec une précision inconnue jusqu'ici, les conditions de paix que l'empire allemand est disposé à faire à la nouvelle Russie. Il ajoute enfin, comme une simple opinion personnelle, que l'Allemagne serait disposée à étendre les négociations aux alliés des Russes et, comme si cette affirmation, qui pourtant n'apprend rien de nouveau à personne, lui paraissait dépasser sa compétence, il renvoie son

correspondant à un article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Tout cela, il faut s'en souvenir, en réponse à une dépêche de M. Grimm qui lui indiquait la paix comme le désir des « cercles autorisés » de Pétrograd.

Si, après cela, il plaît à quelqu'un de prétendre que l'ancien chef de notre politique étrangère avait en vue, non pas une paix russo-allemande, mais la paix générale, personne ne sera capable de lui prouver le contraire : car il est toujours possible de nier la lumière....

M. Hoffmann a doublement manqué à son devoir. En cherchant à provoquer une paix particulière, il a agi contre les intérêts de l'Entente et mis en péril la neutralité de son pays. En conduisant sa négociation à l'insu de ses collègues, il a contrevenu à l'article 103 de notre constitution qui réserve au Conseil fédéral en bloc la décision de toutes choses. Ce sont là des faits acquis.... Sans doute nos confédérés de Saint-Gall, quand ils ont déclaré apprécier les services rendus par M. Hoffmann « dans toute leur étendue », ont-ils été un peu imprudents.

Cela signifie-t-il que, comme d'aucuns le réclament, le conseiller fédéral démissionnaire doit passer en jugement? Cela, je ne le crois pas. On a vu, dans un petit nombre de cas, un gouvernement ordonner des poursuites contre un ministre de la veille quasi convaincu de prévarication. On n'a jamais vu, que je sache, un régime soumettre à un tribunal un de ses hommes d'Etat pour une faute politique. C'est un acte de révolution. Qu'une enquête administrative fasse le jour sur le « cas Ritter » et deux ou trois autres affaires douteuses; qu'on nous explique pourquoi on a l'air de vouloir par avance rendre suspecte notre délégation aux Etats-Unis en lui faisant traverser l'Allemagne pour gagner Copenhague, tandis que, à défaut de la voie de Bordeaux, insuffisamment sûre, paraît-il, le port de Barcelone offre le maximum de sécurité réalisable... et c'en sera assez pour le passé récent : le reste viendra en son temps dans un avenir apaisé.

La Suisse unanime, ou presque, s'est soulevée contre les agissements de M. Hoffmann. Elle l'a obligé de s'en aller; elle a répudié toute complicité avec lui. Par un acte de libre volonté, elle s'est épargné les sommations humiliantes qu'a connues la Grèce de Constantin I^{er}. L'Assemblée fédérale a appelé à la haute magistrature vacante l'homme qui, par son intelligence et ses hautes relations internationales, paraissait le plus apte à rétablir les affaires du pays. Le Conseil fédéral, qui a modifié son régime intérieur, a fait exceptionnellement à M. Ador une place au département politique. Tous ces actes qui font honneur à notre esprit public montrent que, dans les circonstances graves, notre peuple et nos gouvernants savent faire abstraction des querelles qui ont empoisonné notre vie et s'élever à la saine compréhension des choses. Il y a encore une Suisse : nul n'a le droit de désespérer.

Que le régime des pleins pouvoirs, tel qu'il fonctionne depuis le mois d'août 1914, ait fait son temps, que d'autres réformes militaires et administratives s'imposent, ce n'est que trop certain. Ayons encore un peu de patience! Et puis, pour l'avenir, il y a la préparation meilleure de notre représentation diplomatique, qui rendrait impossibles des faits comme ceux qui viennent de se passer et fortifierait notre situation dans le monde.... J'en ai déjà parlé plus d'une fois ici-même; je ne promets pas de n'y pas revenir encore.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 juin 1917.

l'on se porterait avec toutes ses forces sur la Russie, dont on viendrait vite à bout, surtout avec l'aide du puissant parti allemand qu'on y possédait et des forces révolutionnaires qui ne manqueraient pas de profiter de l'occasion pour se soulever. Une des conditions de la paix qu'on imposerait à ces deux nations vite vaincues serait, outre la dépendance économique, une alliance offensive et défensive avec l'Allemagne, qui pourrait enfin réaliser son rêve d'anéantir le principal obstacle à son expansion mondiale : l'empire britannique. Celui-ci, loin d'intervenir dans les querelles de l'Allemagne avec ses voisins immédiats, laisserait faire et profiterait de l'occasion pour s'enrichir à leurs dépens.

Quelle psychologie de guignols !

On avait tout prévu, hormis la puissance des forces morales. On avait compté sans le sublime sacrifice du vaillant peuple belge et de son roi héroïque. On avait oublié de mettre en ligne de compte l'ardent patriotisme, le courage indomptable, la ténacité invincible de la noble nation française. On n'avait pas su prévoir le réveil des grandes forces matérielles et morales qu'on aurait pourtant dû savoir exister à l'état latent dans l'immense empire des tsars. Enfin on n'avait tenu aucun compte des aspirations séculaires de l'Italie, dont on ne parlait qu'avec un mépris mal dissimulé.

De toutes les erreurs de la diplomatie allemande la plus grande fut encore sa complète ignorance de la mentalité du peuple anglais. Toute mal préparée qu'était l'Angleterre pour une guerre à laquelle elle ne pouvait ni ne voulait croire, elle n'hésita pas à prendre en main la cause de la Belgique violée et outragée et à jeter dans la balance tout le poids de ses forces navales, militaires, économiques et — *last but not least* — morales.

Confiant dans le principe de liberté qui avait fait sa force et sa prospérité en temps de paix, le peuple anglais fit appel aux hommes de bonne volonté. A la voix du grand organisateur de la victoire que fut lord Kitchener, la petite armée anglaise, que le kaiser qualifiait de méprisable et de quantité négligeable, atteignit en moins de deux ans le chiffre prodigieux de cinq millions d'hommes venus spontanément et volontairement de toutes les classes et de toutes les provinces de l'empire. Sous la main créatrice de M. Lloyd George la nation transforma et accrut prodigieusement son outillage industriel et parvint non seulement à nourrir et à équiper cette formidable armée, mais encore à la pourvoir des plus puissants engins de destruction et d'inépuisables munitions et à la transporter sur les différents théâtres de la guerre.

En dépit des atroces forfaits des submersibles allemands, la flotte britannique conservait la suprématie des mers et maintenait intactes les communications par voie de mer de la Grande-Bretagne avec ses alliés et le reste du monde.

Mais de ces illusions la plus *kolossal* fut l'idée qu'on se faisait dans la diplomatie allemande de l'effet que produirait la guerre sur les colonies de l'empire britannique.

Les empires teutoniques, ayant été fondés par la rapine et ne conservant leurs conquêtes que par la force brutale de la tyrannie militaire, ne sauraient comprendre la puissance irrésistible du principe de liberté. Eux qui n'ont su s'assimiler ni le Schleswig-Holstein, ni l'Alsace-Lorraine, ni la Pologne, ni la Bohême, ni tant d'autres provinces, toutes lasses et impatientes d'un joug abhorré, croyaient naïvement qu'il en était de même des colonies

anglaises. A leurs yeux de myopes, cet empire hétérogène et dispersé sur toute la surface du globe s'écroulerait au premier choc, chaque province devant, pensaient-ils, profiter de l'embarras de la mère-patrie pour s'en détacher et proclamer son indépendance.

Il en serait sans doute allé ainsi sous le régime de la tyrannie militaire. Heureusement pour lui, et pour le reste du monde, l'empire britannique est fondé, non sur le despotisme des traîneurs de sabre, mais sur le puissant et fécond principe de la liberté. Aucun empire n'a, depuis l'origine du monde, accordé à ses provinces une si généreuse mesure de liberté et d'autonomie. Les peuples les plus variés, les races les plus diverses ont compris qu'ils peuvent accomplir leurs destinées, développer leur génie propre et réaliser leurs aspirations nationales sous l'égide de l'empire britannique.

Aussi, au premier signal du danger qui menaçait l'empire, en a-t-on vu les parties éparses se serrer autour de lui et lui offrir spontanément toute l'assistance qu'il était en leur pouvoir de donner. Du Canada neigeux, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, de l'Inde aux races bronzées, des tropiques, de l'Afrique du sud si récemment conquise, mais jouissant déjà de l'autonomie et des libertés britanniques, d'immenses contingents d'héroïques volontaires se dirigeaient sans interruption vers la mère-patrie comme autant de fleuves puissants aux eaux fertilisantes. Quel spectacle réjouissant aussi bien pour le philosophe que pour l'homme d'Etat que ce triomphe du principe de liberté au moment de l'épreuve suprême !

Non seulement l'empire britannique sortira agrandi et fortifié de la grande crise que traverse aujourd'hui le monde civilisé, mais il se sentira en outre encouragé à

persévérer dans son application des principes de justice et de liberté qui ont fait sa grandeur et sa prospérité en temps de paix et auront été son ancre de salut à l'heure du danger. L'amour, l'intérêt bien entendu et la pratique de la liberté continueront à être le puissant aimant qui attire et tient unies les parties si dispersées et si hétérogènes de ce vaste empire. Il est permis d'espérer et même de prévoir que l'attraction de cet aimant s'étendra graduellement au reste du globe. Toutes les petites nations, tous les éléments amis de la liberté dans le monde entier redoutent et abhorrent le militarisme prussien et se tournent vers l'empire britannique avec l'espoir d'y trouver, outre un modèle, aide et protection. En restant ainsi fidèle aux principes qui ont fait son bonheur, sa grandeur et sa puissance, cet empire pourrait bien devenir dans un avenir prochain le noyau autour duquel se cristallisera l'inévitable fédération du monde. L'Europe et le monde ne sauraient tolérer plus longtemps les régimes qui ont abouti aux cataclysmes dont nous sommes les témoins attristés, mais non désespérés. Ils se reconstruiront quelque jour sur un nouveau plan dont la Suisse sera le prototype et la Grande-Bretagne la base et l'instrument.

Dans un excellent article, la *Bibliothèque universelle* a montré l'effet du principe de liberté sur le Canada, dont les efforts pour venir en aide à l'empire et à ses alliés sont des plus méritoires et dignes d'admiration. J'espère qu'elle nous dira aussi un jour quels fruits ce principe a produit dans l'Afrique du sud, qui a joué et joue encore un rôle si important dans la guerre actuelle.

En attendant, je vais essayer de donner à ses lecteurs une idée de l'effet que ce système anglais d'autonomie

et de liberté — qui semble si étranger et inconnu à la diplomatie allemande — a produit dans la lointaine mais loyale Australie.

Ce pays, qui est devenu ma seconde patrie et m'est infiniment cher, m'est bien connu par un séjour continu de plus d'un quart de siècle. Je n'ai cessé, en qualité de journaliste militant, de m'intéresser à sa vie publique et j'ai l'avantage de connaître personnellement bon nombre de ses hommes marquants dans la politique, la littérature, le journalisme, etc. Enfin, les faits que je rapporterai sont pour la plupart puisés aux sources officielles, tout particulièrement dans les publications annuelles du statisticien fédéral, M. G. H. Knibbs. Cet *Australian Year Book* est un trésor inépuisable de renseignements aussi intéressants que variés. J'en recommande la lecture à tous ceux qui désirent se faire une idée un peu juste des conditions politiques, économiques et sociales de la jeune et vaillante nation australienne.

La marine.

Le 1^{er} janvier 1901 fut une date mémorable pour les Australiens, qui eurent ce jour-là le privilège probablement unique dans l'histoire d'assister à la naissance d'une année, d'un siècle et d'une grande nation. C'est en effet de ce jour que date la fondation de la Fédération australienne (*Australian Commonwealth*), composée, comme l'on sait, des cinq Etats continentaux de la Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria, du Queensland, de l'Australie méridionale, de l'Australie occidentale et de l'Etat insulaire de Tasmanie, auxquels s'ajoutèrent plus tard le territoire fédéral de la nouvelle capitale Canberra, les territoires septentrionaux, l'île de Norfolk, et, sous le nom de Papua, la partie britannique de la Nouvelle-

Guinée. Jusqu'à l'établissement de la Fédération la défense des côtes et du commerce maritime de l'Australie incombait à la Grande-Bretagne, qui entretenait à cet effet une escadre dans les eaux australiennes. La seule dépense à la charge des colonies consistait en un modeste subside annuel à la métropole.

Avec l'éveil de la nation à une vie plus large, on sentit le besoin de créer une flotte nationale, surtout en vue de protéger le commerce maritime australien s'élevant annuellement à plus de 200 millions de livres sterling.

Loin de contrecarrer ces aspirations nationales, l'Angleterre, fidèle à son système colonial de liberté et d'autonomie, y vit un nouvel élément de force et de prospérité et les encouragea de son mieux. Elle nous envoya entre autres un de ses meilleurs experts en affaires navales en la personne de l'amiral Sir Reginald Henderson.

Celui-ci fit le choix de 6 bases navales principales et de 11 bases secondaires. Il élaborait un plan de chantiers navals et un autre plan pour la construction de 52 navires de guerre de types divers, comportant un personnel de 15 000 hommes et une dépense de 44 000 000 de livres sterling répartie en dépenses annuelles qui devaient aller en croissant sur une période de 22 ans. Un collège naval fut établi à Jervis Bay, destiné à former nos futurs officiers de marine.

Ce plan de l'amiral Henderson fut adopté et suivi avec quelques modifications; mais il n'était que partiellement réalisé lorsqu'éclata la guerre.

Pour montrer le rapide développement de notre jeune marine de guerre, il me suffira de dire que nos forces navales, qui ne comptaient que 240 hommes il y

a cinq ans, atteignent aujourd'hui, après un peu plus de deux ans de guerre, près de 10 000 hommes.

A peine la guerre fut-elle déclarée, qu'à l'instigation du gouvernement anglais le gouvernement fédéral australien envoyait un corps expéditionnaire s'emparer des possessions allemandes dans les eaux de l'océan Pacifique.

Ce corps expéditionnaire de forces navales et militaires était composé de six compagnies de la réserve navale australienne, d'un bataillon (8 compagnies) d'infanterie, de deux sections de mitrailleuses, d'une section de signaleurs et d'un service médical suffisant.

Cette expédition, complètement équipée et armée, quitta Sydney le 19 août 1914 sous l'escorte de quelques vaisseaux de guerre de la marine royale australienne. La Commission navale (Naval Board) assigna à notre jeune marine de guerre la tâche d'occuper d'abord les possessions allemandes du Pacifique, d'en prendre en main l'administration provisoire après y avoir préalablement arboré le drapeau anglais, de détruire les stations de télégraphie sans fil, de faire la police des mers et d'y assurer la libre navigation, de coopérer avec d'autres forces navales à la destruction des croiseurs ennemis, ainsi que de leurs bases navales et de leurs sources de ravitaillement, enfin d'escorter les forces expéditionnaires se rendant tant en Europe que dans les possessions allemandes.

Le 11 août 1914 (c'est-à-dire sept jours seulement après la déclaration de l'état de guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne) le croiseur *Australia* (19 200 tonnes et 44 000 h. p.), accompagné du croiseur *Sydney* (22 000 h. p.), des contre-torpilleurs *Paramatta*, *Yarra* et *Warrego* (tous trois de 12 000 h. p. chacun), arrivait

à Simpsonhafen (île de la Nouvelle-Bretagne) sans y rencontrer de forces navales ennemies.

L'*Australia* partit alors seul pour aller escorter l'expédition de troupes de la Nouvelle-Zélande, chargées de prendre et d'occuper les îles Samoa. Il fut assisté dans cette tâche par le croiseur australien *Melbourne* (22 000 h. p.), les croiseurs anglais *Psyche*, *Philomel* et *Pyramus* et par le bateau français *Montcalm*.

L'opération réussit pleinement et le 31 août le drapeau anglais flottait sur Apia.

Sans perdre de temps le croiseur *Australia* revint vers la Nouvelle-Bretagne. En coopération avec d'autres navires de guerre, tels que le *Sydney*, l'*Encounter*, le *Proctur*, trois contre-torpilleurs et deux submersibles, il escorta les forces expéditionnaires australiennes qui s'emparèrent le 11 septembre de Herbertshöhe et le 12 de Rabaul, le siège de l'administration des possessions allemandes dans l'océan Pacifique.

Pendant qu'un détachement naval pénétrait à l'intérieur de l'île dans la direction de la station de télégraphie sans fil de Bitapaka, il fut attaqué par des troupes indigènes, commandées par des officiers allemands, et eut deux officiers et quatre hommes tués, un officier et trois hommes blessés.

Le 24 septembre l'*Australia* et l'*Encounter* occupaient Friderich-Wilhelmshafen en Nouvelle-Guinée. Les stations de télégraphie sans fil de Nauru et d'Angaur furent détruites et le 21 septembre le gouverneur allemand et ses troupes se rendaient aux Australiens à Herbertshöhe.

Cette besogne préliminaire achevée, l'escadre australienne prit une part importante à la poursuite de l'escadre allemande qui se dérobait et quittait bientôt

les eaux du Pacifique pour aller tomber dans le traquemard que lui avait préparé l'amirauté anglaise et sombrer sous les canons de l'amiral anglais Sturdee au large des îles Falkland.

Ainsi donc en moins de deux mois toutes les possessions allemandes de l'océan Pacifique étaient conquises et occupées par des garnisons australiennes, à l'exception des îles Samoa, qui furent conquises et occupées par des troupes de la Nouvelle-Zélande. Plusieurs vaisseaux allemands avaient été capturés; toutes les stations allemandes de télégraphie sans fil avaient été détruites. Le fameux protectorat allemand dans les mers du sud (*das Deutsche Südsee Schutzgebiet*) avait cessé d'exister. La jeune Australie avait contribué pour sa bonne part à faire entrer dans la classe des sans-travail (*unemployed*) le ministre des colonies de l'empire allemand.

Dès lors la flotte australienne fut surtout occupée à escorter les convois transportant nos troupes en Europe.

Au cours du premier voyage, l'escorte reçut de la station de télégraphie sans fil des îles Cocos un message disant que le croiseur allemand *Emden* se trouvait dans ces parages. Se détachant du convoi, le croiseur *Sydney* se mit à la poursuite du redoutable corsaire allemand, l'atteignit au large des îles Cocos et le coula à fond, après lui avoir tué 7 officiers et 108 hommes. Les pertes du croiseur australien furent de 4 tués et 12 blessés.

Ce sont là, on en conviendra, de beaux états de service pour une marine si jeune et qui font bien augurer de son avenir.

Elle a efficacement protégé notre commerce maritime, qui n'a subi ni pertes ni molestations du fait de l'ennemi. Notre seule perte fut celle du submersible A. E. I, qui sombra par accident au large du cap Gazelle.

Quoique au début de la guerre l'ennemi fût en force dans les eaux du Pacifique, il n'a pu attaquer aucun des ports de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande, ni nous infliger de dommages d'aucune sorte.

En revanche, l'Australie a saisi et interné 25 navires ennemis équivalant à 104 730 tonnes et capturé 11 navires d'une capacité totale de 12 000 tonnes.

Dès lors le grand croiseur *Australia* a rejoint les forces de l'amiral Beatty et sert de vaisseau-amiral à l'une des escadres de la mer du Nord¹. Le reste de notre vaillante flotte est employé soit à escorter nos convois de troupes en Europe, soit à coopérer avec la flotte anglaise, là où sa présence est jugée nécessaire.

L'armée.

La part que les troupes de terre de l'Australie prennent à la grande guerre n'est pas moins importante et honorable que celle des forces navales.

Durant toute la période qui a précédé l'établissement de la Fédération en 1901 les seules forces militaires de l'Australie consistaient en quelques petites garnisons anglaises dans les villes les plus importantes, augmentées de quelques corps locaux de volontaires et de quelques sociétés de tir, formées au hasard, sans système et sans coordination.

Le besoin d'établir la défense du pays sur une meilleure base fut ici, comme en Suisse, un des principaux motifs qui amenèrent le peuple à se prononcer en faveur de l'institution d'un gouvernement fédéral.

Les Australiens de tous les partis, mais tout particulièrement ceux du parti ouvrier, aiment et admirent la Suisse et en étudient les institutions, qui leur semblent

¹ Voir le *Year Book*, n° 9, p. 998.

l'idéal et le modèle à suivre pour une jeune démocratie comme la nôtre. On sentait instinctivement que le système des milices suisses était celui qui répondait le mieux à nos besoins. Mais il y avait un principe d'obligation qui répugnait aux nations de langue anglaise. Il fallut une longue agitation pour y accoutumer l'opinion publique. Le colonel A. J. Thynne, du Queensland, et quelques-uns de ses amis s'y appliquèrent avec un zèle et une activité inlassables. Malheureusement les données officielles et sûres manquaient et il était difficile de se les procurer. C'est alors que nous eûmes la bonne idée de nous adresser à M. le colonel Ed. Secretan, à Lausanne. Il eut la bonté de nous écrire plusieurs lettres pleines de bons conseils sur la manière de nous y prendre, et de nous envoyer l'excellent livre du colonel Feyler sur l'armée suisse. Ces documents furent tous utilisés pour de nombreuses conférences et articles de journaux.

Toutefois, cela n'avancait guère au delà de discussions académiques jusqu'au jour où le gouvernement fédéral eut l'inspiration de demander l'avis de lord Kitchener.

Beaucoup de nos démocrates redoutaient qu'il ne cherchât à nous imposer quelque système d'armée permanente, contraire à nos mœurs démocratiques et à nos aspirations nationales.

Il n'en fut rien.

Après avoir inspecté et le pays et les excellents matériaux que pouvaient fournir les robustes pionniers de la brousse australienne, cet organisateur de génie nous conseilla d'adopter tout simplement le système de la nation armée au moyen de milices à l'instar de la Suisse, avec, naturellement, telles modifications qu'exigeaient certaines circonstances particulières à notre pays; son

avis fit pencher la balance, et les partisans d'une armée de milices avec service obligatoire pour tous les hommes valides de 18 à 60 ans eurent cause gagnée. L'obligation, cependant, ne s'applique qu'au service en Australie même, et non au dehors.

On établit en outre un système de service obligatoire pour les cadets. La plus jeune classe comprend les écoliers de 12 à 14 ans; la classe suivante, les jeunes gens de 14 à 18 ans (*Senior Cadets*). Viennent ensuite les milices actives, de 18 à 24 ans. Comme en Suisse ces milices doivent suivre des cours annuels variant, suivant les armes, de 16 à 25 jours. Et ainsi de suite pour les classes suivantes, avec diminution graduelle de la longueur des cours.

L'organisation est territoriale. Le pays a été divisé en 92 arrondissements de bataillons, formant 23 brigades. Trois brigades forment une division.

Les seules troupes permanentes de l'Australie sont quelques officiers et sous-officiers instructeurs, quelques corps d'artillerie et du génie pour la garnison permanente de certains points importants de notre système de défense. L'enrôlement est volontaire dans ces corps ainsi que dans le corps si pittoresque et si particulier à l'Australie de la cavalerie légère (*light horse*). Jusqu'à la guerre le cavalier fournissait sa monture et s'en faisait gloire.

Il va de soi qu'on organisa aussi le service médical et les autres services techniques indispensables aux armées modernes.

Un collège pour officiers fut établi à Duntroon, dans le territoire de notre nouvelle capitale fédérale de Canberra. De plus, il y a interchanges fréquents, surtout

d'officiers supérieurs, avec l'armée anglaise soit, en Angleterre, soit dans les grandes colonies, Inde, Egypte, etc.

Cette organisation *sui generis* devait donner en quelques années à l'Australie une armée suffisamment nombreuse, instruite et entraînée pour mettre le pays en état de se défendre contre toute invasion étrangère, d'autant plus que l'organisation officielle est complétée par de nombreuses sociétés volontaires de tireurs (*Rifle clubs*). En mai 1916 il y avait 1542 de ces clubs de plus de 100 membres, dont un grand nombre sont d'excellents tireurs.

HENRY TARDENT.

(*La suite prochainement.*)

DE LA CRYPTOGRAPHIE

I

Chacun a fait, une fois ou l'autre, de la cryptographie¹.

A qui n'est-il pas arrivé de noter quelque chose, ou de correspondre avec quelqu'un, en pointant des lettres dans un numéro de journal ou dans un livre? Les enfants même s'y amusent aussi, sur les bancs de l'école. Et il n'est pas nécessairement besoin d'une plume ou d'un crayon pour faire usage d'un langage secret.

Plus d'un, parmi nous, a été embarrassé jadis par une question du maître.

Il faut répondre par un nom propre, mais précisément ce nom fuit notre mémoire. Nous regardons alors un camarade avec qui nous avons préparé un accord. Celui-ci effleure du doigt ses sourcils, son oreille, sa lèvre, son oreille et son nez, et nous avons compris : *Solon*. Nous avons correspondu ainsi par cryptographie mimée.

Qu'est-ce, en somme, que la cryptographie? La cryptographie est l'art de noter sa pensée de façon à en prohiber la lecture à autrui; de plus, et surtout, elle permet à deux personnes de correspondre à l'abri de toute indiscretion, en théorie du moins.

Tel individu invente, pour son propre compte, un système d'écriture au moyen duquel il peut écrire et conserver des

¹ Des mots grecs κρυπτός, secret, et γράφειν, écrire.

la plupart des langues de l'Europe occidentale, la lettre la plus fréquente est *e* ; la lettre qui suit est, en français, *n* ou *s*, selon les auteurs ; *n* en allemand ; *t* en anglais ; *i* en italien ; *a* en espagnol. En russe, la lettre la plus fréquente est *o* ; mais si l'on écrit le russe au moyen de caractères latins, c'est *i* ; en polonais, la consonne la plus fréquente est *z* ; il n'est pas rare d'en rencontrer trois dans le même mot. En arabe et en turc, c'est le *ʃ*, *élif*, lettre qui correspond à peu près à notre *h* muette. En chinois, du moins dans les journaux chinois, c'est le *tchi* 之 (de, génitif), puis le *poutt* 不 (non, ne pas), le *kün* 工 (faire, ouvrage). Rechercher quelles sont les lettres qui se présentent le plus souvent dans chaque langue, c'est « calculer les fréquences. »

On étudie ensuite quelles sont les lettres qui voisinent le plus volontiers ; en français, c'est *es* ; en allemand *en* ; les groupes de trois lettres les plus communs sont *ent* en français, *ein* en allemand, *che* en italien, *the* en anglais, etc. De gros livres ont été écrits à ce sujet et contiennent de longues listes, plus ou moins complètes, de toutes les articulations et désarticulations des mots.

Il va sans dire qu'il y a là un travail de longue haleine, qui comporte des études de statistique sur des textes de plusieurs milliers de lettres.

Pour en revenir à notre exemple, je me heurtai d'emblée à une difficulté : le signe qui occupait le deuxième rang pour la fréquence, et que je supposais¹ devoir représenter la lettre *n* ou la lettre *s*, me causa quelque embarras et me fit piétiner sur place.

Aussi, laissant de côté les livres dont je me servais, me mis-je à calculer à nouveau la fréquence des lettres dans quelques auteurs et journaux français. Dans des lettres de Voltaire, je constatai que la lettre *n* occupait le deuxième rang

¹ Le déchiffrement se base non seulement sur des statistiques, mais aussi et surtout sur des hypothèses. En fait, la locution célèbre : « On suppose... » est la devise du cryptographe.

quant au nombre, et cela se conçoit, puisque les mots « nous » et « vous » sont fréquents dans le style épistolaire et de la conversation.

A la sixième ligne du document, un groupe de signes offrait la particularité de réunir deux fois de suite les deux signes les plus fréquents, le *e* supposé et le *u* supposé, séparés par un autre signe et suivis d'un signe assez rare.

Nouvel essai, qui cette fois fut satisfaisant; ces signes pouvaient signifier la fin du mot *valeureux*, ou les mots *peureux* et *heureux*. Ce dernier était le bon.

Parmi les premiers signes de notre exemple le *e* supposé se trouve précédé du *u* supposé. En français, le *u* suivi du *e* se trouve principalement dans la syllabe *que*. Il ne pouvait y avoir ici le mot *lequel*, le sixième signe n'étant pas semblable au premier. Il fallait lire : *Ce que*. Nous retrouvons un peu plus loin le signe représentant *c*, suivi du *r* du mot « heureux » et précédé de *e*, groupe de lettres qui peut former par exemple les mots *écran*, *décret*, ou de préférence *écrire*.

Le déchiffrement fit constater que dans ce grimoire il n'était pas question de conspiration, mais de sentiments enthousiastes inspirés à l'auteur par une belle personne rencontrée dans une soirée mondaine; c'était peut-être un brouillon de lettre.

En voici la première phrase : « Ce que je vous écris ici n'arrive que pour soulager mon cœur, parce que j'écris à l'objet le plus chéri dans ma vie, pour distraire les inquiétudes affreuses de mes jours.... »

Et ainsi de suite pendant vingt-cinq lignes.

Les romanciers ont fait un usage amusant de la cryptographie. Chez eux, ce sont des aventuriers qui ont noté en écriture secrète la route à suivre afin de retrouver un fabuleux trésor ou l'auteur d'un crime, ou bien des savants qui révèlent une découverte stupéfiante.

Nous avons tous lu la nouvelle du romancier américain Edgar Poë, intitulée le *Scarabée d'or*. On se rappelle que pour retrouver les richesses enterrées par l'écumeur de mer Kidd, il

fallait laisser tomber le scarabée d'or de l'orbite gauche d'un crâne fixé à la branche supérieure d'un grand arbre, et prolonger de 50 pas la ligne partant du pied de l'arbre et passant par le point de chute du scarabée. On creusait le sol à cet endroit et l'on y découvrait naturellement un trésor inévaluable.

Qui n'a pas lu aussi la *Jangada* de Jules Verne? Et qui ne s'est pas intéressé aux recherches faites par le juge Jarriquez sur un document portugais en écriture secrète, afin de sauver un innocent condamné à mort?

Dans le *Voyage au centre de la terre*, du même Jules Verne, nous voyons un savant danois s'acharner à percer le mystère d'un parchemin cryptographié, qui doit révéler la route à suivre afin de pénétrer dans les profondeurs de notre globe terrestre.

Mais le vieux professeur Lidenbrock cherche trop loin et c'est son neveu Axel, un insouciant jeune homme, qui atteint le but, en lisant, tout simplement, les fins de ligne à rebours.

Il est bon de faire remarquer que le système déchiffré par Edgar Poë est relativement simple. Il le reconnaît lui-même et prétend avoir déchiffré des clefs¹ « dix mille fois » plus ardues.

Le système imaginé par Jules Verne dans son *Voyage au centre de la terre* est très simple aussi. Quant à celui de la *Jangada*, le problème en est résolu grâce à un concours invraisemblable de circonstances favorables.

Dans un des derniers romans de la série d'Arsène Lupin, l'*Aiguille creuse*, Maurice Leblanc a eu l'idée de remplacer uniformément les consonnes par un point; il n'y a rien à dire de ce système, sinon qu'il est ultra-fantaisiste.

Enfin, un dernier exemple, historique celui-ci : le poète François Desportes avait écrit en chiffres la vie du roi de France Henri III. Si cet ouvrage nous avait été conservé et qu'on l'eût déchiffré, il est probable que l'on n'y eût guère trouvé de sujets d'édification. Mais il fut brûlé pendant les troubles de la Ligue².

¹ La « clef », en cryptographie, est la formule qui permet de lire un texte chiffré.

² Henri Martin, *Histoire de France*, tome IX, p. 472, en note.

J'ai reçu, il y a quelques mois, une lettre d'un étranger qui me disait s'être beaucoup occupé de cryptographie et désirait travailler sur des textes officiels. Il me priait de lui prêter des documents diplomatiques ; il en aurait pris copie, à son usage, et m'aurait renvoyé les originaux.

« Vous ne me connaissez pas, m'écrivait-il, mais vous pouvez avoir en moi la plus entière confiance, je suis neutral. »

Malgré cette excellente recommandation, je n'avais rien à lui communiquer. Cependant, touché par sa candeur, je lui donnai quelques conseils. Habitant une grande ville, il avait à sa portée une mine de petits cryptogrammes : il n'avait qu'à prendre note dans les vitrines des magasins de curiosités et d'antiquités d'un certain nombre de prix marqués en caractères secrets, et d'essayer de les déchiffrer. C'est un exercice cryptographique qui en vaut un autre. Il y a un certain nombre de procédés qui permettent de deviner quelle est la lettre qui signifie 5, laquelle 0, laquelle 9, etc. Je me gardai de les lui indiquer, car l'utilité de ces exercices consiste précisément à découvrir soi-même ces procédés.

J'estime que mon conseil était bon. L'a-t-il suivi ?

* * *

Nous venons de nous remémorer quelques exemples d'écritures secrètes, dont la clef n'était possédée que par une seule personne.

Passons à un autre ordre de cryptographie, celle qui permet à deux personnes de correspondre à l'abri de toute indiscretion.

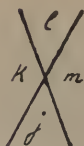
Laissons de côté toutes les espèces d'encres sympathiques, dont l'emploi n'offre pas de sécurité, que l'on en fasse usage sur du papier, ou, ainsi que cela s'est vu fréquemment au cours de la guerre actuelle, sur la peau, la peau des bras ou du dos, et qu'une simple réaction chimique révèle tout de suite.

Ce sont les alphabets convenus ou les alphabets brouillés qui seuls sont utiles.

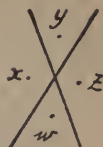
Un exemple d'une cryptographie fort répandue au moyen âge

nous est fourni par l'alphabet dit des *francs-maçons*, dont voici un spécimen :

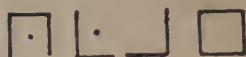
a	e	o
f	i	h
b	g	c



n	q	r
s	t	u
v	w	p



Les mots suivants :



se lisent sans aucune difficulté.

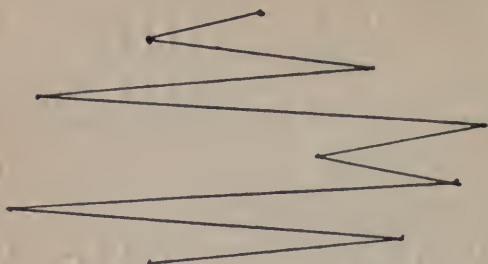
On peut d'ailleurs varier à volonté les valeurs de ces angles, de ces carrés ouverts ou fermés, et y inscrire l'alphabet dans un ordre tout différent.

On m'a donné à déchiffrer, au mois de décembre 1916, une liasse de documents en cryptographie espagnole ; c'était une correspondance privée écrite au moyen de ce système, légèrement compliqué : il y avait non seulement un, mais deux et trois points dans la plupart des lettres.

Parmi beaucoup d'autres systèmes ingénieux, citons celui du *zigzag*, qui consiste en ceci : l'on prend une feuille de papier quadrillé ; l'on écrit dans le haut des colonnes verticales tout l'alphabet dans un ordre arbitraire. Cela fait, on pose sur cette page une feuille de papier à calquer, sur laquelle on fait un point dans la colonne verticale commandée par la lettre dont on a besoin, en ayant soin de ne noter qu'un point à la fois dans chaque colonne horizontale. Une fois tous les points notés, on les relie entre eux par des lignes en zigzag, et l'on envoie à son correspondant le dessin ainsi obtenu.

Un intermédiaire indiscret n'y pourrait rien voir, surtout si le document est court, tandis que le destinataire applique le message reçu sur un graphique semblable à celui de l'expéditeur, et il déchiffre sans difficulté :

P F C I O R X D E R K Y J L S Z V M T A U G N B H



« Je vous aime ».

Il y répond de la même manière, ou bien au moyen d'un *fil*, dont il pose l'extrémité à gauche de l'alphabet en question, et sur lequel il trace un trait à l'encre, chaque fois que son fil passe sur la lettre nécessaire. Une fois qu'il a atteint l'extrémité de l'alphabet à droite, il reprend à gauche, indéfiniment, jusqu'à ce que toutes les lettres voulues aient été notées. Pour écrire par exemple :

« Moi aussi »

le fil doit avoir parcouru plus de cinq fois tout l'alphabet.

Ce moyen de correspondre est fort ancien ; il y a 2300 ans environ qu'Enée le Tacticien recommandait, dans sa *Poliorcétique*¹, un système approchant.

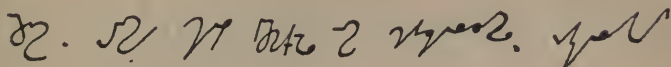
La *sténographie* n'est pas la même chose que la cryptographie, cela va sans dire ; elle n'est pas une écriture secrète, puisque des centaines de milliers de personnes sont à même de l'utiliser.

Cependant, un esprit avisé peut combiner la sténographie et la cryptographie, de façon à en former une écriture secrète assez compliquée.

On m'a remis, en 1913, plusieurs douzaines de petits papiers saisis dans un pénitencier de la Suisse romande et couverts d'une sorte de caractères sténographiques, qui avaient résisté

¹ Chapitre 31.

aux efforts de plusieurs sténographes de profession. En voici un fragment :



C'était la correspondance de deux bandits de haut vol, enfermés aux deux extrémités de la maison de force et qui se transmettaient leurs missives par le moyen d'un service postal fort bien organisé. Leur boîte aux lettres était, tout simplement, le dos des volumes que leur prêtait la bibliothèque de la prison. Ils se désignaient à l'avance les livres qu'ils voulaient emprunter et chacun y trouvait le billet de l'autre, en ouvrant tout grand le volume, ce qui faisait tomber le petit papier caché dans l'espace libre qui existe sous le dos de la reliure.

Ils avaient encore d'autres cachettes, toutes prêtes en cas d'alertes.

Leur alphabet se composait de plus de 200 signes différents ¹. Je veux m'arrêter un instant sur le contenu de ces missives, afin de montrer l'utilité d'une cryptographie sûre.

Ces deux bandits, M. et S., avaient combiné des plans d'évasion bien conçus et ils étaient à la veille de les exécuter lorsque survint le déchiffrement imprévu.

Ils avaient organisé leur avenir et projeté de cambrioler une bijouterie dans une importante ville suisse pour se faire la main, avant de procéder en grand chez un joaillier de la rue de la Paix, à Paris, ou de Regent-Street, à Londres.

« Volez de petits écrins, écrivait M. à S., mais jamais des bijoux exposés sur un plateau de velours, car les bijoutiers ont l'œil exercé et peuvent, d'un regard, constater si, sur un tableau, telle ou telle pièce manque.

» Les grands magasins de bijouterie ont toujours un employé dissimulé dans une encoignure, et dont la fonction consiste à

¹ Le procédé de déchiffrement consiste, ici, à calculer la fréquence de tous les traits et de toutes les courbes.

avoir les yeux fixés sur un miroir placé vers le plafond, ce qui leur permet de surveiller la plus grande partie du local à l'insu de l'acheteur.

» Quand vous entrerez dans le magasin, cherchez, sans avoir l'air, où se trouve le miroir en question, et opérez hors de son rayon de réflexion. »

D'autres conseils suivaient :

« Je vous recommande les vols en première classe des trains ; opérez sur des personnes seules, mais jamais de poignard, vous m'entendez ! ni de revolver, ni de chloroforme ! Toujours et partout l'hypnotisme. Aussi hâtez-vous de prendre des leçons d'hypnotisme dès que vous aurez quitté ces lieux enchanteurs. »

M., qui avait du goût pour les choses de l'esprit et beaucoup de lecture, entremêlait les conseils pratiques que nous venons de lire, de considérations philosophiques sur la parfaite amitié, sur Schopenhauer et Nietzsche, sur les destinées de l'âme, etc.

Il y avait parfois un post-scriptum : « Priez le brave aumônier de m'emprunter pour vous ma plume-réservoir. J'y cacherai un ressort de montre, dentelé en scie, vous commencerez à limer les barreaux de votre cellule, car il nous faut être dehors à la fin du mois. »

Il écrivait encore : « Sur cent spécialistes en sténographie à Berlin, pas un, je le répète, pas un ne serait capable de lire mon système *sto*. A plus forte raison demeurera-t-il lettre close dans a Suisse romande. »

L'exemple ci-dessus signifie : « Attention ! Les tenailles seront posées cette après-midi derrière le rebord de la fenêtre », ou plutôt, il doit se lire : « *Achtung ! Zange wird nachmittags am Fenstersims hinterlegen.* » Car cette correspondance avait lieu en allemand.

J'ai choisi cette phrase au milieu d'une pièce qui commence par une succession de jurons sans intérêt spécial pour nous.

II

On voit que la cryptographie rend des services aux particuliers, à certains particuliers.

Mais sa grande utilité est de permettre à des chefs d'Etat, à des ministres, à des généraux, de correspondre entre eux. Surtout en temps de guerre, ils peuvent se communiquer ainsi des plans de campagne et des renseignements secrets, se demander du secours, etc.

La cryptographie diplomatique prend, dans ce cas, le nom de *chiffre*, qu'il s'agisse de lettres, de chiffres ou de signes quelconques.

D'ailleurs, en temps de guerre, les cercles dirigeants sont même les seuls à pouvoir faire usage de la cryptographie, qui a pour eux une valeur inappréciable.

ANDRÉ LANGIE.

(*La suite prochainement.*)



PAÏLICK

LÉGENDE ARMÉNIENNE

Païlick était la fille de l'Ararat, engendrée par les cavernes rocheuses et obscures. Elle n'avait rien de féminin et ses vêtements seuls trahissait son sexe. Sa face de bronze, brûlée en hiver par le froid, en été par le soleil, était expressive, mais n'avait rien d'attirant. Ses sourcils étaient touffus ; ses grands yeux, inquiets, ressemblaient à ceux d'un milan ; son nez était long et crochu, son menton proéminent. Son corps osseux, supporté par des jambes fines et nerveuses, semblait moulé dans du fer ; sa poitrine étroite et plate témoignait qu'elle n'avait jamais connu les joies de la maternité. Mariée deux fois, elle était de nouveau veuve. Païlick n'avait pas d'enfants, elle était le pin solitaire et stérile, debout au milieu des rochers. Elle restait Païlick badgi (*badgi*, sœur, titre que l'on donne aux femmes mariées avant la naissance de leur premier fils ; en Turquie, en effet, les femmes prennent le nom de leur fils aîné, ainsi : mère de Ghevont, mère d'Archaz.)

Il lui était indifférent qu'on l'appelât Païlick badgi ; quand on se moquait d'elle, elle riait aussi ; personne ne se doutait que le cœur de cette femme rigide, déçue par

la maternité, renfermait des trésors de bonté et de délicatesse. Quand on l'accablait de plaisanteries, elle répondait : « Tous les enfants du village ne sont-ils pas les miens ? » On sentait dans ses paroles l'amertume d'une âme blessée. En réalité, les seuls êtres qu'elle aimait véritablement étaient des héros, tels que Séroh ou Monrod ; mais celui qu'elle préférait à tous était le vaillant Andranick ¹. Elle ne l'avait, hélas ! jamais vu que dans ses rêves, lorsqu'il lui apparaissait avec sa noble figure encadrée de boucles noires, sa stature élancée et sa démarche agile, semblable à celle des chèvres sauvages de Forforar.

Chaque année, à la fête de Sourp Hazop (St-Jacques), Bédé de Fournous, le barde, venait au village de Komer. Quand tous les hommes étaient rassemblés, le soir, dans la cour de Garebed ammi (oncle), une tasse de café à la main ou égrenant lentement les perles de leur *tesbi* (chapelet), on était sûr de voir apparaître l'ombre de Païlick badgi. Bédé, en s'accompagnant de son *tamboura* (sorte de mandoline), chantait les exploits d'Andranick, si cher à tous les Arméniens. Il disait les luttes du jeune homme contre les Kurdes, sa folle bravoure, lorsque, à vingt ans, il avait osé se mesurer avec Afchar Ali, le chef des brigands. Blottie dans un coin, les yeux fermés, comme si elle dormait, Païlick se laissait bercer par la musique et répétait doucement, le refrain de la ballade :

Andranick, Andranick, noble fils de Sassoun,
Tu es sacré à mon âme !
Nos cœurs cesseront de battre,
Nos os seront réduits en poussière,
Mais ton nom vivra éternellement parmi nos descendants !

¹ Héros arménien, fameux par ses luttes contre les Kurdes.

.
.
Païlick était bien connue de toutes les mères du village de Komer, même de tous les districts de Sassoun, pour son caractère viril et son ardeur belliqueuse. A cette époque de troubles elle montrait, en effet, le courage d'un homme et les anciens du village, convaincus de sa supériorité, obéissaient toujours à ses ordres. Sa tactique se basait sur ces trois principes bien simples : que Sassoun devait lutter énergiquement quand les Kurdes franchissaient son territoire, que les habitants du district devaient se réfugier dans les montagnes et, troisièmement, qu'il fallait brûler les villages, pour que l'ennemi n'y trouvât ni abri ni nourriture.

C'était Païlick qui mettait le feu à son village, en commençant par sa hutte ; aussi, au lieu de dire que Komer avait été attaqué quatre fois, déclarait-elle fièrement qu'elle l'avait, de ses propres mains, incendié quatre fois. Dans l'année terrible de 1895 elle était avec Res-Kerko à Mouseh et elle avait lancé la première pierre contre les bandes turques. Grièvement blessée, elle s'était cachée pendant plusieurs mois sur la montagne, puis, le calme revenu, elle était redescendue à Komer avec quelques cheveux gris de plus, mais toujours aussi vaillante.

— Païlick, lui demandaient souvent les femmes d'un ton railleur, quand, de tes mains sèches, mettras-tu de nouveau le feu à notre village ?

Païlick devenait sérieuse et, montrant du doigt les pics rocheux, répondait :

— Quand le lion des montagnes viendra et me donnera le signal, alors je brûlerai Komer pour la cinquième fois.

Le lion des montagnes était Andranick qui, du haut des rochers, veillait sur le district de Sassoun.

Un jour, enfin le lion des montagnes parut.... La vallée était en danger, il fallait quitter Komer ; les habitants abandonnèrent leur village et se réfugièrent sur les sommets voisins.

Sans murmurer, muets comme s'ils avaient fait le serment de ne pas parler, ces hommes de fer quittèrent leurs maisons, emportant avec eux ce qu'ils pouvaient. Sous le souffle enragé de l'hiver, à travers la neige, ils gravissaient les rochers couverts de glace, se dirigeant vers les pics mêlés aux nuages. Les hommes valides regardaient, les sourcils froncés, comment leurs vieux pères, leurs femmes et leurs enfants marchaient hardiment en avant. Il n'était pas nécessaire d'encourager cette foule fuyante. Chacun connaissait sa tâche. Voici comment ils procédaient depuis des années : les femmes, les enfants et les vieillards devaient se réfugier sur les sommets inaccessibles, tandis que les hommes, le fusil à la main, se cachaient derrière les rochers, prêts à s'élancer sur l'ennemi. Les vieillards, qui laissaient pour la dernière fois leur demeure, ne murmuraient pas ; les femmes, qui avaient fait aux Kurdes le sacrifice de leurs biens, peut-être de la vie de leurs époux et de leurs frères, ne pleuraient pas ; même les enfants restaient calmes ; ils frissonnaient et s'attachaient à leurs mères, mais ils s'avançaient d'un pas ferme vers les pics neigeux, comme les faons des chevreuils. Tous étaient taciturnes ; leur silence était le dédain fier et mystérieux que les braves opposent dans le danger au front de la tyrannie. Ils paraissaient aller à un pèlerinage de l'Esprit de la Liberté qui réside sur les cimes inaccessibles :

— En haut, en haut, vers l'aire des aigles !

La neige glacée craquait sous leurs pieds avec un bruit sec et déplaisant ; le vent soufflait avec violence ; les flocons de neige fouettaient leur visage ; ils mordaient leurs lèvres pour ne pas claquer des dents. Ils continuaient de monter :

— En haut, en haut, toujours plus haut !...

Une fois pourtant ils regardèrent en arrière, quand des tourbillons de fumée s'élevèrent au-dessus du village. Toutes les huttes flambaient ; pas de protestations, pas de vaines paroles, seulement une rumeur étouffée parmi les rangs : « C'est Païlick qui l'a fait. » Puis ils se turent.

Aucun mot superflu ne brisa ce silence de pierre, expression orgueilleuse de leur volonté.

Là-bàs le village continuait à brûler et le feu dévorait le fruit de leur sueur pendant de nombreuses années de travail. Quelquefois le vent dispersait la fumée ; alors on distinguait une figure de femme noire et enragée, semblable à l'Esprit malfaisant. Elle courait, une torche à la main, de maison en maison, de rue en rue ; là où elle apparaissait, l'incendie la suivait comme une trombe de feu. Païlick était terrible ; dix fois elle se perdit dans les flammes, on croyait que l'incendie avait dévoré son corps desséché, et toujours elle apparaissait de nouveau, toujours courant, toujours mettant le feu à une autre maison.

Sur la montagne, surplombant le village aux murs en ruine, la bande restait silencieuse. Ces hommes sombres attendaient un ordre du chef qui, le chapeau en arrière, offrant son front au vent glacé, regardait au loin par une lunette.

— Voici les Kurdes, disait-il doucement, montons encore, réfugions-nous dans la grotte d'Engouznal.

Lorsque Païlick eut achevé son œuvre de destruction, elle songea enfin à son salut. Elle passa devant sa maison où brûlaient tant d'objets qui lui avaient été chers ; mais elle ne lui jeta qu'un regard indifférent, car ses pensées étaient là-haut sur les pics rocheux d'où le lion des montagnes lui avait donné le signal, ce jour même. Elle se fraya un passage au milieu des flammes, laissa le village derrière elle et, s'appuyant sur un bâton noueux, gravit lentement les pentes couvertes de neige. Elle ne sentait ni le vent, ni la grêle qui lui cinglaient le visage ; n'allait-elle pas à la rencontre du fils de son cœur, du héros dont elle était si fière ? Elle entendait dans la vallée les cris de rage des Kurdes, furieux de ne trouver que des ruines, là où ils avaient espéré trouver un joli butin.

— Hurlez, *schitans* (démons), leur disait-elle en les menaçant de son poing desséché. Païlick a bien travaillé et vous ne nous prendrez pas un pain, pas même un verre d'eau !

Les Kurdes l'avaient aperçue, forme noire se détachant sur la blanche neige. Leurs cris redoublèrent :

— La voilà, hurlaient-ils, la maudite ! C'est elle qui nous a privés du gain que nous avions justement mérité.

Païlick montait toujours, sa figure rébarbative éclairée par un sourire. Hélas ! la mort la guettait, sombre visitieuse à laquelle il nous est impossible de résister. Les Kurdes avait ajusté leurs armes et tiré ; deux balles passèrent en sifflant au-dessus de la tête de Païlick ; une troisième l'atteignit par-derrière, au dessous de l'épaule droite. La vieille, frappée mortellement, se redressa :

— Andranick, appela-t-elle ! puis elle s'affaissa sur la neige, telle que la chèvre sauvage de Forforar, blessée par le chasseur. Ses membres se refroidissaient déjà,

lorsqu'elle entendit un bruit de pas ; elle eut la force de tourner la tête et elle apercut un jeune homme à la taille d'athlète, vêtu comme les montagnards de Sassoun.

« C'est ton enfant, lui dit son cœur. Réjouis-toi puisque tu as pu le voir avant de fermer tes yeux pour toujours. »

— Andranick, murmura-t-elle, te voilà ?

Elle le fixait et l'admirait de son regard mourant. Le héros l'embrassa au front et Païlick lui sourit. Ses yeux s'étaient couverts d'une buée, un hoquet agita sa poitrine, ses membres se raidirent dans un dernier spasme et ce fut tout.

Andranick fit le signe de la croix sur son visage et lui ferma les yeux ; puis, la prenant dans ses bras, il l'emporta dans les montagnes. Il creusa lui-même sa tombe sur la cime de Forforar. C'est là que Païlick repose, solitaire comme elle a vécu. Elle est heureuse, puisque son désir a été exaucé : elle a vu son enfant et son âme est sacrée à ses yeux.

Ch. SCHNAPP.

Traduit librement de l'arménien.

ROME ET CARTHAGE

Avant-propos.

La guerre actuelle, guerre de peuples, nous encourage à rechercher plus que jamais dans le passé des comparaisons et des enseignements. L'histoire de Rome nous ouvre encore ses pages et nous démontre comment les Romains savaient préparer, conduire et vaincre leurs grandes guerres. Pas de découragement dans le désastre, pas d'enivrement dans la victoire. Un équilibre admirable liait l'effort aux résultats. Si pendant près de mille ans ils sont toujours sortis triomphants des plus dures épreuves et des plus grands périls, c'est qu'aucune guerre ne pouvait épuiser leurs énergies morales et matérielles; une fois déterminé le but d'une campagne, ils savaient l'atteindre avec une fermeté inébranlable. Les sacrifices ne comptaient pas et le temps non plus.

Après la guerre contre les Samnites, qui avait duré 72 ans, les Romains tournèrent leurs efforts contre le midi de l'Italie : la guerre fut déclarée à Tarente, dont le peuple avait attaqué une flottille romaine. Pendant que le consul Emilius investissait la ville, les premières troupes de Pyrrhus, appelées par les Tarentins, débarquaient dans le port. Cette époque marque une phase nouvelle dans les destinées de Rome, qui va, pour la première fois, se mesurer avec la Grèce. Jusqu'ici les légions n'ont

¹ Pour la première série, voir les livraisons d'avril, juin et juillet.

pas eu à combattre d'armées vraiment régulières, mais elles se sont aguerries par des luttes incessantes dans les montagnes du Samnium et de l'Etrurie ; désormais elles seront en face de vieux soldats façonnés à une tactique habile et commandés par un homme de guerre expérimenté. Le roi d'Epire, après avoir déjà deux fois perdu et regagné son royaume, envahi et abandonné la Macédoine, rêvait la conquête de l'Occident. A la nouvelle de son arrivée à la tête de 25 000 soldats, avec 20 éléphants, les Romains enrôlent tous les citoyens en état de porter les armes, même les prolétaires ; mais, admirable exemple d'énergie, ils repoussent l'appui de la flotte carthaginoise avec cette fière déclaration : « La République n'entreprend de guerres que celles qu'elle peut soutenir avec ses propres forces. »

Le consul Lævinus, à la tête de 50 000 hommes, rencontre le roi d'Epire près d'Héraclée, colonie de Tarente. Les légions chargèrent à sept reprises la phalange, près de céder, lorsque les éléphants, inconnus aux Romains, vinrent décider la victoire en faveur de l'ennemi. Une seule bataille avait livré à Pyrrhus tout le sud de la péninsule, où les villes grecques l'accueillirent avec enthousiasme. Mais, quoique vainqueur, il avait éprouvé des pertes sanglantes et reconnu à la fois la mollesse des Grecs d'Italie et l'énergie d'un peuple de soldats. Il offrit la paix et demanda au Sénat la liberté des Samnites, des Lucaniens et surtout des villes grecques. Le vieil Appius Claudius la déclara impossible *tant que Pyrrhus occuperait le sol de l'Italie*. Et la guerre continua pendant cinq ans jusqu'au jour où Pyrrhus, écrasé à Bénévent par Curius Dentatus, fut forcé de quitter l'Italie. La civilisation grecque venait d'expirer aux pieds de la grandeur naissante de la civilisation romaine.

La guerre contre le roi d'Epire produisit deux résultats remarquables : elle améliora la tactique romaine et amena entre les combattants ces procédés des nations civilisées qui apprennent à honorer les adversaires, à épargner les vaincus et à ne pas laisser la colère survivre à la lutte. Le roi d'Epire traita les prisonniers romains avec une grande générosité. Cinéas, envoyé à Rome, auprès du Sénat, comme Fabricius auprès de Pyrrhus,

rapportèrent chacun de leur mission une profonde estime pour ceux qu'ils avaient combattus.

Rome, vers la fin du cinquième siècle de sa fondation, dominait déjà les peuples de l'Italie proprement dite. L'Etat italien, si on peut lui donner ce nom, était composé d'une classe régnante, les citoyens; d'une classe de protégés ou tenus en tutelle, les alliés; et d'une troisième classe, les sujets. Alliés ou sujets, tous étaient obligés de donner des contingents militaires. Les villes grecques maritimes fournissaient des marins à la flotte. Les cités même qui gardaient leur indépendance pour les affaires intérieures obéissaient, pour l'administration militaire, à des fonctionnaires spéciaux désignés par la métropole. La forme adoptée par Rome pour régir l'Italie était la meilleure, mais comme forme transitoire. On devait tendre, en effet, à l'assimilation complète de tous les habitants de la péninsule, et c'était évidemment le but de la sage politique des Camille et des Fabius. Si Rome, dans les siècles postérieurs, ne sut pas saisir le moment favorable où l'assimilation, opérée déjà dans les esprits, aurait pu passer dans le domaine des faits, cela tient à l'abandon des principes d'équité qui avaient guidé le Sénat durant les premiers siècles de la République, et surtout à la corruption des grands, intéressés à maintenir la condition d'infériorité des alliés. Le droit de cité étendu à tous les Italiotes, en temps utile, eût donné à la République une nouvelle force; mais un refus opiniâtre devint la cause de la révolution commencée par les Gracques, continuée par Marius, étouffée momentanément par Sylla et achevée par César.

La République savait mettre en pratique les principes qui fondent les empires et les vertus que la guerre enfante. Ainsi, pour tous les citoyens, égalité de droits; devant les dangers de la patrie, égalité de devoirs et suspension même de la liberté. Aux plus dignes, les honneurs et le commandement. Point de magistrature à qui n'a pas servi dans les rangs de l'armée. L'exemple est donné par les familles les plus illustres et les plus riches: à la bataille du lac Régille, les principaux sénateurs sont confondus dans les manipules des légions; au com-

bat près du Crémère, les 306 Fabius, qui tous, selon Tite-Live étaient capables de remplir les plus hautes fonctions, périssent les armes à la main. Plus tard, à Cannes, 80 sénateurs, qui s'étaient enrôlés comme simples soldats, tombent sur le champ de bataille. Les honneurs du triomphe sont seulement accordés pour les victoires qui agrandissent le territoire, mais non pour celles qui font recouvrer le sol perdu. Les consuls ou proconsuls cherchent à être utiles à la patrie sans fausse susceptibilité; aujourd'hui au premier rang, demain au second, ils servent avec le même dévouement sous les ordres de celui auquel ils commandaient la veille. Servilius, consul en 281, devient, l'année suivante, lieutenant de Valérius. Fabius, après tant de triomphes, consent à n'être que le lieutenant de son fils. Plus tard, Flaminius, vainqueur du roi de Macédoine, redescend par patriotisme, après la victoire de Cynocéphale, au grade de tribun de soldats; le grand Scipion lui-même, après la défaite d'Annibal, sert de lieutenant à son frère dans la guerre contre Antiochus.

L'observation de la discipline va jusqu'à la cruauté : Manlius Torquatus punit par la mort la désobéissance de son fils, quoique vainqueur. Les soldats qui ont fui sont décimés; ceux qui abandonnent leurs rangs ou le champ de bataille sont voués, les uns au supplice, les autres au déshonneur, et l'on repousse, comme indignes d'être rachetés, les prisonniers faits par l'ennemi. Au lendemain de Cannes, une députation du Sénat alla au-devant du consul Varron et le remercia de ne pas avoir désespéré de la République; mais le Sénat ne voulut plus employer les troupes qui s'étaient retirées du combat, et les envoya en Sicile avec défense de rentrer en Italie tant que l'ennemi n'en aurait pas été chassé. On refusa de racheter les prisonniers qu'offrait Annibal; la patrie, disait-on, n'avait pas besoin de ceux qui s'étaient laissé prendre les armes à la main. L'idée de proposer la paix au terrible Carthaginois ne se présenta à personne; chacun rivalisa de sacrifices et de dévouement. On leva de nouvelles légions, on enrôla 8000 esclaves, qui furent affranchis après les premiers combats. Le trésor

étant vide, toutes les fortunes particulières vinrent à son secours. Les propriétaires des esclaves pris pour l'armée, les publicains chargés des approvisionnements consentirent à n'être remboursés qu'à la fin de la guerre. Chacun, suivant ses moyens, entretenait à ses frais des affranchis pour servir sur les galères. A l'exemple du Sénat, les veuves et les mineurs portèrent leur or et leur argent au trésor public. Il fut défendu de garder chez soi au delà d'une valeur déterminée en bijoux, vaisselle, numéraire d'argent ou de cuivre, et, par la loi Oppia, on alla jusqu'à régler la toilette des femmes¹. Enfin on limita à trente jours la durée du deuil porté dans les familles pour les parents morts devant l'ennemi.

Grâce à son génie militaire, Annibal a pu résister seize ans en Italie, continuellement traqué par deux armées consulaires; et quand Rome décida de porter la guerre en Afrique pour frapper l'ennemi au cœur, Annibal, rappelé en Afrique, échappa à la surveillance des flottes romaines et rentra à Carthage : deux ans après il fut anéanti par Scipion à la bataille de Zama². Carthage fut réduite à livrer ses vaisseaux, ses éléphants, à payer 10 000 talents (58 millions de francs) et à prendre l'engagement de ne plus faire la guerre sans l'autorisation de Rome.

¹ Nous trouvons dans Tacite le résumé d'un très intéressant discours de Tibère dans lequel le grand empereur, sous une forme précise, froide et tranchante, malmène les dames de Rome, parce qu'elles dépensent trop d'argent en perles et en diamants. « Notre or, disait Tibère, s'en va dans l'Inde et nous manquons de ce métal précieux pour faire marcher l'administration militaire; nous sommes obligés de négliger la défense des frontières. » Donc, au temps où l'empire romain était le plus riche, un administrateur aussi avisé et un général aussi vaillant que Tibère jugeait qu'une dame romaine ne pouvait s'acheter quelque perle ou quelque diamant sans affaiblir directement la défense de l'empire.

Quand les Etats belligérants se décideront-ils à proclamer des lois somptuaires inexorables contre le luxe des femmes, vraiment insensé et scandaleux à l'époque actuelle?...

² Tite-Live nous dit qu'avant la bataille de Zama Annibal demanda une entrevue à Scipion pour offrir la paix. Scipion accepta et les deux grands généraux se rencontrèrent au lieu du rendez-vous, firent retirer leur escorte à une distance égale et s'abouchèrent, ayant chacun un

Entourée de voisins belliqueux, Rome devait en triompher ou cesser d'exister ; de là cette supériorité dans l'art de la guerre, car, dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées et l'on oublie ses fautes et

interprète. Saisis l'un et l'autre, en se voyant, d'une admiration mutuelle, ils restèrent quelque temps sans rien dire.

Annibal rompit le silence et parla ainsi :

« Puisqu'il était réglé par les destins qu'après avoir porté la guerre le premier sur les terres de Rome et avoir eu tant de fois la victoire entre les mains, je viendrais aussi le premier demander la paix, je suis ravi qu'ils m'adressent à toi plutôt qu'à un autre pour la demander. Ce ne sera pas, Scipion, le trait le moins éclatant d'une vie aussi glorieuse que la tienne, qu'Annibal, à qui les dieux avaient accordé la victoire sur tant de généraux romains, ait été forcé de céder, et que vous ayez terminé cette guerre, si fameuse par vos défaites, avant que de l'être par les nôtres. Admirons les caprices, et pour ainsi dire les jeux de la fortune : j'ai pris les armes sous le consulat de ton père, il a été le premier général romain que j'aie combattu, et je viens aujourd'hui désarmé demander la paix à son fils. Il eût été heureux pour nos pères que les dieux les eussent inspirés d'être contents, les uns de l'empire d'Italie, les autres de celui d'Afrique ; car la conquête de la Sicile et de la Sardaigne ne nous dédommage pas assez de la perte de tant de flottes, de tant d'armées, de tant d'excellents généraux. Mais il est plus aisé de blâmer le passé que de le corriger. En attaquant les possessions d'autrui, nous avons eu peine à défendre les nôtres. Non seulement vous avez eu la guerre en Italie et nous l'avons en Afrique, mais vous avez vu les drapeaux carthaginois presque aux portes de Rome et nous entendons le bruit du camp romain des murailles de Carthage. Ce que nous devons craindre le plus, ce que vous deviez le plus désirer est arrivé : il s'agit de faire la paix dans un temps où la fortune vous est favorable. Toi et moi qui la traitons, nous sommes également intéressés à la conclure, et tout ce que nous aurons arrêté, nos républiques le confirmeront. Il ne nous faut que des sentiments doux et pacifiques. Pour moi, revenu vieux dans un pays d'où j'étais parti enfant, mon âge, mes succès, mes revers m'ont appris à suivre la raison plutôt que la fortune. Mais je crains et ta jeunesse et la continuité de ton bonheur, l'une et l'autre inspirent une fierté peu disposée à écouter les conseils de la douceur et de la modération. Celui que la fortune n'a jamais trompé ne pense guère à l'incertitude des événements. Tu es aujourd'hui ce que je fus autrefois à Trasimène et à Cannes. Chargé du commandement à peine dans l'âge de porter les armes, toutes tes entreprises ont été également hardies et heureuses.

ses vertus même; de là ce mépris de la trahison et ce dédain des avantages qu'elle promet : Camille renvoie à leurs parents les enfants des premières familles de Faléries, livrés par leur instituteur ; le Sénat rejette avec indignation l'offre du médecin

Vengeur de la mort d'un père et d'un oncle, le malheur de ta famille a illustré ton courage et ta piété. Rome avait perdu les Espagnes, tu les as recouvrées en chassant de ces provinces quatre armées carthaginoises. Tu as été fait consul ; tandis que tes généraux se sentaient à peine le courage de défendre l'Italie, tu as passé en Afrique et après y avoir taillé en pièce deux armées, forcé et brûlé deux camps à la même heure, fait prisonnier le puissant roi Syphax et conquis une multitude de villes, et sur ce prince et sur nous, tu m'as arraché de l'Italie, à laquelle j'étais attaché comme à ma proie depuis seize ans. Il se peut donc que ton cœur soit plus sensible aux charmes de la victoire qu'à ceux de la paix. Je vous connais, vous autres Romains ; votre ambition vise au grand plus qu'à l'utile. Moi-même, autrefois, l'éclat de ma fortune m'a séduit. Si les dieux, en nous donnant le bonheur, nous donnaient aussi la sagesse, nous penserions à l'avenir autant qu'au passé. Sans citer d'autres généraux, je suis moi seul un exemple suffisant des révolutions de la fortune. Vous m'avez vu, il y a peu de temps, campé entre votre ville et l'Anio, prêt à escalader vos murailles ; vous me voyez aujourd'hui devant ma patrie presque assiégée, privé de deux frères illustres par leur courage et par la science du commandement, vous prier d'éloigner de Carthage la terreur que j'ai portée à Rome. Plus la fortune nous rit, moins nous devons compter sur elle.

» *Dans les circonstances actuelles, où vos affaires prospèrent, où les nôtres périclitent, la paix est utile et glorieuse à vous qui la donnez, à nous qui la demandons ; elle est plus nécessaire qu'honorable. Une paix certaine est un avantage plus sûr qu'une victoire en espérance : l'une dépend de vous, l'autre des dieux. N'exposez pas au péril d'un moment tant d'années de prospérité. En supputant tes forces, n'oublie pas de considérer le pouvoir de la fortune et l'incertitude des combats. Il y aura des deux côtés des armes et des bras. C'est surtout dans la guerre que l'espérance est souvent trompée par l'événement. La paix assure la gloire ; elle ne gagnera pas autant si tu es vainqueur qu'elle perdra si tu es vaincu. Un moment peut t'enlever les titres d'honneur que tu as acquis et te frustrer de ceux que tu espères. En faisant la paix, Scipion, tu disposes de notre sort ; en combattant, les dieux décideront du vôtre. Régulus aurait été dans cette même Afrique un rare exemple de bonheur et de courage si, après avoir vaincu nos pères, il leur eût accordé la paix ; mais n'ayant su ni borner ses succès, ni contenir sa fortune, plus il*

de Pyrrhus proposant d'empoisonner son roi. De là cette religion du serment et ce respect des engagements contractés : les prisonniers romains auxquels Pyrrhus avait permis de se rendre à Rome pour les fêtes de Saturne retournent tous auprès de

s'était élevé plus sa chute fut honteuse. Celui qui donne la paix a seul le droit d'en dicter les conditions ; mais peut-être ne sommes-nous pas indignes de déterminer nous-même notre punition. Nous vous abandonnons toutes les possessions qui ont fait naître la guerre : la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, toutes les îles répandues entre l'Afrique et l'Italie ; et renfermés dans les bornes de l'Afrique, puisque telle est la volonté des dieux, nous consentons à vous voir donner des lois aux nations étrangères et dominer sur terre et sur mer. Vous suspectez, je le sais, la foi punique depuis que les Carthaginois se sont montrés trop peu sincères dans la demande et dans l'attente de la paix. Mais, Scipion, la solidité de la paix dépend beaucoup de la qualité de ceux qui la sollicitent. Le peu de dignité des ambassadeurs a été, dit-on, un des motifs qui ont porté votre Sénat à la refuser. C'est Annibal qui demande la paix. Je ne la demanderais point si je ne la croyais utile, et la raison qui me la fait demander me la fera soutenir. Auteur de la guerre, j'ai donné lieu à mes concitoyens de s'en féliciter tant que le ciel n'a pas été jaloux de mes succès. Auteur de la paix, je ferai de même tous mes efforts pour les empêcher de s'en plaindre. »

Scipion répondit à ce discours à peu près en ces termes :

« Je n'ignorais pas, Annibal, que c'était l'attente de ton retour qui avait engagé les Carthaginois à rompre la trêve et à détruire l'espoir de la paix. Tu le montres assez toi-même en retranchant des conditions déjà proposées les nouvelles cessions qui nous étaient faites et n'y laissant subsister que celles des pays qui sont depuis longtemps sous notre puissance. Mais comme tu t'attaches à décharger tes concitoyens d'un pesant fardeau, je dois faire en sorte aussi d'empêcher que les avantages qu'ils nous cédaient alors ne soient aujourd'hui supprimés et ne deviennent le prix de leur perfidie. Vous ne méritez plus les mêmes conditions et vous voulez profiter de votre parjure ? Non, ce n'a pas été l'esprit de conquête qui a fait passer nos pères en Sicile et vous en Espagne. Nous fûmes armés alors par le péril des Mamertins nos alliés ; nous l'avons été depuis par le saccagement de Sagonte ; nous avons combattu pour la piété, pour la justice. Vous avez été les agresseurs, de votre aveu même, et les dieux en sont témoins, les dieux qui, dans la guerre actuelle comme dans la précédente, continueront à donner la victoire au parti de la raison et de l'équité. Pour ce qui me regarde, je me rappelle la faiblesse humaine, je pense au pouvoir de la fortune, je sais que toutes

lui sans manquer à leur parole, et Régulus laisse l'exemple le plus mémorable de la fidélité à la foi jurée ; de là cette politique habile et inflexible qui refuse la paix après une défaite ou un traité avec l'ennemi tant qu'il est sur le sol de la patrie ; qui gagne les vaincus par des bienfaits, et les admet par degrés dans la grande famille romaine ; de là cette préoccupation de multiplier sur les territoires conquis la race des citoyens-soldats ; de là enfin l'imposant spectacle d'une ville qui devient un peuple et d'un peuple qui embrasse l'univers.

Première guerre punique.

(490-513 de la fondation de Rome). — Rome, ayant étendu sa domination jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie, se trouva en face d'une puissance qui, par la force des choses, allait devenir sa rivale. Deux civilisations différentes entraient en lutte.

Carthage, située sur la côte africaine la plus rapprochée de la Sicile, n'en était séparée que par le canal de Malte, qui partage

nos entreprises sont sujettes à mille accidents. *Si avant que je passasse en Afrique tu avais volontairement évacué l'Italie, embarqué ton armée et demandé la paix, je n'aurais pu, je l'avoue, rejeter les propositions sans orgueil et sans cruauté.* Mais puisqu'il m'a fallu lutter contre toi, forcer ta résistance, t'entraîner, pour ainsi dire, en Afrique, je suis dispensé d'avoir des égards pour toi. Si donc aux conditions de paix déjà convenues, et dont tu es instruit, on ajoute quelque dédommagement pour la prise de nos bâtiments de charge et pour l'insulte faite à nos envoyés durant la trêve, je pourrai en délibérer avec mon conseil. Mais si même les premières conditions vous paraissent dures, préparez-vous à la guerre, puisque vous n'avez pu souffrir la paix (*bellum parate, quoniam pacem pati non potuistis*). »

Les deux généraux s'étant séparés sans avoir rien conclu rejoignirent chacun leurs soldats. Ils leur annoncèrent l'inutilité de la conférence et leur déclarèrent qu'il fallait combattre et attendre son sort de la décision des dieux. (*Tite-Live, XXX-XXXI.*)

Quelques grands chefs de certains Etats belligérants, qui expriment souvent leurs désirs de paix, devraient lire et méditer aujourd'hui les considérations échangées entre Annibal et Scipion dans leur entrevue à la veille de Zama.

en deux le grand bassin de la Méditerranée. Elle avait, depuis plus de deux siècles, conclu à différentes reprises des traités avec Rome, et, imprévoyante de l'avenir, félicité le Sénat toutes les fois qu'il avait remporté de grands avantages sur les Etrusques ou les Samnites.

La supériorité de Carthage au commencement des guerres puniques était évidente ; la constitution des deux cités faisait néanmoins prévoir laquelle en définitive devait l'emporter. Une aristocratie puissante régnait chez l'une et chez l'autre, mais à Rome les nobles, sans cesse confondus avec le peuple, donnaient l'exemple du patriotisme et de toutes les vertus civiques, tandis qu'à Carthage les premières familles, enrichies par le commerce, amollies par un luxe effréné, formaient une caste égoïste et avide, distincte du reste des citoyens. A Rome, l'unique mobile était la gloire, le premier devoir le service militaire ; à Carthage, on sacrifiait tout à l'intérêt, au commerce, et la défense de la patrie était, comme un fardeau insupportable, abandonnée à des mercenaires. Aussi, après une défaite, l'armée, à Carthage, se recomposait avec peine ; à Rome, elle se reformait aussitôt, puisque le peuple était soumis au recrutement. Si la pénurie du trésor obligeait de retarder la paie, les soldats carthaginois se révoltaient et mettaient l'Etat en péril ; les Romains supportaient les privations et la misère sans murmures, par le seul amour de la patrie.

La religion carthaginoise faisait de la divinité une puissance jalouse et malfaisante, qu'il fallait apaiser par d'horribles sacrifices ou honorer par des pratiques honteuses ; de là des mœurs dépravées et cruelles ; à Rome, le bon sens ou l'intérêt du gouvernement tempérant la brutalité du paganisme et maintenant dans la religion des idées de morale.

Quelle différence encore dans la politique ! Rome avait dompté par la force des armes, il est vrai, les peuples qui l'environnaient ; mais elle s'était pour ainsi dire fait pardonner ses victoires en offrant aux vaincus une patrie plus grande et une part dans les droits de la métropole. D'ailleurs, comme les habitants de la péninsule étaient en général d'une même race,

elle avait pu facilement se les assimiler. Carthage, au contraire, était demeurée étrangère au milieu des indigènes d'Afrique, dont la séparaient l'origine, la langue et les mœurs. Elle avait rendu sa domination odieuse à ses sujets et à ses tributaires par l'esprit mercantile et les habitudes de rapacité de tous ses agents : de là des insurrections fréquentes et des répressions d'une cruauté inouïe. La défiance envers ses sujets l'avait engagée à laisser ouvertes toutes les villes de son territoire, afin qu'aucunes d'elles ne devînt le point d'appui d'une révolte. Aussi deux cents villes se livrèrent-elles sans résistance à Agathocle, dès qu'il parut en Afrique. Rome, au contraire, entourait de remparts ses colonies, et les murailles de Plaisance, de Spolète, de Casilinum, de Nola, contribuèrent à arrêter Annibal.

La ville de Romulus était alors dans toute la vigueur de la jeunesse, tandis que Carthage était arrivée à ce degré de corruption où les Etats ne sont capables de supporter ni les abus qui les énervent, ni le remède qui les régénérerait.

A Rome donc appartenait l'avenir. D'un côté, un peuple de soldats, contenu par la discipline, la religion, la pureté des mœurs, animé de l'amour de la patrie, entouré d'alliés dévoués ; de l'autre, un peuple de marchands avec des mœurs dissolues, des mercenaires indociles et des sujets mécontents.

Ces deux puissances d'une ambition égale, mais d'un esprit si opposé, ne pouvaient rester longtemps en présence sans se disputer la domination du riche bassin de la Méditerranée. La Sicile surtout devait exciter leur convoitise. La possession de cette île était alors partagée entre Hiéron, tyran de Syracuse, les Carthaginois et les Mamertins. Ces derniers, issus d'aventuriers anciens mercenaires d'Agathocle, venus d'Italie en 490, et établis à Messine, se mirent à guerroyer contre les Syracusains. Ils sollicitèrent d'abord l'assistance des Carthaginois et leur livrèrent l'acropole de Messine pour prix de la protection qu'ils en obtinrent ; bientôt, dégoûtés d'alliés trop exigeants, ils envoyèrent demander des secours à Rome au nom d'une commune nationalité, car la plupart se disaient Italiotes, par

conséquent alliés de la République ; quelques-uns même étaient ou se prétendaient Romains.

Le Sénat hésitait : l'opinion publique l'emporta, et, malgré le peu d'intérêt qu'inspiraient les Mamertins, la guerre fut décidée. Un corps de troupes, envoyé sans retard à Messine, en chassa les Carthaginois. Peu après, une armée consulaire passait le détroit, battait les Syracusains d'abord, puis les Carthaginois, et s'établissait militairement dans l'île. Tel fut le commencement de la première guerre punique.

Diverses circonstances favorisèrent les Romains. Les Carthaginois s'étaient rendus odieux aux Grecs siciliens. Les villes encore indépendantes, comparant la discipline des légions aux excès de tous genres qui avaient signalé le passage des mercenaires d'Agathocle, de Pyrrhus et des généraux carthaginois, accueillirent les consuls comme des libérateurs. Hiéron, maître de Syracuse, première ville de la Sicile, n'eut pas plutôt éprouvé la puissance des armes romaines qu'il prévint l'issue de la lutte et se déclara pour le plus fort. Son alliance, maintenue fidèlement pendant cinquante ans, fut d'une grande utilité à la République. Avec son appui les Romains, au bout de la troisième année de guerre, s'étaient emparés d'Agrigente et de la plupart des villes de l'intérieur ; mais les flottes des Carthaginois restaient maîtresses de la mer et des places du littoral.

Les Romains manquaient de marine militaire ¹. Ils pouvaient, sans doute, se procurer des bâtiments de transport, ou, par leurs alliés (*socii navales*), quelques trirèmes ; mais ils n'avaient pas de ces navires à cinq rangs de rames, plus propres, par leur poids et leur vitesse, à enfoncer les bâtiments ennemis. Une incomparable énergie suppléa en peu de temps à l'insuffisance de la flotte : cent vingt galères furent construites d'après le modèle d'une quinquérème carthaginoise échouée sur

¹ Rome, après la prise d'Antium (Porto d'Anzio), avait déjà une marine, mais elle n'avait pas de galères à trois rangs ou à cinq rangs de rames. Rien de plus vraisemblable alors que le récit de Tite-Live, qui avance que les Romains prirent pour modèle une quinquérème carthaginoise naufragée sur leurs côtes.

la côte d'Italie ; et on exerça à terre des soldats au maniement des rames. Au bout de deux mois, les équipages s'embarquaient, les Carthaginois étaient battus à Myles (494), et trois ans après à Tyndaris (497). Ces deux batailles navales enlevèrent à Carthage le prestige de sa supériorité maritime.

Cependant la lutte se prolongeait sur terre sans résultat décisif, lorsque les deux rivales résolurent chacune, par un effort suprême, de demeurer maîtresse de la mer. Carthage équipa trois cent cinquante vaisseaux pontés, Rome trois cent trente d'égale force. En 498, les deux flottes se rencontrèrent entre Héraclée Minoa et le cap d'Ecnome, et, dans un combat mémorable, où 300 000 hommes ¹ s'entre-choquèrent, la victoire resta aux Romains. Le chemin de l'Afrique était ouvert, et M. Atilius Regulus, inspiré sans doute par l'exemple d'Agathocle, imagina d'y porter la guerre. Ses premiers succès furent tels que Carthage, dans son effroi et pour éviter le siège dont elle était menacée, s'apprêtait à renoncer à ses possessions en Sicile. Trop confiant dans la faiblesse des résistances qu'il avait rencontrées, Régulus crut pouvoir imposer à Carthage les conditions les plus dures ; le désespoir rendit aux Africains toute leur énergie, et Xanthippe, aventurier grec, bon général, mis à la tête des troupes, défit le consul, dont il anéantit presque entièrement l'armée.

Jamais les Romains ne se laissaient abattre par les revers ; ils reportèrent la guerre en Sicile et reprirent Panorme, siège des forces carthaginoises. Pendant plusieurs années, les flottes des deux pays ravagèrent, les unes les côtes d'Afrique, les autres le littoral italien ; dans l'intérieur de la Sicile, les Romains avaient l'avantage ; sur les rivages de la mer, les Carthaginois. Deux fois les flottes de la République furent détruites par les tempêtes ou par l'ennemi, et ces désastres engagèrent à deux reprises le Sénat à suspendre toute expédition maritime. La lutte se trouva concentrée pendant six ans dans un coin de la Sicile ;

¹ Chaque vaisseau portait 300 rameurs et 120 soldats, soit 420 hommes par bâtiment, ce qui fait pour la flotte carthaginoise 147 000 hommes et, pour la flotte romaine 138 600 (Polybe, I, xxv et xxvi).

les Romains occupaient Panorme, les Carthaginois Lilybée et Drepanum. Elle aurait pu se prolonger indéfiniment si le Sénat, malgré la pénurie du trésor, ne fût parvenu, au moyen de dons volontaires, à équiper encore une flotte de deux cents quinquerèmes. Lutatius, qui la commandait, dispersa les vaisseaux de l'ennemi près des îles Ægates, et, maître de la mer, menaça d'affamer les Carthaginois. Ceux-ci demandèrent la paix au moment même où un grand homme de guerre, Amilcar, venait de rendre le prestige à leurs armes. C'est que, pendant ces vingt-quatre années, l'énormité des dépenses et des sacrifices avait découragé Carthage, tandis qu'à Rome le patriotisme, insensible aux pertes matérielles, maintenait l'énergie comme aux premiers jours. Les Carthaginois, contraints de céder tous leurs établissements en Sicile, payèrent une indemnité de 2 200 talents. Dès lors, toute l'île, excepté le royaume de Hiéron, devint tributaire, et, pour la première fois, Rome eut une province sujette.

Si, malgré ce succès définitif, il y eut des échecs momentanés, on doit les attribuer en grande partie à l'instabilité des plans de campagne variant annuellement avec les généraux. Plusieurs consuls, cependant, ne manquèrent ni d'habileté ni de persévérance, et le Sénat, toujours reconnaissant, récompensa dignement leurs services. Quelques-uns obtinrent les honneurs du triomphe, entre autres Duilius, qui gagna la première bataille navale, et Lutatius, dont la victoire décida de la paix. A Carthage, au contraire, les meilleurs généraux étaient victimes de l'envie et de l'ingratitude. Xanthippe, vainqueur de Régulus, fut promptement éloigné par la jalousie de la noblesse qu'il avait sauvée, et Amilcar, calomnié par une faction rivale, ne reçut pas de son gouvernement l'appui nécessaire à l'exécution de ses grands desseins.

Pendant une lutte de 23 ans, la guerre manqua souvent d'une direction habile et suivie, mais les légions ne perdirent rien de leur ancienne valeur, et on les vit même un jour en venir aux mains avec les auxiliaires, qui leur disputaient le poste le plus périlleux; on peut citer aussi l'intrépidité du tribun Calpurnius

Flamma, qui sauva les légions enfermées par Amilcar dans un défilé. Il couvrit la retraite avec trois cents hommes, et, retrouvé vivant sous un monceau de cadavres, reçut du consul une couronne de feuillage, modeste récompense, mais suffisante alors pour inspirer l'héroïsme. Tous les sentiments nobles étaient exaltés au point de rendre justice à un ennemi. Le consul L. Cornélius fit de magnifiques obsèques à Hannon, général carthaginois, mort vaillamment en combattant contre lui.

Pendant la première guerre punique les Carthaginois menacèrent souvent les côtes d'Italie, sans jamais tenter un débarquement sérieux. Ils ne purent trouver d'alliés parmi les peuples récemment soumis ; ni les Samnites, ni les Lucaniens, qui s'étaient déclarés pour Pyrrhus, ni les villes grecques du sud de la péninsule, ne montrèrent de dispositions à la révolte. Les Gaulois cisalpins, naguère si remuants, et que nous verrons bientôt reprendre les armes, demeurèrent immobiles. Les mouvements qui éclatèrent sur la fin de la guerre punique parmi les Salentins et les Falisques furent sans importance et ne paraissent pas se rattacher à la grande lutte entre Rome et Carthage.

Cette résistance à toute tentative d'insurrection prouve que le gouvernement de la République était équitable, et qu'il avait donné satisfaction aux vaincus. Nulle plainte ne se fit entendre, même après de grands désastres ; et cependant les calamités de la guerre pesaient cruellement sur les laboureurs, sans cesse obligés de quitter leurs champs pour combler les vides faits dans les légions. A l'intérieur, le Sénat avait pour lui un grand prestige, et à l'extérieur il jouissait alors d'une réputation de bonne foi qui lui assurait des alliances sincères.

La première guerre punique exerça sur les mœurs une influence remarquable. Jusqu'alors les Romains n'avaient pas entretenu de rapports suivis avec les Grecs. La conquête de la Sicile rendit les relations nombreuses et actives, et bientôt se fit sentir ce que la civilisation hellénique renfermait à la fois d'utile et de pernicieux.

Les idées religieuses des deux peuples étaient différentes, bien que le paganisme romain eût de grands rapports avec le

paganisme de la Grèce. Celle-ci avait des philosophes, des sophistes, des libres penseurs. A Rome, rien de semblable ; les croyances y étaient profondes, naïves et sincères ; d'ailleurs, dès une époque très reculée, le gouvernement avait subordonné la religion à la politique et s'était appliqué à lui donner une direction avantageuse à l'Etat ¹.

Les Grecs de Sicile introduisirent à Rome deux sectes de philosophie dont les germes se développèrent plus tard, et qui avaient peut-être plus de rapport avec les instincts des initiés qu'avec ceux des initiateurs. Le stoïcisme fortifia la pratique des vertus civiques, mais sans modifier leur antique rudesse ; l'épicurisme, bien plus répandu, ne tarda pas à précipiter la nation à la recherche des jouissances matérielles. L'une et l'autre secte, en inspirant le mépris de la mort, donnèrent une puissance terrible au peuple qui les adopta.

La guerre avait épuisé les finances de Carthage. Les mercenaires, qu'elle ne pouvait payer, se révoltèrent à la fois en Afrique et en Sardaigne. Ils ne furent vaincus que par le génie d'Amilcar. Dans cette île, les excès des révoltés avaient soulevé les habitants, qui parvinrent à les chasser du pays. Les Romains ne laissèrent pas échapper l'occasion d'intervenir, et, comme précédemment pour les Mamertins, le Sénat, selon toute apparence, prétexta qu'il y avait des Italiotes parmi les mercenaires de Sardaigne. L'île fut prise, et les vainqueurs imposèrent une nouvelle contribution à Carthage, qui avait capturé quelques vaisseaux marchands naviguant dans ces parages, abus scandaleux de la force, que Polybe a hautement flétri. Réduits à l'impuissance par la perte de leur marine, par la révolte de leur armée, les Carthaginois subirent les conditions du plus fort. Ils étaient sortis de Sicile sans y laisser de regrets ; il n'en fut pas de même en Sardaigne ; leur gouvernement et leur domination y étaient populaires, probablement à cause de la communauté de religion et de l'origine phénicienne

¹ Les Japonais ont fait de même avec la création de leur religion nationale, le *shintôisme*.

de plusieurs villes. Pendant longtemps encore, des rébellions périodiques témoignèrent de l'affection des Sardes pour leurs anciens maîtres. Vers la même époque, les Romains s'emparèrent de la Corse, et, de 516 à 518, repoussèrent les Ligures et les tribus gauloises avec lesquelles ils étaient en paix depuis quarante-cinq ans.

Deuxième guerre punique.

(536-552). — Carthage, humiliée, avait perdu l'empire de la mer, la Sicile et la Sardaigne. Rome, au contraire, s'était affermie par ses conquêtes dans la Méditerranée, en Illyrie et dans la Cisalpine. Tout à coup la scène change : les dangers qui menaçaient la ville africaine disparaissent. Carthage se relève de son abaissement, et Rome, qui a pu compter naguère 800 000 hommes en état de porter les armes, tremblera bientôt pour sa propre existence. Un changement si imprévu s'opère par la simple apparition dans les rangs de l'armée carthaginoise d'un homme de génie, Annibal.

Son père, Amilcar, chef de la puissante faction des Barca, avait sauvé Carthage en domptant l'insurrection des mercenaires. Chargé ensuite de la guerre d'Espagne, il avait vaincu les peuples les plus belliqueux de cette contrée et formé en silence une armée redoutable. Ayant reconnu de bonne heure le mérite d'un jeune homme nommé Asdrubal, il se l'était attaché avec l'intention d'en faire son successeur. En le prenant pour gendre, il lui avait confié l'éducation d'Annibal, sur lequel reposaient ses plus chères espérances. Amilcar ayant été tué en 526, Asdrubal l'avait remplacé à la tête de l'armée.

Les progrès des Carthaginois en Espagne et l'état de leurs forces dans ce pays avaient alarmé le Sénat, qui, dès 526, obligea le gouvernement de Carthage de souscrire à un nouveau traité, interdisant à l'armée punique de passer l'Ebre et d'attaquer les peuples alliés de la République. Ce dernier article se rapportait aux Sagontins, qui avaient eu déjà quelques démêlés

avec les Carthaginois. Les Romains affectaient de ne pas les considérer comme aborigènes, et s'autorisaient d'une légende qui faisait de ce peuple une colonie d'Ardée, contemporaine de la guerre de Troie. Par une semblable conduite, Rome se ménageait des alliés en Espagne pour observer ses anciens adversaires, et cette fois, comme à l'égard des Mamertins, elle montrait une sympathie intéressée en faveur d'une faible nation exposée à de fréquentes collisions avec les Carthaginois. Asdrubal avait reçu l'ordre d'exécuter le nouveau traité ; mais il fut assassiné par un Gaulois en 534, et l'armée, sans attendre les ordres de Carthage, acclama pour son chef Annibal, alors âgé de 29 ans. En dépit des factions rivales, ce choix fut maintenu, et peut-être quelque hésitation de la part du conseil de Carthage eût-elle amené la révolte des troupes. Le parti des Barca l'emporta dans le gouvernement et confirma le pouvoir du jeune général. Adoré des soldats, qui voyaient en lui leur élève, il exerçait sur eux une autorité absolue et croyait avec ces vieilles bandes pouvoir tout oser.

Les Sagontins étaient en guerre avec les Torbalètes, alliés ou sujets de Carthage. Au mépris du traité de 526, Annibal vint assiéger Sagonte et s'en empara après un siège de plusieurs mois. Il prétendait qu'en attaquant ses propres alliés, les Sagontins avaient été les agresseurs. Ceux-ci s'étaient hâtés d'implorer le secours de Rome. Le Sénat se borna à expédier des commissaires, les uns auprès d'Annibal, qui ne les écouta pas, les autres à Carthage, où ils n'arrivèrent que lorsque déjà Sagonte avait cessé d'exister. Un butin immense, envoyé par le vainqueur, avait fait taire la faction hostile aux Barca, et le peuple, comme les soldats, exalté par le succès, ne respirait que la guerre. Les ambassadeurs romains envoyés pour exiger des indemnités et même demander la tête d'Annibal furent mal reçus et revinrent en déclarant les hostilités inévitables.

Rome s'y prépara avec sa fermeté et son énergie ordinaires. L'un des consuls eut ordre de passer en Sicile et de là en Afrique, l'autre de diriger une armée par mer sur l'Espagne et d'en

chasser les Carthaginois. Mais, sans attendre l'issue des négociations, Annibal était en pleine marche pour transporter la guerre en Italie. Tantôt traitant avec les peuplades celtibériennes ou gauloises afin d'obtenir un passage sur leur territoire, tantôt les intimidant par ses armes, il avait atteint les bords du Rhône lorsque le consul chargé de conquérir l'Espagne, P. Cornélius Scipion, débarqué près de l'embouchure orientale de ce fleuve, apprit qu'Annibal était déjà engagé dans les Alpes (Mont-Cenis). Il laisse alors son armée à son frère Cnæus, retourne promptement à Pise, se met à la tête des troupes destinées à combattre les Boïens, traverse le Pô avec elles, espérant par ce mouvement rapide surprendre le général carthaginois au moment où, fatigué et affaibli, il déboucherait dans les plaines de l'Italie.

Les deux armées se rencontrèrent au bord du Tessin (526). Scipion, battu et blessé, se replia sur la colonie de Plaisance. Rejoint aux environs de cette ville par son collègue Tib. Sempronius Longus, il offrit de nouveau, sur la Trébie, la bataille aux Carthaginois. Une victoire éclatante mit Annibal en possession d'une grande partie de la Ligurie et de la Gaule cisalpine, dont les peuplades belliqueuses l'accueillirent avec enthousiasme et renforcèrent son armée, réduite, après le passage des monts, à moins de 30 000 hommes. Flatté de l'accueil des Gaulois, le général carthaginois voulut gagner aussi les Italiotes, et, s'annonçant comme le libérateur des peuples opprimés, il eut soin, après la victoire, de renvoyer libres tous les prisonniers faits sur les alliés. Il espérait que ces captifs délivrés deviendraient pour lui d'utiles émissaires. Au printemps de 537, il entra en Etrurie, traversa les marais du Val di Chiana, et, attirant l'armée romaine près du lac Trasimène, dans des lieux défavorables, la détruisit presque tout entière.

La terreur fut grande à Rome ; cependant le vainqueur, après avoir dévasté l'Etrurie, attaqué en vain Spolète, traversa l'Apenin, se jeta dans l'Ombrie, le Picénum, et de là se dirigea, par le Samnium, vers les côtes de l'Apulie. En effet, arrivé jusqu'au centre de l'Italie, privé de toute communication avec la mère-

patrie, sans les machines nécessaires pour un siège, sans ligne de retraite assurée, ayant sur ses derrières l'armée de Sempronius, que devait faire Annibal ? Mettre les Apennins entre lui et Rome, se rapprocher des populations mieux disposées en sa faveur, enfin, par la conquête des provinces méridionales, établir une base d'opérations solide, en rapport direct avec Carthage. Malgré la victoire de Trasimène, sa position était critique, car, excepté les Gaulois cisalpins, tous les peuples italiotes demeuraient fidèles à Rome, et aucun jusqu'alors n'était venu grossir son armée. Aussi Annibal resta-t-il plusieurs mois entre Casilinum et Arpi, où Fabius, par ses habiles manœuvres, serait parvenu à affamer l'armée carthaginoise, si son commandement n'eût pas expiré ; d'ailleurs le parti populaire, irrité d'un système de temporisation qu'il accusait de lâcheté, éleva au consulat, comme collègue d'Æmilius Paulus, Varron, homme incapable. Forcé de se tenir en Apulie, pour faire vivre ses troupes, Annibal, imprudemment attaqué, défit entièrement, près de Cannes, deux armées consulaires composées de huit légions et d'un nombre égal d'alliés, s'élevant à 87 000 hommes (538). Un des consuls périt, l'autre s'échappa, suivi seulement de quelques cavaliers ; 40 000 Romains avaient été tués ou pris, et Annibal envoya à Carthage un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers restés sur le champ de bataille. Dès lors une partie du Samnium, de l'Apulie, de la Lucanie et du Bruttium se déclara pour les Carthaginois, tandis que les villes grecques du midi de la péninsule restèrent favorables aux Romains.

Après la victoire de Cannes, il aurait été plus facile à Annibal qu'après Trasimène de marcher droit sur Rome ; cependant, puisqu'un si grand capitaine ne crut pas possible de le tenter, il n'est pas sans intérêt d'en rechercher les motifs : d'abord sa force principale était dans la cavalerie numide, qui eût été inutile dans un siège ; ensuite il avait généralement l'infériorité dans l'attaque des places. Ainsi, après la Trébie, il ne put se rendre maître de Plaisance ; après Trasimène, il échoua devant Spolète ; trois fois il se dirigea vers Naples sans oser l'attaquer ;

plus tard il fut obligé d'abandonner les sièges de Nola, de Cumes et de Casilinum. Quoi donc de plus naturel que son hésitation à attaquer Rome, défendue par une population nombreuse, habituée au métier des armes ?

Tite-Live (XXII) raconte que le soir de Cannes, Annibal victorieux était entouré de tous ses officiers qui le félicitaient et lui conseillaient de consacrer le reste du jour et la nuit suivante au repos qui lui était nécessaire, ainsi qu'à ses soldats épuisés. Mais Maharbal, commandant de la cavalerie, persuadé qu'il n'y a pas un moment à perdre :

— Afin que tu connaisses, lui dit-il, quelles doivent être les conséquences de cette bataille, dans cinq jours il te faut souper vainqueur au Capitole. Suis-moi ; je te précéderai avec ma cavalerie ; je veux être à Rome avant que l'ennemi sache que je suis en marche.

Le génie d'Annibal recule devant une entreprise qui lui paraît trop belle pour être adoptée sur-le-champ.

— Maharbal, répond-il, je loue ton zèle ; mais j'ai besoin de peser quelque temps l'avis que tu me donnes.

— Je le vois, reprend Maharbal, les dieux n'ont pas tout accordé au même homme : tu sais vaincre, Annibal ; mais tu ne sais pas profiter de la victoire.

Ce retard d'un jour sauva Rome et la République.

La preuve la plus frappante du génie d'Annibal, c'est d'être resté seize ans en Italie, livré presque à ses seules forces, réduit à ne recruter son armée que parmi ses nouveaux alliés et à subsister à leurs dépens, mal secondé par le sénat de son pays, ayant toujours en face deux armées consulaires, enfin enfermé dans la péninsule par les flottes romaines, qui en gardaient les côtes pour intercepter les renforts envoyés de Carthage. Sa constante préoccupation fut donc de se rendre maître de quelques points importants du littoral pour communiquer avec l'Afrique. Après Cannes, il occupe Capoue, cherche à gagner la mer par Naples, Cumes, Pouzzoles ; ne pouvant y parvenir, il s'empare d'Arpi et de Salapia, sur la côte orientale, où il espère rencon-

trer les ambassadeurs du roi de Macédoine. Il fait ensuite du Bruttium (Calabre) sa base d'opération, et ses tentatives sont dirigées contre les places maritimes, tantôt contre Brindes et Tarente, tantôt contre Locres et Rhégium.

Toutes les défaites essuyées par les généraux de la République avaient eu pour cause d'abord la supériorité de la cavalerie numide et l'infériorité des soldats latins levés à la hâte, opposés à de vieilles troupes aguerries; ensuite l'excès d'audace devant un capitaine habile, qui attirait ses adversaires sur le terrain qu'il avait choisi. Cependant Annibal, considérablement affaibli par ses victoires, s'écriait après Cannes, comme Pyrrhus après Héraclée, qu'un autre succès semblable amènerait sa ruine. Fabius Maximus, rappelé au pouvoir (539), continua un système de guerre méthodique, tandis que Marcellus, son collègue, plus hardi, prit l'offensive et arrêta les progrès de l'ennemi en l'obligeant de se renfermer dans un trapèze formé au nord par Capoue et Arpi, au sud par Rhégium et Tarente. En 543, toute la guerre s'était concentrée autour de deux places : la citadelle de Tarente, bloquée par les Carthaginois, et Capoue, assiégée par les deux consuls. Ils s'étaient entourés de lignes de contrevallation contre la place et de lignes de circonvallation contre les attaques du dehors. Annibal, ayant échoué dans sa tentative de forcer ces dernières, marcha sur Rome dans l'espoir de faire lever le siège de Capoue et de diviser les deux armées consulaires, pour les battre séparément en rase campagne. Arrivé sous les murs de la capitale et prévoyant trop de difficultés pour se rendre maître d'une si grande ville, il abandonna ses projets d'offensive et recula jusqu'aux environs de Rhégium. Son séjour se prolongea plusieurs années, avec des alternatives de revers et de succès, dans le midi de l'Italie, dont la population lui était favorable, évitant les engagements, s'éloignant peu de la mer et ne dépassant pas l'extrémité méridionale du Samnium.

En 547, une grande armée, partie d'Espagne et conduite par un de ses frères, Asdrubal, avait traversé les Alpes et s'avancait pour le rejoindre, en longeant la côte de l'Adriatique. Deux

armées consulaires étaient chargées de combattre les Carthaginois : l'une, sous les ordres du consul M. Livius Salinator, dans l'Ombrie, l'autre ayant à sa tête le consul C. Claudius Néron, tenait en échec Annibal en Lucanie et avait même obtenu sur lui un avantage à Grumentum. Annibal s'était avancé jusqu'à Canusium, lorsque le consul Claudius Néron, instruit de la supériorité numérique de l'armée de secours, laisse son camp sous la garde de Q. Cassius, son lieutenant, dissimule son départ, vient opérer sa jonction avec son collègue après une marche d'une rapidité prodigieuse, et défait, près du Métaure, Asdrubal, qui y périt avec toute son armée. Dès lors Annibal prévoit le sort de Carthage ; il abandonne l'Apulie, la Lucanie même, et se retire dans le seul pays demeuré fidèle, le Bruttium ; il y reste enfermé encore cinq années, attendant toujours des renforts, et ne quitte l'Italie que lorsque sa patrie, menacée par les légions romaines, déjà sur le sol africain, le rappelle pour la défendre.

La marine des deux nations joua dans cette guerre un rôle important. Les Romains mirent tout en œuvre pour rester maîtres de la mer ; leurs flottes, placées à Ostie, à Brindes et à Lilybée, exerçaient sans cesse la surveillance la plus active sur les côtes de l'Italie ; elles firent même des incursions dans le voisinage de Carthage et jusqu'en Grèce. La difficulté des communications directes engagea les Carthaginois à faire passer leurs troupes par l'Espagne et les Alpes, où leurs armées se recrutaient en route, plutôt que de les diriger sur les côtes méridionales de l'Italie. Annibal ne reçut que de faibles renforts ; Tite-Live mentionne deux envois seulement, le premier de 4000 Numides et 40 éléphants, le second amené par Bomilcar sur la côte du golfe ionien, près de Locres. Tous les autres convois paraissent avoir été interceptés, et l'un des plus considérables, chargé d'approvisionnements et de troupes, fut détruit sur les côtes de Sicile.

Il faut admirer la constance des Romains contre des ennemis qui les menaçaient à la fois de tous côtés. En même temps, ils contenaient les Gaulois cisalpins et les Etrusques, combattaient

le roi de Macédoine, allié d'Annibal, soutenaient en Espagne une guerre acharnée et réprimaient en Sicile les attaques des Syracusains qui, après la mort de Hiéron, s'étaient déclarés contre la République. Il fallut trois ans pour réduire Syracuse, défendue par Archimède. Rome maintint sur pied, tant que dura la seconde guerre punique, de seize à vingt-trois légions, recrutées seulement dans la ville et le Latium ; or ces vingt-trois légions représentaient un effectif d'environ 100 000 hommes, chiffre qui ne paraîtra pas exagéré si on le compare au recensement de 534, s'élevant à 270 213 hommes et ne comprenant que les individus en état de porter les armes.

La treizième année de la guerre, les chances tournèrent en faveur de la République. P. Cornélius Scipion, fils du consul battu à la Trébie, venait de chasser les Carthaginois de l'Espagne. Le peuple, devinant son génie, lui avait conféré, six ans auparavant, les pouvoirs de proconsul, malgré ses vingt-quatre ans. De retour à Rome, Scipion, nommé consul (549), passa en Sicile, de là en Afrique, où, après une campagne de deux ans, il défit Annibal dans les plaines de Zama et contraignit Carthage à signer la *paix romaine*.

LORENZO D'ADDA.



POÈMES

A la manière de Lancret.

La trahison.

Le mandoliniste se penche
Et tient des propos exquis ;
L'été murmure dans les branches
Des choses très tendres aussi....

Elle pose la main sur la manche
Du bel habit gris souris
Et dit : « Non...

J'aime déjà, je vous le dis...
Je vous le dis, je suis une femme franche.
(Ma nature est d'être ainsi.)
Je suis fidèle à mon ami. »

Elle parle, elle parle tout d'une haleine....
L'heure d'été tendre chemine
Sous le ciel pâle et bleu
Et les cordes grêles se sont tues un peu....

Paysage.

Une pluie d'été... de la beauté....
L'eau fraîche sur les feuilles....
Du soleil dans les peupliers,
L'air qui sent bon les chèvrefeuilles....

Un peu de mon âme s'enfuit,
Un peu de ton sourire charmeur,
Un peu de bruit pour mon ennui,
De la douleur....

Amour....

Comme le matin doré descend, parmi les branches
Où rient des clartés d'or dans la verdure des feuilles,
Ainsi l'amour de toi descendit dans mon cœur,
Comme un matin d'été.

Et depuis que tu pris mon cœur dans tes mains blanches
Je sens, comme au jardin encore plein de silence
Dans l'air brumeux qu'argente le soleil des lointains,
Monter la fraîcheur divine du matin....

Nocturne.

A Strawinski.

Devant la lune, tout hérissés, le dos bombé,
On les voit
Dans les gouttières : quelles sorcières
Epouvantables
Mènent leurs sabbats ?
Par les toits on entend des cris d'effroi
Et d'interminables plaintes
Pauvres et minables.

Ce n'est rien, chérie, ferme tes yeux,
Ce sont des chats, amoureux,
Et c'est pourquoi
Misérables....

Les wagons.

Sous les hangars immenses de fer des gares
Les wagons errent... bêtes lentes maléfiques de quels départs !
Se cognent... cognent les heurts brutaux de leurs boutoirs
Et vont
Noirs sous les pinceaux crus blafards
Des lampes électriques....

Et là-bas...
Et là-bas un petit souffle rare court...
Sous les saules, sur toutes choses bénies...
La nuit, l'herbe fine de la prairie...
Où s'en vont les wagons heureux
A la queue leu leu.

Le matin.

Labor improbus omnia vincit.

Deux cris d'un pic, de la pluie
Tombe, tombe sur la terre...
A travers les volêts verts
Sept petites raies de lumière
Pâle, le petit jour gris d'hiver...
Sept petites raies de lumière
Avec dans quelques coins de petites étoiles claires.
Madame Popovisse, ma propriétaire,
— Que Dieu, madame, vous bénisse ! —
Madame Popovisse blâme
Son mari, honnête cordonnier ;
Sa petite fille pousse
Des clameurs au lieu d'étudier.

Il est l'heure de se lever.
Encore une heure qui sonne...
Sur la morale quelques pensées...
Une heure s'enfuit dans un somme
Léger... quatre quarts d'heure... comme
Un quart d'heure est vite passé !
Midi ! debout !
Le travail, c'est la santé !

M. DE LOUVIGNY.



LE SLESVIG DANOIS

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

L'arrestation du rédacteur Mathiesen fut encore plus

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juin et juillet.

révoltante. Sept soldats furent envoyés pour le prendre, quoique Mathiesen, un vieillard, fût atteint d'un cancer et en outre presque sourd et aveugle. Ce fut en vain que les médecins demandèrent sa mise en liberté, en vain que sa femme exposa au commandant militaire que son mari était atteint d'une maladie mortelle. Elle essuya un refus méprisant : *Es ist mir einerlei, ob so ein Kerl krepirt !*¹ M. Mathiesen fut jeté en prison, puis déporté dans l'île de Dänholm, près de Rügen.

Le rédacteur en chef du *Hejmdal*, M. Hanssen, député au Reichstag, se trouva également parmi les personnes arrêtées. On lui apporta en prison le télégramme du président du Reichstag annonçant la convocation de l'assemblée. Il ne fut relâché qu'après avoir signé une déclaration par laquelle il s'engageait à ne pas conspirer contre l'Allemagne. Cent soixante-sept personnes, non compris toute la population mâle des îles d'Aarö et de Barsö, furent arrêtées de la sorte au Slesvig. On cite des cas où il fut défendu aux prisonniers de parler danois entre eux. Nombre d'arrestations, accompagnées de visites domiciliaires et suivies d'emprisonnement, ne furent jamais motivées. Avant d'être remises en liberté, beaucoup de personnes durent s'engager par écrit à ne pas s'occuper de politique pendant la guerre, à ne pas créer d'ennuis aux Allemands au Slesvig et à ne pas trahir l'Allemagne.

Le crime de danophilie. — D'autre part, pendant la guerre, une foule de personnes ont été condamnées pour des démarches ou des propos plus ou moins inconsidérés. Dans bien des cas, le fait d'être danophile a été considéré comme circonstance aggravante. On peut citer le suivant, qui est caractéristique. Le 29 mars 1915, un transport de prisonniers russes arriva à Haderslev. Les

¹ Peu m'importe qu'un tel individu crève.

prisonniers se trouvaient dans un dénuement extrême et excitèrent la compassion du public, qui leur apporta des dons divers. Un soldat du *landsturm* aida même à la distribution des secours apportés par 60 ou 70 personnes, tant allemandes que danoises. Mais sept de ces personnes charitables, toutes danoises, furent choisies dans le tas, accusées de *grober Unfug* (inconvenance grossière) et condamnées à 30 marks d'amende. De plus, leur « crime » et leurs noms furent publiés dans tout l'empire par les soins du commandant de la circonscription du 9^e corps d'armée.

Les condamnés allèrent en appel et, le 20 mai, ils furent acquittés par le tribunal de Haderslev. Mais les autorités ne se tinrent pas pour battues. Le ministère public revint à la charge et l'on comprit que les accusés *devaient* être punis. Le procureur soutint devant le tribunal de Flensborg que les accusés avaient agi sans tact. Si certains témoins n'avaient pas été choqués, cela provenait de ce que le sentiment national n'était pas fort développé chez eux. Tout Allemand à mentalité normale devait être choqué. Et il demanda que chacun des accusés fût frappé d'une amende de 100 marks.

Le tribunal se retira. Après quelques instants de délibération, il rentra et prononça la sentence :

Les accusés s'étaient cachés derrière le voile de la compassion et le tribunal serait le dernier à blâmer un tel sentiment, bien entendu là où il est de mise. Mais ils n'auraient pas dû oublier dans quelle région ils avaient accompli leur acte. Si la scène s'était passée à l'intérieur de l'empire, dans un district purement allemand, on aurait — à cette époque où il n'existait pas encore de défense de la part de l'autorité militaire — terminé l'affaire par un haussement d'épaules et un regret touchant le

manque de sentiment national et la faiblesse de caractère. Mais dans un district frontière la scène avait été de nature à occasionner du désordre et du scandale. Les accusés auraient dû prévoir cela et en tenir compte. Le fait de l'avoir omis équivalait à une violation du paragraphe relatif au *grober Unfug*, et le tribunal concluait comme suit :

« Des temps durs et difficiles exigent des peines dures et sévères. C'est pourquoi le tribunal s'est rallié à la demande du procureur tendant à infliger une amende considérable aux accusés. Pour ce motif, il décide que le jugement du tribunal de Haderslev en date du 20 mai de cette année est annulé, les accusés sont condamnés chacun à une amende de 100 marks et à payer tous les frais du procès. »

Les condamnés en appelèrent à la cour de Kiel. Mais, le 22 septembre, celle-ci rejeta leur demande et sanctionna la sentence du tribunal de Flensburg. Ainsi donc, en 1915, des tribunaux allemands déclarèrent non seulement qu'il était délictueux de donner à manger à des hommes affamés lorsque ceux-ci étaient tombés au pouvoir de leurs ennemis, mais encore qu'il devait y avoir une différence entre la situation de droit des Allemands proprement dits et celle des populations danoises d'une province frontière. Tandis qu'on aurait haussé les épaules à la vue d'une œuvre de miséricorde de la part des Allemands, on punissait cette œuvre accomplie par des Danois. Et il est à remarquer que l'acte avait été accompli en commun par des Allemands et des Danois. Les autorités connaissaient les noms des citoyens allemands qui avaient secouru les Russes au même titre que les Danois condamnés l'avaient fait. Ces noms furent même pronon-

cés au cours des débats. Mais on n'en tint pas compte. On haussa probablement les épaules à la vue de la faiblesse de caractère de ces Allemands et l'on se borna à rendre les sept Danois responsables du *grober Unfug*.

Ces faits se passaient pendant que les Slesvickois danois se laissaient immoler par milliers pour l'Allemagne sur tous les fronts européens. Environ 25 000 hommes — le septième de la population — ont été mobilisés au Slesvig depuis le début de la guerre. Ils sont répartis entre la plupart des corps prussiens. Il s'en trouve même dans les armées bavaroise et saxonne. Mais ils sont particulièrement nombreux aux 84^e, 85^e et 86^e régiments d'infanterie, au 9^e régiment d'artillerie, dans la garde et dans la flotte. Comme on le pense bien, ces hommes ne servent que par devoir. Et l'accomplissement de ce devoir ne leur est pas toujours facilité par les Allemands. Dans certains cas, la censure leur a défendu d'écrire en danois à leur famille. Il y a eu des garnisons où les Slesvickois ont été punis pour avoir parlé danois entre eux et où « cochon danois » était une expression dont les chefs se servaient pour marquer la supériorité de leur culture sur celle des soldats du Slesvig. Aussi dans les lettres de ces soldats lit-on parfois entre les lignes qu'ils sont satisfaits d'être envoyés au front, où certains procédés de la vie de garnison sont atténués. Et cependant ils n'ignorent pas que l'existence y est dure et que la mort les y guette. Près de 4 000 Slesvickois danois sont déjà morts sur les différents fronts pour une cause qui n'est pas la leur et dans des combats contre des nations qu'ils chérissent.

Expulsions. — Il a été interdit aux étrangers, c'est-à-

dire aux Danois, de se fixer dans le Slesvig ou d'y changer de résidence sans autorisation, de s'y marier, d'y acquérir des propriétés ou d'y conduire des affaires. Si l'autorisation de séjour ou de changement de résidence leur est accordée, elle reste toujours révocable. Toute visite d'étranger doit être annoncée aux autorités dans les vingt-quatre heures. On a défendu l'emploi de cocardes et de drapeaux danois ; ordre a été donné d'arborer le drapeau prussien aux expositions publiques, et des autorités locales allemandes ont étendu cet ordre aux bals et à d'autres fêtes privées. Défense a été faite d'orner les tombes des soldats danois de couronnes aux couleurs danoises. Des hommes ont dû quitter le pays pour avoir été trouvés en possession de tasses à café ornées des couleurs du Danemark, d'autres pour avoir conservé de petits drapeaux danois dans leur salon. L'Oberpräsident Steinmann dit à ces derniers : « Je sais bien que personnellement vous êtes des hommes honorables et honnêtes qui avez toute mon estime. Mais nous ne pouvons pas nous mettre à gratter au canif. Il nous faut frapper à coups de hache. J'éprouve cependant une compassion sincère pour ceux qui sont atteints par nos coups. » En 1875, une députation slesvickoise se rendit à Copenhague pour assister à l'inauguration d'un monument à la mémoire du roi Frédéric VII. A son retour au Slesvig, l'un de ses membres fut expulsé. En d'autres circonstances, des hommes furent bannis parce que leurs femmes avaient participé à des excursions en Danemark. Lors de l'expulsion d'un certain nombre d'employés de laiterie, un journal allemand justifia cette mesure par des considérations d'ordre économique agricole : le travail de ces hommes était peu heureux, parce qu'ils employaient uniquement « la méthode exclusive

de fabrication du beurre en usage au Danemark, contrairement à celle en usage au Slesvig où, à côté du beurre, on fabrique également du fromage gras et maigre. » Un négociant de Haderslev, M. Outzen, entendit invoquer, entre autres motifs de son expulsion, le fait qu'il ne se faisait plus raser par un coiffeur allemand. Un homme fut banni parce que son fils avait voté pour le candidat danois ; un autre, parce que, sept ans auparavant, il avait, caché dans un grenier, assisté à un meeting électoral danois. Des artisans, des valets de ferme, des servantes furent appréhendés par les gendarmes, conduits au bureau de police et reçurent l'ordre de quitter le Slesvig dans les vingt-quatre heures. Ce qu'il y a de plus révoltant dans ces expulsions, c'est que la presse et les autorités allemandes en avouaient l'arbitraire. « Il semble donné, écrivit la *Kieler Zeitung*, que, dans aucun cas, les sujets danois expulsés ne se sont personnellement rendus coupables de quelque faute. » Un rédacteur danois, M. Cavling, ayant demandé quelles lois les expulsés avaient violées, le gouverneur prussien Köller lui répondit : « Aucune, mais leur expulsion atteint leurs patrons fanatiques. » Aussi ces ouvriers et ouvrières pouvaient-ils rester au Slesvig, s'ils entraient au service d'un Allemand, et leurs patrons « fanatiques » pouvaient même les conserver, s'ils abjuraient leur « fanatisme », c'est-à-dire s'ils renonçaient à revendiquer le respect de leur nationalité.

Cette persécution des sujets danois au Slesvig sévissait encore à la veille de la guerre. Nous avons relaté plus haut l'expulsion, en janvier 1914, d'un hôte danois de passage, M. Stauning. Voici, à titre de curiosité, la liste de quelques prononcés du mois de mars de la même année : le 2, expulsion d'un maître tailleur qui avait

prêté son concours à un bazar danois ; le 3, d'un valet qui avait assisté à une réunion danoise ; le 11, deux jeunes filles qui avaient participé à une représentation théâtrale de dilettantes, et d'un valet dont le délit ne put être démontré ; le 16, d'un valet qui avait fait de la gymnastique dans un local danois ; le 18, d'un professeur qui avait assisté à une leçon de gymnastique ; le 21, de deux jeunes filles qui avaient chanté dans un concert danois. Elles durent quitter le local en costume de soirée, en pleine nuit d'hiver, et furent conduites à la frontière par un gendarme ; au cours du même mois de mars, expulsion d'une servante originaire de Fredericia, et d'une jeune fille qui se trouvait en visite chez son fiancé, fermier à Bevtoft ; ce dernier suivit sa fiancée au delà de la frontière, l'épousa en Danemark et la ramena, peu de temps après, au Slesvig comme citoyenne prussienne !

Dans un discours prononcé en juin 1914, M. Hanssen, député au Reichstag, résumait ainsi les expulsions récentes : « Un jour, on expulse un cuisinier danois parce qu'il a appris la cuisine à des dames allemandes ; le lendemain, une servante, parce qu'elle a assisté à une représentation théâtrale danoise, donnée par des amateurs ; le surlendemain, un teinturier doit quitter le pays parce qu'il est membre d'un club de football, et il ne se passe pas de semaine sans qu'on entende parler de valets condamnés parce qu'ils ont été vus dans un local de réunion danois. Le matin, les autorités défendent une conférence sur l'extermination des mouches ; à midi, elles punissent des gens parce qu'ils ont chanté : *Jeg er en simpel Bondemand* ! (Je suis un simple paysan) ; le soir, elles empêchent des jeunes gens de moins de vingt-un ans de faire de la gymnastique. »

La réponse de M. Köller à M. Cavling, rapportée plus

haut, n'est pas la seule de son espèce dans les annales du Slesvig. On connaît d'autres déclarations d'autorités allemandes faisant ressortir que l'arbitraire est érigé en système dans les provinces étrangères soumises à la domination prussienne. C'est ainsi que, tous les motifs invoqués pour expulser M. Bohnfeldt, marchand de bestiaux à Haderslev, ayant été reconnus faux, son bannissement n'en fut pas moins maintenu, parce que, déclara le Landrat, « son expulsion a atteint beaucoup d'autres personnes, et, pour ce motif, elle doit être maintenue. » Un autre Landrat, Mauve, exposa tout le système administratif prussien en pays conquis en déclarant : « La population doit apprendre à être rendue solidairement responsable. Si quelqu'un commet une faute, tout le monde doit être puni, jusqu'à ce que, par l'éducation mutuelle, tous aient appris à se contenir réciproquement. »

Les options. — L'arbitraire n'est pas moins apparent dans la façon dont fut traitée au Slesvig la question des options et des naturalisations. Mais, dans ce domaine, l'arbitraire est doublé d'une incohérence qui dépasse toutes les bornes.

L'art. 19 du traité de Vienne permettait aux habitants du Slesvig d'élire librement domicile en Danemark au cours des six années qui suivraient la conclusion de la paix. A cette condition, ils conserveraient la nationalité danoise, pouvaient garder leurs propriétés au Slesvig et ne devaient pas être inquiétés en ce qui concernait leurs biens et leur personne. De même que l'art. 5 du traité de Prague, cette clause fut traitée par le gouvernement prussien comme un « chiffon de papier » avant la lettre.

Il n'y eut d'abord que peu de personnes qui profitè-

rent de la faculté laissée par le traité de Vienne, parce qu'on s'attendait à ce que le plébiscite, promis par le traité de Prague, fût suivi de la réunion du Slesvig à la mère-patrie. Mais lorsqu'en 1866 la conscription fut introduite dans le pays, presque tous les jeunes gens optèrent pour le Danemark. Le gouvernement prussien fit annoncer aux intéressés que les optants ne seraient rayés des listes de recrutement que s'ils se fixaient définitivement en Danemark, et qu'ils seraient considérés comme soumis aux obligations militaires en Prusse, s'ils revenaient se fixer au Slesvig. C'était une façon étrange d'interpréter l'art. 19 du traité de Vienne¹.

L'arbitraire ne s'arrêta pas là. Aux mois de mars et d'avril 1867, les hommes qui depuis 1852 avaient servi dans l'armée danoise furent convoqués par les autorités et reçurent l'ordre de prêter le serment de fidélité au roi de Prusse. On menaça de peines sévères ceux qui refusaient le serment et, effectivement, on usa de mesures coercitives contre ceux qui persistèrent dans leur refus. Lors de la discussion de la question du Luxembourg, ces hommes furent convoqués de nouveau ; mais beaucoup d'entre eux passèrent la frontière pour échapper au service militaire en Prusse. Un décret du 12 avril 1867 ordonna l'expulsion de tous les optants en âge militaire non émigrés ou rentrés au Slesvig, lors même qu'ils seraient disposés à renoncer à la nationalité danoise. Un autre décret (12 mai 1867) ordonna subsidiairement l'expulsion immédiate des conscrits qui opteraient pour le Danemark. L'option du père était considérée comme entraînant celle de toute la famille. Toutefois, le décret du 12 avril 1867 ne put être maintenu intégralement, et il fut rapporté en partie quelques mois plus tard. Les

¹ M. Mackeprang.

émigrés ayant appartenu à la réserve et à la *land-vaern* danoises purent rentrer librement au Slesvig et s'y faire renaturaliser. Mais on continua à appliquer les anciennes prescriptions dans toute leur rigueur aux jeunes conscrits qui optaient pour le Danemark. Ce ne fut qu'en 1869 que le gouvernement danois parvint à faire reconnaître par la Prusse le droit de ces optants de rentrer au Slesvig. Mais ce droit ne fut accordé qu'à ceux dont l'émigration était antérieure au 1^{er} mars 1869, quoique le droit d'option existât jusqu'au 16 novembre 1870 (sixième anniversaire de la ratification du traité de Vienne).

En juillet 1870, l'ordre de mobilisation ayant été lancé en Prusse, les autorités annoncèrent que les conscrits qui désiraient opter pour le Danemark devaient en faire la déclaration avant leur appel sous les drapeaux. Mais, soudain, le gouvernement prussien défendit l'émigration des conscrits, parce qu'il s'attendait à la participation du Danemark à la guerre. Néanmoins, un grand nombre de jeunes gens avaient franchi et continuèrent à franchir la frontière. Le 18 avril 1871, une circulaire prussienne obligea les hommes en âge de servir passés en Danemark en 1870, qu'ils fussent optants ou non, à retourner au Slesvig, sous peine d'être considérés comme déserteurs. Il ne s'en présenta que 200 environ, qui furent punis d'emprisonnement et de quelques mois d'exercices militaires. La plupart s'abstinrent de répondre à cet ordre.

Ce fut pour régler le sort de ceux-ci qu'une commission dano-prussienne se réunit à Aabenraa en novembre 1871. On étendit plus tard la compétence de cette commission à tous les hommes émigrés depuis le 1^{er} mars 1869. La commission répartit en trois catégories les hom-

mes émigrés depuis cette dernière date. La première et la troisième comprenaient les hommes reconnus sujets danois. Les négociateurs prussiens soutinrent que ceux de ces hommes qui n'avaient opté qu'après leur appel sous les drapeaux étaient passibles des peines prévues par les lois prussiennes, mais ils consentirent « par magnanimité » à les laisser retourner au Slesvig au même titre que les autres.

La commission fixa également son attention sur les enfants des optants. A cette époque, la loi danoise faisait dépendre la nationalité du lieu de naissance des individus, tandis que la loi prussienne la faisait dépendre de la nationalité des parents. Il s'ensuivait que tous les enfants d'optants nés après la conclusion de la paix n'étaient ni sujets danois, ni sujets prussiens. Les négociateurs d'Aabenraa ne parvinrent pas à se mettre d'accord sur cette question. Elle ne fut résolue partiellement qu'en 1907 et n'a reçu sa solution intégrale qu'en novembre 1916 par la naturalisation danoise de tous les descendants d'optants restés jusque-là sans nationalité.

Naturalisations. — Lorsque le traité austro-prussien de 1878 eut retiré la promesse contenue dans l'art. 5 du traité de Prague, beaucoup de Slesvickois souhaitèrent l'acquisition de la nationalité allemande. A cette époque, 25 % des hommes habitant au nord de la ligne Flensborg-Tønder étaient des optants et leurs enfants approchaient de l'âge de la conscription. En 1879, la question des enfants d'optants fut réglée de telle façon que la Prusse reconnut que l'option du père entraînait celle des enfants mineurs nés avant le 16 novembre 1864, d'où il résultait qu'ils devaient faire leur service militaire en Danemark. Mais, en 1882, le ministre d'Allemagne à Copenhague annonça tout à coup que tous les citoyens danois

habitant le Slesvig auraient le choix entre l'expulsion et le service militaire en Allemagne dès qu'ils atteindraient l'âge de la conscription. Cette mesure serait appliquée pour la première fois aux jeunes gens qui atteindraient cet âge en 1883 (jeunes gens nés en 1863). Un décret stipula plus tard que ceux qui se feraient inscrire sur les rôles de l'armée prussienne seraient invités à opter pour la Prusse dans les huit jours.

En réalité, fort peu de Danois parvinrent à se faire naturaliser Prussiens après 1878. La Prusse préféra les conserver dans leur situation dépendante, comme une espèce d'otages, plutôt que de renforcer par leur naturalisation la puissance de l'élément danois au Slesvig. A l'approche des élections, on scrutait la situation des habitants au point de vue de la nationalité, afin de pouvoir écarter des urnes le plus d'adversaires possible. Des naturalisations furent considérées comme dues à des malentendus lorsque, par exemple, des hommes avaient déclaré vouloir opter pour le Danemark, mais avaient ensuite retiré leur déclaration et avaient même été inscrits sur les rôles de l'armée prussienne. Ce fut le cas, notamment, pour des hommes ayant fait la campagne de 1870 dans cette armée et dont les fils avaient également effectué leur service militaire en Prusse. Des centaines de sujets prussiens se virent enlever de cette manière leurs droits politiques et furent même souvent expulsés du pays. Parfois on avait recours à des moyens inavouables pour diminuer le nombre des électeurs danois. Ainsi, pour faire un optant de M. Timmermann, de Skærbæk, on promit 2000 marks à un homme afin qu'il témoignât que M. Timmermann avait habité le Danemark et qu'il l'affirmât sous serment, lors même qu'il ne le saurait pas exactement. Cette tentative échoua. Mais une manœuvre

analogue contre M. Finnemann, de Taarning, réussit d'abord. En janvier 1902, M. Finnemann et son fils furent expulsés du Slesvig. Le père avait fait une déclaration d'option pour le Danemark, mais trois semaines plus tard il s'était présenté devant un conseil de revision prussien. Depuis lors il avait été incontestablement sujet prussien et, en cette qualité, il avait occupé plusieurs emplois communaux. Le tribunal de Kiel déclara son expulsion illégale (avril 1902). Les autorités se tournèrent alors contre le fils, qui, suivant le tribunal de Flensburg, devait être considéré comme sujet danois « parce qu'en optant M. Finnemann père avait perdu la nationalité allemande. » Le tribunal de Kiel qui avait annulé l'expulsion du père sanctionna la sentence du tribunal de Flensburg.

Peu de temps après, M. Finnemann père fut expulsé de rechef. Cette volte-face de la justice était due aux déclarations de nouveaux témoins que l'administration avait découverts. C'étaient un ancien gendarme qui, ainsi qu'il fut démontré devant le tribunal, ne se trouvait pas dans le pays lorsque les faits affirmés se passèrent, et une vieille femme qui, en réalité, ne se rappelait rien, mais déclara plus tard qu'on lui avait promis une somme d'argent si son témoignage pouvait contribuer à la condamnation de M. Finnemann. Ce fut, en effet, sur le témoignage de cette femme que le tribunal basa sa sentence. M. Finnemann fils rentra plusieurs fois en Allemagne afin d'obliger les autorités à reprendre l'affaire. Chaque fois il fut reconduit à la frontière sans qu'on osât le citer en justice pour infraction au décret d'expulsion. Ce ne fut qu'en 1907 que les ordres de bannissement contre MM. Finnemann père et fils furent rapportés et que ces deux hommes furent naturalisés allemands.

Terminons ce tableau du régime prussien au Slesvig par un mot échappé au ministre de l'intérieur dans un débat sur les naturalisations. En 1906, M. Hanssen, député au Landtag, s'étant plaint des entraves apportées à la naturalisation des Danois du Slesvig, le ministre lui répondit : « Celui qui veut être naturalisé ne doit pas se borner à confesser de bouche sa fidélité à la cause allemande ; il doit aussi la confesser de cœur. »

Non seulement cette parole nous révèle la cause de l'incohérence et de l'arbitraire avec lesquels la question des options et des naturalisations a été traitée au Slesvig, mais elle peint encore d'un trait toute la malveillance que la Prusse n'a cessé de nourrir à l'égard des peuples étrangers qu'elle s'est annexés. Elle caractérise également tout le régime inquisitorial et vexatoire que l'Allemagne prussianisée impose aux pays conquis soumis à sa domination.

TH. C. BUYSE.

L'ENFANCE D'ANDERSEN

DEUX CHAPITRES
TIRÉS DE SON AUTOBIOGRAPHIE

I. A Odensee.

Ma vie est un conte merveilleux. Si, à mon entrée dans ce monde, j'eusse rencontré — pauvre enfant que j'étais — une bonne fée, et qu'elle m'eût dit : « Choisis ton chemin, tout ira bien pour toi dans la vie, je te conduirai, je te protégerai », mon sort n'aurait pu être plus heureux qu'il ne l'a été. L'histoire de ma vie dira au monde ce qu'elle me dit : il y a un bon Dieu qui fait tout pour le mieux.

En 1805 vivait à Odensee, dans un pauvre logis, un couple de jeunes mariés qui s'aimaient infiniment. Lui — il avait à peine vingt-deux ans — était un homme admirablement doué, une vraie nature de poète; elle, de quelques années plus âgée, ne savait rien du monde, mais était pleine de cœur. Il venait de recevoir la maîtrise de cordonnier; lui-même construisit son établi et son lit de marié. Pour ce lit il employa le bois des tréteaux qui peu de temps auparavant avaient servi à porter, pour la parade mortuaire, le cercueil du comte

Trampe. Les bandes noires des draperies restèrent toujours sur le fond du lit, perpétuant ce souvenir.

Le 2 avril 1805, à la place de la noble dépouille entourée de crêpes et de flambeaux, se trouvait un petit enfant qui vivait, qui pleurait : c'était moi, Hans-Christian Andersen.

Mon père, peu après ma naissance, lisait à ma mère, assis auprès du lit, une comédie de Holberg, tandis que je criais à tue-tête.

— Veux-tu bien dormir ou écouter tranquillement ! s'écria-t-il en plaisantant.

Et moi de continuer à brailler. Je me comportai de même à l'église au moment du baptême, sur quoi le pasteur, esprit chagrin, je le sus plus tard par ma mère, avait dit : « Ce petit crie comme un chat », parole dont elle lui garda toujours rancune. Un pauvre exilé français, nommé Gomard, qui me servait de parrain, la consola en déclarant que plus je crierais petit, mieux je chanterais grand.

Une unique chambre, que remplissaient presque entièrement l'établi, le lit et le banc pliant sur lequel je dormais, fut le foyer de mon enfance. Mais les parois étaient revêtues d'images ; sur le bahut on voyait de beaux cuivres, des verres, des bibelots ; et, surmontant l'établi, près de la fenêtre, il y avait un rayon avec des livres et des chansons ; dans la petite cuisine, au-dessus du garde-manger, un vaisselier rempli d'assiettes. Ce pauvre logis me semblait somptueux ; la porte même, sur le panneau de laquelle était peint un paysage, avait à mes yeux la même valeur qu'aurait aujourd'hui une galerie de tableaux.

De la cuisine, on montait au galetas par une échelle. Dans le chenal entre notre maison et celle du voisin

se trouvait une caisse de terre où poussaient du pourpier et du persil, tout le jardin de ma mère. Il fleurit encore aujourd'hui dans mon conte de la *Reine des neiges*.

Etant le seul enfant, je fus tendrement aimé. Mais que de fois ai-je entendu dire à ma mère que mon enfance était celle d'un fils de comte en comparaison de la sienne ! Encore toute petite ses parents l'avaient un jour chassée de la maison pour qu'elle apprit à mendier ; ne pouvant s'y résoudre, elle passa la journée assise à pleurer sous un pont près de la rivière d'Odensee. A ces tristes récits, je croyais si bien la voir que j'en versais des larmes. Dans deux de mes créations, j'ai personnifié ma mère : la vieille Dominique de l'*Improvisateur*, et la mère du musicien de *Rien qu'un violon*.

Mon père ne me contrariait jamais. Il ne vivait que pour moi et consacrait ses loisirs du dimanche à me confectionner des jouets. Souvent, le soir, il nous lisait à haute voix La Fontaine, Holberg, les *Mille et une nuits*. Je ne me souviens de l'avoir entendu rire que dans ces moments-là, car d'ordinaire il souffrait de sa vie restreinte et de son métier. Ses parents, autrefois des paysans à leur aise, avaient eu du malheur, leur bétail périt de maladie, la ferme brûla ; le père devint fou. Alors la femme s'en vint avec lui à Odensee et mit l'enfant en apprentissage chez un cordonnier, malgré le grand désir du petit de suivre l'école. Il n'en pouvait être autrement. Des bourgeois riches parlèrent bien de se cotiser pour lui fournir les moyens d'étudier, mais la chose n'eut pas de suite et toute sa vie il en éprouva un amer regret. Je vois encore ses yeux se remplir de larmes un jour qu'un élève de l'école latine vint à la maison se commander des bottes : ils parlèrent de ses

livres, de tout ce que le jeune homme apprenait. « C'est le chemin que j'aurais dû suivre, moi aussi », disait mon pauvre père en me serrant dans ses bras. Il demeura silencieux le reste du jour.

Il ne fréquentait pas volontiers les gens du voisinage. Durant les soirs d'hiver il lisait ; en été il allait presque chaque dimanche dans la forêt et m'emmenait avec lui. Il parlait peu et se plongeait dans des rêveries tandis que je gambadais, que je cueillais des fraises et des herbes, que je tressais des couronnes.

Une seule fois dans l'année, en mai, quand éclataient les bourgeons de la forêt, ma mère nous accompagnait. Elle portait une robe de coton brun à fleurs qu'elle ne mettait que ce jour-là et quand elle allait communier. C'est, à travers les années, la seule robe dont je me souviens l'avoir vue parée. Quand nous rentrions de cette promenade, elle rapportait toujours des branches de hêtre fraîches qu'elle plantait derrière le poêle reluisant. Nous piquions aussi des herbes de la Saint-Jean dans les fentes des poutres, et, d'après la manière dont elles poussaient, nous pouvions voir si nous vivrions longtemps ou non. De la verdure, des images décoraient notre petit logis toujours propre et en ordre. La fierté de ma mère se portait sur les draps de lit, les rideaux des fenêtres, toujours d'un blanc immaculé.

Un de mes premiers souvenirs, futile en lui-même, mais pour moi significatif par l'ardeur dont il enflamma mon imagination, fut une fête de famille. Pourquoi ?

A Odensee, il y avait un bâtiment que je regardais avec la même terreur qu'un enfant d'autrefois devait éprouver devant la Bastille : c'était la prison de la ville. Mes parents connaissaient le portier, ils furent invités par lui à une réunion de famille et j'allai avec eux. La pri-

son d'Odensee ! lieu plein de mystères où s'enfantaient pour moi les histoires de brigands ! Souvent à distance j'écoutais ce que chantaient les hommes et les femmes qui y étaient enfermés, occupés à filer au rouet.

Ce jour-là, quand nous arrivâmes, la porte de fer fut ouverte et refermée à clé à grand bruit ; nous montâmes un escalier très raide. On mangea, on but ; deux prisonniers faisaient le service de la table. Pour moi il me fut impossible de toucher à rien, je repoussai les plus alléchantes friandises. Ma mère dit que j'étais malade, et l'on m'étendit sur un lit. J'entendais bruire des rouets et de joyeuses chansons. Était-ce dans ma fantaisie ou dans la réalité ? Je ne puis le dire aujourd'hui, mais je ressens encore cette angoisse, cette tension qui me retenait sous une impression délicieuse, comme si j'avais pénétré dans le château des voleurs.

Tard dans la soirée, nous rentrâmes au logis ; on me portait, il faisait un temps âpre, la pluie me fouettait le visage.

Dans mes jeunes années, Odensee était une tout autre ville qu'aujourd'hui où elle a devancé Copenhague avec la lumière du gaz, l'eau potable et Dieu sait quoi !

Alors on s'y serait cru de cent ans en arrière, on y trouvait encore une foule d'usages depuis longtemps disparus de la capitale. Quand les membres des corporations transportaient leurs enseignes, ils allaient en procession avec des drapeaux flottants ; des citrons et des rubans ornaient les épées. Un arlequin avec ses grelots et sa batte précédait le cortège, tandis qu'un vieux garçon, nommé Hans Struh, égayait la populace par ses lazzi, son visage peinturluré et surtout par son nez qu'il avait, de nature, fort et coloré. Ma mère s'en amusait

royalement et volontiers elle répétait que Hans Struh était de notre famille. Pour moi cela me choquait et intérieurement je protestais contre l'idée d'être apparenté à ce fou. Le jour du mardi-gras, les bouchers conduisaient à travers les rues un bœuf enguirlandé, monté par un garçon en chemise blanche, avec deux ailes. De leur côté, les marins parcouraient la ville avec musique et drapeaux. Pour finir, les plus braves des deux groupes se rencontraient sur une planche placée entre deux bateaux, celui qui jetait l'autre dans l'eau était déclaré vainqueur.

Un souvenir qui m'est resté très présent, et que de nombreux récits m'ont plus tard remémoré, ce fut le séjour des Espagnols en Fionie, en 1808.

Le Danemark s'était allié avec Napoléon à qui la Suède avait déclaré la guerre. Avant même qu'on en fût informé, une armée française et des troupes auxiliaires espagnoles se trouvaient au centre de la Fionie, marchant contre la Suède sous les ordres du général Bernadotte, prince de Pontecorvo.

Je n'avais guère plus de trois ans à cette époque, mais je me souviens encore très bien de ces hommes au teint basané qui s'agitaient dans les rues et des canons qui furent amenés sur la place du marché et devant le jardin de l'évêque. Je revois les soldats étrangers s'étendant sur des tas de paille dans l'église des Cordeliers à moitié détruite.

Le château de Kolding brûla, et Pontecorvo vint à Odensee où sa femme et son fils Oscar étaient installés. Partout, aux alentours, les écoles étaient transformées en corps de garde ; sous les grands arbres du marché et le long de la route, c'était un perpétuel champ de foire.

Les soldats français paraissaient arrogants et autori-

taires, on leur préférait les Espagnols, plus doux et bienveillants. Entre eux la haine était féroce. Les pauvres Espagnols inspiraient la sympathie.

Un jour, l'un d'eux me prit dans ses bras et appuya contre mes lèvres une médaille qu'il portait sur la poitrine. Ma mère se fâcha, c'était quelque catholique, disait-elle ; pour moi la médaille et l'étranger me plaisaient. Il dansait pour me faire rire, m'embrassait et pleurait ; sans doute il avait des enfants en Espagne. Je vis un de ses camarades conduit à la place des exécutions pour avoir tué un Français. Bien des années plus tard, en souvenir de ces choses, j'écrivis mon petit poème : *Le soldat*, qui, traduit en allemand par Chamisso, est devenu populaire et, présumé d'origine allemande, a été inséré dans les *Chansons allemandes de soldats*.

Une impression aussi vive que celle que m'ont laissée les Espagnols, c'est celle que j'ai gardée de la grande comète de 1811. Ma mère m'avait dit que des choses épouvantables allaient survenir et que la terre serait mise en pièces, comme on pouvait le lire dans la *Prédiction de la Sibylle*.

J'attachais la même créance aux superstitions qui se débitaient autour de moi qu'aux choses saintes.

Je me revois sur la place, devant le cimetière de St-Canut, ma mère et quelques voisines sont là qui contemplent le globe de feu à queue brillante. Toutes parlent de mauvais présages et du jour du jugement qui est proche. Mon père survint, il n'était pas de l'opinion générale et donna une juste et saine appréciation de l'événement, mais ma mère soupira, les voisines branlèrent la tête, lui sourit et s'en alla. Alors je ressentis un grand émoi de ce qu'il ne partageât pas notre croyance. Vers le soir, ma mère parla de ces choses avec

ma vieille grand'mère et je ne sais trop ce qu'elles dirent ; j'étais assis sur les genoux de mon aïeule, les yeux clos attendant que la comète éclatât et que parût le jour du jugement.

Chaque jour, au moins pour quelques instants, ma grand'mère entraît chez nous ; elle venait voir son petit-fils, la joie de son cœur.

C'était une charmante petite vieille avec de doux yeux bleus et une fine tournure. La vie lui avait été dure. Femme d'un cultivateur aisé, puis tombée dans une grande pauvreté, elle vivait alors avec son mari dans une petite maison achetée du peu qui lui restait.

Cela me faisait une vive impression quand, tout en soupirant doucement, elle me parlait de la mère de sa mère, dame noble d'une grande ville d'Allemagne, de Cassel, qui, pour épouser un *joueur de comédies*, comme elle disait, s'était enfuie de chez ses parents qui ne voulurent plus la revoir. Je ne sache pas lui avoir entendu nommer la famille de son aïeule, mais elle-même était née Nommesen.

Elle possédait près de l'hôpital un jardinet dont elle prenait grand soin et d'où, chaque samedi soir, elle nous apportait des fleurs. C'était un bonheur pour moi qu'on me permit de les mettre dans l'eau. Elle avait toujours quelque chose à me donner ; je sentais qu'elle m'aimait de toute son âme.

Une fois l'an, elle brûlait jusqu'à la cendre, dans le grand four de l'hôpital, toutes les feuilles mortes du jardin. Ce jour-là, je passais presque toute la journée chez elle. Je m'étendais dans le grand amas de feuilles et de rames de pois ; je jouais avec les fleurs, et, ce que j'appréciais plus encore, je faisais meilleure chère qu'à l'ordinaire, du moins je le croyais.

Les fous qui n'étaient pas dangereux et qui, en conséquence, jouissaient de leur liberté dans le jardin de l'hôpital, venaient vers nous ; et moi, plein tout à la fois de curiosité et de terreur, j'écoutais leurs chansons et leurs discours. Souvent je les suivais un bout de chemin dans le potager, sous les arbres ; et même quand je l'osais et que les gardiens étaient présents, je m'aventurais jusque dans le bâtiment où étaient enfermés les fous dangereux. Leurs cellules s'ouvraient sur un long corridor. Un jour, me mettant à genoux, je regardai par le trou de la serrure d'un des cachots. A l'intérieur je vis, assise sur un tas de paille, une jeune femme dont les cheveux pendaient sur les épaules ; elle chantait d'une belle voix tranquille. Le gardien s'étant éloigné, j'étais tout seul. Soudain elle se lève et se jette violemment contre la porte pour ouvrir au-dessus de moi, le guichet par lequel on lui passait sa nourriture. En sautant, elle m'aperçoit et passe un bras par le trou pour m'atteindre. Je pousse un cri et m'aplatis sur le plancher.

Aujourd'hui encore, à ce souvenir, je sens la pointe de ses doigts toucher mes vêtements.

Quand le gardien arriva, il me trouva par terre à moitié mort d'effroi.

Près du four où l'on brûlait les herbes, les vieilles femmes de l'asile se réunissaient dans la chambre à filer. J'y allais souvent et je devins bientôt leur favori, car au milieu d'elles je me sentais animé d'une éloquence qui leur faisait dire que, pour sûr, un enfant aussi intelligent ne vivrait pas longtemps ; cela me flattait énormément. J'avais, par hasard, entendu quelqu'un discourir sur le corps humain et sa structure intérieure, sur le cœur, les poumons, les entrailles. C'en fut assez pour me pousser à en parler aux vieilles. Hardiment je dessinaï à la craie,

sur la porte, un gribouillage qui devait représenter les intestins ; je leur parlai du cœur, des reins, et tout ce que je disais faisait impression sur les bonnes femmes. Je passai à leurs yeux pour un enfant remarquable, et mon bavardage ayant cet effet de susciter le leur, elles me racontèrent à leur tour quantité d'histoires qui déroulaient, à mes yeux, un monde merveilleux.

Les histoires des vieilles, les figures des fous, tout agissait sur moi si fortement que je n'osais presque plus, dès la nuit tombante, quitter la maison.

D'ordinaire, j'avais la permission d'aller me coucher en même temps que le soleil, non sur mon banc à coulisses, — il était trop tôt pour l'installer, il prenait trop de place dans notre petite chambre, — mais dans le grand lit de mes parents. Les rideaux à fleurs retombaient autour de moi en tamisant la lumière, j'entendais ce qui se passait dans la chambre et en même temps je me plongeais dans mes rêveries, le monde réel n'existait plus. « Il est tranquille, le cher enfant, disait ma mère, on le sait à l'abri, il ne peut rien lui arriver. »

Mon grand-père me causait une vraie terreur. Il n'avait pas, je l'ai dit, toute sa raison ; je crois qu'il ne m'adressa la parole qu'une fois en employant le « vous » inhabituel. Il sculptait sur bois de singulières figures : des hommes avec des têtes d'animaux, des animaux ailés, des oiseaux bizarres. Il les enveloppait dans une corbeille et parcourait le pays. Les paysans le traitaient bien, on lui servait de la soupe, du jambon, car il donnait aux enfants ses jouets artistiques. Un jour qu'il revenait au logis, à Odensee, j'entendis des gamins le poursuivre en poussant des clameurs ; pris de peur, je me cachai derrière un escalier, tandis qu'ils passaient en courant. Je savais que j'étais sa chair et son sang.

De même que je n'avais pas fréquenté, dans mes jeunes années, les autres enfants, je ne me mêlai pas, écolier, aux jeux de mes condisciples et je passais au logis tout le temps dont je disposais hors de l'école.

J'avais des jouets faits par mon père, des images à transformations, un moulin à pilons qui, lorsqu'on le mettait en mouvement, faisait danser le meunier, j'avais une « perspective » et d'amusants pantins.

Mon plus grand bonheur était de coudre des vêtements de poupées ou de m'asseoir au jardin sous les feuilles de notre groseiller. J'étendais jusqu'au mur, à l'aide d'un manche à balai, un tablier de ma mère, c'était ma tente contre le soleil et la pluie ; je m'asseyais là et je suivais, jour après jour, le développement des feuilles de l'arbuste.

Quel singulier enfant j'étais : toujours rêvassant ! Je me plaisais à marcher les yeux fermés, si bien qu'on finit par croire que j'avais une mauvaise vue, bien qu'au contraire elle fût perçante.

La vieille maîtresse de l'école enfantine m'apprit les lettres, à épeler, à lire. Elle se tenait assise dans un fauteuil à haut dossier, tout contre la pendule où se montraient, à chaque sonnerie, de petites figures en mouvement. A son côté se dressait une longue baguette ; elle n'avait qu'à étendre la main pour l'atteindre et l'employait à la ronde dans notre cercle composé surtout de petites filles. La méthode d'alors était d'épeler tous ensemble en élevant la voix autant que possible. Au moment où j'entrai à l'école, ma mère avait déclaré à la maîtresse qu'elle ne devait pas me frapper, aussi advint-il qu'un certain jour, ayant reçu un coup au passage de la baguette, je me levai, je pris mon livre et rentrai au logis en demandant qu'on me mît dans une autre école.

A l'école de garçons de M. Carsten je connus une petite fille qui y était par exception, une toute petite fille, à peine plus âgée que moi ; nous nous accordâmes bien vite. Cependant elle ne voyait que le côté pratique des choses, elle ne pensait qu'à trouver un jour une bonne place. Elle allait à l'école surtout pour apprendre à compter, de façon, disait sa mère, à pouvoir plus tard être laitière dans un grand domaine. « Tu seras laitière dans mon château, quand je serai riche », lui disais-je. Elle se moquait de moi et me traitait de petit pauvre.

Un jour je dessinaï quelque chose que j'appelai mon château et je lui dis qu'il n'était pas impossible que je fusse un enfant très riche, échangé par mégarde contre un autre, que les anges du bon Dieu venaient me voir et me parlaient. Je cherchais à l'étonner comme les vieilles de l'asile, mais elle le prit autrement, me regarda avec surprise et dit à l'un de nos camarades qui assistait à l'entretien :

— Il est fou comme son grand-père.

Je fus anéanti et plus jamais je ne lui reparlai de mes rêves, nous n'étions plus amis.

Tandis que les autres garçons jouaient dans la cour, M. Carsten allait et venait, me tenant par la main pour que je ne fusse pas renversé ; il m'aimait, me donnait des gâteaux, des fleurs ; une fois un des grands élèves, n'ayant pas su sa leçon, fut mis en pénitence, debout sur la table, son livre entre les mains. J'intercédaï pour lui, le maître m'écouta. Le cher vieux maître ! il devint plus tard chef du bureau télégraphique de Thorseng. Il vivait encore il y a quelques années. On m'a raconté qu'il disait à qui voulait l'entendre, avec un joyeux sourire :

— Oui, oui, vous ne le croiriez pas, mais moi qui

vous parle, j'ai été le premier maître d'un de nos poètes les plus connus, il venait à mon école, H.-C. Andersen !

Parfois, au temps de la moisson, ma mère m'emmenait dans les champs pour glaner, comme la Ruth de la Bible allait au champ de Booz. Un jour, nous nous trouvions dans la propriété d'un homme connu pour sa dureté. Nous le vîmes venir de loin, tenant à la main un affreux fouet à chiens. Ma mère et les autres glaneuses s'enfuirent ; pour moi, j'avais les pieds nus dans des sabots que je perdis ; les fétus me piquaient les pieds ; ne pouvant courir, je restai seul en arrière. Déjà le maître du champ levait son fouet sur moi, je le regardai en plein visage et lui dis spontanément :

— Si tu oses me battre, le bon Dieu te verra.

L'homme fut calmé, même il me fit une caresse, me demanda mon nom et me donna des sous.

Quand je les montrai à ma mère, elle s'écria :

— Quel enfant béni que mon Hans-Christian, tout le monde est bon pour lui ; voyez, même ce méchant diable lui a donné de l'argent.

H.-C. ANDERSEN.

Traduit du danois par Danielle Plan.

(La suite prochainement.)

LE FANTÔME DE LA LIBERTÉ

CONTE

J'étais entré, ce soir-là, dans un de ces nombreux théâtres de variétés qui jalonnent les rues de Londres. Les lumières y étaient plus brillantes qu'ailleurs ; c'est pour cela sans doute que je m'arrêtai à cet endroit plutôt qu'à un autre. Je ne cherchais qu'à me distraire, et je ne fus pas déçu.

La place que j'occupais était située tout en haut, au premier rang de la galerie. A côté de moi, un spectateur fumait paisiblement sa pipe. De mon fauteuil, j'apercevais le plancher nu de la scène ; les lumières piquantes alignées à la rampe m'entraient dans les yeux, et derrière les décors mal assujétis, dans un coin des coulisses, je suivais inévitablement les préparatifs des entrées et la hâte des sorties.

Pour mieux voir, je me penchai au-dessus de la balustrade de fer qui formait le pourtour. En ce moment, un chanteur vêtu de rouge, d'une extrême maigreur, occupait la scène ; le raccourci de son corps, vu d'en haut, me parut du plus étrange comique. Bien que sa chanson n'eût aucun sens pour moi, j'étais tout disposé à rire de ses grimaces, lorsqu'une sorte de vertige passa comme un voile de couleur devant mes yeux. Quand je repris mes sens, le rideau était encore levé, mais l'homme

maigre et comique qui chantait était devenu terrible : il se ramassait, tout rouge, dans un halo de lumière verdâtre ; de sa tête, je n'apercevais que le crâne chauve, pareil à une boule de soufre. Je me penchai plus fort sur la balustrade. Sa voix était caverneuse et sans timbre. Tandis qu'il chantait, je le vis se tourner délibérément de mon côté, lever vers moi la tête : ses yeux brillèrent, et, lançant ses regards dans les miens, avec une précision voulue, il prononça en fort bon français ces paroles d'une netteté bizarre, manifestement adressées à moi seul :

— N'êtes-vous pas un homme libre ?

Sans aucun doute, j'étais un homme libre ! Qu'avait-il besoin de me demander cela ? Et dans quel dessein s'adressait-il à moi pour cette inutile et peu comique révélation ? Je remarquai le ton de certitude qui contrastait avec la forme interrogatoire de sa phrase. Du reste, à peine m'eut-il jeté sa question qu'il se détourna de moi et reprit ses couplets à l'adresse du public.

Aussitôt, le vaisseau creux du théâtre me frappa. Je n'y avais pas fait attention jusqu'ici. J'aperçus l'immense hémicycle à demi plongé dans l'ombre, où les arêtes dorées des loges et des balcons brillaient comme des reflets sur l'eau. Tout au fond, les spectateurs formaient une masse obscure et vaseuse. J'eus la vision d'un abîme creusé devant moi, et une idée bouffonne s'alluma dans mon cerveau : me jeter dans ce gouffre, franchir la balustrade et plonger....

Les paroles du chanteur battaient à mes tempes :

« — N'êtes-vous pas libre ? N'êtes-vous pas libre ? »

« Eh ! me dis-je, je suis libre de me jeter par là. Rien ne pourrait m'empêcher de franchir la balustrade.... »

Je riais intérieurement et je me penchai un peu plus

fort. La musique de l'orchestre semblait galoper ; une sorte d'enivrement montait de cette chevauchée.

« En vérité, pensai-je, ce serait une bizarre et neuve aventure si j'accomplissais ce plongeon. Demain, le monde entier connaîtrait ma prouesse. Que dirait ma femme lorsqu'elle lirait mon nom en tête d'une pareille folie ?... Je suis libre ! Je suis libre !... »

Mes tempes résonnaient. Mes idées galopèrent avec la musique échevelée des cuivres et des violons. J'aperçus nettement devant moi l'image rouge de ma chute et je sentis ma peau se rétrécir sur mes os. Mon torse se balançait d'arrière en avant.

« N'êtes-vous pas libre ? N'êtes-vous pas libre ?... » chantait toujours à mes oreilles la voix terriblement lucide.

J'étreignis à deux mains la balustrade.

— Sans doute, répondis-je haletant, je suis libre.... Donc, rien ne m'oblige de sauter ! Je suis libre de rester à ma place.... Il m'est permis de choisir !...

Oui, il fallait choisir, me décider pour l'une ou l'autre alternative. C'était devenu une chose nécessaire et fatale : demeurer à ma place et renoncer à la célébrité, ou me résoudre à faire le saut mortel.

Tout à coup de l'extrémité de mes orteils une vague brûlante afflua vers ma tête. Je sentis se tordre mes poumons, et mes cheveux s'enfoncer dans mon crâne. Pendant un moment, je vis défiler dans le halo de ma mémoire le cortège rouge et vert de toutes les passions de ma vie. A chacune d'elle, sans doute, j'avais essayé de résister ; mais toujours la passion s'était montrée la plus forte. Cette fois encore, ma première pensée n'avait-elle pas été de franchir la balustrade ? Rien ne pourrait plus m'en défendre.

— Je suis libre ! m'écriai-je avec horreur, je ne m'élancerai pas !...

Mais tandis que je prononçais ces mots, tout mon corps fut poussé en avant par une force invisible. Je me raidis pourtant, d'un effort désespéré, et, me détournant brusquement pour éviter la vue du gouffre, je réussis à saisir des deux mains le dossier de mon fauteuil ; j'y nouai solidement mes bras et demeurai ainsi les yeux fermés, cramponné à mon siège comme un naufragé à une épave, en proie à une frayeur inexprimable. Les paroles du chanteur battaient à mes tempes un rythme de timbales, tandis que la musique de l'orchestre faisait dans ma tête un vacarme étourdissant. Je sentais la sueur creuser mes joues en coulant.

Lorsque, après beaucoup d'hésitations, je me hasardai à rouvrir les yeux, j'aperçus la silhouette paisible de mon voisin. Il fumait toujours, les deux coudes appuyés sur ses genoux, et paraissait suivre attentivement le spectacle. Encore à moitié étourdi par mon aventure, je considérai le profil énorme et calme de cet homme.

« Lui aussi est un homme libre !... » pensai-je.

Cette certitude me rassura. Je me mis à rire de ma frayeur et, comme le spectacle prenait fin, je m'enhardis même à jeter un dernier regard par-dessus la balustrade.

Mais je reculai aussitôt et m'enfuis, sans me retourner, jusqu'à la rue. Tout en bas, en face de la scène, je venais de revoir la silhouette rouge et verte du chanteur qui m'avait interpellé tout à l'heure. Le fantôme avait pris la place du chef d'orchestre ; à tour de bras, agitant sa baguette et étirant son long corps transparent, il commandait un galop endiablé, le galop des hommes libres vers l'abîme.

FRANZ HELLENS.

LES ÉLÉMENTS PRIMORDIAUX DE L'INDUSTRIE

CHARBON ET FER

SECONDE PARTIE¹

Passons à l'Europe. Le fief du fer se trouvait jadis être l'Angleterre ; Middlesborough, du Yorkshire septentrional, est le centre prépondérant de l'industrie de la fonte en Grande-Bretagne, qu'à tandis l'extrême sud du même comté Sheffield s'est concentré dans l'industrie de l'acier et a conquis le titre de « cité d'acier. » Cette concentration à Sheffield de l'industrie de l'acier est due à sa réputation vieille de 500 ans de fabricant d'acier fin que lui ont value ses fabrications de couteaux, de rasoirs et de ciseaux. Plus tard est venue s'y joindre l'industrie qu'on appelle des lourdes pièces, pour la distinguer des produits de la coutellerie : blindages, bandages, canons, projectiles, qui a fait de Sheffield un des principaux arsenaux du monde. Comme de juste dans un pays maritime dont l'existence repose sur la maîtrise de l'océan, la métallurgie anglaise s'est spécialisée du côté de la construction navale, construction de bateaux, leur armement et leur équipement. La seconde ville des îles Britanniques, Glasgow-sur-Clyde, doit sa supériorité au développement de cette industrie. En 1912, l'Angleterre a construit 1373 bateaux représentant un tonnage de 2 085 000 000 tonnes et une

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

puissance de 2 271 277 chevaux. Il faudrait un volume pour décrire ce que ces chiffres représentent d'activité industrielle en constructions métalliques, machines et agencements divers. L'Allemagne n'a produit pendant la même période que 408 bateaux représentant 640 000 tonnes et une puissance de 878 326 chevaux.

Les réserves en minerai de l'Angleterre assurent de 400 à 450 millions de tonnes de fonte et la production annuelle étant de 10 millions de tonnes, elle n'aura ainsi que pour 45 ans de métal. Mais l'Angleterre est un gros importateur de minerai. En compensation de ses exportations de houille, sa marine lui ramène les hématites de Grèce, de Russie et d'Algérie, les minerais magnétiques de Suède et Norvège et les minerais manganésifères d'Espagne, son principal fournisseur en minerai.

L'Angleterre a vécu de son prestige de premier métallurgiste du monde. Mais elle s'est laissé handicaper par l'Allemagne qui, grâce à ses richesses en houille, a pu engager avec succès la concurrence et enlever à l'Angleterre la maîtrise européenne qu'elle détenait depuis plus d'un siècle.

La stabilisation de la production anglaise des produits ferreux, qui constitue un recul puisque la production des autres pays s'accroît, ne sera sans doute qu'un phénomène passager. La guerre aura eu pour conséquence de libérer les métallurgistes d'outre-Manche, comme d'ailleurs tous les manufacturiers anglo-saxons, de cette somnolence routinière qui en faisait une proie facile du *made in Germany*, industriellement plus jeune, plus entreprenant et mieux outillé. La Grande-Bretagne, qui n'occupe actuellement que la troisième place parmi les pays producteurs de fer, a du reste créé indirectement la concurrence continentale et américaine.

Le procédé de déphosphoration Thomas, un Anglais très authentique, profita avant tout à l'Allemagne, à l'Amérique et à la France. Sans ce procédé, les hauts-fourneaux allemands seraient tributaires de l'étranger pour le 80 % de leurs besoins en minerai.

En étudiant l'industrie sidérurgique européenne, on est bon gré mal gré obligé de faire une place très large à l'Allemagne. Son développement est postérieur à 1875. Ses victoires successives ont donné au peuple germanique cette foi en lui-même et cet esprit d'entreprise qui est nécessaire à l'industrie et qui constitue souvent l'élément le plus important du succès. Depuis ce moment, il a eu confiance dans un gouvernement qui a su élargir et développer considérablement les moyens propres à intensifier son industrie.

Mais tous les moyens artificiels auraient été vains sans le sous-sol carbonifère, fondement de toute la richesse germanique, car c'est la Westphalie qui a fait l'Allemagne ; c'est par son industrie sidérurgique qu'elle tirait une grande partie de sa gloire, c'est avant tout elle qui s'est affirmée sur les marchés étrangers, sous les formes les plus diverses, car dans ce pays tout a une âme d'acier, depuis la machinerie la plus complexe, dans laquelle elle excelle, jusqu'au bibelot chamarré de pierres étincelantes.

N'est-ce pas aussi la puissance croissante de la sidérurgie allemande qui a suscité l'impérialisme industriel et a été indirectement une des causes du choc qui ébranle l'Europe ?

L'influence de l'industrie sidérurgique sur le développement du pays est partout frappante, mais où cette action est-elle le plus marquante sinon dans le centre westphalien, d'où sont extraits plus de la moitié des charbons allemands ?

« Rien nulle part de comparable à ces 1500 km.² de la Ruhr (à peine la moitié de la superficie du canton de Vaud) où s'entassent déjà plus de 11 millions d'âmes et où chaque année en amène près d'un demi-million. Dans cet étroit espace se tiennent 12 villes de plus de 100 000 habitants et un nombre égal de villes de 40 à 100 000 ¹. »

Devant l'essor de l'industrie westphalienne, un Français, Victor Cambon, loin de cacher son étonnement, donne au contraire libre cours à son admiration ². Il écrit :

¹ Voir *France et Allemagne*, par L. de Launay.

² Voir *Les derniers progrès de l'Allemagne*.

« On comprend très bien que les ingénieurs qui veulent acquérir des idées sur la navigation fluviale aillent visiter Kehl, Francfort ou Mannheim, mais quand ils arrivent à Ruhrort, en présence de cet inimaginable entassement de villes éparses qui se sont réunies comme des taches d'huile et ne forment plus qu'une seule agglomération d'un million de travailleurs ; quand ils voient ce réseau extravagant de bassins, de canaux, de ponts tournants, de voies ferrées ; quand ils regardent ces faisceaux de cheminées qui semblent bombarder le ciel, telles de gigantesques mitrailleuses, ce brasier immense et fumant comme un cratère qu'est l'aciérie de Phœnix... ces chevalements, de tous côtés à perte de vue, ces puits, ces élévateurs de grain, ces grues en perpétuelle activité, ces groupes de remorqueurs aux sifflets stridents et ces innombrables chalands, ils sont stupéfaits, mais désespèrent d'y rien démêler. »

Et plus loin : « Est-il déplacé d'avouer que ce spectacle a une grandeur émouvante. Nul plus que moi n'admire les splendeurs de la nature, mais peut-être plus encore les œuvres de l'homme soutenu par son énergie et guidé par la science. »

Aux 111 millions de tonnes de houille de l'extraction houillère westphalienne correspondent 22 millions de tonnes de coke, 550 000 tonnes de goudron, d'où sont extraits les benzols et toutes les matières constitutives des colorants dont l'industrie allemande tire de si mirifiques profits, 224 mille tonnes de sulfate d'ammoniaque qui vont fertiliser les plaines du Brandebourg, conjointement avec les scories Thomas ou les nitrates synthétiques, 14 millions de tonnes de fonte et des quantités prodigieuses d'acier sous toutes ses formes.

Le rapport annuel de 1913 d'une des principales usines de la région westphalienne, l'usine Gelsenkirchen, contient les données statistiques suivantes qui illustrent d'une manière impressionnante la puissance productive d'un des groupes industriels westphaliens :

Capital	180 millions de Mk.
Nombre d'ouvriers	53 059
Employés	2435
Salaires payés	93 263 156 Mk.
Extraction du charbon	10 353 050 tonnes.
Production de coke	2 430 268 »
Extraction de minerai	3 986 644 »
Production de fer brut	1 581 070 »
» d'acier brut	996 333 »
» de fer laminé	772 685 »
» de fonte	156 247 »
» de scories Thomas	213 809 »
» d'ammoniaque	34 559 »
» de goudron	85 347 »
» de benzol, toluol	9 304 »

L'expédition totale de cette usine s'est élevée, y compris les charbons pour ses cokeries, à plus de 15 millions de tonnes, soit 4200 wagons par jour.

Dans la région rhénane westphalienne, il y a 4 usines dont le capital est supérieur à 200 millions de francs, 5 dont il oscille entre 100 et 200 millions. Toute la production de ces usines est monopolisée entre les mains de syndicats qui commandent le marché. C'est le *Stahlverband* qui, de son somptueux palais de Dusseldorf, réglait avant la guerre pour l'Europe entière le prix des aciers et du fer. Toutes les ventes passaient par lui, vente en Allemagne de tout le fer, acier brut et ouvré, vente dans le monde entier des gros fers seulement.

Si la production essentielle de ces sociétés minières est le charbon et le fer sous toutes ses formes, l'existence de semblables exploitations entraîne la création d'usines de perfectionnement qui viennent se grouper autour du producteur sidérurgique, car il est un fait que l'industrie amène l'industrie.

Le congrès de Stockholm a évalué les ressources de l'Allemagne et du Luxembourg à 3877 millions de tonnes de minerai assurant 1360 millions de tonnes de fer. La Lorraine entre dans

ce chiffre pour 2330 millions, respectivement 750 millions de tonnes de métal, 845 Luxembourg compris, ce qui fait 60 % de toutes les réserves allemandes. Le reste gît en Prusse, environ 20 % en Bavière, 4 %, en Wurtemberg 3 %, etc.

Le minerai oolithique connu sous le nom de « minette » provient de la Lorraine annexée. Son extraction assure à peu près les deux tiers de la consommation allemande. Il s'en est fallu de peu que ce bassin soit resté français. Le territoire de Thionville où se trouvent toutes ces mines n'avait, lors des préliminaires de Versailles, pas été détaché de la France. Ce n'est qu'à la signature du traité définitif qu'une bande de 10 000 hectares sur la frontière du Luxembourg, près de Longwy, fut rattachée à la Lorraine annexée, contre un élargissement du rayon de Belfort. Fort heureusement pour la France, les minerais lorrains, par leur teneur en phosphore, n'étaient pas appréciés comme ils le sont maintenant et l'exploitation du gisement côté français paraissait notamment présenter des difficultés. Si à ce moment-là les procédés de déphosphoration avaient été connus, il eût été à craindre que l'Allemagne n'agrandit l'emprise faite déjà à ce moment. Il paraît très probable, si on en croit les conditions de « paix allemande » qui ont transpiré récemment, que si l'Allemagne avait les moyens de les imposer, elle revendiquerait au moins tout le bassin de Briey.

De son côté, la France entrevoit dans la guerre actuelle la possibilité de réparer l'injure faite à son territoire en 1871. Ce n'est pas pour elle la moindre des raisons de lutter jusqu'à la victoire que celle de réoccuper l'Alsace-Lorraine et de rétablir les anciennes frontières. La réparation de cette faute politique qu'Ollivier avait, avec un sens prophétique si juste, fait entrevoir à Bismarck, faute qui a dominé la situation de l'Europe depuis 1871, entraînerait pour le fer une situation toute nouvelle; la France possédant tout l'énorme gisement lorrain, ce serait pour elle devenir le principal marchand de minerai de fer de toute l'Europe.

En supposant que l'extraction globale de 1913 ne se trouve pas accrue, celle-ci assurerait une production annuelle de 40

millions de tonnes de minerai, la rapprochant ainsi du grand producteur du monde, les Etats-Unis, avec leurs 55 millions de tonnes.

Ces 40 millions de tonnes, à raison de 5 francs par tonne prise sur le carreau de la mine, représentent 200 millions de francs annuellement, valeur du minerai, et quelques milliards si on calcule l'extraction à la valeur du produit fabriqué. Pour l'Allemagne en temps de paix, ce serait la dépendance de l'étranger pour 80 % de la matière première employée par sa principale industrie, la sidérurgie, celle qui a été la base de tout son développement industriel ; ce serait rendre précaire le programme qui fait de la métallurgie la pierre angulaire de toute la puissance germanique. En temps de guerre, c'est l'arrêt automatique de ses hauts-fourneaux, donc l'impuissance, car la sidérurgie conditionne toutes les industries de guerre. Cela explique les cris de détresse d'une grande association allemande qui dans un mémoire rendu public disait : « Si la production de la minette (minerai lorrain) était troublée, la guerre serait quasiment perdue. »

Ainsi la question Alsace-Lorraine se complique singulièrement du fait de son sous-sol. Il suffit d'ailleurs que l'éventualité de la perte des bassins miniers de la Lorraine se présente à l'Allemagne pour qu'on soit assuré qu'elle poursuivra la lutte jusqu'aux limites les plus extrêmes de la résistance. On le comprend aisément, puisque le gisement lorrain domine toute la sidérurgie franco-allemande.

Le bassin lorrain était depuis 1870 divisé en quatre lots : l'un appartenant à la France, l'autre à l'Allemagne, le troisième au Luxembourg, une extrémité faisant partie de la Belgique.

La France possédait Briey, objet de convoitise depuis la découverte qui permettait d'utiliser les minerais phosphoreux. Les métallurgistes allemands avaient pris ces dernières années des intérêts considérables dans ce bassin, en même temps qu'ils édifiaient de vastes usines de l'autre côté de la frontière pour bénéficier dans toute la mesure possible de la proximité du charbon de la Saar.

On peut se demander si le désir d'une mainmise complète sur le principal bassin ferrifère de l'Europe n'a pas tenté les pontifes du pangermanisme industriel. Ce serait sans doute se méprendre sur les causes de l'agression allemande que de l'attribuer purement à des raisons économiques. Mais n'est-ce point une des multiples raisons subconscientes qui dérivait de la mégalomanie industrielle? On serait d'autant plus tenté de le croire que, si l'on établit un graphique de l'extraction dans la Lorraine allemande et qu'on prolonge la courbe, on voit que l'épuisement des mines lorraines était probable vers 1945 à 1950. L'extraction de Briey était, par contre, beaucoup plus lente et alors la guerre devenait pour l'Allemagne, avec de multiples autres causes similaires, un des moyens diaboliques de prévoyance que le chancelier fait sans doute rentrer dans les questions de vie ou de mort.

Le bassin de Nancy seul n'est pas envahi, et Nancy ne représente que 2 millions de tonnes contre 3 millions pour Longwy et 15 millions pour Briey. Qui sait si, devant une défense énergique, le sort de la guerre ne se serait pas décidé autour des hauts-fourneaux de Thionville au cas où il eût été donné aux armées françaises de conquérir ce coin de la Lorraine? Quoi qu'il en advienne, même si, en envisageant le pire, les frontières qu'établira le futur congrès de paix ne devaient être que la confirmation du *statu quo ante*, la France restera un des grands réservoirs de minerai de fer de l'Europe.

En 1913, elle a produit 21,7 millions de tonnes de minerai dont $\frac{9}{10}$ provenant de Meurthe-et-Moselle. Vient ensuite la Normandie pour 1,2 million de tonnes, l'Algérie pour autant et enfin le groupe des mines des Pyrénées qui produit le chiffre restreint de 370 000 tonnes.

C'est aux mines de Meurthe-et-Moselle qu'on doit le développement de la sidérurgie en France ainsi que l'exportation croissante des minerais, notamment en Allemagne, exportation qui se chiffrait en 1913 à 4,4 millions de tonnes, Algérie et Tunisie comprises, sur 14 millions importés par l'Allemagne.

Simultanément avec l'extraction du minerai, la production de

la fonte passait en dix ans de 2,4 millions de tonnes à 5 millions, l'acier de 1,6 million à 4,4 millions.

Bien que l'activité sidérurgique française soit loin d'atteindre l'ampleur de l'industrie westphalienne-rhénane, il faut reconnaître qu'elle a fait des progrès considérables depuis le commencement du siècle. Pour l'apprécier, il n'y a pas seulement à considérer l'extraction du minerai, on doit faire entrer en ligne de compte le développement collatéral des usines de perfectionnement qui se sont créées en Meurthe-et-Moselle, dans le Nord, dans le Pas-de-Calais, en vue d'utiliser le combustible sur place, conjointement avec la fonte lorraine.

Il faut également constater le développement des vieux centres industriels, tel que le département du centre, le Creusot, Saint-Etienne, Montluçon. La sidérurgie française a repris son essor et c'est un fait réjouissant à constater pour nous autres Latins.

La France avait en exploitation, en 1913, 156 hauts-fourneaux, dont 126 à feu (contre 316 en Allemagne, dont 291 allumés), 98 convertisseurs, 152 fours Martin, 500 trains de laminoirs. 19 000 ouvriers étaient employés au service des hauts-fourneaux, 69 000 dans les aciéries et 15 000 dans les forges ¹.

Les quelques chiffres évoqués dans cet exposé donneront une idée, fort incomplète du reste, de l'importance croissante de la sidérurgie, importance dont en Suisse on n'a généralement qu'une idée très vague.

A côté de la mine et des hauts-fourneaux, il y a toutes les usines d'élaboration et de perfectionnement, les ateliers de construction de la machinerie et tout le mouvement d'affaires qui naît forcément de l'agglomération d'une population ouvrière se chiffrant par centaines de mille âmes. On a pu dire avec raison qu'une ville industrielle moderne est toujours une ville houillère, surtout si cette ville a des communications fluviales faciles, comme ce fut le cas pour les cités prospères de la Belgique, du Nord français, de la Westphalie et de l'Angleterre.

¹ Rapport du comité des Forges de France.

On a vu qu'à elle seule une des grandes usines westphaliennes a un chiffre d'affaires supérieur à celui de l'ensemble de toute la métallurgie suisse, fabriques d'horlogerie comprises, supérieur également à celui des fabriques de broderies réunies, ou à celui des filatures et tissages de soie. Les industries susnommées, sauf peut-être l'horlogerie, pour laquelle le montant de la matière première ne joue qu'un rôle secondaire, n'opèrent qu'un perfectionnement de la matière, travail de perfectionnement qui donne un écart de bénéfice nécessairement très limité.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, l'industrie suisse de la soie importe pour fr. 190 millions de soie brute et exporte pour fr. 270 millions. L'écart est donc de fr. 80 millions, à quoi il faut, il est vrai, ajouter la consommation suisse, qui ne saurait cependant être importante. Cet écart doit couvrir les frais de main-d'œuvre, de production et assurer le bénéfice.

Les exploitations minières n'ont, par contre, qu'un compte d'approvisionnement extrêmement modéré, puisque l'opération essentielle est l'extraction et subsidiairement la transformation des produits mêmes de cette extraction sur le carreau de la mine ou à proximité.

Ce qui précède donne une idée de l'enrichissement sous forme de salaires et de bénéfices qu'un pays riche en sous-sol tire de ses ressources minières et du rôle considérable que ce genre d'exploitation joue dans l'économie d'un pays.

L'Allemagne, en 1912, avait 349 charbonnages de houille et de lignite dans lesquels étaient employés 667 412 ouvriers. Le montant des salaires payés s'est élevé à 1 333 286 000 Mk. pour une extraction de 256 810 000 tonnes, d'une valeur de 2 015 665 000 Mk.

Les cokeries ont utilisé 41 145 000 tonnes de charbon, d'une valeur de 455 317 000 Mk., dont on a tiré pour 506 232 000 Mk. de coke et 143 553 000 Mk. de sous-produits.

La valeur de la charge des hauts-fourneaux a été de 775 879 000 Mk. correspondant à une production de 15 220 000 tonnes, valant 992 878 000 Mk., à 66 Mk. la tonne.

La production des affineries, fours Thomas, Bessemer et

Martin a atteint 15 852 000 tonnes, d'une valeur de 1 354 517 000 Mk., soit 90 Mk. la tonne.

Celle des laminoirs à poutrelles, tôles, feuillards, fils, rails, tuyaux, s'est élevée à son tour à 14 439 000 tonnes qui, à raison de 140 Mk. par tonne, donnent 2 milliards de Mk. Mais l'exportation allemande en produits ferreux ne dépasse pas 6 133 657 tonnes, valant 1 246 millions de Mk. soit 203 Mk. la tonne. Contrairement à l'Angleterre, qui livre à l'étranger essentiellement des matières premières et notamment du charbon, l'Allemagne exporte surtout des produits mi-ouvrés ou complètement élaborés. Elle tire ainsi de sa production minière la quintessence possible. En estimant la valeur des produits utilisés par la consommation interne à celle des produits exportés, estimation au-dessous de la réalité, la production de la grosse sidérurgie allemande serait au bas mot de 4 à 5 milliards de Mk.

En ajoutant la production carbonifère, déduction faite du coke et de la houille nécessaire pour la sidérurgie ainsi que les 227 millions de Mk. de minerais importés, le mouvement d'affaires de la grosse industrie du fer et du charbon s'élevait en Allemagne avant la guerre à environ 6 et 7 milliards de Mk. annuellement,

Une statistique financière ¹ donne des renseignements détaillés sur les sociétés industrielles allemandes traitées à la bourse de Berlin et en particulier sur 120 sociétés minières et sidérurgiques, d'un capital global de 1 938 555 403 Mk. ; c'est de là que nous tirons les chiffres suivants :

Le compte immeubles de ces 120 sociétés, soit terrains, bâtiments et mines, s'élève à 2 122 666 746 Mk., celui des immobilisations, machines et outillages, à 768 325 300 Mk., les dettes hypothécaires se montent à 880 271 730 Mk. ; les réserves à 520 707 914 Mk. Ces chiffres se rapportent au dernier exercice avant la guerre, soit pour la plupart celui de 1913,

Il a été prélevé pour cet exercice en amortissements visibles 191 801 242 Mk., soit environ 10 % du capital. Le bénéfice après ce prélèvement est de 3 00 636 108 Mk., déduction faite

¹ *Bilanz und Rentabilitätstabellen.*

du déficit d'exploitation de 4 sociétés qui ont clôturé leur exercice en perte. Ce bénéfice représente le 15 % du capital-actions et 11 % des capitaux actions et obligations. Sur ce chiffre, 200 266 376 Mk. ont été répartis en dividende, ce qui donne une moyenne un peu supérieure à 10 % du capital-actions. De ces 120 sociétés, 97, d'un capital nominal de 1 654 754 200 Mk., ont leurs titres cotés. La valeur en bourse dépassait 3 milliards de Mk. Le taux de capitalisation moyen est de 6,5 %. Les 120 sociétés dont nous avons pu ainsi étudier très brièvement la situation financière représentent, sur la base ci-dessus, une valeur vénale supérieure à 3 $\frac{1}{2}$ milliards. Ces chiffres incomplets, puisqu'ils n'embrassent qu'une partie seulement de l'industrie sidérurgique allemande, marquent néanmoins l'ampleur de celle-ci. La danse des milliards à laquelle on assiste depuis bientôt 3 ans, a bouleversé à tel point la notion des chiffres qu'on n'est pas impressionné pour si peu. Mais qu'on songe pendant un instant à l'activité directe et indirecte que résume le mouvement d'affaires de cette industrie.

Un exemple : la statistique du trafic allemand donne pour 1912 un tonnage total de 474 millions de tonnes ; malgré le développement des canaux et le trafic des 30 000 péniches qui constituent sa flotte et pour lesquelles le charbon et le fer sont un fret tout indiqué, 55 % du trafic des voies ferrées est constitué par les produits directs des houillères et de la sidérurgie. L'ensemble des produits exportés utilisant les voies ferrées allemandes s'élève à 43 millions de tonnes. Sur ce chiffre, 31 700 000 sont des produits houillers, 4 500 000 des produits de l'industrie du fer ; ainsi 80 % de tout le tonnage d'exportation provient du sous-sol.

Sur les 93 millions de tonnes transportées par les canaux, 42 millions intéressent les industries carbonifères et sidérurgiques.

Les chemins de fer prussiens, qui sont, malgré tout, le principal instrument de transport, ont réalisé en 1912 un excédent de recettes de 843 millions et un bénéfice net de 400 millions de Mk. L'intense développement auquel est arrivée l'industrie

du fer constitue ainsi le facteur le plus marqué de leur mouvement, et un élément de bénéfice qui n'est pas négligeable. On a vu l'importance des sous-produits tirés de la houille qui sont la base de plusieurs industries. L'illustration la plus marquante est celle des colorants. C'est du goudron qu'on tire le benzol, le toluol, le xylol, le cumol, l'anthracène, l'acide phénique, la naphthaline et la naphtylamine, etc., produits constituant les matières premières des colorants, l'aniline, l'alizarine, l'indigo, la fuchsine, etc.

Du goudron on tire également les explosifs, tels que l'acide picrique, le trinitrotoluol.

L'Allemagne exportait en 1912 dans les 3 produits : aniline, alizarine et indigo 226 millions de Mk., dont 50 millions en Chine seulement.

Il existait avant la guerre 22 sociétés fabriquant les colorants, travaillant avec 263 millions de Mk., dont $\frac{1}{3}$ était formé par des réserves. La production de ces usines s'élevait à environ 500 millions de Mk.

De ce capital-actions, 8 millions rapportaient entre 3 et $3\frac{1}{2}$ %, 4 à 5 millions donnaient 8 %, 10 millions du 9 %, 3 millions du 10 %, 5 millions du 11 %, $17\frac{1}{2}$ millions du 15 %, 90 millions du 20 %, 45 millions du 25 % et plus.

L'industrie des colorants, fille de la houille, est une des industries les plus rémunératrices, mais elle n'est pas la seule née du fer et de la houille. Il faudrait en ajouter d'autres, notamment celle des engrais artificiels, ainsi que toutes celles dérivant de la grosse sidérurgie qui ont contribué au renom industriel de l'Allemagne dans le monde : fabriques de machines, d'engins mécaniques de tous genres.

Seule l'addition de ces capitaux et des bénéfices réalisés pourra donner un tableau d'ensemble de la source de travail et de gain que constituent pour un pays les charbonnages et la sidérurgie.

A fin 1912 le montant du capital-actions investi dans les sociétés anonymes allemandes s'occupant de sidérurgie, de métallurgie du fer et d'autres métaux, de fabrication de machines

en tout genre, s'élevait à 4,727 milliards de Mk., 5,542 milliards réserves comprises; le bénéfice annuel visible à 555 millions de Mk.. Les dividendes distribués annuellement se chiffraient à 432 millions de Mk. Si on ajoute le capital nominal des sociétés à responsabilité limitée, les G M B H, on arrive à 5,601 milliards de Mk.

Est-il exagéré de supposer pour des entreprises dont la plupart ne sont pas d'hier et se sont dans le cours des années sûrement constitué des fonds d'amortissement et de réserve visibles et cachés importants que ce chiffre d'affaires moyen n'est pas inférieur à 2,5 fois le capital responsable?

Nous ne le pensons pas, et cela d'autant moins que les banques allemandes sont généralement très larges en ce qui concerne les crédits industriels. Nous croyons rester très sensiblement au-dessous de la réalité. On obtient ainsi un chiffre d'affaires annuel de 14 milliards pour cette branche d'industrie, non compris celui des entreprises personnelles qui échappe à tout contrôle.

Si l'industrie allemande nous a arrêté plus longtemps que d'autres, cela tient à ce que dans le domaine de la houille et du fer, l'Allemagne a, comme on l'a vu, une suprématie marquée. Le phénomène économique dû aux mêmes éléments de gain se répète, toute proportion gardée, dans tous les pays houillers. Il est peut-être encore plus marqué dans les îles Britanniques ou en France, bien que ces pays n'aient pas tiré de la production houillère et sidérurgique la quintessence industrielle comme c'est le cas en Allemagne. En France notamment, les charbonnages ont été la source de grosses fortunes. L'augmentation de la richesse qu'ils apportent est constante.

Ainsi, le montant du capital-actions des 26 sociétés de charbonnages françaises cotées à la bourse de Lille¹ se trouvait être à fin décembre 1911 de fr. 2 286 911 890. Au 31 décembre 1912 la valeur de ces mêmes charbonnages atteignait fr. 2 899 480 855 accusant ainsi dans le cours de l'année une hausse de 600 millions. Sous l'effet de la crise, conséquence des événements politiques qui plus tard devaient amener la guerre et des projets

¹ *Moniteur des intérêts matériels.*

fiscaux déposés au parlement, l'examen des cours à fin décembre 1913 fait ressortir une dépréciation réduisant la valeur globale de ces titres à fr. 2 548 138 550. Ajoutons que la valeur nominale des actions de ces 26 charbonnages n'excède pas 100 millions.

La confiance que le public capitaliste français accorde à ces valeurs se trouve confirmée par le taux de capitalisation de celles-ci. Ainsi, Courrière se capitalise à 1,8 %, Lens à 2,24 %, Ostricourt à 1,55 %, Béthune à 2,23 %, Aniche 2 % brut, impôt sur coupons non déduit.

Ces chiffres sont établis sur les cours du printemps 1913.

Le capital nominal du charbonnage de Béthune est de 3 millions valant, au cours des actions de fin décembre 1913, 104 millions; celui de Dourges 1,8 million, valait 83 millions; celui de Vicoigne 2,4 millions, valait 155 millions.

Lens a un capital nominal de fr. 900 000 divisé en 300 000 actions de fr. 3 subdivisées à leur tour en dixièmes, et valant en bourse à la même époque autour de 150 fr., soit 447 millions.

Aniche et Anzin ont remboursé leurs actions pour l'ensemble des actions-capital.

La valeur totalisée des bons de jouissance était de 205 millions pour le premier et 230 millions pour le second.

L'optimisme dont font preuve ces chiffres se trouve justifié par une gestion sage et une répartition prudente des bénéfices. Dans les industries sidérurgiques et métallurgiques il en est de même. Ainsi, les aciéries de Longwy, avec un capital de 24 millions, ont fait en 1913 un chiffre d'affaires de 62 millions et réalisé un bénéfice de 12,8 millions. Les dividendes et tantièmes répartis n'ont absorbé que fr. 4 323 677. Les aciéries de Micheville, avec 17 millions de capital et fr. 44 813 108 de réserves, ont clôturé l'exercice avec un bénéfice net de fr. 7 879 900 et n'ont réparti que 3 millions.

La Compagnie des forges et aciéries de la Marine et d'Homécourt gagne fr. 12 525 723 avec un capital de 28 millions. Elle paie en dividende et tantièmes fr. 5 008 995.

Enfin, les Hauts-Fourneaux de Denain et d'Anzin, avec 12 mil-

lions de capital, 18 millions de réserves, gagnent bon an mal an fr. 12 626 469. Ils distribuent fr. 2 052 000 et portent le reste au compte de réserves et d'amortissement.



Le sous-sol minéral est un trésor dans lequel on puise généralement sans compter.

Au lieu de recueillir, comme c'est le cas dans l'agriculture, l'intérêt d'un capital inépuisable, intérêt renouvelable chaque année, le mineur taille dans le capital, qui, lui, ne se renouvelle pas.

Toutefois l'extraction de la houille et du fer, au lieu d'être, comme c'est le cas pour les autres richesses minières, le but final, n'est que la phase initiale d'une série de transformations. De ce fait des usines se créent, des villes aussi, les moyens d'élaboration se développent, se multiplient, les diverses activités s'agglomèrent, comme les cellules du protoplasme, et il se constitue peu à peu un corps industriel organisé, qui devient définitif, même si les extractions de minerai se transportent ailleurs. Ne voit-on pas de grandes usines métallurgiques garder leur valeur après que les gisements de fer qui avaient provoqué leur création sont épuisés ! Le Creusot, Sheffield, en sont des exemples marquants. Mais il faut comme condition essentielle que le précieux charbon soit sur place ou tout au moins que les frais de transport ne viennent pas à en grever le prix d'une façon sensible.

M. AUBERT.

(La fin prochainement.)

UN PEUPLE PACIFIQUE

ET

SON ÉVOLUTION MORALE

SOUS L'INFLUENCE DE SON ÉLITE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Nous avons vu, dans un précédent numéro, par quels sophismes on a faussé le jugement du peuple allemand, en matière de droit et de justice. Les citations ci-après montreront comment ses professeurs, ses écrivains, ses poètes et ses prédicateurs, ont exalté les beautés de la guerre et la mission divine de l'Allemagne.

Ecrivains et philosophes.

« La nation allemande s'est tenue dans les temps modernes à la tête du progrès de l'espèce humaine. »

Fichte, *Discours à la nation allemande* (Universal-Bibliothek, 392-3, p. 100.)



« C'est vous qui de toutes les nations modernes avez spécialement reçu en dépôt les germes de la perfection humaine et à qui le premier rôle dans leur développement a été confié. Si vous succombez, l'humanité succombe avec vous sans aucun espoir d'une rénovation future. »

Fichte, *ibid.*



¹ Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

« La guerre est nécessaire comme la lutte des éléments dans la nature. »

Schlegel. (Cité par Bernhardt dans *L'Allemagne et la prochaine guerre*, p. 12.)



« Peut-être que le lion qui sommeille se réveillera encore une fois et peut-être que l'histoire future, quoique nous ne devions pas en être les témoins, sera encore pleine des exploits des Allemands. »

Friedrich Schlegel, *Reise nach Frankreich*. (Europa 1803, T. 1^{er}.)



« L'esprit germanique sera l'âme du monde nouveau. »

Hegel.



« Enfin le monde guérira, par l'Allemagne, ainsi que l'empereur l'a prédit d'après les paroles du poète (Geibel : le monde guérira au contact du génie allemand). »

Karl Lamprecht, *Krieg und Kultur*, p. 15.



« Qui donc oserait nier que maintenant encore il existe un Dieu chrétien germanique et qu'il lui arrive de se manifester à l'étranger comme un Dieu fort et jaloux? »

Karl Lamprecht, *Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*.

(Fribourg en Brisgau, Neyfelder.)



« Quant à nous, Allemands, il nous est dévolu la tâche magnifique de réaliser ce qu'ont tenté en vain les grandes religions mondiales, le bouddhisme, le christianisme et l'islamisme, c'est-à-dire organiser l'empire universel de la morale. »

Le chimiste W. Ostwald, *Monistische Sonntagspredigt*,

12 janvier 1915.



« La politique de sentiment est une sottise. Rêveries humanitaires, stupidité. Le partage des bienfaits doit commencer par ses compatriotes. La politique est une affaire. L'injustice et la

justice sont des notions qui ne sont nécessaires que dans la vie civile. Le peuple allemand a toujours raison, parce qu'il est le peuple allemand et qu'il compte 87 millions de nationaux... Nos pères nous ont laissé encore beaucoup à faire. »

O. Tannenberg, *La plus grande Allemagne*, 1911, p. 297.



« Nous sommes sans conteste le peuple le plus guerrier du monde, le plus capable dans tous les domaines du savoir et des beaux-arts. Nous sommes les meilleurs colons, les meilleurs marins, les plus habiles commerçants. Nous voulons arriver à conquérir notre part dans l'héritage du monde. On enlèvera aux Français, comme de bon droit, ce qu'ils ont pris aux Flamands du nord-ouest par l'immonde rapine de Turenne. »

Fritz Bley, *Die Weltstellung des Deutschtums*, 1897,
pages 21, 22, 61.



« Il est monstrueux que les embouchures de deux de nos plus grands fleuves, le Danube et le Rhin, se trouvent entre des mains étrangères. »

Ernst von Halle, *Die volks- und seewirtschaftlichen Beziehungen zwischen Deutschland und Holland*, 1902. T. II, p. 3-4.



« Organisons bravement de grandes migrations par force des peuples inférieurs. Le monde futur nous en sera reconnaissant. Ces tâches sont des tâches de guerre. »

Klaus Wagner, *Krieg*, 1906.
(Cité par Hasse dans *Deutsche Politik*.)



« Plus d'un tiers du territoire qui appartenait à l'empire allemand il y a 500 ans a été enlevé à l'Allemagne moderne, à savoir : les terres allemandes de l'Autriche, les Pays-Bas, la Belgique et la Suisse...

» La courbe des territoires entourant l'Allemagne moderne est habitée par plus de 20 millions d'hommes de race germa-

nique qui, au point de vue politique et même à celui du sentiment national, sont devenus étrangers à la pensée allemande. »

L'idée allemande dans le monde, par le Dr Rohrbach, fonctionnaire du ministère des colonies. Dusseldorf-Leipzig, 1912.



« La communauté a une autre morale que l'individu. »

Hasse, *Deutsche Politik*, 1, p. 19.



« Alors les aveugles verront, les sourds entendront. Tous les peuples, qu'ils le veuillent ou non, verront que la culture allemande est la plus vraie, la plus profonde en racine de la culture universelle. »

O. Gierke, *Deutsches Recht und deutsche Kraft*.

(*Revue internationale, Kriegeheft* III, octobre 1914.)



« La domination mondiale appartiendra à l'Allemagne parce que l'Allemagne est la nation d'élite, une race noble destinée à dominer les êtres moins bien doués et plus faibles qui l'entourent. »

Frédéric von Giesebrecht, *Histoire du Saint-Empire*.

(Voir *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, par A. Guillard.)



« Il faut que la France sache que l'Allemagne, lorsque son honneur ou son intérêt l'exigera, n'hésitera pas une heure à déclarer la guerre.... Demain... car cette maison verrouillée depuis 40 ans devient trop étroite. »

Max Harden, *Zukunft*, I, juillet-août 1911.



« Le pays barbare d'Allemagne a devancé, comme on le sait, les autres pays par ses grandes organisations pour le bien social. Pour nous, la victoire équivaldrait à l'obligation de progresser dans cette voie et de répandre partout les bienfaits des œuvres sociales. En outre, notre victoire garantirait l'existence des peuples germaniques pour le salut du monde. »

Gerhardt Hauptmann. *Manifeste lancé au début de la guerre et auquel M. Romain Rolland a répondu par la lettre que tous nos journaux ont publiée.*



« Les peuples d'alentour sont, ou des fruits mûrs bientôt flétris qu'un prochain orage peut secouer de l'arbre, tels que Turcs, Grecs, Espagnols, Portugais et une grande partie des Slaves, ou bien, il est vrai, orgueilleux et joyeux de leur race, mais sénilement raffinés en leur culture, pauvres en leur génération, comme les Français. Qui sait si nous Allemands, nous ne sommes pas destinés à être la fêrule qui corrige et guérit toutes ces dégénérescences? ¹

Fr. Lange, *Pur germanisme*. (Voir Gillouin, *Psychologie du germanisme*. *Revue de Paris*, 1^{er} janvier 1915.)

Poètes.

« Dieu est avec vous dans la vie! Dieu est avec vous dans la mort! Quand Dieu lève le bras, il écarte le danger qui vous menace! Avec Dieu l'épée à la main! Avec Dieu vous tomberez! Que votre mot d'ordre soit : Dieu, Liberté et Patrie. »

Arndt, chant patriotique. *Ergiessungen deutschen Gefühls*.

Anthologie, 1814.



« Enflammez-vous, ô cœurs! Flottez drapeaux! car la bataille commence, les délices des Germains! Sonnez trompettes! répandez la terreur dans les rangs! La victoire nous attend, car nous faisons une guerre sainte! Celui qui combat mieux que nous brandit l'épée de la vengeance! Il s'appelle Dieu! Il est le sauveur de la liberté! Dieu est notre salut et notre victoire, car notre guerre est sainte! »

Arndt, *id.* (Traduction libre.)

¹ Cette opinion est fort répandue en Allemagne et même dans la Suisse allemande. Aux premiers mois de la guerre, certains darbystes de Zurich l'émettaient dans leurs réunions.



« Nous voulons aujourd'hui l'un après l'autre teindre le fer du sang des bourreaux, du sang des Français.... O jour délicieux de la vengeance ! Quel son harmonieux pour tous les Allemands !

Arndt, chant patriotique, 1812. (Voir *Anthologie de la littérature allemande*, par Roustan. Paris, Delagrave.)



« Dieu a anéanti l'ennemi et ses ossements couvrent le sable.... La mer est son tombeau, la neige son lit ! Il engraisse les loups et les corbeaux !... Sus aux bandits ; que votre épée se teigne de leur sang ! Tuez les Français ! Chassez-les de l'autre côté du Rhin ! Que là où la sincérité allemande parle, le mensonge français soit chassé ! »

Arndt, *Le jugement de Dieu*, 1814. (*Ergiessungen deutschen Gefühls*.)



« Je te salue, sainte pluie de feu ! Nous guérirons dans tes flammes et mon cœur te répond par des battements de joie ! Aigle au puissant essor, en avant ! L'Allemagne respire ! Elle accorde déjà ses harpes pour célébrer ses victoires ! »

Geibel. (Voir Adolf Mathias, *Krieg und Schule*, Berlin, Hirzel.)



« Guerre, guerre ! Donnez-nous une guerre pour remplacer les querelles qui dessèchent la moelle de nos os. L'Allemagne est malade à en mourir, ouvrez-lui donc une veine ! »

Geibel, *Deutsche Klagen vom Jahr 1844*.

Œuvres complètes, T. 1^{er}.



« Ce n'est pas une guerre entre rois couronnés, c'est une croisade, c'est une guerre sainte ! Le droit, la morale, la vertu, la foi et la conscience, le tyran a tout arraché de ton cœur ; sauve-les avec le triomphe de ta liberté ! Les gémissements de tes vieillards te crient : Réveille-toi ! Les débris de ta maison

ruinée disent : Sus aux brigands ! ...Celui devant la face duquel flottent tes drapeaux veut voir son peuple en armes ! Que le ciel nous aide, l'enfer reculera !... En avant, brave peuple, en avant ! »

Körner, *Aufruf*, 1813.



« C'est un honneur d'être un Allemand ! Dieu merci, je suis un Allemand, — si je ne l'étais pas, je m'en chagrinerai, j'envierai les Allemands. L'Allemand ne cache pas son âme dans une caverne comme le renard et le lynx, il la montre sur son visage. J'ai vu bien des pays lointains, mais je puis dire que je n'y ai rien trouvé de mieux qu'en Allemagne. Celui qui aime la vertu et l'amour pur doit venir dans notre patrie. Si son cœur et ses yeux ne sont pas affaiblis, il aura le désir d'être Allemand. Dieu merci, je suis un Allemand ! »

Sans nom d'auteur.

(*Ergiessungen deutschen Gefühls in Liedern*, 1814.)



« O pays du noble, du grave génie ! ô pays de l'amour !... Connais-tu le peuple de Minerve qui s'est choisi l'olivier pour son arbre favori ? Il vit encore et l'âme des Athéniens aussi, cette âme songeuse, etc.... Où sont les poètes auxquels le dieu donne comme à nos anciens d'être souriants et pieux ? Où sont les sages comme les nôtres, froids et hardis, incorruptibles ? Je te salue dans ta beauté d'un nouveau nom, ô ma patrie ! C'est le fruit le plus mûr des temps, la dernière et la première de toutes les muses : *Uranie*, je te salue ! »

Hœlderlin, *Chant de l'Allemand*, 1843.



« O toi, Dieu tout-puissant, regarde-nous de la tente de ton ciel bleu. Tu nous as toi-même invités à venir sur le champ de bataille (Refrain). Conduis-nous au combat et donne-nous la victoire, nos drapeaux sont des drapeaux chrétiens, et cette guerre, ô Seigneur, est la tienne ! »

Kriegers Morgenlied. Recueil de chants pour les écoles primaires. Vol. II, par Korn, Nuremberg.

(Sur 61 morceaux, 30 sont des chants de guerre.)



« Aujourd'hui il s'agit de la vie ou de la mort de la culture européenne. Vos complices pèchent contre le Saint-Esprit de l'Europe. Nous livrons cette guerre pour toute l'humanité européenne. *Cette guerre vient de Dieu*. Il s'agit du divin dans l'humanité ! »

Wolfskehl, *Frankfurter Zeitung*, 12 septembre 1914.

(Réponse à R. Rolland.)



« Hais, Allemagne ! O Allemagne, hais ! Cuirasse-toi d'airain ! A chaque ennemi, un coup de baïonnette au cœur ! Ne fais pas de prisonniers ! rends-les muets à jamais ! Transforme en désert les pays d'alentour !... Le salut viendra de ta colère. Enfonce leurs crânes à coups de crosse et de hache, ces brigands sont des bêtes fauves, ce ne sont pas des hommes ! Que ton poing exécute le jugement de Dieu ! »

Heinrich Vierordt.

(Fragment reproduit par les *Basler Nachrichten*.)



« Je suis moi-même un grand admirateur des cathédrales et des hôtels de ville de France et de Belgique. Cependant mon amour de l'art n'est pas assez absolu pour que je ne rase avec sang-froid, sinon de gaieté de cœur, toutes les cathédrales du monde, si la victoire de mon peuple en dépend. »

H. Vierordt.

Lettre ouverte aux *Basler Nachrichten* (automne 1914), pour leur reprocher de n'avoir reproduit son *Hais, Allemagne !* que fragmentairement.



Haine sur mer et haine sur terre,
Haine du cerveau et haine de la main,
Haine des marteaux, haine des couronnes,

Haine qui serre la gorge de 70 millions,
 Nous aimons et haïssons comme un-seul homme.
 Nous n'avons tous qu'un seul ennemi : l'Angleterre !
 Lissauer, fragment du *Chant de la haine*.

• (Der heilige Krieg, Jena, 1914, p. 80.)

Cet hymne fut officiellement chanté en chœur devant
 l'empereur, qui décora l'auteur.



« ... Car l'homme dépérit dans la paix.... La loi est l'ennemi
 du faible, elle veut tout égaliser et voudrait aplanir le monde,
 mais la guerre fait éclater la force, elle élève tout au-dessus de
 l'ordinaire. Même du lâche elle excite la valeur. »

Fr. Schiller. (Cité par Bernhardt
 dans *L'Allemagne et la prochaine guerre*, p. 19.)

Professeurs et instituteurs.

« Nul Etat ne peut lier sa volonté future vis-à-vis d'un autre
 Etat. Quel juge, en effet, reconnaîtrait-il au-dessus de lui pour
 lui imposer son droit supérieur ? C'est toujours en réservant
 mentalement sa liberté qu'il signe un traité. »

Treitschke, *Politik*, T. 1^{er}, p. 37-38.



« Il est ridicule d'exiger d'un Etat qu'il ait en toute occasion
 son catéchisme à la main. »

Treitschke, 1897. T. 1^{er}, p. 107.



« Notre époque est une époque de guerre, notre âge est un
 âge de fer. Le fort doit l'emporter sur le faible ; c'est une loi de
 la vie. »

Treitschke.

(Voir Julius Duboc, *Hundert Jahre Geschichte in Deutschland*.)



« Le Dieu vivant veillera à ce que la guerre revienne tou-
 jours comme le terrible remède dont a besoin l'humanité. »

Treitschke, *Politik*, I, p. 76.



« La guerre est morale et sainte, parce qu'elle est la source des plus hautes vertus morales.... Elle implique un idéalisme politique qui entraîne l'homme à se dépasser lui-même. La paix, au contraire, c'est le règne du matérialisme. L'idéal de la paix perpétuelle n'est pas seulement irréalisable, c'est un scandale moral, une véritable malédiction. Ce sont les époques fatiguées, sans vigueur et sans enthousiasme, qui se sont complu dans ce rêve d'une paix éternelle. »

Treitschke, *Politik*, I, p. 72-76 ; T. II, p. 553¹.



« Le militarisme est le centre de notre société allemande. Il sert de modèle à toute notre existence. »

Theobald Ziegler,

Die geistigen und sozialen Stimmungen des 19. Jahrhunderts.



« Nous devons nous incliner avec un sentiment de vénération devant la force victorieuse, produit mystérieux des forces et des lois morales qui dominent les éclats les plus sauvages de la guerre.... La puissance du vainqueur, voilà ce qui fait et détermine le droit. »

R. von Jehring, *Macht und Recht*, 1876.

(Voir G. Blondel, *La doctrine pangermaniste*, p. 100. Chapelot, Paris.)



« Nous poursuivons une œuvre civilisatrice, nous n'avons à nous excuser de rien. Dieu est avec nous. Le germanisme est l'aboutissement le plus parfait des phases antérieures de l'histoire. Nous sommes une race supérieure. Or les races supérieures sont destinées à dominer, les races inférieures sont condamnées à servir les autres. »

Adolph Lasson.

(Voir G. Blondel, *Doctrines pangermanistes*, p. 105.)

¹ Cours professé par Treitschke à l'université de Berlin.



« Mon vœu le plus cher, vivre une époque de grandeur et d'exaltation nationale semblable à 1870, est aujourd'hui exaucé. Cette année est pour l'Allemagne l'aube d'une période de puissance mondiale comme furent les temps des empereurs saxons, saliens et Hohenstauffen. Ce n'est plus l'Angleterre mercantile, la Russie barbare, la France dépravée, — c'est l'Allemagne qui sera l'axe autour duquel tournera la sphère terrestre. Quelle joie de vivre une pareille époque ! »

Un professeur lieutenant. (Cité par le *Vaterländischer Sozialer Volkskalender für Westphalen*, 1915. Voir Boutroux, *Propagande allemande en Allemagne*. *Revue de Paris*, 15 fév. 1915.)



« Les six Etats mentionnés (Danemark, Belgique, Luxembourg, Suisse, Hollande et principauté de Lichtenstein) sont considérés comme l'apanage de l'Allemagne : premièrement, parce qu'ils sont en grande partie situés en deçà des limites naturelles de l'Allemagne ; secondement, parce que, à quelques insignifiantes réserves près, ils appartenaient à l'ancien empire germanique ; enfin, parce que jusqu'en 1866, en partie du moins, ils étaient compris dans la Confédération germanique. »

Leitfaden für den Unterricht der Geographie, par le Dr Daniel, p. 173. (Cité par la *Semaine littéraire* du 13 janvier 1917.)



« C'est l'Allemagne qui est destinée à relier les membres épars de l'Europe et à en assurer l'unité. L'Allemagne est le cœur de l'Europe qui est elle-même le cœur du monde ; son génie est universel. »

Dr Daniel (*id.*)



« Il n'y a que deux tiers des Allemands qui appartiennent au nouvel empire allemand fondé en 1871 ; l'Autriche, la Hollande, la Belgique, le Luxembourg et la Suisse sont en dehors. C'est notre devoir de *cultiver* activement le sentiment de la commu-

nauté d'esprit, de nationalité et de culture entre nous et ces concitoyens allemands des autres Etats.»

Recueil de morceaux choisis à l'usage de la jeunesse,

par Westerich. Leipzig 1914, p. 219.

Le clergé.

« Quand on lutte pour sa vie, on ne se demande plus si l'on enfonce la porte de son voisin. »

Le pasteur Dryander, Réponse à M. Babut.

(15 septembre 1914.)



« L'heure a sonné de la mission mondiale de l'Allemagne !
Voulons-nous être le marteau que Dieu brandit ? »

Professeur Mahling.

(Cité par l'*Allgemeine Zeitung*, 13 mars 1915.)



« Peut-on concilier le christianisme et la guerre ? Il faut d'abord considérer comme définitivement établi que tous les peuples chrétiens furent des peuples guerriers. Aucun des souverains chrétiens qui ont reçu le titre de « grand » ne l'a reçu en reconnaissance d'un règne de paix ininterrompu. « Grands », tous l'ont été parce que conducteurs de guerres victorieuses. Notre Guillaume II ne portera-t-il pas dans l'histoire le titre de « grand ? » Et Guillaume I^{er}, à qui personne n'a refusé, pas plus qu'à son petit-fils, le témoignage d'avoir été un chrétien pieux, nous apparaît, lui aussi, dans son impérissable gloire victorieuse.

. , ...

» Vous représentez-vous un chrétien allemand qui, aux ordres venus d'en haut, arguerait qu'il faut « aimer ses ennemis » et « surmonter le mal par le bien ? » Lorsque le commandement général des armées, ensuite de l'irruption des Russes dans la région de Memel, annonça que, « pour tout village ou toute ferme brûlés par les hordes russes sur terre allemande, trois villages ou trois fermes russes seraient livrés aux flammes

dans les régions occupées par nous », tous nous avons salué cette décision avec joie et avec reconnaissance. Chacun pensait : « Voilà est qui bien ! » De même le peuple chrétien allemand approuva, lorsque, à titre de représailles pour le bombardement aérien de Ludwigshafen, les zeppelins ravagèrent les docks de Londres, ou que la campagne de sous-marins infligea une juste punition à l'intention anglaise de nous affamer....

» Le vœu que l'on entend formuler à chaque pas : « *Gott strafe England und Italien* » est aussi notre vœu. L'intense désir de nuire à nos fourbes ennemis et la joie pure, parfaite et réconfortante causée par tous dommages que nous leur infligeons, est la manifestation naturelle d'un patriotisme véritable. Nous pavoi-
sons nos demeures, nous faisons sonner les cloches, nous entonnons : « Rendez grâce au Seigneur », parce que d'innombrables soldats russes trouvent une mort horrible dans les marais Mazuriques, ou que 2000 personnes sont expédiées au fond de l'océan par notre U 9. Oui, de telles manifestations d'allégresse sont vraiment allemandes et vraiment chrétiennes. Qui admettrait que cela pût déplaire au Dieu des chrétiens, qu'un peuple qui défend son existence contre des jaloux et des haineux salue joyeusement chaque avantage obtenu dans cette lutte, surtout lorsqu'il Lui en attribue toute la gloire ? »

Sermon prononcé par George Lœber, pasteur à Fremdiswalde, près Leipzig, reproduit par la *Semaine littéraire* du 11 mars 1916, d'après le texte original.



« Les ennemis de l'Allemagne sont les ennemis de Dieu. »

Sermon anniversaire prêché par le pasteur Schantz et imprimé à Olbernhau, Saxe, 1915.



« Nous, le peuple pacifique, nous devons à cette heure répéter la parole du Maître lorsqu'il disait : « Ne croyez pas que je sois venu dans le monde pour apporter la paix. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée.... »

« ...Qu'ils nous invectivent à leur aise parce que nous som-

mes passés maîtres désormais dans les œuvres de destruction les plus effroyables qui soient !... Toi, mon peuple en armes, tu es l'humanité crucifiée ! En avant, Epée, sois maintenant une épée et frappe ! Feu, sois un feu et consume ! L'hésitation est un crime ! Plus impitoyable est la guerre, plus elle est miséricordieuse. »

Sermon prononcé sur le front par le pasteur F. Philippi et reproduit dans la *Christliche Welt*, de Marbourg, n° 32. (*Semaine littéraire*, 5 février, traduction exacte.)



« La Turquie se désagrège, ses dépouilles seront le jouet des grandes puissances ; il importe que nous soyons vigilants afin d'empêcher la catastrophe. Autrement, nous nous en irons les mains vides.

» Bismarck nous a enseigné à distinguer la politique intérieure de la politique étrangère. Ces préceptes doivent s'adapter aussi à la mission chrétienne. Comme chrétiens, nous souhaitons l'expansion de la foi ; mais la tâche de notre politique n'est pas de s'occuper des missions chrétiennes. Guillaume II a choisi sa voie. Il se déclare ami du Padischah parce qu'il croit en l'avenir de la plus grande Allemagne. »

Friedrich Naumann, *Asia*, 1889. Pages 145-148. (A propos des massacres d'Arméniens.)



« Dieu est avec nous ! les premiers écrivains qui nous ont renseignés sur nos ancêtres rapportent qu'ils avaient un ardent penchant pour la vertu. Ce penchant était en eux parce que Dieu avait des desseins spéciaux sur notre peuple. C'est pourquoy, dès l'origine, Il l'engagea dans une lutte consciente contre le mal et contre le vice. »

Heimatsgrüsse, Neuenkirchen und Wesselburen. 11 septembre 1915. (Cité par E. Boutroux, *Propagande allemande en Allemagne*. *Revue de Paris*, 15 fév. 1916.



« Il est fréquemment question dans la Bible de la colère divine. En plus de douze endroits nous voyons que la colère du Seigneur s'est appesantie sur Israël.... Il est bien remarquable d'ailleurs que l'on retrouve chez tous les peuples la conception d'un dieu courroucé....

» ...d'ailleurs tous les grands hommes de l'histoire du monde étaient de tempérament colérique et se montraient terribles dans leur colère (Luther, Bismarck, etc.)¹. »

Der christliche Bote, 6 juin 1915, Stuttgart.

Conclusion.

« Tout ce qu'il y a d'élevé et de noble dans la vraie culture de l'âme et de l'esprit, dans le développement du genre humain, a atteint sa plus complète, sa plus pure expression dans le peuple allemand. La théorie du progrès général de l'humanité a fait un piteux naufrage et notre certitude que l'humanité entière ne peut arriver à sa plénitude que par les efforts du peuple allemand a été effroyablement prouvée. Empereur, princes, ministres, ambassadeurs, officiers, employés et ouvriers, tous le démontrent. ...Aucun n'a touché la propriété étrangère, nul n'a commis un acte indigne, malgré les grandes provocations!... Tout ce qui est noble et grand dans ce malheureux temps de décadence de l'Europe est allemand. Une défaite allemande serait la fin de la vraie humanité et, si le monde veut voir le progrès, il faut que le monde devienne allemand. L'Allemand doit avoir la domination sur le monde². »

Deutsche Handelswart, de Hambourg, 20 sept. 1914.

¹ Loin de moi la pensée de vouloir insinuer, par les citations ci-dessus, que *tous* les pasteurs allemands sont affligés de l'étrange mentalité qu'elles révèlent ! Nombre d'entre eux, il est certain, la blâment même dans leur for intérieur. Toutefois, c'est déjà trop qu'il s'en trouve quelques-uns, et non des moindres, pour la glorifier publiquement. Nous avons du reste constaté en Suisse que certains prédicateurs de la Suisse allemande ont adopté leur manière de voir.

² Par une tragique ironie du sort, cet article a paru le jour même de l'incendie de la cathédrale de Reims.



« Est-il utile au peuple d'être trompé ?

» — Oui, répond Johann-Friedrich Gillet. Le peuple est peuple et le restera éternellement, il doit le rester. L'histoire de tout les temps prouve par des centaines d'exemples que, le peuple étant trompé, le peuple lui-même et ses conducteurs s'en sont fort bien trouvés. »

(Voir Gillouin, *Psychologie du germanisme*. *Revue de Paris*,
1^{er} janvier 1915.)

C'est à dessein que j'ai gardé ces deux dernières citations pour la fin de mon exposé. L'une me paraît résumer toute la doctrine orgueilleuse, insatiable et dénuée de scrupules de l'empire allemand, tandis que l'autre personnifie le peuple allemand lui-même avec son aveuglement, sa docilité, sa crédulité à toute épreuve et son loyalisme incontestable envers ses gouvernants, avec lesquels il se solidarise jusque dans leurs actes les plus répréhensibles.

J. MARION.

Note. Depuis que ces lignes ont été écrites, il semblerait, d'après les derniers événements, que le peuple commence à se réveiller et à douter de l'omnicompétence de ses chefs.



CHRONIQUE ANGLAISE

La guerre sous-marine et ses effets sur la vie nationale. — Action de l'Union des matelots et chauffeurs. — Discours de M. Lloyd George à Glasgow. — Attitude démocratique du roi à l'égard des titres princiers. — Le rapport sur la campagne de Mésopotamie. — Le vote de la Chambre des communes sur la loi de réforme électorale. — La question irlandaise. — Nouveaux poèmes de Swinburne. — Œuvres posthumes de J. F. Macdonald. — La mort de Sir Herbert Tree.

La guerre sous-marine sévit depuis cinq mois, mais on peut dire qu'elle n'a fait encore qu'effleurer notre vie nationale. Les grands espoirs qu'elle avait éveillés à son début se sont réalisés dans une si faible mesure que l'Allemagne doit reconnaître l'échec de ses ambitieuses visées. De fait, il est aujourd'hui évident qu'elle ne peut avoir d'influence décisive sur l'issue de la guerre. Beaucoup d'entre les neutres en souffrent autant que les habitants mêmes du Royaume-Uni. Il est généralement admis que, si les sous-marins n'obtiennent pas davantage, notre peuple peut tenir indéfiniment. Cette campagne a cependant des effets indubitables sur l'esprit national. De même que les raids aériens, qui ont semé la mort parmi les civils, tuant et blessant de nombreux enfants, la haineuse rancune qu'elle amasse dans les cœurs contre les auteurs de ces méfaits est le meilleur antidote à la lassitude de la guerre qui, sans cela, serait le sentiment dominant chez toutes les nations belligérantes. Le peuple anglais ne s'empporte pas en rages violentes. Parfois il vaudrait mieux qu'il le fit. Pour le moment il ne voit qu'une chose : c'est la nécessité d'aller jusqu'au bout ; et, sous son apparence un peu indifférente, il en a la ferme volonté.

— On pourrait en donner pour preuve l'acte de l'Union des matelots et chauffeurs, refusant de transporter M. Ramsay Macdonald à Pétrograd. M. Macdonald est un honorable et influent

politicien socialiste minoritaire. Le gouvernement russe avait demandé qu'on lui permit de venir à Pétrograd, et on lui avait délivré un passeport, ainsi qu'à ses collègues. Il ne devait soi-disant avoir aucun rapport, direct ou indirect, avec les Allemands déjà réunis à Stockholm ; mais quand il voulut partir, il se trouva en face d'un obstacle plus formidable que toute interdiction du gouvernement : le *peuple* élevait son veto. Au congrès du travail de Leeds, où l'Union des matelots et chauffeurs était représentée, ses délégués s'estimèrent insultés quand on émit l'idée qu'il faudrait exiger de l'Allemagne des indemnités pour les familles des matelots de la marine marchande qui auraient perdu la vie par le fait de la guerre sous-marine. C'est pourquoi ils provoquèrent un mouvement qui aboutit à la grève de l'équipage du navire qui devait prendre à son bord MM. Macdonald et Jowett. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à se résigner. Il n'est absolument pas vrai que le gouvernement ait eu la moindre part à cette affaire. Elle l'a au contraire mis dans l'embarras. Car il ne pouvait pas s'opposer à la décision de l'Union, et la déjouer en faisant transporter les deux membres du parlement par un vaisseau de l'Etat risquait d'amener des troubles sérieux. Cette solution eût eu d'ailleurs un petit parfum d'humour que ces messieurs eux-mêmes n'auraient sans doute pas approuvé. Cet incident est très significatif, en ce qu'il montre à quoi s'exposent tous ceux qui sont suspects de pacifisme.

— On aurait tort, néanmoins, de croire que le peuple anglais est un peuple de proie. Le fait est qu'il considère ses buts de guerre comme si modérés, si idéaux, qu'il ne peut se figurer que personne les envisage autrement. Le grand discours de M. Lloyd George à Glasgow les a définis en termes qui devraient une fois pour toutes balayer tout soupçon sur la bonne foi de l'Angleterre. Il a clairement fait entendre que le sort de la Mésopotamie, de l'Arménie et des colonies allemandes, qui sont maintenant aux mains des Alliés, sera réglé par une conférence internationale, qui aura à considérer l'intérêt des populations. Cette solution est certainement plus satisfaisante que le pur et

simple « pas d'annexions. » C'est donc un pas de fait, et il faut ajouter que M. Lloyd George a la confiance complète de la grande majorité du peuple. Il en a appelé ainsi une fois de plus aux plus larges principes de la démocratie; or démocratie est actuellement un mot avec lequel on doit compter.

— Le roi lui-même a suivi le courant en promulguant un décret destiné à limiter la multiplication des titres princiers et à permettre aux descendants de la famille royale de rentrer graduellement dans la simple aristocratie. Le rang et le titre de prince n'appartiendront plus désormais qu'aux fils et petits-fils du souverain, et ne seront traités d'Altesse royale que son fils aîné, ses filles et ses petits-fils en descendance mâle. En même temps, les princes qui portaient un nom allemand l'ont abandonné pour prendre un nom anglais. On ne se rend pas bien compte s'il y a derrière cette mesure, qui semble un pur acte démocratique et national, d'autres intentions pour l'avenir. Mais le certificat de nationalisme que gagne ainsi la famille royale diminuera sans doute d'autant le prestige dont jouissait le nom d'Edouard VII sur le continent. Il se peut que les conseillers du roi aient surtout tenu à le voir renoncer à ce qui serait un solécisme dans le système international que beaucoup de gens rêvent pour après la guerre. Il y aurait là un raffinement d'esprit démocratique qui n'échappera à personne.

— Mais l'actualité du moment est le rapport de la commission chargée de l'enquête sur l'expédition de Mésopotamie. Entre nous soit dit, je crois que peu de nations, si tant est même qu'il s'en trouvât une, auraient le courage de publier un pareil rapport en temps de guerre, voire en temps de paix. Mais la commission a rempli scrupuleusement sa tâche et n'a pas omis un détail pour arriver à la vérité sur les causes de l'avoûtement — maintenant si brillamment racheté — de notre première campagne et les souffrances inutiles infligées aux blessés. En résumé, ce rapport démontre l'effet inévitable de la dispersion des responsabilités entre généraux, fonctionnaires officiels et gouvernements. Là où tant d'hommes sont appelés à prendre les décisions, le sens de la responsabilité individuelle n'existe

plus et le désastre vous guette. Dans le cas particulier, le commandant en chef est blâmé pour excès de confiance et pour négligence dans l'organisation des transports, les médecins militaires pour manque d'énergie et de capacité. C'est là un document tragique et l'on comprend que le peuple réclame, même à tort, un bouc émissaire. La tache ne peut pas être lavée de cette manière. Mais la clameur veut que quelqu'un pâtisse et plus que probablement ce sera un innocent. Il y a toutefois dans cette affaire un élément de consolation. Si une lumière aussi crue peut être jetée sur les actes d'un officier, les chances de récidive ne doivent pas être grandes. Voilà ce que nous gagnons à la publicité donnée à un épisode qui est, comme beaucoup d'autres dans l'histoire d'Angleterre, un mélange de splendide héroïsme, d'incontestable talent, de négligence, d'ignorance et d'incompétence.

— Le projet de réforme électorale poursuit sa route à la Chambre des communes et a déjà subi quelques vicissitudes. Les femmes ont obtenu le droit de vote à une majorité qu'on voit rarement : 385 voix contre 35. Sir Edward Carson et M. Austen Chamberlain sont les deux seuls hommes de marque qui aient continué à y faire opposition. L'article qui jouait un si grand rôle dans la politique d'avant la guerre a subi une sorte de crescendo et ainsi une des plus grandes innovations qu'enregistre l'histoire d'Angleterre a passé presque inaperçue. Le moindre succès au front occidental aurait sûrement suscité plus d'intérêt. Mais, tandis que cette réforme depuis si longtemps réclamée obtenait gain de cause, l'autre, qui promettait le plus pour la représentation équitable du peuple, succombait. On s'attendait bien à ce que l'introduction de la représentation proportionnelle trouverait beaucoup d'adversaires ; elle avait déjà été fort maltraitée par la commission ; mais ses partisans espéraient que les débats pourraient encore la sauver. La salle était comble, mais les discours manquèrent d'enthousiasme communicatif et l'article fut retranché du *bill*. La discussion ne se haussa pas à un niveau bien élevé, quoique la proposition Gunan fût défendue par M. Asquith et Sir John Gunan, attaquée entre autres par M. Austen

Chamberlain et Sir T.-P. Whittaker. Sa suppression fut votée par 201 voix contre 169. Il est probable que cette réforme se trouve ainsi renvoyée d'une génération. Pour l'honneur du nom anglais, il est bon qu'une proposition de priver des droits électoraux de consciencieux opposants ait été écartée avec l'aide du gouvernement.

— La question d'Irlande n'est jamais mentionnée hors de chez nous sans amener un sourire sur les lèvres des habitants du royaume. La Russie suggère actuellement que cette question devrait être réglée. Mais il est plus facile d'énoncer la suggestion que de la réaliser. La convention irlandaise doit se réunir le 25 juillet, sous la présidence, temporaire ou provisoire, de M. Duke, secrétaire en chef pour l'Irlande. C'est un esprit agréablement pondéré, aux vues larges, qui pourra peut-être exercer une influence lénifiante sur les matières inflammables qui l'entourent. Mais sa tâche sera difficile, en dépit du caractère conciliant que doit avoir la convention. La mort du major Willie Redmond, le frère du chef du parti irlandais, homme des plus charmants et des plus aimables, ne sera pas sans se faire sentir. Il est mort à la tête de sa troupe, dans la charge qui a enlevé le bois de Wytschaete. Ce jour a marqué une page historique de l'histoire d'Irlande. Deux corps irlandais combattaient côte à côte : l'un était nationaliste, l'autre venait de l'Ulster. Le major Redmond, appartenant au régiment nationaliste, fut relevé par une ambulance ulstérienne.

Il est entendu que la convention comptera 101 membres. Les nationalistes, les unionistes de l'Ulster, l'Alliance de l'union irlandaise et les Sinn Feiners en enverront chacun 5 ; M. O'Brien en désignera 2 ; il y aura 4 évêques catholiques, 2 évêques protestants et le modérateur de l'assemblée presbytérienne ; puis des représentants des chambres de commerce de Dublin, de Belfast et de Cork, des conseils corporatifs de Dublin et de Cork et des unions ouvrières de Belfast ; de conseils et de bourgs du comté ; enfin de circonscriptions urbaines. Le gouvernement, de son côté, nommera 15 membres.

La simple énumération de ces différents ordres montre les dif-

ficultés que l'on aura à vaincre. Et, bien qu'on ne puisse qu'approuver l'élargissement des prisonniers politiques irlandais, il y a peu à attendre de la clémence dans cette circonstance. Les Sinn Feiners, en effet, semblent vouloir redoubler d'hostilité. Ils ont fait déjà quelques petites démonstrations, mais la police irlandaise peut y mettre ordre, si on la laisse agir seule. En Irlande même, cette mesure a produit généralement une bonne impression ; mais il est plus que probable que les Sinn Feiners s'abstiendront de paraître à la convention. En somme, celle-ci se trouvera en présence d'un écheveau si embrouillé que c'en est à désespérer de pouvoir jamais constituer une « ligue des nations. » La méthode de solution *a priori* est un idéal ; en pratique, les Irlandais peuvent continuer à ressasser un argument lors même qu'il est tombé dans l'oubli depuis des siècles. Il y a cependant quelques motifs d'espérer ; un grand nombre d'Irlandais sont décidés à trouver une solution équitable. Et ce qu'il faut surtout, c'est vouloir.

— Il semble qu'on ait trouvé un nouveau filon d'œuvres de Swinburne. Les *Poèmes posthumes* sont, comme c'est le cas généralement, des poèmes qui ne méritaient guère de voir le jour avant la mort de l'auteur. Un seul, peut-être, *Souvenirs*, enrichirait une anthologie de Swinburne. Mais dans la plupart nous retrouvons çà et là les qualités maîtresses du poète, charme des lignes, beauté des images, ce qui leur vaudra sans doute de nombreux admirateurs.

— D'un tout autre genre est le livre de feu F.-W. Macdonald, *Deux villes, une cité*. Macdonald était un des rares écrivains qui ont eu la vraie clef du caractère de deux nations. Anglais de naissance et de tradition, il fut élevé à Paris et paraissait fils de France plutôt que de Bretagne. Il mourut prématurément en France l'an passé, mais non sans avoir beaucoup fait pour la compréhension mutuelle des deux pays. Son style était si bien approprié au sujet que tout art y semblait étranger, tout en restant très personnel et d'une saveur unique. Ce dernier volume contient un certain nombre d'articles qu'il envoyait aux journaux anglais et à des périodiques importants, comme la *Fortnightly*

Review. C'est un monument, sinon parfait, du moins estimable et durable, de la large tolérance, de la gaiété, de la perspicacité et de la finesse du défunt.

— La mort subite de Sir Herbert Tree a déjà fait l'objet d'une enquête. C'était un de ces acteurs doués d'une personnalité trop marquée pour s'adapter à tous les moules que lui offrait le dramaturge. On venait voir Tree plus qu'on ne venait entendre Ibsen, Shakespeare ou Shaw ; son individualité avait fait de lui un dieu. Son art était presque pure nature ; il restait lui dans quelque rôle que ce fût et il savait que son jeu, qu'il variait à l'infini, lui gagnait l'adoration des foules. Il était artiste dans l'âme, vif, s'intéressant à tout ce qui vivait, et avec cela très habile. Si ces qualités ne suffisaient pas à créer un acteur de génie dans toute la force du terme, elles n'en produisent pas moins un tout harmonieux appelé à faire impression sur la grande majorité du public.

H.-C. O'NEILL.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Deutsch-Mittelafrika. — Les idées d'Emile Zimmermann et du Dr Solf.
— Comment fut médité l'encerclement du Congo. — Une étude sur l'empereur Frédéric III. — *Made in Germany.* — Historiens nationalistes. — Edgar Quinet prophète.

Il n'est plus guère question à l'heure actuelle de la fameuse Europe centrale que Frédéric Naumann avait mise à l'ordre du jour par son retentissant ouvrage *Mittleuropa*. Mais voici qu'aujourd'hui, dans les cercles politiques allemands, on discute la création d'un Etat germanique au centre de l'Afrique, *Deutsch-Mittelafrika*. Son parrain est un colonial, Emile Zimmermann, qu'il ne faut pas confondre avec de nombreux autres Zimmermann plus ou moins illustres de l'Allemagne contemporaine : Arthur Zimmermann, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, Alfred Zimmermann, auteur de *l'Histoire de la politique commer-*

*cial*e de la Prusse et de nombreux ouvrages sur des problèmes coloniaux, Eugène Zimmerman, directeur de la librairie Scherl et publiciste, qui avait ses grandes et petites entrées à la chancellerie impériale sous M. de Bülow et même au début du règne de M. Bethmann-Hollweg. Non, le Zimmermann dont il s'agit est un pur colonial qui, jusqu'à présent, s'est uniquement cantonné dans les affaires de sa partie. Explorateur de l'Ouest africain, il se trouvait dans cette région au moment où la guerre éclata et c'est à grand peine qu'il put rentrer dans son pays, en passant par l'Espagne. Dès lors, il a voué tous ses soins à l'étude des questions qu'il avait appris à connaître sur place. Africain, comme le furent Wissmann et Peters, il préconise la formation d'un grand empire allemand au cœur du continent noir. Autrefois il avait déjà émis cette idée, mais on lui répondit en y opposant l'empire asiatique de la vallée de l'Euphrate et même le protectorat allemand sur la Chine, grâce à la porte d'entrée que l'Allemagne possédait à Kiao-Tchéou. Maintenant que ce rêve d'empire allemand asiatique s'est écroulé ensuite de la prise de Kiao-Tchéou par les Japonais et de Samara et Bagdad par les Anglais, M. Zimmermann remet sur le tapis son projet africain. Il a écrit à ce sujet deux articles dans les *Preussische Jahrbücher* qui n'ont point passé inaperçus et qu'on a même fort discutés dans la presse coloniale.

Pour M. Emile Zimmermann l'Afrique centrale est la partie du monde où les Allemands ont actuellement quelque chance de voir se réaliser l'empire colonial qu'ils désirent. « Là, dit-il, se trouvent réunies les deux conditions nécessaires au développement d'une colonie : des régions très fertiles et relativement peu peuplées et une grande abondance de matières premières. Dans la vallée du Congo pourront se grouper tous les Allemands répandus ailleurs sur le globe et dont l'existence deviendra sans doute difficile à la suite des vicissitudes de la guerre. Il n'est pas téméraire d'affirmer que là pourra se constituer un groupement germanique compact, qui ne risquera pas d'être absorbé par des nations étrangères, comme c'est le cas aux Etats-Unis, dans le Brésil, l'Argentine et les colonies anglaises. Il n'est pas exa-

géré de dire que 500 000 Allemands trouveront dans ces parages un champ d'activité adéquat à leur génie et pour lequel ils disposeraient des 50 millions de nègres qui vivent dans le bassin du Congo.

Une riche flottille couvrira le fleuve et ses affluents. On créera des routes, des canaux, des chemins de fer. Sur les bords du Tchad, du Congo et du Tanganika s'élèveront de grandes villes ; Wilhelmstadt remplacera Stanleyville ou Brazzaville. La grande ligne allemande de chemin de fer international qu'on rêvait, la « Hamburg-Bagdad-Linie » sera remplacée par la « Berlin-Congo-Tanganika-Linie. » Des moyens de communication rapides seront établis au travers de la Méditerranée : en cinq jours on sera au Tchad et en sept au Congo.

Bref, un nouveau Brésil sera ouvert à l'activité allemande et il fournira sans peine, chaque année, pour un demi-milliard de matières premières, qui serviront à développer les industries nationales.

L'imagination des coloniaux, on le voit, ne chôme point. A peine un projet s'écroule-t-il, qu'il en surgit un autre et les raisons plausibles de le mettre à exécution ne manquent pas. Seulement, il y a un inconvénient à la réalisation de si beaux rêves : c'est que cette Afrique centrale dont on dispose si allégrement appartient déjà à quelqu'un et qu'il y a là des Français, des Belges et des Anglais. Oh ! cela n'est point fait pour émouvoir nos pangermanistes. Ils ne doutent pas un instant que la guerre, qui se dénouera heureusement pour leur pays, ne leur rendra pas seulement leur empire colonial intact, mais leur apportera quelques petits bénéfices. Le Dr Solf, secrétaire d'Etat pour les colonies, vient d'en donner l'assurance dans un récent discours : « Notre programme colonial est clair et simple, dit-il. Nous voulons recouvrer tout ce qui est tombé entre les mains de nos ennemis et nous voulons, dans la mesure du possible, transformer nos populations actuelles en de solides groupements capables de résister aux attaques et susceptibles d'un grand développement économique. En même temps, nous voulons nous prémunir contre le danger de futures attaques en prenant nos

mesures pour déjouer le plan de nos ennemis, qui est de militariser l'Afrique. »

Le correspondant berlinois de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, qui cite ces paroles, les commente ainsi : « Ce discours prononcé avec l'assentiment du chancelier de l'empire prouve que les idées qu'il expose font partie des buts de guerre du gouvernement allemand. Aussi les déclarations du Dr Solf sont-elles saluées avec satisfaction par les feuilles de tendances politiques les plus diverses. De plus en plus prend corps l'idée qu'il est nécessaire de créer au centre de l'Afrique un vaste empire colonial dont l'Allemagne aura le protectorat. Ceux qui préconisent la création de cet Etat libre, protégé stratégiquement et économiquement par l'Allemagne, y voient non seulement le moyen d'assurer à l'industrie allemande un vaste réservoir de matières premières, mais aussi la certitude que la paix générale du monde pourra être solidement établie. »

La pieuvre, on le voit, n'a pas renoncé à étendre ses tentacules sur le globe. Du reste, ce projet d'empire central africain allemand ne date pas d'aujourd'hui. On en voit les prodromes dans les menées allemandes au Maroc, au Congo et en Abyssinie. Dans un livre¹ qui s'appuie sur des documents authentiques, M. Louis Maurice nous a raconté les intrigues d'agents allemands qui, avant et après Agadir, fomentèrent au Maroc des révoltes contre la puissance protectrice du pays, imaginèrent ensuite des chicanes juridiques pour empêcher l'autorité légale de sévir, minèrent aux yeux des indigènes le prestige d'une grande nation européenne, et affaiblirent sa force militaire par l'organisation de la désertion.

C'est à ce moment, aussi, c'est-à-dire vers 1912, qu'on voit se dessiner le projet de créer au centre de l'Afrique un vaste empire allemand, en prélevant des terres sur les colonies françaises, belges et portugaises. Avec une grande adresse et beaucoup d'astuce, les coloniaux de Berlin préparèrent ce qu'on peut appeler l'encerclement du Congo belge. Par le traité avec la France en 1911, deux fenêtres avaient été ouvertes sur

¹ *La politique marocaine de l'Allemagne*. Paris, Plon, 1917.

le Congo et constituaient deux voies stratégiques, deux routes d'invasion économique et militaire. Une troisième existait déjà à l'est par le chemin de fer de Dar es Salam au Tanganika. Si l'on ajoute la participation de l'Allemagne au chemin de fer du Loobito-Bay, destiné à atteindre le Katanga belge et les efforts tentés alors par des agents allemands pour devenir les maîtres du chemin de fer de Djibouti au Harrar, on se rendra compte que, si leur plan avait réussi, le Congo belge eût été cerné de tous côtés. Du reste, les publicistes allemands ne cachaient point alors leurs visées. Ils disaient à qui voulait l'entendre qu'il était inadmissible qu'un petit Etat comme la Belgique gardât une grande colonie comme le Congo, dont le poids l'écrasait. Et si de ce fait on rapproche une conversation, reproduite par le deuxième *Livre gris*, dans laquelle M. de Jagow proposait tout simplement à M. Cambon que la France s'entendît avec l'Allemagne pour le dépècement du Congo belge, on verra que ces plans étaient envisagés sérieusement à la Wilhelmstrasse. Aujourd'hui, on considère que ce que les intrigues n'ont pu faire alors, l'heureuse issue de la guerre l'accomplira.

Oui, mais pour cela il faudrait la victoire et cette croyance, à l'heure qu'il est, n'est plus aussi ferme dans le peuple allemand qu'elle l'était encore il y a quelques semaines. Avec l'échec de la guerre sous-marine, l'offensive russe sur laquelle on ne comptait plus, l'intervention des Etats-Unis, la disette et l'échec de la conférence de Stockholm, l'ère des déceptions a commencé. Le signe le plus certain que la confiance n'existe plus est la brusque conversion de M. Erzberger. Qui aurait jamais cru que ce chef du parti populaire-catholique, qui naguère était un fougueux annexionniste, en arriverait à adopter la formule : « La paix sans annexions ni contributions ? » Il faut évidemment qu'il considère la situation de l'empire comme bien grave. Et, sans crainte de se tromper, on peut affirmer que si aujourd'hui socialistes et gens du centre, soit les deux partis les plus forts du Reichstag, sont d'accord pour admettre une paix semblable, demain ils descendront plus bas encore dans la voie des concessions.

L'empereur croit sans doute arrêter le mouvement en esquissant un geste libéral. Il a dû certes en coûter beaucoup au monarque qui a pour devise : *Voluntas regis suprema lex esto*. Depuis quelque temps on remarquait qu'il invoquait moins souvent le vieux Dieu allemand. Les regards de l'oint du Seigneur consentent à quitter le ciel pour s'abaisser vers la terre. Il y voit un peuple agité, grondant ; il essaie de le calmer. Il fait violence à ses convictions et à ses sentiments en abandonnant — en paroles — une des institutions fondamentales de la monarchie prussienne, mais ira-t-il jusqu'au bout, c'est-à-dire consentira-t-il à abandonner ses prérogatives et à transformer le régime actuel d'absolutisme en régime démocratique ? Là, comme dit l'autre, est la question.

— En attendant que cette question se liquide, il n'est pas sans intérêt de reporter ses regards sur le père de Guillaume II, l'empereur Frédéric III, qui fut, lui, un libéral convaincu, admirateur des institutions constitutionnelles anglaises. La publication d'un livre français, *L'empereur Frédéric III*, par M. Henri Welschinger¹, nous fournit justement cette occasion.

En voulant retracer la vie du souverain défunt, l'historien s'est proposé, comme il nous le dit dans sa préface, de tirer « d'utiles leçons, d'une part, en montrant combien l'œuvre de Bismarck, établie sur la force, était destinée à subir les assauts vengeurs du droit, et, d'autre part, combien les destinées de l'Europe eussent été changées, si celui que son peuple a appelé « Frédéric le Noble » eût pu, dans un règne aussi long que le règne de Guillaume I^{er}, donner toute la mesure de ses capacités et d'appliquer ses généreux desseins. »

M. Welschinger, dans le portrait qu'il fait de Frédéric III, insiste surtout sur ses qualités morales, sa bonté, ses « sentiments humains, délicats, généreux, qui étonnaient et offensaient presque les généraux prussiens habitués à une rudesse voisine de la brutalité. » Il avait en horreur « les mœurs de reîtres des brutes galonnées » ; vis-à-vis de ses inférieurs, les soldats surtout, aucune morgue, aucune raideur. Il avait en exécration

¹ Paris, Félix Alcan, 1917.

la guerre. « La guerre, disait-il, est quelque chose d'effroyable, et celui qui la provoque d'un trait de plume sur la table verte de son cabinet ne sait pas, hélas ! ce qu'il provoque. » En 1870, après un combat particulièrement sanglant, il écrivait : « Dans cette lutte de géants rien ne sera donc épargné à mon horreur personnelle de la guerre ! Mes sentiments à ce sujet sont bien connus. On dit même, à ma grande joie intime, que partout où le devoir me le permet, je recommande la clémence et les ménagements. »

En politique aussi, Frédéric III était à l'antipode des hobereaux. Foncièrement libéral, il inclinait aux réformes démocratiques et son secret désir était d'introduire dans son pays le régime parlementaire intégral. Donc, à tous les points de vue, ce prince forme un contraste vivant avec son fils, l'empereur Guillaume II, « lequel, dit M. Welschinger, en se mettant sous l'égide du Dieu des ancêtres, de l'*Alter Gott*, a enseigné qu'on pouvait être avide, ambitieux, rusé, menteur, impitoyable et cruel pour l'emporter sur le rival ; que la guerre est une entreprise de lucre, de rapacité, de destruction, de piraterie ; que le triomphe de la Kultur demande qu'on soit dur et fort. »

Peut-être M. Welschinger fait-il un portrait un peu chargé de Guillaume II, qui est la victime d'un système politique inhérent à l'esprit de sa maison, mais il a raison d'exalter l'esprit chevaleresque de Frédéric III, dont le père Gratry disait très justement dans une lettre adressée à M. Thiers en 1870 : « Le prince royal de Prusse est un esprit élevé, éclairé et chrétien, un ami de la paix et du vrai progrès. »

— M. Victor Bérard n'est pas seulement un écrivain politique de la plus grande valeur, c'est aussi un lettré et un critique sagace, et, depuis la mort de Georges Finsler, le connaisseur le plus émérite de la littérature homérique. Après ses deux beaux volumes, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, il vient de nous donner un petit livre très alerte sur les *Prolégomènes à Homère* de F. A. Wolf¹.

Quand j'étais sur les bancs de l'université, mon professeur de

¹ *Un mensonge de la science allemande*. Paris, Hachette, 1917.

grec me tança un jour vertement parce que je n'avais pas lu les *Prolegomènes* de Frédéric-Auguste Wolf. « Mais, malheureux, me disait-il, c'est l'introduction nécessaire à toute la science homérique. Allez, lisez cela ; vous ne vous en repentirez pas, c'est écrit dans le plus joli latin qu'on puisse imaginer. »

Je ne me repens pas de n'avoir point suivi les conseils de mon maître depuis que j'ai lu l'ouvrage de M. Bérard. Qui l'eût jamais cru ? Ces *Prolegomènes* tant vantés sont entièrement empruntés à Villoison, à Merian, à d'Aubignac, si bien que ce savant qu'on nous représentait comme un novateur et l'incarnation des bonnes et honnêtes méthodes de la science allemande n'est en fin de compte qu'un imitateur ou, mieux encore, un plagiaire.

A en croire M. Bérard, cet exemple ne serait pas unique dans la science allemande, et le critique français se demande si, dans d'autres domaines, il ne conviendrait pas de reviser nos jugements sur l'impeccabilité de l'érudition germanique, dogme trop docilement accepté en pays étranger, surtout en France ? Je crois qu'on aurait tort de généraliser la question, mais il est bien certain, comme le fait remarquer M. Bérard que, dans la science germanique, à côté d'œuvres de tout premier ordre, il y a beaucoup de produits frelatés, de cette camelote allemande dont on dit tout quand on dit *made in Germany*, de ces articles fabriqués savamment selon les derniers procédés de la science.

Dans le domaine de l'histoire politique, Fustel de Coulanges, dès 1870, dénonçait la déformation que subit l'histoire dans les œuvres de savants réputés pour leur impartialité et leur rigoureux esprit scientifique. Il est étrange même qu'on ne s'en soit pas avisé plus tôt. Pourtant Edgar Quinet avait découvert, en 1842, des teutomanes qui, comme Leo, professeur à l'université d'Iéna, disait, dans un *Manuel d'histoire universelle* : « La race celtique, telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, est mue toujours par un intérêt bestial, pendant que nous en Allemagne, nous n'agissons jamais que sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée. » Et ceci : « Le peuple français est un peuple de singes. »

Edgar Quinet, à bien des égards, fut un précurseur, et dans

un temps où toute la jeunesse intellectuelle française s'enivrait des idées que Mme de Staël, Victor Cousin et les Romantiques avaient propagées sur l'Allemagne idéaliste, il montra que ce prétendu peuple de songe-creux était en réalité un peuple très épris de biens terrestres, tenace, ambitieux, marchant d'un pas sûr vers son unité nationale et, par delà cette unité, visant la domination du monde.

Sur ce sujet, Edgar Quinet écrivit plusieurs articles prophétiques dans la *Revue des deux mondes* et dans *le Temps*. M. Paul Gautier a eu l'heureuse idée de les réunir en volume, en les faisant précéder d'une introduction qui est un beau portrait d'Edgar Quinet historien et patriote¹. Pour anciennes qu'elles soient, ces pages sont encore actuelles. Il importait qu'elles fussent remises en lumière, car elles nous aident à comprendre bien des choses dont nous voyons aujourd'hui les effets.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Peut-on augmenter la production du blé? Expériences de culture. —

Utilisation des sources d'eaux et de vapeurs chaudes naturelles. — Le sérum de cheval dans le traitement des brûlures. — Le problème du pain; farines diverses; la digestion du son et de la sciure de bois. — Les « économiseurs de charbon », et à qui ils profitent. — Météorologie et récoltes. — L'avarie congénitale et la production de l'imbécillité et de l'idiotie.

Un peu partout, le blé manque. Il y a déficit dans la production, trop d'hommes étant arrachés à l'industrie productrice de l'agriculture pour être jetés dans l'industrie destructive de la guerre. Les famines ont toujours existé, mais elles étaient locales ou régionales. Avant les moyens de communication et de transport permettant d'apporter de quoi manger là où les récoltes

¹ *L'Allemagne au-dessus de tout*. Un prophète, Edgar Quinet. Paris, Plon, 1917.

manquaient, elles étaient fréquentes. Elles sont plus rares maintenant. Mais la présente famine est plus étendue. La production est diminuée, et les communications sont ralenties.

La production est très inégale : elle varie d'un pays à l'autre, et dans le même pays d'une région à l'autre. La différence peut être du simple au double selon que l'on considère des terres bien cultivées, ou médiocrement utilisées. Il y a beaucoup de science dans l'agriculture : du moins il y en a dans la bonne ; dans l'autre, il y a trop de routine et d'ignorance. Dans les pays et régions où l'agriculture est menée scientifiquement on a de très beaux rendements. Peut-on les accroître encore ? Il le semble. Mais à quel prix ? Car c'est un élément à considérer.

De quelle façon, demandera-t-on ? M. H. Devaux, professeur de physiologie végétale à Bordeaux, l'a communiqué naguère à l'Académie des sciences à la suite d'expériences inspirées par les procédés de culture utilisés en Chine, de temps immémorial.

C'est chose connue que le blé et les céréales ont pendant la première période de leur développement une puissance de végétation extraordinaire. Si les conditions de culture favorisent cette végétation, un seul pied, par tallement, donne des touffes énormes, de 50, de 100, même de 300 et 400 tiges, avec autant d'épis. En Mandchourie on arrive à ces derniers chiffres, qui donnent une production pouvant atteindre 150 hectolitres à l'hectare, ce qui est beaucoup. M. H. Devaux, suivant la méthode chinoise, qui a été essayée aussi en Russie par un agronome, M. Demtschinsky, a fait en 1915 et 1916 des expériences qui confirment les données précédentes.

Que faut-il faire pour obtenir ces rendements considérables ? M. Devaux nous le dit. Il faut des semailles précoces, des semis d'automne donnant aux plantes la possibilité de taller fortement avant l'hiver. Il faut un espacement rationnel entre les lignes pour que les plants disposent de plus de lumière et de plus de terre à la fois. Il faut des buttages répétés, 2 ou 3, provoquant la formation de nouvelles racines et de nouvelles tiges. En certains cas, en outre, on se trouvera bien de repiquer les plants les plus beaux, à 40 centimètres d'intervalle : ce procédé

amplifie beaucoup l'effet du buttage. Naturellement il faut, en outre, les soins habituels : préparation et entretien du sol, fumure, sarclage, etc.

Quels résultats M. Devaux a-t-il obtenus? Opérant aux environs de Bordeaux, dans une terre pauvre, faite surtout de sable et de cailloux, il a semé le 19 août quatre variétés de blé en lignes distantes de 30 centimètres. Avec le blé de Bordeaux, un de ceux qui ont le moins tallé, il a obtenu une moyenne de 30 touffes par mètre carré, avec 261 tiges, dont 116 étaient le produit de 6 touffes seulement. A coup sûr ces 6 touffes buttées arriveraient à passer les 50 ou 100 tiges chacune. Mais M. Devaux a préféré les repiquer, avec de bons résultats d'ailleurs. Pour lui, on peut obtenir des champs entiers de grosses touffes à 50 ou 100 tiges chacune. A raison de 6, 8 ou 10 touffes par mètre carré, on aura 500 épis : 50 quintaux à l'hectare.

Il semble bien qu'on les aura. Mais à quel prix? Il faut avoir du terrain libre avant septembre; il faut beaucoup de main-d'œuvre. Le terrain produit moins s'il doit être libre et labouré en août; les semis demandent des ouvriers agricoles. Tout cela coûte, ou représente un manque à gagner. A combien revient le quintal dans ces conditions? C'est ce qu'il faudrait voir. En Chine la population est surabondante, et la main-d'œuvre pour rien. En Europe, maintenant surtout et pour de longues années, il n'en va pas de même. Mais il ne faut décourager personne. Essayons; nous verrons bien ce que vaut la méthode.

— Beaucoup de sources d'énergie restent sans emploi dans la nature. On n'en fait rien et pourtant on pourrait en tirer parti. M. R.-M. Gabrié a attiré l'attention sur un groupe de ces sources d'énergie dont on ne s'est pas beaucoup occupé jusqu'ici : les vapeurs naturelles et les sources chaudes (Académie des sciences). Ces sources existent un peu partout, dans toutes les régions anciennement volcaniques (Auvergne) ou actuellement telles. Il y a beaucoup de sources très chaudes en Islande, en Californie, en Nouvelle-Zélande, en Algérie, etc. Les dégagements de vapeur sont utilisables. Depuis les travaux de

M. A. Rateau, on sait utiliser la vapeur d'échappement des machines sans condensation en l'envoyant dans des accumulateurs de vapeur des turbines à basse pression. En 1908 ces vapeurs d'échappement fournissaient plus de 100 000 chevaux à l'industrie. Les vapeurs naturelles leur sont comparables et peuvent être utilisées de la même manière ; 10 000 kilog. de vapeur à l'heure à la pression d'un kilog. par centimètre carré doivent donner 500 kilowatts qui coûteraient en charbon 266 000 francs par an. (Mais quel est le débit des vapeurs naturelles, quelle est leur pression?) Prenons-nous les sources d'Hammann-Meskoutine? Elles débitent par minute 3 600 litres d'eau à 95°. On peut en tirer 160 chevaux environ, ce qui n'est pas à dédaigner, car l'utilisation de la source donnerait en énergie ce que donnent 64 000 francs de charbon par an. (Oui, mais que coûterait l'aménagement de la source?) Cela fait toutefois une grosse différence comme rendement à 95° C. ou bien 100° C. Si la température était de 100, la source équivaldrait à 6 millions de francs de charbon par an....

Dans ces conditions, on voit qu'il importerait de pouvoir vaporiser toute l'eau débitée par la chaleur terrestre. Cela est faisable? Peut-être. Car, dans les régions à sources chaudes, la chaleur augmente particulièrement vite avec la profondeur : d'un degré pour 2 mètres, au grand geyser d'Islande. Pourrait-on creuser un puits assez profond pour que l'eau déjà chaude, s'échappant naturellement, monte à 100°? Alors on aurait une source de vapeur jaillissante. L'expérience n'a pas été faite. Elle vaudrait la peine d'être tentée. Mais quel serait le prix? C'est toujours la question, comme pour l'utilisation de la marée et des courants marins. L'énergie dégradée ne semble pas pouvoir être exploitée avantageusement.

— Un nouveau remède pour le traitement des brûlures a été proposé par un médecin américain, M. E.-P. Robinson, dans le *British Medical Journal* du 22 mai. C'est du sérum de cheval. Dans un cas de brûlure étendue des 1^{er} et 2^e degrés, où l'on ne pouvait guère songer à pratiquer la greffe, on eut recours au sérum de cheval, dans le dessein de fournir aux cellules survi-

vant sur les bords de la plaie les aliments nécessaires à leur prolifération. On vaporisa donc sur les bords de la plaie du sérum de cheval normal additionné d'un peu de tricrésol, puis on mit par-dessus du tissu caoutchouté. Le pansement fut renouvelé plusieurs fois par jour avec un résultat excellent. Le traitement fut institué le 10^e jour; le 21^e le patient quittait l'hôpital. On pourrait probablement se passer du tricrésol, qui brûle un peu les tissus. A ce propos M. Robinson émet l'opinion que c'est une erreur de percer les phlyctènes en cas de brûlure ou de vésication; le sérum stérile qui y est contenu serait le meilleur pansement.

— La question du pain se pose un peu partout avec plus ou moins d'acuité. On en est à regretter que l'homme ne possède pas la physiologie des herbivores. Car il est manifeste qu'on ne gagne pas grand' chose à lui mettre du son dans le pain. Il n'est pas organisé pour digérer la cellulose, et le son consiste principalement en cellulose. Le *bacillus amylobacter* n'est pas assez abondant dans son gros intestin. C'est ce bacille qui permet aux herbivores de transformer en un sucre alimentaire la cellulose du foin, du fourrage, du son, etc., et même du bois. Dans un fort bon petit livre sur l'*Expertise alimentaire rapide*, M. E. Gautrelet, de Vichy, le chimiste bien connu, a raconté qu'au cours de la désastreuse sécheresse de 1911, où la disette de fourrages fit tant de ravages dans le cheptel du centre de la France, un fermier de sa connaissance sauva la totalité de son bétail en lui faisant absorber, pour toute alimentation, de la sciure de bois saupoudrée de sel. Les chroniqueurs racontent aussi qu'au cours de diverses famines en Europe, aux Indes ou dans l'Extrême-Orient, des populations ont pu se nourrir un long temps d'écorce d'arbres, comme font beaucoup d'animaux durant l'hiver. Sans doute leur tube digestif était moins délicat que celui des civilisés actuels. Mais ne serait-il pas possible de rendre, artificiellement, la cellulose assimilable? Le chimiste a plus d'un tour dans son sac, et il peut opérer dans ses appareils beaucoup de transformations des matières premières. Un Allemand, d'après les journaux, aurait

pris un brevet pour un procédé permettant de fabriquer un pain savoureux, riche et digestible, composé de « farine de guerre » dans des proportions variant de 70 à 80 %, et de farine à sciure de bois dans des proportions variant de 30 à 20 %. La farine de guerre, on ne l'ignore pas, n'est déjà pas un produit si « riche. » C'est un mélange d'un peu de farine de froment et de seigle, avec beaucoup de son, et de pomme de terre. Il n'est quand même pas impossible que l'on arrive à rendre le son et même la sciure de bois utilisables au point de vue alimentaire.

En France, on s'est plutôt occupé de rechercher si l'on ne pouvait utiliser pour la fabrication du pain diverses substances de valeur alimentaire connue. La pomme de terre et la châtaigne ont été écartées, a dit M. Balland, le spécialiste bien connu, à l'Académie des sciences, « toutes les tentatives faites depuis Parmentier (qui est l'inventeur du pain K et KK, en réalité) ayant prouvé que ces produits ne sont pas panifiables et qu'il est préférable de les consommer à l'état naturel ou sous forme de potage ou de purée. » Les expériences faites au laboratoire des Invalides ont consisté à ajouter à la farine de blé des farines diverses, pour fabriquer du pain selon les procédés habituels. On a opéré avec de l'orge, en proportions variant de 5 à 30 %. Le résultat a été bon. La saveur de l'orge n'est perçue dans le pain qu'au delà de 10 %, et la mie conserve longtemps sa fraîcheur. Avec la farine de maïs, on a un pain jaunâtre. La saveur spéciale apparaît à 10 %. A 15 et 20 % il faut un travail plus soigné. La mie du pain est plus serrée. Avec la farine de riz, résultats satisfaisants jusqu'à 15 % ; au delà, travail plus difficile, pain moins développé, mie plus compacte s'émiettant facilement. Le manioc est préférable au riz : le travail se fait mieux avec le manioc, et la saveur du pain n'est pas modifiée. Des expériences intéressantes ont été faites avec la farine d'arachide extraite des tourteaux résidus de la fabrication d'huile. Cette farine a subi une légère torréfaction. A 10 % le pain prend une saveur de seigle ; à 15 % la mie devient noirâtre et serrée. On a encore fait du pain à 15 % de mélanges orge-

maïs, orge-riz ; orge-arachide : il est très acceptable, l'orge atténuant la saveur du maïs et surtout de l'arachide. En somme toutes ces farines peuvent être utilisées à 10 et 15 % ; la farine d'orge paraît devoir être préférée. Le travail est favorisé par l'emploi de levains jeunes obtenus avec de la belle farine de blé, comme le conseillait Mège-Mouriès pour avoir du pain mi-blanc avec les farines bises. Les pains mixtes se conservent bien. La farine d'arachide est extraordinairement riche en matières azotées, mais plus pauvre en matières amylacées.

— La crise du charbon a favorisé l'éclosion d'une flore de produits destinés non à le remplacer mais à le rendre plus efficient, à faire réaliser de notables économies dans son emploi. Le service de la répression des fraudes a cru devoir examiner de près un certain nombre de ces économiseurs de charbon. Le résultat, M. G. Filaudeau l'expose dans un récent numéro des *Annales des falsifications*. Le produit est généralement bien présenté, en paquets ou boîtes contenant de 40 à 300 gr. de marchandise. Et le prospectus qui l'accompagne a des allures très scientifiques, au moins pour le grand public, car l'homme de science, lui, éprouve quelque difficulté à croire que le produit économise 20, 30, 40, 50 et plus de 70 % du charbon ; il pense que, si cela était vrai, « cela se saurait. » Grande économie de charbon, sans nulle diminution de chaleur, suppression de la fumée, de la suie, des gaz toxiques, suppression du mâchefer, voilà ce qu'on obtient, à la fois. Le mensonge et la tromperie sont l'âme du commerce, comme chacun sait. Pourtant, dans le cas des économiseurs de charbon, des conseils véritablement bons sont donnés. Ainsi, il est recommandé de mouiller le charbon, de modérer le tirage, et de diminuer la charge des appareils. La vérité est qu'il n'y a que cela de bon dans l'affaire ; le reste est mystification.

En quoi consistent ces produits ? Voici la composition de quelques-uns, que M. Filaudeau désigne par des lettres :

A. Mélange à parties égales de carbonate et de nitrate de soude brut, coloré par de l'oxyde de fer. A la dose de 20 ou

25 gr. pour 100 kg. assurerait une économie de combustible de 40 %. Se vend 7 fr. le kg.

B. Composé de 70 chlorure de sodium, 5 carbonate de soude, 20 de colcotar. A la dose de 20 gr. dans 100 kg. de charbon assurerait une économie de 50 %. Ce sel se vend 25 fr. le kg. Jamais il n'a connu pareils prix...

C. Mélange de nitrate de soude avec du carbonate de soude et de l'oxyde de fer. Coût : 7 fr. le kg.

D. C'est du sel coloré par de l'oxyde de fer. Economie promise (à la dose de 7 gr. par 100 kg. de charbon) 50 %. La boîte de 225 gr. se vend 5 fr. C'est cher pour du sel....

E. Encore du sel (50 %) additionné de carbonate de soude et de silice. Prix 9 fr. le kg.

F (a). Carbonates de chaux et de soude mélangés, avec de l'oxyde de fer. La dose de 7 gr. par 100 kg. paraît économiser 55 % de charbon, ce qui est vraiment beau. Il est vrai que le kg. se paie 23 fr., ce qui est gros pour du carbonate de chaux.

F (b). Carbonate de soude avec de l'oxyde de chrome, qu'on ajoute aux déchets et balayures, au marc de café, etc., mélange ajouté ensuite au charbon à raison de $\frac{2}{3}$. Economie : 77 %. Le prix de la dose pour 100 kg. est 2 fr.

G. De l'oxyde de manganèse très impur. 15 fr. le kg. Economie promise : 30 à 40 %.

H. Ce produit impressionnant à base « d'amiantite oxycathalisante de sels fondants et carburants » contenant 50 % de carbonate de soude, 5 ou 20 de nitrate, un peu d'amiante et de graphite. Dose 50 gr. pour 100 kg. Economie 20 ou 30 %.

Quelle est l'action de ces produits? Quelques-uns, évidemment, sont fondants et légèrement oxydants et peuvent avoir, au début, une petite action. Mais la dose est trop faible pour que cette influence soit appréciable et se soutienne. En réalité, s'il y a économie, elle est due aux conseils très sages sur les soins à donner : mouillage du charbon, modération de la charge et du tirage. Et les expériences très précises faites au laboratoire central le montrent de façon évidente. L'économie la plus considérable qu'on ait pu réaliser, qui était de 13,5 % a été

obtenue sans aucun produit, et simplement en mouillant le charbon avec de l'eau provenant du cendrier (1 litre pour 100 kg.). L'économie obtenue avec les produits expérimentés, qui a été inférieure à celle dont il vient d'être parlé, ne tient qu'à l'eau qui sert de véhicule au produit chimique.

Au total, les économiseurs de charbon ne sont une bonne affaire que pour le marchand, lequel a trouvé le moyen de vendre des produits chimiques usuels à des prix tout à fait inusités. Si l'on veut économiser son charbon, « à rien ne coûte », c'est chose facile : aspergez le charbon avec l'eau sale du cendrier. Sans doute l'économie n'est pas énorme, mais elle vaut la peine ; en tout cas une petite économie qui ne coûte rien vaut mieux qu'une économie moindre qui coûte fort cher. Quant aux économies de 20, 30, 50, 60 %, ce sont de pures mystifications, des attrape-nigaud.

— Nul ne l'ignore, la récolte, quelle qu'elle soit, dépend grandement des conditions météorologiques. Mais on se tromperait fort en croyant, en gros, que le beau temps amène une belle récolte. Ce qui compte le plus, c'est le genre de temps qu'il fait à certains moments de l'évolution de la plante. Ainsi M. J. Warren Smith, dans un travail récemment analysé par la *Géographie*, montre que le rendement du blé d'hiver dépend beaucoup, aux Etats-Unis, du temps qu'il fait en mars. Les neiges, en mars, lui sont très nuisibles. La couverture de neige en hiver n'a pas d'influence favorable. Mais les alternances de gel et dégel en janvier ont un effet salutaire.

Pour la pomme de terre et le blé de printemps, le principal facteur, ce sont la température et la chute pluviale en juillet. Il faut un juillet humide et modérément chaud. La hauteur de pluie désirable est de 75 mm. Dans l'Ohio une variation de 6 mm. de pluie entraîne une différence de 75 millions dans la valeur de la récolte. Dans les quatre principaux Etats producteurs de blé du centre, une variation de 12 mm. d'eau entraîne une différence de 750 millions de francs, pour le blé. La pomme de terre veut, en juillet, une température fraîche, bonne pluie modérée. On ne peut rien sur la température. Mais par l'arro-

sage on peut agir sur l'humidité du sol. Et sans doute, un jour, on sera outillé pour arroser les champs comme on l'est pour arroser les potagers, jardins, en cas de besoin.

— Le *British Medical Journal* a donné un intéressant résumé des recherches d'un médecin anglais sur le rôle possible de l'avarie dans la production de l'idiotie, l'imbécillité, etc. On sait que, de façon générale, on utilise ce qu'on nomme la réaction de Wassermann pour décider si un sujet a, ou non, été avarié. Ce qu'on doit savoir, pour être juste, c'est que ce nom de « réaction de Wassermann » est injustifiée. La réaction en question doit s'appeler réaction de Bordet-Gengou; elle a été établie, imaginée et découverte par les médecins belges Bordet et Gengou. L'Allemand Wassermann n'a rien créé en l'affaire, il a su seulement *profiter* des travaux des Belges, Voilà un premier point. Le second, c'est que l'avarie, congénitale principalement, joue un rôle plus considérable qu'on ne pensait dans la production de l'idiotie, ou de l'imbécillité. On admettait le chiffre de 2 % au plus, il y a vingt-cinq ans. Le Dr Stephens, lui, est d'avis que le chiffre est beaucoup plus élevé. Son expérience personnelle lui fournit une réaction Bordet-Gengou positive (démontrant l'existence de l'avarie) dans 42 cas sur 100. Il s'agit là d'avarie congénitale, héréditaire, car les signes d'avarie acquise manquent totalement. Il a vu la réaction positive pour la moitié des idiots examinés et près des deux cinquièmes des imbéciles. En somme l'avarie joue un grand rôle. Les fautes des parents retombent sur les enfants; rien n'est plus vrai, rien n'est plus biologique. L'avarie n'est toutefois pas la cause unique; mais évidemment elle donne le coup de pouce chez les sujets déjà defectueux à d'autres points de vue, dégénérés, endommagés d'une façon ou d'une autre.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Pour le 1^{er} août. — Espoirs et périls. — Apologie pour la chronique de juillet. — La Suisse unie. — En souvenir d'Edouard Sarasin.

Le 1^{er} août ! Pour la quatrième fois nos cloches vont résonner au milieu de la tempête. Et voici trois ans révolus depuis que l'effroyable catastrophe s'est déchaînée, Les cinq continents sont en feu. Vingt ou trente millions d'hommes s'entr'égorgent sur un front qui s'étend de la mer du Nord à l'Adriatique, de l'Adriatique à la mer Noire et du golfe de Riga aux rives de l'Euphrate. On cherche en vain dans tout le passé quelque chose d'approchant. Des âges préhistoriques jusqu'à nos jours, le monde n'a pas connu de convulsion pareille. Nous sommes au centre du cyclone. Une lutte à mort, non seulement la plus gigantesque, mais la plus acharnée de toutes celles que l'histoire connaît, fait rage autour de nous. Assis entre l'Italie et l'Autriche, entre la France et l'Allemagne, nous vivons paisiblement. Egale-ment dépendants des deux partis pour notre ravitaillement, dans un moment où chacun d'eux a besoin pour lui-même de toutes ses ressources, si nous avons éprouvé à plusieurs reprises de l'inquiétude, nous n'avons pas souffert de la faim et nous avons échappé à la misère.

Fortune incroyable pour qui compare notre petitesse à la grandeur du danger. Plus surprenante encore quand on pense que, ce bonheur, ne nous le devons pas plus à l'habileté qu'à la force. C'est la Belgique que les Allemands ont choisie pour victime et, d'après ce qu'elle endure, nous pouvons juger du sort qui nous menaçait. La Suisse eût été, sans doute, héroïque comme la Belgique l'a été ; qui peut dire si elle l'eût été avec un meilleur succès ?

C'est pourquoi la leçon du 1^{er} août est pour nous une leçon de modestie. Préservés du fléau, nous ne serons pas de ceux qui auront contribué à en rendre le retour impossible. Félicitons-

nous de vivre, mais non sans penser à ceux qui meurent ; souhaitons la paix, mais non sans que la cause du droit ait d'abord remporté un triomphe éclatant. Resserrons les liens qui nous unissent à nos confédérés, cultivons avec soin le sentiment national, mais proscrivons la hideuse formule de la neutralité morale. Formule antipatriotique parce que formule d'égoïsme : plus on y réfléchit et plus on voit que les sentiments élevés se soutiennent entre eux par des liens vivants ; il faut les évoquer tous pour en développer un ; c'est ruiner le patriotisme que de le fonder sur l'égoïsme, parce que l'un implique l'esprit de sacrifice et que l'autre en est la négation.

De là vient la crise du patriotisme en Suisse, depuis deux ans. Elle n'est pas due à notre condition de neutres, mais à la fausse et basse conception de la neutralité qui nous a été proposée et presque imposée. Le peuple s'est évadé du dégoût dans la charité et la charité l'a sauvé.

Il reste à lui rendre le droit d'être fier. Par deux fois, lors de l'affaire des colonels et bien plus encore lors de l'affaire Hoffmann-Grimm, notre peuple a ressenti une honte amère. Dans sa grande sincérité, il a pris pour lui le mépris qu'il aurait lui-même exprimé si des étrangers avaient fait ce qui venait d'être fait par des Suisses. Ce n'est pas la crainte des conséquences, ce n'a été à aucun degré la peur qui l'a fait frémir ; il n'a point pâli : il a rougi.

Atteint profondément comme il a été, peut-être l'anniversaire solennel du 1^{er} août aura-t-il d'heureux effets pour relever en lui le sentiment de la dignité nationale. Ceux qui lui adresseront la parole ce jour-là ne feront pas simplement des discours de fête ; leurs discours seront une action.

Il ne sera guère possible de faire briller à ses yeux des perspectives rassurantes. A mesure que la guerre se prolonge elle accroît les difficultés des neutres. Il importe d'autant plus d'entretenir son courage, de dissiper les inquiétudes prématurées ou excessives, de le pousser à prendre toutes les précautions utiles et surtout de ranimer et d'affermir dans toutes les régions de la Suisse l'esprit de solidarité et la foi patriotique.

Le danger militaire est celui qui nous menace le moins. Nous n'éprouvons plus l'anxiété qui nous étreignait le 1^{er} août 1914. Ce serait folie, il est vrai, que de dégarnir nos frontières ou de nous relâcher dans notre vigilance. Mais il n'y a pas, ce semble, de péril prochain. Le mécontentement qui régnait dans notre armée, et qui a eu tant d'influence sur l'état d'esprit de la population civile, s'est dissipé en très grande part. Nous avons d'heureux indices d'un changement de méthode dans l'entraînement de la troupe. Sans rien supprimer de ce qui est nécessaire, ni surtout de la discipline, on s'avise de corriger ce qu'il y avait de trop machinal dans les procédés de dressage, on renonce aux exagérations, on s'efforce de se concilier la volonté des hommes et de la gagner au lieu de la briser. On se rend compte de cette vérité élémentaire qu'un faisceau de bonnes volontés aguerries est une arme plus forte et plus sûre qu'une collection d'automates. Le récent écrit de M. le colonel Wildbolz est une garantie et un gage des intentions du haut commandement. Nous ne saurions trop y applaudir et nous pouvons nous en promettre une véritable régénération de l'esprit militaire chez les braves gens, si honnêtes, si loyaux et si fidèles dont nos divisions sont formées.

Le second danger est le danger économique. Tandis que l'autre s'éloigne, celui-ci s'aggrave. Sachons le regarder en face. Et tout d'abord, constatons que nos autorités, Confédération, cantons et communes, ont rivalisé de zèle et d'intelligence pour nous mettre à l'abri de la nécessité. Nous n'avons point coutume de leur épargner les critiques ; il serait injuste de leur ménager les éloges. N'attendons d'elles, cependant, que ce qui est humainement possible. On n'invente ni le charbon ni le fer ; on ne crée pas à volonté le sucre, les huiles ou la farine.

Non seulement nos importations se font malaisément, mais nos exportations vont diminuer. Au taux où le change est tombé, nos produits coûtent si cher que les nations voisines en réduiront l'achat de plus en plus. Ce serait de l'enfantillage que de nous dissimuler la gravité des circonstances. Outre la crise du ravitaillement, nous subirons, à plus ou moins bref délai, une

crise commerciale redoutable. Déjà, par exemple, les soieries de Zurich n'arrivent sur le marché français qu'à des prix presque prohibitifs. Et les journaux viennent de nous informer des procédés déloyaux dont on use en Allemagne et en Autriche pour nous compter le mark ou la couronne au taux du change ou à valeur pleine, selon qu'on nous paie ou que nous payons.

Le métier de prophète n'a jamais été plus ingrat qu'en ce temps-ci, et je me garderai de prophétiser. Si l'on admet, ce qui ne paraît pas chimérique le moins du monde, que le change de la France et des pays de l'Entente se relèvera dans peu d'années, il ne serait pas très difficile à nos producteurs et à nos commerçants de prévenir la crise des échanges ou d'en atténuer notablement la gravité.

On parle de développer le système des compensations au point d'en revenir à l'économie naturelle, au « troc » : marchandise contre marchandise. Cette pratique, qui ne suffirait pas à tout et n'irait point sans inconvénients, serait utile en une certaine mesure. Elle pourrait être complétée par une autre. On dit que les capitaux abondent dans notre pays. S'il en est ainsi, nos commerçants pourraient y faire appel, pourvu que leurs clients étrangers eussent déposé dans nos banques des valeurs sûres qui gageraient des emprunts remboursables le jour où le change approcherait de la parité. L'acheteur ne paierait entre temps que l'intérêt de l'emprunt.

Le problème du ravitaillement en matières premières et en denrées alimentaires deviendra pressant aux approches de l'hiver. Pousser à l'exploitation intensive de nos propres ressources, telle est la solution partielle dont on s'est tout d'abord avisé ; la seconde est de faire des économies. C'est en cela surtout que nos magistrats sont intervenus par des mesures sages et efficaces qui leur donnent droit à notre reconnaissance. Mais il est trop évident que nous ne pouvons nous passer de l'étranger.

Obtenir qu'on nous consente des ventes et faire en sorte que les marchandises nous parviennent, tels sont les éléments de la question.

Pour obtenir la permission d'acheter chez les Alliés, notamment en Amérique, il est indispensable que nous établissions notre bonne foi, qui n'est pas douteuse, et que nous fassions la preuve de nos besoins, dont nos voisins ne sont pas tenus de s'enquérir. Nous avons en France des amis dévoués ; nous pouvons compter sur l'appui de l'Angleterre, qui s'est déjà entremise en notre faveur auprès du président Wilson. Ce que nous devons à l'Angleterre, le public ne le saura, chez nous, que plus tard. Son attitude envers les petits peuples ne dément pas la générosité inoubliable dont elle a fait preuve en 1914, quand elle est descendue dans l'arène à l'appel de la Belgique martyrisée.

Il s'en faut donc de beaucoup que nous ayons perdu toutes nos chances.

Pour faire arriver les marchandises, nous devrions examiner avec soin la possibilité du transport fluvial par nos propres chalandes, jusqu'à Bâle d'une part, jusqu'à Lyon de l'autre, et du transport de Lyon à Genève par nos propres moyens, chemin de fer ou autocamions.

Nous ne saurions nous flatter d'échapper à toute souffrance ; il dépend de nous, toutefois, d'en adoucir beaucoup l'acuité ; l'initiative privée et celle des collectivités organisées peut concourir avec celle du gouvernement de la façon la plus profitable pour l'étude et le choix comme pour l'exécution économique et prompte des projets avantageux.

C'est pourquoi un renouveau d'énergie et de patriotisme nous est nécessaire. Le troisième danger, le danger moral, est celui qu'il faut conjurer avant tout.

Nous avons passé par une crise morale, par une trop longue période de mécontentement, de malaise et de défiance. Divers incidents, tant de l'ordre militaire que de l'ordre civil, sont venus coup sur coup raviver l'aigreur qui se dissipait. Un souffle bien-faisant de conciliation règne de nouveau depuis l'élection de M. Ador au Conseil fédéral. Comment faire pour qu'il devienne permanent, pour que la paix s'établisse à l'intérieur et nous permette de faire face avec toutes nos forces aux complications

extérieures ? Il nous faut plus que la paix, l'union sans arrière-pensée et un rapprochement entre la Suisse française et la Suisse allemande. Je persiste à croire que le meilleur artisan de cette œuvre indispensable, ce doivent être les chambres fédérales. Il leur appartient et il n'appartient qu'à elles de nous donner les assurances nécessaires.

Sur ce même point, l'honorable M. Chuard, conseiller national, parlant à Tivoli, devant le parti radical vaudois, m'a fait l'honneur de citer et de discuter ma chronique du mois passé. Il ne l'a pas citée avec approbation, si j'en crois le compte rendu un peu sommaire de la *Revue*. J'avais examiné la question de droit et il m'oppose le fait, à savoir, d'une part, la gravité des circonstances qui ont obligé les chambres à instituer les pleins pouvoirs en 1914, et, d'autre part, le contrôle exercé par la commission dite de neutralité, qui convoque et entend le Conseil fédéral pour faire rapport à chaque session.

Personne, à ma connaissance, n'a contesté ces faits à aucun moment. Pour moi, je n'ai jamais mis en doute la bonne volonté d'une partie des chambres, ni du Conseil fédéral. Mais je parlais d'autre chose. Je demandais, je demande encore sous quel régime *légal* nous vivons. Et je ne l'ai demandé qu'après avoir posé la question à des juristes, à des publicistes, qui tous ont refusé de répondre, disant : Il n'y a plus rien. Et moi, dans ma simplicité d'esprit, je voudrais qu'il y eût quelque chose, convaincu que l'inquiétude du public et l'énervement de l'opinion sont venus pour beaucoup de cette incertitude prolongée sur le droit. Au surplus que signifiait la motion Gaudard, que signifie en ce moment la motion Fazy, si ce n'est l'institution d'un régime *défini*, avec un contrôle *légal* ? Est-ce autre chose que la minorité, c'est-à-dire la députation de la Suisse romande, sans distinction de partis, a revendiqué lors de l'affaire des colonels, lors de l'affaire des transports de troupes et en toute occasion ? Est-ce autre chose qui nous a été refusé par la majorité, c'est-à-dire par la députation de la Suisse allemande, sans distinction de partis également ? Est-ce pour d'autres raisons que, le 29 avril,

les délégués du parti radical fribourgeois, suivant en cela l'exemple des radicaux genevois, décidaient de n'envoyer aucune délégation officielle à l'assemblée du parti radical suisse, au mois de mai ?

La guerre, ou plutôt l'institution du régime personnel, a eu pour conséquence de recouper *en fait* nos groupements politiques. L'opposition est entre ceux qui veulent des principes et des règles et ceux qui ont pour système de ne connaître que des faits et de ne désigner que des personnes. Ce système a rendu possible les errements de certains grands chefs, et cette opposition a pris l'apparence d'un conflit entre la Suisse allemande et la Suisse latine. Apparence des plus fâcheuses, tant pour notre crédit à l'extérieur que pour notre situation intérieure. Ce que nous pouvons souhaiter de mieux, à l'occasion du 1^{er} août, c'est — avec les simplifications indispensables — le retour au jeu normal des partis, des institutions et des pouvoirs. Dès lors, l'union des Suisses, l'unité d'esprit, que nous voulons tous, cessera d'être en question.

— Je ne saurais terminer sans rappeler la mémoire d'Edouard Sarasin que Genève a perdu à la fin du mois de juin et qui laisse à la fois un grand nom dans la science et un souvenir vivant dans sa ville natale. On nous permettra d'ajouter l'expression de nos regrets aux regrets unanimes de ses concitoyens. Edouard Sarasin a été un ami fidèle de la *Bibliothèque universelle* et lui a donné souvent des preuves de sa bienveillance. Il a dirigé d'ailleurs pendant longtemps les *Archives des Sciences physiques et naturelles*, publiées dès 1846 en supplément de la *Bibliothèque universelle*, puis devenues indépendantes et qui lui doivent en grande partie le renom dont elles jouissent en Suisse et à l'étranger.

Edouard Sarasin a été un physicien éminent, collaborateur d'Auguste de la Rive, de J. J. Soret, puis de F. A. Forel, de Plantamour, de Lucien de la Rive, et dont les travaux sur la transparence des eaux, sur les ondes hertziennes, sur la radioactivité, ont conduit à des découvertes remarquables. Administrateur

excellent, maire du Grand-Saconnex, député au Grand-Conseil genevois, il déploya une activité infatigable pendant toute sa longue et noble carrière (1843-1917) et ne cessa d'exercer une influence heureuse et féconde pour le développement de la Société helvétique des sciences naturelles, dont il présida le congrès en 1916 et pour le progrès de son canton et de la Suisse dans tous les domaines. Nous apportons l'hommage de notre respect et de notre reconnaissance sur la tombe de ce patriote, de ce savant illustre, de cet homme de cœur, dont la bonté n'avait d'égale que sa simplicité et sa modestie.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE POLITIQUE

Choses et autres. — Une crise intérieure en Allemagne. — La guerre. — L'heure tragique de la Russie.

Commençons par des faits lointains. Il y a quelques années, quand la grande guerre ne couvrait pas encore l'Europe de ruines et de sang, j'aurais certainement consacré une bonne page de cette chronique à la situation de la Chine, où un général qui répond, paraît-il, au nom de Tchang Hsoun s'est efforcé de rétablir dans ses droits et dignités l'empereur-enfant déchu depuis cinq ans. Mais aujourd'hui un pareil incident ne peut attirer qu'un instant notre attention distraite. La tentative a d'ailleurs échoué ; non pas, comme quelques journaux l'ont gravement affirmé, parce que la forme républicaine rallie à elle la majorité des Célestes, mais parce que, dans le voisinage immédiat de la capitale, quelques chefs militaires partisans du régime nouveau ont su se faire suivre de leurs troupes, tandis que l'émule oriental de Monk a été abandonné par les siennes. La république chinoise subsiste donc ; des ministres aux noms étranges en remplacent d'autres tout aussi singuliers et cela durera jusqu'à ce que cela

tombe. J'ajoute que, comme c'était inévitable, on voit la main de l'Allemagne dans la tentative de restauration monarchique et que la victoire du parti adverse doit ne lui faire aucun plaisir.

La Grèce n'est pas en république ; mais l'autorité du jeune roi Alexandre est si faible qu'on en pourrait mettre en doute l'existence. L'Entente étant maîtresse de la place, l'homme de l'Entente s'imposait. M. Venizelos a donc repris le pouvoir des mains de M. Zaïmis et son premier acte a été de rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne et ses alliés. Pourquoi tant de hâte ? La majorité de la nation désire éviter la guerre ; fût-elle même belliqueuse que, dans l'état d'absolue faiblesse militaire où le roi Constantin a laissé son pays, il ne peut être question pour le moment de chasser les Bulgares hors de la Macédoine. Mais M. Venizelos avait d'autres soucis : les Anglo-Français occupaient une partie de la Macédoine, plusieurs îles et la Thessalie par surcroît, les Italiens s'épalaient dans l'Épire avec des airs de propriétaires ; sous la pression de ses ennemis et de ses alliés, le petit royaume s'effondrait.

Le premier ministre a voulu lui rendre le prestige. Comme d'autres hommes d'Etat, comme le roi lui-même, il avait constaté depuis longtemps que, étroitement engagée entre les deux partis en lutte, la Grèce ne pouvait être neutre. Constantin I^{er} pratiquait sournoisement une politique germanophile ; M. Venizelos proclame nettement une politique ententiste. Plutôt que de laisser son pays sombrer dans le marasme, presque sans moyens d'action, il risque la grande aventure. C'est une méthode de casse-cou ; mais, quand la maison s'écroule, toutes les hardieses se justifient. Et l'effort désespéré de cet homme pour réparer une situation que d'autres ont faite ne sera pas l'un des spectacles les moins tragiques de cette guerre.

Je voudrais parler de l'Espagne ; mais ce sont les nouvelles qui manquent le plus : les rares télégrammes qui nous arrivent sont ternes et contradictoires. Il semble que la révolution, menaçante il y a quelques semaines, n'ait pas cheminé depuis. Cela vient sans doute du manque d'entente entre les groupes

d'opposition. Entre régionalistes préoccupés de revendications provinciales, officiers en rupture de discipline, mécontents et miséreux de tout genre se plaignant de tout, il ne doit pas être très aisé d'organiser une action commune. Mais le pouvoir non plus ne croît pas en force et en prestige : l'incapacité des partis historiques à entreprendre une réforme sérieuse n'est jamais apparue mieux qu'aujourd'hui; comme les autres, M. Dato cherche à s'en tirer par un mélange de promesses et de menaces, de concessions et de sévérité qui laisse subsister tous les abus et toutes les colères.

Ces oppositions intérieures ne peuvent pas, bien entendu, former un chapitre à part, sans connexion avec la guerre générale. Plus clairvoyant que d'autres, le comte de Romanonès avait compris que le meilleur moyen de détourner l'attention du peuple espagnol de ses maux était de prendre au dehors une attitude digne et ferme; il a dû abandonner le pouvoir au moment où il annonçait à l'Allemagne que la patience de son gouvernement était à bout. Ses successeurs déclarent à qui veut les entendre qu'ils pratiquent une politique franchement neutre; cependant ils rendent à l'Allemagne des services qui ne se comptent plus. Et, si je dois en croire des renseignements de source sûre, le roi, malgré ses affirmations et celles des journaux officieux, est actuellement gagné au germanisme, ce qui explique à peu près tout ce qui s'est passé depuis quelques mois. Ainsi, en Espagne comme ailleurs, la cause allemande exerce une attraction irrésistible sur tous les éléments monarchiques, réactionnaires et cléricaux, quelles que soient au surplus les étiquettes dont s'affublent les chefs de partis, tandis que le seul homme d'Etat dont le libéralisme ne puisse être suspecté par personne a voulu entrer dans l'autre camp.

— De tous les grands pays en guerre, c'est sans doute l'Allemagne dont l'histoire intérieure a présenté jusqu'ici le moins d'intérêt. Non pas que le peuple y soit moins curieux ou moins informé qu'ailleurs, mais il a accepté de façon si absolue tout ce que ses gouvernants lui ont dit sur les origines du conflit qu'il

semble avoir perdu le sens de la critique. Trois ou quatre fois par an, le chancelier prononçait devant le Reichstag un laborieux discours que, selon l'intensité plus ou moins grande de leurs appétits, les porte-parole des divers groupes approuvaient ou critiquaient, mais qui passait devant la nation pour l'expression de l'exacte vérité. De loin en loin une manifestation de femmes tourmentées par la faim fournissait un fait divers aux journaux ; mais ceux qui souffraient le plus ne songeaient à attribuer leurs maux qu'à l'extrême méchanceté des ennemis. Quant aux hommes vraiment dangereux qui, tel Liebknecht, auraient pu par leurs critiques insidieuses troubler la confiance du peuple, on les avait mis, pour la durée de la guerre au moins, hors d'état de nuire ; on en parlait d'ailleurs avec plus de tristesse que de colère : un vent de folie devait avoir troublé leur raison.

L'intérêt s'est éveillé, car un mécontentement intense a passé. Il semble que la nation, tout en conservant intactes ses convictions profondes, ait brusquement compris que ses gouvernants abusaient d'elle quand ils ne cessaient de lui annoncer une victoire très prochaine. L'Angleterre ne capitulait pas, malgré les destructions des sous-marins allemands ; la nouvelle Russie ne s'amendait pas, malgré les adjurations des pacifistes allemands ; les troupes américaines qu'on avait reléguées dans le domaine du mythe commençaient à débarquer en France. La guerre durerait donc toujours ?

De là un sentiment d'insécurité qui s'est répandu dans les masses : le gouvernement ne sait donc pas où il va, puisque ses affirmations sont régulièrement démenties par les faits ? Ce gouvernement est-il encore capable de conduire le pays, de tirer de ses douloureux et sanglants sacrifices les résultats qu'ils comportent, de préparer les voies pour la paix ? N'est-il pas à souhaiter que les mandataires de la nation soient associés de façon plus directe à la conduite des affaires, que la politique soit inspirée par eux et non par des ministres insuffisants ou des conseillers occultes ?

Soutenu par l'opinion publique, le Reichstag est redevenu une assemblée d'opposition : une coalition formidable comprenant le centre et la gauche, des nationaux-libéraux aux socialistes, s'est mise d'accord pour appuyer l'introduction dans l'Etat des méthodes parlementaires. Un autre groupement un peu moins puissant, mais comprenant encore le centre, les progressistes et les socialistes, c'est-à-dire la majorité des représentants, a adopté la formule de paix « sans conquêtes ni indemnités », recommandée par M. Scheidemann et les « camarades » socialistes de tous pays.

De fait, cet amalgame était trop hétérogène pour être fort redoutable. Mais, pour le chancelier et les secrétaires d'Etat, c'était déjà trop et le souverain lui-même, peu habitué à manier des oppositions, a paru très désorienté. Au moment des fêtes de Pâques, il avait promis à ses sujets prussiens une revision de l'inconcevable loi électorale qui les régit depuis 67 ans; en présence du mécontentement croissant, il s'est engagé à leur donner à bref délai un droit de suffrage égal pour tous. Comme cela ne paraissait pas suffire, un véritable désarroi s'est emparé des sphères gouvernementales : une semaine durant, cela n'a été qu'une série précipitée de conférences entre l'empereur et ses ministres, entre l'empereur et les chefs de groupes; le kronprinz est arrivé à Berlin et a paru se prendre très au sérieux dans un rôle politique nouveau pour lui; et, fait de haute saveur allemande, Hindenburg et Lüdendorf, convoqués on ne sait pourquoi, se sont mis à négocier, on ne sait de quel droit, avec des parlementaires incapables de leur donner la réplique.

Soudain la solution est intervenue, mais non pas telle qu'on l'avait escomptée. Aux représentants de son peuple qui réclamaient un régime nouveau, Guillaume II a jeté en pâture un homme, M. de Bethmann-Hollweg. Le geste manquait d'élégance, car, pendant huit années, le chancelier déchu n'a été que le serviteur complaisant de la volonté impériale. Il l'a exécutée sans souci des contradictions, en dépit de ses convictions, au grand dam de sa mémoire. L'histoire dira de lui que, revêtu

de la première fonction de l'Etat, il n'y a déployé que des qualités de subalterne : elle lui demandera compte du mal qu'il a laissé faire ; elle aura peine à discerner le bien. Et le seul homme qui aurait dû lui vouer une sincère reconnaissance, c'est celui qui le jette par-dessus bord pour alléger le bateau pris sous un vent d'orage.

Mais les souverains ne se piquent pas de sentiment : il ne connaissent que la raison d'Etat. Puisque Guillaume II, après de sérieuses hésitations, s'était résolu à ne rien changer au régime, il ne pouvait pas agir plus habilement. Car les partis auraient mauvaise grâce à ouvrir immédiatement la campagne contre un homme nouveau : il faut le voir à l'œuvre.... Le Reichstag a donc entendu sans défaveur le Dr Michaelis faire exactement le même discours qu'aurait fait son prédécesseur, assurer l'assemblée qu'il était disposé à lui accorder les satisfactions compatibles avec l'indépendance de l'exécutif vis-à-vis du législateur, accepter la formule de paix votée par la majorité, tout en se réservant de l'interpréter à sa guise. Il a voté les crédits de guerre, puis il s'est ajourné à l'automne.

Et maintenant que les journaux établissent le bilan de la crise, ils sont bien obligés de constater qu'il n'y a rien de changé dans le plus autoritaire des Etats. L'Allemagne n'est pas dotée de la responsabilité ministérielle ; la paix sans annexions comporte des rectifications de frontières.... Au lieu du chancelier philosophe, respectueux de la force et servile devant son maître, il y a un fonctionnaire de vieille roche également dévoué à son roi et persuadé que Dieu l'accompagne. Cependant l'Etat est remis en marche ; le gouvernement est maître de ses actes : le Reichstag ne le gêne plus. Il ne valait pas la peine de faire tant de bruit.

Ainsi l'édifice créé autrefois par Bismarck s'est révélé solide. Une fois de plus, les oppositions ont été incapables de poursuivre leur campagne jusqu'à un résultat positif. Il a suffi d'une manœuvre du pouvoir pour jeter le désordre dans leurs rangs. Des partisans résolus du régime parlementaire se sont brusquement arrêtés comme effrayés de leur audace et les gouverne-

ments confédérés ont fait bloc contre une réforme qui, en activant la centralisation de l'Etat, menaçait de les priver de l'ombre de puissance dont ils font si grand cas. Le vote d'une formule affirmant que l'Allemagne se contentera d'une paix sans annexions ni indemnités n'est qu'une satisfaction platonique accordée au peuple qui souffre : il ne découragera aucune ambition, il permettra de jeter avec une conviction renforcée toute la responsabilité de la guerre sur l'ennemi qui, sommé d'entrer en pourparlers, aura le mauvais goût de ne pas bouger. Et si, en fin de compte, presque tout le monde s'est incliné devant le gouvernement qui ne cédait sur rien, c'est que la situation n'était pas mûre, c'est que l'état d'âme restait inchangé : dans leurs entretiens avec les représentants des groupes, les grands chefs, Hindenburg et Lüdendorf, leur ont affirmé que la situation militaire était excellente, que la victoire ne tarderait pas à couronner l'effort. Une fois de plus la nation marche...

— Cette victoire, les armées allemandes font un effort suprême pour l'arracher à l'ennemi. Elles ont attaqué plusieurs jours durant les Français sur le plateau de Craonne. Mais là elles ont trouvé à qui parler.... Ce n'était d'ailleurs qu'un mouvement secondaire, une démonstration de force, pour frapper le moral de l'ennemi, pour prévenir une offensive des Alliés sur le front occidental qui aurait pu gêner d'autres opérations. Et des milliers d'hommes ont été tués sans que les lignes aient varié sensiblement.

Ailleurs, en Galicie, des événements se passent. Les Russes ont d'abord pris l'offensive. C'était prévu : après la bruyante tournée de M. Kerensky sur les fronts, il était à peu près impossible de ne pas montrer à l'œuvre des armées qu'on disait rendues à la discipline et parfaitement en forme. Et le gouvernement provisoire espérait sans doute qu'à la première nouvelle d'une marche victorieuse un souffle belliqueux passerait sur le pays et écarterait momentanément toutes les autres préoccupations.... Les Russes, choisissant leur point d'attaque, ont pu gagner un peu de terrain ; pendant une semaine les bulletins de

victoire se sont succédé : on se croyait revenu aux beaux jours de l'offensive de Broussilof. Tout au plus le nombre extravagant des officiers atteints pouvait-il inquiéter les alliés de la Russie : ils avaient dû se jeter en avant les premiers pour entraîner leurs hommes ; ils figuraient pour le 25 ou le 30 % des pertes totales.

La réplique n'a pas tardé. Sans doute il n'est pas étonnant que les Allemands, vu la supériorité de leurs voies de communication, aient enrayé le mouvement de l'ennemi qui s'était emparé de la tête de pont de Halicz et avait poussé jusqu'à Kalusz, sur la rive occidentale de la Lomniza. Mais la brusque attaque du prince Léopold de Bavière et du général Boehm-Ermolli a enfoncé le front des Russes sur une large étendue, leur a enlevé Stanislau, Tarnopol et nombre de localités secondaires, une magnifique artillerie lourde due aux Anglais et aux Japonais, des automobiles blindées, un énorme matériel et des prisonniers dont la masse n'a pas encore pu être évaluée. Elle a révélé surtout l'incapacité de la nouvelle armée, à qui manquent le commandement, l'organisation, le courage et l'âme.

Car il était très commode de nous dire que les nouvelles troupes, dans leur originalité, valaient largement les anciennes, de louer l'esprit de liberté qui les animait, la camaraderie qui régnait entre militaires de tout rang, les comités de soldats qui assuraient la discipline et discutaient de toutes choses.... À l'épreuve tout cela n'a plus été qu'une illusion. Si quelques unités ont fait leur devoir et sauvé l'honneur, d'autres ont discuté au lieu d'obéir ; elles ont exécuté avec 24 heures de retard les mouvements de soutien qu'on leur prescrivait ; ou même, elles se sont retirées sans combat hors de la portée de l'ennemi, non sans avoir au préalable maltraité ou fusillé les officiers qui cherchaient à les retenir. Et ce que des divisions ou des régiments faisaient en bloc, des soldats le faisaient pour leur compte ; de sorte que, bien vite, l'armée a tourné à la cohue et la bataille à la débâcle. Toutes ces choses nous sont dites dans les communiqués officiels de Pétrograd, effrayants de réalisme et de franchise, qui tendent manifestement à faire fré-

mir le soldat sous le souffle de la honte et le pays sous la menace du danger.

Le danger... il est immense. Sans doute la Russie a bien d'autres troupes ; mais tiendront-elles mieux que l'armée de Galicie, celle qu'on disait la plus solide de toutes, celle qu'avait commandée Broussilof jusqu'au jour où il devint général en chef ? Il est loisible d'en douter. De sorte que la question se pose ainsi : l'Allemagne, après les pertes qu'elle a subies, dispose-t-elle encore d'une réserve stratégique suffisante pour renouveler en 1917 l'offensive orientale de 1915 ? Si oui, ses troupes vont pousser vigoureusement de l'avant, vers les terres à blé de Bessarabie ou vers Pétrograd pour frapper au cœur ; si non, ce sera une preuve de faiblesse, le premier indice sérieux qui permette de conclure à la fin de la guerre.

— Car la Russie paraît livrée aux forces de destruction. Si la diète de Lithuanie continue de discuter assez tranquillement dans la capitale, la diète de Finlande et celle de l'Ukraine prennent figure d'assemblées souveraines, elles proclament l'autonomie et posent des conditions que le gouvernement de Pétrograd est hors d'état de refuser. C'est la destruction de l'œuvre séculaire des tsars. Les maximalistes, qui n'ont pas pour leurs concitoyens les mêmes égards que pour les ennemis de la patrie, ont provoqué l'émeute : le sang a ruisselé dans les rues de Pétrograd. Les ministres cadets, le prince Lvof lui-même, effrayé de l'audace du projet de loi agraire, ont abandonné leur poste. Et surtout apparaît l'action de l'Allemagne que les révolutionnaires russes, dans leur inexpérience stupide, ont laissée s'étendre sur le pays comme une trame immense et qui, après avoir démoralisé l'armée, menace d'anéantir l'Etat.

Aujourd'hui, plus que jamais, Kerensky est l'homme de la situation. A son double ministère de la guerre et de la marine il vient d'ajouter la présidence du Conseil. Il peut espérer ne plus rencontrer d'obstacle dans son voisinage immédiat, car le Soviet, enfin conscient des responsabilités terribles qu'il a assumées, s'éclipse derrière le gouvernement provisoire qu'il

dénomme « gouvernement de salut de la révolution » avec un programme que n'auraient pas désavoué les Jacobins de 93. Allons-nous voir revivre le Comité de salut public, avec les mêmes méthodes, les mêmes actes et les mêmes résultats ? J'en doute encore ; car, si la situation est à peu près semblable, je ne vois pas en Russie les agents de transmission qui ont assuré à la France en péril une sanglante unité. Pourtant, tout est là : il faut un pouvoir fort ; sans cela nous pouvons nous attendre à des choses inouïes : la paix séparée dans la défaite et l'écrasement, et pire que cela peut-être. C'est ainsi qu'après quatre mois de folle liberté, ceux qui désirent le salut de la Russie n'ont plus qu'un mot à la bouche : la dictature.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 juillet 1917.

APPEL A TOUS LES BELLIGÉRANTS

EN FAVEUR

DES PRISONNIERS CIVILS

Le civil n'est pas un prisonnier de guerre.

Nous reconnaissons volontiers que les belligérants ont apporté un réel soulagement aux misères des prisonniers de guerre avec une intelligente compréhension de leurs devoirs ; les autorités militaires ont répondu favorablement aux propositions de la Croix-Rouge et, aujourd'hui, bon nombre de souffrances inutiles sont épargnées aux soldats.

Des mesures humanitaires sont venues adoucir la captivité des militaires prisonniers.

Au nom de cette même justice, nous faisons un appel pressant aux autorités des pays belligérants, afin de leur demander d'agir de même pour les internés civils.

Nous pensons aux civils — la presque unanimité — qui sont les innocentes victimes du fléau de la guerre, aussi bien aux civils internés depuis le début des opérations qu'à ceux qui sont isolés, opprimés, et mis au secret dans les pays envahis ; civils malades, femmes, enfants, vieillards, à qui l'on ne permet point de rejoindre leurs familles en pays neutre. Notre profonde sympathie, notre affection fraternelle s'adressent surtout aux civils déportés comme du bétail humain, — ceux de Belgique, de la France envahie, de Serbie, d'Italie, de Roumanie, qui languissent ou meurent par milliers en Allemagne, Autriche, Bulgarie,

Turquie jusqu'en Asie-Mineure. Nous demandons à tous les belligérants, sans distinction, de répondre favorablement à notre appel, car nous prévoyons, avec angoisse, un hiver de guerre entraînant un cortège de misère, de privations et de représailles ; nous ne pouvons demeurer dans le silence.

An nom de la justice, de l'humanité, nous demandons que l'admirable effort accompli par la Croix-Rouge Internationale, pour améliorer le sort des civils, soit soutenu par l'opinion universelle.

Nous savons combien M. Gustave Ador a pris à cœur cette question, nous connaissons le zèle infatigable de M. le Docteur Ferrière qui a été l'organisateur du département des civils au Comité de la Croix-Rouge Internationale et qui l'a dirigé depuis trois ans ; nous n'ignorons pas non plus le dévouement de tous ceux qui se sont associés à cette œuvre d'assistance fraternelle aux victimes innocentes de la guerre.

Le civil doit entrer en première ligne dans les préoccupations des gouvernements qui veulent remplir noblement leur devoir. Nombreux sont les internés civils qui souffrent depuis le début de la guerre de l'isolement déprimant des camps de concentration : nous attendons de l'Europe un geste humanitaire qui lui sera bienfaisant et qui ne peut être en rien désavantageux pour la cause de l'un ou l'autre des pays belligérants. Le civil n'a point participé à la guerre et, le plus souvent, il ne l'a pas voulue. On ne doit donc pas le traiter en prisonnier de guerre.

Etats en guerre, rendez-vous mutuellement vos internés civils, ils ne vous appartiennent pas, ils appartiennent à leurs familles qui les réclament ; ce sont d'innocentes victimes du sort ; ils furent arrêtés uniquement parce qu'ils étaient étrangers.

L'échange doit être fait naturellement dans certaines conditions qu'il conviendra de déterminer. L'Etat doit donner la garantie qu'il n'emploiera pas les civils libérés à la guerre, ainsi qu'il est spécifié pour les prisonniers militaires qui rentrent dans leur patrie ou vont en pays neutre, mais, ces conditions posées, aucun belligérant ne doit se refuser à libérer les populations injustement captives.

Rendez les civils, vous répondrez à un cri de détresse de la conscience universelle.

On ne doit pas « séquestrer » un civil, et personne ne flétrira assez cette iniquité indigne d'Etats qui se disent civilisés.

Séquestrer les biens est discutable, mais se venger sur l'innocente victime du sort qu'un hasard malheureux a fait prisonnier est inadmissible. Au nom de toutes les nations et de tous les foyers, nous réclamons la libération des civils, et nous nous plaçons à croire que cet appel sera entendu, car cet acte ne peut nuire à aucun pays et leur être utile à tous. Il fera honneur à ceux qui l'accompliront, et l'Europe entière leur en saura gré. C'est pourquoi nous avons tenu à faire entendre notre faible voix dans le cœur des hommes de bonne volonté.

G. Wagnière, directeur du *Journal de Genève* ;
Dr A Forel, prof. Université de Zurich ; Ed.
Secretan, cons. national ; Benjamin Vallotton ;
Blondel, littérateur ; Arcos, publiciste ; Ch.
Baudoin, prof. Inst. J.-J. Rousseau ; Ch.
Bernard ; Paul Seippel, prof. au Polytechn. de
Zurich ; A. de Morsier ; Ph. Dunant, avocat ;
P. Moriaud, prof. Université de Genève.



AFFAIRES DE SUISSE

Lausanne, le 18 août 1917.

Monsieur Maurice Millioud,
rédacteur en chef de la *Bibliothèque Universelle*,
Lausanne.

Cher monsieur,

J'ai lu avec intérêt, comme les précédentes du reste, votre *Chronique suisse romande* d'août. Permettez-moi, puisque vous avez bien voulu y mentionner mon discours de Tivoli, de vous faire observer amicalement qu'en réalité votre *Chronique* de juillet ne se bornait pas à examiner des *questions de droit*, mais qu'elle traitait aussi des *questions de fait* en exposant, à mon avis avec une sévérité injustifiée, les actes des chambres fédérales, que vous chargez de toutes les fautes commises dès le début de la guerre.

Vous critiquez le vote des pleins pouvoirs et vous opposez à la Suisse les autres nations qui n'ont pas pris de mesures semblables. Mais vous conviendrez sans doute que la Suisse est précisément le seul pays dont le gouvernement ne pouvait agir que par ce moyen exceptionnel.

Voit-on les pouvoirs fédéraux mettant en œuvre, en août 1914, la procédure de la revision constitutionnelle, ou même simplement du referendum législatif, avec les délais qu'elle comporte ? Est-il du reste un seul journal, même un seul citoyen en Suisse, qui après le 3 août, et durant la période angoissante qui suivit immédiatement, ait critiqué la proposition du Conseil fédéral et le vote unanime des chambres ?

Vous-même, cher monsieur, n'écriviez-vous pas en octobre 1914, dans votre *Chronique* : « En instituant ce despotisme éclairé qui s'appelle le régime militaire, en interdisant les manifestations, on a empêché la contagion de la terreur ; on a calmé les esprits en faisant connaître nos ressources et en nous assurant de nouveaux approvisionnements. » Or, pour assurer de nouveaux approvisionnements, il fallait l'institution rapide du monopole des céréales. Je vous demande comment, sans les pleins pouvoirs, avec la procédure que nous imposent nos institutions démocratiques, le Conseil fédéral serait venu à bout de sa tâche et ce qu'il en serait résulté. Aujourd'hui encore, j'estime avec le Conseil fédéral qu'il n'est pas possible, dans la situation exceptionnelle, anormale et critique où nous placent les événements extérieurs, de faire face, sans les pleins pouvoirs, à des difficultés dont vous connaissez comme moi l'importance et la gravité.

Ce qui est regrettable infiniment, c'est, et tous les députés romands sont d'accord sur ce point, le régime militaire qui nous a été imposé par la loi d'organisation militaire et qui est sans relation directe avec les pleins pouvoirs, régime qu'avec la meilleure volonté du monde il est difficile de qualifier aujourd'hui comme en 1914 de « despotisme éclairé. » Nous avons fait (j'entends les députés romands) des efforts jusqu'ici impuissants pour

revenir à une situation correspondant plus exactement aux conditions actuelles.

Il serait équitable, semble-t-il, de tenir compte dans l'appréciation de notre tâche des difficultés exceptionnelles dont elle est hérissée. Le conflit qui s'est révélé dans notre pays, entre des conceptions opposées du rôle et des devoirs de l'Etat, est, vous le pensez bien, plus aigu encore à l'Assemblée fédérale que dans le pays. S'il en résulte une sorte d'impuissance, une attitude passive en apparence mais non en réalité, il n'est pas juste, permettez-moi de le dire, d'interpréter cette pénible situation comme vous le faites, en déclarant que « les chambres semblent en proie depuis la guerre à une lourde stupeur. » J'ai protesté contre ces paroles, je vous connais suffisamment, cher monsieur, pour être persuadé qu'elles vous ont échappé et que si c'était à refaire, vous ne les écrieriez plus.

Votre bien dévoué,

E. CHUARD,
conseiller national.

M. le conseiller national Chuard, que nous remercions de sa franchise et de sa courtoisie, pose une question si importante et d'une telle gravité que nous ne pouvons songer à la discuter en quelques lignes. Nous demanderons la permission d'y revenir dans notre livraison d'octobre. (*Réd.*)

ZADIG ET LES TOURTEAUX

CONTE ORIENTAL

A PHILIPPE GODET

Monsieur,

Le roman de *Zadig* se termine, comme vous savez, par cette note de Voltaire :

« C'est ici que finit le manuscrit qu'on a retrouvé de l'histoire de *Zadig*. On sait qu'il a essuyé bien d'autres aventures qui ont été fidèlement écrites. On prie Messieurs les interprètes des langues orientales de les communiquer si elles sont parvenues jusqu'à eux. »

Le hasard ou plutôt, et pourquoi ne pas le dire ? une investigation méthodique et conduite pendant plusieurs années, a mis entre nos mains un manuscrit arabe où se trouvait justement rapportée une de ces autres aventures de *Zadig* auxquelles Voltaire fait allusion.

Nous l'avons traduit de notre mieux.

Vous reconnaîtrez aisément dans cet essai quelques passages du *Zadig* que vous connaissez. Nous les avons empruntés en effet à ce chef-d'œuvre, parce que notre manuscrit reproduit certains traits que Voltaire avait rencontrés dans les documents qu'il avait lui-même sous les yeux, et qu'il nous eût été difficile de les faire passer dans notre langue avec plus d'exactitude, et j'oserais dire de finesse.

D'ailleurs nous avouons sans peine que notre manuscrit ne

contenait rien d'intéressant. Nous nous demandons même si Voltaire ne l'a pas connu et volontairement négligé.

Mais qu'importe? L'essentiel n'est-il pas que nous contribuions, chacun dans la mesure de nos forces, au progrès de la philologie sémitique?

Nous savons, Monsieur, l'intérêt que vous portez aux études orientales. Nous nous flattons de l'espoir que vous accueillerez avec indulgence cette modeste traduction.

BABOUC,

Interprète des langues orientales.

CHAPITRE PREMIER

Le pêcheur.

Zadig arriva dans le pays des Iraniens qui touche aux frontières de la Syrie et à celles de l'Arabie Pétrée. Il attacha son chameau au tronc d'un arbre et se coucha sur le bord d'une petite rivière qui coule en cet endroit. « On ne dort guère, dit Zoroastre, quand on est tourmenté par les passions. » Zadig pensait à la reine Astarté qu'il aimait et dont il était aimé. « Hélas ! se disait-il à lui-même, qu'est-elle devenue depuis le jour où le roi Moabdar, son auguste époux, conçut les soupçons les plus funestes ? Redoutant d'être empalé, je sortis de Babylone par la route des Indes, tandis que, agitée de la même crainte, elle s'enfuyait par celle de Memphis. O grande reine, où êtes-vous ? » Le sage Zadig dormit peu et mal. Il venait de s'éveiller quand il vit un pêcheur qui tenait à peine, d'une main languissante, un filet qu'il semblait abandonner, et levait les yeux vers le ciel.

— Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages du pays

des Iraniens et j'ai été ruiné. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, et je ne prends pas un poisson. O mon filet, je ne te jeterai plus dans l'eau ! C'est à moi de m'y jeter.

En disant ces mots il se lève et s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter et finir sa vie.

« Eh quoi ! se dit Zadig, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi ? » L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri et consolant :

— Ne désespérez pas, lui dit-il ; j'ai de l'argent ; je vous en donnerai ; vous rachèterez un troupeau et vous pourrez recommencer à faire des fromages et à les vendre au plus juste prix.

Le pêcheur regarda Zadig ; il se souvint de l'avoir déjà vu, et il lui dit en soupirant :

— Hélas ! seigneur Zadig, je ne ferai plus de fromages, ni ma femme, ni mes enfants, ni aucun des habitants de cette contrée ; nous n'avons tous qu'à mourir.

— Et pourquoi, dit Zadig, ne feriez-vous plus de fromages ? J'ai vu de belles vaches qui paissaient l'herbe de vos prairies.

— Certes, dit le pêcheur avec orgueil, nous avons de belles vaches.

— Vous avez du lait excellent, dit Zadig ; j'en ai bu dans une de vos fermes, et la jeune femme qui me le fit boire était aussi bien belle. Malheureusement ses babouches étaient grises et elle n'avait pas de jarretières.

Zadig s'interrompt pour pleurer, il pensait à la plus grande reine du monde qui avait des babouches bleues et des jarretières de la même couleur.

— Enfin, reprit-il, dites-moi pourquoi vous ne feriez

plus de fromages, ni vous, ni votre femme, ni aucun des habitants de cette contrée.

— Ah ! dit le pêcheur en regardant Zadig avec étonnement, ne savez-vous donc pas que les Syriens sont en guerre avec le grand voleur Arbogad ?

— Je le sais, dit Zadig.

— Ne savez-vous pas, dit le pêcheur, que le grand voleur Arbogad ¹, à la tête d'une armée innombrable, a envahi les provinces méridionales de la Syrie, et que ses troupes ont été arrêtées sur les bords d'une petite rivière par le plus grand général de tous les temps ?

— Je le sais, dit encore Zadig.

— Ignorez-vous, dit le pêcheur, que les Cypriotes et les peuples du Caucase font cause commune avec les Syriens ? que les Hircaniens et les Massagètes se sont joints au grand voleur, et que le sang coule à flots par toute la terre ?

— Je sais même, dit Zadig, que le grand voleur a étranglé, en passant, une pauvre petite tribu aussi innocente que la vôtre, et qu'il mérite la corde, mais cela empêche-t-il de faire des fromages ?

— Ah ! sage Zadig ! dit le pêcheur, le grand voleur Arbogad nous a épargnés, et nous sommes le peuple le plus malheureux du monde.

Zadig avait peine à comprendre que ce peuple fût le plus malheureux du monde, puisque le grand voleur l'avait épargné, et qu'il ne fît plus de fromages, puisqu'il avait des vaches, et que ces vaches lui donnaient du lait.

— Je vois ce que c'est, dit-il enfin ; la guerre a ruiné les mangeurs de fromage ; on ne vous achète plus rien.

— Zadig, vous vous trompez, dit vivement le pêcheur,

¹ Voir, sur ce personnage célèbre, le chapitre XVI de *Zadig*, intitulé : *Le brigand*.

nos fromages sont si bons qu'on vendrait jusqu'à son âme pour en manger. Ah ! Zadig ! ingrat Zadig ! ne vous souvient-il plus du temps où vous fûtes nommé premier ministre du roi Moabdar à Babylone ? C'était moi qui vous fournissais vos fromages. Vous et la reine Astarté, vous les aimiez à la folie.

— Je me souviens, dit Zadig d'une voix grave ; elle en mangeait tous les jours.

Zadig mit les mains sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur. Il revit en idée la salle à manger du roi Moabdar ; il revit la reine Astarté ; il se revit lui-même, tel qu'il était dans le temps où une passion coupable commençait à s'insinuer dans son cœur. Il vit les yeux de la reine Astarté mouillés de pleurs et dont il partait des traits de flamme....

— Oui, dit-il, c'étaient de bons fromages.

— Quel fumet ! dit le pêcheur ; quelle pâte !

— Oui, dit encore Zadig.

— J'en vendais aussi au seigneur Orcan, dit le pêcheur, et à votre ami Cador.

— Cador, dit Zadig, était un ami fidèle et il s'y connaissait en fromages.

Il parlait ainsi, mais dans le fond de son âme il n'était occupé que du sort de la reine de Babylone :

« O fortune ! ô destinée ! pensait-il, faut-il que ce la nature a fait de plus aimable ait péri d'une manière affreuse ou vive dans un état pire que la mort ? Malheureuse Astarté ! qu'êtes vous devenue ? »

— Hélas ! disait le pêcheur, notre malheur est sans remède. Ce n'est pas la pratique qui nous manque, seigneur Zadig, croyez-le bien. Tous les jours nous voyons passer des caravanes de marchands. Que ne nous offrent-ils pas en échange de nos fromages ? Ils étalent à nos

yeux des cargaisons de muscade, de benjoin, d'ambre gris et de baume de la Mecque, des ivoires merveilleux et des tapis éclatants, mais nous ne faisons plus de fromages, nous ne pouvons plus faire de fromages.

Le pêcheur laissa tomber son filet ; Zadig, immobile et muet, versait des larmes, et le chameau de Zadig, agenouillé dans l'herbe, regardait tristement son maître.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le maître d'école.

Cependant, le bruit de la venue de Zadig s'était répandu dans le village, et les enfants de l'école venaient, sous la conduite de leur professeur, présenter leurs hommages au plus grand sage de l'Orient.

— Qu'a fait Zadig ? dit le maître d'école aux enfants.

Les petits garçons répondirent :

— Zadig n'avait jamais vu la chienne de la reine, et il n'avait jamais su si la reine avait une chienne. Et pourtant, il dit au premier eunuque qui lui demandait s'il avait vu le chien de la reine : c'est une chienne et non un chien ; c'est une épagneule très petite ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a des oreilles très longues ; et c'était la vérité.

— Bien, dit le maître d'école, et comment Zadig avait-il pu savoir que ce chien était une chienne ?

— C'est qu'il est sorcier, dirent les petits garçons.

Les petites filles se mirent à rire, et le maître d'école dit aux petits garçons :

— Vous avez oublié ce que je vous ai dit : il n'y a pas de sorciers ; nous sommes un petit peuple, mais un peuple éclairé ; il faut répondre autrement.

Alors, une petite fille, qui avait des babouches roses, récita la fin de la leçon :

— Zadig, dit-elle, avait vu sur le sable les traces d'un animal, et il avait jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable lui firent connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes....

Le maître d'école interrompit la petite fille :

— Cela suffit, lui dit-il ; vous voyez, ajouta-t-il en s'adressant à tous ses élèves, que Zadig est très intelligent. Saluez-le poliment, car il va vous préserver de la ruine, et il faut être poli avec tout le monde.

Le maître d'école s'inclina devant Zadig :

— Illustre Zadig, lui dit-il, notre industrie nationale, je veux dire l'industrie des fromages, périclité.

— Ce pauvre pêcheur me l'a dit, répondit Zadig, mais il a négligé de m'apprendre la cause d'un si grand malheur.

— C'est un ignorant, dit le maître d'école ; nous ne pouvons plus faire de fromages, grand Zadig, parce que nous ne pouvons plus nourrir nos vaches.

Zadig dit au maître d'école qu'en traversant le village, il avait observé que toutes les granges étaient pleines d'un foin odoriférant.

— Ah ! s'écria le maître d'école, on voit bien qu'il est plus aisé d'être ministre que d'élever des bêtes à cornes. Donnez, ô mon maître, tout le foin que vous voudrez à une vache laitière, et vous n'en tirerez jamais que six ou sept jattes de lait, au lieu qu'elle vous en fournira le double, si vous lui faites manger des tourteaux matin et soir.

— Je comprends enfin, dit Zadig, pourquoi ce malheureux voulait terminer sa vie. Vous n'avez plus de tourteaux.

— Nous n'avons plus de tourteaux ! dit le maître d'école. Nous en faisons venir, ajouta-t-il, du pays des Syriens, mais depuis que ceux-ci sont en guerre avec Arbogad le grand voleur, ils ne peuvent plus nous en envoyer. Ah ! Zadig, sauve-nous !

Zadig demanda au maître d'école pourquoi les membres de la petite tribu ne feraient pas eux-mêmes des tourteaux pour leurs vaches laitières, et le maître d'école dit à Zadig qu'il leur faudrait pour cela cultiver des plantes oléagineuses et qu'ils n'en avaient pas l'habitude.

Zadig demanda ensuite au maître d'école à quoi s'occupaient les membres de la petite tribu qui ne faisaient pas de fromages.

— Ils élèvent nos vaches, répondit le maître d'école, et ils apprennent aux filles des Assyriens et des Mèdes les usages du grand monde ainsi que les principes de la morale et les règles de l'orthographe. C'est nous, ajouta-t-il en se rengorgeant, qui avons formé à la vertu la princesse Astarté qui fait aujourd'hui les délices du roi Moabdar à Babylone.

Zadig chancela ; ses yeux se couvrirent de ténèbres ; son âme fut prête à l'abandonner :

— Cultivez des plantes oléagineuses ! dit-il enfin d'une voix mourante.

— Ah ! Zadig ! dit le maître d'école, à quel labeur veux-tu donc nous condamner ?

Zadig, qui avait repris ses sens, lui répondit :

— Celui qui cultive les fruits de la terre cultive la pureté ; il accomplit la loi d'Orosmade autant qu'il le ferait par cent prières, par mille offrandes, par dix mille sacrifices.

Le maître d'école se souvint d'avoir lu dans l'*Avesta* les paroles que lui disait Zadig ; il demeura un moment

silencieux, puis il demanda à Zadig s'il ne pensait pas que le grand Orosmade voulait aussi que la paix demeurât parmi les hommes.

— Certes, dit Zadig, telle est la volonté du grand Orosmade, car il est écrit dans l'*Avesta* : « Que la concorde triomphe de la discorde ! »

Le maître d'école se jeta alors aux genoux de Zadig :

— Abîme de science ! s'écria-t-il, miroir de vérité ! fais donc une œuvre agréable au grand Orosmade ! Engage les Syriens, les Cypriotes et l'empereur du Caucase à conclure la paix avec Arbogad le grand voleur !

Zadig releva doucement le maître d'école, ainsi que le pêcheur, qui s'était aussi mis à genoux devant lui :

— Ah ! leur dit-il, que me demandez-vous ?

Le maître d'école crut que Zadig parlait ainsi par modestie :

— Nous savons bien, lui dit-il, que c'est là une grande entreprise, mais qui pourrait mieux que toi la mener à bonne fin ? N'as-tu pas terminé naguère le procès qui durait depuis deux siècles entre les mages blancs et les mages noirs ? Serait-il donc plus difficile de rétablir la paix entre des nations acharnées à se détruire qu'entre des prêtres dont les uns disent qu'il faut prier en se tournant vers l'orient d'hiver, tandis que les autres assurent qu'il faut se tourner vers le couchant d'été ? Est-ce en vain qu'on célèbre en tout lieu ton subtil discernement et ton rare bonheur ? Ne t'appelle-t-on pas le sage Zadig et l'heureux Zadig ? Ne sais-tu pas expliquer les énigmes dont le mot échappe à la pénétration des plus doctes ? Et enfin, Zadig, qui donc ignore que, choisi par le roi Moabdar pour remplir la place de premier ministre, tu as su plaire également à ton souverain et à son auguste épouse, ce qu'on n'avait

jamais vu depuis qu'il y a des rois, des reines et des premiers ministres ?

Zadig baissa la tête :

— Je suis peut-être moins heureux et moins sage que tu ne penses, dit-il à mi-voix au maître d'école ; puis il ajouta, en se redressant, que même s'il était le plus fortuné des hommes, et plus sage que le grand Zoroastre, il ne ferait jamais ce qu'on attendait de lui.

— Zadig ! Zadig ! dirent le maître d'école et le pêcheur, veux-tu donc nous désespérer ?

— Le roi de Syrie, leur répondit Zadig, celui des Cypriotes et l'empereur du Caucase ont été attaqués injustement ; leurs villes sont en cendres, leurs meilleurs sujets ont été emmenés en esclavage ; des messagers dignes de foi m'ont rapporté que partout où les soldats du grand voleur ont passé, ce n'est plus que ruine, misère et deuil. Faites vos tourteaux vous-mêmes, ou attendez patiemment qu'Arbogad et son peuple aient expié leurs crimes.

Le maître d'école et le pêcheur demandèrent à Zadig s'il ne pensait pas que les ennemis d'Arbogad avaient assez souffert, mais Zadig leur dit :

— Bienheureux ceux qui, au prix de leur vie, procurent la justice !

— Hélas ! dirent le pêcheur et le maître d'école, verrons-nous jamais le retour de la paix ?

— La paix vaut mieux que la guerre, dit Zadig, et la justice vaut mieux que la paix.

Le maître d'école et le pêcheur furent consternés, mais les enfants pensèrent que Zadig avait raison. La petite fille qui avait des babouches roses s'approcha de lui et lui dit :

— Seigneur Zadig, j'aime bien les tourteaux, mais je

jure de n'en plus manger avant que le grand voleur n'ait été pendu.

Car il faut savoir qu'à la table de la petite fille aux babouches roses, on servait parfois de ces pâtisseries qui contiennent de la viande ou des fruits cuits au four et qu'on appelle aussi des tourteaux et même des tourtes. Zadig sourit, embrassa la petite fille, et se tourna vers son chameau dans l'attitude d'un homme qui songe à s'en aller. « Il faut savoir ce qu'Astarté est devenue, pensait-il ; partons et voyons à quoi me réserve ma triste destinée. »

CHAPITRE TROISIÈME

Les courriers.

Le bon Zadig tenait déjà son fidèle compagnon par la bride, lorsque le juge Phanès vint à lui et lui dit :

— Ne pars pas, ô Zadig, avant d'avoir appris une nouvelle importante.

Zadig rattacha son chameau et dit au juge Phanès qu'il était prêt à l'entendre. Phanès lui parla en ces termes :

— Il n'est point nécessaire, ô Zadig, que les Syriens, les Cypriotes et l'empereur du Caucase demandent la paix au grand voleur. Sache qu'Arbogad l'offre de lui-même à tous ceux qu'il a volés, et qu'il nous a chargés de le leur dire. O Zadig ! quelle gloire pour nous, qui n'avons jamais rien pris à personne, de nous voir aujourd'hui les ambassadeurs d'un brigand aussi considérable !

— Tu parles ! lui répondit Zadig qui avait fréquenté dans son enfance les gamins de Babylone, et qui usait parfois de leur langage parce qu'il le trouvait expressif.

— Il est vrai, dit modestement Phanès, que je parle

assez bien quand le sujet m'inspire. Nous avons envoyé, ajouta-t-il, des messagers chez les Syriens, chez les Cypriotes et auprès de l'empereur du Caucase. Ils seront bientôt de retour, car tu sais que les messagers iraniens vont aussi vite que les grues au vol rapide. Ah ! Zadig ! combien nous sommes heureux que la Providence du grand Orosmade nous ait destinés à mettre fin à une guerre aussi épouvantable ! Je crois déjà voir dans mon humble demeure, assis à la même table, le roi de Syrie, le roi de Chypre, Arbogad le grand voleur et l'empereur du Caucase, car nos fromages ne font point de différence entre les voleurs et les volés.

Zadig sourit dans sa barbe, qu'il avait épaisse et fort noire ; puis il demanda au juge Phanès à quelles conditions Arbogad offrait de conclure la paix.

— Il ne l'a point dit, répondit Phanès ; il ne doit révéler ses conditions que si ses ennemis consentent à une trêve.

— Les ennemis d'Arbogad ne lui accorderont aucune trêve, dit Zadig.

— Et pourquoi ? dit Phanès.

— C'est qu'ils savent que le grand voleur est aussi un grand menteur, dit Zadig. Ecoute, continua-t-il, et tu en jugeras. Un jour qu'il faisait la guerre à l'un de ses voisins et qu'il sentait que la victoire allait lui échapper, il proposa une trêve, comme il le fait aujourd'hui, pour préparer, disait-il, le retour de la paix. On eut la faiblesse de prêter l'oreille à son discours. La trêve devait durer sept jours, mais dans la nuit qui suivit le troisième jour, il attaqua ses ennemis pendant leur sommeil, et les massacra tous, à la réserve d'un seul qui fut fait prisonnier.

— Peut-on imaginer pareille perfidie ! s'écria Phanès.

— Ecoute, reprit Zadig, car je n'ai pas tout dit. Le survivant reprocha au grand voleur de n'avoir pas tenu sa parole. Sais-tu ce qu'Arbogad lui répondit ?

— Non, dit Phanès.

— Il lui répondit en riant, dit Zadig, que personne ne respectait plus que lui la foi jurée, mais que dans sa trêve il n'avait pas été parlé des nuits.

— Voilà une remarquable fourberie ! dit le juge Phanès, mais es-tu bien sûr de ce que tu dis, ô prudent Zadig ?

— C'est à moi-même que le grand voleur Arbogad fit cette réponse, dit Zadig, et je te parle de la guerre où le roi Moabdar perdit la plus riche de ses provinces. J'étais alors extrêmement jeune et je faisais mes débuts dans l'armée. Comme je m'étais assez vaillamment défendu, Arbogad voulut souper avec moi, et je dois avouer qu'il me traita le mieux du monde. Au dessert il me parla de sa profession de brigand, qu'il dit être la plus noble de toutes et la plus avantageuse. Il me conseilla de m' enrôler sous lui ; enfin il s'exprima avec tant de force que si je n'avais pas reçu d'excellents principes, je serais peut-être aujourd'hui sous-chef de bandits dans son armée, comme le sont devenus trois ou quatre seigneurs du voisinage, et même un vieux Mogol qui vient de mourir et qui aurait pu finir sa vie plus honorablement. Apprends encore, ô Phanès ! continua Zadig, que le grand voleur me dit aussi ce soir-là qu'on n'est point tenu d'être honnête quand on fait la guerre, que les traités qu'on a signés sont des chiffons de papyrus, et qu'il est permis d'être déloyal pourvu qu'on soit le plus fort.

— Certes, dit Phanès, le divin Zoroastre n'eût point approuvé de pareilles maximes, et pour ce qui est de

moi, j'envoie au supplice tous les fourbes qui me tombent entre les mains.

— Tu as raison, dit Zadig.

— J'ai une telle horreur du mensonge, poursuit Phanès le grand-juge, que je n'épargne pas même les jolies femmes qui trompent leurs maris, et que je ferais pendre la plus grande reine du monde s'il fallait qu'elle eût manqué à son serment.

Zadig trembla de tous ses membres. A la vérité, le juge Phanès n'avait jamais fait pendre que des jambons et des quartiers de lard fumé au plancher de sa cuisine, mais dans ce moment, en dépit de sa robe rapiécée et de son gros nez rouge, il parut à Zadig aussi redoutable que l'archange Azraël qui pèse au même poids les princes et les plus misérables d'entre les mortels, et dont on peut voir le tribunal sur la montagne du Monde à l'entrée du pont Tsinavar.

— Phanès, dit-il, quand il eut fini de trembler, j'aperçois tes trois chasseurs; je crains fort qu'ils ne nous reviennent bredouille.

— Ce sont eux, dit Phanès; j'espère bien qu'il nous rapportent la paix.

Les trois messagers arrivèrent. L'un avait été en Chypre, l'autre en Syrie, le troisième au Caucase; l'un avait traversé la mer, l'autre avait gravi des montagnes, le dernier avait parcouru des déserts immenses. Chacun d'eux avait suivi un chemin différent, et pourtant ils revenaient tous les trois le même jour et à la même heure, comme il leur avait été prescrit, et aucun ne paraissait fatigué, car tout le monde sait que les messagers iraniens sont infatigables.

Ils descendirent de leurs chevaux. Phanès rajusta les

plis de sa robe, affermit son bonnet sur sa tête, se moucha, et dit au premier courrier :

— Apprends-nous, Mégabyze, ce que l'empereur du Caucase a répondu aux offres de paix de notre excellent ami Arbogad le grand voleur et le grand menteur.

— Tarare ! dit Mégabyze.

— Tarare ? dit le grand juge.

— Tarare ? dirent les assesseurs, les petits enfants de l'école et toutes les autres personnes qui étaient là.

— Je te demande, maraud, dit le juge Phanès, quelle a été la réponse de l'empereur du Caucase.

— Oreiller du trône de l'équité, dit le premier courrier, l'empereur du Caucase a répondu : Tarare.

— Voilà qui n'est point croyable, dit Phanès, il faut que tu aies mal entendu. Et qu'a dit le roi de Chypre ? demanda le juge Phanès au second courrier qui s'appelait Tissapherne.

— Le roi de Chypre, dit Tissapherne, a dit : Flioute.

— Flioute ? dit Phanès, quel peut être le sens de ce mot ?

— Je l'ignore, dit Tissapherne.

— Cela veut dire : Flûte, dit Zadig qui savait toutes les langues.

Le juge Phanès parut fort ennuyé :

— Je ne m'attendais pas à cela, murmura-t-il, mais le roi de Syrie aura sans doute été plus traitable que ses deux confrères.

Il se tourna vers le troisième courrier qu'on nommait Pharnabaze, et lui ordonna de faire entendre d'une voix claire ce qu'avait répondu le roi de Syrie.

— O soleil de justice ! dit le troisième courrier, je ne saurais.

— Et pourquoi ne saurais-tu, traître ? dit Phanès avec colère ; aurais-tu perdu la mémoire ?

— J'ai bonne mémoire, dit Pharnabaze, mais je ne dois faire connaître la réponse du roi de Syrie qu'à toi seul et à voix basse.

— Approche donc, dit le grand-juge, puisqu'il en est ainsi.

Pharnabaze alla tout près du grand-juge et lui parla à l'oreille.

— Ah ! s'écria Phanès, je n'aurais jamais pensé que le roi de Syrie fût si mal élevé !

Puis il courut vers Zadig et lui dit d'une voix tremblante :

— Zadig ! Zadig ! notre industrie nationale est perdue, car l'empereur du Caucase a dit : Tarare, le roi de Chypre a dit : Flioute, et le roi de Syrie a dit....

Mais au moment de répéter ce qu'avait dit le roi de Syrie, le juge Phanès, suffoqué par l'indignation, s'affaissa sur le sol. Ses deux assesseurs le soulevèrent, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et le portèrent à l'hôtellerie la plus proche, où, après avoir mangé la moitié d'une langue de bœuf et bu un demi-setier de bon vin, il parut reprendre ses sens.

CHAPITRE QUATRIÈME

La colline sacrée.

Le sage Zadig ne se souciait point du tout de savoir ce qu'avait dit le roi de Syrie, mais il était de plus en plus inquiet de la destinée de la plus grande reine du monde : « Si elle retourne à Babylone, se disait-il à lui-même, le grand-eunuque ne manquera pas de la faire

empaler, et si elle vient dans ce village, le juge Phanès la fera pendre sans hésitation. Cependant il faut savoir ce qu'elle est devenue.» Il s'approcha des trois courriers dans le dessein de les interroger.

— J'ai passé avant-hier par Babylone, lui répondit le premier courrier ; je ne sais ce qu'on a fait de la femme du roi Moabdar ; je sais seulement que Babylone est dans les larmes.

— Il n'en faut plus douter, s'écria Zadig, la plus grande reine du monde a péri d'une manière affreuse.

Il tira de sa bourse une once d'argent, la donna à Mégabyze, et alla s'asseoir sur un tertre de gazon, comme un homme pour qui l'existence est désormais un fardeau insupportable.

Le second courrier lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— Je n'ai point passé par Babylone, mais j'ai rencontré hier sur la route de Memphis deux officiers du roi Moabdar qui cherchaient leur auguste souveraine.

— Ah ! dit Zadig en se relevant, serait-elle encore vivante ? Fasse le grand Orosmade qu'elle échappe aux cruels émissaires du plus jaloux des maris !

Et il donna une once d'or à Tissapherne.

Le troisième courrier dit enfin à Zadig :

— Je n'ai passé ni par Babylone ni par la route de Memphis, mais comme j'allais entrer dans ce village, il n'y a pas plus d'une heure, j'ai vu la plus belle des femmes qui était assise sur un tas de pierres et qui appelait à grands cris son cher Zadig. Je lui ai demandé où était ce Zadig qu'elle semblait aimer si tendrement, et elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien, mais que dès qu'elle aurait pris un peu de repos, elle viendrait ici pour s'informer si on l'avait vu.

Zadig demanda à Pharnabaze si cette femme avait des babouches bleues et des jarretières de la même couleur.

— Je n'ai point vu ses jarretières, dit Pharnabaze en rougissant ; je sais seulement que ses babouches étaient noires, que c'était la plus belle de toutes les femmes, et qu'elle paraissait fort contente.

— C'est elle, assurément, dit Zadig, puisque c'est la plus belle de toutes les femmes et qu'elle m'appelait à grands cris ; mais il faut que la douleur l'ait rendue folle, car elle ne pouvait souffrir les babouches noires ; et pourquoi aurait-elle été si contente ? Cours au-devant d'elle, Pharnabaze, et conjure-la au nom de celui qu'elle prétend chérir de ne point entrer dans le village si elle ne veut pas y être pendue. Qu'elle m'attende sur son tas de pierres !

Pharnabaze regarda Zadig avec étonnement, mais Zadig ôta de son doigt un diamant énorme et le lui donna en disant :

— Tu lui montreras cette pierre qui me fut offerte par le roi Moabdar dans des temps plus heureux : elle lui dira que tu viens de ma part et si tu sais t'acquitter de la mission dont je te charge, tu garderas ce bijou en souvenir de l'infortuné Zadig et de la plus grande princesse de l'Univers, qui a perdu la raison. Va, cours et sauve la reine.

Pharnabaze était de plus en plus surpris de ce que lui disait Zadig. « Eh ! quoi ! se disait-il à lui-même, je vais sauver la reine ! Voilà qui est bien étrange ! » Il prit le diamant de la main de Zadig, le trouva fort beau et dit à Zadig :

— Maître, tu peux compter sur mon zèle ; je te jure que je sauverai la reine.

Et il partit au galop de son cheval.

Zadig, rassuré par la promesse de Pharnabaze, se préparait de nouveau à remonter sur son chameau et à prendre doucement congé du maître d'école et du pêcheur lorsqu'il vit paraître devant lui le mage de la tribu, revêtu de ses ornements sacerdotaux. Une foule immense le suivait.

— Zadig, dit le mage, le roi de Syrie a proféré une parole qui met fin à notre ambassade. Nous la ferons connaître avec tristesse à notre ami Arbogad le grand voleur. Toutefois, rien n'est encore perdu et nous comptons sur ta sagesse pour rendre le repos aux peuples et pour faire manger des tourteaux à nos vaches.

— Et comment ferais-je ? dit Zadig, pensez-vous que le roi de Syrie me donnerait une autre réponse que celle dont vous vous plaignez ?

— A Dieu ne plaise, reprit le grand-prêtre, que nous exposions tes chastes oreilles aux propos incongrus du roi de Syrie ! Mais s'il est des mots qui attisent les haines, il en est d'autres, ô Zadig, dont le charme bienfaisant amollit les cœurs les plus endurcis, pourvu qu'ils soient prononcés par des lèvres pures et du haut de la colline sacrée. Nous ne sommes point superstitieux, Zadig ; tu sais que nos rituels ne contiennent aucune de ces formules barbares à l'aide desquelles les idolâtres prétendent expulser les démons, et que seuls parmi les peuples de l'Orient nous adorons le grand Orosmade en esprit et en vérité. Mais qui peut nier la vertu souveraine du plus beau des monosyllabes ? Monte donc, ô Zadig, sur la colline sacrée, qui est justement derrière toi ; quand tu seras arrivé au sommet, tu étendras ton épée dans la direction de l'Occident, là où la mêlée est plus ardente que partout ailleurs ; tu diras trois fois le mot *Paix* et les génies qui président à l'harmonie des cœurs porteront

sans doute le désir de la paix dans les âmes des Syriens, des Cypriotes et des peuples du Caucase ; ils renonceront à poursuivre une lutte qui les épuise ; ils regagneront leurs chaumières et la Santé immortelle descendra du ciel pour avoir soin de leurs jours.

— Grand-prêtre, dit Zadig, tu te trompes si tu crois que mes lèvres sont pures.

— Zadig, dit le grand-prêtre, qui donc oserait te disputer le prix de la vertu ? Tout l'empire du roi Moabdar est rempli de ton nom ; tous les citoyens célèbrent ta justice ; les prêtres avouent que tes prières sont plus agréables au grand Orosmade que celles mêmes de l'illustre archimage Masoth. Ah ! Zadig ! crois-tu qu'il ne m'en coûte rien, à moi qui porte la mitre, de te céder le plus glorieux privilège de mon ministère ? Car tu sais que le grand-prêtre seul a le droit de monter sur la colline sacrée, d'y faire les libations et de prononcer les paroles magiques. Et pourtant je m'incline devant toi comme un humble pâtre devant l'étoile de justice. Alons, Zadig ! point de fausse modestie ! Monte ! Le peuple attend.

Zadig demeurait interdit. Il avait pitié de la petite tribu dont il appréciait les mœurs simples et la grande bonté ; il savait que les Iraniens souhaitaient ardemment la fin de la guerre, non seulement pour pouvoir continuer à vivre de leur industrie nationale, mais plus encore par amour de l'humanité. Il aurait désiré de leur être agréable, mais il ne voulait point prononcer une parole que son cœur désavouait. Il entreprit de les convaincre :

— Si tu te bats encore, dit-il au grand-prêtre, tu ne te battras plus ; si tu ne te bats plus, tu te battras encore.

— Que veux-tu dire, ô Zadig ? dit le mage ; en vérité, tu parles par énigmes.

— Sais-tu pourquoi, poursuivit Zadig, les Syriens, les Cypriotes et les peuples du Caucase veulent la guerre ?

— Non, dit le mage.

— C'est parce qu'ils veulent la paix, dit Zadig, et sais-tu pourquoi le grand voleur veut la paix ?

— Il veut la paix parce qu'il veut la paix, dit le mage.

— Non, dit Zadig ; il veut la paix parce qu'il veut la guerre. Ah ! continua-t-il en s'adressant à tout le peuple, vous ne connaissez donc pas votre ami Arbogad le grand voleur ? Un vieil Arabe lui dit un jour, dans le temps où il n'avait encore volé que cinq ou six provinces et comme il se plaignait de n'en avoir pas volé davantage : « Mon fils, ne désespérez pas ; il y avait autrefois un grain de sable qui se lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts. Au bout de quelques années il devint diamant et il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. » Ce discours lui fit impression ; il était le grain de sable ou du moins il croyait n'être qu'un grain de sable ; il résolut de devenir un diamant, un diamant plus gros cent fois que celui que j'ai à mon doigt.

En parlant ainsi, Zadig regardait son doigt ; il ne vit plus le diamant ; il se souvint qu'il venait de le donner à Pharnabaze ; toutes les infortunes qu'il avait éprouvées, toutes celles qu'il redoutait se présentèrent à son esprit ; il crut qu'il allait défaillir.

— Arbogad, reprit-il en domptant sa douleur, entreprit de devenir un gros diamant et il faut avouer qu'il y a réussi. Mais ne croyez pas qu'il se résigne à n'être que le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Il veut être le seul, l'unique diamant de la terre. La paix n'a jamais été pour lui qu'un moyen de préparer une guerre nouvelle. Ah ! mes amis, mes chers amis de la

petite tribu, ne souhaitez pas encore la paix ! Autant vaudrait souhaiter la guerre pour demain.

Zadig avait parlé avec chaleur ; quelques-uns des membres de la petite tribu inclinaient à croire qu'il avait raison ; le pêcheur regardait son filet d'un air résigné ; le maître d'école paraissait troublé ; le mage était perplexe.

— Arbogad vous a épargnés jusqu'à présent, dit encore Zadig ; mais qui sait s'il vous épargnerait la prochaine fois ?

Quelques applaudissements se firent entendre, suivis bientôt de beaucoup d'autres. Le mage se taisait. Zadig crut enfin qu'il allait être libre, mais il se trompait.

CHAPITRE CINQUIÈME

La chienne de la reine.

Le juge Phanès parut devant lui ; ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé ; son nez resplendissait comme un rubis ; enfin il semblait tout à fait guéri.

— Monte sur la colline sacrée ! dit-il à Zadig d'une voix rauque, et ne médis pas plus longtemps d'Arbogad le grand voleur. Arbogad le grand voleur est assez puni ; il n'a pris que le quart de ce qu'il voulait prendre.

— O Phanès ! dit Zadig, est-ce ainsi que tu juges ?

— Monte sur la colline, Zadig ! cria le pêcheur, et songe à ces fromages dont la renommée s'étend de Memphis à Babylone et dont le parfum réveillerait un mort.

— Monte, reprit Phanès ; Arbogad est un honnête homme ; il rendra la moitié de ce qu'il a volé.

De nouveaux applaudissements éclatèrent. Zadig comprit qu'il était vaincu. La vue du juge Phanès avait réveillé toutes ses terreurs et lui avait ôté tout son courage. Il commença à monter : « Après tout, pensait-il,

pourquoi ne dirais-je pas : *Paix, paix, paix*, du haut de la sacrée colline ? Autant en emportera le vent. Il faut savoir hurler avec les loups et bêler avec les moutons. Toutefois faisons vite et rejoignons au plus tôt la première reine du monde qui est devenue folle et qui m'attend sur un tas de pierres avec le courrier Pharnabaze.»

Zadig pressa le pas. Il était arrivé au tiers de sa course et le peuple entier avait les yeux fixés sur lui, quand il entendit un grand cri : « La chienne de la reine ! La chienne de la reine ! » Il se retourna et vit la petite épagneule qui gambadait derrière lui, suivie de tous les enfants de l'école.

— C'est bien elle, dit-il à mi-voix ; elle a encore fait des petits depuis peu.

Zadig, brisé par l'émotion, s'assit au bord du sentier, tout près d'un buisson de roses, puis il perdit connaissance et demeura étendu sur le sol.

Au bout d'une minute il sentit sur sa joue un souffle humide et chaud. Il ouvrit les yeux : la petite épagneule le léchait avec tendresse et tournait autour de lui, en boitant un peu, suivant sa coutume, et en faisant entendre des aboîments plaintifs.

— Astartine, lui dit Zadig, tu es la meilleure des bêtes, mais où est la reine Astarté, ta maîtresse et la mienne ?

Astartine se leva sur ses pattes de derrière, puis se laissa retomber sur son pied droit de devant, car elle souffrait encore du pied gauche et n'osait l'appuyer sur le sol ; elle agita vivement ses longues oreilles et sa queue soyeuse, et redescendit en courant vers la plaine. Les enfants de l'école coururent derrière elle.

Cependant le peuple des Iraniens, qui se pressait au pied de la colline sacrée, ne pouvait s'expliquer ni la

défaillance de Zadig, ni qu'il fût revenu si vite à lui-même. « Pourquoi, se demandait-il, le plus grand sage de l'Orient s'est-il évanoui ? et comment une petite chienne boiteuse a-t-elle pu lui rendre l'usage de ses sens ? » Le mage devina la pensée de ses ouailles :

— Zadig, leur dit-il, a dû rencontrer sur son chemin un scorpion ou une fourmi, animaux dont l'aspect suffit parfois à faire tomber en syncope. Il a dû alors invoquer le secours du grand Orosmade, et le grand Orosmade lui a envoyé celui de tous les êtres qui lui est le plus cher après la vache, je veux dire le chien. Rassurez-vous donc ; je vois là un heureux présage ; je sens dans mon cœur que la paix est proche et que les tourteaux vont arriver.

Puis il se tourna vers Zadig et lui cria :

— Monte, Zadig, monte toujours !

Mais Zadig ne montait plus. Il avait suivi des yeux la petite épagneule, et son regard ayant rencontré le nez du juge Phanès, il en demeura accablé : « Pharnabaze m'a trahi, se disait-il à lui-même, ou peut-être n'a-t-il pas su retrouver le tas de pierres, ou peut-être la plus grande reine du monde n'était-elle plus sur son tas de pierres ? Elle sera ici tout à l'heure puisque sa petite chienne y est déjà ; elle dira qu'elle aime Zadig puisqu'elle le crie sur les toits ; elle dira enfin qu'elle est la femme du roi Moabdar, puisqu'elle ne sait plus ce qu'elle dit. Ah ! déplorable Astarté ! pourquoi avez-vous échappé au supplice que vous réservait le grand-eunuque, s'il faut que vous soyez pendue par ce maudit juge dont le nez ressemble au feu d'une forge ?

Le sage Zadig ne se souvenait plus qu'il était sur la colline sacrée ; il avait oublié les Iraniens, leurs tourteaux et leurs fromages ; il ne pensait plus au mot magique : les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la

mort sur le visage, et l'âme abîmée dans l'excès d'un sombre désespoir, il ne voyait dans la nature entière qu'Astarté mourante et Zadig infortuné.

Soudain, il observa que la foule s'écartait comme pour laisser passer un personnage d'importance. Il regarda et il vit au bas de la colline sacrée une femme tout habillée de noir à laquelle deux officiers babyloniens, son ami Cador et le seigneur Orcan, prodiguaient les marques de la plus affectueuse déférence. Pharnabaze les suivait, un gros diamant au doigt, et Astartine trottait devant eux.

— O puissances immortelles ! s'écria-t-il, qui présidez aux destinées des faibles humains, dans quel état me rendez-vous Astarté ? Pourquoi est-elle en noir de la tête aux pieds ? Pourquoi les cruels émissaires du plus jaloux des maris sont-ils justement mes deux meilleurs amis ? Et pourquoi font-ils tant de politesses à une malheureuse qu'ils doivent conduire au supplice ?

Le sage Zadig s'épuisait ainsi en vaines conjectures lorsque la plus grande reine du monde éleva les yeux vers lui :

— Zadig ! Zadig ! s'écria-t-elle, je suis veuve ! Le roi Moabdar est mort d'une indigestion de tourteaux. Le peuple de Babylone t'appelle à grands cris. Zadig, tu es mon époux bien-aimé, et le souverain d'une nation qui t'adore.

La lumière se fit aussitôt dans l'esprit de Zadig : « Ah ! se dit-il, j'avais bien mal interprété les rapports des trois courriers ; je vois maintenant que j'aurais dû m'en réjouir au lieu de m'en affliger.

» Les Babyloniens pleuraient la mort du bon roi Moabdar, et non celle de sa divine épouse, quand Mégabyze a traversé leur ville il y a deux jours.

» Les officiers que Tissapherne a rencontrés hier sur la

route de Memphis ne cherchaient pas leur auguste souveraine pour la faire périr d'une manière affreuse, mais pour lui annoncer la fin subite de son auguste époux et l'élection de son cher Zadig.

» La femme si belle que Pharnabaze a vue, il y a une heure et demie, sur un tas de pierres à l'entrée du village, avait aux pieds des babouches noires parce qu'elle était en deuil ; elle m'appelait de toutes ses forces parce qu'elle a désormais le droit de m'aimer ; enfin, ce n'était pas une folle, mais seulement une de ces veuves que les poètes appellent joyeuses.

» Je vois clairement, conclut Zadig, que je suis le plus fortuné des hommes ; désormais je n'ai rien à craindre ni du grand-eunuque ni du juge Phanès ; ma destinée est sans mystère, mais qui donc m'apprendra ce qu'a dit le roi de Syrie ? »

CHAPITRE SIXIÈME

Le mot magique.

Tout en raisonnant ainsi, le sage Zadig était descendu de la colline sacrée et il serrait dans ses bras la plus grande princesse de l'Univers.

— Ah ! cher Zadig ! lui disait Astarté, comme il eût été dommage qu'on vous eût empalé !

— Ah ! belle Astarté ! disait Zadig, si je vous avais vu pendre, j'en serais resté inconsolable.

Le fidèle Cador tira de sa valise la robe blanche des souverains de Babylone, et Zadig la revêtit aussitôt ; le seigneur Orcan lui remit le grand cimenterre chargé d'or et de pierreries qui est un des insignes du pouvoir suprême, et Zadig le ceignit avec toute la grâce imaginable. Enfin, il s'agenouilla devant la reine Astarté qui

voulut mettre elle-même sur sa chevelure bouclée le bonnet pointu du défunt.

Zadig était beau comme un astre ; la reine Astarté le contemplait avec amour et tout le monde convenait que jamais Babylone n'avait eu un prince aussi bien fait. La reine Astarté alla dans une maison voisine où elle avait déjà fait porter ses bagages, et bientôt on la vit apparaître dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse et de la majesté royale : elle avait une robe jaune assez courte, suivant la mode de cette année-là, et s'il avait fait un peu de vent, on eût sans doute pu voir la couleur de ses jarretières ; elle portait des bas d'une soie mauve et transparente ; ses babouches étaient bleues ; un diadème de perles fines était posé sur sa tête légère. Tout le peuple battit des mains ; on criait : « Vive l'heureux Zadig ! Longue vie à la reine Astarté ! »

Le mage bénit le couple royal ; le pêcheur et le maître d'école envoyèrent chercher des psaltérions, des cymbales et des sambuques pour faire danser ; le juge Phanès fit apporter des jambons, des fromages et des outres pleines d'un vin généreux : on mangea, on but, on dansa ; personne ne pensait au mot magique : on avait oublié que les vaches de la tribu n'auraient bientôt plus que du foin pour tout potage.

Au bout d'une heure le mage s'approcha de Zadig, et après s'être incliné trois fois jusqu'à terre, il lui demanda si le roi de Babylone oubliait la promesse que le plus grand sage de l'Orient lui avait faite :

— Je n'oublie rien, lui dit Zadig, et puisque c'est sur vos terres qu'après tant d'adversités la fortune est venue me combler de ses dons, je veux vous laisser un témoignage éclatant de ma reconnaissance. Toutefois, avant

de prononcer le mot magique, je tiens à faire quelques aumônes aux malheureux.

Zadig vida sa bourse entre les mains du mage ; il ôta de son doigt un diamant presque aussi beau que celui qu'il avait donné à Pharnabaze et il en fit cadeau au pêcheur ; il offrit ses vœux au maître d'école et à Phanès ; enfin il pria la reine Astarté de distribuer des gâteaux aux enfants de l'école, et ceux-ci se régalerent de tourtes au miel, à l'exception de la petite fille aux babouches roses, qui avait bien envie d'en manger, mais qui refusa d'y toucher.

Il était déjà tard quand Zadig se dirigea, pour la seconde fois, vers le sommet de la colline. Les psaltérions, les cymbales et les sambuques faisaient entendre une mélodie grave. Les fourmis, les scorpions et les autres animaux ahrimaniens fuyaient à son approche, car ils sentaient que l'esprit du grand Orsmade était en lui.

Quand il eut fait le premier tiers de son ascension, il s'arrêta, se tourna vers le peuple et fit signe qu'il voulait parler. Les musiciens suspendirent leurs accords ; Zadig s'exprima en ces termes :

— Mon ami Cador est, de l'aveu de tout le monde, le plus fin connaisseur de fromages qu'il y ait dans Baby-lone. Il m'a souvent dit que le lait des vaches qu'on nourrit de tourteaux donne des fromages excellents, mais qu'avec le lait de celles qui ne mangent que du foin on fait des fromages qu'il est permis d'appeler divins. J'ai décidé de ne plus faire servir à la table de la reine que des fromages divins. Je crois utile de vous en donner avis, car vous n'ignorez pas que les grands de mon royaume ont l'habitude de se régler sur l'exemple du prince, et les moindres bourgeois sur celui des grands. Je

dois ajouter que je nomme, dès aujourd'hui, le fidèle Cador mon Ministre des Fromages, et qu'il ne sera point aisé de le tromper.

Les paroles que Zadig venait de faire entendre touchèrent les Iraniens.

— Qu'avons-nous à faire de tourteaux ? dit le pêcheur, n'avons-nous pas du foin en abondance ?

— Nous ferons un peu moins de fromages, dit le maître d'école, mais le roi de Babylone, ses grands et ses plus petits bourgeois nous en donneront un bon prix, puisque le fidèle Cador assure que ce seront des fromages divins.

— Nous y gagnerons, dit le mage.

— Il faut avouer, dit enfin le juge Phanès, que Zadig est un bien grand roi, la reine Astarté une bien grande reine, et le fidèle Cador un bien grand ministre.

Les musiciens reprirent leurs accords ; Zadig se remit à monter, mais les psaltérions, les cymbales et les sambuques, gagnés par l'allégresse générale, avaient de la peine à se maintenir dans les notes graves. Au bout d'un moment, Zadig entendit des pas derrière lui ; il se retourna et il vit le mage qui était fort essoufflé et qui lui dit :

— Roi de Babylone, est-il bien nécessaire que tu te fatigues à gravir ce sentier ?

— Eh quoi ! dit Zadig, ne dois-je pas prononcer le mot magique ?

— Rien ne presse, dit le mage ; nous aurons des tourteaux quand il plaira au grand Orosmade de nous en envoyer.

— Oui, dit encore Zadig, mais ne dois-je pas prononcer le mot magique ?

— Zadig, dit le mage, nous pensons comme toi que la paix ne vaut pas la justice.

Zadig fixa sur le mage un regard pénétrant :

— Jusqu'à présent, lui dit-il, la guerre ne vous a privés que de vos tourteaux, mais s'il fallait qu'elle vous fit souffrir de la faim et du froid, que diriez-vous ?

— Zadig, répondit le mage, tu peux lire dans nos cœurs ; tu sais bien que nous souffririons en silence et que nous attendrions l'heure de la justice.

— Même, dit Zadig, si deux jours par semaine on vous défendait de manger du porc, du mouton, du bœuf ou du cheval ?

— Oui, dit le mage.

— Même, reprit Zadig, si vous ne deviez vous nourrir ces jours-là que de truites à la sauce meunière, de canetons aux petits pois, ou de lièvre accommodé à la royale ?

Le mage se recueillit et répondit avec force :

— Zadig, nous aurons du courage.

— Descends donc, dit Zadig, annonce au peuple que je vais prononcer une parole qu'il est digne d'entendre, et dis aux musiciens que je n'aime pas les fausses notes. Par la barbe du grand Orosmade, ajouta-t-il, je crois bien qu'ils recommencent à faire danser !

Le mage fit ce que Zadig lui avait ordonné : on entendit de nouveau la mélodie grave et Zadig reprit sa marche.

Quand il eut fait les deux tiers de son ascension, il se tourna encore une fois et regarda derrière lui. Il vit le bonnet carré du juge Phanès, qui s'agitait d'une façon étrange, le bonnet rond du maître d'école, la mitre du mage ; il vit la reine Astarté qui caressait d'une main distraite la petite Astartine et qui semblait s'abandonner à la plus douce des rêveries. Il vit son chameau qui l'attendait au bord de la rivière, et tout le peuple des Iraniens qui était plongé dans la prière et dans l'attente du mot inconnu.

Zadig soupira profondément ; puis il continua de monter. C'était le soir ; le vent fraîchissait ; les oiseaux regagnaient leurs nids avec des cris stridents pareils aux sifflements des javelots. Zadig pensa aux Syriens, aux Cypriotes et aux paysans du Caucase qui tenaient ferme, depuis trente mois, sous l'avalanche des chars de guerre et des flèches empoisonnées ; il soupira de nouveau.

Il arriva au sommet ; le soleil disparaissait ; du côté de l'occident le ciel était embrasé. La musique cessa. Zadig tira du fourreau le grand sabre du roi Moabdar qui maintenant était le sien. Il remarqua que les pierres dont la poignée était garnie, et où se réfléchissaient les derniers feux du couchant, ressemblaient à des gouttes de sang. De sa main droite il étendit le cimeterre dans la direction que le prêtre lui avait dite ; puis il pencha son visage du côté de la vallée, et d'une voix forte il cria : « Guerre ! guerre ! guerre ! »

Enfin il redescendit : à ses pieds la terre s'enfonçait dans l'ombre, mais au-dessus de sa tête le ciel était déjà plein d'étoiles.

BABOUC.





COMMENT FINISSENT LES FORMES ORGANIQUES

Chacun a, quelque jour, traversé une galerie de paléontologie. Chacun a considéré, dans les belles collections réunies à Londres, à Paris, et ailleurs, les restes, les squelettes, les empreintes d'une quantité d'espèces disparues : non seulement d'espèces, mais de genres, d'ordres aussi, de groupes entiers d'animaux. Le visiteur a trouvé cela curieux d'abord, puis monotone, quand il n'a pas commencé par là. Et pourtant, l'intérêt en est grand, mais les faits ne sont que des châtaignes : l'extérieur n'a rien d'avenant. Il serait plutôt rebutant. Mais le sage ne s'arrête pas au fait, ni à l'écorce piquante du fruit qui vient de tomber. Il va chercher l'idée, le fruit même : le fruit succulent et alimentaire ; l'idée, qui constitue tout l'intérêt du fait, mais qu'il faut savoir dégager.

Dans le cas présent, quel est le fait ? C'est qu'à toutes les époques du passé on a vu disparaître entièrement des formes animales. Elles ont disparu de façon complète. Nulle part elles ne survivent. On connaît assez la faune du globe pour être assuré que l'immense majorité des formes réunies dans ce cimetière qu'est une galerie de paléontologie a radicalement disparu, et cela depuis des centaines et des milliers de siècles, chacune à son tour. Et l'idée, quelle est-elle ? Où est l'intérêt de la galerie ?

Il est divers, et se trouve en différentes directions. Et l'une des idées qui surgissent à ce propos consiste en un simple mot : « Pourquoi? »

Pourquoi ces formes ont-elles disparu? Dès qu'on a su se poser la question, l'intérêt devient extrême. On s'est aperçu qu'il y a un fruit, et on commence à le dégager de sa coque rébarbative. Le fait a, non pas encore pris un sens, mais suggéré l'idée qu'il en a un : comme tous les faits, d'ailleurs. Tout a une cause, une raison : dès qu'on s'est bien mis cela dans la tête, on voit partout des énigmes à résoudre, des problèmes à trancher. Il y en a beaucoup dans une galerie de paléontologie : la cause de cette extinction de formes en est un, outre plusieurs.

Si du musée nous passons en plein champ, et si nous examinons la coupe d'un terrain quelconque, fournie par une tranchée de chemin de fer — ou de guerre — ou par une carrière, un second fait devient manifeste. C'est que, s'il s'agit d'un terrain ancien, nous n'y trouvons que des restes d'espèces disparues, au lieu que dans les terrains récents, à côté de restes de formes éteintes, nous trouvons des squelettes ou coquilles, etc., de formes encore existantes. Certaines vivent dans les parages mêmes; d'autres existent, mais seulement en des parages différents et lointains. Les formes existant à l'état fossile ne sont donc pas toutes des formes fossiles : certaines vivent encore. Et l'intérêt du problème n'est pas médiocrement accru par cette constatation que certaines formes existantes, encore vivantes, datent d'époques géologiques très reculées. Dans les Brachiopodes, le genre *Lingula* existe depuis le Silurien.

Par conséquent, nous constatons que l'extinction ne porte pas nécessairement sur toutes les formes. Les types actuels comprennent des formes qui ont surgi (pourquoi, comment? on n'en sait rien, à parler sincèrement) à des époques géologiques antérieures, et d'autres qui existaient avant ces époques. Donc, il s'agit de destructions partielles. Prenez la faune de n'importe quel étage géologique et vous constatez qu'une partie a péri, une autre a survécu. Le fait a son intérêt. Car il entraîne cette

idée que la destruction n'a pas été due à une cause générale. Tout aurait péri en ce cas ; et il est visible que si telles formes ont succombé, telles autres ont résisté, et persistent. Sans doute, il y en a, parmi les plus basses principalement, qui ont toujours existé, telles quelles, ou avec de légères modifications ou adaptations.

Pourquoi ? Allons-nous interroger le présent pour nous éclairer sur le passé ? C'est une méthode qu'on peut employer, qui en géologie a donné d'excellents résultats. Mais elle ne peut tout expliquer. Nous ne percevons qu'un instant de la durée. Voyons-nous, sous nos yeux, disparaître des formes animales (pour nous en tenir à un des côtés du problème) ? Sans doute, nous avons vu exterminer des animaux, des mammifères et des oiseaux, l'aptéryx, le grand pingouin, le buffle des Etats-Unis. Un peu partout diverses espèces indigènes sont demeurées rares. Mais leur disparition a été chose artificielle. Telles ont été détruites par l'homme ; d'autres, par les animaux introduits par l'homme. Considérons-nous les races humaines ? Mais nous voyons bien que la diminution des Peaux-Rouges est due au peuplement de l'Amérique par les blancs, à la guerre qui leur a été faite, par le fer, par l'alcool, par la législation.

Nous voyons bien toutefois, pour nous en tenir à l'homme, et malgré ses aptitudes ubiquistes, sa faculté de se créer le milieu nécessaire dans des conditions très diverses ou adverses, qu'il y a une action du milieu. On n'acclimatera pas le Lapon sous l'équateur, ni le nègre en Laponie. Et pour les animaux comme les plantes, il en va de même. Quantité des uns et des autres ne subsistent sous les climats dans lesquels on les a introduits que grâce aux soins assurés par l'homme, et ne peuvent vivre à l'état de nature dans les milieux autres que leur habitat naturel où on les a introduits. Les espèces qui s'installent et subsistent, à l'état de nature, comme le lapin en Australie et le moineau aux Etats-Unis, sont l'exception. Voyez combien — à Port-Juvénal, près de Cette, à Nantes, et ailleurs — il a été introduit de plantes d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, nées des graines

de fourrages ou emballages exotiques. Au début, elles semblent prendre pied, et même devoir tout avaler, pour ainsi dire. Au bout de quelques années, il n'en reste plus rien. C'est donc que quelque circonstance, dans le milieu, s'oppose à leur installation définitive, et le plus souvent elle est très petite, imperceptible. La notion est à retenir. Il faut se dire qu'un milieu qui semble favorable peut ne pas l'être, et que sans doute dans l'extinction des formes, dont témoignent les assises géologiques, des changements de milieu ont pu et dû jouer un rôle.

De tels changements se sont-ils produits au cours des périodes géologiques? Assurément. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux : à voir la nature et la structure des assises, à regarder les restes de végétaux témoignant les uns d'un climat sec, les autres d'un humide; ceux-ci d'un climat tropical, ceux-là d'une période de froid; et cela au même endroit, exactement. La plaine de la Limagne, par exemple a connu, à des époques successives, le tigre, l'ours, le mammoth, le crocodile, le rhinocéros, et a porté une flore de bananiers, palmiers et bambous. C'est donc, semble-t-il, du côté de changements survenus dans le milieu qu'il faut chercher la cause de l'extinction des formes animales. Voilà une indication générale à retenir pour l'examiner de près et en étudier les applications. Il est vrai, nous ne voyons pas se faire de ces changements sous nos yeux. Mais notre vision est courte : elle n'embrasse qu'un instant. Et les changements peuvent être violents et graduels, s'opérant en des dizaines et centaines de siècles. Nous croyons bien en apercevoir certains qui se sont faits depuis deux ou quatre mille ans, dans nos parages. Et nous sommes assurés que les changements opérés par les périodes glaciaires se sont effectués en un temps très long, des centaines de siècles.

Mais ce facteur n'est pas le seul. Encore une fois, nous voyons certaines formes persister à arriver jusqu'au temps présent, alors que d'autres succombent. C'est donc que le milieu n'est pas tout. Il y a un facteur inhérent aux organismes, quelque chose qui est en eux, qui leur est favorable ou défavo-

nable : une résistance spéciale qui leur permet de survivre alors que d'autres succombent, comme aussi, par contre, qui les fait périr alors que d'autres résistent. Car on ne peut guère supposer l'un sans supposer l'autre.

Voyons où nous en sommes, dans la décortication de notre châtaigne intellectuelle.

Nous sommes arrivés à une double notion. C'est que l'extinction des formes (des espèces, des genres, des familles : il ne s'agit pas ici des individus, c'est bien compris) peut avoir été due à des changements de milieu, parce que nous savons que le changement de milieu peut être fatal, et la chose est évidente chaque jour. C'est encore que le changement de milieu ne peut tout expliquer : et cela par la raison que dans les changements de milieu géologiques supposés, tout n'est pas mort. Des formes ont résisté. C'est donc qu'il y a des formes ayant une résistance spéciale : des formes mieux faites si l'on veut, mieux adaptées, plus aptes à supporter un changement. Au total, il y aurait deux facteurs. En gros, le facteur externe : le milieu ; et le facteur interne : la constitution, la structure. Il s'agit d'analyser ces deux facteurs, de voir en quoi ils consistent, de préciser.

Chacun le sait, des climats très divers se sont succédé au même point, dans toutes les parties du globe. L'examen du contenu, en restes animaux et végétaux, des couches géologiques superposées, en tout point du globe, le démontre de façon évidente. Et il n'y a pas si longtemps que dans notre Europe de vastes étendues, jouissant actuellement d'un climat tempéré, présentaient un climat très froid, un climat glaciaire. On imagine sans peine que cette période de froid, survenant dans des parages antérieurement tempérés, ait pu et dû agir sur la faune, et détruire au moins une partie de celle-ci. Et, de façon générale, on ne peut se refuser à admettre qu'un changement important de température moyenne a dû, en tous temps et en tous lieux, agir de deux façons, de façon défavorable et de façon favorable : en rendant la vie impossible ou difficile à une partie en tout cas de la faune existante ; en la rendant possible au con-

traire à une faune qui n'y existait pas, en l'absence des conditions nécessaires, mais qui a pu étendre son habitat, et trouver dans un territoire à climat modifié le genre de climat qui lui convient. Imaginons un refroidissement de l'Europe moyenne : les espèces du nord peuvent descendre dans celle-ci et s'y trouver bien, tandis que les espèces actuelles meurent ou bien émigrent vers le sud ; imaginons un réchauffement : celui-ci chasse vers le nord les espèces de région tempérée et ouvre un habitat nouveau aux espèces méridionales. Cela est évident.

« Nous ne pouvons, dit Buffon en parlant des mammoths, douter qu'après avoir occupé les parties septentrionales de la Russie et de la Sibérie... où l'on a trouvé leurs dépouilles en grande quantité, ils n'aient ensuite gagné les terres moins septentrionales... en sorte qu'à mesure que les terres du nord se refroidissaient, les animaux cherchaient des terres plus chaudes. »

Un changement de climat extermine des faunes localisées, des faunes n'habitant que la région affectée ; ou encore il peut n'en tuer qu'une partie, une autre arrivant à survivre si elle déménage peu à peu dans la bonne direction, vers les parages voisins restés ou devenus favorables à son existence.

Mais la géologie ne nous oblige pas seulement à croire à des changements de climat. Elle nous contraint à voir qu'une même région a pu être, et a été, successivement, parfois à plusieurs reprises, terre ferme, et terre sous-marine ou sous-lacustre. Or il est bien évident que si une région terrestre s'affaisse, et est inondée, tout ce qui y est périt, laissant ses os comme témoins, dans les couches se formant au fond de l'eau, sur l'ancienne terre exondée. Si la faune est spéciale et localisée, comme la faune d'Australie par exemple, rien ne reste vivant des genres, des familles, d'ordres entiers même. Extermination brutale. Imaginons, bien longtemps après, le mouvement inverse : l'Australie exondée, et même reliée à l'Asie par des isthmes, des passages de terre ferme. La faune asiatique peut passer en Australie, et celle-ci se présente à nous avec une faune totalement différente de sa devancière.

Sans doute les phénomènes dont parle Cuvier ne se sont pas passés en Australie. Celle-ci conserve sa faune originelle et originale, accrue de quelques espèces importées par l'homme qui ont plus ou moins troublé l'équilibre existant. Mais ce qui aurait pu se passer en Australie s'est passé en Europe et en Amérique, et à plusieurs reprises encore.

Mais revenons à notre sujet, au rôle possible des changements de climat dans la destruction des groupes animaux.

Un bon exemple nous est fourni, d'après H. F. Osborn, dans son livre magistral *The Age of Mammals*, par l'extinction considérable de formes animales qui se produisit à la fin du Pléistocène, c'est-à-dire lors de l'époque glaciaire, laquelle sévit sur tout l'hémisphère nord. Au début du Pléistocène, l'Amérique possédait nombre de grands quadrupèdes : chameaux, chevaux, tapirs, mastodontes, éléphants, édentés (*mégalyonx*, *mégathérium*, *paramylodon*). Or tous périrent au cours de la période glaciaire : aucun n'y survécut.

On ne saurait se contenter de dire, en gros, qu'ils périrent de froid. Les choses sont moins simples. Il y a beaucoup de manières, pour un groupe animal, de mourir de froid. Et il est plus correct de substituer à cette notion « mourir de froid » cette autre notion plus générale, proposée par Osborn, que la période glaciaire détermina dans l'Amérique du nord certaines nouvelles conditions de vie qui aboutirent, directement ou indirectement, à l'extinction de diverses formes animales.

Le froid a pu agir de façons multiples.

Il tue directement des individus moins bien protégés par la nature, et à travers les individus il atteint la collectivité, en l'affaiblissant numériquement. Sans doute, on a vu diverses espèces s'adapter dans une certaine mesure au froid ; on a vu une fourrure plus ou moins protectrice se développer sur l'éléphant *primigenius*, (le mammoth laineux), sur le rhinocéros (*Rb. antiquitatis*), sur le chameau de la Bactriane, sur le cheval de Prziewalsky, sur l'antilope tartare. Mais rien ne prouve que tous les individus de l'espèce ont acquis la fourrure protectrice.

Et certains plus délicats ont succombé, ne produisant pas assez de chaleur, ou ne pouvant pas la conserver de façon suffisante. Une action directe sur les individus plus faibles est très probable. Beaucoup, moins résistants, ont dû succomber aux rigueurs du climat, surtout pendant les crises de froid, les périodes de froid plus intense.

Cette diminution numérique des troupeaux par la mort d'une partie des individus a une influence certaine sur l'avenir de la race, de l'espèce, comme l'a fait observer Darwin. Supposez un troupeau diminué en nombre; il est moins apte à se défendre contre les carnassiers ennemis. Le nombre des défenseurs est diminué et l'espèce en péril.

Le naturaliste Prichard, dans *The Heart of Patagonia*, a donné d'intéressants exemples de l'action des hivers froids sur le guanaco et divers cervidés de la Patagonie. Il ne s'agit en l'espèce que de la destruction d'individus; mais si une forme animale s'éteint, n'est-ce pas parce que les individus ont été atteints d'une façon ou d'une autre? Prichard, donc, a observé les effets qu'exercent actuellement les hivers rigoureux sur le guanaco. Cet animal, pendant la mauvaise saison, descend dans les fonds. Mais quand l'hiver est dur, il meurt en grandes quantités, malgré cette migration: Prichard a vu des quantités de cadavres empilés les uns sur les autres, morts de froid? ou bien d'une épidémie? Non pas. De soit tout simplement. Les eaux sont gelées, le guanaco ne trouve plus à boire. Sans doute de gros hivers n'exterminent pas l'espèce, mais ils en réduisent considérablement la population. Et tout ce qui diminue le nombre des individus amoindrit la résistance générale de l'espèce.

Comme le fait observer un naturaliste, le buffle de l'Athabasca est en grand péril: les troupeaux ayant été diminués, il ne reste pas assez de taureaux pour protéger les jeunes contre les carnassiers. Autre chose. Comme l'a signalé Gerrite S. Miller, un troupeau diminué risque de disparaître par dégénérescence, du fait de l'*inbreeding*, de la consanguinité excessive. Il n'y a pas

assez de croisements entre individus différents, à hérédité différente. Sans doute, par la consanguinité l'éleveur a créé quantité de races animales utiles à l'homme. Mais elles ne sont utiles qu'à l'homme; elles ne sont pas améliorées à l'égard de l'état de nature. Elles disparaîtraient à coup sûr, vivant en liberté, et ne subsistent que parce que protégées par l'homme et mises par lui à l'abri des dangers naturels. D'après un naturaliste allemand, le troupeau de bisons de la forêt de Bielowitza, en Lithuanie, — s'il n'a été détruit par la guerre, — se meurt de cette dégénérescence due à l'excès de consanguinité. Sa fécondité diminue, et l'excédent des mâles sur les femelles est excessif. « On ne peut, dit l'auteur, douter que la consanguinité soit la cause de l'extinction générale de la plupart des grands mammifères. La consanguinité doit commencer l'extinction de l'espèce, et y conduire graduellement, mais de façon certaine, dès que l'espèce, par une cause quelconque, a été assez réduite numériquement pour être dissociée en colonies isolées. »

Un nombre donné d'individus, vivant tous ensemble, en un troupeau étendu, assurerait l'avenir de l'espèce : le même nombre, en colonies séparées, ne l'assure plus. Et des conditions de climat rigoureuses tendent nécessairement à substituer les petits groupements séparés au groupement plus important qui existait.

Il est vrai, jamais un climat ne change rapidement du tout au tout. Le processus est graduel, et se fait par petits pas. La période glaciaire ne s'est pas installée du jour au lendemain : elle a été l'œuvre de siècles et de dizaines de siècles. Mais il suffit de peu de chose pour troubler l'équilibre d'une espèce. Et dès qu'un changement de climat s'est produit, il opère.

Reportons-nous aux débuts de la période glaciaire. Le trouble initial consiste en ce que l'hiver est un peu plus précoce et un peu plus long, ou bien en des vagues de froid inusitées plus fréquentes. C'en est assez. Des observations faites sur les cervidés, et résumées par M. Madison Grant, montrent que ces changements, encore peu prononcés, de climat, agissent. Les conditions sont anormales à l'époque ordinaire de la reproduction.

Les femelles en état de parturition sont affaiblies par la faim ; les jeunes naissent à une période encore froide, et meurent en grand nombre ; les carnassiers ont moins de peine à se procurer des proies et pullulent davantage, alors que parallèlement les défenseurs des troupeaux se font plus rares. La multiplication de l'espèce est diminuée, et c'est le premier pas vers l'extinction. Ceci n'est pas une vue de l'esprit ; on a constaté dans certaines couches pléistocènes une quantité anormale de restes de jeunes (éléphants) indiquant une mortalité juvénile ou infantile très élevée.

D'autre part, chacun sait que chaque espèce possède un habitat naturel dont la délimitation est pour une très grande part déterminée par le climat et la température. Cela est aussi vrai des espèces animales que des végétales. Une différence d'altitude de 100 mètres — ou la différence de latitude correspondante — suffit à arrêter net l'extension d'habitat d'un animal ou d'une plante, et c'est parce que les convenances thermiques de chaque espèce sont, en somme, étroitement délimitées, qu'il n'y a pas d'espèces ubiquistes, que les espèces, les genres, etc., restent cantonnés dans un habitat limité. Assurément il y a des barrières géographiques à l'envahissement du globe : il y a surtout des barrières climatiques, comme l'a montré C. Hart Merriam. Tout comme il y en a dans les mers sous forme de courants qui varient en température et salinité, et font que l'habitat des poissons dans l'eau paraît aussi circonscrit que celui des quadrupèdes sur terre, ce qui surprend, quand on juge avant d'avoir examiné. A ce propos Hart Merriam a fait des observations intéressantes et qui cadrent assez bien avec celles que Flammarion a publiées sur la presque identité, au point de vue quantité de chaleur reçue, des climats de Cherbourg et de Nice. En effet, il y a presque identité, et pourtant les effets sur l'énergie humaine sont absolument opposés, et la faune et la flore sont dissemblables. Ce qui montre que la somme totale n'est pas tout : il y a l'incidence, il y a les extrêmes, etc. Pour Hart Merriam, ce qui prime, au point de vue thermique, dans la distribution des

animaux, c'est la température durant l'époque reproductive ou l'adolescence. Il suffit donc qu'à une certaine période du cycle animal biologique d'une espèce, le climat soit trop chaud ou trop frais pour que celle-ci ne puisse subsister, alors qu'elle subsiste parfaitement sous un climat moyen égal, mais à extrêmes moins prononcés. Aussi verra-t-on, au bord de la mer, deux espèces coexister, sous un climat sans extrêmes, alors qu'en arrière, sous un même climat moyen mais à extrêmes plus éloignés, ni l'une ni l'autre ne pourront vivre. On n'ignore pas, d'ailleurs, que la température agit sur la fécondité. Il y a donc des cas où l'extinction peut survenir par le fait d'une température défavorable à la reproduction.

Nous n'en avons pas fini avec la variation de climat comme cause possible d'extinction d'espèces. Un climat plus frais peut tuer en abondance de façon indirecte. Lors de la période glaciaire l'hiver était long, c'est-à-dire que les pâturages étaient longtemps couverts de neige. Cela a suffi, certainement, à tuer beaucoup d'individus, et à menacer l'espèce — ou le genre, etc. — à travers les individus. Les naturalistes ont souvent observé aux Etats-Unis que les hivers prolongés tuent beaucoup de chevaux et de bétail sur les plaines. L'herbe est cachée, les animaux broutent des écorces de saule, nuisibles, ou d'autres plantes ou buissons toxiques. Certaines espèces, il est vrai, apprennent à aller chercher l'herbe sous la neige : le cheval, par exemple. Mais le bétail n'a pas autant de malice et il périt.

Le froid peut agir autrement aussi. Il peut tuer des arbres ou buissons capables de fournir du fourrage durant les périodes de neige à certaines espèces animales. Et puis il y a des espèces forestières. La forêt meurt-elle par le fait du changement de climat ? Les espèces forestières meurent aussi. Et nous savons très bien que de vastes territoires ont été déboisés par le climat ; exemple : les *barren grounds* de l'Amérique du nord. Et dans l'Alaska il y a eu aussi une destruction de la forêt, d'où élimination des formes forestières qui n'ont pu s'adapter au milieu modifié.

Les changements de climat, tantôt vers le froid, tantôt vers le chaud, qui se sont si souvent produits à toutes les époques géologiques, et qui sont le résultat des changements tectoniques, de la surrection de montagnes engendrant des zones de condensation de pluie en neige qui forme des glaciers et refroidit tout le pays à l'entour, ces changements suffirent-ils à tout expliquer dans l'extinction des formes animales? Assurément non. Ainsi, à la fin du Crétacé, il y a eu une tragédie sans nom dans la biologie. Les reptiles, qui, au Crétacé, avaient atteint leur apogée, et qui étaient les maîtres du monde par le nombre, les dimensions et les moyens de terroriser et de nuire, disparurent, s'effondrèrent brusquement. La dynastie reptilienne fut culbutée. Par quoi? Pas par le climat. Ce fut un drame mondial. Partout les reptiles disparurent, en Belgique comme dans les Montagnes-Rocheuses. Les mosasaures, les iguanodons, les dinosaures périrent en Belgique, comme en Amérique les iguanodons, les ankylosaures, les tyrannosaures et le reste.

L'effet fut général, mais la cause? On ne peut invoquer le climat : la flore est après la même qu'avant. Il n'y a pas eu de modification de climat appréciable au moment où périrent les reptiles et où commença l'âge des mammifères.

C'est donc qu'il y a eu quelque autre cause. Plutôt plusieurs qu'une seule.

Les variations de climat ne sont pas seulement d'ordre thermométrique. Elles sont faites en partie, plus ou moins, et avec des répercussions lointaines, de variations hygrométriques : de différences vers la sécheresse ou l'humidité ; souvent en corrélation avec les mouvements de l'écorce (surrections, affaissements) et en corrélation aussi avec les courants océaniques qui ont dû varier beaucoup, étant déterminés par les possibilités matérielles (passages libres entre les terres) et par l'étendue des nappes liquides recevant, les unes du froid (formé de glaces), les autres du chaud (échauffement par le soleil). De grandes modifications du relief ne peuvent manquer d'agir beaucoup sur la sécheresse ou l'humidité du climat, et souvent à très grande

distance à l'intérieur des terres. Or ces variations dans l'humidité comportent des contre-coups variés. Diverses espèces craignent la grande humidité ; elles redoutent les régions à chute pluviale considérable. Têl est le cas pour la plupart des mammifères. A quoi cela peut-il tenir? A ce que les conditions hygrométriques nouvelles peuvent favoriser la croissance de plantes fourragères moins appréciées, moins alimentaires, et éliminer au contraire les plantes parasites des herbivores. A ce qu'elles peuvent favoriser l'extension d'habitat de plantes toxiques. A ce qu'elles peuvent favoriser l'extension d'habitat d'insectes et de parasites divers, nuisibles, véhicules de germes pathogènes. A ce qu'elles peuvent favoriser ou entraver le développement de forêts, ce qui peut être avantageux à telles formes, et désavantageux à telles autres.

Dans le nord-ouest des Etats-Unis la plupart des plantes toxiques sont plus prospères à l'humidité ; partout on sait l'humidité favorable aux insectes propagateurs de maladie (tsé-tsé, moustiques, anophèles, etc.), et l'on constate que certaines régions africaines ou américaines sont impossibles, comme habitat, pour certaines espèces, en raison de l'abondance des insectes nuisibles.

HENRY DE VARIGNY.

(La fin prochainement.)



LE RÔLE DE L'AUSTRALIE

DANS LA GUERRE ACTUELLE

SECONDE PARTIE ¹

Malgré toute sa bonne volonté et un travail préparatoire considérable, l'Australie était loin d'être prête lorsqu'en août 1914 la guerre éclata inopinément, comme un coup de foudre dans un ciel sans nuages.

La violation de la neutralité belge par l'Allemagne, le meurtre de la noble infirmière Cavell et du capitaine de vaisseau Fryatt, le crime néronien du torpillage du *Lusitania* et mille autres atrocités agirent comme autant de chocs électriques sur la nation australienne. Tous sentirent qu'une force malfaisante et dévastatrice était déchaînée sur le monde. On fut unanime à trouver que l'Angleterre était partie en guerre pour une cause juste et un noble but, et qu'il était du devoir des colonies de lui venir en aide avec toutes leurs ressources et toute l'énergie dont elles étaient capables. Tous les partis, toutes les classes de la population rivalisèrent de zèle et de patriotisme. M. Joseph Cook, chef des conservateurs

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

et alors premier ministre de la Fédération, offrit spontanément de mettre toutes les forces navales de l'Australie à l'entière disposition de l'amirauté anglaise et d'envoyer en outre, aux frais de la Fédération, un corps expéditionnaire de 20 000 hommes. Cela paraissait beaucoup pour un petit peuple comme le nôtre, si éloigné du théâtre de la guerre, et, jusqu'ici, entièrement voué aux travaux de la paix.

Quelques mois plus tard, ensuite d'élections générales pour le renouvellement du parlement fédéral, le Labour Party revenait aux affaires avec une forte majorité dans les deux chambres.

En prenant pour la troisième fois le pouvoir en qualité de premier ministre de la Fédération, le chef respecté du Labour Party, M. André Fisher, déclara que toutes les ressources, en hommes et en argent, de l'Australie étaient à l'entière disposition de l'Angleterre jusqu'au dernier homme et au dernier shilling.

C'est ainsi que, bien secondé et par le parlement et par le pays tout entier, son gouvernement réussit, en deux ans et demi, à lever par enrôlement volontaire près de 300 000 hommes, à les instruire, à les habiller, à les équiper, à les armer et à les transporter au front de bataille, à quelques 15 ou 16 000 kilomètres de leur base.

Ces efforts et ces résultats font le plus grand honneur au patriotisme, à la vitalité, à l'énergie du vaillant peuple australien.

Tout dut être improvisé.

Les officiers et les sous-officiers d'aujourd'hui étaient hier des maîtres d'école, des gens de profession libérale, des contremaîtres de fabriques, des chefs d'exploitations

agricoles, des gérants de mines ou de stations d'élevage, mais tous hommes libres, bien instruits, débrouillards et accoutumés à ne compter que sur eux-mêmes.

Ce qui frappe d'abord ceux qui voient ces troupes pour la première fois, c'est la haute stature et la belle prestance des hommes. Un écrivain anglais, qui les appelle une race de géants, attribue, non sans raison, ce phénomène à la vie en plein air du pionnier et aussi aux conditions économiques bien meilleures en Australie que chez les vieilles nations européennes.

Le premier convoi quitta — sous bonne escorte — les eaux australiennes le 1^{er} novembre 1914, pour arriver en Egypte le 5 décembre sans pertes ni accidents.

Le double objectif de ce premier contingent et de plusieurs de ceux qui suivirent était : de compléter l'instruction des troupes dans de vastes camps près du Caire ; ensuite de collaborer, avec d'autres troupes, à l'occupation et à la défense du canal de Suez et de l'Egypte en général qui venait d'être proclamée protectorat britannique.

Vers la fin d'avril 1915, une partie des troupes australiennes, stationnées en Egypte, furent choisies pour coopérer avec d'autres troupes à l'attaque des Dardanelles dont l'occupation était alors considérée comme de première importance pour les Alliés.

Quoique cette entreprise ait dû être abandonnée au mois de décembre suivant, les troupes de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, qui agissaient de concert avec des troupes françaises, anglaises et indiennes, firent preuve d'un élan, d'un courage, d'une ténacité que ne sauraient dépasser les troupes les plus aguerries des armées permanentes.

J'ai eu entre les mains, outre les rapports officiels, d'innombrables lettres d'officiers et de soldats, je tiens directement de quelques-uns d'entre eux, y compris l'un de mes fils, la relation orale de la descente des troupes le 25 avril, de la prise de possession et de l'occupation subséquente des fameuses positions de Gaba Tépé et Lone Païne. Tous ces récits s'accordent à déclarer l'opération extrêmement difficile et périlleuse et à louer l'indomptable courage de ces jeunes volontaires australiens.

Le fameux correspondant Ashmed Bartlett raconte qu'au moment où les chalands bondés de troupes de débarquement s'approchaient du rivage, les Turcs, bien retranchés sur la plage, ouvrirent un feu meurtrier de fusils et de mitrailleuses.

Ce fut un moment critique, mais, dit-il, les volontaires australiens se montrèrent à la hauteur de la situation. Sans attendre d'ordre, sans même attendre que les chalands touchent le rivage, ils se jettent à l'eau, nagent ou pataugent jusqu'à la plage, se précipitent tout droit sur les éclairs des fusils qui seuls leur indiquaient, dans la nuit noire, d'où provenait la fusillade qui les décimait. Ils n'avaient pas même rempli les magasins de leurs fusils, ne se servant que de leurs baïonnettes. Ce fut fini en une minute. Les Turcs de la première tranchée furent passés à la baïonnette ou s'enfuirent, abandonnant en outre un canon.

Alors les Australiens se trouvèrent en face d'une haute falaise presque perpendiculaire, de grès meuble et glissant, recouverte d'une épaisse végétation buissonnante. A mi-hauteur, l'ennemi, protégé par une seconde tranchée, faisait pleuvoir une grêle de balles

sur les troupes déjà débarquées et sur les chalands occupés à amener des renforts. Une minute d'arrêt, juste le temps de jeter havresac et équipement, et ces robustes athlètes se mettent à escalader la falaise sans prendre même la peine de répondre au feu de l'ennemi. Ils perdirent bien quelques hommes, mais cela ne diminua en rien leur élan. En moins d'un quart d'heure, les Turcs étaient délogés de leur seconde position, ayant été ou passés à la baïonnette ou mis en pleine déroute.

Lorsque le soleil eut dissipé la brume matinale, on vit les silhouettes des Australiens se profiler au sommet de la falaise où ils s'établissaient et consolidaient leurs positions.

On leur avait dit de s'emparer de cette position et de l'occuper, et ils s'étaient acquittés de leur consigne sans broncher, exposés durement quinze mortelles heures à un feu d'artillerie incessant, sans avoir même l'appui matériel et moral d'un seul canon, puisqu'on n'avait pas encore eu le temps d'en débarquer ; constamment en butte aux contre-attaques d'un ennemi brave conduit par d'habiles chefs, tandis que d'adroits tireurs, embusqués dans des cavernes ou dans des buissons touffus, s'étaient donné pour tâche de choisir et d'abattre tout chef qui tentait de conduire ses hommes à l'assaut.

Cette guerre, ajoute Ashmed Bartlett, si féconde en beaux faits d'armes n'en connaît pas de plus méritoires que cette descente en pleine nuit sur un rivage inhospitalier, cet assaut d'une falaise abrupte et surtout la défense obstinée de positions très exposées, jusqu'à l'arrivée des renforts que la flotte amenait. Ces troupes d'Australiens et de Nouveaux-Zélandais, qui voyaient le

feu pour la première fois, prouvèrent qu'elles étaient les dignes émules des héros de la Marne, d'Ypres et de Neuve-Chapelle.

Dans les dépêches officielles où il rapporte les attaques et les contre-attaques qui se succédèrent presque sans interruption durant sept ou huit mois d'une lutte acharnée, le général Sir Sam Hamilton n'est pas moins élogieux pour nos jeunes troupes des antipodes. Après avoir décrit les combats du commencement du mois d'août, il ajoute :

« C'est ainsi que la position de Lone Paine fut conquise et resta en notre possession.

» Les Turcs étaient en force et déterminés à vaincre. Et pourtant une faible brigade d'Australiens, ne comptant pas plus de 2000 fusils, et appuyée seulement par deux bataillons très affaiblis, soutint le choc de toute une division ennemie, et, pendant six jours de contre-attaques incessantes, la pressèrent comme dans un étou. L'irrésistible élan et la bravoure des officiers et des soldats dans la charge initiale ont valu aux Australiens une gloire impérissable.

» La ténacité avec laquelle ils se maintinrent dans les positions capturées en dépit de la fatigue, de pertes sévères, de la tension continuelle du feu de l'artillerie et d'attaques avec grenades à main, peuvent paraître moins frappantes à un civil. Elles n'en paraissent que plus admirables à un militaire. »

Pleins d'élan dans l'attaque, tenaces dans la défense, les troupes australiennes se montrèrent intrépides et d'un rare sang-froid dans l'opération extrêmement difficile de l'évacuation de la presqu'île de Gallipoli, qui s'accomplit avec un minimum de pertes en hommes et en matériel.

Depuis lors, une partie du corps expéditionnaire australien combat aux côtés des Alliés en France et en

Flandre. Là aussi ils font honneur à leur pays et à leur race. Ils s'y sont couverts de gloire, notamment lors de la prise d'assaut et de l'occupation de Pozières contre quelques-unes des meilleures troupes de l'armée allemande.

Une autre partie de nos troupes, surtout les corps de cavalerie légère, joue un rôle moins brillant peut-être, mais non moins utile, en protégeant le canal de Suez et l'Égypte contre les attaques des ennemis de l'Angleterre et de ses alliés.

Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble qu'il y a dans cet effort spontané et volontaire de l'Australie non seulement une preuve irréfutable de la supériorité du principe de liberté appliqué aux nations dépendant d'un empire, mais encore quelque chose de grand, de généreux, d'épique même, qui devrait tenter le génie de nos jeunes poètes. Quel sujet d'épopée pour un Homère, un Torquato Tasso — ou un Verhaeren — que cette jeune nation lointaine se levant comme un seul homme à la voix de la justice et de la civilisation outragées, que ces nouveaux croisés, traversant sur d'innombrables navires l'immensité des mers, s'arrêtant un instant pour faire bonne garde sur l'antique terre des Pharaons et fourbir leurs armes au pied des pyramides séculaires, puis reprenant ensuite leur élan pour aller défier, jusque dans leur antre, la vieille barbarie ottomane et la féroce tyrannie du féodalisme prussien !

Que cette aventure réussisse ou qu'elle échoue, elle a en soi quelque chose de grand et de noble qui saisit l'imagination.

Comme les Suisses de la période héroïque, les Australiens du vingtième siècle posent sous nos yeux les

fondements d'une nation qui ne saurait être que grande et d'une histoire qui ne peut manquer d'être glorieuse.

Mesures économiques et financières.

Tandis que les forces militaires et navales de l'Australie faisaient ainsi leur devoir aux côtés des Alliés, les gouvernements et le peuple australiens en général ne déployaient pas moins de patriotisme et d'activité.

Sous le nom de *War Precautions Act*, le parlement fédéral adopta une loi donnant au gouvernement fédéral des pouvoirs quasi dictatoriaux et rappelant le fameux *Caveant consules* des temps où la République romaine était en danger. On fait face sans trop de peine à l'énorme accroissement des dépenses publiques, dû à la guerre, à la hausse du fret maritime, au renchérissement de la vie en général ; on prit diverses mesures qui ne manquent pas de hardiesse, telle que la nationalisation de l'émission des billets de banque, l'établissement d'une banque d'Etat fédérale (*Commonwealth Bank*), l'établissement d'un impôt fédéral progressif sur les gros revenus ; enfin on décréta divers emprunts, surtout intérieurs, s'élevant aujourd'hui à près de 80 millions de livres sterling. En février 1917, les dépenses de guerre avaient atteint £ 131 000 000 et l'on prévoyait une dépense additionnelle de £ 78 000 000 pour l'année courante.

Ces mesures permirent au gouvernement fédéral de payer non seulement les dépenses occasionnées par la levée et l'entretien de nos troupes de terre et de mer, mais encore de poursuivre avec vigueur d'importants travaux publics, tels que la construction de deux grandes lignes de chemin de fer transcontinentales, destinées à

relier, l'une l'Australie occidentale, l'autre, les territoires septentrionaux au reste de la Fédération. On continua activement de vastes travaux préliminaires pour l'établissement de la nouvelle capitale fédérale de Comberra. Enfin, le gouvernement fédéral était en mesure d'avancer des sommes considérables aux Etats, leur permettant ainsi de poursuivre sans arrêt d'importants travaux publics, surtout d'innombrables lignes de chemins de fer.

Sur le terrain économique, il fallut, ici comme ailleurs, veiller sur les accapareurs et exploiters sans scrupules, toujours prêts à profiter des calamités publiques pour s'enrichir.

L'Etat du Queensland est le principal, pour ne pas dire le seul producteur de canne à sucre de la Fédération (exactement le 93 % de la production totale). Le gouvernement (Labour Party) de cet Etat conçut l'idée d'acheter directement des planteurs toute la récolte de l'année s'élevant en moyenne de 180 000 à 200 000 tonnes de sucre raffiné. Il la revendit au gouvernement fédéral qui se chargea de la distribuer sur tout le territoire de la Fédération, à des prix qui ne devaient pas excéder trois pence (30 centimes) par livre, au détail, dans les capitales, avec les frais de transport en sus dans les endroits éloignés. Cette hardie opération commerciale eut pour résultat immédiat de mettre un frein à l'exploitation des producteurs et des consommateurs par les tout-puissants monopoles des grands raffineurs, qui n'eurent d'autre ressource que de travailler pour l'Etat à des profits raisonnables. Elle eut un tel succès, donna une telle satisfaction à tous les intéressés, que les planteurs eux-mêmes prièrent le gouvernement de la renouveler pour les années suivantes.

Au début de la guerre en 1914, l'Australie possédait, en chiffres ronds, 2 500 000 chevaux ; 10 millions de têtes de gros bétail, 78 millions de moutons et 900 000 porcs. De tous les Etats c'est le Queensland qui est le principal producteur de viande de boucherie. De puissantes compagnies australiennes et américaines ont fondé, pour la frigorification et la conservation des viandes, des établissements que l'on dit être parmi les plus vastes et les mieux outillés du monde.

A la demande du gouvernement anglais, le Queensland conclut avec ces compagnies des arrangements assurant à l'Angleterre — et par elle à ses alliés — toute la viande disponible pour l'exportation, à des prix qui ne devaient pas excéder 4 $\frac{5}{8}$ pence (environ 50 centimes par livre). Ces compagnies s'engageaient en outre à fournir, pour la consommation locale, de 12 000 à 20 000 tonnes de viande au prix encore plus bas de 3 $\frac{5}{8}$ pence (environ 40 centimes) par livre.

Pour parer quelque peu à la rapacité des *rings* de bouchers et de grands éleveurs qui s'entendaient pour maintenir des prix trop élevés, le gouvernement ouvrit des débits de viande dans la capitale et les principaux centres urbains, et entreprit de fournir lui-même de la viande en gros aux bouchers et aux sociétés coopératives qui en désirent pour leur vente au détail. A cet effet, il a non seulement acheté des milliers de têtes de bétail, mais il se fit lui-même éleveur. Il a acheté dans diverses parties du pays d'immenses parcours (*runs*) où il élève et engraisse des centaines de mille têtes de bétail en prévision des besoins futurs de la consommation locale et peut-être même, cas échéant, de l'exportation. Ces mesures radicales font bien crier un peu

les accapareurs et la presse à leur dévotion. Elles n'en sont pas moins bien vues du public en général. En dépit de fâcheux pronostics qui ne se sont pas réalisés, elles ont eu pour effet de maintenir ces denrées de première nécessité à des prix raisonnables sans porter atteinte aux intérêts légitimes des producteurs qui reçoivent, pour leur bétail, des prix supérieurs à ceux des années où ils étaient à la merci des intermédiaires privés.

La Nouvelle-Galles du Sud et le Queensland ont entrepris de nationaliser l'industrie de la pêche. Tandis que les mers qui baignent nos rivages fourmillent d'une grande variété de poissons d'excellente qualité, nos pêcheurs ont peine à gagner leur vie, et les consommateurs ne peuvent se procurer cet excellent aliment qu'à des prix exorbitants, souvent même prohibitifs. Tous les profits de l'industrie vont à des « rings » d'intermédiaires, — la plupart de nationalité étrangère, — qui puisent des deux mains et dans la poche des producteurs et dans celle des consommateurs.

Pour mettre fin à ce double abus, les gouvernements des Etats susnommés sont en train d'établir des dépôts frigorifiques de réception dans certains ports de mer, et des dépôts frigorifiques de distribution dans certains centres urbains, et plus tard aussi probablement ruraux.

Des mesures du même genre ont été prises, avec un égal succès, dans les autres Etats de la Fédération.

En outre, les Etats producteurs de blé ont, de concert avec le gouvernement fédéral, acheté directement des producteurs toute la récolte de blé de l'année et la revendent en gros à l'Angleterre et à ses alliés, après avoir naturellement prélevé les quantités nécessaires pour la consommation locale et pour l'ensemencement.

Un groupe de banques australiennes s'est chargé de soutenir l'affaire, dont le montant final atteindra 26 à 30 millions de livres sterling. L'Etat avance aux producteurs, à la livraison du blé, 2 shillings 6 pence à 3 shillings par boisseau. Il se charge de la vente et du transport par mer. A la fin de l'opération, il répartit entre les producteurs, au prorata des quantités fournies, les bénéfices réalisés, après avoir naturellement déduit les dépenses.

Ici aussi les producteurs ont demandé le renouvellement de l'opération pour les années suivantes, quoique quelques-uns — pas tous — se plaignent de voir fournir le blé et la farine aux consommateurs australiens à des prix inférieurs à ceux qu'ils pourraient obtenir sur les marchés étrangers. Mais tous, ou à peu près, sont d'accord pour reconnaître la supériorité des méthodes collectives de disposition des produits agricoles sur les vieilles méthodes individuelles, qui laissaient le producteur à la merci des « rings », d'intermédiaires et d'accapareurs.

Une des grandes difficultés de la situation économique de l'Australie a été — et est encore — la rareté et l'insuffisance du tonnage pour les immenses besoins de notre commerce maritime, dû surtout au fait qu'une très grande proportion a été réquisitionnée pour les besoins des autorités militaires et navales (transport de troupes, de matériel, etc.). Les compagnies de navigation en ont profité pour hausser démesurément le fret et faire des bénéfices exorbitants. Je ne sais pour quelles raisons aucun gouvernement n'a encore pris des mesures pour mettre fin à ce scandale économique. On parle bien, il est vrai, dans plusieurs pays d'impôts sur les béné-

fices dus à l'état de guerre. Mais ce sont là des méthodes économiques parfaitement immorales. C'est comme si l'Etat disait aux exploiters : « Je vous permets de voler le public à condition que vous partagiez avec moi le fruit de vos rapines. »

En Australie, on s'efforce d'atténuer quelque peu cet abus, d'abord en traitant en grand pour le transport de nos blés, de nos viandes et autres produits de notre sol. Il est incontestable que l'Etat a ainsi obtenu, au profit des producteurs, des concessions que ceux-ci n'eussent jamais obtenues s'ils eussent traité individuellement avec les compagnies. Enfin — mesure excellente — le gouvernement fédéral australien a acheté en Angleterre une quinzaine de navires marchands (d'une moyenne de 5 à 6000 tonneaux chacun) destinés à former le noyau d'une marine marchande australienne, complètement nationalisée.

Une autre surprise désagréable de notre vie économique a été de découvrir par hasard au début de la guerre que notre importante industrie métallurgique était en train de passer rapidement en des mains germaniques. Profitant de la liberté vraiment par trop grande que nous laissions à des amis (?) peu scrupuleux, les Allemands faisaient, avec leurs méthodes insidieuses, main basse sur quelques-unes de nos principales industries. On fut aussi stupéfait qu'indigné d'apprendre que des compagnies à noms australiens, et que l'on croyait australiennes, n'étaient en réalité que des succursales et des doublures de puissantes compagnies allemandes. Ces dernières avaient tellement pris pied ici que, même après la déclaration de la guerre, elles étaient en mesure de vendre à l'Allemagne certains métaux australiens à des

prix trois ou quatre fois inférieurs à ceux qu'elles extorquaient à l'Angleterre et à ses alliés.

Les mesures prises pour mettre fin à cet abus criant n'ont pas été toutes rendues publiques. Il est certain toutefois que le gouvernement fédéral exerce un contrôle suffisant, et qu'en ce domaine, comme pour les blés et les viandes, les ventes se font en grand directement au gouvernement anglais, qui s'arrange à son tour avec ses alliés.

Enfin, au moment où j'écris ces lignes (février) les négociations sont sur le point d'aboutir pour l'achat par le gouvernement fédéral australien et la vente directe au gouvernement anglais de toute notre récolte de laine, laquelle est, comme on sait, un de nos principaux articles d'exportation. On parle d'une transaction qui portera sur 30 à 40 millions de livres sterling. Avec l'expérience déjà acquise dans d'autres domaines, il n'y a aucun doute que cette vaste opération commerciale, par la méthode collective, ne réussisse comme les autres.

On voit par ce qui précède le rôle important que jouent, dans la guerre actuelle, les immenses ressources économiques de l'Australie. Elles sont incontestablement un élément de force pour l'Angleterre et ses alliés, et ne peuvent manquer d'exercer une influence considérable sur l'issue d'un conflit où les forces économiques ont presque autant d'importance que les forces militaires et navales.

Je suis loin d'avoir énuméré toutes les mesures prises par le gouvernement fédéral et les gouvernements des Etats pour stimuler et seconder les efforts de nos producteurs tout en protégeant, autant que possible, les consommateurs contre ceux qui cherchent à les exploiter.

Qu'il me suffise d'ajouter qu'on a nommé un commissaire fédéral chargé de fixer les prix maxima des denrées et de quelques autres produits de première nécessité. Ce commissaire fédéral est assisté dans chacun des Etats de sous-commissaires qui le tiennent au courant des fluctuations de la production et suggèrent les changements désirables dans les prix.

Administration et philanthropie.

Le gouvernement fédéral et tout particulièrement le ministre de la défense, M. le sénateur Pearce, ont déployé une remarquable activité en tout ce qui concerne la préparation et le transport au loin de nos corps expéditionnaires.

Créer de toutes pièces et par engagements volontaires une armée de 300 000 hommes, l'habiller, l'équiper, l'armer et la transporter des antipodes en Europe, étaient, on en conviendra, de lourdes tâches pour un peuple jeune encore, insuffisamment préparé et jusqu'ici entièrement voué aux arts de la paix. Avec de la bonne volonté, de l'énergie et le génie de l'organisation inhérent aux peuples qui ont grandi par la liberté, on en vint cependant à bout.

On augmenta le personnel et l'outillage de nos fabriques d'armes et de nos arsenaux. On établit de vastes ateliers nationaux pour la confection d'uniformes, de coiffures, de chaussures, de sellerie, etc. On eut aussi recours à l'industrie privée. On réquisitionna entre autres une trentaine de filatures de laine et de coton et on leur imposa la tâche de ne travailler que pour les besoins de l'armée.

Pour le transport des troupes, des chevaux et du maté-

riel de guerre, on nolisait une trentaine de bateaux de fort tonnage, et l'on utilisa en outre les bateaux ennemis qui avaient été ou capturés ou internés au début de la guerre.

Enfin, gouvernements et particuliers rivalisèrent de zèle et d'activité pour pourvoir au bien-être de nos soldats et de nos marins et pour recueillir dans nos opulentes cités, comme dans les hameaux les plus écartés et par les moyens les plus divers, des sommes se chiffrant par millions de livres sterling, pour les Belges, pour les Serbes, pour les Polonais, pour notre propre Croix-Rouge et celles des nations alliées et cent autres buts patriotiques ou philanthropiques.... Il me suffira de rappeler qu'au début de la guerre le parlement fédéral a voté un don national de 100 000 livres sterling (2 500 000 fr.) pour l'héroïque peuple belge.

HENRY TARDENT.

(La fin prochainement.)

DE LA CRYPTOGRAPHIE

SECONDE PARTIE ¹

III

L'origine des écritures secrètes se perd dans la nuit des temps.

Remontons seulement à 500 ans avant notre ère ; nous trouvons ceci : « Lorsque Xerxès projeta d'envahir la Grèce, un Grec nommé Démarate, réfugié à la cour du roi, à Suse, avertit ses compatriotes à Lacédémone, au moyen d'un message tracé sur des tablettes de bois, recouvertes de cire. D'abord on n'y sut rien voir. Et ce fut Gorgo, la femme du roi Léonidas, qui découvrit le stratagème². » Les Carthaginois se servirent plus tard d'un procédé semblable, qui évoque l'idée de l'encre sympathique³. Hérodote⁴ nous a conservé le souvenir d'un système peu pratique, employé une fois en Orient : « Histiée, tyran de Suse, nous raconte-t-il, voulant transmettre à Aristagore, son lieutenant à Milet, l'ordre de se soulever, ne trouva que ce moyen, car toutes les routes étaient gardées : il fit raser la tête du plus sûr de ses serviteurs, lui fit des incisions dans le cuir chevelu et attendit que les cheveux eussent repoussé. » (L'on n'était pas encore au temps du télégraphe !) « Aussitôt

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

² Hérodote, VII, 239.

³ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVII, 9.

⁴ V, 35.

qu'ils furent revenus, il fit partir l'homme pour Milet, sans lui rien prescrire, sinon d'inviter Aristagore, dès son arrivée, à le raser et à lui regarder la tête. Or, les incisions formaient le mot : Révolte¹. »

Ce mode de correspondance, assez lent, ne fut pas d'un usage courant.

A la même époque, les Spartiates avaient une cryptographie bien meilleure : les *scytales*, dont l'écrivain Plutarque², entre autres, nous a laissé la description. La scytale était un bâton cylindrique autour duquel l'expéditeur du message secret enroulait en spirale, à la façon des devises qui enveloppent les mirlitons, une longue bande de papyrus. Sur l'enveloppe ainsi formée, il traçait les mots dans le sens de la longueur du bâton, en ayant soin de n'écrire qu'une lettre à la fois sur chaque révolution de la bande de papyrus. Celle-ci, une fois déroulée, ne présentait qu'une suite incompréhensible de lettres séparées. Le destinataire enroulait ce ruban autour d'un bâton de même longueur et de même diamètre que celui de l'expéditeur. Une différence minime dans le diamètre des deux bâtons rendait la lecture à peu près impossible.

Pour se faire une idée de la difficulté qu'il y aurait eu à déchiffrer ces scytales sans avoir de bâton approprié, ou avec un cylindre de dimensions non conformes à celui de l'expéditeur, il faut se dire que l'on peut brouiller 20 lettres de 2 millions et demi de milliards de manières différentes.

Un déchiffreur qui s'applique à découvrir la signification d'un document de 20 lettres ainsi transposées, et qui est assez expéditif pour ne consacrer qu'une seconde à l'examen de chaque combinaison, procédera au dernier essai d'un arrangement de ces caractères au bout de 75 000 millions d'années. Si la chance le favorise, il peut trouver juste dès le 1001^e ou 10 001^e tâtonnement. Il se peut faire aussi qu'il lui faille persévérer jusqu'à l'un des derniers, ou mieux encore qu'il rencontre la solution sans le savoir et sans s'y arrêter.

¹ Ἀπόστασις.

² *Vie de Lysandre*, chap. 19.

Cependant, aujourd'hui, un procédé permet de déchiffrer assez rapidement ces bandes de papyrus, sans être en possession du cylindre voulu.

Je suppose qu'un de ces messages soit tombé entre nos mains et que ses vingt-cinq siècles d'âge l'ont conservé aussi frais qu'au premier jour. Nous commençons par en faire une copie exactement semblable, que nous allons manipuler à notre guise ; il faut toujours laisser intacts les originaux. Cette copie, nous en découpons l'une des extrémités, par exemple en trois fragments d'une dizaine ou d'une douzaine de lettres, ou plus, ou moins. Nous plaçons ces segments l'un à côté de l'autre dans l'ordre où nous les avons tranchés. Cela fait, nous faisons glisser le 2^e le long du 1^{er}, soit en l'élevant, soit en l'abaissant, et le 3^e le long du 2^e, cherchant à former des syllabes ou fragments de syllabes possibles (en français naturellement).

Je suppose que la combinaison suivante fixe notre attention :

En effet, les groupes de trois	D
lettres : EMI et DAN sont suscep-	E
tibles, en étant complétés soit à	ES
gauche, soit à droite, de former	SG
des mots français. Par exemple	EMI
DAN pourrait donner : <i>dant</i> (cepen-	DAN
dant) ou <i>dans</i> . Nous comptons,	SA
sur le papyrus original, quel est	RE
l'intervalle existant entre les trois	O
lettres du groupe DAN, et nous	N

trouvons qu'à est la 11^e lettre après D, et N la 11^e après A. Nous nous disons : si la 11^e lettre qui suit N est un *t* ou un *s*, nous sommes dans la bonne voie. Vérification faite, nous trouvons S. Alors nous faisons une nouvelle copie du papyrus et nous la découpons en fragments de 11 lettres que nous plaçons à la droite les uns des autres, ce qui nous permet de lire le document comme s'il formait une page.

D

E

E. S o y e z. s u r. v o

S. G a r d e s. l e n n
 E M I. a r r i v e r a.
 D A N s. h u i t. j o u
 r S. A. l a. f r o n t i
 è R E. d u. c ô t é. d e.
 O
 N

Rapprochons-nous maintenant de l'ère chrétienne. « Jules César, nous rapporte son biographe Suétone, employait pour les choses secrètes une espèce de chiffre qui consiste à écrire, au lieu de la lettre nécessaire, la troisième qui suit, comme D pour A, et ainsi des autres¹. »

« L'empereur Auguste, dit le même historien, quand il écrit en chiffres, met B pour A, C pour B, et ainsi des autres lettres, et AA pour Z². »

Le chiffre de Jules César est encore en usage de nos jours ; c'est-à-dire, le principe est resté, mais avec des complications qui le rendent bien plus indéchiffrable.

Alfred I^{er}, roi d'Angleterre et Charlemagne employaient aussi la cryptographie pour correspondre avec leurs fonctionnaires.

Je ne crois pas violer un secret diplomatique — mille ans ont passé — en révélant que dans l'écriture secrète de Charlemagne

 signifiait *i* ;  *d* ;  *l*, etc³.

Les gouvernements de Venise, de Florence et d'autres républiques italiennes se servirent d'écritures secrètes dès le treizième siècle.

Depuis le moyen âge de nombreux chercheurs ont médité sur le système cryptographique par excellence. Parmi eux, citons le chancelier anglais Bacon de Verulam et le diplomate français Blaise de Vigenère, dont l'ingénieux tableau rend des services aujourd'hui encore, soit pour chiffrer, soit pour déchiffrer.

¹ *César*, chap. 56.

² *Auguste*, chap. 88.

³ G. Sélénus, *Cryptomenice*, p. 282, d'après Alcuin.

Le cardinal de Richelieu, le grand politique, fit un usage fréquent de la cryptographie. Louis XIV se servait d'un chiffre si compliqué pour correspondre avec ses ministres, lorsqu'ils étaient absents de Versailles, ou lorsqu'il était lui-même à l'armée, que ce n'est que cent soixante-quinze ans après sa mort que l'on en a découvert la clef.

Arrêtons ici cet aperçu historique, pour examiner de plus près ce qui concerne le « chiffre. »

Aujourd'hui toutes les grandes puissances ont un *Bureau du chiffre*. Il s'en trouve à Paris, à Londres, à Pétrograd, à Rome, à Berlin, à Vienne et ailleurs. Lorsque le chef d'un Etat et son ministre des affaires étrangères sortent du pays, ils sont toujours accompagnés du directeur ou du sous-directeur du Bureau du chiffre.

M. Poincaré, dans son dernier voyage en Russie, peu de jours avant l'agression allemande, avait auprès de lui le directeur du Bureau du chiffre, avec la collaboration de qui il pouvait rester en relation avec Paris, sans mettre d'indiscrets dans sa confidence.

L'Allemagne, par exemple, a un bureau, le *Chiffrierbüro*¹, formé de spécialistes de carrière, chargés de trouver de nouveaux chiffres, compliqués et sûrs, et de déchiffrer les documents secrets de l'ennemi.

Les journaux nous ont appris qu'au mois de février 1916, le Bureau de Vienne comptait 26 cryptographes. « La cryptographie, me disait un jour un des chefs les plus sympathiques de l'armée suisse, est une science allemande. Il faut être Allemand, porter des lunettes d'or et une barbe en broussaille pour s'occuper de cryptographie. »

Naguère, cependant, lorsque ni Berlin ni Vienne ne parvenaient à déchiffrer des cryptogrammes difficiles, ils étaient bien aise d'avoir recours, à l'occasion et en cachette, à l'un de ces petits Etats qu'ils méprisent si absolument².

¹ Pour ceux qui ignorent la langue allemande, ce mot signifie : « Bureau du chiffre. »

² Voir la *Zürcher Post* du 28 février 1916, édition de midi, et le *Bund*

A chaque progrès de la cryptographie correspond un progrès dans l'art de déchiffrer.

L'histoire nous a conservé les noms de quelques déchiffreurs célèbres.

Ainsi, le savant géomètre François Viète parvint à déchiffrer pour le roi Henri IV la clef d'un système assez compliqué, formé d'environ 500 signes, dont faisaient usage les chefs de la Ligue et les Espagnols¹. Ceux-ci, furieux, le dénoncèrent auprès du Saint-Siège comme magicien et nécromant. D'après eux, il ne pouvait être entré en possession du secret qu'en évoquant les esprits de ceux qui avaient connu le chiffre pendant leur vie terrestre.

Mais le pape était un homme d'esprit; il soumit la plainte à l'examen d'une commission de cardinaux, « avec pressante recommandation. » Les cardinaux comprirent à demi-mot : l'examen dure encore.

Sous Louis XIII, un autre déchiffreur, Antoine Rossignol, se fit connaître, au détriment des huguenots.

« Ce fut, raconte Charles Perrault², en l'an 1626 et au siège de Réalmont, ville de Languedoc alors en la puissance des huguenots, qu'il fit son premier coup d'essay. Elle était assiégée par l'armée du Roy que commandait M. le prince de Condé, et elle faisait une telle résistance que le prince était sur le point de lever le siège, lorsqu'on surprit une lettre des assiégés, écrite en chiffres, où les plus habiles en l'art de déchiffrer ne purent rien comprendre; elle fut donnée à M. Rossignol, qui la déchiffra sur le champ et dit que les assiégés mandaient aux huguenots de Montauban qu'ils manquaient de poudre, et que s'il n'y était pourvu incessamment, ils se rendraient aux enne-

du 29 février 1916, n° 100, *Extrablatt*. — Le tribunal militaire de Zurich, après avoir paru hésiter, subjectivement, sur ce point dans un paragraphe de son jugement, l'a admis, objectivement, dans un autre paragraphe.

¹ De Thou, *Histoire universelle*, livre 129, année 1603.

² *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce (17^e) siècle*. Tome I^{er} : Antoine Rossignol, *Maître des Comptes*.

mis. Le prince de Condé envoya aux assiégés leur lettre déchiffrée, ce qui les obligea de se rendre dès le jour même. La chose ayant été rapportée au cardinal de Richelieu, il fit venir à la cour M. Rossignol, qui donna des preuves si étonnantes de son habileté que ce grand cardinal, malgré son génie extraordinaire qui l'empêchait d'admirer bien des choses, ne pouvait néanmoins se lasser de marquer de l'étonnement. Il servit très utilement pendant le siège de La Rochelle, en découvrant les secrets des ennemis par leurs lettres interceptées qu'il déchiffrait toutes sans presque aucune peine. »

Il poursuivit son activité sous Louis XIV, qui l'avait en si haute estime, qu'il alla le voir une fois, en revenant de Fontainebleau, dans la maison de campagne où il s'était retiré, à Juvisy.

Le poète Bois-Robert a adressé à Rossignol plusieurs de ses épîtres; dans l'une d'elles, suivant les intentions du cardinal de Richelieu, il vante l'habileté de Rossignol, dont il fait un redoutable prodige. Voici le passage :

Il n'est plus rien dessous les cieux
 Qu'on puisse cacher à tes yeux....
 Que ton art est donc important !
 On gagne par lui des provinces !
 On sait tous les secrets des princes....
 Vraiment cet art est bien commode ;
 De grâce apprends-moi ta méthode,
 Et justifie en m'instruisant
 Les temps passés et le présent ;
 Ceux qu'on combat et met en fuite
 Jurent qu'un diable est à ta suite,
 Et que d'invisibles laquais
 D'enfer rapportent leurs paquets ¹.

Sous ces éloges ampoulés, il y a une part de vérité. N'est pas un Antoine Rossignol qui le veut. « Un bon déchiffreur, a dit en effet le colonel Schaeck, de l'état-major général suisse, devra posséder à la fois des qualités naturelles et des qualités acquises; les premières jouant nécessairement un rôle prépondérant.

¹ *Paquets* signifiait à cette époque : lettres ou dépêches.

» Les qualités naturelles sont : le flair, l'esprit d'observation, la patience, la persévérance. Pour peu qu'une personne soit heureusement douée pour ce genre de travail et trouve l'occasion de développer ses aptitudes naturelles, elle pourra arriver par l'étude et la pratique à un degré d'habileté surprenant. Il lui faudra pour cela se livrer à une étude approfondie des divers systèmes cryptographiques, posséder à fond les mathématiques et surtout le calcul des probabilités, connaître enfin les langues et leur littérature. »

J'ajouterai deux remarques à cet exposé : premièrement, à défaut de mathématiques, l'on peut se contenter d'arithmétique ; secondement, une chose est indispensable, que le colonel Schaeck pratiquait, tout en jugeant inutile d'en faire mention : il faut avoir un peu de bon sens. On m'a rapporté un cas où quinze mois de recherches assidues sont demeurées infructueuses. Plus tard, on a raisonné et atteint le but en deux jours.

En 1645, le mathématicien anglais John Wallis déchiffra, sur l'ordre de Cromwell, les papiers secrets du roi Charles I^{er}, saisis après la bataille de Naseby, et qui prouvèrent que le roi, en négociant avec ses adversaires, jouait double jeu¹.

Le 2 juillet 1673, le ministre de la guerre Louvois faisait compter 600 livres, soit 3000 francs de notre monnaie, à un nommé Vimbois pour avoir trouvé le chiffre de conspirateurs ; quatre jours plus tard, il prescrivait une gratification d'égale valeur au sieur de la Tixère pour une découverte du même genre².

Si ces lignes passent sous les yeux de cryptographes, ils doivent constater avec mélancolie que la rémunération de ces pénibles travaux a terriblement diminué depuis cette époque-là³.

En 1752, un professeur allemand nommé Hermann, qui avait

¹ *Encyclopédie britannique*, art. *Cryptography*.

² Valerio, *De la cryptographie*, tome II^e, page XI.

³ L'amour-propre du cryptographe non plus n'y trouve pas toujours son compte : par exemple, un cryptogramme que j'ai été chargé officiellement de déchiffrer au mois de mai 1917 devait se lire ainsi : « M.... pour l'imbécile qui lira ces lignes. »

défié les mathématiciens et les sociétés savantes de l'Europe de déchiffrer un système de son invention, vit son secret dévoilé par un Suisse, nommé Nicolas Béguelin, ou de Béguelin, fils du maire de Courtelary, village situé dans la partie de l'évêché de Bâle qui était alors sous le protectorat bernois. Il ne lui avait fallu que huit jours pour en découvrir la clef. Les *Actes de la Société jurassienne d'émulation* ont donné une biographie de Béguelin¹, mais passent sous silence cet événement dont le récit a été conservé dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin*².

C'est par des procédés en usage dans la cryptographie que le Danois Münter et l'Allemand Grotefend parvinrent, en 1802, à déchiffrer une partie de l'alphabet des inscriptions cunéiformes perses. Un groupe de coins ou têtes de flèches les frappa par sa répétition fréquente; Münter lui attribua la valeur du mot « roi », soit, dans la langue harmonieuse de ce temps-là, *Kb-shayathiya*. Cette supposition se trouva confirmée par la suite.

Mentionnons encore le commandant français Bazeris, qui a réussi, il n'y a pas fort longtemps, à déchiffrer le système cryptographique de Louis XIV, comprenant environ 600 nombres, qui représentent les uns des lettres, les autres des syllabes. En voici un exemple : le mot « mine » pouvait s'écrire de ces quatre manières :

I.	46.	384.	
II.	230.	59.	125.
III.	506.	488.	269.
IV.	535.	115.	146.

et à l'aide d'autres nombres encore.

Citons enfin le nom du colonel suisse Théodore Schaeck, dont nous avons déjà parlé. Non seulement il a été dans notre pays l'initiateur de l'aéronautique militaire, mais il fut, en outre, un déchiffreur persévérant et d'une habileté rare.

¹ 4^e année, p. 29 sq.

² Année 1758 (1765), p. 369 à 389, avec 2 planches.



Il existe encore dans les archives diplomatiques de divers pays des documents cryptographiques dont les clefs sont perdues et au déchiffrement desquels les cryptographes, après d'interminables efforts, ont dû renoncer... conformément à leurs plans.

Chose curieuse, l'on trouve des textes en écriture chiffrée même dans les hiéroglyphes; telle inscription d'Esneh contient une profusion de crocodiles, groupés jusqu'à dix-huit à la fois, et dont le sens échappe. Les égyptologues les plus aguerris n'ont pu réussir encore à desserrer les dents de ces redoutables sauriens et à leur faire exprimer leur secret. Certaines langues mystérieuses, par exemple l'étrusque, céderaient peut-être à des procédés de déchiffrement cryptographique.



Si les *cabinets noirs* en fonction en France sous Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII, décachetaient les lettres pour alimenter les rapports de police, et fournir de potins les camarillas de la cour, les cabinets noirs de l'empire d'Allemagne, au dix-huitième siècle, sont du domaine de la cryptographie.

Le comte Brühl, premier ministre d'Auguste III, électeur de Saxe, en avait organisé un de premier ordre à Dresde. Tous les messages que recevait ou qu'expédiait l'envoyé du roi de Prusse en cette ville furent ouverts, copiés et déchiffrés pendant 16 ans, de 1736 à 1752. Dès que le courrier postal de Berlin arrivait sur territoire saxon, à Grossenhayn, pendant le relai, sa valise était crochétée, les lettres officielles soustraites et expédiées à franc étrier à Dresde, où le cabinet noir les décachetait, les copiait, les recachetait et les rendait à la poste, qui les distribuait en même temps que le reste du courrier, arrivé dans l'intervalle.

Ce cabinet noir, appelé l'« Expédition secrète », était dirigé par S. E. le conseiller aulique von Siepmann, assisté de plusieurs spécialistes.

Une autre Excellence, le baron von Scheel, officier au corps des cadets, excellait à contrefaire les écritures, ce qui permettait de déchirer les enveloppes trop pénibles à décacheter. Le serrurier de la cour était chargé d'aller à la légation forcer, avec la complicité du secrétaire prussien, la serrure du coffre où le ministre de Prusse conservait les clefs cryptographiques¹.

Grâce à cette honorable industrie, la Saxe eut connaissance des plans de Frédéric II, et les communiqua, au besoin, à l'Autriche et à la Russie.

Une imprudence du comte Brühl qui, dans un diner officiel, parla d'un fait qu'il avait appris par sa louche officine, fit découvrir le pot aux roses. Frédéric II changea ses systèmes cryptographiques et ne les confia désormais qu'à des fonctionnaires absolument incorruptibles².

Mais il ne se plaignit pas, car lui-même pratiquait depuis longtemps le même espionnage, qui lui permit de prendre un avantage marqué sur ses adversaires pendant la guerre de Sept ans.

L'Autriche, d'ailleurs, ne restait pas en arrière et, à tout seigneur tout honneur, son cabinet noir fonctionnait dans une aile du palais impérial de la Stallburg, à Vienne. On y opérait, du reste, sur les courriers de tous les ambassadeurs, et l'on commit un jour la bétise de glisser dans un pli officiel, adressé de Madrid à l'envoyé d'Espagne, le déchiffrement en place de l'original que l'on en avait sorti.

Le diplomate espagnol alla se plaindre auprès du premier ministre autrichien, prince de Kaunitz. L'affaire était grave et pouvait entraîner des conséquences sérieuses ; aussi le prince infligea-t-il au secrétaire fautif... une sévère réprimande.

On ne peut cependant pas parler proprement de déchiffrements, à propos de ces cabinets noirs, car ceux-ci ne lisaient les documents cryptographiques qu'à l'aide de clefs que des traîtres leur vendaient à prix d'or. Ils étaient incapables de découvrir ces clefs eux-mêmes.

¹ *Schlözers Staatsanzeigen*, 62^e cahier, p. 129 sq.

² Le secrétaire avait changé de nom et gagné d'autres cieux.



La *littérature cryptologique* est très abondante; il ne serait guère possible de citer en ces pages les titres de tous les ouvrages qui ont été publiés sur la matière. Je me borne à dire que ce qui a paru de plus substantiel sur ce sujet, parmi les livres que j'ai lus, est l'œuvre de Français; je dois mentionner aussi le nom du major allemand von Kasiski.

Les livres, il est vrai, fournissent beaucoup de matériaux intéressants, mais ils ne sont d'aucun secours pour aider à déchiffrer des documents tant soit peu compliqués, pas plus, d'ailleurs, que la meilleure des grammaires ne saurait former un bon écrivain.

IV

Examinons maintenant quelques-uns des principaux systèmes cryptographiques, ou chiffres.

En somme, tous ces systèmes peuvent se répartir en deux classes : les systèmes à interversion, dans lesquels les lettres réelles d'un texte sont remplacées par d'autres lettres, ou par des chiffres arabes, ou encore par des signes quelconques; et les systèmes à transposition, qui conservent les lettres réelles, mais les brouillent complètement, de manière à y produire le chaos.

1. Dans la classe des *systèmes à interversion*, c'est-à-dire où les lettres font place à d'autres lettres, ou à des chiffres, ou à des signes, rentrent les systèmes dont nous venons d'avoir des exemples sous les yeux : le premier exemple; puis ceux des francs-maçons; du zig-zag et du fil; des deux bandits.

En voici quelques autres : les cabbalistes juifs avaient plusieurs chiffres cryptographiques, dont ils faisaient usage surtout pour découvrir le sens caché de passages de la Bible.

Ainsi l'*Atbbash*, dont le nom est formé des lettres hébraïques qui en donnent la clef : a-th-b-sh, consistait à écrire au lieu de la première lettre de l'alphabet א aleph, la dernière ת thaw; au lieu de la deuxième ב beth, l'avant-dernière ש shin, et ainsi de suite.

L'application de l' « athbash » permettait, entre autres exemples, de découvrir sous le nom de lieu Sheshak¹, celui de Babel, soit Babylone.

Le système *Albam* (a-l-b-m) consistait à remplacer la première lettre de la première moitié de l'alphabet hébraïque א aleph par la première de la seconde moitié de ce même alphabet ל lamed; la seconde de la première moitié ב beth par la seconde de la seconde moitié מ mem, etc.

Dans un troisième système, l'*Atbakh*, la permutation des lettres entre elles était basée sur leur valeur numérique. Mais je passe. L'excellent hébraïsant J. Buxtorf a expliqué tout cela en latin beaucoup plus clairement que je ne saurais le faire en français. Je renvoie les curieux à son livre². Le chancelier Bacon croyait avoir fait merveille avec l'invention suivante.

Il remplaçait chaque lettre du texte clair par un groupe de cinq lettres, écrivant :

AAAAA AAAAB AAABA

pour A B C.

Le procédé de déchiffrement nous saute aux yeux : dans un document de cette sorte, on calcule la fréquence des groupes au lieu de celle des lettres.

Dans l'exemple ci-dessous, représentant les dernières lettres d'un message, et selon la supposition la plus plausible, la terminaison d'un prénom féminin :

ABAAA BBBAB ABAAA

la fréquence des groupes nous amène à lire ENE, et à penser aux prénoms PhilomENE, CélimENE, IrENE, HéliENE.

Et, lorsqu'on possède la valeur probable de deux lettres dans un texte chiffré, la réussite n'est plus qu'une question de temps.

Nous avons vu, précédemment, en quoi consistent les systèmes de Jules César et d'Auguste : D pour A, E pour B, F pour C. On voit que la progression est parallèle. Mais rompons cette symétrie. Disons, par exemple, que R = A, O = B, V = C, P = D, H = E, etc., la difficulté apparaît.

¹ Jérémie XXV, 26.

² *De abbreviaturis hebraicis*. Bâle, 1613, p. 24, 27 et 37.

On peut chiffrer au moyen de plusieurs alphabets secrets, 4, 5, 6, 10 et plus, qui se succèdent périodiquement, en se servant du *chiffre carré* ou *tableau de Vigenère*.

Voici les premières lignes de ce tableau carré.

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	
A	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z
B	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a
C	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b
D	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c
E	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d

etc.

Nous voulons dissimuler le mot « hiéroglyphe » en utilisant trois alphabets, dans le premier desquels la lettre « B » tient lieu de A, la lettre C de B, etc. ; dans le 2^e : « E » = A ; dans le 3^e : « C » = A.

Nous disons que le mot-clef est BEC (soit B + E + C). Nous écrivons, par conséquent, le mot « hiéroglyphe » en adjoignant à chaque lettre une lettre du mot BEC, continuellement répété :

h i é r o g l y p h e
B E C B E C B E C B E

Puis, dans le tableau ci-dessus, nous posons l'index sur la lettre H de l'alphabet majuscule horizontal, et l'autre index sur la lettre B de l'alphabet majuscule vertical. Au point d'intersection des deux lignes commandées, par ces lettres nous trouvons *i*, dont nous prenons note.

La même opération pour les lettres I et E donne *m*, et ainsi de suite.

En définitive, le mot « hiéroglyphe », écrit à l'aide du mot-clef BEC, donne : *imgssimcrii*.

On remarquera que des quatre *i* de ce cryptogramme, ce n'est que le premier et l'avant-dernier qui représentent la même lettre du texte clair.

ANDRÉ LANGIE.

(La fin prochainement.)





LES ÉLÉMENTS PRIMORDIAUX DE L'INDUSTRIE

CHARBON ET FER

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Du fait du machinisme moderne, le taux de la main-d'œuvre tend à devenir, dans tous les travaux d'élaboration, un élément secondaire. N'est-ce pas là où l'industrie est le plus prospère que la main-d'œuvre est le plus chère? Ce qui prime avant tout, ce sont les faux frais qui grèvent les matières premières des centres de production aux centres de consommation. L'examen de toutes ces questions démontre qu'on ne saurait exagérer l'importance de la houille comme facteur de développement de l'industrie. Comment elle devient source de travail et de richesse, nous l'avons vu.

Faut-il en conclure que les pays qui, comme la Suisse, loin des centres carbonifères et dont le sous-sol est pauvre, sont condamnés à végéter et que jamais la roue de la Fortune ne s'arrêtera pour eux? L'intense activité sidérurgique est récente. Les procédés de fabrication d'acier datent au plus de cinquante ans. Les conditions actuelles de fabrication limitées à l'emploi du charbon ne se prolongeront certes pas indéfiniment et de nouvelles révolutions sont à prévoir. Pour ne citer qu'une

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juillet et août.

seule qui intéresse particulièrement notre pays, les procédés électriques de fonte et d'affinage qui n'étaient, il y a une dizaine d'années, qu'une simple curiosité, peuvent dans un avenir très rapproché attirer l'attention sur des catégories de minerais inattendus et amener à disperser les usines, comme aux temps primitifs, à proximité des torrents pouvant fournir la houille blanche.

La place nous manque pour rappeler en détail ce qui a été fait en Suisse pour créer une industrie sidérurgique. Elle ne fut point un mythe ; elle a existé. Nous avions du charbon de bois et des minerais. Seulement, après ce rapide voyage en Europe et aux Etats-Unis, il faut changer de mesure. Ce ne sont plus les millions et les milliards. Au grand succède le petit. Cette industrie n'a pas été la mouche du coche, elle a été utilitaire. Elle a vécu sa propre vie. Si elle a joué son petit rôle dans la vie nationale, elle a, par contre, été sans action sur le marché international.

En 1857, il existait dans le Jura bernois quatre entreprises sidérurgiques avec un capital-actions de 8 millions de francs ¹ :

1° *Société Undervelier*, qui avait à Undervelier un haut-fourneau, cinq feux d'affinerie, des trains de laminoirs à barres et à tôles, un atelier de construction ; à Courrendlin un haut-fourneau, un feu d'affinerie, un train de laminoirs.

Undervelier convertissait toute la fonte, 5400 tonnes par an, en fer forgé et occupait 360 à 400 ouvriers dont la moitié étaient des charbonniers, des mineurs et des voituriers.

2° *Société de Bellefontaine*, qui possédait à Bellefontaine même un haut-fourneau, quatre feux d'affinerie, des trains de laminoirs à barres et tôles, une tréfilerie, une fabrique de fils de fer et de clous, une fabrique de vis, un atelier de plombage et d'étamage de la tôle et une fabrique de câbles ; à Delémont, un haut-fourneau avec sablerie où l'on coulait des pièces de machines et des tuyaux. Cette société produisait annuellement 5000 tonnes de fonte. Elle employait 430 ouvriers et 50 femmes, la

¹ *Usines de Louis de Roll. Histoire et statistique.*

moitié utilisée dans les usines et le reste dans les forêts, les minières et au voiturage.

3^o *Société des Forges de Vallorbe et de Rondez*, qui exploitait à Rondez près Delémont un haut-fourneau avec une production annuelle d'environ 3800 tonnes dont la plus grande partie était transportée à Vallorbe pour l'affinage.

4^o *Société des Usines de Louis de Roll*, qui était venue dans le Jura en 1843 et avait mis à feu à Choindez un haut-fourneau d'une puissance productive de 2700 tonnes. Cette société avait deux feux d'affinage et occupait environ 200 ouvriers. Les approvisionnements en charbon de bois, qui était le seul combustible, paraissent avoir été le principal souci des métallurgistes d'alors. Le Jura, malgré ses richesses forestières, ne suffisait pas. En 1868, les usines de Roll achetèrent dans le canton de Fribourg et dans les districts vaudois du voisinage d'importantes quantités de bois qui furent flottées sur la Sarine et l'Aar jusqu'au chantier de Nennikofen, où le bois était converti en charbon. Elles s'approvisionnaient également dans l'Emmenthal et dans l'Entlebuch.

La hausse des prix du bois, les difficultés de s'en approvisionner, la concurrence des usines travaillant en coke, rendirent l'existence de la sidérurgie suisse difficile. La crise qui suivit la guerre franco-italo-autrichienne avait paralysé les affaires. Successivement, l'un après l'autre, les établissements sidérurgiques du Jura disparurent et ce ne fut pas sans gémissments de la part de leurs actionnaires.

Seule la Société de Roll, qui eut également beaucoup à souffrir de la crise industrielle entre 1860 et 1870, tint tête à l'orage. Son haut-fourneau de Choindez est le seul souvenir de cette période industrielle. Après avoir été entièrement modernisé, il a été mis à feu le 31 janvier 1910. Sa production est presque entièrement réservée à la fabrication des tuyaux de fonte et à la fonte pour moulage. Son haut-fourneau produit annuellement 22 000 tonnes de fonte brute. Il est alimenté en minerais par les minières de Delémont, des mines oolitiques de

Lorraine et les crasses des forges de Gerlafingen. La Société de Roll a dû, bien entendu, vers 1889, substituer le coke au charbon de bois. L'affinage de la fonte, jusqu'à la guerre, n'existe plus en Suisse. Les forges de Gerlafingen l'ont remplacé par la transformation des riblons en fer soudé.

Ainsi disparut presque complètement l'industrie sidérurgique suisse qui eut son heure de gloire et qui dut abandonner la lutte sous l'effet de la concurrence plus avantageusement placée.

La Suisse est-elle définitivement, par la pauvreté de son sous-sol, éliminée de toute activité sidérurgique ou existe-t-il encore des probabilités que des procédés nouveaux viennent améliorer le médiocre héritage que lui ont légué les temps préhistoriques?

Nous avons mentionné tout à l'heure les procédés électriques. L'industrie de l'aluminium, celle du carbure de calcium et des ferro-alliages ont eu pour conséquence de familiariser les ingénieurs avec la technique du four électrique. Des essais modestes de fusion et d'affinage du fer ont été tentés à la fin du siècle passé. Les résultats furent encourageants; ils ont été poursuivis sur une plus vaste échelle.

Ainsi est née la sidérurgie électrique, l'électrosidérurgie, pour employer l'expression technique consacrée, dont le succès si remarquable contient de belles promesses d'avenir pour notre pays.

Quelques mots suffiront pour s'en convaincre. L'électrosidérurgie est actuellement une industrie si neuve que les résultats pratiques ont déjà devancé les recherches de laboratoire. A l'heure actuelle, l'affinage électrique du fer a conquis sa place. On se sert du four électrique comme d'un creuset pour la fusion simple de l'acier, ou bien on l'utilise comme un four Martin, c'est-à-dire qu'on y fond un mélange de fonte, de riblons et de minerai, puis on y ajoute du manganèse ou d'autres ferro-alliages. Dans l'un comme dans l'autre, les qualités sont supérieures à celles obtenues par le procédé ordinaire.

Les résultats acquis jusqu'à ce jour sont très nets. Le four électrique est plus économique que le creuset pour les aciers

fins. Pour les aciers communs, l'augmentation du prix de revient d'un acier raffiné au four électrique est inférieure à l'augmentation de sa valeur.

Les aciers fins ne pouvaient se préparer avec le creuset ordinaire qu'à partir des fontes extra-pures de Suède et de Styrie. On peut actuellement les préparer à partir des produits communs, grâce aux procédés de purification propres au four électrique.

Enfin, la fonte d'acier pour moulage se prépare par procédé électrique dans des conditions de prix plus avantageuses. Les procédés d'affinage électriques sont si marqués que dans tous les pays sidérurgiques, Angleterre, Allemagne, Etats-Unis, France, ce procédé s'est imposé immédiatement.

Ainsi l'Allemagne produisait, en 1908, 12 000 tonnes d'acier électrique ; en 1912, 64 000 tonnes, et à l'heure actuelle sa production dépasse sans doute 100 000 tonnes. Le courant nécessaire est produit par du charbon, soit à l'aide de la vapeur, soit par les gaz des hauts-fourneaux.

Sans attendre que le charbon emmagasiné sous la terre pendant la longue durée des âges géologiques soit dissipé en fumée, les méthodes se perfectionnent et permettent à la houille blanche d'apporter son concours direct à la production sidérurgique. Ainsi les contrées qui connurent des années de prospérité, mais sur lesquelles est descendu un nuage de solitude, parce que les fours ont dû s'éteindre, vaincus par la houille, peuvent espérer voir de nouveau, à condition d'être avantagées en houille blanche, une activité sidérurgique extrêmement intéressante.

Alors que les pays carbonifères, pauvres en houille blanche, tels que l'Allemagne, l'Angleterre, ou ceux riches en minerais et en force motrice, comme la Suède et le Canada, introduisaient ce procédé avec un plein succès, la Suisse est restée l'arme au pied. Elle a développé ses fabrications électro-métallurgiques, carbure de calcium, ferro-alliages, qui lui assurent depuis quelques années de bons profits, mais elle n'a abordé l'électrosidé-

rurgie qu'à titre de tentatives isolées et sans importance. Il existait jusqu'à ces derniers temps, sauf erreur, deux fours affectés à la production de l'acier en Suisse, mais leur production est minime.

La Suisse continuait avant la guerre d'exporter des riblons en quantités importantes, riblons qui vont alimenter les fours Martin des usines d'Italie. Cette exportation se chiffrait avant la guerre à 40 000 tonnes par année et s'est élevée à près de 100 000 tonnes en 1916. Le prix moyen de cette exportation est d'environ 50 francs la tonne, alors que, grâce aux forces naturelles inutilisées et par conséquent improductives, nous pourrions les transformer en acier fin valant de 500 à 1000 francs la tonne et même en acier à coupe rapide dont les prix sont de 2000 à 8000 francs la tonne pour le produit brut ou un multiple de ces chiffres sous forme de produits finis.

Il y aura là toute une branche d'activité très productive pour notre économie nationale. Rien ne s'y oppose. La matière est à titre de déchets dans le pays ; de l'énergie, le pays en a en suffisance. Ce serait un premier pas dans une voie où tout est à créer et où les perspectives sont fort intéressantes. Car tout fait supposer qu'après avoir vécu l'âge du fer, nous marchons vers celui de l'acier, et de l'acier de qualité supérieure, pour lequel le traitement du four électrique est approprié.

L'électrosidérurgie, malgré son jeune âge, a fait plus et mieux. Les traitements électriques se bornaient à l'affinage dans le four, où la charge était introduite à l'état froid ou liquide, suivant les circonstances. On n'avait pas encore abordé de front et d'une façon industrielle la substitution du haut-fourneau qui transforme le minerai en fonte. Certes, c'était une grande hardiesse de vouloir préparer ainsi un produit dont le prix n'atteint jamais 150 francs la tonne. Le problème est actuellement résolu. Il y a actuellement en service en Scandinavie et au Canada plusieurs hauts-fournaux électriques. Le plus récent est celui de Domnarfvet, construit par un ingénieur suisse, Helfenstein, et mis en service en 1913 ; sa puissance maximale est de 12 000

HP. La production journalière peut atteindre 65 tonnes, la consommation de courant oscille entre 2000 et 2700 kw.-heure par tonne.

Ainsi la production de la fonte par procédé électrique est commercialement possible dans des pays où le charbon est cher, mais où la force motrice hydraulique est abondante. Il faut, pour soutenir la concurrence avec le procédé habituel, un prix de courant qui n'excède pas un centime le kw.-heure, prix qui était pratiqué couramment avant la guerre dans l'électrométallurgie.

La question préoccupe, du reste, les techniciens suisses. A l'assemblée générale des anciens polytechniciens de l'année dernière, M. Trautweiler, de Zurich, l'a exposée et a préconisé l'étude d'une industrie sidérurgique suisse pour affranchir l'industrie indigène de l'étranger. Il calcule que le prix de revient de la fonte ainsi obtenue serait de 70 francs la tonne, contre 56 francs prix de Westphalie, 64 francs en Silésie et 70 francs en France.

L'alimentation en minerais d'une sidérurgie suisse serait assurée par des minerais suisses et des minerais étrangers amenés, par le Rhin, et celui-ci aurait également à transporter le coke nécessaire dont la consommation est d'environ 300 kg. par tonne de fonte. Rien à priori ne semble irréalisable dans ce projet, d'autant moins que fer et fontes vont rester chers et subiront, pendant de longues années sans doute, les effets des hauts prix du charbon et de la main-d'œuvre (le gouvernement allemand prévoit un impôt de 20 % de la valeur sur tous les charbons, ce qui représente pour la Suisse seulement une augmentation des prix d'avant la guerre de 18 millions de francs annuellement).

Il nous reste encore à affronter une question primordiale. De quoi dispose la Suisse pour affronter à un programme d'avenir de si grande envergure? Des minerais? On a estimé les réserves de la Suisse à 5 millions de tonnes, mais les géologues sont loin d'être unanimes et la qualité de ces minerais est très

variable. Admettant le pire, c'est-à-dire que les minerais indigènes soient impropres, nous serions tenus à les importer, comme du reste plusieurs des pays les plus marquants en sidérurgie. Le problème le plus complexe sera celui des transports. Souhaitons que les associations de navigation tirent le pays à bref délai de son splendide isolement. Elles feront une besogne utile au premier chef.

De l'énergie électrique, nous en avons par contre en suffisance. Cela ne veut pas dire qu'elle soit illimitée. Elle corrige tout bonnement le déficit de houille qui pendant longtemps a paru irrémédiable.

C'est du reste une constatation générale que les pays pauvres en charbon sont riches en force motrice. L'Allemagne du sud n'a pas de charbon, mais dispose de 1 425 000 HP de force motrice.

L'Italie est également dépendante de l'étranger pour sa houille, mais elle peut équiper environ 5 500 000 HP. L'Autriche-Hongrie, qui importe des quantités importantes de houille pour sa sidérurgie, possède des forces hydrauliques d'environ 6 130 000 HP. Enfin, la France a des réserves s'élevant à 5 857 000 HP.

La Suisse se trouve dans la situation suivante : les usines existantes sont équipées actuellement pour produire 887 000 HP. Sont comprises dans ce chiffre toutes les usines hydrauliques, roues à eau, turbines. En kw.-heure, la production d'énergie atteint annuellement 1 $\frac{1}{2}$ à 2 milliards d'unités.

Restent disponibles, suivant les calculs de l'Association suisse pour l'aménagement des eaux, 2 173 238 HP par 24 heures constantes, correspondant à une production de 20 milliards de kw.-heure. Sur ce chiffre, l'électrification de tous les chemins de fer a besoin, pour réaliser un programme de traction double de celui de 1904, de 1 milliard 300 millions de kw.-heure. Il nous reste ainsi plus de 18 milliards de kw.-heure à affecter à l'industrie et, nous nous hâtons de le dire, à réserver à l'industrie suisse, car ce serait une faute économique d'exporter comme

tel du courant électrique d'une façon définitive, courant qui doit être utilisé à féconder le travail indigène.

Nous avons ainsi largement les moyens de nous créer une sidérurgie propre, car, en supposant une consommation accrue de fonte, de fer et d'acier se chiffrant à 1 million de tonnes, c'est-à-dire de plus du double des besoins actuels, et en admettant une dépense de 3000 kw.-heure par tonne produite, dépense couvrant largement toutes les opérations de transformation du métal, la sidérurgie absorberait 3 milliards de kw.-heure, laissant ainsi une marge suffisante pour l'avenir. Malgré cette marge, il importe d'éviter toute utilisation dispendieuse. Ainsi, l'emploi généralisé de l'énergie électrique pour le chauffage des habitations serait un luxe cher et inutile ; le combustible paraît devoir rester le moyen le plus économique de chauffage.

Il convient d'autre part, pour accroître nos moyens productifs de matières premières, de réserver le plus possible l'énergie de nos cours d'eau à l'industrie, qui la transformera en articles manufacturés, objets d'échange dont nous avons besoin pour affermir les bases essentielles de notre économie industrielle.

Les intérêts économiques de notre pays sont actuellement un des plus importants problèmes qui se soient jamais posés à l'attention de la nation.

Nous devons les défendre au même titre et avec la même énergie que nos frontières.

. M. AUBERT.

L'ENFANCE D'ANDERSEN

UN CHAPITRE
TIRÉ DE SON AUTOBIOGRAPHIE

SECONDE PARTIE ¹

A Odensee. (Suite.)

Je grandissais, pieux et superstitieux tout à la fois, sans ressentir les privations, sans envie. Mes parents avaient bien de la peine à vivre, mais moi j'avais du superflu. N'étais-je pas magnifique dans mon costume de fête ? Une voisine me taillait des habits dans les nippes de mon père. Trois ou quatre grands morceaux de soie retenus en croix sur ma poitrine par des épingles devenaient un gilet ; un grand foulard enroulé autour de mon cou me servait de cravate ; la figure lavée au savon, les cheveux lissés avec une raie de côté, j'étais présentable. C'est ainsi que j'allai, pour la première fois, à la comédie avec mes parents.

Odensee avait déjà un théâtre renommé. Les premières représentations auxquelles j'assistai avaient lieu en allemand. Le directeur — il s'appelait Franck — donnait des opéras et des comédies. La *Sirène du Danube* était la pièce favorite du public.

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

Ma pièce d'initiation à l'art dramatique fut le *Potier politique* d'Holberg, mis en opéra. Je ne suis jamais parvenu depuis à en retrouver la musique, mais je me rappelle que le texte était en allemand. La première impression que me firent le théâtre et la foule ne fut nullement celle qu'on pouvait attendre d'un futur poète. D'après ce que m'ont rapporté mes parents, je m'écriai :

— Ah ! si nous avions autant de terrines de beurre qu'il y a de gens ici, j'aurais pour toujours de quoi manger !

Le théâtre devint bientôt mon lieu de prédilection, quoique je ne sois parvenu qu'une seule fois à y pénétrer cet hiver-là. Je m'y étais fait un bon ami du vendeur de programmes, Peter Junker ; il me donnait gratis le programme du jour, et moi je distribuais dans mon quartier ceux qu'il n'avait pu placer ; je le faisais avec conscience. Mais si je n'allais pas au théâtre, j'avais de grandes jouissances tout de même : assis dans un coin de la chambre, l'affiche dans les mains, je refaisais à moi seul tout le drame d'après le titre de la pièce et le nom des personnages. Ce furent mes premiers essais poétiques.

Mon père ne se plaisait pas seulement à la lecture des comédies et des contes, il goûtait aussi l'histoire et la sainte Bible et discourait avec bon sens sur ses lectures. Ma mère ne comprenait rien à ce qu'il lui expliquait et il finit par vivre toujours plus en lui-même.

Un jour il ferma la Bible en disant :

— Le Christ était un homme comme nous autres, mais un homme extraordinaire.

Epouvantée de ces paroles, ma mère éclata en pleurs et moi, dans ma frayeur, je priai Dieu de pardonner à l'auteur de mes jours cet épouvantable blasphème. Je lui avais déjà entendu dire qu'il n'y a pas d'autre diable que celui que nous portons en nous-mêmes. Je fus pris

de peur pour lui et pour son âme, et un matin qu'il s'éveilla avec, au bras, trois larges égratignures, probablement causées par un clou de son lit, je fus de l'avis de ma mère et des voisines : le diable, pendant la nuit, avait voulu lui faire sentir sa présence.

Il ne fréquentait personne et passait ses loisirs seul ou avec moi dans la forêt. Son plus grand désir était de vivre à la campagne, et voici qu'il arriva justement qu'on eut besoin d'un cordonnier dans un domaine des environs. Il s'établirait au village voisin, il aurait sa propre maisonnette, un petit jardin et un pré pour une vache ; avec cela de l'ouvrage assuré. Mes parents s'enthousiasmèrent à l'idée de ce bonheur possible. Mon père dut donner la mesure de ses capacités. On lui envoya du château un morceau de soie, il fournit le cuir et confectionna une paire de souliers de bal.

Durant plusieurs jours nos pensées et nos conversations tournèrent uniquement autour de cette paire de souliers. Je jouissais ineffablement de ce petit jardin ; nous aurions des fleurs, des arbustes ; je m'assiérais au soleil, j'écouterais le coucou. Je priai Dieu avec ferveur d'exaucer nos désirs.

Enfin, les souliers furent prêts et nous contemplions avec béatitude les instruments de notre bonheur futur. Le père les mit dans un mouchoir et partit. Pleins d'une joyeuse espérance nous attendions son retour.

Il revint le visage pâle et de triste humeur. La noble dame, nous raconta-t-il, n'avait pas même essayé les souliers ; les ayant à peine regardés, elle déclara que sa soie avait été gaspillée et qu'elle ne pouvait accepter de pareilles chaussures.

— Si vous avez perdu votre soie, lui dit alors mon père, je consens à perdre mon cuir.

Et là-dessus, il avait pris son couteau et tranché les semelles.

Ainsi s'effondra notre espérance d'aller vivre à la campagne. Il me semblait que Dieu aurait pu m'écouter, et, à le bien prendre, c'est ce qu'il avait fait, car si j'étais devenu un paysan, combien mon avenir eût été différent ! Souvent depuis j'y ai pensé. C'est à mon intention que la Providence priva mes parents d'un bonheur éphémère.

Les courses de mon père dans la forêt devinrent de plus en plus fréquentes, il n'avait aucun repos. Il suivait avec anxiété, dans les journaux, les événements d'Allemagne. Napoléon était pour lui un héros dont l'ascension continue lui semblait le plus bel exemple à suivre. Le Danemark venait de s'allier à la France ; on ne parlait que de la guerre, et mon père, avec l'espoir de revenir lieutenant, s'engagea comme simple soldat. Ma mère pleura, disant que c'était folie d'aller se faire tuer quand rien ne vous y forçait. A cette époque, le soldat était considéré comme un paria ; ce n'est que de nos jours, depuis la guerre des duchés, qu'on lui a donné la place qu'il mérite : il est le bras droit qui conduit l'épée.

Le matin où s'ébranla la compagnie dont mon père faisait partie, je l'entendis chanter et parler gaiement. Cependant, il était bien ému, je le compris à la manière violente dont il m'étreignit en prenant congé de nous.

J'étais au lit, atteint de rougeole, couché seul dans la chambre, quand les trompettes retentirent ; ma mère en pleurs l'accompagna jusqu'à la porte de la ville. A peine étaient-ils partis qu'arriva ma grand'mère. Me regardant de ses doux yeux, elle disait qu'il serait préférable que je mourusse incontinent. « Tout de même, ajoutait-elle, il faut s'en remettre à la bonté de Dieu. »

Ce jour-là fut le premier jour de désolation complète dont j'aie gardé le souvenir.

Cependant le régiment n'alla pas plus loin que le Holstein. La paix fut conclue et le guerrier volontaire revint s'asseoir à son établi. Tout sembla recommencer comme devant.

J'habillais mes poupées et je jouais des comédies, toujours en allemand, car ce n'était que dans cette langue que je connaissais des œuvres de ce genre. Mais mon allemand était un jargon inventé par moi, dans lequel se trouvait un seul mot de cette langue, le mot balai (*Besen*) que j'avais retenu des quelques phrases rapportées par mon père.

— Tu as bien profité de mon expédition, disait-il en plaisantant. Dieu sait si tu iras loin ! Mais c'est ce qu'il faut, Hans-Christian.

Sur quoi ma mère ajoutait que, tant qu'elle aurait la moindre autorité sur moi, elle ne me permettrait pas de quitter la maison pour aller comme lui perdre ma santé au loin.

En effet, les marches, les privations avaient ruiné le peu de santé qui lui restait. Un matin il s'éveilla délirant ; il parlait de camp, de Napoléon ; il croyait avoir reçu des ordres de l'empereur et commandait lui-même.

Ma mère m'envoya chercher du secours, non chez le médecin, mais chez celle qu'on appelait « la voyante » et qui habitait à une demi-lieue d'Odensee. J'y courus, la femme me posa plusieurs questions, prit la mesure de mon bras avec un fil de laine, fit des signes singuliers au-dessus de ma tête et plaça enfin sur ma poitrine un rameau vert :

— C'est du bois de même espèce que celui sur lequel notre Seigneur a été crucifié, dit-elle, et pour conclure :

Va le long de la rivière. Si ton père doit mourir cette fois, tu rencontreras son fantôme.

On juge de mon angoisse, moi si superstitieux et que la fantaisie tenait si fort en sa puissance.

— Et tu n'as rien rencontré ? me demanda ma mère à mon récit.

— Rien.

Trois jours plus tard mon père mourait.

Son corps reposait sur le lit, nous nous étendîmes ma mère et moi sur une pailleasse, dehors, et toute la nuit le grillon chanta.

— Il est bien mort, mon pauvre homme, disait ma mère ; grillon, tu n'as pas besoin de chanter pour le faire venir, la Vierge des glaces nous l'a pris.

Et moi je comprenais ce qu'elle voulait dire, me souvenant que l'hiver précédent, un jour que nos vitres étaient toutes givrées, mon père nous avait montré, comme dessinée sur le verre, une jeune femme qui tendait les bras :

— Elle veut me prendre, nous avait-il dit en riant.

Et maintenant que ma mère le voyait sans vie sur sa couche, ces choses lui revenaient à l'esprit et ces choses aussi remplissaient ma pensée.

On l'enterra dans le cimetière de Saint-Canut, devant la porte basse, à gauche de l'autel. La grand'mère planta des rosiers sur sa tombe. Durant les années qui suivirent d'autres corps furent déposés en ce lieu ; aujourd'hui l'herbe les recouvre.

Depuis la mort de mon père, je fus tout à fait laissé à moi-même ; ma mère allait laver le linge des voisins. Je restais seul au logis, je cousais des vêtements de poupées pour le théâtre que mon père m'avait fabriqué et je lisais des comédies. On m'a souvent dit qu'alors

j'étais grand et efflanqué ; j'avais de longs cheveux dorés ; je sortais nu-tête et le plus souvent en sabots.

Dans notre voisinage vivait la veuve d'un pasteur, M^{me} Bunkeflod, avec sa belle-sœur ; elles étaient très bonnes pour moi et m'invitaient chez elles, j'y passais beaucoup de temps. Ce fut la première maison de gens instruits où j'eus un chez-moi. Feu le pasteur Bunkeflod avait écrit des poèmes ; il avait alors un nom dans la littérature danoise. Ses *Chansons des fileuses* étaient populaires. C'est en songeant à lui, oublié par ses contemporains, que je dis dans mes *Vignettes des poètes danois* :

Le fil se rompt et le rouet s'arrête,

Le chant des fileuses se tait.

Combien vite les chants de la jeunesse

. Deviennent de vieilles chansons !

C'est chez M^{me} Bunkeflod que j'entendis pour la première fois prononcer le mot de poète avec respect comme quelque chose de sacré. Mon père m'avait lu les comédies de Holberg ; dans cette maison on ne parlait pas de Holberg, mais on parlait de vers et de poésie. « Mon frère le poète », disait volontiers la vieille sœur de Bunkeflod, et ses yeux brillaient. Par elle j'appris que c'est chose magnifique que d'être poète. C'est aussi là que, pour la première fois, je lus Shakespeare, dans une mauvaise traduction, il est vrai, mais les hardies pensées que j'y trouvais, les événements tragiques, les revenants étaient tout à fait de mon goût.

Immédiatement je jouai les tragédies de Shakespeare sur mon théâtre de marionnettes, je voyais vivants devant moi Hamlet et l'insensé roi Lear errant sur la bruyère. Plus il mourait de personnages dans la pièce, plus elle me semblait belle.

J'écrivis ma première pièce ; ce n'était rien moins qu'une tragédie où tout le monde mourait. Le sujet transposé était tiré de la vieille légende de *Pyrame et Thisbé* : un ermite et son fils aimaient tous deux Thisbé ; tous deux s'ôtaient la vie parce qu'elle mourait. J'avais emprunté la plupart des répliques de l'ermite à la Bible et aux passages transcrits du petit livre de Balle, surtout à ceux concernant les devoirs envers le prochain. La pièce s'appelait *Abor et Elvire*.

— Elle devrait s'appeler *Perche et morue*¹, dit une facétieuse voisine quand, plein d'orgueil et de joie, je la lus devant une nombreuse assemblée.

Je fus tout contrit à ces mots, sentant qu'elle se moquait de moi et de mon œuvre que tous les autres avaient louée. Ma mère qui vit ma peine me consola :

— Elle dit cela parce que ce n'est pas son fils qui l'a faite.

Je commençai une nouvelle pièce, qui devait être écrite en style élevé : un roi et une princesse en étaient les acteurs. Je voyais bien dans Shakespeare les rois et les reines parler comme le commun des mortels, mais cela ne me semblait pas convenable. Je demandai à ma mère et aux voisins comment parlait un roi, ils n'en savaient trop rien. Ils disaient qu'un roi était bien venu à Odensee, il y avait des années de ça, mais qu'il parlait une langue étrangère.

J'avais reçu une sorte de dictionnaire dans lequel il y avait des mots allemands, français et anglais avec la traduction en danois ; je m'en servis. Je pris quelques mots de chaque langue et les glissai dans les phrases débitées par le roi et la princesse.

¹ Jeu de mot sur le mot Abor qui signifie perche en danois.

Voici une des répliques : « Guten morgen, mon père, har de godt sleeping ? »

Cette langue de Babel me semblait en tous points convenir à de si hauts personnages. J'étais saisi d'un vrai transport tandis que je lisais ma pièce et il ne me venait pas à l'esprit qu'on pût ne prendre aucun plaisir à m'écouter.

Le fils de la voisine, employé dans une fabrique de vêtements, touchait un petit salaire. Ma mère décida que moi aussi j'irais à la fabrique.

La grand'mère m'y conduisit, elle fut consternée de voir que j'allais y être entouré de garçons mal élevés. Il y avait là un grand nombre de jeunes Allemands qui chantaient et plaisantaient grossièrement. J'ai compris depuis, en y songeant, que des oreilles innocentes peuvent tout entendre sans que le cœur soit atteint.

J'avais à cette époque une remarquable voix de soprano que j'ai conservée jusqu'à quinze ans. Je savais qu'on aimait à m'entendre, aussi, quand à la fabrique on me demanda une chanson, je m'empressai de chanter, et, pendant ce temps, mes camarades firent mon ouvrage. Je dis que je pouvais aussi jouer la comédie et me mis à réciter maintes scènes d'Holberg et de Shakespeare. On m'applaudit, on me choya et de cette façon je trouvai agréable les premiers jours passés à la fabrique. Mais un jour que je m'étais surpassé dans mon chant, on se mit à parler de la pureté de ma voix et du diapason merveilleux auquel j'atteignais. Tout à coup un des jeunes gens s'écria :

— Bien sûr, ce n'est pas un garçon, c'est une fille.

Il me saisit ; je criais, je me lamentais et les autres qui trouvaient la plaisanterie de leur goût me retenaient

par les bras et les jambes. Je hurlais ; enfin, ayant réussi à leur échapper, je m'enfuis à la maison auprès de ma mère qui me promit bien vite que je ne retournerais plus vers ces méchants.

Chez M^{me} Bunkeflod j'entendais lire ; je lisais moi-même à haute voix et je m'exerçais aussi à coudre. C'était bien nécessaire pour mon théâtre. Je fis présent à M^{me} Bunkeflod, pour le jour de sa fête, d'une pelote blanche en soie qu'elle a conservée bien des années.

Une autre veuve de pasteur me faisait lire des romans de la bibliothèque circulante. Un d'eux commençait ainsi : « C'était par une nuit d'orage, la pluie claquait contre les vitres.... »

— C'est un excellent livre que celui-ci, dit la dame.

Je lui demandai, avec ma naïveté ordinaire, à quoi elle voyait cela.

— A ce commencement, répondit-elle. C'est un livre remarquable.

Et moi, la voyant si intelligente, je la considérais avec respect.

Au temps de la moisson, ma mère m'emmena dans un domaine voisin de son village natal, Bogensee ; la dame du château chez laquelle ses parents étaient autrefois en service avait demandé que nous allions un jour lui faire visite. Depuis des années je m'en faisais une fête. Ce jour arriva enfin. Ma mère et moi nous mîmes deux grandes journées pour arriver, nous faisons le voyage à pied. C'était un beau domaine ; nous y fûmes fort bien traités ; du reste, le pays par lui-même me fit une vive impression et j'eus toujours, depuis lors, le désir d'y aller vivre. Vers le soir, comme je me promenais seul non loin du château, j'arrivai près d'un étang et je grimpai sur de grosses pierres au bord de l'eau. Tout à coup une

idée singulière me vint en tête : « Dieu sait-il vraiment d'avance tout ce qui doit arriver ? me disais-je. Mettons qu'il ait décidé que je doive vivre et devenir très vieux. Si je saute dans l'eau et que je me noie, les choses n'arriveront pas comme il l'a décidé. » Et j'étais sur le point de me jeter à l'eau. Je me tournais même vers l'endroit le plus profond quand une nouvelle idée me traversa l'esprit : « Le diable t'a pris en sa puissance, c'est lui qui te parle. » Je poussai un cri et, courant sans m'arrêter, je m'élançai dans les bras de ma mère. Elle ni personne ne comprit ce qui m'arrivait. « Il a certainement vu un fantôme », dit une des femmes, et je le crus presque moi-même.

Ma mère se remaria avec un jeune cordonnier dont les parents, des artisans, trouvèrent qu'il faisait une més-alliance, de sorte que ni elle ni moi ne fûmes admis dans sa famille. Mon beau-père était un homme jeune et paisible, avec des yeux bruns brillants ; il était toujours de bonne humeur. Il déclara qu'il ne voulait pas se mêler de mon éducation et en effet il me laissait faire tout ce que je voulais. Je vivais presque uniquement avec ma caisse à perspective et mon théâtre ; mon plus grand bonheur était de récolter des chiffons bigarrés dont je faisais des costumes. Ma mère regardait cette occupation comme un excellent exercice pour ma future vocation de tailleur, car j'étais né pour être tailleur, pensait-elle. Moi, par contre, je préférais être comédien, état dont elle ne voulait rien savoir, car à ses yeux danseurs de corde, acteurs ambulants et comédiens ne faisaient qu'un.

— C'est alors que tu recevrais des coups, disait-elle ; on t'affamerait pour te rendre léger, on ne te nourrirait que d'huile pour t'assouplir les membres. Non, crois-moi, il vaut mieux devenir tailleur. Regarde seulement com-

bien maître Stegmann est heureux ! — C'était le premier tailleur de la ville. — Il demeure à la rue de la Croix, il a de belles glaces à sa devanture et ses garçons mangent à sa table. Pense que tu pourrais un jour être l'un d'eux !

Mais moi je ne voyais qu'un bon côté à la chose, l'occasion d'avoir des chiffons de reste pour la garde-robe de mes poupées.

Mes parents avaient déménagé ; nous demeurions hors de la porte du Moulin des moines et nous avions un jardin. Il était petit, étroit ; à proprement parler, ce n'était qu'une longue plate-bande avec des groseillers et des framboisiers et une allée qui prenait beaucoup de place. Mais aussi elle conduisait à la rivière, derrière le Moulin des moines. Trois grandes roues tournaient sous l'eau écumante et s'arrêtaient subitement quand les écluses étaient baissées ; toute l'eau retournait alors à la rivière. Le fond était bientôt à sec et dans les trous creusés par l'eau frétilaient des poissons que je pouvais saisir avec les mains. De dessous les grandes roues arrivaient, sortant du moulin, des bandes de gros rats qui venaient boire. Soudain on levait les écluses, l'eau se précipitait écumeuse et bruissante ; on ne voyait plus les rats ; la conduite se remplissait et moi je me sauvais vers la passerelle, effrayé comme le pirate des mers attardé sur la plage quand il voit le flot revenir. D'autres fois, j'escaladais une des pierres sur lesquelles ma mère battait son linge et je poussais de grands éclats de voix, chantant toutes les chansons que je connaissais. Souvent il n'y avait ni sens ni mélodie dans mes clameurs, mais c'était pour moi une joie ineffable que de donner à ma voix le plus d'éclat possible. Le jardin voisin appartenait au conseiller d'Etat Falbe. Cēhlenschläger, dans son autobio-

graphie, cite le nom de sa femme ; elle avait été actrice et très applaudie dans le rôle d'Ida Munster, du drame *Hermann de Unna* ; elle s'appelait alors M^{lle} Beck. Je savais que dans le jardin du conseiller il y avait souvent des visiteurs et qu'on m'écoutait volontiers chanter. Chacun disait que j'avais une voix délicieuse qui me ferait faire mon chemin dans le monde. Souvent je me demandais comment la chose arriverait, et parce que le merveilleux était pour moi une réalité j'attendais des choses étonnantes. J'avais entendu dire par une vieille qui lavait son linge près de chez nous que l'empire de la Chine s'étendait au-dessous de la rivière d'Odensee, aussi ne regardais-je pas comme impossible que par un soir de clair de lune, tandis que je serais assis sur ma pierre, le prince de la Chine, m'entendant chanter, m'attirerait dans son royaume où il me ferait riche et puissant, tout en me laissant visiter parfois Odensee où je voulais bâtir un château. Tous les soirs recommençaient mes rêves et mes projets. J'étais bien enfant, et plus tard je l'étais encore lorsqu'à Copenhague je marchais en déclamant ou en lisant des poèmes, attendant toujours la rencontre d'un prince portant couronne qui m'entendrait, me comprendrait, m'aiderait. Cela ne devait pas arriver de cette manière et pourtant cela arriva. Mon désir d'apprendre, mon talent pour réciter par cœur tant de scènes de comédies, ma voix si singulièrement élevée et timbrée, tout cela attirait l'attention. On me fit déclamer dans plusieurs familles d'Odensee où j'éveillai l'intérêt. Le colonel Høegh-Guldberg et sa famille me montrèrent entre tous la plus réelle sympathie. Le colonel parla même de moi au prince Christian, qui devint plus tard Christian VIII ; il habitait alors au château d'Odensee. Guldberg me prit un jour avec lui et me dit :

— Si le prince te demande de lui dire ce que tu aimerais faire plus tard, réponds-lui que ton plus grand désir serait d'entrer à l'école latine.

C'est ce que je répondis à la question que me fit le prince, mais celui-ci me répliqua que chanter ou savoir réciter avec vivacité les paroles des poètes, c'est très bien, mais ce n'est pas avoir du génie, que je devais réfléchir, que les études sont longues et coûteuses. Cependant il voulait bien s'intéresser à moi si je me vouais à une belle profession, par exemple à celle de tourneur. Je n'en avais nulle envie ; aussi me retirai-je bien malheureux, quoique le noble prince eût parlé sérieusement.

Avec le temps j'ai fait mon œuvre de poète et, comme on le verra, le prince jusqu'à sa mort s'est montré plein de bienveillance à mon endroit ; c'est avec un sentiment ému que mes pensées évoquent son souvenir. Je grandissais, j'étais un long adolescent, ma mère disait que je ne pouvais plus rester ainsi sans rien faire. J'allais bien à l'école des pauvres, mais on n'y apprenait que l'histoire sainte, à écrire, à compter, et comment ! Je n'arrivais même pas à bien épeler un mot ; je n'avais pas besoin d'apprendre mes leçons, il me suffisait de parcourir mon livre sur le chemin de l'école. Ma mère, fière de mon intelligence, s'en vantait aux dépens du fils de la voisine :

— Il lit que ça bourdonne du matin au soir, mon Hans-Christian, il ne regarde pas ses leçons et pourtant il les sait toujours !

Chaque fois que revenait la fête du maître, je lui tressais une couronne et lui adressais un poème ; habituellement il les acceptait avec un sourire, mais deux fois il les reçut mal. Il était Norvégien et se nommait Velhaven. C'était un homme de cœur, d'une nature très vive en même temps que soucieuse. D'abondance il nous par-

lait de la religion et savait rendre si vivantes les histoires de la Bible que, tandis que je l'écoutais, je croyais voir s'animer le long des murs de l'école les figures des tableaux qui s'y trouvaient. Les scènes de l'Ancien-Testament m'apparaissaient avec toute la beauté, la fraîcheur que j'admirai plus tard dans les tableaux de Raphaël et du Titien. Souvent je restais à rêver en regardant fixement la paroi merveilleuse, et cela me valait une remontrance du maître, qui disait que j'étais encore « parti. » Je racontais à mes camarades de curieuses histoires dans lesquelles je n'oubliais jamais de me faire jouer le rôle principal et bien souvent l'on riait de moi. Les gamins des rues avaient entendu parler de mes excentricités, ils savaient aussi qu'on me recevait dans quelques riches familles ; aussi advint-il qu'un jour je fus poursuivi dans la rue par une troupe sauvage qui criait en se moquant : « Voilà le faiseur de comédies qui se sauve ! » Je me cachai dans un coin, je pleurai, je priai le bon Dieu de venir à mon aide.

Comme j'allais avoir quatorze ans, ma mère décida qu'il était temps de me faire faire mon instruction religieuse pour que je pusse, après ma confirmation, entrer chez un tailleur. Elle m'aimait tendrement, mais ne comprenait rien à mes ambitions. Les comprenais-je moi-même ? Les critiques de notre entourage, à mon endroit, l'affligeaient, l'inquiétaient.

Nous appartenions à la paroisse de Saint-Canut ; les catéchumènes pouvaient s'inscrire soit chez le vicaire-général, soit chez le chapelain. Chez le premier n'allaient que ceux qu'on appelait les enfants de bonnes maisons et les élèves de l'école latine. Chez le chapelain se rendaient les enfants des pauvres. Je m'inscrivis chez le vicaire, qui fut bien obligé de me recevoir, quoiqu'il blâ-

mât ma vanité de vouloir m'adjoindre à ses autres catéchumènes. A l'église, ceux-ci occupaient les premières places ; les élèves du chapelain se mettaient derrière. Je crois cependant que ce n'est pas uniquement la vanité qui me poussait, c'était plutôt la peur horrible que m'inspiraient les garçons des rues qui si souvent s'étaient moqués de moi ; mon instinct me portait à me rapprocher des élèves de l'école latine qu'alors je considérais comme bien meilleurs que les autres. Quand ils jouaient dans le cimetière, je me tenais derrière la palissade de bois et je les regardais, souhaitant faire partie de ces heureux, non pour partager leurs jeux, mais à cause de tous les livres qu'ils possédaient et de l'avenir qui les attendait ; je me trouvais quotidiennement avec eux chez le vicaire, mais je ne me souviens pas qu'une seule fois ils aient pris garde à moi, et moi j'avais toujours le sentiment d'avoir pénétré dans un lieu où je n'avais que faire. Le vicaire lui-même me le faisait sentir, et comme un jour, chez une personne de sa connaissance, il m'entendit déclamer des scènes de comédies, il me prit à part, me parla de l'inconvenance de me mettre ainsi en avant dans ce moment où je me préparais pour la confirmation et m'avertit que, si je recommençais, je serais renvoyé. Combien, après cette algarade, je me sentis affolé dans ce salon plein de monde ! Une seule personne me fut secourable, une jeune fille, catéchumène elle aussi, M^{lle} Tönder-Lund, une des plus distinguées, — je parlerai d'elle plus tard, — elle seule me regarda avec bonté et me dit un gracieux adieu en me donnant une rose. Je retournai chez moi radieux : il y avait au moins quelqu'un qui ne me méprisait pas, qui ne me repoussait pas.

Un vieux tailleur transforma la redingote de feu mon père en costume de confirmation. Il me semblait n'a-

voir jamais eu un aussi bel habit et pour la première fois je mettais des bottes. Mon bonheur à leur sujet fut incommensurable ; je ne craignais qu'une chose : chacun verrait-il que c'était vraiment des bottes ? Aussi tirai-je les tiges par-dessus les jambes de mon pantalon, et c'est ainsi que je me rendis à l'église. Les bottes craquaient, je me délectais dans mon for intérieur à la pensée que l'assemblée pouvait entendre qu'elles étaient neuves. En même temps, je sentais que mon recueillement était troublé et j'en éprouvais un grand remords : mon cœur était autant avec mes bottes qu'avec le bon Dieu ; je le priais de me pardonner, puis aussitôt je repensais à mes bottes neuves.

Pendant les dernières années, j'avais épargné tous les sous reçus en diverses occasions. Un jour je les comptai : je possédais 13 rigsdalers, richesse insigne ! Et comme ma mère, avec la meilleure volonté du monde, revenait à son idée de me mettre en apprentissage chez le tailleur, je la suppliai de me laisser tenter la chance de partir pour Copenhague, pour moi la plus grande ville du monde.

— Que veux-tu faire là-bas ? me demandait-elle.

— Je veux devenir célèbre, répondais-je, et je lui répétais tout ce que j'avais lu sur les hommes célèbres nés dans la pauvreté. D'abord on traverse de rudes épreuves et puis on devient célèbre.

Un instinct incompréhensible me poussait. Je pleurai, je priai. Enfin ma mère céda, mais fit d'abord chercher la « voyante » de l'hôpital, qui d'après les cartes et le marc de café prédit mon avenir.

— Votre fils sera un grand homme, dit-elle. En son honneur, la ville d'Odensee sera un jour illuminée.

En entendant ces paroles, ma mère pleura de joie et

n'eut plus rien à dire contre mon départ. Quant aux voisins, ils déclarèrent qu'il était insensé de laisser ainsi un enfant à peine âgé de quatorze ans et si naïf en toute chose s'en aller à Copenhague, cette ville lointaine, cette ville de perdition où je ne connaissais personne.

— Que voulez-vous ? il ne me laisse aucun repos, répondait-elle ; j'ai dû céder. Mais ça ne fait rien, je suis bien sûre qu'il n'ira pas plus loin que Nyborg ; quand il verra les vagues de la mer, il aura peur et reviendra ; alors il entrera chez le tailleur.

— Si on pouvait seulement le placer ici, dans un bureau, disait ma grand'mère, ce serait quelque chose de plus distingué et plus dans le goût de Hans-Christian.

— S'il pouvait devenir un tailleur comme maître Stegmann, reprenait ma mère, je ne demanderais rien de plus beau. Laissons-le aller jusqu'à Nyborg !

L'été précédent, un certain nombre de chanteurs et d'acteurs du Théâtre royal avaient donné, avec grand succès, une série de représentations à Odensee. On ne parlait que d'eux. Pour moi, toujours bon ami du vendeur de programmes, j'avais pu non seulement assister à ces spectacles du côté des coulisses, mais encore on m'avait engagé pour un rôle de page et de berger et confié quelques répliques à dire dans la pièce de *Cendrillon*. Mon ardeur était si vive que les acteurs me trouvèrent déjà tout habillé, à leur entrée dans leur loge, bien avant la représentation. J'attirai leur attention, ma naïveté, mon enthousiasme les amusèrent ; ils me parlèrent avec amitié, surtout Haak et Enholm. Et moi je les considérais comme des demi-dieux, et de plus en plus je me sentais né pour le théâtre ; c'était là que je deviendrais un homme célèbre.

Dès lors, le théâtre de Copenhague fut le but de mes efforts. Le séjour des comédiens dans la ville fut, pour bien des gens, pour moi surtout, un événement capital. Partout on parlait d'eux avec enthousiasme, et toutes les conversations se terminaient par ces mots : « Ah ! celui qui a été à Copenhague et qui y a entendu la comédie !... »

Ils étaient peu nombreux ceux qui avaient été à Copenhague, mais ils parlaient volontiers d'un certain spectacle appelé *ballet*, qui devait encore surpasser l'opéra et la comédie.

La principale danseuse, M^{me} Schall, était alors, disaient-ils, ce qu'il y avait de mieux. Aussi, pour moi, M^{me} Schall me semblait être la reine du monde : si j'obtenais ses faveurs et sa protection, j'étais sûr d'arriver à la gloire et au bonheur. Plein de ces idées, je me rendis chez le vieil imprimeur Ifversen, un des bourgeois les plus en vue d'Odensee, qui, je le savais, avait fréquenté assidûment les comédiens pendant leur séjour dans la ville. Puisqu'il les connaissait tous, il devait certainement connaître la danseuse ; je voulais le prier de me remettre une lettre pour elle. Dieu ferait le reste.

Le vieillard me voyait pour la première fois ; il m'écouta avec aménité, mais me conseilla de renoncer au voyage.

— Tu ferais mieux d'apprendre un métier, me dit-il.

— Oh ! non, ce serait un grand péché, répondis-je.

Le ton de ma réponse le fit tressaillir et me le rendit favorable, à ce que sa famille me raconta plus tard. Il ne connaissait pas personnellement la danseuse, mais il voulut bien me donner une lettre pour elle que je reçus avec transport.

Ma mère rassembla mes vêtements en un petit paquet,

demanda au maître de poste de me prendre comme passager « aveugle » jusqu'à Copenhague. Il y consentit, tout le voyage ne me revenait qu'à 3 rigsdalers.

L'après-midi du jour où je devais partir vint enfin. Ma mère me suivit, attristée, jusqu'à la porte de la ville ; là m'attendait ma vieille grand'mère. Ses beaux cheveux étaient devenus tout gris. Elle me prit par le cou, et pleura sans pouvoir prononcer une parole. J'étais moi-même profondément ému. C'est ainsi que nous nous séparâmes ; je ne devais plus la revoir, elle mourut l'année suivante. Je ne sais où se trouve sa tombe, quelque part dans le cimetière des assistés !

Le postillon donna du cor ; c'était un bel après-midi ensoleillé. Bientôt le soleil illumina mon esprit mobile d'enfant, tout ce que je voyais de nouveau m'enchantait, j'allais atteindre au but de mes désirs. Cependant, quand près de Nyborg j'approchai du Grand-Belt, et quand le navire s'éloigna du lieu de ma naissance, je sentis mon profond isolement, je sentis que Dieu était mon seul recours. A peine atteignais-je la rive de Seeland que je me précipitai derrière un hangar près de la jetée, je tombai à genoux et je priai Dieu de m'aider et de me conduire. Du coup je me sentis consolé. Confiant en la Providence et en mon étoile, je me mis en route. Durant tout le jour et la nuit suivante nous traversâmes des villes et des villages ; je me tenais solitaire près de la voiture et mangeais mon pain tandis qu'on la chargeait aux arrêts. Tout était nouveau pour moi, j'étais lancé dans le vaste monde.

H. C. ANDERSEN

Traduit du danois par Danielle Plan.

LA GUERRE
ET LES TENDANCES ACTUELLES
DU THÉÂTRE

ET LES TENDANCES ACTUELLES

DU THÉÂTRE

Lorsque la tourmente s'abattit sur l'Europe, nous avons cru, naïvement peut-être, que tant de dévastations et de morts allaient soudain transformer toute la vie et tout l'art. Nous ajoutions foi à ceux qui nous conviaient à préparer des ciboires neufs, à entonner des hymnes et des péans et à rejeter ce vieil habit qui nous pesait, et pourtant, après l'exaltation anxieuse des premiers jours, lassés par une attente sans cesse déçue, nous avons continué à vivre comme nous avions vécu. Les livres de hier reprirent leur place à notre chevet, mais peut-être aussi ne pouvons-nous plus les lire que distraitement. C'est que nous demandions un miracle, un bouleversement de toutes les lois, il nous paraissait qu'une révolution devait s'accomplir ; or c'est une évolution simplement qui continue sa lente marche indéfinie et incertaine. La guerre ne crée rien, elle suscite ce qui ne demandait qu'à naître, elle précipite la venue de ce qui lentement s'était mis en route ; elle fait germer comme une nuit chaude et pluvieuse la semence confiée au sol ; elle révèle la véritable réalité et démasque l'imposture, dont il ne reste plus qu'un simulacre vide et risible.

Déjà la lecture de certaines œuvres nous irrite et nous

choque ou nous fait rire parce que nous avons pu un jour les admirer. Et j'en connais qui hier, assistant à la représentation de l'*Amazone* d'Henri Bataille, n'auraient point éprouvé ce sentiment de gêne, d'inquiétude et de réprobation secrète qu'ils ressentirent un soir de cette guerre. On rapporte un mot cruel de feu Ernest La Jeunesse, le soir de la première de l'*Amazone* : « Après la guerre il n'y aura plus de Bataille. »

Je vois dans cette boutade une vérité profonde et symbolique ; ce théâtre a vécu ; ceux qui se seront battus et aussi tous ceux qui auront souffert (et tous nous avons connu l'angoisse) voudront trouver dans l'art une réalité plus profonde que celle que prétendait nous révéler le théâtre français des dernières années.

Ce sera l'un des effets durables de cette guerre que d'avoir démontré la fausseté, l'artificiel de la plupart de nos croyances, ou peut-être de nos lâchetés et de nos hypocrisies. Nous savons désormais qu'il ne suffit pas d'une étiquette pour être ce que l'on prétend devenir et que, sous l'apparente communauté d'idées, des passions primitives et violentes comme au premier jour se cachent.

Le théâtre est toujours le miroir, éclairé par le talent de l'artiste, de la société qui le produit. Le poète cherche à fixer dans ses héros les pensées qui furent représentées par des hommes dans la réalité. Mais quand la vraie nature des hommes ne se révèle pas, à cause du mensonge des mœurs et des coutumes et de la lâcheté des temps, le théâtre ne présente aux yeux des spectateurs que le masque même des hommes, je veux dire les mœurs, les habitudes et les lois. Et c'est là le propre de la comédie et de la farce, formes abâtardies et dégénérées du drame ou de la tragédie, lieu du conflit des passions. Or il me paraît bien nettement que l'époque

moderne (j'excepte ici le théâtre des Claudel, Gide, etc. pour ne parler que de celui qu'applaudissait la foule) n'a pas connu le drame. Les drames des Bataille, Bernstein et autres ne sont que des comédies dramatiques.

Il sembla même vers la fin du XIX^e siècle que la scène était refusée aux véritables drames et que le cabotinisme intégral et les pièces à succès y étaient seuls maîtres. Depuis lors il y eut le théâtre du Vieux-Colombier et Claudel fut applaudi.

Depuis quelque vingt ans deux sortes de drames se sont développés parallèlement : le drame poétique et le drame qui ne demandait de son auteur que du métier et un sens plus ou moins aigu de la réalité. Et le poète, à plaisir, semble-t-il, rendait impossible la représentation de sa pièce ; ainsi, dans l'*Echange* de Claudel un héros, Louis Laine, est lié sur un cheval en liberté. Le poète, se détournant du peuple, consentait à ne jamais voir complètement réalisée son œuvre, qui ne peut l'être que par la collaboration du public, des acteurs et de l'auteur.

C'est à ces drames pourtant, et à ceux qui naîtront d'eux que le peuple de nouveau ira demander la révélation de la vie et ce sont ces drames que la guerre, démontrant la misère de l'autre théâtre, remettra à la place qui leur est due. Mais il me paraît que deux tendances se discernent dans cette voie nouvelle : ou bien faire revivre le théâtre de « plein air » tel que le concevaient les Grecs, auquel participent la vie de tout un peuple, toutes ses aspirations et toute sa poésie, ou bien renouer la tradition du théâtre du XVII^e siècle français, où l'analyse parfaite de l'âme constitue toute l'intrigue.

Presque toutes les tentatives des dernières années se rapportent à la première tendance : d'abord tout le théâtre de Claudel, chez nous celui de Morax et de Cha-

vannes. Je connais trop peu le théâtre allemand pour en parler avec compétence, mais le drame polonais, avec Stanislas Wypianski, est également un drame national et religieux, qui exprime l'âme d'une race.

Le poète riche de cette reprise de possession d'un domaine qui lui appartient autrefois (puisque les tragédies antiques, les mystères du moyen âge et les drames de Shakespeare sont le reflet de la vie de tout un peuple) aurait une source inépuisable où renouveler son génie et ses sujets ; et son œuvre pourrait de nouveau être jouée par des acteurs sortis des rangs du peuple qui écoute et collabore. Au contraire, l'isolement et une poésie trop particulière et qui ne naît point du contact des autres conduisent fatalement à l'intellectualisme et au dessèchement.

Cette guerre est peut-être aussi et surtout la faillite de l'intellectualisme ; ainsi on peut croire que d'ici à quelques années le théâtre d'idées, tel que celui de Curel, et le théâtre qui n'est qu'une reproduction servile de réalité, rentreront dans l'ombre devant l'éclat de l'art nouveau qui se lève. On a vu la valeur des idées et la vérité des mœurs !

Cette guerre, où l'homme apparaît sans masque et seul, comme il l'est toujours, au milieu des forces irrésistibles qui se jouent terriblement de lui, où toute licence paraît être accordée, sauf celle d'être un lâche, et où tous les appétits se réveillent, et pas seulement sur le front, cette guerre, nous l'espérons, hâtera l'éclosion d'un drame simple comme les tragédies antiques, un drame libéré de l'«épisodisme» et du scrupule historique et qui sera le lieu de la lutte de l'homme contre les puissances ténébreuses.

ROGER DARCY.

LE RÈGNE DE NICOLAS II

L'avènement de Nicolas Alexandrovitch en novembre 1894 fit naître de grandes espérances. Le pouvoir personnel des tsars subsistait intact. Le peuple russe était encore gouverné d'après des méthodes dont les révolutions, en Occident, avaient fait bonne justice depuis longtemps. Le jeune souverain, pensait-on en Russie et ailleurs, s'inspirerait probablement d'un idéal nouveau et améliorerait des institutions publiques qui, à la fin du dix-neuvième siècle, constituaient un véritable anachronisme.

L'héritage laissé par Alexandre III était très lourd. Nicolas II essaya d'abord d'emboîter le pas derrière son père. Mais la différence apparut très vite. Au lieu de considérer les problèmes de la politique européenne en face, au lieu d'étudier résolument les besoins réels de ses sujets, le nouveau tsar se tourna du côté de l'Asie. Quatre ans auparavant, il avait visité l'Inde, Saïgon et l'empire du Soleil-Levant dont la puissance naissante charmait et inquiétait à la fois les imaginations occidentales. En revenant par la Sibérie, le tsarévitch prit part aux fêtes célébrées à Vladivostock à l'occasion de l'ouverture des travaux du Trans-sibérien. Depuis, il s'intéressa vivement à la construction de l'immense chemin fer qui devait, dans la pensée des dirigeants moscovites, contrebalancer l'influence croissante du Japon aux confins de la Sibérie. Une ère nouvelle allait s'ouvrir dans la politique coloniale du gouvernement de Saint-Petersbourg. Contenue en Occident par l'Angleterre, dans la lutte mémorable

dite de l'éléphant contre la baleine, la Russie se retournait vers la Mandchourie et la Chine.

Les derniers événements n'ont pas modifié sensiblement l'opinion que l'on se faisait du caractère de Nicolas II. Tour à tour libéral et réactionnaire, il déconcerte par ses oscillations, ses hésitations et ses revirements perpétuels. Le tsar fut, avant tout, un velléitaire extrêmement défiant de lui-même et des autres. Par certains côtés, il rappelle Alexandre I^{er}. Mystique et superstitieux, il devait être la dupe des thaumaturges et des visionnaires. Timide et peu communicatif, il restait presque toujours le maître distant et taciturne. Nul ne peut se vanter d'avoir connu les pensées intimes du tsar déchu. Il devait, d'ailleurs, être sous ce rapport d'une indigence extrême. Son regard manque de profondeur et d'intelligence. Nicolas II n'a jamais suscité de grands dévouements. On cite le mot désabusé du comte Witte au général Kouropatkine qui allait présenter son premier rapport de ministre de la guerre : « Surtout ne croyez pas aux bons yeux que vous allez voir. » Implacable dans ses procédés de gouvernement, le tsar n'était pacifiste que par faiblesse de cœur.

Cet autocrate défaillant, qui ne sut qu'hésiter et se laisser balotter d'ajournements en ajournements, fut soumis à des influences souvent détestables. Des hommes intelligents s'offrirent à le seconder ; mais il se défiait d'eux. Il décourageait les plus clairvoyants en accordant sa confiance à des individus tarés. Les influences familiales — celle de la mère et celle de l'épouse — s'exercèrent successivement. Ni l'une ni l'autre ne furent heureuses. L'influence de la tsarine, dont on a dit tant de mal ces derniers temps, ne remonte pas bien haut. La naissance du tsarévitch, si longtemps attendue, en marque le début. Mais il y a eu toute la série des charlatans, des spirites *modern style*, depuis le Père J. de Cronstadt au paysan madré et corrompu Raspoutine, en passant par le médium Philippe, qui invoquait les âmes d'outre-tombe. C'est là un chapitre bien curieux qui nous reporte aux plus beaux temps des astrologues et des faiseurs de miracles.

Que pouvait faire ce souverain débile à une époque où il eût fallu un fort? Incapable de concevoir clairement un programme de gouvernement répondant aux exigences de la politique extérieure et intérieure, mal entouré et par conséquent mal conseillé, Nicolas II n'a laissé derrière lui qu'une accumulation invraisemblable de contradictions où l'on découvre parfois de généreuses intentions qui n'ont d'ailleurs pas tenu à l'épreuve. Avec la guerre, les contradictions se multiplient. Les ministres apparaissent et disparaissent d'un jour à l'autre. Le pouvoir passe de main en main comme la danseuse passe d'un cavalier à l'autre dans la danse slave appelée la *tscharda*. La révolution a tout emporté.



En montant sur le trône, Nicolas II avait trouvé l'alliance avec la France, conclue par son père. Après le congrès de Berlin que Gortschakof appelait la plus sombre page de son histoire, la Russie, ulcérée, était absolument isolée à l'autre bout de l'Europe. La rupture de l'équilibre continental se faisait de plus en plus sentir en faveur de l'Allemagne. « L'asservissement du vieux monde, pour reprendre le mot du duc Decazes, n'était plus qu'une question de temps. » Le rapprochement franco-russe répondait donc à un besoin réel. Bismarck, pendant longtemps, avait pu retarder la conclusion d'une alliance formelle. Mais la Russie, à l'aube d'un grand développement économique, avait besoin de capitaux pour fonder des industries nouvelles et construire des chemins de fer. La France, bonne prêteuse, devint donc créancière de l'empire moscovite pour des sommes énormes. L'alliance fut signée le 2 août 1891 par M. Ribot et le baron de Mohrenheim, ambassadeur de Russie. Les intérêts financiers et les nécessités politiques et militaires assuraient une base solide à l'alliance des deux Etats. La différence des institutions publiques était profonde. Mais cela ne devait pas avoir de graves inconvénients. Les alliances sont avant tout des mariages de raison où chacun des contractants

considère les avantages positifs plutôt que les charmes d'une inclination réciproque.

Nicolas II, tout en cherchant à se concilier l'amitié des empereurs d'Autriche et d'Allemagne, resta fidèle à l'alliance française vers laquelle peut-être ne le portaient pas ses sympathies naturelles. La cour, en tout cas, n'a jamais cessé de décrier la république amie, rongée de libéralisme. En 1896, le tsar vint à Paris. Et au mois d'août de l'année suivante, le président Félix Faure rendait au souverain russe la visite faite à la France. L'alliance fut alors proclamée officiellement. En fait, Nicolas II allait en éluder les obligations essentielles dans la poursuite effrénée de son rêve asiatique. Le péril que devait conjurer l'alliance franco-russe était en Europe et non pas en Extrême-Orient. Ce n'est pas à des milliers de kilomètres de sa capitale que la Russie devait placer le centre de son action. Tournée presque exclusivement vers les terres asiatiques, la politique de Nicolas II obéissait réellement aux suggestions venues de Berlin déjà du temps de Bismarck qui voulait « désencombrer » l'Europe. « La Russie n'a que faire en Occident, disait le chancelier de fer. Elle ne peut y gagner que le nihilisme et d'autres maladies. Sa mission est en Asie. Là, elle représente la civilisation. »

Nicolas II, au lieu de se réserver pour la solution des questions européennes, engagea peu à peu la totalité des forces de l'empire en Asie. Guillaume II, très habile, donna lui-même l'exemple au tsar en intervenant théâtralement en Chine à l'occasion de l'assassinat de deux missionnaires allemands au Chantoung. Le 6 mars 1898, l'Allemagne prit à bail pour quatre-vingt-dix-neuf ans la baie de Kiaotchéou. Trois semaines plus tard, la Russie, renonçant à toutes ses traditions de prudence, exigeait, aux mêmes conditions, la cession de Port-Arthur, de Talienwan et de la région voisine. La France, l'Angleterre et même l'Italie, cette dernière sans succès, imitèrent l'Allemagne et la Russie. Mais la différence était considérable. Les puissances occidentales ne faisaient qu'acquérir des comptoirs, tandis que la Russie, s'engageant à fond dans une voie dangereuse, étendait démesurément ses conquêtes. Les progrès de l'influence mosco-

vite alarmaient le Japon qui ne put jamais se résigner à voir le drapeau russe flotter sur Port-Arthur. La France ne sut pas retenir son alliée à temps. Au contraire, elle l'encourageait en fournissant toujours de nouveaux capitaux, nécessaires à la construction du Transsibérien et des voies d'accès. Cette déviation de la politique du tsar changeait absolument l'esprit de l'alliance. Pendant ce temps l'Allemagne, libérée de ses inquiétudes du côté de la Russie, voyait sa puissance grandir dans les affaires européennes.

La poussée vers la Corée jeta la Russie dans la désastreuse guerre de 1904. Le tsar voulait sincèrement la paix. Il croyait que cela suffirait. En 1898, il avait provoqué la réunion de la conférence de la paix si fertile en déceptions. Politique belliqueuse en Extrême-Orient, manœuvres pacifistes en Occident : la contradiction était flagrante ; mais Nicolas II ne s'en embarrassait nullement.

L'aveuglement du tsar et de ses conseillers devait être fatal à la Russie. On marchait rapidement à la guerre. L'imprévoyance était générale. Les Lebeuf ne manquaient pas dans l'entourage du souverain. Cependant le Japon se préparait en silence. L'occupation russe s'étendait. Elle allait atteindre la Corée que le gouvernement du mikado surveillait jalousement à cause de son importance économique, stratégique et politique. En 1903, M. Kurino, ambassadeur du Japon à Saint-Petersbourg, proposa de négocier au sujet de l'Extrême-Orient.

La Russie ne mit aucune hâte à répondre. Et très vite l'opposition apparut à propos de la Mandchourie. Le Japon demandait au gouvernement russe une promesse formelle de respecter « l'intégrité de la Chine en Mandchourie. » A Saint-Petersbourg on essaya de traîner les choses en longueur. Le Japon perdit patience. Et trois jours après la rupture des relations diplomatiques, les cuirassés russes *Pallada*, *Retvisan* et *Cesarevitch* étaient torpillés dans la rade de Port-Arthur. Cette guerre, une des plus meurtrières de l'histoire, dura un an et demi. Les défaites russes se succédèrent. Après la signature du traité de Portsmouth, la Russie, diminuée politiquement et moralement,

se trouva incapable d'exercer une action efficace dans les affaires européennes. La guerre avait rompu l'équilibre des alliances. L'Allemagne d'ailleurs n'avait pas attendu la fin des hostilités pour profiter de la situation. Trois semaines après Moukden, Guillaume II débarquait à Tanger. Quinze jours après la destruction de la flotte de l'amiral Rodjetzvenski à Tsoushima, M. Delcassé était contraint de donner sa démission. L'empereur allemand brisait le ministre qui avait voulu lui résister. La France voyait ainsi s'écrouler toutes les espérances qu'elle avait fondées sur l'alliance russe. La déception fut profonde. Un moment on put croire que l'accord ne serait pas rétabli. Le bon sens finit cependant par l'emporter. Le tsar, revenu de ses erreurs asiatiques, se préoccupa de rétablir l'ordre à l'intérieur de l'empire et de reconquérir quelque autorité à l'extérieur. Pour cela le recueillement était indispensable. Il fallait réorganiser et compléter l'outillage économique.

L'état de faiblesse où se trouvait la Russie persista pendant de longues années. A son tour, l'Autriche devait en profiter pour s'annexer la Bosnie-Herzégovine et abaisser le prestige de la Russie dans les Balkans. Chose étonnante, pendant la guerre russo-japonaise le gouvernement austro-hongrois n'avait pas cherché à rompre le statu-quo signé en 1897 et renouvelé à Murzsteg en 1903. M. Goluchovski manqua certainement une excellente occasion. On le lui a amèrement reproché. Quand le baron d'Aehrenthal devint ministre commun des affaires étrangères, l'attitude du gouvernement autrichien changea totalement. La construction du chemin de fer Serajevo-Mitrovitza et l'annexion de la Bosnie-Herzégovine marquaient un progrès décisif dans la direction de Salonique. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg, bien décidé à ne pas pousser les choses jusqu'à la guerre, feignit cependant de vouloir tenir tête. Ce fut une faute. L'Allemagne prit un air menaçant. Immédiatement M. Isvolski s'inclina. Mais il s'était trop engagé et l'affaire fut considérée comme une nouvelle défaite diplomatique de la Double-Entente. Les conséquences des erreurs politiques du tsar se déroulaient selon une logique impitoyable. L'annexion

de la Bosnie-Herzégovine, la pression constamment renouvelée sur la Serbie ont rouvert la question d'Orient, une des causes de la guerre actuelle. Si l'on réfléchit que l'annexion de la Bosnie fut suivie de la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie en même temps que Ferdinand de Cobourg prenait le titre de tsar des Bulgares, l'enchaînement des faits apparaît clairement et les combinaisons diplomatiques qui divisent l'Europe se dessinent dès ce moment avec précision. La recrudescence de la crise balkanique eut cependant quelques avantages. Elle scella l'amitié toute nouvelle de la Russie et de l'Angleterre. Déjà, à l'instigation de la France, un accord avait été conclu entre le Japon et la Russie. Le système de l'Entente se complétait. Enfin, l'offensive autrichienne prépara l'évolution de la politique italienne. Dès lors la Russie presse la réorganisation de ses forces nationales. On prévoit la transformation des forteresses polonaises. Des projets de chemins de fer sont établis. Désabusée des mirages de l'Extrême-Orient, la Russie se consacre de nouveau à sa mission historique : la protection des Slaves. Elle reprend en Europe la place qui lui revient de droit.

Malgré tout, en 1912-13, de nouvelles fautes furent encore commises. La Bulgarie, encouragée au début de la guerre, fut abandonnée ensuite. Une fois de plus, le caractère du souverain se reflétait dans les oscillations de la politique impériale ¹.



En Russie les événements extérieurs ont presque toujours eu des répercussions sur la politique intérieure. Le tsar n'avait aucun plan de réformes tracé à l'avance. Il vivait au jour le jour et n'a jamais cédé que devant la force impérieuse des événements. La peur arrache parfois au souverain des concessions qu'il retire aussitôt le danger passé.

¹ D'après les dernières révélations, le tsar aurait conclu en 1912, avec Guillaume II, des traités secrets qui devaient changer considérablement l'orientation politique de la Russie.

Le comte Witte, incliné au libéralisme, réussit à accomplir quelques réformes techniques importantes, notamment dans l'organisation des finances. Jusqu'à la guerre russo-japonaise, les conditions de la politique intérieure ne furent guère modifiées. Les requêtes des zemstvos étaient régulièrement écartées. La bureaucratie déchaînée se livrait impunément à ses vexations habituelles. Les persécutions religieuses, encouragées par Pobiedonoszef, redoublaient. La situation des juifs en particulier devenait de plus en plus difficile. La russification des peuples allogènes était poussée activement.

Vers la fin du siècle dernier, la Finlande, qui avait joui sous Alexandre III de nombreuses franchises, fut à son tour menacée. La constitution solennellement reconnue par le tsar fut violée sans scrupules. Les Finlandais, si probes, si loyaux, en furent scandalisés. Ces souvenirs pénibles n'ont jamais disparu. L'année de la violation du serment, les eaux du lac Saïma montèrent très haut et laissèrent sur les rives des traces que le peuple appelle encore la ligne du parjure. Le tsar refusa toujours de recevoir les députations de nobles finlandais qui venaient lui soumettre leurs griefs. Lors de l'introduction de la conscription obligatoire, des troubles éclatèrent un peu partout. Des milliers de jeunes Finlandais s'enfuirent à l'étranger. On dut finalement abroger la loi instituant le service militaire. Cependant la résistance continua.

Au moment où éclata la guerre russo-japonaise, la fermentation était intense dans tout l'empire. Le pays ne prit d'abord aucun intérêt à cette guerre lointaine. L'enthousiasme manqua toujours. Beaucoup de libéraux, redoutant en cas de victoire une recrudescence de réaction, souhaitaient ouvertement la défaite des armées russes. Ce fut ce qui arriva. Le mécontentement des foules s'accrut alors rapidement. Des émeutes éclatèrent dans l'armée et parmi les marins. Finalement la grève générale des travailleurs plaça le gouvernement dans une situation inextricable. C'était un premier aperçu de la grande révolution. Le tsar, incapable de comprendre la situation, se confinait dans une résistance obstinée et refusait d'accorder aucune

réforme. En octobre 1905, le comte Witte eut grand'peine à arracher à son maître le manifeste octroyant une constitution au peuple russe. Jamais le tsar ne le lui pardonna. Et à peine la tranquillité était-elle rétablie que le comte fut congédié.

La Russie était entrée dans la voie du libéralisme par la porte basse de la défaite. Au cours des années qui suivirent, Nicolas II s'efforça de reprendre la plupart des concessions qu'il avait accordées sous l'empire de la nécessité. Dès la réunion de la première Douma, dite Douma de l'indignation nationale, l'opposition entre le pouvoir exécutif et les représentants du peuple apparut irréductible. Peu après, la dissolution du parlement était très habilement exécutée grâce au savoir-faire policier de Stolypine. La seconde Douma subit le même sort. On remaniait chaque fois le système électoral. La troisième Douma, issue de la loi électorale anticonstitutionnelle du 16 juin 1907, ne représentait plus du tout le peuple russe. Stolypine, plutôt que de renoncer au régime constitutionnel, avait préféré, dit-on, en conserver les apparences.

La révolution avait fait grand'peur au tsar, qui resta près de huit ans sans oser rentrer à Saint-Pétersbourg. Il vécut dans la solitude. Ce n'est qu'en 1913 qu'il revint habiter le Palais d'hiver pendant quelques jours. Cette reclusion volontaire ne contribua pas peu à le séparer de son peuple. Son père, Alexandre III, ne craignait pas de se promener sans escorte à Saint-Pétersbourg et, en voyage, il avait soin de se montrer aux paysans, qu'il saluait amicalement. Nicolas II, au contraire, se déroba toujours soigneusement aux regards de la foule.

Loin de la capitale, le tsar continuait à s'entourer de personnages bizarres : mystiques et charlatans, que le clergé voyait avec déplaisir. Les Raspoutine et autres thaumaturges n'eurent jamais l'appui de l'Eglise orthodoxe. En 1916, dans une séance de la Douma, un prêtre député ne craignit pas de stigmatiser « la main boueuse qui s'avance vers l'Eglise pour saisir les rênes de ses destinées. »

Eloignement progressif des masses, animadversion du clergé officiel : il ne restait plus au tsar que l'armée et la bureaucratie.

La guerre devait lui aliéner complètement la première. Quant à la bureaucratie, elle a contribué par ses fautes à précipiter la chute du régime.

La première révolution avait échoué. Il fallait en prévoir une seconde. On s'y préparait soigneusement. Persécutés, les socialistes révolutionnaires se livraient à une propagande très active. L'heure de l'assaut viendrait fatalement. De 1912 à 1914, les soulèvements furent fréquents. Leur importance politique n'apparut pas tout de suite. Le brusque apaisement des troubles grévistes en juillet 1914 témoignait cependant de l'organisation parfaite des éléments révolutionnaires. La IV^e Douma élue en 1912 n'était guère favorable au gouvernement. Patriote et nationaliste, elle accepta courageusement la guerre. L'union se fit entre les partis pour l'obtention de la victoire. Mais dès 1915 il fut évident que le gouvernement conduisait mal la guerre. Le tsar voulait vaincre, sans doute, mais il tenait surtout à profiter de la victoire pour restaurer intégralement son pouvoir autocratique. Il choisissait à cet effet des ministres disposés à réaliser ses vues.

Autour de lui, les « forces occultes » agissent activement et vont au-devant de ses désirs réactionnaires en lui proposant des hommes comme Stürmer, Protopopof et autres. Les ministres du tsar et la bureaucratie « sabotent » la guerre. La Douma s'agite, impuissante. Quand les députés disent la vérité trop haut, on les renvoie. Les fonctionnaires impériaux s'en réjouissent et, par leur inertie, paralysent l'effort national.

Cependant l'armée est consciente de l'incapacité du gouvernement. Des foyers de mécontentement s'allument. Le souverain perdait ainsi son dernier appui. Dès lors la chute du régime parut certaine. Le tsar précipita les choses en renvoyant la Douma. Le peuple souffrait de la faim. L'émeute s'organisa rapidement. Le régime autocratique s'écroula comme un château de cartes. Et la facilité avec laquelle l'événement s'est produit a surpris le monde entier. Nulle part le tsar n'eût pu trouver de soutien. La bureaucratie, complice plutôt qu'amie, l'entraîna dans sa propre chute.

L'armée, le peuple des campagnes, travaillés par les socialistes révolutionnaires, ne firent pas un geste pour relever le régime déchu. A Pétrograd, le régiment Préobrajensky, un des plus fidèles, envoyé au palais de Tauride pour expulser la Douma, acclame le président, M. Rodzianko : « Préobrajensky, garde à vous ! Soldats de la vraie foi, salut ! »

A la dernière minute, le tsar se déclara prêt à accorder un ministère responsable. « Trop tard, sire, lui répondit le général Roussky. La décision de Votre Majesté vient trop tard et cette concession est aujourd'hui insuffisante. » Le tsar n'en était pas à sa première promesse. La confiance n'existait plus. A maintes reprises, Nicolas II avait eu la possibilité de devenir un véritable empereur, le chef d'un grand peuple. Mais cela était au-dessus de ses facultés. Il ne pouvait pas être un monarque constitutionnel. Nicolas II a mis fin lui-même à la dynastie des Romanof.

L'histoire sera sévère pour le tsar déchu. Placé au faite des grandeurs de ce monde, il avait le pouvoir de tout faire et n'a su que tout aggraver. Le règne de Nicolas II n'est qu'un tissu de contradictions et de défaillances morales et politiques. L'autocratie n'a rien su prévoir ni préparer ; elle n'a laissé derrière elle que délabrement et désorganisation.

E. DERIAZ.



CHRONIQUE ITALIENNE

Les trois Internationales. — Le nationalisme italien et l'opinion étrangère. — Le calme de l'Italie pendant la guerre. — Livres nouveaux.

L'Italie est le pays où les trois plus grandes institutions internationales d'avant la guerre ont démontré de la façon la plus éclatante leur inefficacité ou leur imperfection : on a vu qu'elles étaient incapables de maintenir la paix, de modérer la guerre, d'en provoquer une fin rapide et heureuse. Il est bon que l'épreuve ait été si déplorable, car, si le grand idéal de Wilson a la chance de se réaliser dans l'avenir, toute illusion qu'une concorde vraie et durable des peuples dépende du socialisme, du catholicisme ou de la franc-maçonnerie est désormais évanouie.

Des trois Internationales, la catholique est, il faut le reconnaître, celle qui a su au moins garder un équilibre apparent. Mais un équilibre purement formel : on y est arrivé, on l'a maintenu au prix de silences, de sous-entendus et d'abandons de principes. Le pape est toujours le pape pour les catholiques belges, français et italiens, comme pour les catholiques allemands et autrichiens. A condition de n'être, pour le moment, que le chef administratif de l'Eglise, le gardien des dogmes indifférents aux luttes actuelles, le défenseur de ces idées générales et abstraites du christianisme et de l'humanité auxquelles tous les belligérants peuvent souscrire. Voilà ce que diront des juges bénévoles, car il est des gens qui pensent pouvoir prouver que, durant la guerre, la politique du Vatican a fréquemment montré une prédilection décidée, bien que prudente, pour les empires centraux. De toutes façons, il est certain que dans une guerre semblable, qui est une guerre non seulement d'intérêts,

mais aussi de tendances et d'idées, le Vatican n'a pas su ou n'a pas voulu prononcer ouvertement le mot de justice. Il s'est borné à vouloir que les catholiques belges croient au cardinal Mercier et les catholiques allemands au cardinal Hartmann, que le P. Semeria prêche aux soldats de l'Isonzo et que Mgr Gerlach pratique, à Rome, ses gracieux petits manèges.... On dira que c'est là une neutralité raffinée, mais d'autres estiment aussi cela comme étant de la reddition, de l'impuissance ou de l'intrigue. D'aucuns se rappelleront — peut-être pas absolument hors de propos — ce passage de Lucrèce : *propter vitam vivendi perdere causas*.

Pour ce qui concerne la franc-maçonnerie italienne, on a répété plus d'une fois, pendant la période de neutralité, qu'elle s'employait activement à hâter l'entrée en guerre de l'Italie. C'est possible, bien que les deux principaux promoteurs de la guerre italienne, MM. Salandra et Sonnino, soient notoirement immunisés contre tout contact maçonnique et suivent des chemins qui ne sont pas ceux de la puissante association. Mais, dès le début, il parut évident que la maçonnerie italienne se préoccupait davantage des intérêts français que des intérêts nationaux : l'Italie devait intervenir non seulement parce que c'était une condition indispensable pour conserver son rang de grande nation, mais aussi (et au ton de certains articles et discours on comprenait que ce « mais aussi » signifiait « mais principalement ») parce que la France avait besoin d'aide. La France républicaine, agnostique, anticléricale.... Entendons-nous bien. La France constitue indubitablement le noyau central de la coalition anti-germanique. Si l'Angleterre en est la volonté et le nerf, la France en est l'idée et le drapeau. En France, mieux que chez les autres Alliés, se fondent et se proclament les raisons de la lutte contre les empires centraux. On comprendra donc qu'il est bon, juste et nécessaire que tous les Alliés soient ardemment francophiles. Et, en ce qui regarde l'Italie, il faut ajouter d'autres motifs puissants de sympathie : parenté de race, affinité de culture, etc. Mais la francophilie des francs-maçons italiens est déterminée, en grande partie, par des raisons bien moins décisives et géné-

rales. Ce n'est pas la France qui tient le plus au cœur de ces sectaires incorrigibles ; la France, soit le point culminant et l'essence même de l'Entente. C'est plutôt le radicalisme-socialiste français, qui est seulement un parti et pourrait devenir une cause de confusion et de discorde. Il suffit de rappeler la récente expédition malheureuse, à Paris, des deux grands dignitaires maçonniques MM. Nathan et Ferrari.

Quant au socialisme, n'en parlons pas. Le fameux Erzberger, conversant avec l'abbé Wetterlé, il y a quelques années, a défini l'Italie « la lie de la Triple-Alliance. » Le propos gratuitement injurieux pourrait être appliqué, sans injure, au socialisme officiel italien. Le socialisme de Scheidemann et de Sudekum, si bien disposé — comme on sait — envers la politique impériale allemande, prend presque l'air d'une chose respectable comparé au socialisme du sophiste Turati, du jongleur Ferri, et de ces politicards moins illustres, mais extrêmement actifs, qui, tout récemment, s'abaissaient jusqu'à se déclarer solidaires de Robert Grimm et de la Balabanoff.

Oui, à l'Italie revient le peu enviable privilège de posséder le pire catholicisme, la pire franc-maçonnerie et le pire socialisme. Mais *corruptio optimi pessima*, enseignent les Saintes Ecritures....

— On a observé — même des personnalités italiennes, à la foi non suspecte, et au cœur fervent l'ont fait — comment l'activité du parti nationaliste n'a pas toujours eu des résultats utiles pour le pays. Là aussi, il faut distinguer, car le nationalisme signifie pour le moins deux choses : d'abord une ardeur double, une volonté plus nette, plus résistante, et, dans ce sens, personne ne peut nier l'influence puissante et bénie que ce parti a exercé sur la guerre italienne. Mais nationalisme signifie aussi un ensemble de doctrines (sur lesquelles, à dire vrai, on ne raisonne aujourd'hui que bien peu ou même plus du tout), un programme précis d'agrandissements territoriaux, des garanties militaires et économiques pour le jour où la paix sera discutée. Comme défenseur et propagateur de ses aspirations particulières, le nationalisme italien paraîtra, à d'aucuns, imprudent et excessif : susceptible en tous cas de provoquer chez les Alliés

et chez les neutres des jugements erronés et des dispositions peu amicales. Nous lisons, dans la livraison d'août de la *Revue des nations latines*, les paroles suivantes du professeur Pietro Silva : « ... Nous ne voulons pas dénier aux nationalistes, qui représentent une partie de l'opinion interventionniste italienne, le droit de faire valoir leurs idées. Nous contestons seulement que de telles idées doivent être présentées aux Alliés et aux neutres comme étant celles dominant absolument l'opinion publique italienne. Et il s'est produit justement ceci : en France et en Angleterre, beaucoup de personnes croient sérieusement que le programme italien est ce programme impérialiste soutenu par l'*Idea nazionale* et par ses adeptes. Il résulte d'un simple fait que cela n'est pas un bien : l'exaltation avec laquelle l'organe socialiste officiel, dans sa campagne si tenace contre la guerre, se jette sur la prose nationaliste pour en tirer des arguments devant discréditer la mentalité et les buts de guerre des Alliés. Voyez, par exemple, l'*Avanti* du 20 juin qui reproduit un article de Francesco Coppola où l'on affirme le caractère impérialiste de la guerre. Naturellement, la reproduction de cet article est accompagnée d'un commentaire destiné à faire croire que Coppola est le vrai représentant de l'interventionnisme, et ses idées le vrai programme italien !... »

Il est donc probable qu'il faille en partie attribuer aux doctrines discutables et aux manifestations pas toujours mesurées du parti nationaliste les propos médisants, les réticences, les défiances, somme toute l'imparfaite sympathie de l'opinion publique étrangère pour l'Italie dans la guerre actuelle. Mais je dis : en partie, — qu'on en prenne bien note, — seulement en partie. Les Alliés et les neutres ont plus ou moins le tort d'accorder au nationalisme italien une valeur et une influence supérieures à la réalité. L'erreur vient sans doute du fait que les rares adeptes de ce parti sont hommes déployant une grande activité : énergiques, lutteurs, infatigables, si bien qu'ils peuvent donner aux observateurs éloignés l'illusion d'être dix fois plus nombreux et influents qu'en réalité.... Les gens qui jugent du dehors les choses italiennes négligent en revanche de considérer l'import-

tance et la signification que certains personnages éminents et surtout le ministre Sonnino ont dans le gouvernement et dans la guerre. M. Sonnino est, de notoriété publique, le chef effectif, sinon nominal, du gouvernement, et le fait qu'il occupe son poste si élevé dès le début du conflit lui ajoute une autorité extraordinaire. Il est vraiment le chef civil de la guerre italienne, comme Cadorna en est le chef militaire. D'autre part, à le voir si rigide et si sévère, dédaigneux de toute transaction, on peut être sûr qu'il ne serait resté à la direction de la politique extérieure italienne qu'à condition de pouvoir appliquer ses propres idées. Je ne saurais dire ce que pense plus spécialement M. Sonnino sur les buts de la guerre italienne : il est cependant certain que le passé politique et parlementaire de cette personnalité la met au-dessus de tout soupçon de tendances impérialistes. On sait, du reste, que les déclarations faites par lui, en juin dernier, devant la Chambre réunie en comité secret, semblaient raisonnables et modérées, même aux zimmerwaldiens du socialisme officiel. Équité et modération dans l'exposé des limites des revendications, ténacité dans la défense du programme ainsi établi : voilà ce qui me semble être les deux facteurs de l'activité politique de M. Sonnino, les cadres dans lesquels, en dépit de quelques doutes inévitables et passagers, se meut et se mouvra la volonté de la nation.

— Combien semblent désormais lointains les temps où l'Italie, dans le jugement des étrangers et aussi dans celui de très nombreux Italiens, était le pays des enthousiasmes faciles et éphémères, et celui des découragements subits, le pays classique des discordes et des rébellions, le terrain propice aux arbustes délicats et non aux arbres vigoureux qui demeurent ! Métaphore à part, on croyait que l'Italie pouvait posséder beaucoup de qualités, hormis celles de la constance et du calme.

Eh bien, même les juges les plus sévères des choses italiennes se voient aujourd'hui forcés de tenir compte au moins des faits suivants : L'Italie est peut-être celui des belligérants qui garde la foi la plus profonde dans ses dirigeants. M. Sonnino et le général Cadorna restent et resteront probablement jusqu'au bout

les deux véritables chefs de la guerre. Une seule crise ministérielle, déterminée par l'opportunité d'élargir les bases du gouvernement. Aucun trouble grave, aucune grève qui compte ! Tous les ennuis inévitables et augmentant sans cesse supportés avec cette rapidité d'adaptation qui est renforcée par la traditionnelle sobriété de la population, et ne rappelant en rien un relâchement découragé, tant il est vrai que l'habitude de critiquer persiste avec une grande vivacité dans les discours et dans les écrits que les ciseaux de la censure n'élaguent pas toujours. Mais, parmi les symptômes de la confiante volonté italienne, il me paraît qu'il faut relever surtout, ces derniers temps, le calme avec lequel le pays supporte, rétorque et s'efforce de rectifier certaines publications peu flatteuses de la presse alliée, certaines réserves menaçantes formulées par d'éminents hommes politiques anglais, sur la question des régions *irredente* de l'Adriatique.... Comme j'eus déjà l'occasion de le faire remarquer, c'est le moment initial qui est celui présentant le plus de difficultés et de dangers en Italie.

Que de décisions sont, ou bien retardées par l'esprit de critique, par un certain scepticisme très répandu dans la nation, par cette vague défiance de ses propres forces, dernier héritage des grandes aventures historiques, — ou bien sont précipitées par le déchaînement subit de ces énergies impulsives qui jouent un rôle si grand dans le caractère italien ! Mais une fois surmontée la première répugnance à sortir des habitudes quotidiennes, une fois réprimée l'impétuosité sans frein des premières manifestations, un étonnant équilibre suit d'ordinaire, une intime modération de foi et de force, d'intelligence et de volonté. Il en est ainsi dans la présente guerre, qui démontre que le peuple italien a une capacité de résistance supérieure même aux espérances des plus fervents interventionnistes. Et comme chacun saisit que, au point où elle en est, la guerre sera vaincue par celui qui saura résister une heure de plus, l'extraordinaire valeur de cette volonté calme et tenace dont l'Italie fait preuve mois après mois apparaît avec évidence.

— La dernière saison de librairie fut relativement féconde,

malgré la crise du papier et les esprits tournés vers des choses plus importantes. J'ai déjà signalé dans ma chronique de juillet quelques livres ayant un caractère purement littéraire : poésies, nouvelles, romans. Dans cette dernière catégorie méritent d'être examinées aussi : *La casa al sole*, recueil de nouvelles de l'aimable et parfois originale Térésah, et *La fuga*, roman de l'écrivain sicilien Rossa di San-Secondo, dont j'ai parlé récemment. Ces deux volumes sortent de chez Treves, à Milan.

Benedetto Croce fait paraître chez Laterza, à Bari, le tome IV de sa *Filosofia dello spirito*, intitulé *Teoria e storia della storiografia*, qui a déjà paru en allemand en 1915. Il publie aussi chez le même éditeur quelques recueils de documents et d'études sur l'œuvre du grand critique Francesco De Sanctis, dont on célèbre cette année le premier centenaire. Très utile pour les érudits sera l'index bibliographique intitulé *Gli scritti di Francesco De Sanctis e la loro varia fortuna*, renfermant non seulement la chronologie complète des écrits, des éditions et des manuscrits de De Sanctis, mais aussi la liste de la littérature le concernant et une note critique sur les vicissitudes de sa renommée.

Un livre singulier, piquant, intéressant est celui qu'Ettore Romagnoli édite chez Zanichelli, à Bologne, sous le titre un peu bizarre de *Minerva e lo scimmione* (Minerve et le babouin). Minerve, c'est Minerve, et le babouin, c'est le philologue allemand. La thèse soutenue par Romagnoli est que les études philologiques peuvent présenter une valeur comme moyen et non comme fin : grave et périlleux fut le tort de l'Italie qui, durant un demi-siècle d'arides et pédantesques recherches d'érudition, a étouffé et déformé la disposition naturelle du génie italien, plus enclin à la synthèse qu'à l'analyse ; la matière des investigations philologiques pures est toute autre qu'inépuisable et, par conséquent, une orientation semblable ne peut avoir qu'un caractère transitoire.... Et la conclusion, c'est : *cæterum censeo philologiam esse delendam*, — il faut détruire la philologie. Conclusion qui semble excessive à quelques-uns, mais à laquelle le fait que Romagnoli est un des plus savants

hellénistes d'Italie donne une valeur notable. Conclusion, en tout état de cause, qui — une fois dépouillée de ce qu'elle peut avoir de paradoxal dans les mots — correspond fort bien à un mouvement de réaction, se dessinant en Italie depuis quelques années, contre la présomptueuse stérilité des études historiques et philologiques pures, selon le type allemand.

Le second volume, tant attendu, de l'ouvrage *Gli ultimi cento anni di storia universale*, par Pietro Orsi, vient de sortir des presses de la Société nationale d'édition à Turin. Il comprend les événements allant de 1870 à 1915, exposés avec une clarté et une science admirable, jugée avec cette sérénité qui constitue un des dons les plus insignes de ce limpide écrivain. L'ouvrage d'Orsi est le meilleur manuel pour qui veut parler des choses politiques avec une compétence suffisante, en évitant cette sorte d'erreur ou d'incertitude venant de ce qu'on ignore les antécédents des grandes questions pour lesquelles on combat aujourd'hui.

Je ne veux point passer sous silence un autre volume, très appréciable, du professeur Luigi Tonelli : *Lo spirito francese contemporaneo* (Milan, Treves). Il reconstruit dans ses lignes maîtresses, avec une richesse et une sûreté d'information merveilleuses, la vie spirituelle française aux formes multiples, pendant le siècle dernier. Par certains critères humainement religieux, modérément nationalistes, discrètement classiques, l'auteur discerne ce qui, à son jugement, sera balayé comme caduc par la grande bourrasque et ce qui, par contre, en sortira rajeuni et fortifié. A chaque page, un esprit de profonde et intelligente sympathie pour la nation sœur.

FRANCESCO CHIESA.

P. S. — Ces lignes ont été écrites avant que Benoît XV envoyât aux belligérants ses propositions pour la paix. Cela ne change pas, me semble-t-il, la valeur essentielle du jugement exposé dans cette chronique.

CHRONIQUE ANGLAISE

Le débat sur la paix à la Chambre des communes. — Discours du premier ministre à propos de l'anniversaire de la guerre. — Changements dans le gouvernement. — Retour de M. Churchill au pouvoir. — La convention irlandaise. — Agitation industrielle. — Conseils d'ouvriers et de soldats. — Un roman scolaire. — Le théâtre de lord Dunsany.

Il est naturellement impossible de séparer la vie anglaise de la guerre, qui influence toute son activité. La guerre ne saurait être ignorée plus longtemps comme le peuple anglais a coutume de le faire, dans la vie courante, pour les questions qui y touchent de plus près. De récents événements en Allemagne semblent montrer que les Germains sont disposés à envisager la seule sorte de solution qui soit acceptable pour les Alliés, c'est-à-dire une paix basée sur les idées de justice et de nationalité. Aussi, du coup, des gens qui s'étaient tus jusqu'ici se mettent à parler de paix ; et le débat sur la paix, aux Communes, a pu se dérouler sans incident. M. J. R. Macdonald a déposé une motion demandant : qu'en présence de la résolution votée au Reichstag, la Chambre déclare que cette résolution répond à ce qui a, dès le début, été le vœu du pays, que le gouvernement, d'accord avec ses alliés, répète ses conditions de paix, et que l'Entente se range à la proposition russe d'admettre à la future conférence alliée sur les buts de guerre des représentants des peuples et non pas seulement des gouvernements. On remarquait sur la galerie les quatre délégués russes, qui ont assisté à la plus grande partie des débats. M. Macdonald a perdu la sympathie de la Chambre en reconnaissant que le Reichstag ne pouvait pas lier le gouvernement allemand, et en ôtant ainsi toute portée au reproche qu'il faisait à la presse de n'avoir commenté que le discours du chancelier et rien dit de la résolution. On a attaché beaucoup trop d'importance à celle-ci, a rétorqué M. Asquith, en prenant la défense de la presse. La seule manifestation d'enthousiasme a été provoquée non par M. Macdonald,

mais par la nouvelle déclaration de M. Asquith sur le rôle des Alliés et la profession de confiance de M. Bonar Law. « La paix, a dit M. Asquith, est devenue l'intérêt suprême de l'humanité, à une condition essentielle toutefois, c'est qu'elle n'annule pas le but pour lequel les nations libres du globe ont accepté et poursuivi la guerre, et n'aboutisse pas à la vanité des pertes et souffrances immenses qu'elles ont supportées et supportent encore en commun. » La motion a été repoussée par 148 votants contre 19, le seul nom notoire parmi ces derniers étant celui de M. John Burns.

La résolution du Reichstag fait meilleure impression à première vue qu'à l'examen, et ses défauts au point de vue anglais ont été résumés par M. Lloyd George dans son discours au Queen's Hall à l'occasion du troisième anniversaire de la guerre. « Ils parlent couramment de paix, a-t-il dit, mais ils balbutient, ils bégaiement, quand il s'agit de prononcer le mot de *restauration*. Il n'a pas pu sortir encore en entier de leurs lèvres. Nous les avons défiés. Mais avant que nous acceptions d'entrer en pourparlers de paix, il faut qu'ils apprennent à prononcer ce mot (*Applaudissements*).... Pour le moment l'empereur ne sait pas encore l'alphabet, il n'en sait pas la première lettre, qui est *restauration*. Qu'il l'apprenne, et alors nous pourrions causer ! » Il est impossible de ne pas sentir que les buts de guerre ressortent nettement de tous ces discours, répliques, résolutions et discussions des Allemands et des Anglais. Quelle que puisse être la prochaine phase de la guerre, la divergence de vues se révèle plus clairement, et il ne peut y avoir de doute que la suspicion qu'éveille tout acte allemand ne soit un des plus grands obstacles à la conclusion de la paix. Telle est aussi la conclusion évidente qui se dégage des débats passionnés sur le voyage qu'a fait en France M. Henderson en compagnie de M. Macdonald, et des divisions qui ont surgi au sein du parti du Travail sur la question de savoir s'il fallait ou non envoyer des délégués à Stockholm. Les Allemands y seront, et pour bien des gens cela suffit. Ils attribuent à tout Germain une duplicité presque universelle, et le soupçon est si bien ancré que c'en

à désespérer de la paix. Si le Travail envoie des représentants, ce sera afin que l'Allemagne ne fasse pas de la conférence un pur moyen de propagande et n'en profite pour condamner par défaut les Alliés devant le monde. Mais le sentiment semble prédominer à présent que l'affaire n'offre pas de difficulté pour le gouvernement allemand et que s'il tient à patronner la conférence, c'est en vertu de quelque motif inavouable et déloyal.

Le premier ministre a fait quelques changements dans le cabinet et il en suivra probablement d'autres. M. Chamberlain a quitté le secrétariat de l'Inde et a été remplacé par M. Montagu, un des meilleurs jeunes membres du ministère Asquith. Sir Eric Geddes prend la place de Sir Edward Carson à l'amirauté, on ne voit pas très bien pour quelles raisons. Sir E. Carson était dans l'enthousiasme de ses marins, et si sa principale qualité était de ne pas intervenir, comme il disait, dans des affaires qu'il ne comprenait pas, on s'étonne qu'il passe à la guerre, où il est nécessaire de comprendre. Mais là où il faut de la décision et de la clarté de vue, il doit être toujours le bien-venu.

La nomination de Sir Eric Geddes est une des plus hardies de M. Lloyd George. Il a débuté comme porteur aux chemins de fer et fut chargé des communications en France, après s'être fait connaître comme expert de première force dans l'organisation ferroviaire. Une nomination qui est presque un défi est celle de M. Churchill au ministère des munitions. Une partie de la presse a protesté contre ce choix, et s'il est vrai que M. Churchill est déjà fort emprunté en matière de stratégie navale, comme semble l'insinuer le *Daily Telegraph*, il y a bien quelque chose à dire. Les brillantes facultés du nouveau ministre ne sont pas mises en question ; mais c'est précisément parce que remarquablement doué qu'il n'est pas fait pour les rôles secondaires, et l'on se demande ce qui va arriver puisque les premiers rôles sont déjà pris.

La convention irlandaise s'est réunie, a nommé un président, s'est ajournée et s'est réunie de nouveau. Le choix de Sir Horace Plunkett était parfait, et si tous les actes de la convention

sont marqués du même bon sens, il y aura tout lieu de considérer comme justifiés les espoirs qu'elle a suscités. On ne pouvait pas choisir un plus véritable Irlandais, et non un Irlandais de telle ou telle couleur. Il a des sympathies pour tous les partis, et l'on peut dire, si étonnant que cela paraisse, qu'il est aimé et respecté de tous. Le fait seul que la convention s'est réunie produit déjà une bonne impression, et le Regent's Hall du Trinity College a des chances de devenir historique. La presse a été sagement exclue des débats ; mais on a dû prendre des mesures pour que le public ait tout de même quelques aperçus de ce qui se passera.

Le gouvernement a interdit la publication d'un résumé des rapports de la commission locale d'enquête sur l'agitation dans le monde industriel. Parmi les motifs indiqués je relève le prix élevés des denrées alimentaires, les inégalités dans la distribution, l'accaparement, et l'effet des lois sur la fabrication des munitions. Il y en a d'autres, tels que les frottements causés par l'application des lois sur le service militaire, la fatigue du surmenage, l'insuffisance des logements et les restrictions apportées à la vente de la bière ; mais le principal, c'est la conviction que les petites restrictions alimentaires ne sont pas nécessaires et ne proviennent que de l'accaparement. Il y a aussi une suspicion largement répandue contre les intentions du gouvernement en ce qui concerne les droits trade-unionistes suspendus pour la durée de la guerre, et une tendance à former de nouvelles combinaisons pour la protection du travail. On prétend que c'est à des motifs de ce genre qu'est due la tentative de fonder des conseils d'ouvriers et de soldats. Je donne cette assertion pour ce qu'elle vaut. La grande masse du public envisage ce mouvement comme une imitation — absolument inutile, à ses yeux — de celui de Russie, en vue d'amener comme là-bas une défection militaire qui permette d'aboutir à une paix quelconque. Le petit groupe qui a lancé ce projet doit regretter à cette heure de l'avoir jamais conçu. Car il a plus fait que toute autre chose pour discréditer la minorité pacifiste. En fait, il semble être mort dans l'œuf. Vous ne pouvez pas avoir des

conseils d'ouvriers et de soldats, sans soldats ; or les soldats paraissent s'en méfier plus que les civils. Un essai de réunir un de ces conseils à l'église des Frères de Southgate s'est heurté à la résistance de la populace mélangée de nombreux soldats. L'église a été sérieusement endommagée, et les hommes et femmes qui assistaient à la réunion se sont vus fort malmenés. On ne saurait approuver les actes de violence de la foule ; mais il faut tenir compte des signes des temps et reconnaître la force du sentiment qu'inspire toute suggestion de paix prématurée.

Passons à des sujets moins graves. Nous avons à signaler un de ces essais périodiques de peindre la vie scolaire qui semblent un des traits inhérents à la littérature d'imagination anglaise. La *Trame de jeunesse* (*The Loom of Youth*), par Alec Waugh, est remarquable à plus d'un titre. Ce n'est pas un roman purement extérieur, écrit par quelqu'un qui voit dans les actes inconsidérés de la jeunesse un monde d'intentions et de ferveur ; non, c'est vu du dedans, par un esprit juvénile qui ne se laisse pas influencer par le milieu où se préparent à la vie les classes moyennes et supérieures d'Angleterre, ni ne le soumet délibérément à une critique exagérée. Le sujet du roman est la réaction de l'individu contre la machine qui risque de créer un type uniforme aux dépens de la personnalité. M. Waugh est sincère, et c'est une des conditions essentielles pour avoir du style. Il a de la fraîcheur, de la pondération, et tout ce qui est nécessaire au conteur. Sa peinture de la vie scolaire est fidèle, et son livre vaut mieux qu'une promesse.

Lord Dunsany a depuis longtemps son cercle d'admirateurs, pour qui le *Théâtre de dieux et d'hommes* qu'il vient de publier sera considéré comme une bonne aubaine. Aucun autre dramaturge ou écrivain d'Angleterre — voire peut-être du globe — n'a autant que lord Dunsany le don de l'exquis et de l'irréel. C'est sans doute un don spécial aux Irlandais, car nous le retrouvons chez Yeats et chez Synge. Dunsany, lui, nous met en relation familière avec les dieux. Jusqu'ici, dans son œuvre, les dieux, en effet, étaient presque seuls représentés ; mais

récemment nous avons vu le réalisme s'y infiltrer, juste ce qu'il en faut cependant pour ajouter au mystère. Son imagination n'est pas soutenue, mais suffisante pour produire de petits bijoux comme *La nuit au soleil* et *Les ennemis de la reine*. Ces pièces ont eu un vif succès, à la scène, à New-York ; mais pour nous, nous préférons les lire et les relire.

H.-C. O'NEILL.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Les Etats-Unis en guerre. — La conscription et son fonctionnement. — Historique de l'emprunt de la Liberté. — Attitude générale du public américain à l'aube de cette guerre. — Efforts faits pour conjurer la crise alimentaire. — Influence du théâtre et du cinématographe sur le développement de l'esprit militaire aux Etats-Unis.

Lorsqu'il y a trois ans éclata le grand conflit européen, plus de gens qu'on pense, aux Etats-Unis, se sentirent vaguement inquiets. De tels intérêts étaient en jeu que la guerre s'annonçait, dès le début, longue et formidable. Un an ne s'était pas écoulé qu'il devint évident qu'à moins de concessions peu probables de la part de l'Allemagne, ou d'une politique d'effacement absolument indigne d'une grande nation, l'entrée dans l'arène de la république américaine n'était qu'une question de temps.

Ce qu'il était ainsi facile de prévoir s'est réalisé ; et le pays s'est résigné, sans faiblesse et avec infiniment plus de calme qu'on ne s'y attendait, aux sacrifices considérables que lui demande le nouvel ordre de choses.

Nul ne peut contester que l'Amérique, en intervenant comme elle l'a fait, au nom du droit des neutres et des non-combattants, a eu un beau geste. A une époque où le cynisme le plus éhonté en matière de politique étrangère n'étonne plus personne, les Etats-Unis eussent pu, à la rigueur, imiter tant

d'autres neutres : emdosser les affronts et se contenter d'une vague promesse de réparation future. C'était là ce que leur conseillaient les fameux « Onze » du Sénat, porte-parole de ce groupe pacifico-utilitaire, qui est peut-être encore plus égoïste qu'antimilitariste.

Cependant l'impartialité nous oblige à mentionner que le désir de venger les morts de la *Lusitania* et celui de venir au secours de la démocratie contre le militarisme prussien n'ont pas été les seuls motifs de la déclaration de guerre. Les bons Yankees ont fini par être inquiets, pour leur propre pays, de l'impérialisme allemand. Les menées teutoniques dans l'Amérique du sud, l'organisation si parfaite du système d'espionnage sur le territoire de l'Union, les rapports d'agents diplomatiques, ont amené le peuple américain, durant ces derniers mois, à penser qu'il pourrait bien y avoir un inquiétant indice dans les fanfaronnades courantes, paraît-il, en 1914, au sein de certains milieux allemands : « Paris en trois semaines, Londres en trois mois, New-York en trois ans.... » Dans ces conditions, la guerre apparaît comme une mesure de simple précaution ; et c'est ce qui explique, en grande partie, la facilité avec laquelle le peuple des Etats-Unis a pris si vite son parti de ce qui, dans d'autres circonstances, eût été considéré comme une épouvantable calamité.

— Jusqu'au moment où nous écrivons ces lignes, l'événement capital de la guerre, pour ce qui nous concerne, a été la promulgation de la loi sur le service militaire obligatoire. On s'est étonné, à l'étranger, qu'il ait fallu près de cinquante jours au Congrès pour se décider à faire ce pas décisif, alors que chaque heure comptait pour notre préparation militaire. Mais si l'on songe combien la conscription est antipathique au caractère anglo-saxon, et si l'on se rappelle qu'il y a trois ans *aucun* de nos grands journaux n'aurait osé, dans un article de fond, préconiser l'adoption du service obligatoire, l'on ne peut être surpris que d'une chose, c'est que les Etats-Unis aient renoncé, même provisoirement, au système de volontaires. Et pourtant celui-ci avait surabondamment démontré sa parfaite insuffisance

depuis les origines de l'histoire militaire de ce pays. Pendant la guerre de Sécession, les confédérés, après une courte expérience avec une armée de 100 000 volontaires, se hâtèrent de recourir à la conscription ; et le Nord lui-même, à un certain moment, n'eut plus d'autre alternative que de suivre cet exemple. La leçon, toutefois, n'a pas servi, et les déconvenues de la guerre hispano-américaine de 1898 n'ont pas davantage ouvert les yeux de nos législateurs, parce que l'Espagne, sur mer et à Cuba, n'était pas en état de faire une résistance sérieuse. Il y a environ un an, la mobilisation de la garde nationale sur la frontière du Mexique a fait de nouveau ressortir l'archaïsme et la faiblesse de nos institutions militaires. Mais même cela n'eût pas convaincu nos obstinés *congressmen*, s'il ne s'était produit une formidable campagne de presse, et si d'innombrables conférences, organisées par des sociétés patriotiques, n'avaient agi sur l'opinion de telle façon que le Congrès fut obligé de céder.

Le système de conscription adopté par les Etats-Unis se rapproche, non de celui en vigueur dans les principaux pays d'Europe, mais des errements suivis par les grandes républiques de l'Amérique du sud, et surtout l'Argentine. Le service est obligatoire pour les jeunes gens de 21 à 30 ans révolus, mais il n'est pas universel. Non seulement les divers Etats ne sont tenus que de fournir un contingent, au prorata de la population, en vue de constituer une levée totale de 500 000 hommes, mais il a été prescrit d'exempter, outre certains fonctionnaires et les soutiens de famille, les jeunes hommes exerçant une profession dans laquelle ils sont plus utiles à la république que s'ils servaient dans l'armée.

— Le 5 juin a été désigné par le président comme devant être le jour de recrutement pour tous les conscrits d'âge militaire, et l'on a tenu à en faire une sorte de fête légale, afin que le peuple américain se pénétrât mieux de la solennité de la circonstance. Les Jérémies n'ont pas manqué pour prédire que, d'abord, cette fête dégénérerait, comme le Jour des Morts, en un *holiday* ordinaire, servant de prétexte pour des réjouissances bruyantes et vulgaires ; ensuite, que le nombre des réfractaires

serait formidable ; enfin qu'il y aurait de graves désordres provoqués par les *German-Americans*, aussi bien que par les anarchistes et leur Louise Michel au petit pied : Emma Goldman. Mais aucune de ces prophéties ne s'est réalisée. La journée a été parfaitement tranquille, sauf à Butte, dans le district minier de Montana, où quelques énergumènes ont dû être arrêtés, et parmi les Indiens Utes, qui se déclarèrent peu disposés à risquer leur peau tatouée sur les bords de la Meuse, ce dont on ne pourrait vraiment leur faire un grand crime....

Dans ce pays, où l'état civil n'existe qu'approximativement, nul n'avait une idée nette du nombre de conscrits que donnerait le recrutement. Les évaluations variaient de 5 à 7 millions ; le chiffre atteint, 9 millions, a causé une agréable surprise.

— Après la conscription, ce qui a le plus passionné la nation, c'est l'émission de l'emprunt de la Liberté, — *The Liberty Loan*, — montant à 2 milliards de dollars, environ 10 milliards 200 millions de francs (au cours du dollar en Suisse). Avec leur insouciance proverbiale, les Américains, tout en se flattant que l'emprunt serait facilement couvert, et au delà, s'occupèrent d'abord de toute autre chose, jusqu'à ce que le Trésor fit entendre un cri d'alarme. Les grosses banques, bien des maisons de commerce, avaient acheté de ces rentes, mais la masse se montrait plutôt indifférente. Le mal était que, d'abord, ces rentes ne rapportaient que $3\frac{1}{2}\%$, c'est-à-dire moins que les comptes courants de la plupart des banques, ce qui était une maladresse. De plus, beaucoup de petits capitalistes, de rentiers, avaient placé leurs fonds disponibles, ces temps derniers, dans des valeurs très attrayantes, telles que l'emprunt franco-anglais, celui de l'Argentine et surtout ces valeurs industrielles qui ont tourné tant de têtes depuis le début de la guerre. Le fait que le *Liberty Loan* échappait à l'impôt sur le revenu pouvait être une attraction pour les gens très riches, lesquels se voient menacés, par une loi projetée, d'une taxe progressive fort lourde : il importait médiocrement aux personnes peu fortunées, pour qui l'impôt est insignifiant ou nul. Il faut bien dire aussi que l'Américain n'est pas grand acheteur de rentes ou même d'obligations :

il préfère les actions, susceptibles d'un plus grand développement et se prêtant à la spéculation. On a calculé qu'en temps ordinaire, sur près de 92 millions d'habitants, les Etats-Unis ne renferment pas plus de 200 000 personnes qui placent leur argent en obligations.

Dans les derniers quinze jours précédant la clôture de l'opération, il s'est fait une campagne dont on n'avait pas vu l'analogue depuis le temps où le fameux financier Jay Cooke fit réussir le grand emprunt de la guerre de Sécession. Non seulement les banques se livrèrent à une réclame formidable, revêtant les formes les plus étranges et inattendues, mais il se forma pour ainsi dire dans chaque localité des comités de citoyens, dont les membres allèrent de porte en porte solliciter les souscriptions, ou bien se portèrent garants de la solvabilité des gens de l'endroit qui ne peuvent payer leurs 50 ou 100 dollars que par acomptes. Les 12, 13 et 14 juin, les cloches des églises, les sirènes des usines firent entendre, à neuf heures du soir, un appel indiquant le nombre de jours qui restait avant la clôture. Enfin, le 15, à midi, il devint certain que les Allemands n'auraient pas la satisfaction de constater que le peuple américain ne soutient pas son gouvernement dans la présente crise : les souscriptions dépassèrent le chiffre de l'emprunt de 1 035 226 850 dollars.

Comme le budget de la guerre, à lui seul, demande \$ 3 281 000 000, et qu'il est probable que d'autres crédits seront nécessaires, nous verrons d'autres emprunts d'Etat. Au point de vue économique, cette situation, nouvelle ici, aura peut-être une influence salubre, en accoutumant les Américains à placer leurs économies en valeurs plus stables que les actions industrielles. Aussi ne peut-on que faire des vœux pour que le ministère des finances porte à 4 % le taux des emprunts futurs.

— Ce qui s'est passé à propos de l'emprunt est typique pour ce qui concerne l'attitude du peuple des Etats-Unis dans les circonstances actuelles. On ne paraît pas se rendre compte de moins du monde, ici, de la gravité de la situation. Cela tient

en partie, évidemment, à l'éloignement du théâtre des hostilités, mais aussi à l'insouciance du caractère national. Il a fallu presque deux mois au Congrès, une fois la guerre déclarée, pour se décider à lever une armée sur des bases à peu près rationnelles; et, au dernier moment, il vota la loi avec un enthousiasme extraordinaire. Toutefois, aujourd'hui que l'administration de la guerre déploie la plus grande énergie à essayer de réparer le temps perdu, ce même Congrès lui met des bâtons dans les roues; lorsqu'il s'agit d'arriver à une application pratique de la loi, nos *congressmen* se laissent dominer derechef par l'esprit de parti, le désir d'obliger les constituants; et leurs tergiversations font que les camps destinés à la nouvelle armée ne seront pas prêts avant *le milieu d'octobre*, et la guerre a été déclarée *le 6 avril*! Ce n'est pas tout, hélas! car on voit des membres du Congrès s'oublier au point de demander que la loi sur la conscription soit rappelée comme contraire à la constitution et soutenir que, tout au moins, la milice peut légalement refuser d'aller « se faire tuer hors du territoire de l'Union. » C'est certainement très opportun et très patriotique....

Le *Liberty Loan* eût fait fiasco sans le dévouement, à la dernière heure, d'un groupe de citoyens désintéressés. Pendant cinq ou six jours ce fut un emballement furieux. Mais maintenant, comme chacun étale avec complaisance à sa boutonnière l'emblème indiquant qu'on a acheté de la fameuse rente, on semble croire qu'on a fait tout son devoir, et que la fin de la guerre viendra, dès lors, tout naturellement. Le malheur est que cette sorte de patriotisme à la Roger Bontemps est la note dominante, qui frappe et impressionne péniblement les gens ayant une conception exacte de la situation en Europe. Les jeunes hommes qui, en attendant d'être appelés sous les drapeaux, s'organisent en bataillons locaux sont infiniment plus préoccupés du côté social que du côté utilitaire de la chose; les parades en uniforme, les pique-niques avec les petites amies, le foot-ball jouent un rôle prépondérant. Le Congrès, lui, après avoir bruyamment reconnu la nécessité d'une nouvelle loi financière pour faire

face aux énormes dépenses de guerre, se perd, en ce moment, dans des discussions sans fin sur les moyens à employer. Sous l'empire de l'enthousiasme du début, la Chambre commença par voter un *bill* d'un radicalisme absolument inadmissible, de nature à gêner le commerce, entraver le service de la presse et mécontenter tout le monde en général. Devant les protestations unanimes soulevées par ce chef-d'œuvre de maladresse, le Sénat a pris l'attitude diamétralement opposée, et nous sommes menacés, entre les deux, de nous trouver trop longtemps sans nouvelles sources de revenus, avec un chiffre énorme de dépenses journalières.

— Dans plusieurs de nos chroniques précédentes, nous avons parlé de la cherté croissante, et en grande partie injustifiable, des aliments et des objets de première nécessité. C'est que cela constitue un des plus graves problèmes du moment. La situation se complique, non seulement par le fait que les Etats-Unis sont tenus d'approvisionner, dans une large mesure, plusieurs pays d'Europe, mais aussi par la perspective d'une récolte médiocre. On a beau nous déclarer que l'avoine donnera près de 1 400 000 000 boisseaux, le peuple ne se nourrit pas d'avoine, mais de blé ; et ce dernier, quoique plus abondant que l'année dernière, se trouvera encore de 369 millions de boisseaux au-dessous de la récolte de 1915.

Les agissements des spéculateurs en denrées alimentaires sont devenus si insupportables que l'on commence à redouter des émeutes, assez compréhensibles quand on songe que le prix de nombre d'articles de première nécessité est plus élevé, maintenant, aux Etats-Unis, que dans les nations d'Europe considérées comme à court de nourriture. Le président Wilson, avec une louable énergie, insiste pour qu'une commission fédérale soit chargée de contrôler la production, l'exportation des denrées alimentaires et jouisse du pouvoir de fixer un maximum de prix. A ceci le Congrès, désavoué du reste par l'opinion de la majorité de la nation, fait une opposition acharnée, accusant le président de velléité d'autocratie. Que voulez-vous ? Nombre de spéculateurs, d'intermédiaires, sont des gens influents auprès de

certain *congressmen*, alors que d'autres représentants du peuple sont simplement des politiciens de la vieille école, toujours prêts à voir un futur dictateur dans tout président qui n'est pas absolument passif. Mais les uns et les autres, les députés ou sénateurs à la conscience élastique, comme les politiciens à courte vue et trembleurs, ne se rendent pas compte qu'ils constituent en Amérique les meilleurs auxiliaires de l'Allemagne.

— Parmi les causes secondaires qui ont aidé à l'évolution de l'opinion américaine vers la guerre, il faut compter un facteur que l'on s'étonne de voir apparaître ici : le théâtre, et plus spécialement le cinématographe. Mais, dans son action même, il y a eu une progression qui, partant de simples réminiscences historiques, a abouti à une œuvre de propagande extrêmement militante.

Le début du grand conflit européen a, naturellement, donné un regain d'intérêt aux grandes épopées de la guerre de Sécession. Des scènes de cette campagne commencèrent à jouer un rôle plus fréquent au théâtre. Des compagnies de cinématographes montèrent, à frais énormes, des productions gigantesques, telles que cette *Bataille de Gettysburg*, représentée sur les lieux mêmes où eut lieu la sanglante affaire des 1-3 juillet 1863. Contemporaine de cette production fut aussi *The Birth of a Nation*, — la naissance d'une nation, — laquelle provoqua une agitation dont nous avons parlé ici même, en août 1915. Peu après, l'évolution se dessine plus nettement. La vague inquiétude qui commence à poindre fait naître des ligues, des organisations semi-militaires, non encore officiellement reconnues. L'une d'elles, *The American Legion*, plaide sa cause par un spectacle dont l'influence dépasse toutes les prévisions, *The Battle Cry of Peace*, — le cri de guerre de la paix, — un éloquent appel aux armes pour la défense du foyer et contre le militarisme impérialiste. Cette pièce cinématographique a fait plus pour « réveiller » les Etats-Unis et frayer chemin au service militaire obligatoire que bien des articles et bien des discours. A vrai dire, l'idée n'était pas nouvelle. Il y a quelques années — peut-être quinze ans — apparut à Londres une pièce de théâtre dont

le titre était, si je ne me trompe, *An Englishman's Home is his Castle*, — Un Anglais, chez lui, est dans son château fort. Cette pièce produisit une profonde impression en dépeignant les horreurs d'une invasion d'Albion par un ennemi non désigné, mais facile à reconnaître. Toujours est-il que le genre eut, ici, un immense succès. Au *Battle Cry* succéda *Civilization*, un autre spectacle cinématographique dont les acteurs se chiffrent par milliers. L'allusion, là, devient plus transparente. On y voit les Etats-Unis mis à deux doigts de leur perte par leur obstination à négliger la préparation militaire, mais sauvés toutefois, à la dernière heure, par une sorte de miracle d'énergie et d'ingéniosité. On ne prend plus la peine de déguiser le type des envahisseurs : ce sont des Teutons formidablement accentués.

Tout ceci se passait, il ne faut pas l'oublier, avant la rupture des relations diplomatiques. On ne saurait estimer le nombre des millions d'hommes, femmes et enfants qui assistèrent à ces diverses représentations : il se compte sans doute par dizaines. Quelle leçon de choses a jamais été offerte ainsi, avec cette force, à un peuple entier ?

GEORGE N. TRICOCHÉ.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Un penseur individualiste : M. Burckhardt-Schazmann. — Ce qui unit Suisses romands et Suisses alémaniques. — Un nouveau livre de M. Zurlinden. — Romanciers et poètes : C. A. Bernoulli, R. de Tavel, C. Baenninger et R. Faesi. — Carl Spitteler, traduit en français.

On n'a pas oublié les paroles de sympathie et de vive compréhension que M. Burckhardt-Schazmann écrivit sur Genève et son rôle en Suisse à propos du centenaire de l'entrée de la vieille république dans la Confédération. « Genève, disait-il, nous a donné la Suisse romande. Et par là notre Suisse actuelle, cet alliage heureux de races diverses et unies. » Un tel langage était fréquent autrefois en Suisse allemande, alors que les Georges

de Wyss et les C. F. Meyer vivaient dans une étroite communion d'idées et de sentiments avec les Vuillemin, les Rambert et leurs autres amis romands, mais aujourd'hui il est devenu de plus en plus rare. M. Burckhardt-Schazmann fut un des derniers représentants de cet esprit : il aimait fort les Suisses français, goûtait leur esprit et entraînait pleinement dans leur pensée. Il n'avait rien de la mentalité du centraliste radical qui domine à l'heure qu'il est. Président central du nouveau parti libéral-démocratique, il disait à Bâle en 1913, dans une assemblée où des représentants de tous les cantons se rencontraient : « Nous ne devons pas ignorer le passé historique de chaque canton ; nous devons respecter les particularités linguistiques et ethniques de tous les groupements suisses, en même temps nous devons cultiver avec sollicitude tout ce qui nous unit. Nous devons nous efforcer de concevoir nos questions particulières du point de vue des intérêts généraux de la Suisse, sans que la variété fasse tort à l'unité. C'est là ce qui fait la complexité de la vie suisse, mais c'est là ce qui fait aussi sa beauté. Vaincre l'obstacle que crée la diversité des langues est sans doute la mission civilisatrice la plus importante de la Suisse. »

C'est une bien intéressante physionomie que celle de M. Burckhardt-Schazmann. On la connaissait peu jusqu'à présent. Les qualités de ce rare esprit n'étaient guère appréciées que de quelques initiés. C'est que M. Burckhardt-Schazmann était un modeste et un sage, qui soigneusement cachait sa vie. Il avait certes occupé des postes éminents dans sa ville natale : juge à la cour d'appel, professeur de droit romain à l'université, conseiller d'Etat, conseiller national, partout où il avait passé il avait laissé l'impression d'un homme supérieur. Ses aptitudes étaient universelles et ses connaissances vastes et approfondies : outre le droit, l'histoire, la littérature, les sciences sociales, économiques et morales, il s'intéressait aux arts, non en amateur mais en connaisseur et même il se préoccupait des inventions nouvelles dans les sciences, particulièrement en chimie et en médecine. Avec cela il parlait les principales langues européennes, surtout le français, qu'il écrivait à la perfection. Par

ses connaissances encyclopédiques, M. Burckhardt-Schazmann rappelait les grands esprits du dix-huitième siècle et aussi l'honnête homme de La Bruyère qui « savait tout, mais ne se piquait de rien. »

On est surpris qu'avec cette ouverture d'esprit et ces dons multiples M. Burckhardt-Schazmann n'ait pas produit une œuvre importante. Il n'écrivit que des mémoires sur des questions de droit ou de politique. Il publia aussi quelques conférences sur des sujets historiques, aussi remarquables par la pensée que par la forme. En les lisant, on se disait : « Quel dommage qu'un tel homme n'ait pas produit davantage ! »

Il importait pourtant de sauver de l'oubli les rares pages qui sont sorties de la plume de M. Burckhardt-Schazmann. C'est ce que vient de faire sa famille en réunissant dans un volume les essais et conférences qu'il fit paraître dans des revues ou en brochures : M. W. Vischer y a joint une courte introduction et le fils de M. Burckhardt-Schazmann, M. Carl J. Burckhardt, une excellente notice biographique ¹. Ces essais qui roulent sur *l'Evolution de l'idée de la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans la Suisse contemporaine*, sur *le Serment, l'Etat et la conscience chrétienne*, sur *Caton le Censeur*, sur *Un trait de caractère romain* et sur *Le péager et le pêcheur*, donnent déjà rien que par leurs titres une idée de l'esprit et du caractère de leur auteur. En effet, M. Burckhardt-Schazmann était essentiellement une nature morale. Profondément individualiste, tel Vinet dont il avait fortement subi l'influence, il envisageait, comme le penseur vaudois, toutes les questions du point de vue moral. Avec cela aucune étroitesse d'esprit. Traditionaliste par éducation, il ne craint point de se montrer novateur hardi quand il aborde les questions si actuelles du socialisme et du féminisme. Ce qu'il révèle surtout, c'est une très belle âme, harmonieuse, religieuse, profondément chrétienne, toute pénétrée d'humilité et de générosité.

Ce qu'il y a aussi d'intéressant chez M. Burckhardt-Schazmann

¹ *Carl Chr. Burckhardt : Schriften und Vorträge*. Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1917.

c'est la manière dont il présente ses idées. Ayant étudié dans le détail chaque question, il ne présente au lecteur qu'une vue synthétique du sujet. Par là il est amené à beaucoup resserrer, condenser. Les grandes idées, voici ce qui l'intéresse. Il professait même l'opinion qu'il n'y a si minime sujet d'où l'on ne puisse les extraire. Etudiant à Bâle la question locale de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il remarque, non sans raison : « Les grandes questions restent grandes, soit qu'elles ébranlent de grands Etats, soit qu'elles ne fassent qu'agiter un Etat minuscule. » Et de fait, ce qu'il dit de cette question, sur un si petit théâtre, prend une ampleur et une importance universelles.

Le charme des essais de M. Burckhardt-Schazmann est la belle langue dans laquelle ils sont écrits.

Un surtout m'a charmé : celui qu'il consacre à Caton le Censeur. On ne peut imaginer portrait plus fin et plus nuancé, art plus consommé de condenser beaucoup de choses en peu de mots et de rendre un mort si vivant.

Si l'on ne savait pas que M. Burckhardt-Schazmann pratiqua beaucoup les écrivains français, on le devinerait à sa forme souple, élégante, précise. Son fils nous le dit dans sa notice biographique : « Bien que mon père fût foncièrement de culture germanique, l'influence française se remarquait en lui à bien des choses, à la vivacité de sa conversation, à la manière spirituelle dont il exprimait sa pensée, à la légèreté de son ironie, à son don d'être précis et captivant sans jamais faire sentir le poids de son érudition. »

Et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles M. Burckhardt-Schazmann appréciait si fort l'esprit romand. Il disait à ses compatriotes qu'ils devaient se pénétrer de cet esprit pour le plus grand bien de la patrie commune. Qu'on relise les belles pages qu'il écrivit à ce sujet en juin 1914 dans la *Semaine littéraire* : « Lettre à mon fils. » Aujourd'hui plus que jamais ces paroles sont d'actualité. Si M. Burckhardt-Schazmann vivait encore, nul doute qu'il n'eût grossi la phalange des Spitteler, des Ragaz et des Zurlinden. S'il y a, en effet, une pensée qui se dégage de tous ses écrits, c'est celle qu'au-dessus des diffi-

rences qui séparent les Suisses, il y a une chose essentielle qui les unit : l'esprit démocratique et républicain.

— C'est aussi l'idée qui ressort du petit livre que M. S. Zurlinden vient de publier sous le titre : *Der Weltkrieg und die Schweizer* (Zurich, Orell Füssli).

On se souvient que l'hiver dernier, l'ancien rédacteur de la *Freitagszeitung* a fait paraître le premier volume d'un grand ouvrage : *La guerre mondiale. Orientation provisoire conçue du point de vue suisse*. Ce volume, dont on a beaucoup parlé, n'a pu être lu de tout le monde. D'abord il est très long et bien rares sont les gens qui ont les loisirs de suivre, dans tous ses méandres, la question compliquée des origines de la guerre. Ensuite, il est cher. Aussi, dès sa mise en vente, le désir fut exprimé, de différents côtés, d'en avoir un résumé d'une lecture facile. Allant au-devant des vœux du public, les éditeurs ont pensé, avec raison, que personne n'était mieux qualifié pour faire ce travail que M. Zurlinden lui-même. Et cela nous a valu le petit volume annoncé qui, comme dit Rabelais, « donne la substantifique moelle de la pensée de l'auteur. » La seule énumération des titres des chapitres suffit à en indiquer l'intérêt. C'est : le bon droit de la Suisse ; le devoir qu'a tout Suisse de prendre position dans cette guerre ; modestie hors de saison ; des manières d'écrire l'histoire ; l'attaque préméditée ; le culte de la guerre ; défense du sol national ; militarisme ; comment on trompe le peuple ; politique et morale ; les petits Etats ; la Suisse et « Mitteleuropa » ; sympathies politiques ; la démocratie et la conscience de l'Etat ; le point de vue suisse.

Ayant déjà exposé ici même les idées de M. Zurlinden à propos de son grand ouvrage, nous n'y reviendrons pas. Nous voulons seulement remarquer que, depuis qu'il l'écrivit, deux faits nouveaux sont venus renforcer son idée : la révolution russe et l'entrée en guerre des Etats-Unis. On lira avec intérêt les réflexions que lui suggère le beau discours du président Wilson et aussi le commentaire éloquent qu'il fait de l'incident Hoffmann à la fin de son livre. « Qu'un homme comme l'ex-chef du département de la politique extérieure, dit-il, se soit laissé entraîner

à cette imprudence et se soit aussi exposé à commettre un acte qui contredit la neutralité de son pays, c'est là pour nous une énigme indéchiffrable. La seule explication qu'on puisse donner est celle de l'« hypnose allemande », qui a créé une mentalité qui ne conçoit la guerre et ne sympathise avec elle qu'en agissant selon son esprit allemand qu'on arrive à identifier avec le véritable esprit suisse. Il est temps de nous débarrasser de cette « hypnose allemande » qui ne nous a fait que trop de mal, et de revenir à un point de vue vraiment suisse, un point de vue indépendant qui ne soit pas une abdication de notre pensée devant le germanisme. Confédérés, soyez de nouveau Suisses et rien que Suisses ! »

— La production littéraire de la fin du printemps et de l'été n'a pas été abondante. En ces temps tragiques la muse se tait et les rares romanciers et poètes qui s'aventurent à écrire ne peuvent s'abstraire des événements. C.-A. Bernoulli, dans son roman, *L'ivresse qui tombe*¹, prend comme thème la mobilisation qu'il encadre dans une histoire d'amour réconciliant les deux Suisses un instant divisées. C'est très romanesque, voire mélodramatique, mais il y a un souffle lyrique et patriotique qui peut gagner le lecteur. Etant d'esprit très réaliste, je ne me suis pas laissé entraîner. Comme le bon La Fontaine, j'ai dit, en fermant le livre : « Un petit grain de mil ferait bien mieux mon affaire. »

Ce grain de mil, Rudolf von Tavel nous l'offre dans son récit, *La flamme sainte*², où il est aussi question de la guerre et de la mobilisation. A vrai dire, la guerre ne joue qu'un rôle accessoire dans le roman, mais elle lui donne une certaine couleur. Un vieux paysan, dont la raison a été altérée par des déboires, se guérit quand la mobilisation lui montre la patrie en danger. Le roulement du tambour qui appelle les enfants du pays à la frontière, c'est la flamme sainte, la flamme patriotique qui purifie son âme et la débarrasse des dernières ombres de la

¹ *Der sterbende Rausch*. Basel, Frobenius.

² *Die heilige Flamme*. Eine Erzählung aus dem Bernerland. Bern, A. Francke.

mélancolie. Dans un accès de folie il avait incendié sa ferme, mais son frère appelé aux frontières laisse son bien sans direction. Le paysan guéri n'hésite pas à prendre en main la gérance du bien délaissé et fait œuvre de bon ouvrier. Comme Martin dans *Candide*, il trouve que le travail est le meilleur remède aux mauvais rêves. Mais cela n'est qu'un épisode dans ce roman qui est surtout une étude de mœurs. Et c'est par là surtout que l'œuvre de M. de Tavel nous plaît. Il y a des scènes de la vie rurale bernoise qui sont bien peintes et il y a surtout des portraits vivants. Outre ceux des personnages principaux, le paysan malade puis guéri, Christian Tellenbach et son frère Fritz, membre du Grand-Conseil et brasseur d'affaires, il y a ceux de personnages secondaires qui sont dessinés d'un trait sûr : Friedli l'évangéliste, Senno de Hahnenberg, le patricien bernois, Buri l'épicier et agent électoral influent dans la contrée, Hans Tellenbach, le fils, qui représente la nouvelle génération idéaliste, et Zusi sa fiancée. Tout ce monde vit. Pour la première fois, M. de Tavel n'a pas écrit un roman en dialecte bernois, mais dans les propos qu'il prête à ses personnages il met beaucoup de termes du cru. En cela il rappelle Gotthelf. Il le rappelle aussi par son élévation de pensée, et la chose n'est point pour nous déplaire.

De la frontière, M. Conrad Bænninger a rapporté des vers *Stille Soldaten* (Zurich, Rascher) qui nous dépeignent le soldat dans le train-train de la vie militaire, souvent très triviale. M. Robert Fæsi, lui, a trouvé des accents lyriques, parfois d'une belle éloquence, pour nous dire dans *Aus der Brandung* (Frauenfeld, Huber) ce qu'il y a de tragique dans ces hécatombes d'hommes dont nos miliciens aux frontières voient de loin l'horreur. Toutes les détresses sont chantées par lui, « la rouge, la noire, la pâle », « celle qui fait perler sur les fronts la sueur froide de la mort », celle qui « déchire, écartèle, consume », celle qui « fait verser des larmes amères », celle « des gaz et de l'eau, de l'acier et de la pierre », toutes les détresses « riches en ruses toujours renouvelées et qui glissent au milieu des hommes en masques grimaçants. »

M. Robert Fæsi est un vrai lyrique que la guerre a grandi.

Mais où est le temps où, de façon si jolie, il nous contait son *Idylle zurichoise* ?

— On traduit Carl Spitteler en français. Après M^{me} Valentin qui nous a donné une bonne version du *Lieutenant Conrad* ; après M. de Ziegler qui a su rendre de façon si captivante le charme de ces *Premiers souvenirs* (Lausanne, Payot), si vaporeux dans le lointain et pourtant si vivants, voici que M^{me} Gabrielle Godet a réalisé presque l'impossible en faisant passer dans cette langue française qu'Amiel accusait de ne pouvoir rendre « le naissant », « le germant », ce qu'il y a de plus fluide et de plus insaisissable dans l'âme extraordinairement subtile d'*Imago* ; et voici encore que la vicomtesse de Roquette-Buisson traduit, sous le joli titre *Les petits misogynes*¹, ce délicieux roman d'enfants *Die Mädchenfeinde*, qui est bien l'une des choses les plus délicates qu'ait écrites Carl Spitteler. Mais il reste encore beaucoup à traduire. Quand donc viendra le poète qui saura nous rendre en belle prose cadencée les vers de *Prométhée et Epiméthée* et du *Printemps olympien* ?

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'extraction de l'azote de l'air à l'état de cyanure. — Les variations de l'acide phosphorique dans l'eau de la mer. — Emploi des déchets animaux sur le front allié. — Une utilisation du marron d'Inde. — La térébenthine dans le traitement des plaies. — Le danger de la chèvre et du mouton pour la terre ferme. — La bouteille à lait en papier. — Publications nouvelles.

En 1839, Thompson décrivait une méthode de préparation des cyanures par l'action de l'azote de l'air sur de la potasse et du carbone chauffés dans un creuset en présence de tournure de fer. Ce dernier élément lui paraissait indispensable. D'autres après lui en jugèrent autrement et conclurent que la méthode

¹ *Les petits misogynes* Préface de Camille Jullian, de l'Institut. — Paris, E. de Boccard.

n'est pas pratique. Ils eurent deux fois tort, d'après M. Bucher (*Revue générale des sciences*), qui constate que le fer est nécessaire, en abaissant notablement la température de la réaction. Le produit de celle-ci est du cyanure de sodium. M. Bucher opère en fabriquant des briquettes avec un mélange de coke, de cendre de soude et de minerai de fer pulvérisés avec de l'eau à plus de 100° ; la masse pâteuse est découpée en briquettes qui sont desséchées au moyen de gaz d'échappement chaud. Ces briquettes, chauffées aux environs de 900 ou 1000° C., se montrent contenir jusqu'à 28 % de cyanure de sodium, qu'on retire par lixivation ou par distillation. Le cyanure de sodium peut servir de point de départ à des opérations intéressantes ; en l'utilisant pour fabriquer du formiate de soude et de l'ammoniaque, en fabriquant du cyanate dont on peut tirer de l'urée, engrais qui paraît fort bon, ou encore de l'oxamide, un autre engrais. On ne saurait prévoir ce que peut donner industriellement la fixation de l'azote par le procédé Thompson : il faut expérimenter, et cela fait, on saura à quoi s'en tenir.

— L'eau de mer, dirait-on à première vue, c'est toujours la même chose : cela ne doit guère varier. Pour peu qu'on ait une teinture scientifique, on pensera autrement. Cela peut varier. Quand on y va voir, on voit qu'effectivement cela varie notablement. M. Donald-J. Matthews a publié dans le *Journal of the Marine Biological Association* (mai 1917) un curieux travail sur la teneur en acide phosphorique de l'eau de mer aux environs de Plymouth. A la suite de nombreuses analyses, faites au même point à des époques diverses de l'année, l'auteur a reconnu que la proportion des phosphates varie de moins de 0,01 à plus de 0,06. A quoi peuvent tenir les variations saisonnières ? Probablement à ce que les phosphates sont dérobés à l'eau de mer à un moment par les algues fixes, à un autre par les diatomées. La vie retentit sur la composition chimique du milieu. Cela n'a rien de surprenant. Mais il est intéressant de saisir son influence sur le fait. On n'a jamais trop d'idées, ni d'assez précises.

— L'esprit ne vient pas vite à tous. On a longtemps, sur le

front français, laissé perdre les cadavres d'animaux et les déchets de boucherie. On les enterrait sans profit pour personne et cela a duré ainsi pendant une longue période pour des raisons diverses, principalement parce que l'éventualité d'une guerre ne s'était guère présentée à l'esprit de tels qui auraient dû la prévoir et qu'en conséquence rien n'était préparé, rien prévu; on n'avait pas la plus élémentaire idée que certaines questions pussent seulement se poser. Il a donc fallu, une fois la guerre engagée, envisager et résoudre les problèmes qu'elle pose.

Les déchets d'abattoir d'une armée en campagne ne sont pas chose négligeable. A la Société de pathologie comparée, M. A. Ranc a fait savoir ce qu'ils sont et ce qu'on en fait maintenant.

Admettons un abatage journalier de 200 têtes de bétail dans une armée. Le poids moyen des résidus par animal est de 10 kg. environ; cela fait 2000 kg. de « nivets », débris divers, portions de visères, d'intestins. etc. Ce n'est pas tout: il y a par animal 8 kg., poids de la bête après enlèvement des cornes, des cornillons, de la langue, de la cervelle, des bajoues. Au total, 3600 kg. de substances putrescibles à faire disparaître utilement. Les enfouir? Mais alors on n'en tire aucun parti et on risque de contaminer les eaux souterraines, comme l'a fait observer M. H. Martel. Sans compter qu'on perd des matières fertilisantes précieuses. Aussi travaille-t-on à récupérer tout ce que l'on peut. On a établi des hangars sous lesquels ont été installés des ateliers pour la cuisson de tous les déchets. La cuisson dure quinze heures et se fait dans des chaudières en tôle de 1000 litres de capacité. Ce que rend la cuisson, ce sont des corps gras que l'on sépare par décantation; de la viande cuite que l'on presse au pressoir et que l'on antiseptise pour en assurer la conservation pendant le transport vers la fabrique d'engrais de l'intérieur; des os propres qui sont aussi expédiés à l'arrière; et enfin des bouillons qui, dégraissés avec soin pendant le refroidissement, sont épandus. Tous ces produits récupérés sont utilisables et utilisés et se vendent fort bien. Les engrais, organiques et phosphatés, sont fort utiles et très appréciés. Les corps gras aussi. Ce que les Français font sur leur front, les Anglais le font aussi sur le

leur. Ces derniers ont même monté des usines spéciales. En quoi ils ont eu raison. On était trop habitué à gâcher, à gaspiller : il faut devenir plus économe, il ne faut rien laisser perdre. Surtout en temps de guerre. Mais il sera bon que l'esprit d'économie imposé par la guerre survive à celle-ci et se manifeste aussi en temps de paix.

— Voici longtemps qu'on se demande à quoi l'on pouvait bien employer le marron d'Inde. Le marronnier est un bel arbre et généreux de ses fruits. Mais on ne savait qu'en faire. On a bien proposé diverses utilisations, mais aucune ne semble avoir provoqué d'entreprise industrielle. Aurait-on trouvé quelque chose d'intéressant dans cet ordre d'idées en Angleterre ? Toujours est-il que dans *Nature* du 21 juin, p. 328, une note a paru d'après laquelle, à la suite d'expériences prolongées, une utilisation des marrons aurait été découverte. Les expériences ont été faites par un des laboratoires de guerre et c'est à la guerre que les marrons seraient utilisés. On ne dit pas comment. On dit seulement que désormais on pourra demander au marron des éléments que, jusqu'ici, on empruntait au maïs. En conséquence, le comité alimentaire de guerre demande au public de récolter systématiquement les marrons et de les lui remettre. Chaque tonne de marrons remplacera une demi-tonne de maïs. Les laboratoires sont en état de traiter 17 000 tonnes de marrons par semaine et un système s'organise pour recevoir et transporter les marrons que le public offrira à la patrie. En extraira-t-on quelque substance alimentaire ou bien autre chose ? Le marron est riche en fécule, mais elle a une saveur qui ne la fait pas bien venir. La chimie, toutefois, a bien des tours dans son sac. Il contient d'autres substances aussi. Mais inutile de chercher de quelle façon on va l'utiliser. L'essentiel est de récolter et apporter les marrons. Il n'est pas nécessaire de comprendre.

— A propos du traitement des plaies, un médecin américain, M. J.-J. Miller, nous communique des renseignements intéressants. Il était aide-chirurgien d'armée en 1864 et servit durant la guerre civile. Autour de Richmond, en juillet ou août, par grosse chaleur, il reçut entre autres un blessé dont la blessure

était déjà pleine de vers, c'est-à-dire de larves de mouches. Le Dr Miller se fit apporter de la térébenthine, qu'il versa sur la plaie. Les vers n'eurent qu'une idée : céder du terrain. Ils se sauvèrent avec précipitation et sur-le-champ. Ainsi nettoyée, la plaie guérit rapidement. Le Dr Miller en conclut que la térébenthine constitue peut-être un bon topique et chaque fois qu'il se trouva en présence d'une plaie de mauvaise nature, il fit les pansements à la térébenthine. Le résultat fut bon. Car une fois, rencontrant le chirurgien divisionnaire, celui-ci l'arrêta et lui demanda pourquoi il n'envoyait jamais de blessés au baraquement des gangréneux. « Parce que je n'ai pas de gangréneux, » répliqua-t-il. — « Et comment cela ? » demanda le divisionnaire. — « Parce que je panse à la térébenthine. » Le divisionnaire écouta, alla voir et ordonna d'employer désormais la térébenthine. De ce jour le baraquement des gangréneux fut vide. C'était le traitement antiseptique quatre ans avant Lister. La méthode est simple. Ne pas employer plus de vingt à soixante gouttes. Ne pas toucher la peau intacte et saine. Appliquer la térébenthine à la plaie avec de la gaze aseptique, après nettoyage à l'eau tiède. Le Dr Miller pense que le pansement individuel remis à chaque combattant devrait consister simplement en un peu de gaze aseptique, avec un petit flacon de térébenthine. C'est bien possible, après tout. En tous cas, remerciements à ce vétéran — il a soixante-quinze ans — de sa communication.

— Il est toujours dangereux de toucher à l'équilibre de la nature et on ne se rend généralement pas assez compte qu'en pratiquant des acclimatations on va peut-être provoquer des catastrophes, justement en troublant cet équilibre. Dans l'archipel hawaïen il y a une île, de petite superficie d'ailleurs, 15 kilomètres de long sur 8 ou 9 de large, que les capitaines de navires reconnaissent de loin au nuage de poussière rouge qui s'abat sous le vent de l'île. C'est une île qui s'en va en poussière, victime de l'érosion éolienne, pour parler comme les géologues. Elle a déjà largement perdu trois mètres de hauteur sur toute sa superficie ; on le voit à ce fait que dans les rares endroits où il reste un peu de gazon les îlots témoins, habillés de végétation, s'élè-

vent à trois mètres au-dessus du désert environnant, jonché des cadavres d'arbres déracinés. L'île s'en va en poussière parce que déboisée, parce que dépouillée de végétation. Et cela continuera jusqu'à l'arasement au niveau de la mer, si l'on n'intervient pas. Et la cause de ce désastre c'est la chèvre et le mouton (avis en passant à qui de droit, quand on voudra introduire ces animaux dans des pâturages nouveaux ; voir du reste quels dégâts ils ont faits dans les Pyrénées, au Tyrol et dans les pays méditerranéens). En 1864, l'île fut louée comme *ranch* d'élevage pour cinquante ans. On y introduisit moutons et chèvres ; ces quadrupèdes pullulèrent, dégradant la couverture végétale, mettant le sol à nu, comme ils ont fait ailleurs. Une fois le gazon tué même sur un petit espace, le vent intervient ; il balaie le sol, il le fouille, l'enlève et arrive à affouiller le sous-sol de la région voisine encore habillée. De là éboulements des arbres, privés de leur appui, et rapide extension du mal. En 1910, le gouvernement américain est intervenu. Et il a pu paraître faire de l'ironie en proclamant l'île *Territorial Forest Reserve*. Mais non, il est très sérieux. Et l'organisation agricole des Etats-Unis est la plus belle du monde au point de vue des services scientifiques. Fera-t-on de l'ilot poudreux une forêt ? Ce sera peut-être difficile. Le sommet est à 500 mètres d'altitude : le boiser serait bien coûteux. Mais on commence par supprimer 4000 moutons. Déjà la régénération des herbes indigènes s'opère et dans les parties basses on a planté à foison un mimosa, le *Prosopis juliflora*, qui bientôt formera une forêt, donnant du bois de chauffage, des gousses fourragères pour l'élevage et des fleurs dont les abeilles feront du miel. Tout s'arrangera — plus ou moins — à la longue. Mais il eût été plus simple de ne pas déranger. On saura au moins à quoi on s'expose et ce qu'on risque en faisant une opération de ce genre.

— Invention américaine intéressante : la bouteille à lait en papier. La bouteille à lait en verre ou toute autre matière est souvent mal lavée : elle cède des germes au lait qu'on lui confie. Un inventeur propose la bouteille en papier, fabriquée et remplie stérilement, et qui ne sert qu'une fois. Une machine a été ima-

ginée qui fabrique 5000 bouteilles à l'heure : elle les fabrique directement avec la pâte de bois. Un noyau d'acier, nous est-il dit par la *Revue générale des sciences*, est plongé dans un réservoir de pâte brute ; celle-ci est pressée contre le noyau et forme un corps d'une seule pièce, de sorte que papier et bouteille sont fabriqués simultanément. La bouteille passe dans un ruban posé sur une planche, imprimant le nom du laitier et sa capacité. Elle est détachée mécaniquement du noyau et amenée à une machine qui façonne le fond et le sommet, puis elle est trempée dans la paraffine qui la rend imperméable, et emballée automatiquement en cartons imperméables. En huit minutes tout est fini. Une tonne de pâte fournit 60 000 bouteilles. Avec ce procédé on a un récipient imperméable et stérile. La méthode est intéressante.

— Publications nouvelles : Tout à fait d'actualité, *Le voyage en France*, d'Ardouin Dumazet, 17^e série ; *Littoral du Pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie*, avec un supplément consacré au Vermandois, de Saint-Quentin et Péronne à Albert et Doullens, spécialement dressé à l'occasion de la guerre (Paris-Nancy, Berger-Levrault) ; ces deux publications (le volume et la brochure supplémentaire) donnent, avec cartes nombreuses, toute la région où se livrent les combats de la Somme. C'est le livre du moment, incontestablement. — On en peut dire autant de *L'alimentation de la France et les ressources coloniales ou étrangères*, par D. Bellet (Paris, Alcan), ouvrage consacré à la question et aux ressources alimentaires et à ses difficultés. M. Bellet se place non au point de vue physiologique, si bien étudié par A. Combe dans son étude *Comment se nourrir en temps de guerre* (Lausanne, Payot), mais au point de vue économique et à celui de la production et de la vente des produits. — Signalons dans l'excellente *Encyclopédie agricole* de l'Institut agronomique *Expériences rurales et forestières*, de M. P. Caziote, ouvrage fort bon sur l'aménagement et l'évaluation en matière agricole. C'est toute une science dont il faut développer la connaissance, car la routine traditionnelle n'est nullement l'idéal en cette matière, ni en tant d'autres. — Rappelons aussi l'existence, dans cette collec-

tion, d'un ouvrage essentiellement d'actualité à la saison présente, *Les conserves de fruits, de légumes et de viandes*, par M. A. Rolet : deux volumes consacrés aux diverses méthodes, domestiques et industrielles, de conservation des denrées alimentaires. Malgré les très grands progrès faits en France dans l'industrie des conserves, il y en a encore à réaliser. Et trop de gens ignorent les moyens bien simples de mettre de côté pour l'hiver le trop-plein de la production de leur verger ou de leur potager en été. — Beaucoup de gens ont intérêt aussi à lire *Les oiseaux nécessaires à l'agriculture, à la sylviculture, à l'arboriculture et à l'hygiène publique* (Paris, Perrin). Il est tant d'imbéciles qui tuent les petits oiseaux sans se rendre compte des millions qu'ils coûtent à l'agriculture.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre. — Accusations rétrospectives. — Tentatives de paix. — La crise russe. — En Suisse : la vie difficile.

Une fois de plus de grandes batailles sont en cours : dans les Flandres, devant Verdun, sur l'Isonzo, partout les troupes de l'Entente prennent l'offensive ; et, tandis que les bulletins allemands et autrichiens ne parlent que des pertes énormes subies par l'adversaire pour s'assurer quelques éléments de tranchées insignifiants, ceux de Londres, de Paris ou de Rome apportent des précisions, fixent les positions emportées, dénombrent les prisonniers. Et tout cela fait de l'impression.

Assistons-nous au début d'une grande offensive stratégique ; allons-nous voir les armées anglaises s'étendre sur la Belgique, les Français reconquérir le bassin de Briey, les Italiens déboucher sur Trieste ? Parmi les spectateurs, quelques-uns le croient ; parmi les combattants, beaucoup l'espèrent. Mais on nous a dit si souvent ces choses sans qu'elles se soient réalisées, nous savons

les lignes de défense à tel point formidables que, à notre grand regret, nous restons sceptique.

Le moment de la défaillance germanique n'est pas encore venu ; la fameuse offensive simultanée sur tous les fronts ne se réalise pas. Il faudrait aux armées d'Occident, pour briser l'armature de fer de l'ennemi, un effort inouï. De combien de centaines de milliers d'hommes ne le paieraient-elles pas ! Mais la Russie est menacée, l'armée roumaine est en péril ; d'un jour à l'autre nous pouvons apprendre que la triste cour du roi Ferdinand a quitté Jassy, que les Austro-Allemands se répandent sur les grasses terres de Moldavie et de Bessarabie qui leur donneront du blé et des troupeaux.

Pour conjurer ce nouveau malheur, les alliés d'Occident attaquent. Ils comptent bien ne pas faire tuer le meilleur de leurs troupes. A quoi serviraient l'énorme effort militaire des Etats-Unis et l'entrée en scène de pays nouveaux, la Chine, le royaume de Siam, sans parler de la petite république de Libéria, si les nouveaux venus n'avaient plus qu'à enterrer des cadavres?... Mais la solidarité entre alliés implique des sacrifices, il n'y a de fait qu'un seul front : toute attaque sur un point provoque un appel de soldats, un déplacement d'équilibre ; et sur les sec-teurs de l'Ouest le sang coule dans les plaines et sur les coteaux.

Les résultats paraissent d'ailleurs répondre à l'effort. Non seulement l'attaque germanique se ralentit dans l'Europe du sud-est, mais, sur le théâtre occidental, la supériorité des Alliés s'affirme : ils avancent. Cela durera-t-il, ou bien, comme ç'a été régulièrement le cas dans cette triste guerre, — erreur des hommes ou fatalité des choses, — un fait nouveau interviendra-t-il pour obscurcir demain l'horizon éclairci d'aujourd'hui ? Nous verrons.

La guerre paraît encore une fois se rapprocher des Balkans ; dès lors l'armée de Salonique ne va-t-elle pas entrer en scène ? Cette armée a, comme les autres, son bulletin : un peu monotone, il est vrai. De temps à autre, sans qu'on sache pourquoi, les grands journaux français se plaisent à célébrer la façon distinguée

dont elle est conduite. Mais il n'est que trop certain que son rôle a changé : malgré les combats sur tel ou tel secteur ou les canonnades « particulièrement violentes » dont les bulletins ne cessent de nous parler, l'armée internationale garde une attitude défensive.

— La violence des batailles ne décourage pas les discussions, au contraire. Elles portent sur les origines du conflit, sur les intentions et les appétits des belligérants. La presse anglaise a fait reparaître, parmi quelques autres histoires, celle du conseil de la couronne qui aurait eu lieu à Potsdam, le 5 juillet 1914, sous la présidence de l'empereur et où l'on aurait discuté les termes de l'ultimatum à la Serbie et toutes les éventualités de guerre. Le chancelier Michaelis a accusé la diplomatie française d'avoir voulu, d'accord avec l'ex-tsar Nicolas II, dépouiller l'Allemagne d'une partie de la rive gauche du Rhin palatine ou prussienne. Il a exposé aussi le plan de partage de l'empire ottoman que les puissances de l'Entente auraient élaboré au printemps 1915. Et les démentis comme les rectifications de pleuvoir.

Je suis disposé à croire qu'il y a dans ces récits une grande part de vérité. Les intentions belliqueuses et conquérantes de l'Allemagne en 1914 ressortent si bien de l'attitude de la caste dirigeante, des paroles des militaires ou des intellectuels, des actes des hommes d'Etat, qu'il est difficile de croire que, admettant froidement le risque de guerre, elle n'en ait pas discuté les moyens. La génération d'après nous bénéficiera de révélations pittoresques sur les choses qui nous restent obscures ; la vérité vraie sera connue quand paraîtra au grand jour la correspondance diplomatique entre Berlin et Vienne de juillet 1914. Mais il est peu probable que ce soient les Hohenzollern qui ordonnent cette publication. Quant aux Etats de l'Entente, ils ont trop souvent déclaré, durant les deux premières années de la guerre, qu'ils lutteraient jusqu'à la création d'une Europe meilleure pour laisser croire qu'ils aient été très attachés aux cadres de l'ancienne.

Ce qu'il y a de singulier en cette affaire, ce ne sont pas les

intentions que les adversaires se prêtent, c'est le fait même de la discussion. Elle se faisait autrefois dans l'avant-guerre, puis se taisait quand grondait le canon. Voit-on Napoléon I^{er}, Frédéric-Guillaume III et Alexandre de Russie remuant ciel et terre pour se convaincre de noirs desseins entre Iéna et Friedland ?

Le chancelier allemand, M. Michaelis, paraît d'ailleurs s'adonner à ces exercices avec une ardeur particulière. Il préfère évoquer l'histoire plutôt que de rechercher les voies et moyens de se mettre d'accord avec le Reichstag. Est-il, comme M. de Bethmann-Hollweg, de tempérament professoral, croit-il nécessaire de convaincre encore mieux sa nation ou veut-il, en établissant de façon irréfutable l'extrême méchanceté de l'ennemi, justifier par avance certains actes de guerre nouveaux que l'état-major déclare indispensables au cas où la paix allemande ne serait pas conclue bientôt ? Il se plairait sans doute moins à cette étude du passé s'il n'avait pas un but présent, car on le dit intelligent ; comme on dit inventif le nouveau secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. de Kühlmann ; et habilele président du conseil hongrois, M. Wekerle, qui a succédé au comte Esterhazy. En face de tels hommes, les diplomates de l'Entente n'ont qu'à se bien tenir : il leur reste diverses choses à apprendre.

— A ces récriminations ont correspondu des tentatives de paix. On a mené grande réclame, depuis un mois, autour du congrès de Stockholm : la nouvelle Russie, où toutes les idées saugrenues trouvent un admirable terrain de culture, adoptant comme de juste avec enthousiasme les propositions du comité d'organisation hollando-scandinave.

Il est intéressant de constater que, tandis que les délégués du Soviet parcouraient la France, l'Italie et l'Angleterre, proclamant la bonne parole, le gouvernement provisoire de Pétrograd se refusait, déclarant qu'il ne saurait se considérer comme lié par les décisions d'aucune conférence pacifiste. Mais le coup était porté. Parmi les socialistes occidentaux, beaucoup, honneux apparemment de leur longue sagesse, se sont brusquement avisés qu'ils avaient un rôle de premier plan à jouer, qu'aux

gouvernements nationaux impuissants il importait de substituer l'Internationale infaillible et qu'une paix juste et réparatrice allait sortir de la réunion de « camarades » sans mandat, tandis que d'autres camarades continueraient à s'entr'égorgers sur les guérets.

Tous ne sont pas de cet avis. Aux groupements favorables à Stockholm répondent d'autres groupements résolument hostiles. Chacun proclame son avis à voix éclatante et les gouvernements, sollicités dans des sens divers, ne savent trop s'ils doivent, ou pas, accorder des passeports. De là un assez beau désordre qui, supposé que les instigateurs de la conférence aient eu des sympathies germaniques, répondrait exactement à leurs désirs. Il ne pourra manquer de grandir si le congrès a lieu.

Le pape lui aussi s'est mis en frais de propagande. A la date du 1^{er} août, il a lancé une circulaire à l'humanité sanglante et souffrante. Il a prétendu cette fois faire mieux que dans les notes précédentes car, non content de décrire en termes fort bons les maux de la guerre et d'exhorter les fidèles, au nom de sa mission impartiale et divine, à en finir avec cette tuerie, il a voulu préciser les bases de la paix juste et durable que les belligérants peuvent conclure demain.

Le document renferme donc de grandes nouveautés?... Non pas : pour faire tomber les armes des mains des combattants, le saint-père ne découvre rien de mieux que la restitution de toutes les conquêtes, c'est-à-dire le retour à ce *statu quo ante* d'où est sortie la guerre actuelle. Encore ne parle-t-il de façon précise que de la Belgique ; pour les autres questions ouvertes, il se borne à recommander de les examiner avec des dispositions conciliantes, « en tenant compte, dans la mesure du juste et du possible, des aspirations des peuples » ; après quoi l'humanité, brusquement réconciliée, vivra paisible et heureuse sous un régime d'arbitrage et de liberté des mers.

Cela étant, je comprends mal l'admiration qui, dans la plupart des pays, a accueilli la note du vénéré chef de l'Eglise. La paix qu'il recommande peut répondre aux vœux de l'Allemagne encore ferme et de l'Autriche épuisée ; elle ne réparera pas une

des injustices d'autrefois, pas une des violences de cette guerre. Quant à arracher les hommes à leurs luttes et à leurs haines pour inaugurer du jour au lendemain le règne de la concorde et de la justice, il faudrait pour cela un miracle. Or, depuis quelques temps surtout, nous distinguons mal dans les événements qui se passent devant nous l'action du miracle ; bien que le saint-père de Rome en soit un, perpétuellement.

— Il paraît donc évident que les empires centraux désirent la paix : l'Autriche parce qu'elle en a assez ; l'Allemagne, parce qu'elle ne saurait sortir de la lutte à un moment plus avantageux pour elle. Que le traité soit signé demain et personne ne l'empêchera d'organiser le *Mitteleuropa* à sa guise, personne ne sera de force à lui arracher la Russie.

Car la reconstitution de la Russie est lente, si tant est qu'il y ait reconstitution. Sans doute les journaux français témoignent d'un bel optimisme. Selon eux, le Soviet est devenu sage : il ne se plaît plus qu'à de patriotiques besognes ; le gouvernement est plein de volonté : il la révèle vis-à-vis de la Rada ukrainienne à qui il interdit d'absorber dans sa mouvance tout le sud de la Russie, vis-à-vis des agitateurs finlandais qui poussent à la sécession complète ; il poursuit les maximalistes façon Lénine, tous agents de l'étranger, et, d'accord avec le généralissime Kornilof, recrée dans l'armée une discipline par laquelle elle vaincra ; enfin, pour se donner une base plus large, il convoque à Moscou un grand congrès national où seront représentés tous les groupes populaires et tous les intérêts.

Mais les correspondants des journaux anglais et italiens sont beaucoup moins rassurants : les luttes de partis continuent ; les socialistes ferment systématiquement les yeux au danger, ils ne peuvent admettre l'idée de perdre ne fût-ce qu'une parcelle de leur puissance, et leur opposition continuelle entrave tout ; la question des nationalités allogènes n'est en aucune manière réglée ; l'armée, que tous les éléments de désordre se sont attachés à désorganiser trois mois durant, est bien loin de s'être ressaisie ; le gouvernement n'est qu'une ombre, qui n'a pour agents que d'autres ombres, car chacun fait à peu près ce qu'il

veut. Et les délégués américains, de retour de leur mission en Russie, ont déclaré qu'entre les pouvoirs locaux et l'autorité centrale il n'y avait plus aucun lien.

C'est là le point important : quelle que soit la forme de la constitution, il faut que l'Etat fonctionne ; sinon c'est la faiblesse sur les frontières et, au dedans, le désordre ; et les peuples, qui passent tant de choses à leurs gouvernants, ne leur pardonnent pas de ne pas remplir leur premier devoir. De là l'inquiétude que provoquait encore en Russie le souverain déchu, misérable débris qu'on vient de reléguer dans une ville lointaine. Mais si le péril d'une restauration tsarienne semble momentanément écarté, l'autre danger subsiste : l'invasion allemande peut ne progresser que lentement, c'est sans doute que les moyens d'action manquent ; mais, dès que la pression occidentale se sera relâchée, nous courons risque de voir de belles choses. Et la paix après laquelle tous les Soviets de la nouvelle république clament depuis des mois sera plus fatale à la Russie qu'à n'importe qui d'autre. Seule l'Allemagne est en situation de la pénétrer : elle mettra en valeur ses ressources agricoles et minières, accaparera son outillage industriel, absorbera son commerce, et un beau jour rétablira un ferme régime politique sous la forme qu'il lui plaira. Alors tous les théoriciens doctrinaires et les bavards petits et grands voudront bien reconnaître qu'ils ont fait de triste besogne.

En Suisse la vie devient chaque jour plus difficile : aux cartes de riz et de sucre va s'ajouter celle de pain ; les matières de première nécessité atteignent des prix fantastiques ; nous manquons de bois et de charbon. Dans les journaux, des hommes aux intentions droites, personnages officiels ou bienfaiteurs bénévoles, ne cessent de nous crier : « Prenez garde ! ce que vous souffrez maintenant n'est rien en comparaison de ce qui va venir ; il faut regarder l'avenir en face et marcher droit. »

Nous en sommes parfaitement persuadés, encore que le spectacle de ceux qui s'enrichissent tout près de nous, par des moyens, il est vrai, presque toujours honnêtes, ne soit pas pour accentuer notre résignation. Mais, si nous sommes prêts à affron-

ter la souffrance, nous désirons que, à tous les degrés de notre gouvernement, chacun s'attache à éviter les fautes qui pourraient l'accentuer.

Il n'est pas dans mon intention de critiquer la convention avec l'Allemagne. Un pays comme la Suisse a besoin de fer et de charbon : c'est d'élémentaire vérité. Dès l'instant que, à chaque renouvellement du traité, l'Allemagne prétend exploiter à fond ses avantages et cela jusqu'au chantage, nous ne pouvons que nous placer sur son terrain et discuter des modalités. Ce qui durera jusqu'à ce que la guerre finisse ou que toutes les conditions de notre vie intérieure soient radicalement transformées.

Mais, tandis que nous nous efforçons d'expliquer aux pays de l'Entente le malheur de notre position, faisons en sorte de rester corrects vis-à-vis d'eux. Ce n'est pas toujours le cas.... Qu'est-ce que cette stupéfiante descente de police dans les bureaux de la *Freie Zeitung*, journal fort bien vu en France et en Amérique parce que, tout seul en Europe, il représente la république allemande ? Qu'est-ce que cette formidable contrebande qu'on découvre tout à coup sur notre frontière du nord-est ? Toutes choses qui révèlent dans notre administration un singulier manque de liaison et dont la responsabilité remonte inévitablement au Conseil fédéral, puisque, muni de tous les pouvoirs, il assume toutes les charges.

Sans doute ce ne sont que de petits incidents dans la vie d'un peuple ; mais, à en juger par la place que ces incidents tiennent dans les journaux étrangers, nul doute que, de par une généralisation facile, on ne nous juge d'après cela. Et dans les pays où l'opinion publique compte pour quelque chose, le rôle de nos agents n'est certes point enviable, quand ils réclament des concessions et affirment, une main sur le cœur, que nous observons exactement tous nos devoirs de neutres. Et puis il y a l'après-guerre.... Mais c'en est assez pour aujourd'hui.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 août 1917.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT-SEPTIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1917. — N^{os} 259-261.

	Pages
LE MUR. Poème, par <i>Ch.-G. Sermand</i>	3
LA LIBERTÉ DES MERS, par <i>J. Holland Rose</i>	7
EN GUINÉE ET CÔTE D'IVOIRE, par <i>Vahiné Papaa</i> . Quatrième et dernière partie.....	17
ENSEIGNEMENTS DES ANCIENNES GUERRES, par <i>Lorenzo d'Adda</i> . Troisième partie	31
CHEZ LES INTERNÉS ET RÉFUGIÉS BELGES DE HOLLANDE, par <i>François Gos</i>	53
LES ÉLÉMENTS PRIMORDIAUX DE L'INDUSTRIE. CHARBON ET FER, par <i>M. Aubert</i>	72
Première partie	72
Seconde partie.....	265
Troisième et dernière partie.....	418
LE SLESVIG DANOIS DE 1864-1916, par <i>Th.-C. Buyse</i> . Seconde partie	89
Troisième et dernière partie.....	233
LA TOURBE, par <i>Paul-Robert Tissot</i>	101
UN PEUPLE PACIFISTE ET SON ÉVOLUTION MORALE SOUS L'INFLUENCE DE SON ÉLITE, par <i>J. Marion</i> . Première partie	113
Seconde et dernière partie.....	281
LE RÔLE DE L'AUSTRALIE DANS LA GUERRE ACTUELLE, par <i>Henry Tardent</i> . Première partie	173
Seconde partie.....	388

	Pages
DE LA CRYPTOGRAPHIE, par <i>André Langie</i> .	
Première partie	187
Seconde partie.....	404
PAÏLICK. Légende arménienne, par <i>Ch. Schnapp</i>	198
ROME ET CARTHAGE, par <i>Lorenzo d'Adda</i>	205
POÈMES, par <i>M. de Louvigny</i>	229
L'ENFANCE D'ANDERSEN. Un chapitre tiré de son autobiographie.	
Première partie	248
Seconde et dernière partie.....	427
LE FANTÔME DE LA LIBERTÉ, par <i>Franz Hellens</i>	261
APPEL A TOUS LES BELLIGÉRANTS EN FAVEUR DES PRISONNIERS CIVILS	338
AFFAIRES DE SUISSE. Lettre à la rédaction, par <i>E. Chuard</i> , conseiller national.....	341
ZADIG ET LES TOURTEAUX. Conte oriental, par <i>Babouc</i>	344
COMMENT FINISSENT LES FORMES ORGANIQUES, par <i>Henry de Varigny</i> .	
Première partie	375
LA GUERRE ET LES TENDANCES ACTUELLES DU THÉÂTRE, par <i>Roger Darcy</i>	447
LE RÈGNE DE NICOLAS II, par <i>E. Deriaz</i>	451
CHRONIQUES ITALIENNES, par <i>Francesco Chiesa</i> .	
Juillet. — Se modérer, ne pas s'abstenir. — Les événements de mai et de juin. — Domenico Oliva. — Un livre de Luigi Pirandello. — Autres ouvrages	126
Septembre. — Les trois Internationales. — Le nationalisme italien et l'opinion étrangère. — Le calme de l'Italie pendant la guerre. — Livres nouveaux	462
CHRONIQUES ANGLAISES, par <i>H.-C. O'Neill</i> .	
Juillet	134
Août. — La guerre sous-marine et ses effets sur la vie nationale. — Action de l'Union des matelots et chauffeurs. — Discours de M. Lloyd George à Glasgow. — Attitude démocratique du roi à l'égard des titres princiers. — Le rapport sur la campagne de Mésopotamie. — Le vote de la Chambre des communes sur la loi de réforme électorale. — La question irlandaise. — Nouveaux poèmes de Swinburne. — Œuvres posthumes de J. F. Macdonald. — La mort de Sir Herbert Tree.....	297

Septembre. — Le débat sur la paix à la Chambre des communes. — Discours du premier ministre à propos de l'anniversaire de la guerre. — Changements dans le gouvernement. — Retour de M. Churchill au pouvoir. — La convention irlandaise. — Agitation industrielle. — Conseils d'ouvriers et de soldats. — Un roman scolaire. — Le théâtre de lord Dunsany	470
---	-----

CHRONIQUE RUSSE, par *Ossip-Lourié*.

Juillet. — Les origines de la révolution. — La Douma, le gouvernement provisoire, le Conseil des ouvriers et des soldats. — A chacun sa part. — L'œuvre accomplie. — La révolution et la femme. — Retour au bercail. — Listes noires. — Grands-ducs et larbins. — Une pastorale dans une prison. — Tout le monde républicain. — Bases démocratiques de la Russie. — Le <i>mir</i> . — L' <i>artel</i> . — Une république russe au quinzième siècle. — Marfa Possadnitsa. — Ivresse de liberté et d'enthousiasme	139
--	-----

CHRONIQUE AMÉRICAINE, par *G. Nestler-Tricoche*.

Septembre. — Les Etats-Unis en guerre. — La conscription et son fonctionnement. — Historique de l'emprunt de la Liberté. — Attitude générale du public américain à l'aube de cette guerre. — Efforts faits pour conjurer la crise alimentaire. — Influence du théâtre et du cinématographe sur le développement de l'esprit militaire aux Etats-Unis	475
---	-----

CHRONIQUE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

Août. — <i>Deutsch-Mittelafrika</i> . — Les idées d'Emile Zimmermann et du Dr Solf. — Comment fut médité l'encerclement du Congo. — Une étude sur l'empereur Frédéric III. — <i>Made in Germany</i> . — Historiens nationalistes. — Edgar Quinet prophète	303
--	-----

CHRONIQUES SUISSES ROMANDES, par *Maurice Milliond*.

Juillet. — L'élection de M. Ador. — Impression de soulagement dans la Suisse romande. — Est-ce la fin de la crise ? — En quoi consiste le « système » qui l'a causée ? Les correctifs. — Nos confédérés voudront-ils comprendre ? Des chambres, du peuple et des partis. — Les antimilitaristes et autres pangermanistes masqués : un rétablissement au trapèze	148
Août. — Pour le 1 ^{er} août. — Espoirs et périls. — Apologie pour la chronique de juillet. — La Suisse unie. — En souvenir d'Edouard Sarasin	321

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

Septembre. — Un penseur individualiste : M. Burckhardt-Schiazmann. — Ce qui unit Suisses romands et Suisses alémaniques. — Un nouveau livre de M. Zurlinden. — Romanciers et poètes : C. A. Bernoulli, R. de Tavel, C. Bænninger et R. Fæsi. — Carl Spitteler traduit en français	483
--	-----

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *H. de Varigny*.

- Juillet.** — L'utilisation industrielle des cadavres d'animaux. — Le problème des graisses: les graisses de hanneton et d'eaux d'égout. — Utilisation des os, frais et secs. — L'osséine et la gélatine: leurs propriétés nutritives. — L'extraction de l'huile des pépins et amandes. — L'huile de pépins de raisin et des amandes des fruits à noyau. — Théorie et pratique. — Un nouveau microbe donnant une maladie analogue au rhumatisme articulaire aigu. — Les noms de lieux-dits chez les Indiens Tewas: origine des noms de lieux. — L'aération du sol et sa fécondité. — Chauffage électrique. — Publications nouvelles 154
- Août.** — Peut-on augmenter la production du blé? Expériences de culture. — Utilisation des sources d'eaux et de vapeurs chaudes naturelles. — Le sérum de cheval dans le traitement des brûlures. — Le problème du pain; farines diverses; la digestion du son et de la sciure de bois. — Les « économiseurs de charbon », et à qui ils profitent. — Météorologie et récoltes. — L'avarie congénitale et la production de l'imbécillité et de l'idiotie 311
- Septembre.** — L'extraction de l'azote de l'air à l'état de cyanure. — Les variations de l'acide phosphorique dans l'eau de la mer. — Emploi des déchets animaux sur le front allié. — Une utilisation du marron d'Inde. — La térébenthine dans le traitement des plaies. — Le danger de la chèvre et du mouton pour la terre ferme. — La bouteille à lait en papier. — Publications nouvelles..... 490

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Ed. Rossier*.

- Juillet.** — Crises intérieures: Espagne, Autriche-Hongrie, Italie, Russie. — Le détronement du roi Constantin. — En Suisse: l'affaire Hoffmann et ses suites..... 163
- Août.** — Choses et autres. — Une crise intérieure en Allemagne. — La guerre. — L'heure tragique de la Russie 328
- Septembre.** — La guerre. — Accusations rétrospectives. — Tentatives de paix. — La crise russe. — En Suisse: la vie difficile 597

REVUE DES LIVRES (Voir aux annonces).

REVUE DES LIVRES

Dictionnaire des artistes suisses, publié par la Société suisse des Beaux-Arts, sous la direction de M. Ch. Brun, professeur à l'université de Zurich. Frauentfeld, Huber & Cie, 4^{me} volume, 1917.

Ce dictionnaire dont M. Charles Brun a entrepris la publication en 1905 est aujourd'hui terminé : la dernière livraison du 4^e volume a paru ce printemps. Ce dernier volume, publié dès 1915, est un volume supplémentaire. On voit que malgré le soin apporté à la rédaction de l'ouvrage par ses nombreux collaborateurs (il n'y en a pas eu moins de 135 pour le présent volume) des lacunes, des articles restés en souffrance ou qu'on avait égarés, rendaient nécessaire ce supplément. Ce ne sera peut-être même pas le dernier. Le *Dictionnaire des artistes suisses*, en effet, s'étant donné la tâche de faire connaître tous les artistes de notre pays, aussi bien les illustres que les peu connus et qui n'embrasse pas seulement les peintres, sculpteurs, médailleurs, architectes, émailleurs, orfèvres, mais les représentants de métiers artistiques, comme la menuiserie, la serrurerie, la poterie, et l'art du fondeur, devenait par sa multiplicité une entreprise fort difficile à mener à bien. Si l'on joint à cela la difficulté de réunir tous les matériaux très éparpillés et l'absence d'ouvrages préparatoires, on comprendra qu'il ait fallu plus de vingt ans pour mettre l'œuvre en train. Et, dans de telles conditions des omissions étaient inévitables : au fur et à mesure

que l'ouvrage avançait, ses lecteurs qui devenaient ainsi ses collaborateurs les signalaient aux éditeurs.

Il y a aussi un fait dont on doit tenir compte, c'est que les artistes vivants y figurant, il faut chaque année leur donner une place plus grande. A cela se joint la nécessité de compléter les notices bibliographiques qui accompagnent la biographie de chaque artiste. En raison des travaux nombreux qui ne cessent de paraître sur les grands artistes du passé — Holbein, Urs Graf, par exemple — ou sur les artistes notables contemporains — Böcklin, Sandreuter, Welti, Buchser, Hodler — on comprend que dès 1913, date où parut le 3^e volume, un volume supplémentaire ait été nécessaire.

Le gros de la tâche a incombé à M. Charles Brun, qui bien qu'assisté de MM. F. O. Pestalozzi à Zurich, Major à Bâle, Türlér à Berne, et Vuillermet à Lausanne, a vu chaque notice lui passer sous les yeux. Il a revu ces notices avec sa compétence bien connue et sa conscience de savant scrupuleux. Arrivé au terme de sa tâche il peut être content du labeur qu'il a accompli. Ce travail dont il avait réuni les matériaux dès 1881 et dont il rédigea les premiers articles en 1885, est un instrument de recherches extrêmement précieux. Qui-

Toux Catarrhes Bronchites Influenza



Affections pulmonaires

sont rapidement soulagés
et guéris par le remède

NATURA

Prix de la bouteille 3 fr. (pour une semaine) 4 bouteilles 10 fr., port en sus.

Tablettes NATURA, 1 fr. le rouleau.

Plus de 7000 lettres de remerciements et attestations.

Mme Franel, Rigistrasse, 24, Lucerne, m'écrit :

J'atteste avec plaisir que votre remède « NATURA » a été d'un effet extraordinaire pour moi. J'avais les poumons fortement attaqués, lorsque je pris votre remède, les médecins m'ayant déclaré que seul un séjour prolongé dans un sanatorium pouvait me remettre. Comme le remède « NATURA » amena bientôt un soulagement, je continuai d'en prendre et restai à la maison. Lors d'une visite, le médecin constata une amélioration et aujourd'hui il déclare que les poumons sont guéris. Lui-même est grandement surpris de la tournure favorable de la maladie, car, selon sa déclaration, il manquait à mon aile du poumon droit un morceau de la grandeur d'une main (presque la moitié de l'aile) qui est, paraît-il, complètement cicatrisée. L'aile gauche était également attaquée et est complètement cicatrisée. Pour la guérison j'ai dû prendre environ 23 bouteilles. Je ne dois le succès de ma guérison qu'à votre remède et le recommande à toutes les personnes souffrant d'affections pulmonaires, comme étant le seul remède efficace. En signe de reconnaissance, je permets la publication de ce certificat.

Demandez prospectus et lettres de remerciements

Hans HODEL

SISSACH (Bâle-Campagne)

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

conque s'occupe d'art suisse ne peut le négliger. M. Brun et ses nombreux collaborateurs, qui se rencontrent dans tous les cantons, ont rendu un immense service à notre pays.

* * *

La maison Orell Füssli à Zurich a publié, ce printemps, plusieurs livres de poésies, de nouvelles, d'essais dramatiques, d'études littéraires, politiques et économiques. Parmi les derniers signalons *Singen und Sagen*, cent poèmes de Hans Wagner qui témoignent de sentiments délicats exprimés dans une langue harmonieuse; *Ds Mejeli*, poème en dialecte bernois de Walter Morf qui a de l'humour et de la saveur; *die Meistersinger von Zürich*, nouvelle historique de Max Fehr, qui nous transporte dans le vieux Zurich du début du dix-huitième siècle, avec des dessins à la plume de W. F. Burger, d'après les maîtres du temps; *Peterli*, le joli récit de Niklaus Bolt, que M. A.-R. Ottino a traduit en italien avec les charmants dessins de Rodolphe Mûnger; *Die Königin Karoline Mathilde von Dänemark*, drame psychologique en trois actes, de A. Mackenroth.

Parmi les études littéraires, celle de M^{lle} Hélène Burkhardt sur Paul Hervieu, romancier et auteur dramatique (*Studien zu Paul Hervieu als Romancier und als Dramatiker*) mérite de retenir l'attention. Présentée comme thèse de doctorat à l'université de Zurich, cette étude dépasse le niveau ordinaire de

ces sortes d'écrits. Elle nous présente d'abord l'homme et son milieu littéraire, puis analyse les romans et les œuvres dramatiques en les plaçant dans la littérature du temps et en en montrant la valeur. On n'a pas encore écrit en français une œuvre aussi complète sur Paul Hervieu.

Le petit livre de O. Bindschedler, *Schweizerische Bürgerkunde*, qui est un précis d'instruction civique très clair et bien ordonné, rendra service même aux Suisses qui ne connaissent pas toujours dans le détail le mécanisme des institutions politiques de leur pays.

La brochure que M. C. A. Loosli publie sous ce titre *Wir Schweizer und unsere Beziehungen zum Ausland* fait toucher du doigt les devoirs des Suisses dans la guerre actuelle. Ce conflit devenant de plus en plus celui de la liberté et de la démocratie contre l'absolutisme et la réaction, M. Loosli rappelle avec force à ceux de nos Confédérés qui seraient tentés de l'oublier que ce qui fait notre raison d'être et notre force, c'est la fidélité aux fières traditions civiques et démocratiques que nous avons eu l'honneur de fonder en Europe et pour le maintien desquelles certains peuples luttent aujourd'hui.

Un parfait prosateur est Robert Walser dont le récent volume, édité par A. Francke à Berne, *Kleine Prosa*, nous donne une série d'esquisses d'une extrême précision et d'une grande sobriété de forme. Ce sont des por-

Pour prévenir
et
guérir
le

Rhume des foin
l'asthme, la coqueluche
Respirez du Cyprin

Le flacon
Fr. 3.50
Toutes
pharmacies.

Dépôt général :
Pharmacie
STUDER
Berne.



VARISS-BAS

Bas à varices
en tissu
sans caoutchouc

S. BAATARD-SEREX

RENENS près Lausanne

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
des meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix. Prompte expédition.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

traits, des notations de choses vues, parfois même de simples natures mortes comme ce joli morceau, *Lampe, papiers et gants*, d'une si aimable virtuosité, des impressions ou des instantanés, des paysages et des pensées qui

rappellent parfois, à s'y méprendre, les *Idées et sensations* des frères Goncourt. Je retiens surtout le charmant essai que M. Walser a consacré à Dickens et qui ravira tous les amis du grand romancier. A. G.

RELIURE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

En vue de faciliter à nos abonnés la conservation de leurs collections de la Revue, nous avons fait établir de jolies reliures en toile anglaise, avec chiffre doré sur le plat, titres, millésime et chiffre des tomes dorés au dos. Cette reliure, dont on peut voir des spécimens dans nos Bureaux, avenue de la Gare, 23, à Lausanne, est fournie au prix exceptionnellement bas de 7 francs pour les quatre volumes. Il suffit d'envoyer les collections à

MM. VULLIEMIN & CLERC, relieurs, ruelle St-François, 22^{bis}, Lausanne, pour les recevoir reliées franco, contre remboursement de 7 francs par année.

Les livraisons manquantes peuvent être fournies par l'administration de la *Bibliothèque Universelle* au prix de 2 francs par livraison, qui seraient naturellement à ajouter au prix de la reliure. On peut demander la reliure non seulement de l'année échuë, mais de toutes les années antérieures.

Nos abonnés étrangers, qui ne pourraient envoyer leurs collections, obtiendront dans l'Union postale, pour le prix de 5 francs, FRANCO, des couverts ou cartonnages qui leur permettront de faire faire la reliure chez eux. Ils devront indiquer exactement les années dont ils ont besoin, et en envoyer le prix, calculé à raison de 5 fr. par année, par chèque ou mandat postal, à l'adresse indiquée de

MM. VULLIEMIN & CLERC, relieurs, ruelle St-François 22^{bis}, Lausanne.

L'administration de la *Bibliothèque Universelle* vend aussi ses collections reliées. Il faut ajouter 7 francs au prix de la collection brochée.

Université de Lausanne.

GÉOMÈTRES

L'entrée en vigueur du règlement des examens fédéraux pour géomètres du registre foncier, du 14 juin 1913, règlement élaboré par les soins du Conseil fédéral en exécution de l'article 950 du Code civil suisse, a eu pour conséquence la création d'une section pour étudiants géomètres à l'Ecole d'ingénieurs de l'Université de Lausanne.

Un plan d'études, en tous points conforme aux dispositions du règlement fédéral, vient d'être adopté par le Conseil d'Etat du canton de Vaud, et les jeunes gens qui se destinent à la carrière de géomètre pourront commencer leur préparation.

Ce plan d'études prévoit quatre semestres.

Sur demande, la Direction de l'Ecole d'ingénieurs, Valentin, 2, Lausanne, enverra tous renseignements utiles.

MONTANA

(VALAIS)

Altitude 1500 mètres

reliée par un funiculaire à **Sierre** (Ligne du Simplon) Station climatérique
la plus ensoleillée de la Suisse.

CURHAUS VICTORIA

Médecin en chef : **Dr BODMER**

Héliothérapie. — Maladies des voies respiratoires et de la tuberculose.
Maison confortable. — Prix modérés.

Pour prospectus et renseignements, s'adresser à
E. Nantermod, directeur.



Des résultats incomparables sont obtenus par le
Bio „Sel de Vie“ Elektrolyt

Nombreuses lettres de remerciements. Quantité
d'essais contre paiement à l'avance ou rembourse-
ment à fr. 2.—. Prospectus gratuits.

Salvit Laborat., Zurich 7
Streuliestrasse 14



Attestations : La quantité de 5 fr. que j'avais fait venir de „Sel vital“ a été prise avec bon effet.

Votre „Sel de Vie“ est vraiment épatant. Je me sens revivre.

Mme A., Genève.
R. H., Genève.

LAVEY-LES-BAINS

STATION DE SAINT-MAURICE

Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf. Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique.

Ressources thérapeutiques : Source thermale (49°) sulfureuse sodique, en bains et boissons. — Eaux mères des Salines du Bévieux, près Bex. — **Hydrothérapie :** Eau de Morcles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — **Bains de sable** à haute température du Rhône. (Spécialité de Lavey) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections rhumatismales d'ancienne date, et pour combattre l'obésité. — Massages.

L'eau de Lavey, d'après une étude récente faite par MM. Ed. Sarasin, C.-E. Guye et J. Micheli, de Genève, doit être considérée comme une des eaux les plus radioactives connues actuellement en Suisse.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose de la peau, glandes et os, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr V. de Senarclens, ancien interne de chirurgie et de médecine infantile à l'Hôpital cantonal vaudois (Prof. Roux et Combe), ancien interne à la Maternité de Lausanne.

Directeur : M. Schirrer, qui répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre. —

BANKVEREIN SUISSE

BALE - ZURICH - SAINT-GALL - GENÈVE - LAUSANNE - LONDRES E. C. 43 LOTHBURY

BIENNE - AIGLE - CHIASSO - HÉRISAU - RORSCHACH

Capital-actions versé Fr. 82,000,000

Réserves Fr. 27,750,000

SIÈGE DE LAUSANNE :

11, Grand Chêne, 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Dépôts et gérances.

OUVRAGES REÇUS

- Etudes orientales et religieuses, par *Edouard Montet*. — 1 vol. in-8°. Genève, Georg.
- Pour les mieux connaître. Réflexions d'un médecin suisse sur l'Eglise catholique, par le docteur *G. Clément*. — 1 vol. in-16. Paris, Attinger.
- Vers la démocratie nouvelle, par *Lysis*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- Allemands! En avant vers la démocratie! par *Hermann Fernau*, traduit par *F. L. Schœll*. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.
- Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie, par *A. Renaudet*. — 1 vol. in-8°. Paris, Champion.
- Recherches mathématiques sur la théorie de la valeur et des prix, par *Irvin Fisher*, traduit par *J. Moret*. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière.
- Manuel de phonétique et de morphologie historique du français, par *L. Clédat*. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette.
- L'« Armée littéraire » (1754-1790) comme intermédiaire en France des littératures étrangères, par *P. van Tieghem*. — 1 vol. in-8°. Paris, Rieder.
- Un diplomate d'il y a cent ans : *Frédéric de Glentz*, par *Adrien Robinet de Cléry*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- La Tunisie, par *J. L. de Lanessan*. — 1 vol. in-8°. Paris, Alcan.
- L'empereur *Frédéric III (1831-1888)*, par *Henri Welschinger*. — 1 vol. in-8°. Paris, Alcan.
- Guillaume II (1890-1899)*, par *M^{me} Adam (Juliette Lamber)*. — 1 vol. in-16. Paris, Alcan.
- Du torrent au lac, par *Lucy Kufferath*. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.
- Imago, par *Carl Spitteler*, traduit par *M^{me} Gabrielle Godet*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- L'homme fort, par *Paul Ilg*, traduit par *Jules Brocher*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- Avènement d'âmes. Histoire d'un roi de Thulé, par *A. N. Nusbarne*. — 1 vol. in-16. Paris, Sansot.
- Le grand printemps, par *C. F. Ramuz*. — 1 vol. in-16. Lausanne, *Cahiers vandois*.
- Les idéaux de l'Orient : le réveil du Japon, par *Okakura (Kakuzo)*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- L'Allemagne et la paix, par *N. Lowenthal*. — In-16. Lausanne, Rouge.
- L'empire britannique et la guerre, par *Julian Grande*. — 1 vol. in-8° illustré. Paris, Payot.
- La victoire lorraine, par *Adrien Bertrand*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- Trois mois de guerre (novembre-décembre 1915, janvier 1916), par *Gaston Jolivet*. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette.
- La guerre de 1914, par *Jean Debrit*. Tome V. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.
- Un royaume en exil, par *Maurice des Ombiaux*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- Qu'est-ce que la révolution russe? par *N. A. Roubakine*. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.
- La cité ardente, par *H. Carton de Wiart*. — 1 vol. in-16. Paris, Crès.
- Les vaillantes. Héroïnes, martyres, remplaçantes, par *Léon Abensour*. — 1 vol. in-8°. Paris, Chapelot.
- Reims, par *Jules Poirier*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- Dans les Flandres, par *D. Bertrand de La Flotte*. — 1 vol. in-16. Paris, Bloud & Gay.
- Journal d'un officier de cavalerie, par *Charles Ouy-Vernazobres*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- Les campagnes ardentes, par *Levis Mirepoix*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon.
- L'union commerciale des Alliés après la guerre, par *Bernard Lavergne*. — In-16. Paris, Alcan.
- Consultations sur l'Union latine, — 1 vol. in-16. Paris, *Revue des nations latines*.
- Religion et patriotisme, par *Pierre Ceresole*. — In-16. Lausanne, La Concorde.
- Réflexions sur les rapports et les oppositions entre la religion et la métaphysique, par *Marie-Anne Cochet*. — In-16. Genève, Corraterie.
- Abdique! par *Jean Hennessy*. — In-16. Paris, Daragon.
- Samuel Zeller. — Napoléon à Sainte-Hélène. — 2 in-16. Lausanne, rue de l'Halle, 18.
- Histoire générale et anecdotique de la guerre 1914, par *Jean-Bernard*. 16^e livraison. Paris, Berger-Levrault.
- Le plus grand monde. Nouvelle revue internationale, nos 1 et 2. — Genève.
- La revue franco-étrangère. Organe de la Fédération des amitiés franco-étrangères. — Paris, place Dauphine, 14.
- Die Geschichte der Schweiz, der Jugend erzählt, von *Johannes Jegerlehner*. — 1 vol. in-8° ill. Basel, Frobenius.
- Wounded and a prisoner of war, by *An exchanged officer*. — 1 vol. in-16. London, Blackwood.
- Lyrical poems, by *Charles Richard Cammell*. — 1 vol. in-8°. Geneva, Kündig.

REVUE DES LIVRES

LA GUERRE ET LE PASSÉ, par *André Fribourg*. 1 vol. in-16 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine. Paris, Alcan. — LA GUERRE ACTUELLE COMMENTÉE PAR L'HISTOIRE, par *A. Aulard*. 1 vol. in-16. Paris, Payot. — LA GUERRE NOUVELLE, par *G. Blanchon*. 1 vol. in-16. Paris, Colin. — LA GUERRE ARTISTIQUE AVEC L'ALLEMAGNE, par *Marius Vachon*. 1 vol. in-16. Paris, Payot. — THÉOLOGIE DE LA GUERRE EN DIX-HUIT LEÇONS, par l'abbé *L. Ranzic*. 1 vol. in-16. Paris. Bloud & Gay.

S'il est une vérité solidement établie, c'est que l'expérience des pères n'empêche point les errements des enfants, et que les peuples ne profitent point davantage des enseignements du passé. Il convient cependant de faire comme si les uns et les autres se pouvaient corriger et d'accueillir avec sympathie les écrivains qui se consacrent à cette besogne ingrate et méritoire.

— Ainsi M. André Fribourg. M. André Fribourg publia en 1913, donc à la veille même de la guerre, un livre intitulé *Les questions actuelles et le passé*, dans lequel il dépeignait l'aveuglement, les rêveries pacifistes, l'insuffisance de la préparation militaire, l'internationalisme débilisant qui caractérisaient l'époque de 1870. Les craintes de l'auteur, soulignées par des commentateurs tels que le comte Albert de Mun, se trouvèrent fondées. Une fois de plus les « leçons de l'histoire » — dans des circonstances pourtant singulièrement analogues — s'avérèrent inefficaces. M. André Fribourg le rappelle avec quelque mélancolie dans la préface de ce nouveau volume *La guerre et le passé*, et cela fortifie son sentiment que la valeur des dites leçons s'affirme plus grande encore après qu'avant la « catastrophe. »

— On ne saurait le contredire. Aussi bien les quelques vingt-cinq chapitres de longueur et d'importance inégales dont se compose le livre, nous offrent-ils encore un intérêt théorique, puisqu'ils sont une contribution à l'histoire générale, et apportent sur certains points peu connus, toujours captivants par le souci d'actualité qui présida à leur choix, des lumières nouvelles. Que l'auteur évoque à notre esprit les sièges de Verdun, ceux de 1792 et de 1870, ou les Français à Salonique au XIII^e siècle — déjà ! — qu'il traite des embusqués sous la Révolution, de la première Légion étrangère, de la spéculation sur le sucre en 1792, des permissionnaires de l'an II, des émeutes et de la vie chère il y a cent ans, il le fait avec un singulier don de vie. On lira avec une particulière curiosité les pages consacrées par M. André Fribourg à la Suisse et à la contrebande anglaise lors du blocus continental. Ici encore apparaîtront de frappantes analogies avec la situation économique de notre pays, avec cette différence, essentielle pourtant, que cette industrie rémunératrice déployait dans certaines de nos places de commerce, telles que Genève, une activité incomparable avec la contrebande limitée et contrôlée

Toux Catarrhes Bronchites Influenza



Affections pulmonaires

sont rapidement soulagés
et guéris par le remède

NATURA

Prix de la bouteille 3 fr. (pour une semaine) 4 bouteilles 10 fr., port en sus.

Tablettes NATURA, 1 fr. le rouleau.

Plus de 7000 lettres de remerciements et attestations.

Mme Franel, Rigistrasse, 24, Lucerne, m'écrit :

J'atteste avec plaisir que votre remède « NATURA » a été d'un effet extraordinaire pour moi. J'avais les poumons fortement attaqués, lorsque je pris votre remède, les médecins m'ayant déclaré que seul un séjour prolongé dans un sanatorium pouvait me remettre. Comme le remède « NATURA » amena bientôt un soulagement, je continuai d'en prendre et restai à la maison. Lors d'une visite, le médecin constata une amélioration et aujourd'hui il déclare que les poumons sont guéris. Lui-même est grandement surpris de la tournure favorable de la maladie, car, selon sa déclaration, il manquait à mon aile du poumon droit un morceau de la grandeur d'une main (presque la moitié de l'aile) qui est, paraît-il, complètement cicatrisée. L'aile gauche était également attaquée et est complètement cicatrisée. Pour la guérison j'ai dû prendre environ 25 bouteilles. Je ne dois le succès de ma guérison qu'à votre remède et le recommande à toutes les personnes souffrant d'affections pulmonaires, comme étant le seul remède efficace. En signe de reconnaissance, je permets la publication de ce certificat.

Demandez prospectus et lettres de remerciements

Hans HODEL

SISSACH (Bâle-Campagne)



Chaussures Scheurer S.A.

Grande Cordonnerie Élégante

3, rue du Rhône, 3 — Genève



Maison fondée en 1848

*Le plus grand choix de Chaussures de luxe.
Haute fantaisie. Sport. Dépositaire des meil-
leures marques du Monde. Envoi au choix
dans toute la Suisse. Catalogue illustré franco.*

REVUE DES LIVRES (Suite.)

d'aujourd'hui. Finalement sous la pression du gouvernement impérial, le landamman dut adresser aux cantons, en octobre 1810, une circulaire les invitant à déclarer et à confisquer les marchandises anglaises, en même temps qu'à supprimer les entrepôts de contrebande installés à proximité de la frontière française.

— Les impressions au jour le jour que M. Aulard, professeur à l'université de Paris, a éparpillé dans les journaux variés et réuni naguère sous ce titre suggestif *La guerre actuelle commentée par l'histoire* n'ajouteront rien à sa célébrité d'historien. Il faut en retenir pourtant l'intention de rappeler à la France d'aujourd'hui les exemples

d'audace et d'énergie que donna la France d'autrefois. Entendez par celle-ci la France de la Révolution. La France révolutionnaire fut toujours pour M. Aulard l'objet d'un véritable culte. Ce culte est devenu plus enthousiaste, s'il est possible, depuis la guerre. C'est pourquoi cet historien propose aux dirigeants actuels l'exemple des dirigeants de jadis, celui des hommes de la Convention nationale. Sans doute, il se défend d'en préconiser la sénile imitation ; mais sa complaisance, même à leur endroit, particulièrement envers les commissaires aux armées, est on ne peut plus significative. Aussi bien le contrôle parlementaire des opérations et des chefs militaires s'efforcent-ils

Pour prévenir
et
guérir
le

Rhume des foin
l'asthme, la coqueluche

Respirez du Cyprin

Le flacon
Fr. 3.50
Toutes
pharmacies.

Dépôt général :
Pharmacie
STUDER
Berne.

FABRIQUE SUISSE D'ORFÈVRERIE S. A.

PESEUX (NEUCHÂTEL) SUISSE

GARE: CORCELLES-CORMONDRECHE

*SPÉCIALITÉS: Couverts de table en métal extra-blanc poli et argente, ,
Etampages, Argentages et Réargentages, Nickelages, Cuivrages, etc., etc.*

Téléphone: PESEUX N° 18-27. — Adresse télégraphique: ORFÈVRERIE PESEUX. — Code A. B. C. 5 th. Edition.

Compte de Chèques postaux: IV 502.

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
des meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix. Prompte expédition.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

plus ou moins discrètement de rivaliser sur le front avec des modèles dont l'histoire n'a point perdu le souvenir.

— Ainsi le passé nous ramène tout naturellement au présent. C'est encore la guerre actuelle qui forme le fond du livre de M. G. Blanchon. Ou, si l'on préfère, la guerre nouvelle, un titre plus général, plus abstrait, plus synthétique, puisque l'auteur s'est attaché à dégager des événements qui se déroulent sous nos yeux une série d'enseignements d'ordre technique intéressant la constitution et la sauvegarde de l'Europe future. Car M. Blanchon, en dépit de ses sympathies pour une organisation pacifique de l'univers — peut-être même à cause d'elles — entend bien ne pas épouser les généreuses illusions de ceux qui escomptent, à une échéance plus ou moins prochaine, un âge d'or définitif.

— Pour toutes espèces de raisons fournies par la psychologie des peuples si semblable à la psychologie des individus, la guerre restera une inéluctable réalité. Il convient donc de l'envisager telle quelle à la lumière des plus récentes expériences. Oncques ne furent-elles plus variées et plus concluantes. Successivement ou simultanément, toutes les forces criantes de la nation, toutes les ressources morales et matérielles de l'Etat ont été mises à contribution dans le plus gigantesque conflit qui ait jamais dressé les uns contre les autres les peuples, les races, les sentiments, les intérêts et les idées. M. G. Blanchon n'a fait qu'en établir le tableau en prolongeant les données du présent dans les perspectives de l'avenir. On ne pense pas qu'il ait couru le risque de s'égarer beaucoup, tant les

déductions et les inductions s'enchaînent et s'imposent dans un domaine déjà si labouré. Et point n'était besoin d'évoquer aux pages liminaires de cette substantielle étude « l'ombre du grand Jules Verne », avec l'imagination duquel celle de l'auteur n'offre pas d'analogie accusée.

— Quant à la *Guerre artistique avec l'Allemagne*, M. Marius Vachon — dont nous avons eu l'occasion d'apprécier le savoir et le talent à l'université de Lausanne — ne l'entend pas au figuré, mais bien au sens réel et concret du terme. La transformation de la concurrence traditionnelle dans les domaines artistique, industriel et commercial en guerre moderne devra entraîner une « transformation radicale » de la neutralité française. M. Vachon met au service de son pays l'abondante expérience accumulée au cours de plus d'un quart de siècle de travaux qui méritaient d'être connus plus tôt. Il décrit avec une précision émouvante le puissant organisme d'enseignement et de propagande qui permet aux Allemands de « battre en brèche » la suprématie artistique de la France et qui fonctionnera — nul n'en doute — après la guerre avec plus d'efficacité encore, si ses compatriotes ne remédient pas avec promptitude, énergie et sagacité à une situation d'infériorité déplorable. Sur ce terrain encore il s'agit d'organiser la victoire, quitte à emprunter à un ennemi, dont l'écrivain apprécie pleinement les qualités maîtresses, ce qui peut être utilisé avantageusement par une adaptation intelligente au tempérament et à l'esprit français. On ne saurait mieux dire ni plus éloquemment démontrer.

R. F.

MONTANA

(VALAIS)

Altitude 1500 mètres

reliée par un funiculaire à **Sierre** (Ligne du Simplon) Station climatérique
la plus ensoleillée de la Suisse.**CURHAUS VICTORIA**Médecin en chef : **Dr BODMER**

Héliothérapie. — Maladies des voies respiratoires et de la tuberculose.

Maison confortable. — Prix modérés.

Pour prospectus et renseignements, s'adresser à

E. Nantermod, directeur.

Université de Lausanne.

GÉOMÈTRES

L'entrée en vigueur du règlement des examens fédéraux pour géomètres du registre foncier, du 14 juin 1913, règlement élaboré par les soins du Conseil fédéral en exécution de l'article 950 du Code civil suisse, a eu pour conséquence la création d'une section pour étudiants géomètres à l'Ecole d'ingénieurs de l'Université de Lausanne.

Un plan d'études, en tous points conforme aux dispositions du règlement fédéral, vient d'être adopté par le Conseil d'Etat du canton de Vaud, et les jeunes gens qui se destinent à la carrière de géomètre pourront commencer leur préparation.

Ce plan d'études prévoit quatre semestres.

Sur demande, la Direction de l'Ecole d'ingénieurs, Valentin, 2, Lausanne, enverra tous renseignements utiles.



LAVEY-LES-BAINS

STATION DE SAINT-MAURICE

Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf. Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique.

Ressources thérapeutiques : Source thermale (49°) sulfureuse sodique, en bains et boissons. — Eaux mères des Salines du Bévieux, près Bex. — **Hydrothérapie :** Eau de Morcles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — **Bains de sable** à haute température du Rhône. (Spécialité de Lavey) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections rhumatismales d'ancienne date, et pour combattre l'obésité. — Massages.

L'eau de Lavey, d'après une étude récente faite par MM. Ed. Sarasin, C.-E. Guye et J. Micheli, de Genève, doit être considérée comme une des eaux les plus radioactives connues actuellement en Suisse.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose de la peau, glandes et os, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr V. de Senarclens, ancien interne de chirurgie et de médecine infantile à l'Hôpital cantonal vaudois (Prof. Roux et Combe), ancien interne à la Maternité de Lausanne.

Directeur : M. Schirrer, qui répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre. —

BANKVEREIN SUISSE

BALE - ZURICH - SAINT-GALL - GENÈVE - LAUSANNE - LONDRES E. C. 43 LOTHBURY

BIENNE - AIGLE - CHIASSO - HÉRISAU - RORSCHACH

Capital-actions versé Fr. 82,000,000

Réserves Fr. 27,750,000

SIÈGE DE LAUSANNE :

11, Grand Chêne, 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Dépôts et gérances.

OUVRAGES REÇUS

- Eugène Rambert. Fragments choisis, par *Marianne Maurer*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot.
- Anthologie des prosateurs français du dix-neuvième siècle (1800-1850), par *Georges Pellissier*. — 1 vol. in-16. Paris, Delagrave.
- Anthologie du théâtre de Shakespeare, par *R. Lebel*. — 1 vol. in-16. Paris, Delagrave.
- Trois villes : Vienne, Munich, Berlin, par *Marc Henry*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- Recueil de généalogies vaudoises. Tome 1^{er}, 3^e fascicule. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Bridel.
- Locutions vaudoises, par *E. Lugin*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Frankfurter.
- Le crédit foncier rural en Suisse, par *Hans Billeter*. — 1 vol. in-16. Neuchâtel, Attinger.
- Les races et les nationalités de l'Autriche-Hongrie, par *Bertrand Auerbach*. — 1 vol. in-8°. Paris, Alcan.
- Théâtre de poupées, par *René Morax*. — 1 vol. in-16. Lausanne, *Cahiers vaudois*.
- Les grandes époques de l'art français. — Les œuvres de la pensée française. — 4 in-16. Paris, Didier.
- Les oiseaux nécessaires à l'agriculture, par *André Godard*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin.
- Les amis latins, par *André Maurel*. — 1 vol. in-16. Paris, Emile-Paul.
- Journal d'une civile, par *H. R. M.* — 1 vol. in-16. Paris, Emile-Paul.
- Le sens des réalités, sagesse des Etats, par *René Lote*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- « Per crucem ad lucem », par le cardinal *Mercier*. — 1 vol. in-16. Paris, Bloud & Gay.
- Les diocèses de l'intérieur, par *Paul Delay*. — 1 vol. in-16. Paris, Bloud & Gay.
- L'Europe au jour le jour, par *Auguste Gauvain*. Tome 1^{er} : La crise bosniaque. — 1 vol. in-8°. Paris, Bossard.
- Les nations d'après leurs journaux, par *Gabriel Arbouin*. — 1 vol. in-16. Paris, Bossard.
- Grande guerre 1914-15-16-17.... Nomenclature des journaux. — 1 vol. in-16. Paris, *L'Argus*.
- L'heure de l'Italie, par *Jean Ajalbert*. — 1 vol. in-16. Paris, Bossard.
- Essai sur le neutre, par *Florian Delhorbe*. — 1 vol. in-16. Paris, Bossard.
- Nancy sauvée, par *René Mercier*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- Le joug de la guerre, par *Léonid Andréief*. — 1 vol. in-16. Paris, Didier.
- Face aux Bulgares, par *Henri Libermann*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- L'été bulgare, par *Marcel Dunan*. — 1 vol. in-16 ill., Paris, Chapelot.
- Les Bulgares peints par eux-mêmes, par *Victor Kuhne*. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Payot.
- L'Angleterre justifiée, par *Harold Begbie*, traduit par *Price Hubert*. — 1 v. in-8°. Paris, Bossard.
- La décision mondiale, par *Robert Herrick*, traduit par *Charles Cestre* et *Charles Garnier*. — 1 vol. in-16. Paris, Didier.
- A la guerre, par *Lord Northcliffe*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- La Suisse et ses rapports avec l'étranger, par *C. A. Loosli*. — In-16. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé.
- Bibliothèque nationale suisse, XVI^e rapport. — In-16. Neuchâtel, Attinger.
- France, 1917. Commerce, industrie, exportation. — 1 in-4°. Paris, *Information universelle*.
- L'effort de la Roumanie, par le général *de Lacroix*. — L'effort serbe, par *Ed. Perrier*. *Jos. Reinach* et *Mil. R. Vesnitch*. — *Flamands et Vallons*, par *G. de Waële*. — 3 in-16. Paris, Alcan.
- Le Luxembourg et les Luxembourgeois, par *Gaspard Wampach*. — In-16. Paris, Alcan.
- L'Eglise de France durant la guerre, par *Georges Goyau*. — In-16. Paris, Bloud & Gay.
- Les offensives de 1917 : La bataille d'Arras. — Laon. — Reims. — 3 cartes. Paris, Berger-Levrault.
- La question des indigènes et le prochain congrès de la paix, par *J. H. Harris*. — In-16. Genève.
- L'effort vital de la Pologne contemporaine, par *M. Noir* et *Z. L. Zaleski*. — In-16. Paris, Fischbacher.
- La Bulgarie en guerre, par *Léon Savadjan*. — In-16. Genève, Georg.
- Histoire de la révolution russe, par *S. R.* — In-16. Paris, Berger-Levrault.
- 501 Gems of German thought, selected by *William Archer*. — 1 vol. in-16. London, Fisher.
- War speeches by british Ministers, 1914-1916. — 1 vol. in-16. London, Fisher.
- Der Krieg und die baltische Frage, von *F. Zeelen (Zinis)*. — In-16. Bern-Belp, Jordi.

REVUE DES LIVRES

POUR LES MIEUX CONNAÎTRE, par le Dr G. Clément, préface de Ernest Daudet.
1 vol. in-16. Neuchâtel, Attinger frères, éditeurs.

Sous ce titre volontairement énigmatique, M. le Dr Clément présente au public une *somme* de réflexions sur les autorités, doctrines et usages de l'Eglise catholique. Au public prévenu contre une religion dont on s'étonne qu'elle soit si peu connue des gens même qui la décrient, et dont les opinions ou jugements se basent trop souvent sur de faciles lieux communs ou des apparences superficielles. Oeuvre, non point de réhabilitation, puisque l'Eglise n'a pas posture d'accusée ; non plus, précisément, œuvre de « défense », comme le voudrait un préfacier dont on connaît par ailleurs le tempérament belliqueux ; mais, plus modestement, œuvre de bonne entente et de bonne volonté, œuvre d'un vertueux citoyen qui a souffert des malentendus, des partis-pris, des ignorances surpris autour de lui au cours d'une carrière médicale utile et honorée.

Que mes coreligionnaires, donc, ne se méprennent point. Il n'est pas question ici d'apologétique et de propagande. M. le Dr Clément n'a pas été mobilisé par évêque, ni par le chapitre de telle agrégation. Si un livre de réflexions personnelles, si une profession

religieuse a jamais respiré la sincérité l'indépendance et la bonne foi, c'est celle-ci. Si jamais ouvrage vient combler une lacune, grave surtout à une époque où les germes de conflits se développent avec une regrettable fécondité, où les prétextes de chicane se multiplient, où les antagonismes s'accusent avec une force insoupçonnée c'est encore celui-ci.

Aussi bien le ton familier et la souplesse de l'écrivain en rendent-ils la lecture aisée. Pas d'érudition indigeste, mais des commentaires, des allusions des citations dans le texte ou en notes tout juste indispensables pour illustrer ou appuyer la pensée. Surtout une présentation si naturelle des objets traités. Trois grands chapitres intitulés : « Vers plus d'équité pour les personnes. » « Vers plus d'estime pour la doctrine. » « Vers plus de respect pour le culte » subdivisés en un nombre infini de paragraphes où sont abordées tour à tour toutes les questions que soulève un sujet de pareille envergure, abordées sinon résolues. Il y faudrait pour cela d'autres développements et d'autres méthodes, et le médecin fribourgeois se défend d'être un théologien.

Toux Catarrhes Bronchites Influenza



Affections pulmonaires

sont rapidement soulagés
et guéris par le remède

NATURA

Prix de la bouteille 3 fr. (pour une semaine) 4 bouteilles 10 fr., port en sus.

Tablettes NATURA, 1 fr. le rouleau.

Plus de 7000 lettres de remerciements et attestations.

Mme Franel, Rigistrasse, 24, Lucerne, m'écrit :

J'atteste avec plaisir que votre remède « NATURA » a été d'un effet extraordinaire pour moi. J'avais les poumons fortement attaqués, lorsque je pris votre remède, les médecins m'ayant déclaré que seul un séjour prolongé dans un sanatorium pouvait me remettre. Comme le remède « NATURA » amena bientôt un soulagement, je continuai d'en prendre et restai à la maison. Lors d'une visite, le médecin constata une amélioration et aujourd'hui il déclare que les poumons sont guéris. Lui-même est grandement surpris de la tournure favorable de la maladie, car, selon sa déclaration, il manquait à mon aile du poumon droit un morceau de la grandeur d'une main (presque la moitié de l'aile) qui est, paraît-il, complètement cicatrisée. L'aile gauche était également attaquée et est complètement cicatrisée. Pour la guérison j'ai dû prendre environ 23 bouteilles. Je ne dois le succès de ma guérison qu'à votre remède et le recommande à toutes les personnes souffrant d'affections pulmonaires, comme étant le seul remède efficace. En signe de reconnaissance, je permets la publication de ce certificat.

Demandez prospectus et lettres de remerciements

Hans HODEL

SISSACH (Bâle-Campagne)

Chaussures Scheurer S.A.

Grande Cordonnerie Élégante

3, rue du Rhône, 3 — Genève



Maison fondée en 1848

*Le plus grand choix de Chaussures de luxe.
Haute fantaisie. Sport. Dépositaire des meil-
leures marques du Monde. Envoi au choix
dans toute la Suisse. Catalogue illustré franco.*

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

Par exemple, ce qu'il apprend ou rappelle aux profanes, que nous sommes trop souvent, ce sont les mérites d'institutions, telles que les institutions monastiques, ou encore la légitimité de la hiérarchie romaine, de sa complexité et des pompes de sa liturgie ; les distinctions nécessaires qu'il établit entre les différents objets d'adoration et de vénération des fidèles ; enfin, les reven-

dications formulées au passage contre les abus d'une Constitution fédérale, soi-disant inspirée du plus pur esprit libéral, tout cela est d'un intérêt captivant.

Que M. Clément me pardonne un choix qui lui paraîtra peut-être arbitraire ? C'est qu'il est, pour un lecteur sympathique, singulièrement malaisé de choisir.

R. F.



Pour prévenir
et
guérir
le

Rhume des foin
l'asthme, la coqueluche

Respirez du Cyprin

Le flacon
Fr. 3.50
Toutes
pharmacies.

Dépôt général :
Pharmacie
STUDER
Berne.



VARISS-BAS

Bas à varices
en tissu
sans caoutchouc

S. BAATARD-SEREX

RENENS près Lausanne

Antigoitreux Jurassien

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 3 fr. ; demi flacon, 2 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

+ MAIGREUR +

Des personnes maigres acquièrent de belles formes pleines du corps par le Forsanose. Augmentation du poids : jusqu'à 30 livres en 6 semaines ; garanti inoffensif ; cure naturelle. Recommandé par les médecins. Strictement réel. Pas de charlatanisme. Beaucoup de lettres de reconnaissance. Prix par boîte, avec mode d'emploi. 4 fr. 50 (3 boîtes, 12 fr.) — A commander chez :

H. Schuberth, pharmacie, Mollis 32 (Ct. Glaris).

LAVEY-LES-BAINS

STATION DE SAINT-MAURICE

*Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf.
Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique.*

Ressources thérapeutiques : Source thermale (49°) sulfureuse sodique, en bains et boissons. — Eaux mères des Salines du Bévieux, près Bex. — **Hydrothérapie :** Eau de Morcles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — **Bains de sable** à haute température du **Rhône**. (Spécialité de Lavey) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections rhumatismales d'ancienne date, et pour combattre l'obésité. — Massages.

L'eau de Lavey, d'après une étude récente faite par MM. **Ed. Sarasin, C.-E. Guye et J. Micheli**, de Genève, doit être considérée comme une des eaux les plus radioactives connues actuellement en Suisse.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose de la peau, glandes et os, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr **V. de Senarclens**, ancien interne de chirurgie et de médecine infantile à l'Hôpital cantonal vaudois (Prof. Roux et Combe), ancien interne à la Maternité de Lausanne.

Directeur : M. **Schirrer**, qui répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre. —

BANKVEREIN SUISSE

BALE - ZURICH - SAINT-GALL - GENÈVE - LAUSANNE - LONDRES E. C. 43 LOTHBURY

BIENNE - AIGLE - CHIASSO - HÉRISAU - RORSCHACH

Capital-actions versé Fr. 82,000,000

Réserves Fr. 27,750,000

SIÈGE DE LAUSANNE :

11, Grand Chêne, 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Dépôts et gérances.

OUVRAGES REÇUS

- La philosophie de Frédéric Nietzsche, par *Gabriel Huan*. — 1 vol. in-8. Paris, Librairie Fontemoing & C^{ie}.
- Traité d'économie politique, par *N. G. Pierson*. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière.
- Les Etats-Unis d'Amérique, par *d'Estournelles de Constant*. — 1 vol. in-16. Paris, Colin.
- Un Américain d'aujourd'hui, par *Brand Whitlock*, traduit par M^{me} *Henry Carton de Wiart*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- L'Angleterre, sa politique extérieure, par *Edmond Guyot*. — 1 vol. in-16. Paris, Delagrave.
- Histoire d'Isabelle, par *Emile Clermont*. — 1 vol. in-16. Paris, Grasset.
- Sans nouvelles. Drame maritime, par *Charles Le Goffic* et *André Dumas*. — 1 vol. in-16. Zurich, Crès.
- Les vainqueurs de l'Yser, par *Jacques Pirenne*. — 1 vol. in-16 ill. Paris, Payot.
- Ceux de Verdun, par le lieutenant *Péricard*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- Dans l'extrême Belgique, par *Johannes Jørgensen*. — 1 vol. in-16. Paris, Bloud & Gay.
- Pour la croisade du XX^e siècle, par *Th. Delmont*. — 1 vol. in-16. Paris, Bloud & Gay.
- Le traitement des prisonniers français en Allemagne, par le Dr *de Christmas*. — 1 vol. in-16. Paris, Chapelot.
- Au cœur de la tragédie, par *E. Gómez Carrillo*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- L'âme du soldat, par *Georges Bonnet*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- Les Alliés et les neutres, par *Ernest Lémonon*. — 1 vol. in-16. Paris, Delagrave.
- Derrière la bataille, par *Léopold Chauveau*. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.
- Angleterre ou Allemagne, par *J. W. Headlam*. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.
- La campagne anglo-belge de l'Afrique orientale allemande, par *Charles Sténon*. — 1 vol. in-16. Paris, Berger-Levrault.
- Sociologie expérimentale, par *A. Fromentin*. — In-16. Genève, Kündig.
- L'arrestation des professeurs belges et l'université de Gand, par *Christophe Nyrop*, traduit par *E. Philippot*. — In-16. Lausanne, Payot.
- Les prisonniers allemands au Maroc. — In-8° ill. Paris, Hachette.
- Le cœur de la France en guerre, par *Paul Parsy*. — In-16. Paris, Bloud & Gay.
- Jean Jaurès. — In-16. Paris, *Le Fait de la Semaine*.
- Carranza, par *Paul Dermée*. — In-16. Paris, *Les Documents sociaux*.
- Un péril national. — In-16. Neuchâtel, Delapraz.
- La surprise des jours épiques de Liège, par *Paul Crokaert*. — In-16. Paris, van Oest.
- Les Slovènes, par *Ivan Krek*. — In-16. Paris, Alcan.
- Le Slesvig, par *Paul Verrier*. — In-16. Paris, Alcan.
- I mezzi d'offesa in guerra. — La questione degli arruolamenti mercenari stranieri, di *Attilio Focherini*. — 2 in-16. Carpi-Emilia, Gualdi.
- Regolamento e programma per la scuola ticinese di coltura italiana presso il liceo cantonale. — Lugano.
- The western Front. Drawings by *Muirhead Bone*. Published by authority of the War Office. — London, *Country Life Ltd.*, Covent Garden.
- The german terror in Belgium, by *Arnold J. Toynbee*. — 1 vol. in-16. London, Hodder & Stoughton.
- The method in the madness, by *Edwyn Bevan*. — 1 vol. in-16. London, Arnold.
- Anklagen gegen Deutschland. Das Buch « J'accuse » und andere Schriften, von *Karl Federn*. — 1 vol. in-16. Bern, Ferd. Wyss.
- Studien zur Geschichte Belgiens, von Prof. Dr *Hagmann*. — In-16. Bern, Ferd. Wyss.
- Die Versöhnung. Organ der Zentrale für Friedensbestrebungen. — Zürich, Rascher.

